



HAL
open science

Histoire politique d'un pâturage dans le désert : luzerne, mines et sociétés amérindiennes dans les Andes méridionales, XVIe-XXe siècle

Javier Carmona Yost

► To cite this version:

Javier Carmona Yost. Histoire politique d'un pâturage dans le désert : luzerne, mines et sociétés amérindiennes dans les Andes méridionales, XVIe-XXe siècle. Histoire. Université Rennes 2; Universidad del Norte (Chili), 2023. Français. NNT : 2023REN20005 . tel-04146314

HAL Id: tel-04146314

<https://theses.hal.science/tel-04146314>

Submitted on 29 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE RENNES 2

ECOLE DOCTORALE N° 604
Sociétés, Temps, Territoires
Spécialité : *Histoire*

UNIVERSIDAD CATÓLICA DEL NORTE

IIAM - UCN
Instituto de Investigaciones Arqueológicas y Museo
Spécialité : *Anthropologie*

Par

Javier CARMONA YOST

Histoire politique d'un pâturage dans le désert

Luzerne, mines et sociétés amérindiennes dans les Andes méridionales,
XVI^e-XX^e siècle

Thèse présentée et soutenue à Rennes, le 10 janvier 2023
Unités de recherche : CREA AH UMR 6566, CREDA UMR 7227

*Thèse réalisée dans le cadre du
International Research Project
ATACAMA-SHS
Sciences humaines et sociales en
territoire minier (CNRS, 2020-24)*



Composition du Jury :

Directrice de thèse :

Annie ANTOINE Professeur d'histoire moderne émérite, Rennes 2, CREA AH UMR 656

Co-directeur de thèse :

Nicolas RICHARD Chargé de recherche HDR (Anthropologie et Histoire), CNRS-IHEAL CREDA UMR 7227

Co-directrice de thèse :

Fernanda KALAZICH Chargée de recherche, directrice du doctorat (Archéologie, Anthropologie), IIAM – UCN, San Pedro de Atacama

Rapporteurs avant soutenance :

Franck POUPEAU Directeur de recherche au CNRS (Sociologie), CREDA UMR 7227

Lucila BUGALLO Maîtresse de conférences (Anthropologie), CONICET-Universidad de Buenos Aires

Examineurs :

Thérèse BOUYSSÉ-CASSAGNE Directrice de recherche émérite au CNRS

Luc CAPDEVILA Professeur d'histoire contemporaine, Rennes 2, ARENES UMR 6051

Jaques BAUDRY Directeur de recherche à L'INRA, Rennes, BAGAP UMR 0980

HISTOIRE POLITIQUE D'UN PÂTURAGE DANS LE DESERT

**LUZERNE, MINES ET SOCIÉTÉS AMÉRINDIENNES DANS
LES ANDES MÉRIDIONALES
XVI^e-XX^e SIÈCLE**

Par

Javier CARMONA YOST

Sous la direction de

Annie ANTOINE

Nicolas RICHARD

Fernanda KALAZICH

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement:

Mes directrices et directeur de thèse, pour leur confiance, leur guidage et leur patience.

La famille Richard Hernández, pour avoir donné le premier élan à ce travail, pour nous avoir ouvert les portes de leur maison et avoir fait de notre séjour en Bretagne une expérience fraternelle et en bonne compagnie.

Les habitants et les membres de différentes communautés et villages du désert, pour leur ouverture au dialogue, pour m'avoir permis de recueillir leurs expériences de vie, et pour m'avoir fourni une importante base documentaire conservée par leurs familles pendant des décennies. Je tiens à remercier en particulier Herminia Toroco, Víctor Palape, Esteban Araya, Raúl Chinchilla et Daniel Chinchilla.

Oswaldo Rojas, directeur du Museo de Historia Natural y Cultural de Calama, pour m'avoir ouvert l'accès à la base documentaire inédite hébergée par le Fond Historique de cette institution. Les fonctionnaires et employés de l'Archivo y Biblioteca Nacional de Chile et des bibliothèques de la CORFO et de la CIREN, et Tomás Paniri, pour m'avoir aidé à retrouver d'importants rapports et sources documentaires.

Carlos Chiappe, pour m'avoir permis de travailler sur une base documentaire inédite sur la période bolivienne de l'Atacama.

Nicolas Falque, pour son méticuleux travail de traduction.

Ma mère, pour son amour et son soutien inconditionnel.

Paula et Emilia, pour leur confiance, leur présence et leur soutien. Pour la solidité de leur amour et pour oser prendre de nouveaux chemins malgré les difficultés. Pascual, pour être né et pour exister. Nos chiens, pour nous avoir permis de les accueillir.

L'élaboration de cette thèse n'aurait pas été possible sans le financement et le soutien économique d'un Contrat Doctoral hébergé par l'Université Rennes 2, les projets LIA MINES ATACAMA, ATACAMA-SHS et ANR MECANIKES SAUVAGES (Centre National de la Recherche Scientifique CNRS) et l'Agence Nationale de la Recherche et du Développement du Chili (ANID), programme Bourse de Doctorat Nationale, appel 2018, projet n°21181310.

POUR PAULA, EMILIA ET PASCUAL

HISTOIRE POLITIQUE D'UN PÂTURAGE DANS LE DÉSERT
LUZERNE, MINES ET SOCIÉTÉS AMÉRINDIENNES DANS LES ANDES MÉRIDIONALES
XVI^e-XX^e SIÈCLE

SOMMAIRE :

INTRODUCTION GENERALE : LES TRAJECTOIRES DE LA LUZERNE EN TANT QU'ARTICULATION ENTRE CYCLES MINERS MONDIAUX, POPULATIONS LOCALES ET ESPECES ANIMALES

CHAPITRE 1. TRAJECTOIRES GLOBALES DE LA LUZERNE (*MEDICAGO SATIVA*): BIOGRAPHIES, ECONOMIES ET IDEOLOGIES D'UN PATURAGE

CHAPITRE 2. COLONIALISME, MINES ET FOURRAGE: ECONOMIE POLITIQUE DES PATURAGES DANS L'AMERIQUE COLONIALE

CHAPITRE 3. MINES, BETES ET PATURAGES: HISTOIRES CONNECTEES ET CIRCULATIONS DANS LES ANDES MERIDIONALES

CHAPITRE 4. GOUVERNER UN DESERT AVEC DES MULES: LES ANIMAUX DU POUVOIR DANS L'ATACAMA COLONIAL

CHAPITRE 5. INDUSTRIE MINIERE ET CAPITALISME ANIMAL: PRIVATISATION DES PATURAGES ET "LUZERNISATION" DES OASIS AMERINDIENNES DU DESERT D'ATACAMA

CHAPITRE 6. L'AVENIR D'UNE PLANTE FOURRAGERE A L'EPOQUE MECANIQUE: LA LUZERNE CHEZ LES AMERINDIENS D'ATACAMA

CONCLUSIONS

INTRODUCTION GENERALE

Les trajectoires de la luzerne en tant qu'articulation entre cycles miniers mondiaux, populations locales et especes animales

Le désert d'Atacama est mondialement connu par l'ancienneté de sa géologie, la singularité de ses paysages et par le fait de représenter un pôle mondial de l'industrie minière. Pendant la période coloniale espagnole, il constituait un territoire périphérique qui, malgré son isolement et sa désolation, a suscité une série d'incursions et d'efforts visant à exploiter ses nombreux gisements dispersés sur l'ensemble du territoire. Dans un milieu aride, avec une population indigène peu nombreuse et se répartissant essentiellement dans les oasis formés autour des sources d'eau venant des Andes, les petites, moyennes et grandes opérations extractivistes ont façonné un paysage principalement minier dont l'exploitation s'est accompagnée de la mobilisation de populations hétérogènes afin de dynamiser le potentiel de l'activité. La mécanisation et l'industrialisation des XIX et XX^e siècles, qui ont placé le désert au centre du capitalisme extractiviste, ont été précédées par une demande et un déploiement énergétique animal inédits et d'une importance transcendente. Le besoin en fourrages a représenté un problème majeur dans ce milieu vaste, sauvage et aride, principalement résolu par la dissémination de pâturages étrangers le long des oasis du désert et par la reconversion de l'agriculture indigène en fonction des besoins des mines et des différentes activités connexes. La luzerne, fourrage largement diffusé en Amérique dans le contexte de l'irruption de l'appareil colonial et de son développement, a joué un rôle fondamental dans l'articulation de ce processus.

Est-il possible de faire une lecture différente, en négatif, du développement des mines dans un désert à vocation largement extractiviste à partir de la trajectoire et de l'histoire politique d'une plante, et plus particulièrement, à travers les avatars que représentent son implantation, sa diffusion et son appropriation par des sociétés indigènes ayant historiquement habité ce territoire ?

Le point de départ de cette question est assurément hypothétique: l'histoire de la luzerne dans les Andes méridionales doit s'inscrire dans un processus plus vaste, visant à comprendre les dynamiques à travers lesquelles les activités minières se sont traduit tant historiquement qu'à une époque plus récente dans ce qui peut être considéré comme leur versant ou leur aspect rural. Depuis cette perspective, interpréter de manière biographique une plante et ses trajectoire dans le désert implique de mobiliser une lecture alternative de la problématique minière dans les Andes du sud, qui accorde une attention particulière aux relations entre la diversité des acteurs (humains et non humains), des temporalités (passées et contemporaines) et des espaces (macro, micro et intermédiaires) inscrites dans son développement historique sur le long terme.

De manière complémentaire aux perspectives macro déjà travaillées en détail par les historiographies minières, ainsi qu'à l'immédiateté des conflits contemporains entre communautés locales et entreprise extractivistes étudiés par l'anthropologie sociale, cette recherche se propose de montrer par un regard anthropologique et historique la nature multiple des échelles, agents et espaces de l'industrie minière dans les Andes méridionales à partir d'une unité d'analyse concrète et spécifique: la luzerne.

Convoquer l'histoire et la biographie d'une plante peut supposer une dissonance, voire une contradiction, pour deux disciplines traditionnellement habituées à circonscrire leurs aires de compétence à la dimension proprement humaine et à son patrimoine supposément exclusif de transmission des savoirs et apprentissages, ce que l'anthropologie a coutume de nommer parfois génériquement "culture". Bloch, dans son effort d'affirmation de l'histoire comme "science des hommes dans le temps", notait qu'un trait distinctif du bon historien était d'être toujours à renifler la chair humaine, comme un chasseur traquant sa proie¹. Au-delà de l'analogie et de l'anachronisme de la référence, cela n'implique-t-il pas aussi de

¹ Bloch, M. *Apología para la historia, o el oficio de historiador*, Ciudad de México, Fondo de Cultura Económica, 2014, p. 57-58.

renifler la chair animale, elle-même traquée par l'être humain, qu'il va jusqu'à produire par le biais de différentes méthodes d'enfermement et de réclusion ?

L'objectif de cette recherche n'est pas de réaliser une histoire ou une biographie de la luzerne en soi, de manière générique, du type *alfalfa historium*. On peut voir ce type de projet dans des ouvrages sur l'histoire des plantes et leurs déplacements et distributions respectifs à travers le monde². L'intérêt de notre recherche vise plutôt à situer cette plante fourragère à l'intérieur d'une trame mêlant évènements et processus politiques, économiques, techniques et culturels dans le contexte de l'Amérique coloniale et post-coloniale, en accordant une attention particulière aux différentes trajectoires de la luzerne tant au centre qu'aux marges d'un espace dont la caractéristique principale a été (et continue d'être) sa forte orientation extractiviste. Tel que nous l'envisageons, au-delà de sa seule étymologie, une *biographie* n'est pas autre chose que l'écriture sur un objet déterminé, ou sur un être vivant déterminé, ainsi que sur la trace dessinée par son inscription dans le mouvement historique dont il fait partie, et les articulations formées par les épisodes successifs de valorisation, dévalorisation, d'épuisement et/ou de revitalisation le concernant³. La biographie d'un artefact matériel, c'est-à-dire d'une plante et/ou d'un animal, permet de révéler tout ce qui serait sinon resté noyé sous l'influence de phénomènes macro qui bien souvent masquent l'existence, la participation ou le rôle d'éléments qui, aussi minimes soient-ils, font activement partie de processus historiques de moyenne et/ou de longue durée.

Plus particulièrement, faire l'histoire d'une plante dans le désert implique de penser les éléments suivants: une plante fourragère disséminée dans un vaste territoire, cadre du développement du scénario de l'histoire des mines dans les Andes

² Voir, entre autres: Mendes Ferrao, J. *Le voyage des plantes & les grandes découvertes*, Paris, Chandeigne, 2016, 382p; Drori, J. *La vuelta al mundo en 80 plantas*, Barcelona, Blume, 2021, 216p; Torres, J. y S. Segura, *Historia de las plantas en el mundo antiguo*, Bilbao, Ed. Universidad de Deusto, 2009, 480p.

³ Kopytoff, I. La biografía cultural de las cosas: la mercantilización como proceso. En Appadurai, A. *La vida social de las cosas. Perspectiva cultural de las mercancías*, México D. F., Grijalbo, 1991, p. 89-122.

méridionales⁴, ou "total imperial", ainsi que de la multitude de perspectives qui en découlent au long de plus de cinq siècles d'invasion coloniale qui, outre les institutions et agents de pouvoir, ont également contribué à la propagation de plantes, d'animaux et de technologies -d'appropriation et de production- au potentiel transformateur important.

Cette thèse se propose d'interpréter anthropologiquement et historiquement la place d'une plante dans un territoire historiquement décrit comme inhabité, isolé et hostile. A partir de l'étude de cette unité concrète, minimale et doublement marginale -une prairie dans un désert-, nous faisons le choix de problématiser et de montrer les ressorts de l'articulation paradygmaticque entre différentes activités et entités dans un espace toujours caractérisé dans les références qui en sont faites par le manque, l'immobilisme et la solitude totale. A la fin du XIX^e siècle, l'homme politique et historien chilien Benjamín Vicuña Mackenna a affirmé en s'appuyant sur une longue série de descriptions coloniales similaires que le désert d'Atacama n'était rien d'autre que le "pays silencieux de la mort", que l'industrie minière aurait réussi à coloniser, domestiquer et développer⁵.

L'historiographie traitant du développement des mines en Atacama utilise généralement le concept de "cycle" pour fournir une base descriptive et interprétative pour une série de processus et/ou d'évènements miniers de moyenne ou de longue durée. En résulte un corpus documentaire privilégié sur les différents "cycles miniers" (de l'argent, du salpêtre, du soufre, du cuivre) du désert qui se concentre sur l'une ou l'autre de ces périodes, et surtout sur la temporalité exclusive circonscrite à l'exploitation d'un minerai dans un gisement, par un entrepreneur ou un conglomérat de capitaux. De cette façon sont produites de nombreuses histoires des mines déconnectées les unes des autres, indépendantes et dont les enjeux sont strictement délimités, malgré l'existence d'espaces, d'évènements et/ou d'acteurs qui

⁴ Jara, A. *Tres ensayos sobre economía minera hispanoamericana*, Santiago, Universitaria, 1966, p. 21.

⁵ Vicuña Mackenna, B. *El libro de la Plata*, Santiago, Imprenta Cervantes, 1882, p. 303.

permettraient de créer des ponts, ou du moins des liens intermédiaires, entre l'une ou l'autre de ces histoires ou "cycles" miniers.

Cette fragmentation est également thématique, et répond naturellement à des subdivisions des enjeux et des aires de compétence aussi larges que l'est le scénario étudié. Nous avons ainsi, par exemple, des recherches de nature économique, politique et internationale "officielles" qui visent à documenter des processus liés à l'industrialisation et à l'urbanisation du désert à travers la construction de villes, de ports et de systèmes ferroviaires nationaux et internationaux⁶. D'autres traitent du rôle géopolitique des mines dans la formation des États-nation modernes (notamment chilien) conjointement à la guerre et au libéralisme politique et économique du XIX^e siècle⁷. D'autres encore analysent les trajectoires des capitaux, des familles et/ou des *pioneers*, ainsi que leurs investissements et mécanismes d'enrichissement dans les principales bourses de valeurs du monde⁸.

⁶ Bermúdez, O. *Orígenes históricos de Antofagasta*, Antofagasta, Universitaria, 1966; Blakemore, H. *Historia del ferrocarril de Antofagasta a Bolivia*, Santiago, Universitaria, 1996; Arce, I., *Narraciones históricas de Antofagasta*, Antofagasta, Lama Industrial, 1997; Garcés Feliú, E., *Las ciudades del salitre. Un estudio de las oficinas salitreras en la región de Antofagasta*, Santiago, Orígenes, 1999; Thomson, I., *Historia del ferrocarril en Chile*, Santiago, DIBAM, 1997; Garcés, E. y M. Cooper, *Las ciudades del cobre*, Santiago, Universidad Católica de Chile, 2007; González Pizarro, J., 'La conquista de una frontera. Mentalidades y tecnologías en las vías de comunicación en el desierto de Atacama, 2008, *Revista de Geografía Norte Grande* n°40: 23-46; Capaldo, A., Damm, D. y Odone, C., 'Sobre el habitar la pampa del Toco (1890-1920)', 2010, *Si Somos Americanos* n°2: 175-198; González, S. (Comp.), *La sociedad del salitre. Protagonistas, migraciones, cultura urbana y espacios públicos*, Santiago, RIL, 2013; González Pizarro, J. *La épica del salitre en el desierto de Atacama, 1880-1967. Trabajo, tecnologías, vida cotidiana, conflicto y cultura*, Antofagasta, Ediciones Universitarias, 2017, entre autres.

⁷ Marín, S. *La industria del cobre en Chile: problemas nacionales*, Santiago, Universitaria, 1920; Espinoza, O. *La postguerra del Pacífico y la Puna de Atacama (1884-1899)*, Santiago, Andrés Bello, 1958; Zapata, F. *Atacama: desierto de la discordia. Minería y política internacional en Bolivia, Chile y Perú* Bravo, C. *La flor del desierto. El mineral de Caracoles y su impacto en la economía chilena*, Santiago, DIBAM-LOM, 2000; Millán, A. *La minería metálica en Chile en el siglo XX*, Santiago, Universitaria, 2006; Cluny, M., *Atacama. Ensayo sobre la Guerra del Pacífico, 1879-1883*, Ciudad de México, Fondo de Cultura Económica, 2008; González Pizarro, J. 'La provincia de Antofagasta. Creación y consolidación de un territorio nuevo en el Estado Chileno: 1888-1933', *Revista de Indias* n°249: 345-380; Godoy, M. *La puerta del desierto: Estado y región en Atacama. Taltal, 1850-1900*, Santiago, Mutante Editores, 2018, entre autres.

⁸ Billinghamurst, G. *Los capitales salitreros de Tarapacá*, Santiago, El Progreso, 1889; Latcham, R. *Chuquicamata. Estado Yankee (Visión de la Montaña Roja)*, Santiago, Nascimento, 1926; Blakemoore, H. *Gobierno chileno y salitre inglés, 1886-1986: Balmaceda y North*, Santiago, Andrés Bello, 1977; Cariola, C. y Sunkell, O. *Un siglo de historia económica de Chile 1830-1930. Dos ensayos y una bibliografía*, Madrid, Instituto de Cooperación Iberoamericana, 1982; Reyes, E. *Salitre de Chile. Apertura, inversión y mercado mundial, 1880-1925*, Santiago, Universidad Católica Blas Cañas, 1994; Soto, A. *Influencia británica en el salitre. Origen, naturaleza y decadencia*, Santiago, Universidad de Santiago, 1998; Steenhuis, A. *La travesía del salitre chileno. De la pampa a la tierra holandesa*, Santiago, LOM, 2007; Arancibia, R. y Jara, I.

Dans la même logique, l'histoire du mouvement ouvrier chilien à la lumière du développement du capitalisme extractiviste pendant les XIX^e et XX^e siècles constitue également un filon de documents et de recherches en lui-même⁹.

Grâce à la multiplication de corpus documentaires et de descriptions détaillées, des recherches comme celles que nous avons citées fournissent des analyses et interprétations fécondes pour comprendre comment s'est constituée l'orientation extractiviste du désert d'Atacama parallèlement au développement de ces processus à grande échelle. Cependant, elles ont en commun le fait de ne pas prendre en compte les populations indigènes préexistantes sur le territoire, ni les dynamiques de leur inscription dans l'histoire minière de l'Atacama au fil du temps. Sur ce sujet, il est nécessaire de mettre en avant le concept articulatoire de médiation, car la participation indigène à l'histoire minière des Andes du sud est une question qui dépasse largement sa seule présence comme main-d'œuvre coloniale, post-coloniale et/ou prolétaire au cours des siècles suivants: il existe de nombreuses autres formes, actions et/ou stratégies à travers lesquelles ces populations sont liées aux dynamiques minières (ou aux entreprises qui y sont associées), constituant un corpus d'éléments matérialisant cette participation de manière effective¹⁰.

A la différence des historiographies minières, un courant important de la recherche anthropologique d'orientation ethnographique contemporaine s'efforce de prendre en compte les enjeux du temps présent en s'intéressant aux conflits

Una historia de esfuerzo. Compañía minera doña Inés de Collahuasi, Santiago, Ograma, 2010; Galaz-Mandakovic, D., "De Guggenheim a Ponce. Sistema técnico, capitalismo y familias en el extenso ciclo de los nitratos en el Toco y Tocopilla (1924-2015)", 2018, *Revista Chilena de Antropología* n°37: 108-130, entre autres.

⁹ Figueroa, M. *Tras el espejismo de la pampa. Estudios sociológicos en los obreros de la región del salitre*, Santiago, Talleres Gráficos Chile Film, 1931; Reyes, E. *El ciclo salitrero y el desarrollo de la conciencia proletaria en Chile*, Arica, Universidad del Norte, 1972; Fernández, M. *Proletariado y salitre en Chile, 1890-1910*, Londres, Monografías de Nueva Historia, 1988; Recabarren, J. *Episodios de la vida regional*, Antofagasta, Ed. Universitarias; 2002; Ortiz, F. *Movimiento obrero en Chile (1891-1919)*, Santiago, LOM, 2005; Artaza, P. *Movimiento social y politización popular en Tarapacá: 1900-1912*, Concepción, Escapate, 2006; Pinto, J. *Desgarros y utopías en la pampa salitrera; la consolidación de la identidad obrera en tiempos de la cuestión social (1890-1923)*, Santiago, LOM, 2007, entre autres.

¹⁰ Sur ce sujet, voir l'ouvrage collectif d'Olivia Harris, Brooke Larson et Enrique Tandeter, *La participación indígena en los mercados surandinos. Estrategias y reproducción social. Siglos XV-XX*, La Paz, CERES, 1987, 768p.

potentiels et actifs entre les grandes opérations extractivistes et des communautés indigènes spécifiques. A partir de la perspective dualiste classique de l'anthropologie (qui vise généralement à établir des frontières plus ou moins imperméables entre des concepts tels que *nous* et *les autres*, les récits *emic* et *etic*; les échanges mercantiles et les politiques de valeur réciproque; le monde matériel de l'idéal, etc.)¹¹, il s'agit de représenter ces groupes indigènes comme des collectifs micro dont le développement historique se serait déroulé de manière quasi indépendante du contexte minier régional, ce qui a pour conséquence le fait que la conflictualité contemporaine entre "communautés locales" et "extractivisme minier" en Atacama soit interprétée depuis une perspective généralement synchronique, dichotomique et limitée à l'impact environnemental local, ouvrant la voie à d'irréparables événements de crises productives, de conflits pour l'exploitation de ressources naturelles et d'alterations culturelles¹², ainsi qu'à la mise en place de stratégies et de *performances* rituelles de la part des communautés affectées pour faire face à ces conflits depuis une posture ethnique¹³.

¹¹ Appadurai, A. *La vida social de las cosas. Perspectiva cultural de las mercancías*, Ciudad de México, Grijalbo, p.17 et suivantes.

¹² Castro, M. 'Agua, derechos y cultura en los Andes del norte de Chile. Un enfoque desde la antropología jurídica' 1997, *Chungara* n°29: 63-80; Bustos, A. 'Antecedentes de una crisis ambiental: el caso de Quillagua, desierto de Atacama (II región, Chile)', 2001, *IRUNDÚ* s/n°: 71-79; Núñez, M. *Transformaciones culturales en Toconao por impacto de empresas mineras: un estudio de caso en el norte de Chile*, Tesis de Magíster en Antropología, Universidad de Chile, 2002; Molina, R. *El río Loa: repartos, usos y conflictos por el agua en el desierto de Atacama. Comunidades atacameñas, ciudades, pueblos y centros mineros e industriales*, Comisión para la Gestión Integral de Agua en Bolivia-Centro Internacional de Investigaciones para el Desarrollo, Santiago, 2005; Yáñez, N. y R. Molina, *La gran minería y los derechos indígenas en el norte de Chile*, Santiago, LOM, 2008; Molina C., F. 'Competing rationalities in water conflict: mining and the indigenous community in Chiu Chiu, El Loa Province, northern Chile', 2012, *Singapore Journal of Tropical Geography* Vol. 33: 93-107; Bolados, P. 'Procesos transnacionales en el salar de Atacama-norte de Chile. Los impactos de la minería y el turismo en las comunidades indígenas atacameñas', 2013, *Intersecciones en Antropología* n°15: 431-433; Bolados, P. 'Los conflictos etnoambientales de Pampa Colorada y El Tatio en el Salar de Atacama, norte de Chile. Procesos étnicos en un contexto minero y turístico transnacional', 2014, *Estudios Atacameños* n°48: 229-248; Prieto, M. 'Privatizing Water in the Chilean Andes: The Case of Las Vegas de Chiu-Chiu', 2015, *Mountain Research and Development* n°35: 220-229; Castillo, M. 'Socio-Ecological Inequality and Water Crisis: Views of Indigenous Communities in the Alto Loa Area, 2016, *Environmental Justice* N°9(1): 9-14; Calderón, M., C. Benavides, J. Carmona, D. Gálvez, N. Malebrán, M. Rodríguez, D. Sinclair y J. Urzúa, 'Gran Minería y localidades agrícolas en el norte de Chile: comparación exploratoria de tres casos', 2016, *Chungara* n°48; ; Romero, H. A. Videla et F. Gutiérrez, 'Explorando conflictos entre comunidades indígenas y la industria minera en Chile: las transformaciones socioambientales de la región de Tarapacá y el caso Lagunillas', 2017, *Estudios Atacameños* n°55: 231-250, entre autres.

¹³ Carrasco, A. y C. Fernández, 'Estrategias de resistencia indígena frente al desarrollo minero. La Comunidad Lickanantay ante un posible traslado forzoso', 2009, *Estudios Atacameños* n°38: 75-92; Mc

Si le caractère conflictuel des rapports entre industrie minière et communautés indigènes est indéniable, de même que l'importance des négociations entre différents acteurs produisant une bureaucratisation croissante du conflit¹⁴, ce cadre spatio-temporel est marqué par la longue trajectoire de l'articulation et des relations entre agriculteurs, mineurs, bergers, convoyeurs et marchands, dont la juxtaposition historique est anthropologiquement dense et difficile à dissocier, comme le montrent plusieurs travaux traitant de la construction réciproque et de l'influence interne de paysages, d'économies et de symboles agro-miniers à différents endroits des Andes centrales et du sud¹⁵. Dans le désert d'Atacama en particulier, les agriculteurs et mineurs indigènes ont partagé des idéologies, des espaces et des technologies dans un contexte d'interaction qui fonde leur reproduction sociale, économique et culturelle. L'histoire orale est riche en témoignages de l'intégration récente réalisée entre ouvriers des mines, agriculteurs, bergers et convoyeurs, qui étaient souvent les mêmes acteurs dans différentes circonstances et à différentes époques de l'année. Pendant l'apogée de l'industrie minière du salpêtre, par exemple, la dynamique du

Phee, B. 'Conflictos ambientales y respuestas sociales: el caso de reetnificación de la comunidad de Quillagua', 2010, *Revista Mad* N°22: 42-55; Carrasco, A. 'Entre dos aguas: identidad moral en la relación entre corporaciones mineras y la comunidad indígena de Toconce en el desierto de Atacama', 2014, *Chungara* Vol. 46(2): 247-258; Babidge, S. y P. Bolados, 'Neoextractivism and Indigenous Water Ritual in Salar de Atacama, Chile', 2018, *Latin American Perspectives* Vol. 45: 170-185; Romero, H., 'Etnicidades, etno-territorios y conflictos mineros: aportes para una geografía humana de los aymaras en Chile', 2018, *Revista de Geografía Norte Grande* n°71: 211-234; Romero, H., 'Extractivismo en Chile: la producción del territorio minero y las luchas del pueblo aimara en el Norte Grande', 2019, *Colombia Internacional* n°98: 3-30, entre autres.

¹⁴ Nous faisons ici référence au développement toujours plus fréquent de processus de dialogue et de négociation entre communautés indigènes et entreprises minières d'Atacama à l'aune de la législation indigène contemporaine. Des accords de "bénéfice mutuel" se multiplient, résultant de pactes et de politiques de *Responsabilidad Social Corporativa*, qui aboutissent sur des projets d'investissement social financés par les entreprises, ou bien sur la transgression directe de la part des intéressés qui abandonnent les exploitations minières pendant une durée déterminée. On parle même actuellement d'un scénario complexe dans lequel les communautés et entreprises cessent d'être "ennemies" et deviennent "partenaires". Pour une analyse des rapports entre communautés indigènes et entreprises minières en Atacama, voir: Babidge, S. 'Socios': The Contested Morality of 'Partnerships' in Indigenous Community-Mining Company Relations, Northern Chile', 2013, *The Journal of Latin American And Caribbean Anthropology* 18(2): 274-293.

¹⁵ Platt, T., 'Experiencia y experimentación: los asentamientos andinos en las cabeceras del valle de Azapa', *Chungara* 5: 33-60; Assadourian, C., H. Bonilla, A. Mitre y T. Platt, *Minería y espacio económico en los Andes, siglos XVI-XX*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 1980; Contreras, C., *Mineros y Campesinos en los Andes*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 1988; Salazar-Soler, C. *Anthropologie des mineurs des Andes. Dans les entrailles de la terre*, Paris, L'Harmattan, 2002; Bouysse-Cassagne, T. 'Las minas del centro-sur andino, los cultos prehispánicos y los cultos cristianos', 2005, *Bulletin de l'Institut français d'études andines* 34(3): 443-462.

travailleur dit pendulaire consistait justement dans le recrutement temporaire de l'agriculteur de l'intérieur des terres pour certains travaux liés à l'exploitation du nitrate dans les pampas du désert d'Atacama. Ce même ouvrier effectuait également des trajets avec des animaux vers la côte à la recherche de guano (puissant engrais agricole dérivé de l'excrément d'oiseaux accumulé pendant des millénaires sur les rochers de la côte), étant également *catador de leña* (chercheur de bois)¹⁶, éleveur, ouvrier mineur, marchand et *carruncho*¹⁷, dans un contexte dynamique où tant les mines des hauteurs que l'industrie du salpêtre étaient approvisionnées par des convoyeurs indigènes originaires des vallées et oasis de l'intérieur¹⁸, transportant nourriture, fourrages et animaux sur un réseau complexe de routes informelles qui a permis d'articuler ces différents espaces et activités pendant plusieurs siècles (c'est-à-dire au long des différents "cycles miniers").

Il faut toutefois noter que cette question dépasse le seul cadre de rapports complémentaires et fonctionnels entre des activités en apparence distinctes développées dans des "milieux écologiques" différents, car elle est aussi le fruit d'une très ancienne contamination interne entre mentalités agricole et minière dont les origines se trouvent autant dans les traditions alchimistes de l'Antiquité que dans certaines symboliques pré-hispaniques présentes dans les mines des Andes centrales et du sud¹⁹.

¹⁶ Le "*cateo de leña*" (littéralement recherche de bois) était un métier largement répandu dans la Pampa du Tamarugal. Il consistait dans la détection et l'extraction de bois fossilisé qui était jeté dans les fours des mines des hautes et basses terres du désert d'Atacama. Cette tâche était surtout exécutée par des indigènes spécialisés dans la détection de troncs et de racines enterrés dans le sable de la pampa. L'historien du salpêtre Oscar Bermúdez mentionne cette activité: "*lorsque la consommation incessante a commencé à épuiser la forêt, il a été possible d'exploiter les troncs d'arbres desséchés que les indiens extrayaient de la pampa du Tamarugal, où il en existait de grandes quantités, enterrées dans le sous-sol. Les indiens experts dans la tâche consistant à découvrir et retirer les troncs enterrés étaient de véritables 'cateadores de leña', une curieuse activité du désert qui a perduré jusqu'à nos jours*". Bermúdez, O. *Historia del salitre. Desde sus orígenes hasta la guerra del Pacífico*, Santiago, Ed. Universidad de Chile, 1963, p. 47.

¹⁷ Personnes employées temporairement pour réparer les voies ferrées.

¹⁸ González, S. 'El arrieraje en Tarapacá durante el ciclo salitrero', 1989, *Camanchaca* n°8: 10-35; Castro, L. 'Minería de altura y dinámicas de población boliviana e indígena en el norte de Chile (Tarapacá 1880-1930)', 2014, *Sí Somos Americanos. Revista de Estudios Transfronterizos* n°10(2): 129-145.

¹⁹ Les premières rencontres entre les pensées minéralogiques andine et européenne ont été l'objet de recherches ethno-historiques et anthropologiques andines. Carmen Salazar Soler, par exemple, s'est intéressée à cette rencontre à partir de l'étude de perspectives embryologistes qui ont établi des

A l'exception de quelques travaux d'ethno-botanique et d'ethno-zoologie sur les visions et interactions que les indigènes d'Atacama établissent avec différentes espèces de plantes et d'animaux²⁰, cette question n'a en réalité été traitée que de façon marginale par l'anthropologie et l'histoire régionale. C'est d'autant plus vrai si l'on considère que la toile de fond du développement des mines dans la région est un élément quasiment absent de ces recherches, tout comme les dynamiques de transformation, de continuité et/ou de rupture de ces systèmes relationnels à travers le temps.

De manière complémentaire aux perspectives anthropologiques et historiques citées plus haut, ce travail espère contribuer à un approfondissement de la problématique minière dans les Andes méridionales à travers le regard particulier

analogies entre la croissance de fruits et de métaux tant dans la pensée andine qu'européenne. Elle signale à ce sujet que *"l'utilisation du concept 'mama' à l'époque des incas, dans l'agriculture comme dans les mines, nous permet de penser que tout comme dans l'Ancien Monde, les minerais ont été considérés dans le monde andin pré-hispanique comme des fruits de la terre, et la mine a été comparée au ventre de la terre mère. Nous pouvons dès lors parler d'une coïncidence ou d'une rencontre d'idées à ce niveau"* (Salazar-Soler 1992: 41). Le témoignage du chroniqueur José de Acosta (1540-1600) inclus dans le même ouvrage de Salazar Soler mentionnant que les métaux sont comme des "plantes recouvertes par les entrailles de la terre" est sur ce point très pertinent et évocateur. Toujours à propos du contexte andin, il a été noté que *"pour le monde des mines, où il n'existait pas de séparation conceptuelle entre la sol et le sous-sol, le mot coya désignait autant la mine où était créé le métal, que le sillon où étaient plantés la pomme de terre et le maïs"* (Platt et al. 2010: 169-170). On peut trouver quelques traces de cette rencontre en Atacama dans la figure du *pongo*, concept commun aux agriculteurs indigènes pour désigner de grandes pierres recouvertes de draps dont la fonction est de bloquer l'arrivée de l'eau sur les champs de culture et de répartir l'irrigation entre les *chacras* ou parcelles restantes. Bien que cette technique soit aujourd'hui largement délaissée et remplacée par l'installation de vannes métalliques sur des canaux d'irrigation recouverts de ciment, elle est toujours en vigueur dans quelques familles d'agriculteurs. D'autre part, l'ethnohistorienne andine a montré que les *pongos* avaient également le rôle de sorciers chargés de garder l'entrée des mines andines. C'est le cas, par exemple, du *pongo camayo* Diego Yquisi, sorcier de la porte de la mine de Porco, voir Platt et al. (op. cit., págs.188-189). En ce sens, le *pongo* bloque autant l'accès à l'entrée de la mine qu'au passage de l'eau dans les sillons des parcelles cultivées. Ce sujet pourrait sans doute faire l'objet de recherches spécifiques, qui dépassent le cadre des objectifs de ce travail.

²⁰ Munizaga, C. y H. Gunckel, *Notas etnobotánicas del pueblo atacameño de Socaire*, Santiago, Centro de Estudios Antropológicos Universidad de Chile, 1958; Aldunate, C. J. Armesto, V. Castro y C. Villagrán, 'Estudio etnobotánico en una comunidad precordillerana de Antofagasta: Toconce', 1981, *Boletín del Museo de Historia Natural*, n°38: 183-223; Grebe, M. 'Etnozoología andina: concepciones e interacciones del hombre andino con la fauna altiplánica', 1984, *Estudios Atacameños* n°7: 335-347; Cárdenas, U. 'Entre el tolar y el pajonal: percepción ambiental y uso de plantas en la comunidad atacameña de Talabre, II Región, Chile', 1998, *Estudios Atacameños* n°16: 251-282; Villagrán, C., V. Castro, G. Sánchez, M. Romo, C. Latorre y L. Hinojosa, 'La tradición surandina del desierto: Etnobotánica del área del Salar de Atacama (Provincia de El Loa, Región de Antofagasta, Chile)', 1998, *Estudios Atacameños*, n°16: 7-105; Villagrán, C. y V. Castro, *Ciencia indígena de Los Andes del Norte de Chile*, Santiago, Universitaria, 2004.

que représente l'histoire politique d'une plante en tant qu'artefact/source hybride et liminaire inscrit simultanément dans les dimensions locale, globale, sociale et naturelle d'une trame historique articulée autour des activités extractivistes. A partir du jeu d'échelles et de la perspective multi-agents et multi-temporelle que permet l'intégration disciplinaire de regards tels que ceux de l'anthropologie historique²¹, de l'histoire environnementale et de l'ethnographie multi-espèces, nous espérons contribuer à déconstruire la vision communément produite sur l'Atacama comme espace inhabité, hostile et marginal, en proposant une lecture alternative sur les paysages agro-miniers du désert par l'intermédiaire de l'histoire d'une plante qui, selon nous, condense l'articulation du développement domestique et mercantile de l'agriculture et de l'élevage indigènes avec plusieurs initiatives ou "cycles miniers" à travers le temps.

La luzerne est, en termes historiques, une sorte d'archive ou de lithographie en négatif de l'industrie minière dans les espaces agricoles exigües du désert. C'est, en termes anthropologiques, une sorte de nœud, charnière ou objet hybride inscrit symétriquement dans les dimensions déjà mentionnées. C'est, en somme, un artefact de médiation idéal pour aborder la problématique minière dans les Andes du sud depuis une perspective nouvelle.

Entre impérialisme écologique et microhistoire environnementale: la luzerne comme artefact médiateur

Les notions d'hybridité et de médiation, en tant qu'idée-force du principe de symétrie généralisée proposé par Latour²², ne se rapportent pas précisément à l'étude de la prolifération de nouveaux acteurs ou agents émergents, mais plutôt à une perspective analytico-descriptive visant à associer des entités ou éléments

²¹ Revel, J. 'Micro-análisis y construcción de lo social', 1995, *Anuario del IEHS* n°10: 125-143; Revel, J. 'Micro versus marco: escalas de observación y discontinuidad en la historia', 2011, *Tiempo Histórico* n°2: 15-26.

²² Latour, B. *Nunca fuimos modernos. Ensayo de antropología simétrica*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2007, p. 17-79.

hétérogènes dans un contexte qui, indépendamment de sa diversité interne, est également engagé dans -et contaminé par- un développement historique commun. Considéré de cette façon, une perspective relationnelle comme celle-ci n'apparaît pas comme une stratégie orientée vers l'étude des choses en soi à travers certaines caractéristiques ou propriétés spécifiques, mais plutôt à les imbriquer à l'intérieur de certains contextes, groupes d'entités ou processus dont l'historicité est bien plus poreuse et réversible que fermée et linéaire. La stratégie est, en paraphrasant Latour, une sorte d'*associologie* érigée à partir d'une position intermédiaire plus soucieuse de réunir des éléments et de retracer les trames de relations et d'articulations que des essences ou propriétés spécifiques, pendant une période ou cohorte temporelle déterminées²³.

En ce sens, un artefact ou objet de médiation représente une entité suffisamment versatile pour servir de nœud, charnière ou pivot à partir duquel il devient possible d'établir des associations concrètes capables d'articuler des temporalités et des espaces en apparence distincts, ainsi que des ensembles d'entités sur la base d'une évolution historique partagée.

Nous verrons au fil de cette recherche que la luzerne articule des dimensions et des topographies distinctes, comme celles mentionnées plus haut, mais aussi dans quelle mesure elle articule et entremêle différentes temporalités, ou plutôt modèles de temporalités, traditionnellement séparés -du moins par l'anthropologie- par une dissociation presque irréversible (la "tradition" et la "modernité", par exemple). Cela n'implique pas de considérer la luzerne comme une espèce unique et immuable à dans le temps, car comme nous le verrons surtout dans le premier chapitre, l'histoire de la diffusion de cette plante à travers le monde est aussi celle de ses processus d'adaptation et d'expérimentation face à différents contextes. A l'inverse, nous tentons plutôt de montrer comment ce fourrage a été intégré de différentes manières selon les contextes économiques, politiques, techniques et spatio-

²³ Latour, B. *Reensamblar lo social. Una introducción a la teoría del actor red*, Buenos Aires, Manantial, 2008, p. 232 et suivantes.

temporels de son développement, en nous concentrant particulièrement sur sa diffusion et son appropriation par les populations indigènes d'Atacama à la lumière du développement historique de l'industrie minière et de l'arrivée d'autres artefacts de médiation liés à elle (ongulés et bovins, par exemple) chargés de fournir en énergie animale et d'articuler via le transport *par le sang* un vaste scénario qui, bien que riche en minerais, est particulièrement dépourvu de cette autre source énergétique subsidiaire vitale: le fourrage²⁴.

La luzerne représente en ce sens un nœud, charnière ou artefact médiateur permettant d'aborder plusieurs problématiques liées au développement de l'industrie minière dans la région, comme peut le faire une histoire de l'énergie, ou plus largement une histoire des moyens de transport au service de cette activité, dont le rôle à l'intérieur de la communication et de l'articulation entre centres miniers, villes, oasis et points intermédiaires apparaît comme primordial dans un contexte où l'altitude des voies de circulations peut varier entre 0 et 4.000 mètres. Une histoire de la luzerne, en ce sens, ne peut être comprise qu'en parallèle d'une histoire de l'énergie animale qui fait irruption dans le désert andin avec l'appareil colonial, dans un espace dont l'articulation dépasse le cadre de l'histoire de l'une ou l'autre des différentes circonscriptions et/ou juridictions nationale. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'une recherche sur l'histoire d'une plante dans le désert chilien, bolivien, péruvien et/ou argentin, mais plutôt de l'histoire d'une prairie dans un milieu particulièrement aride et constitué d'immenses zones inhabitées, mais historiquement articulé, arpenté et interconnecté dans le contexte d'activités minières qui ont imposé des exigences multiples et variées, dont la plus fondamentale a été la dissémination de fourrages pour approvisionner en énergie le transport *par le sang* du travail animal forcé.

Il est évident que nous tentons de nous éloigner d'un regard qui tendrait à associer à la luzerne un certain fétichisme immatériel, en lui conférant une capacité ou

²⁴ Le transport par le sang (*transporte a sangre*) désigne le type de transport reposant uniquement sur l'énergie animale non humaine.

aura mystique d'agence ou d'agencement²⁵. Il s'agit plutôt de décrire et d'interpréter de quelle façon et depuis quand cette plante a été intégrée à différents événements et processus historiques traversés par le développement de l'industrie minière dans un cadre particulier, en nous concentrant particulièrement sur les mécanismes de son appropriation par les sociétés indigènes ayant traditionnellement habité le désert d'Atacama, ses oasis et les cordillères alentours. A l'instar d'autres recherches visant à inclure les plantes et animaux dans l'histoire de l'Amérique coloniale et post-coloniale²⁶, ou même les champignons dans des contextes de crises écologiques et de déclin du capitalisme global²⁷, nous proposons ici de situer cette plante comme un élément concret à l'intérieur du développement matériel de l'économie politique minière du désert d'Atacama.

Cela n'implique pas nécessairement de limiter notre vision aux mécanismes d'imposition et de coercition qui ont sans nul doute joué un rôle majeur dans le processus étudié, mais plutôt d'émettre quelques hypothèses sur l'appropriation contemporaine de la luzerne par les sociétés indigènes du désert après une longue période centrale, voire structurante, de l'histoire des techniques et de l'énergie dans le contexte minier des Andes du sud. En effet, nous avons choisi d'aborder la question de la versatilité de cet artefact de médiation non seulement à travers le "voyager aller" constitué par son arrivée et imposition en parallèle de l'appareil économique-politique colonial, mais aussi par le mouvement inverse, "retour", par lequel cette plante est appropriée, interiorisée et ressignifiée par les sociétés indigènes d'Atacama à l'époque

²⁵ Ingold, T. 'Los materiales contra la materialidad', 2013, *Revista Electrónica del Instituto de Altos Estudios Sociales de la Universidad Nacional General San Martín*, n°11: 19-39.

²⁶ Warman, A. *La historia de un bastardo: maíz y capitalismo*, Ciudad de México, Fondo de Cultura Económica, 1988; Mintz, S. *Dulzura y poder. El lugar del azúcar en la historia moderna*, México D.F., Siglo XXI, 1996; DeJohn Anderson, V., *Creatures of Empire. How domestic animals transformed early America*, New York, Oxford University Press, 2004; De Asúa, M. y R. French, *A New World of Animals. Early Modern Europeans on the Creatures of Iberian América*, New York, Rutledge, 2005; Few, M. y Z. Tortorici. *Centering animals in Latin American History*. University Press, Duke, 2013 p. 1-27; Alves, A. *The animals of Spain. An introduction to Imperial Perceptions and Human Interaction with Other Animals, 1492-1826*, Leiden-Boston, Brill, 2011; Bonnet, D. 'Resurgencia y recolonización de la papa. Del mundo andino al escenario alimentario mundial, siglos XVI-XX', 2019, *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura* 46(1): 27-57; Turner, J. *Las especies. Historia de una tentación*, Madrid, Acanalado, 2018, entre otras.

²⁷ Lowenhaupt Tsing, A. *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2017.

contemporaine, et intégrée dans la mise en place de stratégies et de mécanismes particuliers de reproduction domestique et familiale.

La luzerne à la frontière de contextes multi-espèces. Pour une anthropologie historique au-delà de l'humain

Le sujet des biographies, anthropologies et/ou histoires d'animaux et de plantes n'est pas une question inhabituelle pour les disciplines dans lesquelles s'inscrit cette recherche. L'histoire environnementale américaine documente largement le déplacement des espèces et autres agents biologiques dans le contexte de l'arrivée des européens sur le continent, mais surtout à travers une perspective macro dans laquelle ces mouvements restent soumis à la *big history* de l'expansion coloniale²⁸.

En anthropologie surtout, et en particulier depuis les premières enquêtes contemporaines d'ethnographies multi-espèces, L. Morgan a posé les bases d'une anthropologie au-delà de l'humain avec sa monographie sur les travaux de construction des castors américains²⁹. Son travail, s'il se situe plutôt dans la biologie évolutive dans la mesure où il soulève des questions relatives aux capacités cognitives d'animaux non humains, est considéré comme pionnier pour avoir le premier conclu que le principe de raisonnement n'était pas le patrimoine exclusif de l'humanité. Morgan, grâce à ce travail, en vient à être perçu comme une sorte d'exception dans un contexte où l'anthropologie partage avec l'histoire naturelle l'idée selon laquelle les animaux sont des automates dénués de sentiments et de volonté, à un moment où l'anthropologie commence à se distinguer par le renforcement de la vision selon laquelle l'imagination, la planification, les symboles et leurs extensions matérielles

²⁸ Crosby, A. *Imperialismo ecológico. La expansión biológica de Europa*, Madrid, Crítica, 1988; Crosby, A. *El intercambio transoceánico: consecuencias biológicas y culturales a partir de 1492*, México D.F., UNAM, 1991; Melville, E. *Plaga de Ovejas. Consecuencias ambientales de la Conquista de México*, México D.F., Fondo Cultura Económica, 1999; Arnold, D. *La naturaleza como problema histórico. El medio, la cultura y la expansión de Europa*, México D.F., Fondo de Cultura Económica, 2000, entre autres.

²⁹ Morgan, L. *American Beaver and his Works*, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co., 1868, 330p.

(les "produits, les "œuvres") font partie de cet ensemble transmissible condensé dans l'objet anthropologique vital qu'est la culture³⁰.

Une fois cette discipline consolidée en tant que "science de l'altérité", que ce soit à travers des axiomes fonctionnalistes, relativistes et/ou structuralistes, les interprétations et références sur l'univers relationnel développé dans les différentes sociétés indigènes et entités humaines à travers le monde ont été nombreuses au long du XX^e siècle³¹. L'inclusion de plantes, d'animaux et d'autres acteurs non humains et la mise en exergue de leur rôle central dans des processus et événements historiques de courte, moyenne ou de longue durée est un sujet qui commence à acquérir un plus grand intérêt notamment dans les perspectives multi-espèces de l'anthropologie et de l'ethnographie contemporaine. Et bien que cette opération puisse soulever plusieurs problèmes méthodologiques découlant de la "nature" des sources (dans une perspective traditionnelle un animal ne laisse aucune trace documentaire et ne peut-être interrogé, une plante encore moins), ce regard ne vise pas nécessairement à déconstruire ou à défigurer ce qui relève de l'humain, ni à émettre des spéculations à propos de la vie intérieure d'animaux, de champignons et/ou de plantes³², mais plutôt à comprendre l'histoire et les liens de ces entités dans l'entremêlement de relations

³⁰ Ingold, T. *What is an animal?*, New York, Routledge, 1988, p. 1-16.

³¹ Des exemples classiques peuvent en être trouvés dans le travail de Los Nuer et son intérêt pour le bétail étudié par Pritchard, les actes rituels avec une fonction de contrôle démographique de la population porcine exécutés par les tsembaga de Nouvelle-Guinée étudiés par Rapaport, la place des plantes et des animaux dans les analyses fonctionnelles et affectives du totémisme développées respectivement par Malinowski et Durkheim, ainsi que celles découlant de la pensée sauvage, ou "science du concret", proposées plus tard par Lévi-Strauss. Les combats de coq organisés par les balinois et analysés par Geertz constituent également une ethnographie importante. Descola, quant à lui, a établi un nombre limité de modes (totémisme, analogisme, animisme, naturalisme) correspondant à la diversité des types de relations de l'être humain avec son environnement d'"existants". Pour une revue exhaustive, voir Mullin, M. 'Mirror and Windows: Sociocultural Studies of Human-Animal Relationships', 1999, *Annual Review of Anthropology* n°28: 201-224; ainsi que Descola, P. *Más allá de naturaleza y cultura*, Buenos Aires, Amorrortu.

³² Comme cela a été fait dans de remarquables travaux en éthologie et en philosophie. Un des ouvrages de référence est celui de Von Uexküll, J. *Andanzas por los mundos circundantes de los animales y de los hombres*, Buenos Aires, Cactus, 2016. Voir aussi: Crist, E. 'Can an Insect Speak? The case of the Honeybee Dance Language', 2004, *Social Studies of Science* n°34(1): 7-43; Godfrey-Smith, P. *Otras mentes. El pulpo, el mar y los orígenes profundos de la consciencia*, Barcelona, Taurus, 2017; Coccia, E. *La vida secreta de las plantas. Una metafísica de la mixtura*, Buenos Aires, Miño y Dávila, 2017; Despret, V. *¿Qué dirían los animales... si les hiciéramos las preguntas correctas?*, Buenos Aires, Cactus, 2018, entre autres.

politiques, techniques, culturelles et environnementales dans le contexte de l'Amérique coloniale et post-coloniale³³.

Autrement dit, il ne s'agit pas de réaliser un travail ou une représentation ventriloque de la plante, de l'objet ou de l'animal, mais plutôt d'inclure et de décrire leur développement dans un contexte relationnel particulier, en interprétant leur rôle, signification et utilité dans les différentes sociétés humaines concernées. En ce sens, la relativisation de l'édifice de l'anthropologie n'est que partiel, car la place centrale de l'être humain dans l'histoire reste sans nul doute déterminante, mais elle n'est plus exclusive, avec la prise en compte des plantes, animaux et autres objets comme éléments pertinents pour l'association et la mise en lumière des problématiques de recherche anthropologiques et historiques³⁴. C'est pourquoi les perspectives multi-espèces ne postulent pas la voix de la plante et/ou de l'animal, mais supposent plutôt une extension de la vision historico-anthropologique dans laquelle l'articulation des espèces, espaces, temporalités et institutions contribue à son élargissement et approfondissement³⁵. A travers un exercice ethnographique multi-espèce, l'anthropologue nord-américain J. Artigan suggère qu'"interroger" une plante n'implique pas nécessairement d'enquêter sur l'objet ou l'espèce en soi, par exemple dans un jardin botanique, une zone agricole ou un parc urbain, mais plutôt sur l'objet en tant qu'archive renseignant sur des lieux vivants, des espaces dynamisés, par de vastes réseaux interconnectés dans lesquels les acteurs humains, animaux et l'environnement interagissent³⁶.

Dans la même ligne que les perspectives mentionnées ci-dessus, cette recherche considère la luzerne en tant qu'artefact médiateur, se situant dans une position intermédiaire entre une historiographie spécialisée sur les grands processus

³³ Few y Tortorici, *Centering animals*, op. cit. p. 20

³⁴ Pearson, S. y M. Weismantel. 'Does 'The Animal' Exist? Toward a theory of Social Life with Animals'. En: D. Brantz (ed.). *Beastly Natures. Animals, Humans, and the Study of History*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2010, pp. 17-37.

³⁵ Kirkey, E. y S. Helmreich. 'The emergence of multispecies ethnography', 2010, *Cultural Anthropology* 25(4): 545-576.

³⁶ Artigan, J. 'How to Interview a Plant. Ethnography of Life Forms'. En *Care of the Species: Races of Corn and the Science of Plants Biodiversity*, Minnesota, University Of Minnesota Press, 2017, p. 257-281.

des cycles miniers du désert (plus que sur des sujets ou objets concrets) et les perspectives anthropologiques circonscrites au sujets du temps présent (plus qu'à leur trajectoire et articulation et à celles d'autres acteurs dans leurs rapports historiques de tension et de coopération). Considéré sous cet angle, la problématique de l'utilisation de la biographie d'une plante en tant que trace, code ou charnière pour analyser la formation des paysages agro-miniers en Atacama s'inscrit également dans une orientation multi-dimensionnelle, dont la contribution générale peut être ébauchée depuis au moins trois perspectives associées.

A partir d'une perspective géographique et écologique générale, l'interprétation biographique d'une plante dans un territoire à vocation largement extractiviste peut permettre de déconstruire les visions et représentations traditionnelles du désert en tant qu'espace "naturellement" isolé, hostile et marginal. Au long de cette thèse nous verrons dans quelle mesure la description de Vicuña Mackenna citée plus haut constitue seulement un exemple parmi de nombreux autres qui se sont superposés et complétés entre les XVI^e et XX^e siècles, dépeignant le désert d'Atacama comme le milieu le plus désolé de la planète, où la rigueur du territoire, sa désolation et la sauvagerie de ses habitants ne peuvent être affrontés que par le déferlement du projet extractiviste.

D'autre part, dans une perspective historique et ethnographique régressive, une histoire de la luzerne dans le désert d'Atacama invite à approfondir l'analyse des mémoires agricoles de communautés humaines du présent, celles qui en général, en évoquant certains épisodes ou chapitres clé de l'histoire indigène régionale, font de cette herbacée une figure principale tant dans l'articulation de leurs propres expériences agricoles et d'élevage, que dans l'inter-relation de celles-ci avec les déplacements de grands convois d'animaux descendant les Andes qui ont généralement fini leur vie dans les abattoirs et les opérations extractivistes développées dans les cordillères ou dans la zone basse du désert d'Atacama. En ce sens, une histoire de la luzerne en Atacama est aussi une histoire de la rencontre et de la complicité humain-animal dans des conditions de déplacements particulièrement

difficiles; conditions qui comme en témoignent de nombreux restes et tombeaux improvisés le long des routes de l'Atacama ont été la cause d'un même destin pour de nombreux convoyeurs et troupeaux de bétail consommés par le voyage.

Enfin, d'un point de vue technique et économique, élaborer une biographie de ce fourrage en Atacama invite à analyser les dynamiques de continuité et de discontinuité des technologies animales de transport et de mobilité, sur lesquelles ont historiquement reposé l'industrie minière ainsi que la reproduction sociale, symbolique et matérielle du monde indigène local dans le milieu domestique, intercommunautaire et familial. Cette question traite particulièrement des dynamiques historiques de mobilité et d'interconnexion d'un vaste complexe spatial articulé par la circulation des acteurs et des ressources issus des hautes terres des Andes, du désert intermédiaire et des côtes de l'Atacama. Dans cet ordre des choses, le maintien et la prépondérance de cette plante parmi les agriculteurs d'Atacama pendant l'époque mécanique est particulièrement révélateur, car comme on le verra surtout au long du dernier chapitre, l'importance de ce fourrage dans l'agriculture locale constitue un phénomène paradigmatique et créatif, étant donné que son évolution présente un caractère extrêmement versatile dans un milieu poreux et ouvert, dans lequel la frontière mécanique/animal ouvre la voie à l'innovation et au déploiement d'artefacts hybride symétriquement inscrits dans les dimensions sociale, naturelle, domestique et entrepreneuriale des activités minières et agricoles du désert. La question de ce voyage "retour" de la luzerne après avoir été diffusée et appropriée par les indigènes d'Atacama fait précisément référence à ce mouvement; à son intégration innovante, résiliente et créative dans le contexte de crise du contexte précédent et de "modernisation" régionale.

En ce sens, cette recherche répond d'une certaine manière à une inquiétude ethnographique soulevée par la mémoire orale contemporaine et s'efforce de ramener au centre le rôle de cette plante dans la longue histoire partagée des dynamiques minières et des sociétés indigènes du désert d'Atacama, en y incluant de manière

conjointe et simultanée les espèces animales et, à travers elles, le rôle des instances historiques d'intermédiation.

Questions de recherche et objectifs

Étudier la diffusion, l'expansion et l'appropriation de la luzerne dans les sociétés indigènes des Andes méridionales, en tant que processus articulant cycles miniers mondiaux, groupements d'animaux et populations locales

A partir des éléments exposés dans les pages précédentes, l'élaboration de cette thèse a été guidée par les questions de recherche suivantes:

Dans quel contexte et circonstances s'inscrit l'arrivée de la luzerne dans le désert andin en général, et en Atacama en particulier? Quel est le rôle joué par cette plante dans l'histoire et la configuration des paysages agro-miniers du territoire et dans la reproduction des sociétés indigènes préexistantes?

Comment évolue ce rôle et son importance en tant que source d'énergie animale, au moment où la structure qui a permis sa diffusion dans les Andes méridionales s'effondre et que tout semble aller dans le sens de ce que l'anthropologie et l'histoire ont qualifié de modernisation régionale, contexte qui entraîne la mécanisation des technologies de transport animal et de mobilité?

Objectif général

-Analyser l'arrivée, l'expansion et l'appropriation de la luzerne dans les sociétés indigènes des Andes méridionales entre les XVI^e et XX^e siècles, en tant que processus articulant cycles miniers mondiaux, groupements d'animaux et populations locales.

Objectifs spécifiques

-Situer les trajectoires globales de la luzerne et identifier les principales balises historiques ayant contribué à faire de cette plante un fourrage répandu à l'échelle mondiale.

-Caractériser les circonstances politiques, techniques, économiques et environnementales associées à l'arrivée de la luzerne sur le continent américain dans le contexte du développement du régime colonial espagnol.

-Identifier et décrire les scènes, acteurs et conflits principaux liés à la diffusion de la luzerne dans le contexte du décollage et de la consolidation de l'industrie minière coloniale et post-coloniale dans les Andes méridionales.

-Etablir les liens existant entre l'arrivée et l'expansion de la luzerne et l'évolution des technologies de transport animal et de mobilité dans le contexte américain, en mettant l'accent sur le développement historique de l'industrie minière dans le désert d'Atacama.

-Caractériser et interpréter les mécanismes d'implantation, d'appropriation et de redéfinition de la luzerne par les sociétés indigènes d'Atacama, au fur et à mesure des épisodes de développement, de crises et de redéfinitions de l'industrie minière dans le désert.

Sources et méthodologie

Pour répondre aux différentes questions et objectifs de cette thèse, nous avons employé une méthodologie mixte de recherche à partir du déploiement de techniques anthropologiques et historiques de collecte et d'analyse de données.

En termes historiques, nous avons réalisé une recherche, une analyse et une interprétation de sources primaires publiées et d'autres inédites liées en particulier aux dimensions et aux niveaux d'information en jeu. En ce qui concerne la dimension anthropologique, nous avons collecté des données primaires par la réalisation d'une série d'enquêtes de terrain en Atacama, au cours desquelles nous avons employé des techniques propres à la méthode ethnographique visant à recueillir la mémoire orale locale.

Pour l'élaboration du Chapitre 1, dont l'objectif est "d'ouvrir" la thèse à travers une histoire globale de la luzerne depuis ses premières traces matérielles et documentées jusqu'à divers épisodes d'adaptation et d'expérimentation de cette herbacée dans le cadre de l'industrie de l'élevage et du cuir au XX^e siècle, travailler sur plusieurs mémoires et sources des techniques et usages agricoles dans différentes sociétés à travers le monde a été particulièrement important. Pour approfondir l'analyse, ces données ont été complétées par quelques ouvrages qui contribuent à préciser les conjonctures, processus, techniques et usages agricoles pendant l'Antiquité. Pour cela, la revue d'ouvrages d'auteurs tels que Théophraste, Plin l'Ancien, Aristote et Columelle, entre autres, s'est révélée particulièrement pertinente pour leurs mentions explicites de l'existence, du rôle et de l'importance de cette plante fourragère. Des sources secondaires essentiellement issues de l'archéologie, de l'histoire et de la botanique ont également été d'une grande utilité pour l'élaboration de ce chapitre et permettent de dessiner une histoire générale des trajectoires mondiales de la luzerne à travers la variété de ses rôles et usages dans la longue évolution de la domestication et de l'enfermement animal au long de son développement historique. Les carnets de voyage et les rapports des agents du département d'agriculture des Etats-Unis entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e ont été particulièrement importants pour approfondir l'analyse du capitalisme fourrager américain. Parmi eux, on peut mentionner les documents rédigés par F.D. Coburn, G. Stewart et C. Haas, qui rendent compte de la manière par laquelle la luzerne est devenue la "reine des fourrages" dans un contexte où la devise de certains Etats nord-américains était même *In alfalfa we trust*.

Pour l'élaboration des chapitres suivants, et notamment de ceux qui s'attachent à explorer les cadres de cohabitation et de conflits multi-espèces survenus avec l'avènement et la consolidation du régime colonial de l'Amérique espagnole (chapitres 2 à 4), nous nous sommes appuyés sur une série de sources primaires issues de chroniques et de descriptions de plusieurs fonctionnaires et agents acteurs de ce processus. Au long de ces chapitres, nous nous servons en particulier de l'interprétation et de l'analyse des récits d'auteurs tels que G. Fernandez de Oviedo, B. Cobo, J. Acosta, J. Lozano Machuca, P. Murúa, G. De Bibar, G. de la Vega, P. de Ondegardo, J. Matienzo, R. de Lizárraga, A. Vásquez de Espinoza, P. Ureta y Peralta, A. Barba, A. O'Brien, J. Del Pino Manrique, A. Carrió de la Vandra, V. Cañete y Domínguez, entre autres. De façon générale, ces ouvrages constituent des apports importants non seulement pour la compréhension du déploiement de l'appareil colonial dans les Andes centrales et du sud -depuis un point de vue européen et créole-, mais aussi pour celle d'une série d'évènements, de conjonctures et de conflits liés à l'arrivée d'animaux, de plantes, de mentalités et de technologies extérieurs dans une société indigène ne comptant à l'époque ni ongulés ni sources centrales d'énergie, et dont l'exploitation est primordiale pour comprendre le développement de l'industrie minière dans ce scénario à partir d'une perspective multi-espèce et décentrée. Il faut ajouter aux sources précédentes une longue série de lois, d'ordonnances et de mesures relatives à l'implantation espagnole sur des territoires indigènes et leurs mécanismes respectifs de déplacements d'animaux et de plantes dans la conception issue de traditions et de technologies espagnoles médiévales d'assimilation et d'exploitation des ressources. Ces dernières sources proviennent essentiellement d'ouvrages de compilations de F. Solano, J. Solórzano Pereyra, F. D. Encinas, R. Konetzke, D. Fernández Sotelo, R. Cappa, R. Levillier, J. Medina, entre autres.

Toutes les informations compilées issues de ces dernières sources sont également articulées et mises en relation avec des sources secondaires, pour la plupart des enquêtes spécialisées sur l'histoire rurale américaine et espagnole, l'histoire coloniale américaine et l'ethnohistoire et anthropologie andine. Une grande

partie de cette bibliographie se trouve dans le catalogue américaniste de la Bibliothèque Pierre Monbeig de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

L'utilisation de matériaux visuels et cartographiques s'est également révélée particulièrement pertinente, recueillis dans plusieurs bases de données numériques, dont Gallica (Bibliothèque Nationale de France), PARES (Portal de Archivos Españoles), Biblioteca Digital Hispánica, Biblioteca Digital del Ministerio de Defensa de España, Biblioteca Nacional Digital de Chile et l'abondant catalogue cartographique disponible dans la base de donnée Davis Rumsey Map Collection, actuellement géré par l'Université de Stanford.

Le chapitre cinq, qui analyse l'expansion de la culture de luzerne dans le contexte de l'administration bolivienne et chilienne du désert d'Atacama, est élaboré à partir de la recherche et de la systématisation de sources primaires inédites issues de différentes bases de données documentaires institutionnelles et privées. Quasiment toute la documentation concernant la "luzernisation" du désert parallèlement au processus de reconstruction du port bolivien de Cobija a été obtenue par le traitement et l'analyse de sources primaires inédites situées dans l'Archivo y Biblioteca Nacional de Bolivia (ABNB, Sucre)³⁷. La plupart des documents cités se trouvent dans les Fondos Ministerio del Interior y Ministerio de Hacienda de l'ABNB. D'autre part, la documentation à propos de la période chilienne de l'Atacama correspond essentiellement à des sources inédites situées dans l'Archivo Nacional de Chile (Santiago). La grande majorité des informations contenues dans cette recherche a été collectée dans les fonds: Actas Municipales de Calama (v. 1, 2 y 3), Fondo del Salitre, Fondo Intendencia de Antofagasta, Fondo Judicial de Antofagasta et Fondo Ministerio de Hacienda.

³⁷ Je remercie le Dr. Carlos María Chiappe (IAA-UCN) pour la mise à disposition de ces documents ainsi que pour le travail réalisé sur leur base dans le cadre de son projet Fondecyt/Iniciación/ANID N°11190023.

Le Fondo Historico del Museo de Historia Natural y Cultural del Desierto de Atacama et la Biblioteca Pública Tomás Paniri, situés à Calama, constituent une autre source importante de documents primaires inédits. Les deux chapitres sont complétés par des sources primaires publiées correspondant à des rapports, descriptions et carnets de voyage de scientifiques étrangers et d'agents étatiques ayant visité le désert d'Atacama pendant la seconde moitié du XX^e siècle et qui ont témoigné des activités économiques qui y étaient menées, de sa population indigène et non indigène, des rapports commerciaux et des voies de communication formelles et informelles dans le contexte de tensions politiques qui caractérise les années précédant et suivant la Guerre du Pacifique ou du Salpêtre (1879-1884). Parmi ces sources, les travaux d'A. d'Orbigny, J.M. Dalence, J. Von Tschudi, R. Philippi, A. Bertrand, F. San Roman, G. Billingham, F. Labastie, E. Boman, et I. Bowman, entre autres, se sont révélés particulièrement utiles. Bien que certaines de ces œuvres soient numérisées dans différentes bases de données en ligne³⁸, une grande partie des rapports techniques plus spécialisés sont présents physiquement dans des institutions telles que la Biblioteca Nacional de Chile, la Biblioteca de la Corporacion de Fomento (CORFO) et la Biblioteca del Centro de Informacion de Recursos Naturales (CIREN), toutes situées à Santiago du Chili.

Comme dit plus haut, une part non négligeable des données historiques provient d'archives privées conservées par des familles et communautés indigènes du désert d'Atacama. Ces données ont été recueillies au cours des différentes enquêtes de terrain effectuées entre 2018, 2019 et au début de l'année 2020 dans des villages et villes comme Calama, Cobija, Quillagua, Yalquincha, Taira, Rio Grande, plusieurs *ayllos* de San Pedro de Atacama (Tulor, Beter, Solor, Sequitor, Condeduque, Quitar), et Toconao. Parmi ces données collectées dans les communautés, on trouve notamment des correspondances et lettres familiales, actes de vente de champs de luzerne, titres de propriété de terrains et de canaux d'irrigation, coupures de journaux, registres de

³⁸ Archive.org; Google Books; Biblioteca Nacional Digital de Chile; memoriachilena.cl; Biblioteca del Congreso Nacional de Chile, entre autres.

dettes de maisons commerciales, reçus pour l'achat et la vente de fourrage et d'animaux, archives photographiques, entre autres.

C'est également à partir des enquêtes de terrain ethnographiques réalisées dans les villes et villages déjà cités qu'ont été réunies la plupart des données primaires incluses dans le dernier chapitre. Pour cela, plusieurs types d'interactions ont été menées, notamment des entretiens semi-structurés et des récits de vie collectés auprès d'une multitude d'interlocuteurs, pour la plupart des agriculteurs, éleveurs, convoyeurs, ouvriers des mines et marchands dont les trajectoires de vie ont tourné autour de l'élevage et du commerce agricole, que ce soit dans un ou plusieurs lieux du désert d'Atacama. Ces entretiens comprennent notamment le témoignage de dix-neuf enquêtés appartenant à des communautés indigènes du désert d'Atacama, enregistrés à l'aide d'un dictaphone numérique puis retranscrits par l'auteur. Toutes ces conversations, entretiens et récits de vie ont été effectués avec le consentement verbal des enquêtés et grâce au soutien total de plusieurs familles, communautés et habitants du désert. Certains interlocuteurs ayant préféré ne pas autoriser la divulgation de leur nom, nous avons choisi de citer leurs témoignages et extraits de conversation avec leurs seules initiales (Prénom et Nom), date et lieu de l'entretien.

Il est important de signaler qu'un nombre important de ces entretiens ont été menés à travers un accord d'échange de responsabilité et d'information entre l'auteur de cette thèse et une communauté indigène de San Pedro de Atacama. Lors de la réalisation de ma seconde enquête de terrain en Atacama (2019), j'ai été contacté par deux habitants des *ayllos* de Tolor et de Beter qui désiraient former une communauté indigène en accord avec les critères requis par la législation chilienne en vigueur. Dans la perspective d'un travail collaboratif dans lequel ils m'aideraient à contacter certains interlocuteurs/trices connaisseurs de l'histoire agraire locale, en échange de l'élaboration par mes soins d'un rapport historico-anthropologique montrant le lien traditionnel de ces *ayllos* avec une zone géographique délimitée - document devant par la suite être examiné et approuvé par l'institution chilienne chargée de « certifier » leur "qualité" d'indigènes aux yeux de l'État chilien (Corporacion Nacional del

Desarrollo Indígena, CONADI) -, l'enquête s'est déroulée dans le cadre de cet accord. De cette manière j'ai pu avoir accès à un contact direct avec une dizaine de familles habitant San Pedro de Atacama, et après avoir traité les données recueillies sur le terrain j'ai rendu le rapport grâce auquel la communauté indigène a été formellement inscrite dans les registres du CONADI.

Pendant les années 2020 et 2021, traversant l'enfermement forcé découlant de la pandémie de Covid-19, je me suis attelé à terminer le traitement de l'ensemble des données collectées pendant les années précédentes et à rédiger intégralement cette thèse.

Structure de la thèse

Cette thèse est organisée en six chapitres. Ceux-ci sont précédés d'une introduction générale visant à présenter la question de recherche, ses objectifs et une série d'éléments théoriques et méthodologiques, et sont suivis d'une conclusion qui récapitule, met en lumière les éléments les plus significatifs de l'analyse et ébauche quelques propositions de recherche future.

Le premier chapitre, qui dessine une histoire mondiale de la luzerne, vise non seulement à contextualiser les premières mentions et déplacements de cette plante fourragère à la lumière d'une multitude d'usages énergétiques, médicaux, guerriers, techniques et économiques, mais aussi à reconnaître les différentes formes d'intégration, d'appropriation et d'expérimentation desquelles elle a été l'objet pendant les périodes précédant la colonisation en Amérique, et qui ont d'une certaine façon contribué à faire de cette plante la "reine des fourrages" à travers la série de phénomènes et de processus historiques associés au contrôle et à l'exploitation de l'énergie animale par différentes méthodes de parcellisation et d'artificialisation de son alimentation. En ce sens, la proposition de faire une histoire mondiale de la luzerne est aussi un exercice visant à comprendre, à partir de cet artefact médiateur,

une opération politique clé que l'être humain a réalisée par une altération radicale: la transformation de l'animal en bétail. Ce chapitre contribue donc à remplir l'objectif spécifique I et à mettre en évidence les déplacements, connaissances et intérêts associés à la trajectoire d'une plante dont les racines historiques débordent son seul déplacement colonial unidirectionnel.

Le chapitre deux a pour objectif de situer la luzerne au centre du nouveau contexte colonial constitué par l'arrivée de plantes, d'animaux et de technologies de production et d'appropriation des terres indigènes dans un nouveau cadre multi-espèces de cohabitation et de conflits. Il discute les circonstances et conséquences du mouvement massif d'espèces à la lumière du problème posé par l'appropriation et l'exploitation de pâturages et des difficultés issues de l'installation d'un modèle communal de tradition hispano-médiévale dans des contextes écologiques et culturels non seulement distincts, mais aussi dépourvus des machines de guerre et sources d'énergie et de déplacement animal mobilisées par l'appareil colonial (chevaux, mules, ânes, vaches, moutons, chèvres, etc.), sans lesquelles celui-ci n'aurait probablement jamais pu se développer en tant que tel. Ce chapitre vise en outre à établir les premiers liens entre le développement minier et l'expansion de l'agriculture et de l'élevage en Amérique, ainsi que la consolidation de l'industrie de la viande en tant que première source d'accumulation de terres et de pouvoir de l'appareil colonial, contribuant de cette façon à aborder les objectifs spécifiques II et III.

Le troisième chapitre a pour but d'intégrer la luzerne dans les circuits et les dynamiques impulsés par le développement de l'industrie minière coloniale dans les Andes centrales et du sud, en se concentrant particulièrement sur les transformations et les innovations énergétiques du marché colonial intérieur, la dissémination de la luzerne dans les cultures régionales pour satisfaire la demande animale croissante, la création de plantations fourragères à partir des abus et expropriations réalisés aux dépens des indigènes et d'une série d'initiatives prises par les autorités coloniales pour "civiliser" les vallées et oasis indigènes dans le désert et la pré-cordillère de Tarapacá. Ce chapitre contribue à répondre aux objectifs spécifiques III et IV, étant

donné que l'analyse vise principalement à décrire et à interpréter le rôle de la luzerne dans la consolidation de l'espace économique colonial à la lumière de la substitution du transport de marchandises traditionnel indigène (auquénidé) par la massification du bétail muletier au service des circuits de convoyage impulsés par l'appareil minier colonial espagnol.

Ces trois premiers chapitres situent la luzerne dans une discussion sur l'économie politique des pâturages dans une perspective mondiale, se concentrant particulièrement sur les processus et événements par lesquels la luzerne fait irruption et se diffuse sur le continent américain dans le contexte colonial espagnol, qui a non seulement impliqué l'arrivée de militaires, fonctionnaires et autres agents humains du pouvoir, mais aussi une série d'épisodes conflictuels au cours desquels les déplacements de plantes, d'animaux, de mentalités et de technologies extérieures ont eu un rôle central.

Le chapitre quatre analyse l'arrivée des ongulés dans un territoire de transit et particulièrement périphérique de l'empire espagnol. Il décrit et situe des épisodes de résistance indigène et leurs stratégies dans un cadre spatial immense et inhabité, mais interconnecté en termes ethniques, et où les animaux ont une place de premier plan dans ce qu'on appelle la conquête ou la domination viale de l'Atacama. D'autre part, à travers l'analyse de différents mécanismes de partage et de distribution d'animaux effectués par des agents du pouvoir (*encomenderos*³⁹, Eglise, *corregidores*) et de l'utilisation des terres indigènes pour l'entretien des animaux servant à connecter l'Atacama avec les centres miniers et les ports du Pacifique, ce chapitre contribue également à répondre aux objectifs spécifiques III, IV et en partie au V, en montrant de quelle manière les populations indigènes d'Atacama vont déployer des mécanismes et

³⁹ L'*encomienda* était un type de récompense prenant la forme d'une concession de main d'œuvre indigène octroyée par la Couronne à des vassaux s'étant distingués lors d'actions militaires. Le titulaire d'une *encomienda* pouvait ainsi profiter du travail indigène et de ses produits, en échange de veiller supposément à sa sécurité et à la propagation du dogme chrétien. En termes économiques, ce régime a permis aux *encomenderos* de faire reposer sur la force de travail indigène un réseau de produits dont la mise à disposition et le commerce répondaient principalement à la demande des centres urbains et miniers en voie de consolidation.

stratégies visant à éviter -bien que partiellement- la coercition coloniale, et à entretenir des structures de mobilité, de communication et de connexion datant de l'époque précoloniale, par le biais de l'intégration d'animaux et de fourrages étrangers.

Le chapitre cinq analyse en détail la diffusion de la luzerne parmi les populations indigènes d'Atacama pendant les périodes bolivienne et chilienne du désert. Ce chapitre recouvre un cadre temporel doublement transitionnel, dans le sens où il comprend la période indépendantiste américaine et l'annexion d'une immense portion de l'Atacama par le Chili suite à la Guerre du Pacifique ou du Salpêtre. La distribution de graines de luzerne aux habitants des oasis et vallées du désert a une grande importance parallèlement à la reconstruction du l'ancien port bolivien de Cobija, unique débouché maritime souverain de la République situé dans l'ancienne province coloniale de Charcas. Parcelliser, clôturer et semer les plantations indigènes avec de la luzerne constitue le processus le plus marquant d'une période au cours de laquelle la réactivation de l'industrie minière et le commerce ultra-marin international exigent la création d'une route formelle de traction animale capable d'interconnecter les hautes terres de la Bolivie, le vaste désert intermédiaire et son port donnant sur le Pacifique. Nous verrons dans les différentes sous-parties comment la luzerne condense une sorte d'emblème du progrès et de la civilisation pour la République naissante, dans le sens où sa distribution aux indigènes d'Atacama contribue à leur conversion et à leur association définitive à la catégorie d'individus qualifiés de "véritables gens de raisons". Cela, bien sûr, à travers l'instauration de délais contraignants pour verdir les oasis et "rationaliser" l'agriculture indigène dans un plan républicain conçu par le pouvoir central et local, avec des épisodes de grande influence entrepreneuriale. Dans ce chapitre nous analysons également comment le déploiement et la consolidation du capitalisme minier en Atacama après la Guerre du Pacifique ne peuvent pas être compris sans leur soutien et versant animal. L'importation et le commerce de mules, ânes, vaches et bœufs à travers la cordillère constitue le fondement de l'approvisionnement énergétique de l'industrie minière en Atacama, ce pourquoi la circulation animale entre les terres orientales des Andes et

les mines et abattoirs urbains d'Atacama est primordiale pour comprendre comment un désert parsemé de vallées exigües et d'oasis indigènes va devenir un "port sec" essentiel au capitalisme extractiviste de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. Les analyses développées dans ce chapitre répondent ainsi aux objectifs spécifiques IV et V.

Enfin, le chapitre VI vise à comprendre et à proposer quelques explications au sujet de la transcendance et la prépondérance de la culture de luzerne dans l'agriculture du désert d'Atacama au long de la seconde moitié du XX^e siècle. Plusieurs hypothèses de l'anthropologie et de l'histoire régionale y sont discutées, hypothèses qui sous le paradigme de la "modernité" et de la mécanisation des technologies traditionnelles de transport animal, ne voient dans la prépondérance de la luzerne dans les cultures indigènes que la réminiscence d'un système passé effondré et inexistant. A l'inverse, nous faisons une lecture différente du repli indigène dans le contexte de la crise du salpêtre, de la construction de voies de chemin de fer sur des sentiers parcourus auparavant par les convoyeurs et leurs animaux et de l'arrivée de la motorisation dans le désert (événements et conjonctures dont la combinaison est généralement interprétée comme étant à la base de la déconstruction du modèle d'intégration centenaire précédent). Cette lecture différente suppose de changer de regard sur les stratégies et mécanismes de résilience collective des populations indigènes d'Atacama pendant la période concernée, en accordant une attention particulière aux différents contextes d'intégration mécanique-animal (*mecanimal*), dont la transcendance et la prépondérance sont essentiels pour comprendre l'appropriation et la permanence de la culture de luzerne dans l'agriculture indigène de l'Atacama à la fin du XX^e siècle.

Dans leur ensemble, les chapitres 4, 5 et 6 analysent le développement du capitalisme minier en Atacama, mais à partir de leur versant animal. Par une approche chronologique, ils abordent les circonstances et les mécanismes par lesquels l'économie politique minière du désert s'est constituée et développée grâce à l'apport massif, mais complexe, de la force de travail animal à travers différents épisodes de

contrôle, de coercition et de réaction des populations indigènes locales. Le contexte de la technicisation et de la mécanisation de l'industrie et des formes traditionnelles de déplacement et de mobilité est aussi analysé depuis une perspective particulièrement délaissée par l'anthropologie et l'histoire régionale, qui considère l'existence d'une frontière ouverte, pouvant être pensée comme une transition incomplète: le service de l'animal à la machine, et vice-versa, ainsi que le rôle du fourrage indigène dans la conservation domestique et volontaire d'un contexte multi-espèce hybride et liminaire.

CHAPITRE 1. TRAJECTOIRES GLOBALES DE LA LUZERNE (*Medicago sativa*): BIOGRAPHIES, ECONOMIES ET IDEOLOGIES D'UN PÂTURAGE

1.1. Luzerne: une brève description

La luzerne est une plante de l'espèce *Medicago*, de la famille des *Fabaceae*. Elle constitue assurément l'une des plantes fourragères les plus reconnues et répandues parmi les plus de 87 espèces de plantes *Medicago* existantes sur la planète⁴⁰. Sa tolérance climatique reconnue est due à un système de racines extrêmement long, qui dans des sols imperméables et bien drainés peut facilement atteindre sept ou huit mètres pour une plante mûre (d'un ou deux ans), dans sa recherche permanente d'humidité. Grâce à ce système réticulaire, et sans pour autant être une plante xérophyte⁴¹, la luzerne peut s'adapter sans problème à un grand nombre de milieux, particulièrement ceux où prédominent les caractéristiques et les conditions désertiques.

Elle possède sur son extrémité supérieure une longue tige mince et de petites feuilles de couleur violète, dont la première génération indique un moment vital; puisque lorsque fauchée au bon moment, au moment de sa première apparition, elle assure l'obtention d'un fourrage d'excellente qualité pendant jusque trois décennies consécutives: *"il faut la faucher lorsqu'elle est en fleur, par temps sec, lune décroissante, et étant très déséchée par la rosée; dans le cas contraire elle va noircir et sera de mauvaise qualité"*⁴².

Si le fourrage fourni par la luzerne peut être similaire à celui d'autres plantes légumineuses (trèfle, vesce, sainfoin, orge, etc.), c'est par sa riche composition

⁴⁰ Small, E. *Alfalfa and relatives. Evolution and classification of Medicago*. Ottawa, NRC Press, 2011, 727p.

⁴¹ Plantes qui supportent de grandes sécheresses grâce à leur adaptation à la rareté de l'eau.

⁴² De Sancha, A. *Memorias de la sociedad económica de Madrid*, Madrid, Real Sociedad Económica Matrisense, 1787, p. 18.

chimique que cette plante a conquis, comme nous le verrons par la suite, le podium de la “reine des fourrages”⁴³, puisqu’en plus de contenir un pourcentage extrêmement élevé et divers en protéines, graisses, celluloses et minerais, son élément clé est le carotène, à l’origine de la vitamine A et composant central de l’engraissement et du renforcement de l’énergie animale. A ce sujet, on estime que chaque kilogramme de fourrage sec déshydraté contient entre 200 et 250 mg de carotène, élément qui, ajouté à des pourcentages optimaux de vitamines B1, B2, C, D et E, stimulent fortement la croissance et le développement de l’animal en comparaison avec d’autres fourrages⁴⁴. En tant que fourrage artificiel, ce rendement chimique “optimal” de la plante dépend évidemment énormément du travail humain et des conditions de son développement à partir du moment de sa récolte et de l’âge de la plante depuis son ensemencement, puisque la qualité du fourrage coupé tardivement est proportionnellement inférieure à la qualité de l’herbe coupée d’une plante jeune.

D’après la classification de Segura y Torres⁴⁵, la luzerne appartient, tout comme le chanvre, le lin, l’alfa et la garance à la catégorie des plantes industrielles; en effet en plus de servir directement de soutien alimentaire pour la reproduction biologique de l’être humain, ses usages et sa large diffusion sont surtout liés aux profits qu’elle tire de la force animale.

Les éléments énoncés précédemment nous disent peu de l’histoire de cette plante. Cependant il est nécessaire de les prendre en compte pour comprendre son rôle principal et sa massification dans des paysages articulés par une sociologie mercantile itinérante, dans lesquels, en général, les animaux, humains et objets d’échange sont soumis à des exigences considérables de charge, de mobilité et de déplacement dans des espaces interconnectés malgré des conditions extrêmement inhospitalières et des distances en général plus que pénibles.

⁴³ Hycka, M.1966. ‘Alfalfa. La reina de las plantas forrajeras’. *La Hacienda: revista mensual ilustrada sobre agricultura, ganadería e industrias rurales*, N°61, p. 38-39.

⁴⁴ *Ibidem*

⁴⁵ Segura, S. et J. Torres. *Historia de las plantas en el mundo antiguo*. Bilbao, Universidad de Deusto, 2009, p. 248.

La luzerne est énergie. De l'énergie mise à disposition de l'animal transformé en bétail. Cela signifie que ce que cette plante canalise ou représente, et avec sa totale autorité en tant que "reine des fourrages", est le revers phytologique d'un des principaux gestes de l'opération politique de la culture *pour* sa – supposée – externalité ou alterité plus radicale: la transformation de l'animal en bétail. La luzerne s'inscrit ainsi dans cette zone liminaire et intermédiaire, faisant partie de ce mouvement à ce stade intemporel relatif à l'externalisation sanguinaire de la culture, opération politique qui, unie à l'affaiblissement de l'animal, suppose sa neutralisation, son emprisonnement, sa domestication⁴⁶. L'histoire de la luzerne est une histoire de l'énergie, mais aussi de la viande destinée à être dévorée par les humains indépendamment de l'époque et du lieu, puisque comme nous le verrons il s'agit d'une plante dont le processus de dissémination mondiale remonte au néolithique (il y a 10.000 ans). En ce sens, une interprétation diachronique de cette plante représente une sorte d'envers phytologique au mouvement relatif à la neutralisation, de la part de l'être humain, d'une petite fraction de l'énergie animale.

⁴⁶ Derrida, J. *El animal que luego estoy si(gui)endo*, Madrid, Trotta, 2008, 189p.; Agamben, G. *Lo abierto. El hombre y el animal*, Valencia, Pre-Textos, 2011, 123p.

1.2. Les routes eurasiatiques

*-Par chance, la terre demeure - ajoutait le fermier.
Il galopait à travers ses champs immenses, qui commençaient à verdir
sous les pluies nouvelles. Il avait été parmi les premiers à transformer
les terres vierges en prairies, remplaçant les pâturages naturels par la luzerne.
Là où vivait avant une génisse il en mettait trois. "Le repas est servi -
il disait joyeusement-. Allons à la recherche de nouveaux invités". Et il achetait à des prix
dérisoires le bétail affamé des champs naturels, le conduisant à
un engraissement rapide sur ses terres opulentes.*

Vicente Blasco Ibáñez

Los cuatro jinetes del Apocalipsis (1916)

La luzerne est fille des déserts et de la révolution néolithique. Si ses caractéristiques et ses vertus ont été énoncées par plusieurs auteurs depuis l'Antiquité, le fait qu'elle soit une culture fourragère dont la domestication et les premiers déplacements géographiques précèdent l'écriture a rendu l'établissement de son origine précise extrêmement difficile⁴⁷. On trouve l'une des premières mentions de cette plante dans la littérature dans *Les Cavaliers* d'Aristophane (424 av. J. C.), qui, dans son récit sur les chevaux de charge et leurs péripéties guerrières sur les plages de Corinthe, raconte comment les bêtes descendaient des navires et mangeaient les crabes qui s'aventuraient à sortir sur la plage, en l'absence de leur nourriture naturelle et de prédilection, le nommé "fourrage de la Moyenne".

⁴⁷ Brough, R., L. Robinson et R. Jackson. 'The historical diffusion of alfalfa', 1977, *Journal of agronomic education*, N°6, p. 13-19; Prosperi, J.M, E. Jenzewski, M. H. Muller, S. Fourtier, J.P. Sampoux et J. Ronfort. 'Alfalfa domestication history, genetic diversity and genetic resources', 2014, *Legume Perspectives*, v. 4, p. 13-14.

Selon De Candolle⁴⁸, des restes de cette plante à l'état sauvage ont été trouvés dans plusieurs provinces d'Anatolie, de Perse, du Baloutchistan et du Cachemire, c'est-à-dire dans une zone du sud-ouest asiatique qui comprend actuellement les frontières politiques de la Turquie, la Syrie, l'Irak, l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan. Bien que l'origine étymologique de son nom soit toujours inconnue du fait de sa dispersion mondiale, de son adoption par différents groupes humains, et de l'infinité de langues, sources, significations et associations qui l'entourent, des études affirment que le mot *alfalfa* (appellation générique de la luzerne dans les milieux hispanophones) est une modification de l'espagnol médiéval *alfalfez*, concept qui dérive à son tour de l'arabe *al-facl-facah* (père de tous les aliments) ou *as-fasfasa* (pouvoir de chevaux). Il est aussi associé au mot perse *aspo-asti* (fourrage pour chevaux) ou bien au cachemire *ashwa-bal* (également pouvoir de chevaux). Son nom scientifique *Medicago sativa*, établi au XVIII^e siècle par la classification de Von Linné (1707-1778), fait explicitement allusion aux Mèdes, ensemble de tribus nomades qui constituent l'empire du même nom qui sera ensuite annexé au pouvoir Aquéménide (Perse) pendant le V^e siècle av. J. C.

Le mot perse *aspast* est aussi utilisé dans certains dialectes iraniens comme synonyme de prêt et / ou d'échange⁴⁹. Bien que les appellations européennes les plus communes pour se référer à la luzerne soient *Luzerne* ou *Lucern* (respectivement en français et en anglais), il a été affirmé qu'elles pourraient provenir du concept perse *lājwārd*, lequel se traduit littéralement par lapis-lazuli, minéral mondialement connu pour son statut singulier parmi les gemmes et les pierres précieuses, et facilement reconnaissable à sa couleur bleu intense et à sa densité minérale⁵⁰. Sur ce dernier point, en considérant les analogies et les liens très anciens existant dans l'histoire de l'alchimie entre les plantes, les minerais et autres agents de la terre, on peut raisonnablement postuler l'existence d'un type de parenté mythologique entre ces pierres précieuses et les petites fleurs de couleur bleu violet qui distinguent cette

⁴⁸ De Candolle, A. *Origine des plantes cultivées*, Paris, Germer Baillière et Cie., 1886, p. 81-82.

⁴⁹ Mikaili, P et Shayegh, J. 'Medicago sativa: a historical ethnopharmacology and etymological study of the alfalfa', 2011, *Research opinions in animal and veterinary sciences*, N°9, p. 614-618.

⁵⁰ Russelle, M. 'Alfalfa. After an 8,000-year journey, the Queen of forages stands poised to enjoy renewed popularity', 2001, *American Scientist*, v. 89, p. 252-261.

plante fourragère des autres, particulièrement au moment de sa floraison. A ce sujet, si l'on se réfère à la riche et profonde tradition de la mythologie lithique et à ses influences et variantes dans la tradition alchimiste (bien connue dans l'Europe classique et médiévale en tant que pratique protoscientifique, mais dont les racines plongent jusqu'en Mésopotamie, en Egypte antique, en Perse, en Inde et en Chine), Mircea Eliade attire l'attention sur l'identification des métaux et végétaux dans un royaume commun qui a son centre dans les entrailles de la terre. En se fondant sur la perspective dite embryologiste, et en se référant à Roger Bacon et Gerólemo Cardano, Eliane se demande: qu'est-ce qu'une mine, sinon une plante couverte de terre⁵¹?

Il existe un certain consensus pour dire que la luzerne est originaire d'une aire environnant la mer Caspienne, particulièrement entre l'est de la Turquie et les pays d'Asie centrale. On a trouvé sur le site archéologique d'Abu Hureyra (vallée de l'Euphrate, dans la Syrie actuelle) des traces de graines carbonisées qui selon plusieurs analyses chimiques remontent à 10.000 av. J. C. De la même manière, à Ali Kosh, un autre site néolithique au sud-ouest de l'Iran, des graines et des traces de graines ont été trouvées datant de 6000 a;C.⁵². Des graines de *Medicago falcata*, espèce communément appelée "luzerne jaune" de par la couleur de ses fleurs, ont également été trouvées sur des sites archéologiques du nord-est du Pakistan, datées de l'an 4000 av. J. C. Des traces de la même espèce de luzerne ont également été trouvées au nord de l'Afghanistan et du Cachemire, ainsi que des traces de céréales cultivées et de légumes, ce qui démontrerait que cette plante n'a pas seulement été exploitée à l'état sauvage par différentes sociétés il y a des milliers d'années, mais qu'elle a été récoltée et / ou cultivée précocement à l'aide de systèmes et de techniques d'irrigation dans l'objectif clair d'être produite à des fins d'agriculture et d'élevage⁵³.

⁵¹ Eliade, M. *Herreros y alquimistas*, Madrid, Alianza, 1983, p. 45; Salazar-Soler, C. 'Encuentro de dos mundos: las creencias acerca de la generación y explotación de los metales en las minas andinas del siglo XVI al XVIII. Arze, S. R. Barragán, L. Escobari et X. Medinaceli. *Etnicidad, economía y simbolismo en los Andes: II Congreso Internacional de Etnohistoria, Coroico*, Lima, Institut français d'études andines, 1992, 237-253.

⁵² Russelle, M. 'Alfalfa. After an 8,000-year journey', op. cit., p. 257.

⁵³ *Ibidem*

Des études ethnobotaniques ont même suggéré qu'à ces époques précoces les graines de petites légumineuses comme la luzerne peuvent avoir été utilisées comme aromatisants, médicaments, colorants et comme supplément de protéines et de graisses dans le régime de groupes humains anciens, idée qui est aujourd'hui largement acceptée si l'on considère que d'après des analyses récentes, la graine de la luzerne contient un pourcentage considérable d'huile (près de 10%) et une variété de protéines qui dans leur ensemble concentrent près de 40% de ses propriétés⁵⁴. L'*AL-Abniah* (Ca. 968-976), une œuvre importante de la médecine arabe écrite par Abu Mansur, identifie la luzerne comme une plante médicinale appelée *Ratbah*, la décrivant comme un analgésique pour les piqûres de scorpion, les douleurs de dos et rectales⁵⁵, démontrant la reconnaissance précoce de ses bénéfices qui ne cessent d'augmenter avec le temps, puisque parmi les caractéristiques principales de cette plante on trouve sa large diffusion géographique, son adaptabilité et sa versatilité dans ses usages et applications.

Tout comme bon nombre des plantes cultivées dans l'histoire de l'humanité, la luzerne s'est répandue en faisant partie de réseaux de commerce précédés d'armées d'invasions. L'une des plus anciennes traces écrites de cette plante se trouve dans les tablettes cunéiformes de l'empire Hittite, pouvoir régnant en Anatolie (Turquie actuelle) entre 1.400 et 1.200 av. J. C. Parmi leurs qualités les plus reconnues, leur habileté dans le commerce de métaux ainsi que la dextérité de leurs armées et de leurs *aurigas* (conducteurs de *bigas* ou véhicules de guerre tirés par des chevaux) sont notoires. La mention écrite sur ces tablettes établit l'importance de la luzerne pendant les saisons hivernales, et indique que son fourrage sec a constitué la principale source d'énergie pour leurs chevaux de guerre et de transport au cours de plusieurs campagnes d'invasion.

Dans cette même dynamique, la luzerne pénétré en Grèce lors de l'invasion des Mèdes commandés par Darius en 490 av. J. C., puis dans l'Empire romain autour de

⁵⁴ Russelle, M. 'Alfalfa. After an 8,000-year journey', op. cit., p. 260.

⁵⁵ Mikaili, P. et J. Shayegh. 'Medicago sativa: a historical ethnopharmacology', op. cit., p. 615.

l'an 200 a.C. Sur l'inscription de Persépolis, on peut lire "*Perse, cette terre, que Ahura Mazda m'a octroyée, belle, peuplée et abondante en chevaux, en accord avec la volonté de Ahira Mazda et avec la mienne, le roi Darius ne tremble devant aucun ennemi*"⁵⁶.

Un épisode marquant dans l'histoire antique de ce fourrage a lieu sous l'égide de Khosrau I (531-578 apr. J. C.), roi de la dynastie sassanide de la Perse antique, qui fait de la luzerne un élément central de sa politique de réorganisation de l'impôt à la terre. La valeur élevée attribuée à cette plante par les autorités perses se reflète par l'établissement sur celle-ci d'une charge fiscale sept fois plus grande en comparaison, par exemple, au blé, à l'orge et à d'autres céréales⁵⁷. Il faut d'autre part reconnaître que les vertus de cette plante étaient déjà connues au moins depuis le IV^e siècle av. J. C., puisque Théophraste, dans son *Histoire des plantes*, insiste sur les avantages des plantes fourragères légumineuses par rapport aux céréales déjà mentionnées, la luzerne ou "herbe des Mèdes" y occupant une place particulière parmi les usages des plantes dans l'Antiquité.

La luzerne est depuis réputée être un excellent fourrage pour le bétail équestre, raison pour laquelle de nombreux auteurs de l'Antiquité ont signalé ses vertus. Outre Aristophane, Strabon (63 av. J. C. - 24 apr. J. C.) note que la luzerne, appelée *Mēdikē*, constitue l'aliment principal des chevaux grecs et qu'on élabore à partir d'elle un breuvage médicinal nommé *Mēdikē siphion*. Des chercheurs assyriologues affirment que *aspo-asti* ou *aspo-astu*, toutes deux des appellations iraniennes pour désigner la luzerne, sont mentionnées dans textes babyloniens de l'an 700 av. J. C., ce qui permet de supposer que le moment de l'introduction perse du cheval en Grèce s'est accompagnée de celle de son fourrage de prédilection.

La principale voie de communication de la luzerne depuis son noyau d'origine en direction de l'ouest est constituée par la route de la soie, réseau de trajets commerciaux organisés autour du commerce de cette marchandise chinoise qui dans

⁵⁶ Mikaili, P. et J. Shayegh. 'Medicago sativa: a historical ethnopharmacology', op. cit., p. 617.

⁵⁷ *Ibidem*

son ensemble a dépassé les 4.000 milles, en connectant la presque totalité du continent asiatique avec certaines parties de l'Europe et de l'Afrique. Dans ce contexte, et désireux d'améliorer sa capacité de contrôle militaire sur les nomades de HSI-Ung, l'empereur chinois de la dynastie Han, Wu Ti, ordonne à son général Chang Ch'ien en Asie centrale d'importer les célèbres chevaux iraniens. Les meilleurs de ces chevaux, ceux qui "suent du sang lorsqu'ils suent" selon Wu-Ti, ont été trouvés dans l'actuel Ouzbekistan, et Chan Ch'ien rentre avec un troupeau ainsi qu'avec des graines de la célèbre luzerne pour nourrir et fortifier les bêtes. Des textes chinois du V^e siècle apr. J. C., comme le célèbre T'ao-Hung King, voient dans la luzerne une importante source d'énergie pour les chevaux et de nourriture pour les humains. Selon la tradition orale locale, la luzerne est effectivement arrivée en Chine à l'époque de la dynastie Han à travers les routes terrestres d'Asie centrale, et à été depuis largement cultivée comme fourrage surtout dans la partie nord du pays. Dans l'encyclopédie agricole chinoise *Ch'i Min Yao Shu*, du IV^e siècle, un paragraphe spécifique est consacré à la luzerne où d'autres usages de la plante sont mentionnés en plus du fourrage animal, puisqu'à l'entrée qui correspond est établie une différence particulière, par l'affirmation que cette plante est apte à la consommation humaine (en tant que végétal) lorsqu'elle est verte et tendre, alors que pour les animaux, son fourrage optimal est atteint une fois fauchée, séchée et stockée⁵⁸.

Bien que la luzerne n'ait pas eu un rôle fondamental dans l'économie indienne, il existe des précédents dans le sens où les anciens mèdes ayurvédiques ont prescrit des feuilles de cette plante pour des maux que l'on associe actuellement avec les ulcères, les rétentions de liquides et les douleurs d'arthrite⁵⁹.

⁵⁸ Simons, F. *Food in China. A Cultural and Historical Inquiry*, Florida, CRC Press, 1991, 600p.

⁵⁹ Mikaili, P. et J. Shayegh. 'Medicago sativa: a historical ethnopharmacology', op. cit., p. 618.

1.3. Les routes européennes

On estime que la production de fourrage de luzerne a débuté dans l'Europe actuelle au V^e siècle av. J. C., après avoir été introduite pendant les guerres perses. Théophraste, dans son *Histoire des plantes* (IV^e siècle av. J. C.), assure que les grecs n'ont vu les champs de luzerne pour la première fois qu'après que les armées mèdes se soient retirées, non sans avoir auparavant laissé leurs bêtes et sources d'énergie sur les terres balkaniques⁶⁰.

Dans le cas des romains, il est probable que la plante ait été adoptée entre les II^e et III^e siècles av. J. C. La date fait encore aujourd'hui l'objet de débats, puisque lorsque Caton l'Ancien (234 av. J. C. - 149 av. J. C.) énumère les caractéristiques des plantes légumineuses dans son traité d'agriculture, il ne mentionne aucunement la luzerne, ce qui sera fait postérieurement par des auteurs comme Marcus Varro (116 – 27 av. J. C.) et Virgile (70 av. J. C. - 19 a.C.)⁶¹. Quoi qu'il en soit, il est établi que les romains cultivaient la luzerne pour son fourrage, ainsi qu'à des fins guerrières et médicales au moins depuis le II^e siècle av. J. C., cette culture étant surtout liée à l'élevage d'animaux de guerre et aux travaux agricoles, notamment pour les bœufs tirant les charrues, bêtes dont la force et la dépense énergétique sont considérables étant donné l'intensité des activités demandées. Dès lors on comprend facilement le besoin d'immenses prairies devant être l'objet d'entretien et d'attention; et les prairies naturelles ne suffisant pas du fait de leur épuisement et de leur dégradation causée par ce bétail massif, d'autres sources artificielles de fourrage sont requises, la luzerne étant la plante principale pour l'alimentation, l'engraissement et la fortification du bétail romain⁶².

⁶⁰ Teofrasto. *Historia de las plantas*, Madrid, Gredos, 1988, 532p.

⁶¹ Cato, M. P. *Roman Farm Management. The treatises of Cato and Varro*. New York, Macmillan, 2007, 172p.

⁶² De Mellado, F. *Enciclopedia Moderna. Diccionario Universal de Literatura, Ciencias y Artes. Agricultura, industria y Comercio. Tomo Primero*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de Mellado, 1851, p. 569; Sauer, J. *Historical geography of crops plants. A selected roster*, CRC PRESS, Florida, 1993, 320p.

Outre ceux déjà évoqués, d'autres auteurs de l'Antiquité ont mentionné la luzerne et l'ont décrite dans leur œuvre, notamment Strabon, Virgile, Aristote, Dioscoride, Plin l'Ancien, Palladius, Didymus, Democritus et Matthiolius⁶³.

Dans certains passages de son *Historia animalium*, Aristote laisse entrevoir l'existence précoce de certaines connaissances sur cette plante, connue dans le Grèce antique comme *Herbe de la Moyenne*. Ainsi lorsqu'il aborde les besoins alimentaires des bêtes de somme, l'auteur de *La Politique* met en lumière les aspects tant positifs que négatifs de ce fourrage alors nouveau et relativement méconnu, en affirmant que *“les chevaux, les mules et les ânes sont frutivores et herbivores, mais engraisserent surtout avec l'eau. En effet, dans la mesure où ils peuvent boire de l'eau, les bêtes de somme profitent de la nourriture, et c'est dans les endroits où la difficulté à trouver de l'eau est moindre que se cultivent les meilleurs pâturages. Le fourrage vert rend le poil de l'animal doux, mais quand l'épi est déjà dur, ce n'est pas bon. La première coupe de l'herbe de Moyenne est de mauvaise qualité, ce qui est aussi le cas lorsqu'on l'irrigue avec de l'eau fétide, puisque la plante sent mauvais”*⁶⁴. Et il ajoute, laissant entrevoir l'usage de cette plante en priorité pour les chevaux et autres bêtes de somme: *“les bovins cherchent à boire dans l'eau propre, alors que les chevaux font comme les chameaux: ils aiment boire dans l'eau trouble et bourbeuse”*⁶⁵.

De la même manière, en abordant les différentes méthodes de stimulation de la production de lait et de fromages pour différents types de mamifères et ruminants, le même Aristote laisse entrevoir l'existence – voire la primauté – d'autres types de pâturages (principalement naturels) déjà reconnus par les pratiques d'agriculture et d'élevage des Grecs: *“même si les grands animaux nécessitent plus de fourrage, le pays possède en abondance de bons pâturages et des lieux appropriés pour chacune des saisons”*⁶⁶. Mais, immédiatement, il signale aussi l'existence d'autres pâturages qui ne sont pas si bénéfiques pour les buts indiqués dans le paragraphe en question. Il

⁶³ Halter, W. *Essays on husbandry*, Essay I, London, Frederik in Bath, 1764, p.15.

⁶⁴ Aristote, *Investigación sobre los animales*, Madrid, Gredos, 1992, p. 436-437.

⁶⁵ *Ibidem*

⁶⁶ Aristote, *Investigación sobre los animales*, op. cit., p. 179.

mentionne notamment ceux “qui épuisent le lait, comme, par exemple, l’herbe de Moyenne, surtout pour les ruminants. D’autres, à l’inverse, la rendent plus abondante, comme l’adénocarpe et le pois”⁶⁷.

On peut également mentionner d’autres usages plus vertueux de cette plante décrits par Aristote, peut-être avec plus d’assurance, ou alors moins d’appréhension. Parmi eux se trouve l’articulation des pratiques agricoles et d’élevage avec l’apiculture dans la Grèce antique, puisque l’auteur de l’*Historia animalium* signale également que les apiculteurs de la Grèce antique avaient coutume de planter la luzerne autour des ruches car, selon les dires, l’une des caractéristiques des abeilles domestiques était d’avoir une grande fascination pour la fleur de cette plante, favorisant sa polinisation et par extension sa reproduction⁶⁸. Cette remarque est loin d’être mineure, car plus de deux mille ans après ces observations, on sait aujourd’hui que la fleur de luzerne est hermaphrodite et qu’elle présente une série de caractéristiques qui préviennent l’autopolinisation, ce qui signifie qu’en termes reproductifs, elle nécessite la plupart du temps un agent polinisateur pour la production de graines et par conséquent pour sa propre perpétuation en tant qu’espèce. L’efficacité de la production de graines de luzerne à travers l’abeille comme agent polinisateur est aujourd’hui bien connue des producteurs commerciaux de ce fourrage, raison pour laquelle l’articulation de la production de la luzerne avec l’apiculture est largement recommandée dans l’industrie fourragère mondiale⁶⁹.

Les remarques précédentes ne mettent pas seulement en lumière un aspect reconnu des pratiques socio-économiques de l’Antiquité (la pratique de l’élevage), mais aussi leur articulation avec des activités agricoles intégrées qui ont pour but la l’entretien de plantes et d’animaux avec un soin particulier. A ce sujet, et contrairement aux perspectives qui ont insinué l’absence de rotation des cultures non céréalières et fourragères dans l’agriculture de la Grèce antique, l’historien Julián

⁶⁷ *Ibidem*

⁶⁸ *Ibidem*

⁶⁹ <https://inta.gob.ar/documentos/polinizacion-en-alfalfa-produccion-de-semillas-1> Site consulté le 4 mars 2019.

Gállego est catégorique lorsqu'il affirme que *"l'étendue des terres que les fermiers antiques consacraient à ces cultures pour la consommation animale plus que pour l'homme peut avoir considérablement varié pendant notre ère; mais même lorsqu'elles ont été consommées par l'homme, les résidus des récoltes de légumes étaient disponibles pour le bétail. (...) Théophraste mentionne l'utilisation du blé, de l'orge, de la zeia, un type d'épeautre, comme récoltes de fourrage, cette dernière spécifiquement destinée aux animaux. Un ajout significatif à cette liste a été la luzerne, introduite pour la première fois en Grèce par les invasions perses au début du V^e siècle et objet d'un traitement spécial par l'écrivain hellénistique Amphiloque d'Athènes, de par son importance dans la nutrition animale. Bien qu'elle présente une valeur particulière en tant qu'aliment pour les chevaux, elle était utilisée pour tout type de bétail"*⁷⁰.

Dioscoride (40 – 90 apr. J. C.), médecin et herboriste grec reconnu, réalise une des premières descriptions physiques de cette plante dans ce qui sera son œuvre principale, *De Materia Médica*, en insistant tant sur les vertus médicinales de la luzerne que, bien que dans une moindre mesure, sur ses vertus fourragères. A propos de cette plante, il note que *"lorsqu'elle vient de naître, la luzerne ressemble au trèfle que l'on trouve dans le foin. A mesure qu'elle croît, elle s'entoure de feuilles plus étroites et produit des tiges similaires à celles du trèfle, sur lesquelles naît la graine de la taille d'une lentille, nichée dans un épis, laquelle, une fois sèche, est assaisonnée pour lui donner bon goût. Verte, elle s'applique comme cataplasme et est utile pour tout ce qui nécessite du refroidissement. Les éleveurs utilisent la plante entière comme herbe pour les pâturages"*⁷¹.

C'est surtout à partir du I^e siècle apr. J. C. que l'on possède de plus larges connaissances sur les méthodes de plantation, les utilisations, les plaies et vertues

⁷⁰ Gállego, J. *El mundo rural en la Grecia antigua*, Madrid, AKAL, 2003, p. 150.

Il faut noter qu'Amphiloque d'Athènes fait partie de la longue liste d'auteurs grecs à propos desquels on ne sait guère plus que le nom, et dans son cas, qui a écrit une œuvre consacrée à la luzerne ou herbe de la Moyenne. La connaissance de cette œuvre ne nous parvient pas de l'œuvre elle-même, mais de la référence qui en est faite dans la *Politique* d'Aristote, ainsi que dans l'*Histoire Naturelle*, de Pline l'Ancien.

⁷¹ Segura, S. et J. Torres, *Historia de las plantas*, op. cit., p. 248.

fourragères de la luzerne dans l'Europe de l'Antiquité, grâce aux recherches de Julio Moderato Columela (4 apr. J. C. - 70 apr. J. C.), un romain résidant à Cadix et aujourd'hui considéré dans le milieu des sciences agraires comme le "père" de l'agronomie hispanique. Dans son œuvre principale *De Re Rústica* (42 apr. J. C.), traduite par *Les douze livres de l'Agriculture*, Columela consacre un large paragraphe aux *fourrages* et à la luzerne, en mettant particulièrement en avant l'existence de cette plante dans un ensemble d'autres pâturages considérés comme communs. Il appuie son estimation en insistant principalement sur les points qui concernent sa vitalité et ses usages, signalant de plus les bénéfices relatifs à l'engrai des sols en intégrant la luzerne dans les systèmes de rotation des cultures. Dans ses efforts pour mettre en valeur l'existence de cette plante, l'agronome affirme qu' *"il y a de nombreux genres de fourrage comme la luzerne, la vesce, l'orge, l'avoine, le fenugrec et tout autant la caroube, et le galanga. Mais de tous ceux que nous estimons comme bons, celle qui ressort le plus est la luzerne, car en la plantant une fois elle dure dix ans; car tout le grand bétail qui a maigri engraisse par elle; parce qu'elle sert de médicament au petit qui est malade; et parce qu'un seul de ses arpents donne plus qu'assez pour nourrir trois chevaux pendant un an"*⁷².

Cet auteur diffuse également ce qui est probablement le premier guide détaillé sur les méthodes et les observations calendaires de plantation, de manutention et de récolte de la luzerne dans son œuvre, où il annonce avec grande précision que *"l'endroit où tu dois planter la luzerne aux premiers jours du printemps, choisis-le autour des calendes d'octobre, laisse-le fermenter pendant tout l'hiver; bine-le avec soin aux calendes de février, enlève toutes les pierres et émotte-le: puis vers le mois de mars tierce-le et herse-le. Une fois que tu auras labouré la terre de cette sorte, fais comme dans les potagers, avec dix pieds de large et cinquante de long, pour que l'on puisse distribuer l'eau par les sentiers, et qu'il y ait l'espace de chaque côté pour ceux qui arrachent la mauvaise herbe. Ensuite jette du fumier séché, et une fois tout cela fait plante dans les derniers jours d'avril, à raison d'un cyathe de graines pour chaque espace*

⁷² Columela. *Los doce libros de agricultura*, Madrid, Miguel de Burgos, 1824, p. 72.

de dix pieds de long et cinq de large: une fois que tu l'auras plantée, couvre-la immédiatement avec un sacloir en bois, ce qui importe beaucoup, car elle s'embrase très vite au soleil. Une fois plantée il ne faut pas travailler l'endroit avec du fer, mais le sarcler comme je l'ai dit avec des sarcloirs en bois, et très régulièrement, pour ne pas que la mauvaise herbe étouffe la luzerne quand elle est fragile"⁷³.

De la même manière, Columela s'intéresse à la moisson des pâturages, mettant déjà en garde contre les préjudices contre les animaux causés par la consommation de luzerne verte sans restrictions: *"Il convient de faire la première moisson fort tard, quand une partie de la graine est déjà tombée: ensuite, si tu veux l'avoir tendre, tu peux la faucher dès qu'elle aura de nouveau germé et la donner aux bêtes; mais avec économie et jusqu'à ce qu'elles se fassent, pour que la primeur du fourrage ne leur fasse pas de mal, puisqu'elle les gonfle et leur fait produire beaucoup de sang. Mais une fois que tu l'auras fauchée, irrigue-la plus souvent. Ensuite après quelques jours, dès qu'elle aura commencé à germer de nouveau, arrache toutes les mauvaises herbes. Cultivée de cette façon elle pourra être fauchée six fois par an et pendant dix ans*"⁷⁴.

A propos des maladies du bétail domestique et de la nécessité d'engraisser les bêtes, Columela recommande également la luzerne face à la malnutrition animale: *"pour le manque de chair rien n'est aussi efficace que la luzerne. Cette plante verte, donnée à la place du foin quand elle est sur le point de s'assécher, engraisse les bêtes; mais il faut la distribuer avec modération, pour ne pas qu'elle étouffent avec la quantité de sang qu'elle produit*"⁷⁵.

Il est intéressant de noter que la luzerne se plante de nos jours, dans le cercle domestique, de manière assez semblable aux pratiques recommandées par Columela

⁷³ *Ibidem*

⁷⁴ Columela. *Los doce libros*, op. cit., p. 72.

⁷⁵ Columela. *Los doce libros*, op. cit., p. 276.

au I^{er} siècle: la quantité d'espacement des graines par hectare recommandée continue d'être très semblable à celle de l'Antiquité⁷⁶.

La production intentionnelle de fourrage s'accompagne d'une innovation apparemment anodine, mais dont les conséquences historiques sont reconnues: la fabrication et le stockage du foin. Comme on le sait, et notamment dans des contextes climatiques gelés et pendant des saisons hivernales qui rendent impossible la croissance de la plupart des plantes, le stockage de fourrages a été une pratique qui, en plus de fournir des réserves d'énergie requises par des bêtes de somme, a permis une plus grande implantation de groupes humains dans des espaces déterminés par des activités urbaines. Sans aller plus loin, Freeman Dyson a caractérisé le foin comme "l'invention la plus importante des 2.000 dernières années", et qui aurait permis le déplacement du "centre de gravité de la civilisation urbaine" depuis le bassin méditerranéen jusqu'au nord et l'ouest de l'Europe. En affirmant la supposée inexistence de cette technologie pendant l'Antiquité, le physicien signale de plus que *"grâce au foin les villes se sont étendues et les civilisations ont prospéré dans les forêts du nord de l'Europe. Le foin a déplacé la grandeur de Rome à Paris et Londres et plus avant à Berlin, Moscou et New York"*⁷⁷.

Bien qu'on ne sache pas en réalité qui a développé la production et le stockage du foin, ni à quelle période a eu lieu cette technologie, c'est par les écrits du même Columela que les affirmations de Dyson se révèlent le plus infondées, puisque pendant l'Antiquité la production de foin était une pratique assez connue, d'après ce qui ressort de l'œuvre principale de l'agronome romain. Dans un paragraphe spécifique à propos de *"comment doit être entretenu et conservé le foin après la moisson"*, Columela affirme que *"le meilleur moment pour faucher le foin est avant qu'il ne sèche, car il se récolte plus abondamment, et donne un aliment plus agréable pour les bêtes. Et en le séchant il faut respecter ses limites, car il ne doit pas être récolté très sec, ni à l'inverse"*

⁷⁶ Ambrosoli, M. 'D'Europe aux Amériques. La diffusion de la *Medicago* sp. (alfalfa et luzerne) aux XVI^e-XIX^e siècles', 2014, *Histoire et Sociétés rurales*, v.41, n°2, pp. 43-66.

⁷⁷ Dyson, F. *El infinito en todas las direcciones*, Madrid, Tusquets, 1991, Pp. 146-147.

*vert: l'un parce que lorsqu'il a perdu tout son jus il est comme de la paille, l'autre parce qu'il a été conservé trop longtemps, il pourrit dans le grenier; et bien souvent en se réchauffant il brûle et provoque un incendie*⁷⁸.

Pline l'Ancien (23 apr. J. C. - 79 apr. J. C.) s'intéresse également à ce fourrage, assurant que la luzerne a été introduite en Grèce vers 490 av. J. C. Sa description ne diffère pas beaucoup de celle de Columela, à ceci près que ce dernier estime la durée de vie de la luzerne plantée à dix ans, alors que Pline l'Ancien la situe à environ trente ans, durée d'avantage en lien avec l'expérience réelle, particulièrement en milieu désertique. Dans l'œuvre de Pline cette plante fait également l'objet d'une entrée privilégiée parmi les espèces fourragères, en étant décrite comme *"une plante exotique, y compris en Grèce, puisque les mèdes l'ont apportée pendant les invasions perses menées par Darius, mais qui mérite une place de premier plan, par sa qualité exceptionnelle: une seule graine dure plus de 30 ans. (...) On la fauche quand elle commence à fleurir puis à chaque nouvelle floraison. Cela survient 6 fois par an, ou au moins 4"*⁷⁹. Pline, tout comme Columela, est l'un des premiers à mettre en garde contre les préjudices pour les bêtes de somme nourries avec cette plante, puisqu'en quantités démesurées la luzerne provoquerait le gonflement et le postérieur saignement des animaux.

Avant de se faire connaître comme agronome, Columela a fait partie de l'armée romaine et a été tribun (officier) de l'Empire en Syrie. On peut dès lors supposer que cette expérience dans des territoires avec une importante tradition fourragère lui a fourni les connaissances en agriculture et en élevage qu'il a ensuite incluses dans son œuvre principale, et même appliquées dans ses expérimentations agraires. Une trentaine d'années après sa mort (environ 100 apr. J. C.), l'avancée de l'Empire romain s'est accompagnée d'une colonisation phytologique de la péninsule ibérique, en plantant la luzerne à des fins médicales, guerrières et fourragères dans différents territoires de l'actuelle communauté autonome d'Andalousie, action qui des siècles

⁷⁸ Columela. *Los doce libros*, op. cit., p. 88-89.

⁷⁹ Segura, S. et Torres, J. *Historia de las plantas en el mundo antiguo*, op. cit., p. 249.

plus tard sera mise à profit par les arabes tout au long de la période de conquête de l'*Al Ándalus* (VIII^e - XV^e siècles) et particulièrement pendant la révolution agricole arabe lors de la domination des Almoravides entre les XI^e et XVI^e siècles.

Il semble que la culture de la luzerne ait particulièrement prospéré en Italie de manière ininterrompue jusqu'aux invasions goths et vandales de l'Empire romain, puisque selon plusieurs sources historiques, la production de ce fourrage est fortement réduite depuis lors et ne recouvre son importance qu'après son retour d'Espagne lorsqu'elle commence à être cultivée dans certaines provinces spécifiques sous domination et influence arabe. C'est pourquoi les connaissances sur la *Medicago sativa* en Italie ont été assez hermétiques, relatives et partielles jusqu'aux XIV^e et XVI^e siècles⁸⁰.

Après le rétablissement de la paix mettant un terme aux disputes pour la suprématie en Europe entre les dynasties des Valois et des Habsbourgs, l'Eglise catholique relance la circulation des savoirs et établit de nouvelles connexions scientifiques avec l'Espagne des Habsbourgs, période pendant laquelle des graines de luzerne sont exportées principalement vers les provinces de Naples, Volterra, Scandiano et Bologne. La luzerne est alors renommée *Erba spagna*, nom qui s'ajoute à la longue liste de dénominations régionales mentionnées précédemment et qui font que cette plante possède une biographie particulièrement tortueuse, notamment d'un point de vue onomastique. Entre 1560 et 1567 l'agronome italien Agostino Gallo recommande la culture intensive de l'*Erba spagna* indépendamment des autres cultures, donnant à la culture de la luzerne un nouvel élan en tant que fourrage autonome et industriel.

C'est aussi pendant cette période que commence en Italie une vague de brevetage de systèmes de rotation des cultures, parmi lesquels ceux du célèbre agronome vénitien Camillo Tarello's, fonctionnant par rotations entre cultures

⁸⁰ Halter, W. *Essays on husbandry*, op. cit., p. 17.

fourragères et céréalières comme celles du trèfle/blé et luzerne/blé pour remplacer les systèmes de jachère dans le pays. Tartello's fonde le développement de son système sur l'expérience romaine et son inscription est accordée par le sénat vénitien en 1566. C'est à partir de ces événements que l'on a affirmé que la luzerne, surtout pendant la période qui inclut cette "seconde vague" italienne (XIV^e - XVIII^e siècles), était une plante surtout élitiste culturellement et présente dans les meilleurs catalogues et registres agronomiques. Cela explique pourquoi Philippe Re (1763-1817), botaniste de Reggio et chargé des principales études agronomiques de l'Italie napoléonienne, remarque et s'étonne de l'absence de culture populaire de l'*herba Medica* en Italie; constatant la prédominance de la culture du fourrage de trèfle parmi les paysans ordinaires.

La croissance de l'agriculture en Andalousie médiévale bénéficie à une classe de paysans libres intéressés par le recherche et la production de nouvelles espèces de plantes susceptibles de pénétrer les cercles domestiques et d'échange régional. Ainsi, au long du XVI^e siècle, la culture de la luzerne se concentre principalement dans les régions de Valence, Murcie et Grenade. Pendant la reconquête de l'Andalousie, la noblesse catholique effectue de nombreuses attaques de bétail et occupe les espaces inhabités de la région avec des vaches et des brebis, et lorsque le califat de Grenade concède ces territoires aux Rois catholiques en janvier 1492, les subordonnés chrétiens de la noblesse castillane et l'Eglise prennent la place des paysans arabes. Les grands travaux hydrauliques de ces derniers ont été utilisés et exploités pour la culture intensive de fourrage et de céréales. La Mesta, célèbre association médiévale de propriétaires terriens et d'éleveurs, a pris la tête de la lutte contre les bergers et paysans qui préservaient leurs bêtes du labour sur les terres communales. A partir de la fin du XV^e siècle, la propriété permanente et le cerclage des terres de pâturage ont été concédés aux propriétaires de vaches, de moutons et de chevaux, méthode de cloisonnement et de privatisation des terres communales qui sera ensuite exportée vers les colonies du continent américain.

L'agronome tolédan Alonso de Herrera caractérise la luzerne ou *mielga* comme le meilleur pâturage pour engraisser et fortifier les animaux, puisqu' *"avec elle les animaux maigres engraisseront beaucoup, s'ils sont malades elle les soigne, et ils se rétablissent, car ils la mangent très bien"*⁸¹. Dans la droite ligne de ce qui a été montré dans les pages précédentes, Herrera s'intéresse principalement au rendement agraire de la plante et à ses vertus alimentaires: *"...bien que cette plante nécessite beaucoup d'entretien pour croître à la naissance, elle le paye en double ensuite, tant par sa longue vie que par le grand profit qu'elle procure, en pouvant être moissonnée de nombreuses fois dans l'année (...). Fauchez-là de nombreuses fois, car ainsi elle sera plus tendre, et plus fraîche, et elle grandira plus (...). Elles sont très bonnes pour les bêtes très maigres, et pour celles qui mettent à bas, car elle accroît beaucoup leur lait"*⁸².

Une autre des propriétés vertueuses de cette plante est de constituer un excellent engrais et un bon moyen pour permettre la rotation de cultures des terres abandonnées ou *en friche*, point particulièrement mis en valeur dans la mention faite aux *pâturages industriels* dans les mémoires de la Société Economique de Madrid; *"avec l'art de planter la luzerne, la mielga, et le jonc sur les terres qui devaient rester en friche ou reposer deux, trois ou quatre ans, les Français et les Allemands ont amélioré et augmenté leurs pâturages et leurs profits, et en les utilisant pour fertiliser les mêmes terres qui les produisent, il ont donné, dans le même temps, de meilleurs rendements au public par le plus grand nombre de bêtes qu'ils entretiennent (...) car avec l'abondance de pâturages qu'ils ont sur les terres de culture dans le temps où elles devaient être laissées reposer en friches, ils n'ont pas besoin de nouveaux pâturages, et cultivent celles-ci, obtenant de copieuses récoltes, puis d'abondants pâturages"*⁸³.

En France, la distribution de la luzerne, également identifiée et également confondue pendant les XVI^e et XVII^e siècles avec un autre fourrage appelé *sainfoin* (*Onobrychis*), réapparaît avec force pendant les phases de récupération économique

⁸¹ Herrera, A. *Agricultura general que trata de la labranza del campo y sus particularidades*, Madrid, Josef de Urrutia, 1790, p. 209.

⁸² *Ibidem*.

⁸³ De Sancha, A. *Memorias de la sociedad económica*, op. cit., p. 30.

qui résultent des périodes de crise. Bien que les études locales ne parviennent pas à expliquer en détail de quelle manière cette plante s'est diffusée dans le pays gaulois, elles permettent au moins de supposer une présence constante de ce fourrage dans les régions de la Provence depuis plus d'un millénaire. Là-bas, dans toute la frange de Fréjus-Rodez, qui a pour centre Marseille et s'étend vers Toulouse, des études archéologiques ont montré que, étant donné la plus grande densité osseuse du bétail domestique par rapport au reste des animaux, la présence de cultures fourragères artificielles doit être au moins concomitante à l'époque romaine, qui comme nous l'avons vu conserve des liens avec cette plante remontants au moins au II^e siècle av. J. C. D'autre part, aux alentours de Lyon, la déforestation à des fins d'habilitation des terres pour le fourrage animal permet de supposer la présence de cette plante au moins depuis le bas Moyen-Âge. Paris possédait également de vastes cultures artificielles de ce pâturage appelé indistinctement *sainfoin* ou *luzerne* depuis le XV^e siècle.

Entre 1500 à 1550, plusieurs œuvres écrites ont démontré un intérêt croissant pour la culture des plantes en s'intéressant particulièrement à des aspects comme les différentes qualités des sols, les techniques de plantation et de culture, la gestion des engrais et des plaies, et les méthodes de récolte les plus efficaces. L'une d'entre elles, et probablement la plus importante en France, est celle de l'agronome Olivier de Serres, qui fournit un rapport exhaustif sur la culture de la luzerne en France, et promeut clairement la substitution du pâturage ouvert et traditionnel par la culture industrielle de la luzerne étant donné le double avantage que possède cette plante selon Serres; à savoir, constituer une excellente source de nourriture pour le bétail domestique et fournir aux sols le nitrogène nécessaire pour leur rénovation et le maintien de leur fertilité. En plus de montrer que cette plante était largement connue dans le sud de la France et en Espagne, de Serres insiste sur la supériorité de la luzerne sur d'autres fourrages artificiels (parmi lesquels le *ray grass* anglais, le *ray grass* d'Italie, le *dactyle*, la *fétue élevée*, la *brome*, le *trèfle*, etc) pour les mêmes raisons. Selon De Serres, la luzerne entretenue dans de bonnes conditions (sous le soleil et en plaines plutôt que dans des espaces ombragés comme des forêts ou des bois) et bien

administrée pourrait donner huit ou neuf coupes de fourrage par an, une quantité réellement insolite par rapport aux autres fourrages. Il recommande également de la planter avec des graines d'avoine et d'orge à proportions égales, puisqu'en ayant une croissance plus rapide pendant les premiers mois ces plantes protégeraient les graines de luzernes du vent, du froid, de la chaleur et / ou de l'humidité excessive⁸⁴.

On pense que les graines de luzerne ont été importées depuis la France en Grande-Bretagne en 1650, et en 1667 John Worlidge (1640-1700), célèbre agronome anglais connu pour être considéré comme l'un des principaux promoteurs de l'industrialisation agricole, recommandait la production de graines de luzerne comme méthode la plus efficace pour multiplier la production de fourrage dans les fermes britanniques⁸⁵.

On sait bien que le cloisonnement des prairies n'est pas une pratique circonscrite temporellement à la révolution industrielle. Emmanuel Wallerstein, à propos de cette révolution historique substantielle de la structure sociale agraire européenne communément appelée *enclosure* ou *engrossing* (si bien décrite par Karl Marx d'abord puis par K. Polanyi et ensuite par E.P. Thompson), affirme que les débuts de ce processus remontent à la fin du Moyen-Âge, ce qui, lorsqu'on intègre réellement l'agriculture et l'élevage, pose la question du vrai "quid" de l'industrialisation agricole en Europe. En effet *"grâce aux nouveaux pâturages, on a pu remplacer l'espace par de la force de travail et on a obtenu une productivité élevée de l'élevage sans besoin de transhumance"*⁸⁶.

Ainsi, les cultivateurs anglais débattaient déjà de l'amélioration des pâturages communaux au moins depuis la moitié du XVI^e siècle, selon les informations recueillies par les botanistes flamands et français R. Dodoens, Ch. L'Escluse et H.

⁸⁴ De Serres, Olivier. *Le Théâtre d'Agriculture et mesnage des champs*. Tome I, Paris, Société d'agriculture du département de la Seine, 1804, p. 591.

⁸⁵ Russelle, M. 'Alfalfa. After an 8,000-year journey', op. cit., p. 259.

⁸⁶ Wallerstein, I. *El moderno sistema mundial (II). El mercantilismo y la consolidación de la economía-mundo europea, 1600-1750*, Madrid, Siglo XXI, 2007, p. 114.

Lyte⁸⁷. En effet dès 1650 la pratique consistant à planter des graines de luzerne pour améliorer les pâturages des alentours de Paris a eu un grand impact sur les voyageurs et les scientifiques anglais, qui ont voulu imiter les cultures de ces "herbes françaises" pour améliorer les prairies artificielles anglaises⁸⁸.

Aux alentours de 1750 le commerce de graines anglo-français a été suffisamment renforcé par la propagande pour la nouvelle agriculture industrielle. Entre 1730 et 1750, l'agronome anglais Jethro Thull a conçu la machine semoir à traction animale pensée pour planter les graines en lignes, machine qui fut par la suite améliorée par l'anglais Henry Patullo et le français Duhamel de Monceau.

La diffusion générale de la luzerne dans les champs français survient à partir du premier tiers du XIX^e siècle, lorsque les terres communales confisquées pendant la Révolution sont transformées en prairies artificielles, la région de Normandie étant pionnière dans ce processus. Par la suite, entre les années 1850 et 1950, la France devient l'un des principaux producteurs de graines de luzerne à l'échelle mondiale⁸⁹.

L'optimisation des pâturages naturels par l'introduction des fourrages industriels résonne également dans la péninsule ibérique au XVIII^e siècle, comme le montrent certains passages des Mémoires agricoles de Madrid compilées par l'éditeur et relieur Antonio de Sancha: *"il est clairement laissé entendre, bien que par omission, qu'en cultivant la luzerne et la mielgue sur des terres irriguées elle vont produire bien plus et des pâturages plus consistants; qui en étant plus vigoureux et nutritifs vont largement profiter aux bêtes, plus que ne le feraient ceux issus naturellement de la terre, aussi bonne soit-elle. La même chose s'applique aux autres herbes de pâturage (...). Et elles seront toutes d'autant plus nutritives et rentables, si par manque de terres irrigables on les plante également sur celles qui n'en ont pas et ne peuvent en avoir; car ces herbes sont toujours plus substantielles et de meilleur profit que celles que la terre*

⁸⁷ Ambrosoli, M. 'D'Europe aux Amériques. La diffusion de la Medicago', op. cit., p. 17.

⁸⁸ *Ibidem*

⁸⁹ Ambrosoli, M. 'D'Europe aux Amériques. La diffusion de la Medicago', op. cit., p. 16.

donne naturellement, en ce sens qu'elle les produit de qualité moindre, et mélangées à des herbes mauvaises et inutiles"⁹⁰. Et le même auteur ajoute, à propos des inutiles pâturages naturels, qu' "*au lieu de ces herbes mauvaises et inutiles le laboureur devra planter, par lune croissante de printemps, ou de septembre, quelques graines de luzerne, de serradelle, de sainfoin (...). Il doit être très clair que la luzerne, le jonc, la mielgue, la serradelle, le sainfoin, la citronnelle, le trèfle et le chardon, étant des herbes du meilleur pâturage pour tout type de bétail, s'accommodent de n'importe quelle terre, et croissent, de deux à trois pieds de haut; qu'elles doivent être fauchées deux fois par an, ou même trois, si les terres sont bien irriguées, ou si l'année est très pluvieuse; que les racines des cinq premières sont vivaces, et qu'elles durent en fructifiant entre six et huit ans*"⁹¹.

L'agronome Enrique Doyle, avec le même esprit illustré, affirme à propos de la "nature divine" des pâturages que: "*la Divine Sagesse a disposé les terres de pâturage avec une prérogative distincte des terres de labour de grains et d'autres fruits, s'assurant de ce que les bêtes ne manquent jamais de la nourriture nécessaire à leur progéniture et à leur survie, par un si bel ordre et une si belle organisation que leurs racines compactes sont si entremêlées et unies sous la terre qu'elle reçoivent et conservent leurs substances liquides sans dissipation ni pertes, y compris pendant les grandes sécheresses, pour qu'elles puissent nourrir et créer leurs plantes respectives, en les reproduisant toujours à partir de la nature qui leur est donnée*"⁹².

On dit que la présence de la luzerne en Allemagne remonte à environ 1570 en Brabant, 1680 pour la haute Autriche et à 1700 par une amélioration généralisée des pâturages dans un effort d'imitation des provinces unies d'Angleterre⁹³. Ce dernier évènement est celui qui a ouvert les principaux canaux de distribution de ce fourrage aussi appelé en Allemagne *Ewiger Klee*. Cependant il faut prendre en compte une donnée *sui generis* qui fait remonter à une date antérieure la présence de ce fourrage

⁹⁰ De Sancha, A. *Memorias de la Sociedad Económica*, op. cit., p. 17.

⁹¹ *Ibidem*

⁹² Doyle, E. 'Tratado sobre la cría y propagación de pastos y ganados' [1799]. En Lluís Argemí d'Abadal (comp.). *Agricultura e Ilustración*, Madrid, Clásicos Agrarios Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación, 1988, p. 269.

⁹³ Ambrosoli, M. 'D'Europe aux Ameriques. La diffusion de la Medicago', op. cit., p. 19.

et son utilisation alternée sur les terres germaniques, et que l'on doit à la profêtesse et mystique allemande du bas Moyen-Âge Hildegard Von Bingen (1098-1179), connue non seulement pour être la première religieuse ayant reçu l'autorisation explicite des autorités ecclésiastiques masculines d'écrire et de prêcher sur ses visions dans l'espace public, mais aussi pour la polyvalence de ses activités tant à l'intérieur qu'en dehors de l'église (herboriste, écrivaine, compositrice, peintre). Dans son œuvre *Physica*, Von Bingen identifie la luzerne comme une plante liminaire, à la fois mystique et médicinale, tant son application était utile pour soulager la mélancolie et les "humeurs faibles" chez les hommes, les femmes et les enfants. Elle recommande pour son application de ne pas l'ingérer mais de la froter comme cataplasme sur les corps des mélancoliques et des attristés. Bien qu'elle ne soit pas aujourd'hui associée à un patronage spécifique, Von Bingen est considérée comme étant la patronne populaire de la médecine naturelle et de l'écologie en Europe, car elle avait pour coutume de soigner plusieurs maux dont souffraient les fidèles du bas Moyen-Âge avec des plantes dont notamment la luzerne⁹⁴.

Associée à une dimension religieuse est sectaire, cette plante doit aussi sa dissémination dans le continent européen au rôle des mennonites. On sait que les membres de la confrérie religieuse créée par Menno Simmons (1496-1561) ont été l'objet de persécutions et d'exil depuis sa formation, avec des actions emblématiques prises à leur encontre telles que la noyade publique dont on été victimes un groupe d'anabaptistes à Zurich. Les mennonites qui se sont réfugiés aux marges de cette même ville ainsi qu'à Berne se sont principalement consacrés à l'élevage bovin et à la fabrication de fromages, impulsant une amélioration et une augmentation des pâturages d'élevage. Leur présence et activités se sont révélées utiles aux yeux des autorités à la suite de la guerre de Trente ans (1618-1648), lorsqu'ils commencent à cultiver en condition de locataires les nombreux champs alors libres et / ou communs de régions comme le Palatinat, la Lorraine et l'Alsace. Les mennonites ont intensément planté des prairies fourragères à l'intérieur de propriétés communales sans les

⁹⁴ Romero, M. *Hildegard von Bingen. De fungis y la reescritura de los textos de la antigüedad*, Ciudad de México, Palibrio, 2015, 317p.

cultiver, ce qui selon certains dires de l'époque a eu pour conséquence de leur attribuer la responsabilité de la "destruction d'une ressource naturelle donnée par Dieu aux hommes", devenant dès lors méprisés par une bonne partie de la population locale⁹⁵.

Toutefois, bien que peu appréciés du fait de leur occupation et colonisation des terres communales, les mennonites ont été soutenus par les princes gouvernants grâce à leur esprit individualiste et entrepreneur et aux résultats qu'ils obtenaient. Ce sujet a été abordé par Weber dans son *Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, lorsqu'il mentionne ces sectes, qualifiées par lui d' "éloignées du monde", fruit de leur hermétisme et isolement matériel, en affirmant "*le nexus évident entre la norme religieuse détaillée de la vie et le développement plus aigu de l'esprit commercial, plus particulièrement dans la plupart des sectes dans lesquelles le dit 'isolement du monde' leur correspond tout autant que l'abondance; et il faut ici mentionner plus particulièrement les quakers et les mennonites. Et de la même façon que les premiers ont joué ce rôle en Angleterre et en Amérique du nord, les mennonites sont ceux qui l'ont incarné en Allemagne et aux Pays-Bas, un cas insolite étant qu'en Prusse orientale Frédéric Guillaume I lui-même les considère comme un facteur indispensable à l'avancée de l'industrie, malgré leur opposition catégorique au service militaire*⁹⁶.

Plus tard, dans les années 1750, des membres de cette confrérie s'installent selon les mêmes régimes et pratiques en Prusse, en Pologne et en Crimée dans la région de la Volga. Ce sera notamment depuis ces colonies que par la suite des groupes mennonites émigrent en masse, fondant de nombreuses et hermétiques colonies agricoles à travers le continent américain, où ils vivent encore aujourd'hui⁹⁷.

⁹⁵ Ambrosoli, M. 'D'Europe aux Amériques. La diffusion de la Médicagó', op. cit., p. 20.

⁹⁶ Weber, M. *La ética protestante y el espíritu del capitalismo*, Ciudad de México., Fondo Cultura Económica, 2011, p. 18.

⁹⁷ Ambrosoli, M. 'D'Europe aux Amériques. La diffusion de la Médicagó', op. cit., p. 21.



Image 1. Les routes globales de la luzerne.
(Ruselle 2011).

1.4. “In alfalfa we Trust”: routes du capitalisme fourrager américain

L'arrivée de la luzerne sur le continent américain survient dans le cadre de l'économie politique de la colonisation et de l'apport de plantes, technologies et animaux mobilisés pour le projet colonial. On peut même inclure comme première étape de ce processus, tout en tenant compte de ses particularités, la reconquête de la péninsule ibérique par les armées hispaniques médiévales des territoires sous influence arabe pendant ce même XV^e siècle. Chevaux, cochons, moutons et bétail domestique, bien souvent hors de contrôle et devenus sauvages, sont des agents particulièrement destructeurs en Amérique, tout comme les animaux de la région de la Mesta au moment de la reconquête hispanique. De manière similaire à la péninsule ibérique post-arabe, les animaux constituent de vrais artefacts de colonisation en remplaçant à plusieurs occasions les populations humaines préexistantes, sujet qui a

été traité dans de nombreux ouvrages liés à l'histoire environnementale américaine à propos de l'expansion de l'agriculture et de l'élevage et de leurs impacts respectifs sur les populations indigènes⁹⁸.

Il est notoire que chaque embarcation qui succède au premier voyage de Colomb a été chargée d'une multitude de graines, de plantes et d'animaux qui, en plus de rendre les paysages américains plus compréhensibles cognitivement pour le cadre mental colonial, ont constitué des ressources essentielles pour alimenter la consommation humaine et animale exponentielle des colons sur ces terres distantes⁹⁹. Parmi les différentes incitations à réaliser ce que A. Crosby a interprété -avec une certaine légèreté- comme la "conquête" de la nature américaine, ou la constitution de "nouvelles europes", les Rois catholiques ont mis en place un système de récompenses telles que le prix du "Joyau", onéreuse stimulation mercantile de trois cent ducats pour les colons apportant la preuve de la première récolte de fruits de Castille en terres américaines. Parmi ces graines, il faut mentionner en particulier le blé, l'orge, la vigne, quelques arbres fruitiers et, bien entendu, la luzerne, plante fourragère essentielle pour entretenir le contingent de vaches, mules, ânes, chevaux, porcs et moutons qui depuis se reproduisent sur les terres américaines sans aucun type de contrôle.

Après le passage de Cortès par Mexico (1521) et de Pizarro par le Pérou (1532), la diffusion de la luzerne dans le Nouveau Monde commence à suivre au moins deux canaux parallèles. On trouve à ce sujet plusieurs témoins qui -avec un certain ton d'apologie- se sont attachés à associer la violence de la conquête et de la colonisation avec la dissémination de cette plante sur le continent américain. L'un des plus représentatifs est probablement l'historien et botaniste nord-américain George

⁹⁸ Crosby, A. *Imperialismo ecológico. La expansión biológica de Europa*, Madrid, Crítica, 1988; Crosby, A. *El intercambio transoceánico: consecuencias biológicas y culturales a partir de 1492*, Ciudad de México, UNAM, 1991; Melville, E. *Plaga de Ovejas. Consecuencias ambientales de la Conquista de México*, Ciudad de México., Fondo Cultura Económica, 1999; Chevalier, F. *La Formación de los latifundios en México. Haciendas y sociedad en los siglos XVI, XVII y XVIII*, México D.F., Fondo Cultura Económica, 1999; De John Anderson, V. *Creatures of empire. How Domestic Animals Transformed Early America*, Oxford, University Press, 2004; Alves, A. *The animals of Spain. An Introduction to Imperial Perceptions and Human Interaction with Other Animals, 1492-1826*, Leiden, Brill, 2011; entre autres.

⁹⁹ Gerbi, A. *La naturaleza en las Indias Nuevas*, Ciudad de México, Fondo Cultura Económica, 1978, 562p.

Stewart, qui en plus d'affirmer l'existence de ce lien met le doigt sur le point central de la question, qui traduit dans le contexte colonial s'exprime dans l'échange de la culture du pâturage industriel avec l'un des vrais moteurs de l'appareil colonial, à savoir l'exploitation aurifère.

Stewart explique à ce sujet: *"Quand Cortès et Pizarro ont envahi México et le Pérou, ils ont laissé la maladie et la désolation sur ces terres. Il est possible qu'on ne sache pas comment c'est arrivé, mais lorsque les conquêtes ont suivi leur cours, les natifs avaient de la luzerne au lieu de leur or et de leurs monarques"*¹⁰⁰. Coburn ajoute à son tour, dans des termes assez similaires: *"et ainsi en 1519, Cortès l'espagnol et ses impitoyables bandits ont perpétré des assassinats, des rapines et des destructions au Mexique, mais ont donné la luzerne. Moins d'une vingtaine d'années plus tard, l'Espagne a aussi écrit au Pérou et au Chili quelques-unes des pages les plus sanglantes de l'histoire humaine, mais a laissé là-bas la luzerne, où jusqu'à aujourd'hui elle a prospéré avec faste"*¹⁰¹.

Au cours du XVI^e siècle les colons recourraient déjà aux cultures européennes pour se distinguer des indigènes. Vers 1550, dans les environs de la vallée de México, le gouvernement colonial défendait la création d'écuries contre celle de fermes d'élevage bovin, en promouvant la culture de fourrages pour les mules et les chevaux, les bêtes de somme et de guerre, ces dernières particulièrement.

Pour le cas du Costa Rica, les premières traces de luzerne datent de 1562. Dans la plaine de Bogota les premières cultures de ce fourrage, probablement homogénéisé sous l'appellation de "pâturage" ou d' "herbe", se sont développées avec l'avancée de la domination espagnole. De manière similaire pour le cas de l'Equateur inter-andin, il existe également des signes indiquant que cette plante était cultivée pendant les

¹⁰⁰ Stewart, G. *Alfalfa production under irrigation*, Utah, Agricultural College Experiment Station, 1921, p. 4.

¹⁰¹ Coburn, F. *The book of alfalfa. History, cultivation and merits, it's uses as a forage and fertilizer*, New York, Orange Judd Company, p. 2.

premières décennies de la période coloniale, notamment dans les villes d'Ibarra et de Quito¹⁰².

Fondée en janvier 1535, Lima devient la capitale de la luzerne américaine, d'après les descriptions du religieux espagnol Antonio Vasquez de Espinosa, ainsi que les écrits de Bernabé Cobo. Tous deux identifient le jésuite Baltasar Gago comme le premier européen à cultiver cette plante dans une ferme située à une lieue et demi de la "cité des rois". Le chroniqueur espagnol Alonso de Ovalle écrit à propos de la fondation de cette ville qu'elle est érigée *"sur les bords d'un paisible fleuve, qui saignant par divers canaux et ruisseaux, qui sont comme autant d'autres veines, où se communique toute la terre, la fertilise par un flux si copieux, et opportun, qu'elle est toute couverte de vignes, de champs de luzerne, de fruits et de canne à sucre"*¹⁰³. Près d'un siècle plus tard, une œuvre anonyme sur la fondation espagnole de Lima, réécrite par le cosmographe des Indes Juan Bautista Muñoz, met en valeur le développement urbain de la ville et son articulation avec le port de Callao, qui comme on le sait se caractérise depuis les premiers temps de la colonie comme l'axe principal de stockage et d'exportation des richesses américaines (notamment minérales). Cet auteur s'intéresse également à l'existence d'un grand terrain communal qui entourait la ville et jouxtait directement le port colonial, lequel était en outre bordé de vastes prés destinés à l'entretien des animaux utilisés pour le transport de marchandises tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du royaume.

Les principales sources d'eau pour entretenir les terres communales étaient les fleuves de Lima et de Caraguayllo, à partir desquels étaient creusés d'innombrables canaux qui se répartissaient dans toute la vallée, parmi lesquels certains étaient si grands qu'il ressemblaient selon l'auteur à de "grands fleuves". Le plus grand des canaux qui "saignaient" du fleuve de Lima avait pour nom Surco, et s'étendait vers un village du même nom qui concentrait plus de quarante terrains d'espagnols (certains

¹⁰² Patiño, V. *Plantas cultivées y animales domésticos en América Equinoccial. Tomo IV: Plantas Introducidas*, Cali, Imprenta Departamental, 1963, 547p.

¹⁰³ Alonso de Ovalle. *Histórica Relación del Reyno de Chile y de las misiones y minissterios que exercita en el la Compañía de Jesus*, Roma, Francisco Caballo, 1646, p. 12.

d'entre eux totalisant plus de cinq lieues de superficie, c'est-à-dire un peu moins de 5 kilomètres) chargés d'approvisionner l'entreprise coloniale en fourrages et bétail. Le chroniqueur décrit cette enclave agricole de la façon suivante:

"Par le bénéfice de ces canaux qui traversent et fertilisent la campagne, elle est par tout temps verte, agréable et plaisante, offrant à la vue un printemps vert et fleuri; et comme toutes les propriétés ont leurs maison de campagne, où ont pour coutume d'aller se divertir les habitants de Lima (sans crainte que la pluie ne ruine leurs fêtes et plaisirs, car il n'y pleut jamais), ils embellissent grandement la vallée; et la fraîcheur et la verdure que lui donnent les oliviers, bananiers, cannes à sucre, les innombrables champs d'arbres fruitiers d'oranges, de coings, de grenades et de figues, les vignes et poiriers, avec toutes les espèces de fruits de cette terre et d'Espagne est particulièrement grande; les palmiers, qui trônent de loin sur les autres arbres; et surtout les champs de luzerne agrémentent tout le contour de la ville par leur valeur et leur vigueur perpétuelle, étant si nombreux, qu'ils occupent une bonne partie de cette plaine, du fait que la luzerne est la nourriture commune des chevaux et des autres bêtes au service de la ville et de la campagne; tout cela donnant à cette ville de tous côtés de très belles et agréables sorties"¹⁰⁴.

Au début du XVII^e siècle, Lima et ses environs dépendaient de l'agriculture locale pour l'approvisionnement de sa nourriture et de ses fourrages, qui fournissaient l'énergie nécessaire au transport de chevaux et de mules reliant les centres urbains aux mines et aux ports du Pacifique. A la fin du XVII^e siècle, la luzerne était déjà considérée comme la culture la plus importante du vice-royaume du Pérou, et constitue après 1750 un agent central du rétablissement de la fertilité des sols pour la culture de céréales et d'autres aliments dans le contexte de la baisse démographique issue de la crise des siècles précédents, notamment par le travail de la population indigène soumise au régime colonial.

¹⁰⁴ Anonyme. Description de la vallée et de la région de la ville de Lima [1630]. Dans *Relaciones Geográficas de Indias, Perú*, Tome I, Madrid, Ministerio de Fomento, Tipographie Manuel G. Hernández, 1881, p. XXVII.

A la fin du XVIII^e siècle, l'agronome espagnol Enrique Doyle mettait particulièrement en valeur les vertus industrielles de cette plante au Pérou, confrontant ses qualités au type de prairies naturelles "incultes" et "inaptes" propres à la géographie d'un royaume dont la caractéristique principale était justement la large dispersion voire l'absence de pâturages:

"La luzerne est l'un des plus grands trésors des villages du Royaume, surtout dans un pays où manquent tant les prairies qui sont un besoin indispensable pour l'élevage, et où le foin se vend, où il est trouvé à six ou sept reales par arrobe, et l'orge à soixante reales la fanega, ceux-ci étant les fourrages les plus communs pour les bêtes de trait, de somme et de labour"¹⁰⁵.

Le même agronome ajoute ensuite à propos des résultats de l'industrie fourragère dans cet environnement: "La luzerne se cultive plus rapidement dans ce royaume que dans les autres pays, donnant huit récoltes ou moissons de bonne herbe et de foin par an, alors que dans les terres du nord ils peinent à atteindre la moitié: telle est l'activité et la force des sols ici, combinés avec l'eau dans leurs fonctions champêtres; et ce qui donne le plus de valeur à la culture artificielle de ces plantes est que chaque arrosage donne une récolte, et chaque récolte donne un plus grand produit que la culture annuelle des prés non cultivés. De plus, ces prairies artificielles croissent et se développent avec tant d'épaisseur et de hauteur que dans certains endroits elles dépassent les quatre ou cinq pieds de haut, selon la qualité de la plante et de son engrais, sans être mêlée d'aucune façon avec les herbes communes et inutilisables natives des prairies non cultivées"¹⁰⁶.

Plus au sud, dans ce que l'on nommait à l'époque la Capitainerie générale du Chili, la massification de ce fourrage est plus clairement visible à partir du début du XVII^e siècle, après que l'industrie d'élevage remplace la précoce et primitive extraction

¹⁰⁵ Doyle, E. *Tratado sobre la cría y propagación de pastos y ganados* [1799]. En Lluís Argemí d'Abadal (comp.) *Agricultura e Ilustración*, op. cit., p. 269.

¹⁰⁶ *Ibidem*.

aurifère fluviale, déjà tombée en décadence par les rébellions indigènes successives survenues au centre et au sud du pays, ainsi qu'en conséquence de l'épuisement de l'or dans les lavoirs de minerais construits par les espagnols pendant les premières années de la conquête. L'industrie d'élevage, particulièrement développée pendant la période appelée "siècle du suif", a été fortement dynamisée après que les mines du haut Pérou soient devenues les principaux centres miniers de l'appareil colonial. Il faut ajouter à cela l'exemption d'impôts douaniers (*almojarifazgos*) au suif et au cuir de peau de chèvre provenant du Chili, notamment depuis la fin du XVI^e siècle¹⁰⁷. Dans ce contexte, l'élevage se développe principalement pour subvenir à la demande de graisse animale de la part de l'industrie minière des hautes Andes coloniales, secteur d'activité sur lequel reposera la plus grande partie de l'économie chilienne au cours du XVII^e siècle. A propos de l'élevage et de la production de suif pendant cette période, le chroniqueur espagnol Alonso de Ovalle affirme que *"dans ce pays l'industrie humaine consiste principalement dans l'élevage du bétail, duquel sont faits les abattages, le suif, et les cuirs de chèvre qui voguent vers Lima où, la ville conservant ce dont elle a besoin, ce qui représente vingt mille quintaux de suif chaque année, et la même proportion de cuirs de chèvre; le reste est réparti à travers le Pérou, et les cuirs montent à Potosí, et à toutes ces mines et villes de l'intérieur des terres, où l'on n'utilise pas d'autre vêtements que ceux du Chili"*¹⁰⁸.

L'influence et le dynamisme exercés par l'économie minière péruvienne, jointe au développement de l'industrie d'élevage, a débouché sur des évolutions substantielles du modèle de colonisation espagnole et sur l'impulsion du système perenne et très influent des grandes propriétés agricoles. A propos de la zone centrale du Chili, Borde et Góngora affirment que *"le développement de l'économie d'élevage incite les fermiers à construire de grandes propriétés terriennes fermement implantées dans le paysage, afin d'avoir plusieurs lieux de pâturages pour leurs vaches, moutons et*

¹⁰⁷ Borde, J. et M. Góngora. *Evolución de la propiedad rural en el valle del Puangue*, Santiago, Instituto de Sociología Universidad de Chile, 1956, p. 39.

¹⁰⁸ Alonso de Ovalle. *Histórica Relación del Reyno de Chile*, op. cit., p. 10.

*chèvres*¹⁰⁹. Dans la zone du Maule, par exemple, de grands propriétaires qui commerçaient avec Poposi s'étaient déjà solidement implantés dès le XVIII^e siècle, étant "si puissants qu'ils maintenaient continuellement sur leurs terres dix ou douze mille têtes de bétail bovin, et qui conservant tous les ans en prévision de l'hiver jusqu'à mille têtes réparties entre vaches et bœufs, les enfermaient dans un vaste pré riche en fourrages, où ils les laissaient grossir pour faire un abattage général à un certain moment"¹¹⁰.

Au début du XX^e siècle, la luzerne était déjà largement implantée dans la plus grande partie du centre et du sud du Chili, représentant le fourrage principal pour chacune des fermes et propriétés terriennes des provinces, comme le montrent clairement les informations agricoles rassemblées par Juvenal Valenzuela en 1923¹¹¹.

Le naturaliste français Claude Gay voit dans la luzerne le "vrai pourvoyeur de l'agriculture animale au Chili", signalant la présence et la "grande abondance" de la plante depuis la ville de Copiapó jusqu'au Biobío, puisque dans les provinces plus au sud elle rencontrait ses conditions naturelles de croissance grâce aux pluies et à l'humidité australes, et qu'au nord de Copiapó les juridictions territoriales correspondaient alors à la Bolivie et au Pérou. Selon Gay, cette plante a été introduite au Chili au moins depuis le XVII^e siècle, car le couvent de Saint-Domingue, situé dans le Chimba de la ville de Santiago, réunissait près de 1700 terrains de luzernes dont les parcelles de terre étaient louées au moins au double du prix des autres terrains que possédait le monastère¹¹².

Depuis le début du XIX^e siècle, toutes les grandes villes comme Santiago étaient entourées de champs spécialement destinés à la culture de la luzerne, tant pour

¹⁰⁹ Borde, J. et M. Góngora, *Evolución de la propiedad rural*, op. cit., p. 53.

¹¹⁰ Molina, Abate Juan Ignacio. *Compendio de la historia geográfica, natural y civil del Reyno de Chile. PRIMERA PARTE que abraza la historia geográfica y natural*, Madrid, Aduana Vieja, 1788 p. 372.

¹¹¹ Valenzuela, J. *Álbum Zona Central de Chile. Informaciones Agrícolas*, Santiago, Universitaria, 1923, 433p.

¹¹² Gay, C. *Historia Física y Política de Chile. Agricultura*, Tomo I, Santiago, Museo de Historia Natural, 1862, 492p.

nourrir les vaches et bœufs que pour fournir l'énergie nécessaire aux animaux que Gay décrit comme les *vrais prolétaires de l'économie animale*, c'est-à-dire les ânes et les mules. Une des activités agricoles les plus importantes de l'époque était naturellement la production de pâturages afin de fournir l'énergie nécessaire aux sources de mobilisation collective de la capitale. Jusqu'à cette époque, les dimensions de la ville étant plus limitées, les animaux de trait comme de transport humain s'alimentaient directement dans les fermes et les terrains bordant la ville, mais à mesure que celle-ci s'agrandissait la quantité quotidienne d'aliments nécessaires au contingent animal a naturellement augmenté de manière exponentielle, et son approvisionnement a été peu à peu pris en charge par les fermes et les propriétés qui fournissaient la capitale en fourrage par le transport de charrettes¹¹³.

Parmi les terrains de Santiago et ceux bordant la capitale *"il n'était pas rare de voir des champs vieux de 30, 40 ou même 50 ans d'existence sans que ses propriétaires ne pensent à renouveler ni même à rajeunir la luzerne qui pousse toujours en abondance"*¹¹⁴. Et de grands travaux d'irrigation, comme par exemple le canal du fleuve Maipo et son articulation au bassin du fleuve Mapocho, copié par plusieurs fermiers du pays, ont permis d'irriguer plus de 40.000 hectares auparavant mal exploités, transformant ainsi d'innombrables et *"arides chemins pierreux en prospères champs de luzerne"*¹¹⁵.

L'éditeur et bibliophile Santos Torredo indique pour sa part, à propos des principaux produits agricoles du Chili du milieu du XIX^e siècle, que la luzerne *"est la plante fourragère la plus importante que nous ayons, et elle se cultive depuis Copiapó jusqu'à Concepción. Selon la qualité du terrain, la luzerne se reproduit pendant plusieurs années, et constitue la plus grande richesse des champs destinés à l'alimentation et au*

¹¹³ Bengoa, J. *Historia Social de la Agricultura Chilena. Tomo II Haciendas y Campesinos*, Santiago, Sur, 1990, p. 25.

¹¹⁴ Gay, C. *Historia Física y Política* Tomo I, op. cit. p. 301.

¹¹⁵ Correa, L. *Agricultura Chilena*. Tomo II, Santiago, Nascimento, 1938, p. 105.

*gavage des animaux. La luzerne séchée ainsi que sa graine sont exportées depuis Valparaíso en grande quantité*¹¹⁶.

La Société nationale de l'agriculture du Chili, fondée en 1838, n'a commencé à faire de la propagande pour l'introduction d'autres fourrages qui puissent s'acclimater à la diversité des climats du pays qu'en 1870, puisque jusqu'à cette date la luzerne était pratiquement le seul fourrage connu et que l'un des principaux centres de distribution de graines (du moins dans le cas de la luzerne péruvienne) se trouvait à l'extrême nord, à Huasco. Par la suite, la fédération est parvenue à introduire à la fin du XIX^e siècle d'autres plantes fourragères telles que le trèfle violet, blanc et jaune, ainsi que la *Ray Grass* ou la *Ballica* anglaise, toutes des espèces qui n'ont jamais surpassé l'adaptation de la luzerne aux climats secs du nord du Chili, cette dernière étant jusqu'à aujourd'hui le fourrage par excellence dans les zones du nord, du centre et du sud du pays¹¹⁷. Pour sa part, la zone australe a depuis eu comme fourrage principal le trèfle, plante qui s'adapte avec plus grande facilité aux zones plus humides et qui possède un bon rendement avec de moindres niveaux de chaleur.

Principalement utilisée comme pâturage pour les animaux, la culture et la moisson de la luzerne au Chili était laissés à la charge des *inquilinos* et des *peones* des fermes¹¹⁸, qui après leur travail dans les champs devaient encore aller vendre le

¹¹⁶ Tornado, R. *Chile ilustrado. Guía descriptivo del territorio de Chile, de las capitales de provincia i de los puertos principales*, Valparaíso, Librerías i Agencias del Mercurio, 1872, p. 407.

¹¹⁷ Schneider, T. *La agricultura en Chile en los últimos cincuenta años*, Santiago, Imprenta Barcelona, p. 27.

¹¹⁸ A la différence de l'*inquilino* (archétype du travailleur dans le système agricole et la société rurale chilienne entre les XVII^e et XX^e siècles, qui en échange de son travail dans les fermes recevait des patrons un petit lot de terre en général situé aux limites des propriétés -ce qui rendait possible tout type d'abus contre lui et sa famille-), les *peones* étaient tout comme les vagabonds un groupe distinct à l'intérieur de la stratification de la population rurale du monde paysan colonial et républicain. Les *peones*, déambulateurs et ambulants, étaient en général des travailleurs temporaires des fermes qui y dormaient parfois (accolés à une famille d'*inquilinos* dans les dites *chinganas* (petites auberges) ou, la plupart du temps, laissés à l'extérieur exposés aux intempéries. Le *peón* était "un éternel candidat traînant dans les champs, volant ou travaillant comme tavernier, serveur, domestique, cocher, laquais, vendeur de légumes, d'eau ou garçon d'écurie", mais en général vivant dans des conditions très précaires et finissant par rentrer dans sa localité d'origine. (<http://www.memoriachilena.gob.cl/602/w3-article-3613.html#presentacion>). Sur ce sujet, voir les œuvres des historiens Mario Góngora *Origen de los "inquilinos" de Chile Central* (Universidad de Chile, Seminario de Historia Colonial, 1960) et Gabriel

fourrage coupé à dos de chevaux ou de mules appartenant à la propriété. Vers 1840, un chargement de luzerne récoltée à Santiago coûtait deux *reales* et demi, ou du moins on pouvait vendre entre 12 et 18 bottes de fourrage pour un demi *real*. D'autre part, une autre forme d'échange réalisé par l'intermédiaire des *peones* était que pour deux *pesos* par mois les travailleurs s'engageaient à fournir aux chevaux le fourrage nécessaire à leur alimentation quotidienne, renouvelant une ou deux fois par tranche de vingt-quatre heures la quantité de fourrage. Enfin il était possible d'envoyer directement les animaux paître dans les champs pour la moitié du prix, c'est-à-dire un *peso* par mois, indépendamment de si l'animal se nourrissait de jour ou de nuit¹¹⁹.

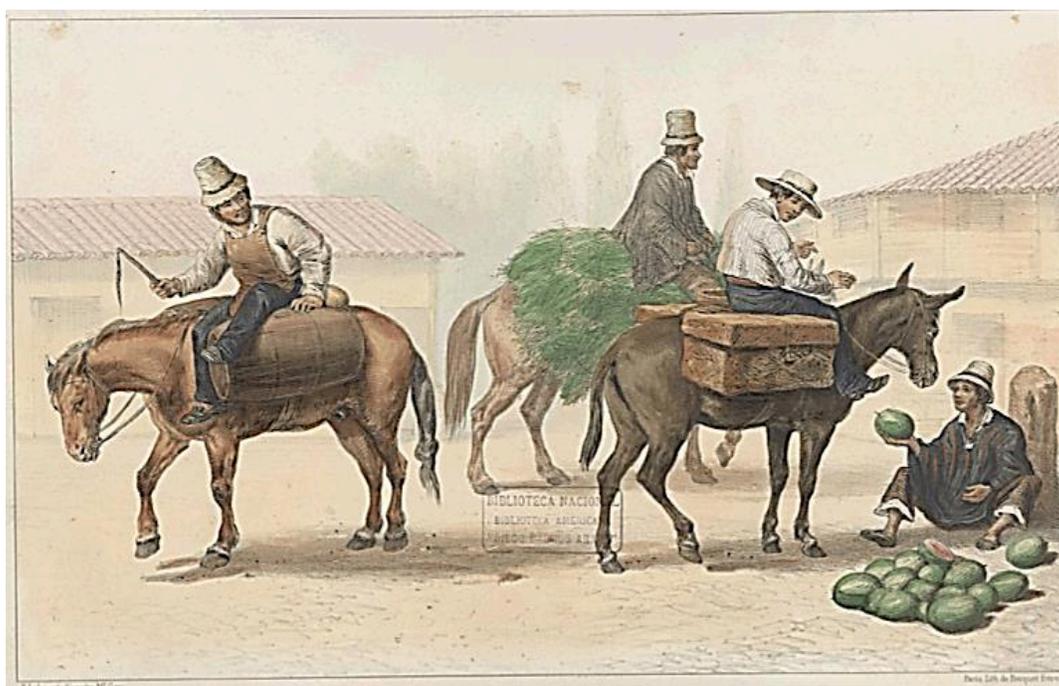


Image 2. Peones vendeurs de luzerne au Chili vers 1840.
(Gay 1862).

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, le prix de la parcelle de luzerne à Santiago se situait entre 60 et 80 pesos, alors que dans les provinces plus au sud du pays le prix pouvait être divisé de moitié. Cependant dans les villes du nord (Copiapó,

Salazar *Labradores, peones y proletarios. Formación y crisis de la sociedad popular chilena del siglo XIX* (Sur Ediciones, Colección de Estudios Históricos, 1985).

¹¹⁹ Gay, C. *Historia Física y Política* T.I, op. cit.

La Serena, Huasco, etc.) le prix était beaucoup plus élevé, étant donné la moins grande disponibilité des terres de labour et d'irrigation, ce qui pouvait multiplier les prix. A San Francisco de la Selva, capitale de Copiapó, frontière septentrionale du Chili à cette époque et porte d'entrée du désert d'Atacama, la parcelle de luzerne pouvait atteindre 100 pesos, alors que dans les villages situés à plus de six lieues (30 kilomètres) de cette ville, le prix était divisé de moitié.

Du fait des prix élevés maintenus par ce fourrage notamment dans le nord du pays, ajoutés à la spéculation dont ils faisaient l'objet pendant la saison hivernale, l'industrie de stockage du foin associée à celle de la confection de bottes de luzerne a commencé à se développer, particulièrement par les grands producteurs qui commençaient à voir dans l'industrie naissante de salpêtre du département alors péruvien de Tarapacá un débouché international pour le commerce de foin, tout comme l'était la vigoureuse industrie aurifère de Californie du milieu du XIX^e siècle. Gay témoigne de ce processus, entrevoyant déjà les actions des premiers entrepreneurs agricoles qui feront de la luzerne au Chili un précieux objet d'exportation mercantile: *"un intérêt évident qu'offre la luzerne à l'état de foin est celui de pouvoir être transportée comme plante commerciale à travers toute la côte pour nourrir les animaux de ces régions arides. Monsieur Aravelly a déjà entrepris cette sorte d'industrie et il recueillait jusqu'à 250 quintaux de foin par parcelle. Par la suite ce commerce a grandi, et tout porte à croire que ses proportions augmenteront avec le temps, surtout si les fermiers se procurent de bonnes machines de presse pour réduire les coûts de transport"*¹²⁰. Pour parvenir à cet objectif, le naturaliste conseillait aux principaux producteurs de luzerne chiliens d'importer des presses européennes qui réduisaient de 5 à 6 fois le volume du fourrage, lui donnant une densité comparable au bois et faisant en sorte que 400 kilos de luzerne n'occupent pas plus d'un mètre cubique de volume.

¹²⁰Gay, C. *Historia Física y Política* T.I, op. cit. p. 307.

Depuis lors, le rôle de cette plante en tant qu'objet mercantile d'exportation n'a cessé d'augmenter; alors que seuls 1200 quintaux métriques étaient exportés entre 1853 et 1854 , en 1873 ce chiffre avait déjà été multiplié plusieurs fois, atteignant en seulement vingt ans une quantité supérieure à 116.174 quintaux. Deux ans plus tard, en 1875, cette quantité atteignait 192.638 quintaux métriques. Cette évolution de la productivité est évidemment liée à ce que Gay recommandait plus tôt, c'est-à-dire le déploiement d'une importante machinerie agricole industrielle, chose restée pratiquement inconnue au Chili jusqu'aux années 1860.

L'Exposition Universelle de Paris de 1867, évènement qui a rassemblé la plupart de l'entreprenariat agricole chilien, représente l'une des principales incitations des entrepreneurs agricoles du pays pour s'équiper en machines industrielles. Les grands producteurs de fourrage et de bétail s'y délectent en assistant au défilé de tout type de machinerie agricole de pointe, dont les batteuses des célèbres marques nord-américaines et anglaises Pitts, Ransomes et Garret. Les moissonneuses-lieuses Ransomes & Sims, les andaineurs, semoirs et charrues mécaniques Cahoon, Smith, Garret, Hornsby & Sons, entre autres, y sont également l'objet de propagande¹²¹.

Bien qu'une certaine machinerie agricole existe déjà au Chili avant l'Exposition, surtout concentrée dans les grandes propriétés de Santiago et de Valparaíso, son augmentation à la suite de l'Exposition est exponentielle. Alors que le pays compte 137 batteuses en 1868, on en dénombre 285 un an plus tard. Elles atteignent 388 unités en 1870, et au cours de l'année 1871 elles sont plus de 500 à être comptabilisées. Pendant cette même année plus de 90 moissonneuses de la marque Hornsby & Sons sont importées, utilisées principalement pour la récolte de blé, d'orge, de linette et de luzerne dans les propriétés des principaux entrepreneurs agricoles promoteurs de l'industrialisation et de la mécanisation de l'agriculture au Chili, dont

¹²¹ Schneider, T. *La agricultura en Chile*, op. cit., p. 28.

Domingo Benzanilla, Miguel et Jorge Beauchef, Agustín Vives, Juan Gallo, Nicolas Schut et Javier Ovalle¹²².

Ce boom de l'exportation se limite cependant au bénéfice direct des grandes propriétés, domaines et /ou fermes, appartenant aux familles les plus riches du pays. Ainsi la principale exploitation du Domaine San Ignacio de Tango, de 833 hectares, situé dans la capitale chilienne et propriété de l'alors Président du Chili Arturo Alessandri, est consacrée aux pâturages et fourrages industriels, essentiellement la luzerne et l'orge. Entre 18.000 et 20.000 quintaux métriques de luzerne sont produits chaque année, pour seulement 6000 quintaux d'orge. Ce domaine est divisé en dix-sept champs pour une superficie totale atteignant quatre-cent parcelles. Concernant la production bovine de ce domaine et les machines qui lui sont associées, Anabalón et Urzúa remarquaient l'existence en son centre d' *"une magnifique chute d'eau alimentant une turbine de soixante chevaux de puissance (...) Jusqu'à 60 hommes dirigés par un technicien compétent travaillaient à cette tâche constituée par une industrie ad-hoc de San Ignacio del Tango. Il y a là deux presses hydrauliques et deux broyeurs de fourrage; deux andaineurs, mus par un moteur Clayton, complètent l'équipement du domaine dans la branche de l'industrie fourragère"*¹²³.

Dans le domaine d'Alessandri vivaient et travaillaient 300 personnes, comprenant hommes, femmes et enfants. Celui qui était alors président du Chili possédait d'autre part plus de 30 logements d'*inquilinos*, qui selon Anabalón et Urzúa vivaient dans des conditions extrêmement précaires. Les propriétés et colonies comme celles d'Alessandri et d'autres Présidents de la République ont fait l'objet de critiques acides dirigées notamment contre leurs entreprises agricoles, qui maintenaient des familles de travailleurs dans des conditions précaires, sans salaire ni accès à aucun des bénéfices que concentraient les strates les plus élevées du monde rural chilien à l'intérieur de leurs propres domaines (nourriture, éducation, médecins, portions minimales de terrains pour assurer leur survie, etc.). Tancredo Pinochet Le-

¹²² Schneider, T. *La agricultura en Chile*, op. cit., p. 109.

¹²³ Anabalón y Urzúa, I. *Chile Agrícola*, Santiago, Imprenta y Encuadernación Moderna, 1922, p. 5.

Brun, journaliste et précurseur de l'anthropologie chilienne, s'étant infiltré dans la propriété d'un autre Président du Chili, Juan Luis Sanfuentes, en se faisant passer pour un *peón*, donne une description détaillée des misères et mauvais traitements subis par les centaines de milliers de travailleurs ruraux chiliens dans les vastes terres de ceux qui concentraient le pouvoir, dans sa lettre "Inquilinos en la hacienda de Su Excelencia".

En ce qui concerne l'Amérique du nord, on sait que depuis le milieu du XVII^e siècle des agriculteurs principalement issus des îles britanniques ont tenté de développer de nouvelles cultures fourragères sur les terres nord-américaines afin d'augmenter la production de l'élevage, qui représente l'une des principales entreprises développées dans le contexte colonial. Ainsi en 1629 le colon et militaire anglais John Smith indique que la plupart des forêts entourant Jamestown, dans l'actuel État de Virginie, ont été coupées et "*converties en pâturages et en fermes: où poussent toutes sortes d'herbes et de racines que nous avons en Angleterre ainsi que du fourrage de la meilleure espèce qu'il puisse y avoir*"¹²⁴.

En conséquence de l'élan colonial, la production de luzerne est développée pleinement en Georgie, Pennsylvanie, Caroline du nord et New York pendant les années 1730, ce qui permet de supposer l'origine en des temps très anciens de la future dépendance entre le capitalisme fourrager et la fièvre de l'or californien, communément considérée comme inédite¹²⁵. Parallèlement à cela, et afin de favoriser la politique d'incorporation et d'acclimatation de plantes sur des terres distantes du continent européen, le parlement britannique promeut l'importation de graines dans les colonies d'Amérique du nord, associée à l'introduction et à la reproduction d'animaux domestiques et d'élevage.

Pendant les dernières années de la période coloniale, John Bew écrit *American Husbandry*, ouvrage dans lequel il formule de nouvelles remarques pour

¹²⁴ Crosby, A. *Imperialismo Ecológico. La expansión biológica*, op. cit., p. 176.

¹²⁵ Brough et al. 'The historical diffusion', op. cit., p. 14.

l'amélioration de l'agriculture industrielle dans les colonies britanniques d'Amérique du nord. La principale préoccupation de Brew est le rapport de rationnement agricole, c'est-à-dire le temps de jachère et la perte de rentabilité que cette pratique représentait pendant les périodes de repos des sols¹²⁶. Ainsi, tout comme Tartello's en Italie et Serres en France avant lui (voir la partie précédente), l'agronome anglais organise principalement ses recommandations en fonction des systèmes de rotation dans lesquels la luzerne joue le rôle central d'agent oxygénateur des terres, et permet par conséquent une plus grande productivité agricole par l'amélioration de celles-ci grâce à son profond réseau de racines et à sa grande adaptabilité aux terrains soumis à l'exploitation intensive. Dans ce cercle agro-industriel précoce, Bew justifie également ses propositions de massification fourragère en suggérant qu'un usage plus important de cette plante permet l'amélioration des excréments des animaux domestiques, avec pour conséquence à moyen terme l'augmentation de la productivité agricole, étant donné la qualité des engrais répartis dans les terres sans exiger d'avantage d'efforts humains¹²⁷.

Plusieurs grands propriétaires agricoles et éleveurs se sont employés à diversifier les cultures fourragères aux Etats-Unis. L'un d'eux, George Washington, a reçu en 1759 un assortiment de graines de luzerne et de trèfle provenant d'une entreprise londonienne afin de les tester sur ses propriétés. Après avoir essayé les graines dans sa ferme du Mount Vernon (son lieu de résidence puis de sa sépulture), Washington s'est particulièrement intéressé et décidé en faveur de la luzerne, achetant pendant les années 1798-1799 d'énormes quantités de graines à Londres, ainsi que quelques semoirs à traction animale. Ces derniers avaient selon lui été achetés pour des "raisons d'humanité", bien que, comme on le sait, Washington a

¹²⁶ Question clairement importée d'Europe, car à cette même époque un membre de la Société agronomique de Madrid affirmait à propos de la plante qui nous occupe: *"Voilà la raison principale sur laquelle repose mon sentiment: que planter de luzerne, de mielgue et des autres herbes reconnues comme bon fourrage les terres qui devaient demeurer au repos deux années ou plus dans tout le pays, est le moyen le meilleur et le plus adéquat, pour y accélérer la culture des fourrages, sans préjudice sur le labour, avec de sensibles améliorations pour le laboureur du fait que ce fourrage est très bon pour les espèces de bétails majeurs comme mineurs, de champs comme de travail, et pour la reproduction; et le fourrage est meilleur et beaucoup plus substantiel que celui que donne naturellement la terre"*. (De Sancha, 1787: 31).

¹²⁷ Russelle, M. 'Alfalfa. After an 8,000-year journey', op. cit., p. 258.

profité pleinement de la politique esclavagiste avant et pendant son mandat présidentiel, et a conservé de nombreux esclaves africains et indigènes, dont beaucoup d'entre eux ont été hérités pendant sa jeunesse¹²⁸.

Thomas Jefferson a également importé des graines de luzerne, cette fois parisiennes, et a testé la production de ce fourrage sur ses propriétés, en plus d'en distribuer à des amis et invités.

En 1819 le gouvernement fédéral des Etats-Unis continue d'introduire des plantes étrangères sur son territoire de manière systématique, exigeant dès 1827 aux consuls d'appliquer cet ordre au nom de la "fortification de l'industrie nationale". En 1832, le botaniste nord-américain Lewis Schweinitz transmet au Lycée d'Histoire naturelle de New York un catalogue de 137 plantes susceptibles d'être implantées. Parmi elles, plus de 91 espèces euroasiatiques étaient déjà parfaitement acclimatées dans la seule Californie une vingtaine d'années plus tard, représentant à l'échelle de la région près de 63% des champs, 66% des bois et 54% du maquis. Cette situation, parallèlement à l'introduction de nouveaux animaux destinés à approvisionner les villes naissantes en viande et en force de travail, a conduit Crosby à affirmer -bien que de manière exagérée- que *"les herbes indigènes ont complètement disparu de l'Amérique du nord britannique et française suite à l'arrivée et à la diffusion de ces animaux, et elles ont seulement survécu dans les creux et les fissures"*¹²⁹.

Une autre voie de distribution est d'autre part ouverte afin d'approvisionner la partie occidentale des Etats-Unis, et notamment la zone frontalière entre le Mexique et la Californie. Dans cette dernière, les missions franciscaines imposent dès le début du XVIII^e siècle la conversion des différents peuples indigènes nomades chasseurs-cueilleurs au catholicisme et à l'agriculture, la luzerne constituant une voie privilégiée pour la sédentarisation et l'installation de ranchs et de villages destinés à l'agriculture et à l'élevage. L'élevage commercial ovin était déjà l'activité principale en long et en

¹²⁸ Ambrosoli, M. 'D'Europe aux Amériques. La diffusion de la Medicago', op. cit., p. 31.

¹²⁹ Crosby, A. *Imperialismo ecológico*, op. cit. p. 177.

large de cette frontière depuis la conquête européenne, demeurant d'une grande importance au moins jusqu'à la fin de la guerre civile américaine.

Toutefois, comme dit précédemment, ce n'est qu'avec la découverte d'or en Californie que la luzerne acquiert une importance de premier plan dans l'histoire socio-économique des Etats-Unis, s'insérant dans une chaîne d'évènements qui, s'ils ont apporté des bénéfices colossaux -et fugaces- à une poignée d'investisseurs, ont également eu des conséquences néfastes pour la plus grande partie des populations indigènes locales, conséquence non seulement de l'occupation et de l'intervention sur leurs territoires, mais aussi du processus conjoint de déplacement forcé découlant de la pression démographique exercée non seulement par les aventuriers et investisseurs nord-américains et étrangers, mais aussi, à une plus grande échelle, par les milliers de vaches, bœufs, chevaux, mules, ânes et cochons arrivés avec eux.

Un témoin de l'époque affirme à ce sujet: *"Il ne paraîtra pas étrange au lecteur, en vue de ce que nous avons dit, qu'en moins de quinze ans 'Nuestra Señora de los Ángeles' se soit transformée, grâce aux torrents qui jaillissent du fond de toutes ses collines, en une ville enchanteresse, bordée de riches vergers et de vastes et magnifiques fermes et domaines. 'Nuestra Señora de los Ángeles' est aujourd'hui une ville cosmopolite où un millier ou deux d'indiens nus ont été remplacés par de joyeux et industriels français ou nord-américains, et les frères franciscains par des hébreux, maltais, espagnols, égyptiens, de toutes les races du monde, spécialement de celles qui habitent les climats propres au sud de l'Europe"*¹³⁰.

Pendant ce processus de colonisation industrielle, la guerre contre les indigènes a été ouverte et manifeste. Deux ans après la découverte de l'or californien en 1848, plus de cent-mille indigènes nord-américains sont morts des mains des agents du processus colonisateur. Un an plus tard, pendant la phase finale de son mandat, le premier gouverneur de l'Etat, Peter Burnett (1849-1851), déclare

¹³⁰ Hernández, R. *Los chilenos en San Francisco de California (recuerdos históricos de la emigración por los descubrimientos de oro, iniciada en 1848)* Tome I, Valparaíso, Imprenta San Rafael, 1930, p. 191.

publiquement que la "guerre entre les races" ne cesserait qu'avec "l'extinction de la race indienne en Californie", étant donné son "obstacle" aux progrès de la nation, question loin d'être mineure, surtout si l'on considère qu'au milieu du XIX^e siècle la population indigène de Californie représentait près d'1/3 de la population indigène totale du territoire compris dans les Etats-Unis¹³¹. C'est sur des déclarations comme celles-ci et avec ce même degré d'agressivité que sont fondées les actions débouchant sur ce que plusieurs chercheurs contemporains -dont beaucoup sont descendants d'indigènes- ont décrit comme une succession d'évènements chaotiques qui sous-tendent la si célèbre et caricaturée "fièvre de l'or" californienne, et parmi lesquels on retient particulièrement les campagnes de capture d'indiens par des bandits et marchands nord-américains et étrangers afin de les réduire à une condition sous-humaine et de les mettre à disposition, en tant qu'esclaves, aux milliers de lavoirs d'or créés et des autres travaux associés à cette véritable tempête industrielle (grands travaux hydrauliques pour l'agriculture, dégagement de forêts et de prairies naturelles pour l'élevage, construction de chemins et de ports, etc.)¹³².

Au milieu de ce processus, sans cesser de reproduire la vision darwiniste sur la supposée "minorité d'âge indienne", mais tout en interrogeant fortement le traitement réservé aux indiens, et même reconnaissant précocement ce que la jurisprudence indigène considère aujourd'hui comme la préexistence des systèmes de droit coutumier de propriété, l'éditorial du quotidien *Daily Alta California*, siégeant à San Francisco, publie le 15 janvier 1851 une réflexion profonde sur les abus envers les indigènes pendant la fameuse fièvre de l'or californienne¹³³.

¹³¹ "A war of extermination will continue to be waged between the races until the Indian race become extinct" Peter Burnett, 1851. https://governors.library.ca.gov/addresses/s_01-Burnett2.html Site consulté le 7 avril 2019

¹³² Sur ce sujet, voir l'œuvre préfacée par le descendant indigène Cahuilla Edward Castillo: *Exterminate Them! Written Accounts of the Murder, Rape, and Enslavement of Native Americans during the California Gold Rush, 1848-1868*. Clifford E. Trafzer & Joel R. Hyer (Eds.). Michigan State University Press. 1999.

¹³³ "Nous n'espérons pas seulement que les mineurs et les gens en général fassent une pause et laissent la raison et la justice guider leur conduite envers les sauvages ignorants et affamés, mais que nos législateurs et tous ceux qui jouissent d'une haute confiance publique usent de leur influence pour stopper les effusions de sang (...) Les dollars, centimes et toutes nos perspectives de profits et de possessions rentables ne devraient pas être les seuls à guider nos conseils et notre conduite. Il y a aussi une question de justice, d'humanité, de droit, de religion. Ils sont les propriétaires originaux de ce sol. Toutes les associations de

La découverte de l'or a eu lieu dans une colonie agricole appelée Nouvelle Helvétie, fondée par une compagnie de migrants suisses originaires de Zurich. La dite fièvre de l'or californienne a apporté avec elle l'introduction de la culture industrielle de la luzerne à travers différents canaux, un des plus connus étant les échanges commerciaux avec les propriétaires et fermiers de la zone centrale du sud du Chili.

C'est dans ce contexte que des milliers de mineurs et de marchands issus de tout le pays arrivent à San Francisco pour participer à la fièvre de l'or, apportant avec eux des graines de luzerne (appelée depuis *Chilean clover*) pour commercer à petite ou à grande échelle avec les grands producteurs de lait et les éleveurs de bêtes de transport et de somme (bœufs, mules et chevaux)¹³⁴. Ce mouvement est aussi en partie encouragé par Balie Peyton, alors ministre plénipotentiaire des Etats-Unis au

*leurs vies se trouvent ici. Leurs traditions se trouvent ici. Les arbres que nous abattons sont les volumes de leurs histoires non écrites. Les sommets des montagnes sont leurs temples; les ruisseaux que nous réservons pour l'or étaient les greniers pour leur nourriture, leurs ports de pêche détruits et leurs approvisionnements suspendus (...) Imprudents qu'ils étaient, nos gens ne se sont pas arrêtés devant ces résultats inévitables. Ils ont abusé de la confiance et de l'amitié des indiens crédules, ils les ont volés et assassinés sans commettre d'erreurs et, en résumé, ont perpétré tous ces outrages contre l'humanité, la décence et la justice (...) N'est-il pas l'heure de faire une pause et de se demander s'il y a quelque raison en cette affaire? Nous leur faisons la guerre et les anéantissons, mais est-ce vraiment la meilleure politique? est-ce humain? est-ce civilisé? est-ce chrétien? Nous répondons que ça ne l'est pas. L'indien a ses vices; il faut déplorer le fait que l'homme blanc est vieux, beaucoup plus vieux que ces pauvres enfants de la nature. Mais ne savons-nous pas aussi qu'ils ont vécu dans les termes les plus amicaux avec nous jusqu'à ce que l'oppression ne brise les liens entre les races? Nous les avons mis au pied du mur. Nous les avons chassés des vallées où leurs flèches cherchaient la viande, des fleuves où ils capturaient leurs poissons, nous avons détruit leurs chênes; nous avons coupé et brûlé leurs graines d'herbe silvestre (...) Serait-il possible que Dieu ferme les yeux sur une telle cruauté et qu'il bénisse les personnes coupables de cette indignation? Nous demandons une fois de plus la modération par des actions. Que tous les bons citoyens tendent la main. Evitons autant que possible une guerre indienne. Une telle calamité ne le serait pas seulement pour les indiens. Elle coûterait la vie à de nombreux citoyens précieux. Et si elle s'achevait par la destruction totale des tribus indiennes, ce serait à un prix en or et en sang horrible à contempler, pour lequel il ne pourrait jamais y avoir de recouvrement adéquat, et ce serait un résultat sur lequel le philanthrope, le chrétien et tout homme de cœur véritable se lamenterait comme de l'ultime péché d'injustice nationale, de violence et d'oppression" Dans: E. Trafzer & Joel R. Hyer (Eds.), *Exterminate them!*, op. cit. p. 37-38 (traduction de l'anglais par l'auteur).*

¹³⁴ En ce qui concerne l'émigration chilienne vers la Californie pendant la fièvre de l'or, il a été affirmé que "l'or de la Californie a été pour le Chili un facteur de dépeuplement. On ne possède pas de statistiques précises sur cet épisode, et il n'était pas possible d'en réaliser; mais (...) il n'est pas exagéré d'estimer le nombre de chiliens ayant émigré dans ce pays entre les années 1848 et 1852 à au moins trente mille (...) A l'exception naturellement des Etats-Unis et du Mexique, il n'y aura probablement pas eu d'autre pays dans le monde qui réponde avec un plus grand nombre de bras aux gigantesques entreprises improvisées de cette région, dans ces vallées transformées en véritables fourmillières par la soif de l'or des hommes". Hernández, *Los chilenos en San Francisco de California*, op. cit., p. 191.

Chili, qui ayant remarqué la longévité des plantations de luzerne dans ce pays fait la promotion de la production de fourrage auprès des éleveurs nord-américains¹³⁵.

A propos de ce panorama général, l'homme politique et historien chilien Benjamín Vicuña Mackenna, connaisseur et témoin de ce processus lors de son séjour en Californie pendant son exil, affirme qu' *"étant donné la mauvaise répartition et le faible nombre d'habitants du pays, le Chili a été celui qui a contribué à plus grande échelle à la croissance de cet équipage d'argonautes du XIX^e siècle, car il n'y a pas eu de mineur aventurier, de fermier de fortune ou de cultivateur de légumes et de luzerne qui n'emploie des groupes de travailleurs allant de cinq à cent peones, surtout des mineurs d'or"*¹³⁶.

La construction de lavoirs d'or et le développement concomitant de villes ont été réalisés par l'occupation d'anciens prés et pâturages naturels, entraînant paradoxalement le besoin d'approvisionnement en fourrages artificiels par la mise à profit de territoires officiellement décrétés comme étant "inaptes" ou "inhabités", mais traditionnellement habités par plusieurs populations indigènes dont la reproduction dépendait principalement de la transhumance, de la chasse et de la cueillette. Ainsi *"en 1852 un immense espace dégagé s'étendait vers l'orient depuis San Francisco, que les californiens mexicains appelaient 'El Potrero'. Aujourd'hui tout cela fait partie de la ville, comme le Marais fait partie de Paris. En conséquence, les notables de San Francisco ont créé un nouveau pré qu'ils ont appelé Potrero Nuevo. Aujourd'hui ce deuxième champ est aussi devenu la ville. L'extension de San Francisco atteint aujourd'hui une superficie de vingt-six mille acres, c'est-à-dire 625.000 mètres carrés avec 137 mille lots de terrain; et elle est susceptible dans sa forme actuelle d'accueillir 867.139 habitants"*¹³⁷.

¹³⁵ Putnam, D. *History, importance and production dynamics of alfalfa in California*, Davis, University of California, 1996, p. 2.

¹³⁶Hernández, R. *Los chilenos en San Francisco de California*, op. cit., p. 191.

¹³⁷ *Ibidem*, p. 118.

L'organisation agraire californienne précédant la fièvre de l'or se compose principalement d'un ensemble d'éleveurs qui concentrent la plupart de la production de richesse, consistant principalement dans le commerce de peaux de bêtes et de suif via les ports de l'est du pays. La ville représente quant à elle l'un des pôles principaux de la demande de ces produits à travers le développement de l'industrie tanière et de la cordonnerie. Alors qu'en 1849 la part de la population immigrée en Californie approche les 26.000 habitants, en 1850 ce chiffre atteint les 115.000 habitants, et en 1852 il s'élève à 225.000. La valeur marchande du bétail augmente aussi considérablement, puisqu'avant la fièvre de l'or elle ne dépasse pas les 4 dollars par tête, alors qu'en 1850 une tête de bétail peut atteindre 500 dollars¹³⁸.

Outre le fait de détourner le lit des fleuves et de déssecher les lagunes et les plaines alimentant jusqu'alors le bétail indigène et les autres animaux sauvages, une autre manière de créer des champs de fourrage consiste dans la perforation systématique de puits artisanaux. En avril 1878 il existe en Californie pas moins d'un millier de ces puits répartis dans tout l'Etat, avec lesquels apparaissent *"les sources bénéfiques, rafraîchissant l'atmosphère et irrigant les terres, sur des milles entières d'un territoire, hier âpre et aride, aujourd'hui resplendissant de champs de luzerne, de fermes, d'arbres fruitiers et de champs de céréales"*¹³⁹.

Un autre chilien à avoir participé à la fièvre de l'or californienne est Vicente Pérez Rosales, mineur fortuné, entrepreneur agricole et agent de la colonisation allemande dans les villes de Valdivia et de Llanquihue dans le sud du Chili, justement après avoir fait partie du processus colonisateur industriel nord-américain. Dans son carnet de voyage, il écrit sur les pâturages et sur la reproduction du bétail de bovins en Amérique du nord, ainsi que sur les échanges commerciaux avec le Chili: *"il est possible de calculer la qualité des champs pour la multiplication des animaux domestiques, si l'on garde en présence que l'introduction des vaches en Californie n'est vieille que d'une centaine d'années et qu'en 1846 leur nombre s'élevait à 300.000, parmi*

¹³⁸ Putnam, D. *History, importance and production dynamics*, op. cit. p. 2.

¹³⁹ Hernández, R. *Los chilenos en San Francisco de California*, op. cit., p. 308.

*lesquelles soixante mille allaient chaque année à l'abattoir, remplissant les côtes de saloirs et venant même jusqu'à Valparaíso concurrencer notre marché avec leur suif*¹⁴⁰.

Selon d'autres témoignages de l'époque, dans le seul comté de Kern près d'un demi-million de dollars ont été dépensés en travaux d'irrigation, principalement pour le détournement de fleuves et la construction de canaux d'irrigation dont les volumes atteignaient en peu de temps ceux des lits naturels; *"un voyageur qui vient de parcourir ce district en janvier 1878, rendant compte aux lecteurs de ses correspondances agricoles, dit avoir vu avec étonnement dans ces parages certains canaux de 40 milles de long et d'autres de 125, 150 voir 175 pieds de large, c'est-à-dire qu'en Californie on n'irrigue plus par des canaux, mais par des fleuves"*¹⁴¹. D'autre part, dans une autre ferme de la vallée du même nom appelée "le ranch de Livermore", *"ses propriétaires avaient dépensé 400 mille pesos; mais avaient assuré en janvier dernier une rente de 150 mille pesos, produit essentiellement de leurs champs de luzerne sur lesquels paissaient quatre mille vaches, sept mille moutons et deux mille porcs. Dans le centre et le sud de la Californie ils font jusqu'à quatre moissons de luzerne par an, et cette herbe est si consistante que la moisson de chaque parcelle pèse six tonnes, ce qui font vingt-quatre tonnes -528 quintaux-. Dans le ranch de Livermore, ils ont entreposé dans les greniers en janvier dernier six mille tonnes de luzerne séchée qui, à raison de 15 pesos la tonne, valaient 90 mille pesos"*¹⁴².

Alors que par ailleurs, un seul grand propriétaire de ce territoire cultivateur vétéran de luzerne au Chili, appelé Mr. Souther, *"non content d'avoir perforé deux puits artisanaux qui lui procurent quarante mille galons d'eau par heure, a creusé deux canaux, un de 9 milles et un autre de 19 milles, avec lesquels il irrigue actuellement son domaine entier de sept mille acres, soit 180.000 mètres carrés, dont 70.000 sont occupés*

¹⁴⁰ Pérez Rosales, V. *Diario de un viaje a California 1848-1849*, Santiago, Sociedad de Bibliófilos Chilenos, 1949, p. 68.

¹⁴¹ Hernández, R. *Los chilenos en San Francisco de California* T. II, op. cit., p. 298.

¹⁴² Hernández, R. *Los chilenos en San Francisco de California* T. II, op. cit., p. 314.

*par la plus pure et vigoureuse luzerne du Chili, graine préférée des éleveurs et des producteurs de lait de Californie"*¹⁴³.

Avec des attentes similaires et dans des proportions semblables, un ingénieur hydraulique appelé Mr. Brereton, avec une expérience industrielle en Inde, propose d'*"irriguer une superficie de près de 2.800.000 acres, au coût de 7.660.000 pesos, et nous ne doutons pas le moins du monde qu'il faut procéder ainsi. Dans le territoire voisin de l'Idaho, qui est encore un désert, les habitants s'emploient à détourner deux petites rivières, la Boise et la Snake, dans un delta de 30 milles carrés autour de Boise City (...) On envisage une entreprise semblable dans le territoire du Montana, pour la rivière Jefferson; et dans l'Utah, le pays des mormons, qui ne vivent que d'amour et d'eau fraîche, la même chose sera faite dans un vaste district appelé South Jordan. En ce qui concerne la Californie, ils ont déjà commencé à vider le lac Tulare, dans la rivière Sainte Anne, pour le déverser sur les champs au sud, de la même manière qu'ils ont détourné il y a peu le puissant fleuve Colorado, non dans le golfe de Californie, où l'avait placé la main de Dieu, mais dans le désert du même nom, où le paradis est rené sous le tropique"*¹⁴⁴.

Des millions de tonnes de fourrage sec, stockés dans des hangars en vue d'une demande constante et croissante, fournissent naturellement la base économique nécessaire pour alimenter un marché dirigé par les spéculateurs agro-industriels W. Jones et H. Williams, qui pour se prémunir contre les conséquences d'épisodes potentiels de sécheresse ont agrandi leurs entrepôts, abritant plusieurs tonnes du précieux fourrage, et *"ont commencé à le vendre à des prix fixés sous la panique. Tout annonce, en un mot, que le comté de Los Angeles va augmenter ses produits et sa richesse de cinquante pour cent de celle qu'il a atteint dans les années précédentes les plus prospères"*¹⁴⁵.

¹⁴³ *Ibidem*.

¹⁴⁴ Hernández, R. *Los chilenos en San Francisco de California* T. II., op. cit., p. 296.

¹⁴⁵ *Ibidem*.

C'est par de grands travaux liés en particulier à la production industrielle de fourrage artificiel que la Californie s'est forgée l'un des emblèmes caractéristiques de cet état pendant la fièvre de l'or, les investisseurs et ingénieurs du pays ayant pour coutume d'affirmer publiquement que l'industrie régionale s'était "émancipée du climat". Face à cela, un des témoins cités plus avant ajoutait: *"il est vrai que les yankees de Californie, de la même façon qu'ils démolissent une montagne à l'aide d'un jet d'eau pour lui extraire jusqu'au dernier atome d'or, sont capables de creuser la terre d'un bout à l'autre pour sortir de ses entrailles la source d'eau dont ils ont besoin, puisque cette dernière est pour eux simplement de l'or liquide"*¹⁴⁶.

Depuis les années 1850 les graines de luzernes commencent à circuler dans le but d'intéresser les nombreuses associations d'agriculteurs à les essayer sur leurs terres, mais cette fois sous le contrôle du Bureau des Brevets des Etats-Unis. Les graines doivent être cultivées afin d'obtenir de nouvelles espèces de graines, et en plus grand nombre, et les résultats doivent en conséquence être rapportés et enregistrés dans le bureau. C'est dans ce contexte qu'une voie importante de distribution fourragère est déployée, associée à de petits agriculteurs et expérimentateurs de l'hybridation.

D'autres voies de distribution de cette plante sont le résultat d'initiatives surtout liées à des membres de missions d'organisations religieuses, dont des groupes mormons qui immigrent aux Etats-Unis dans les années 1850 avec des graines originaires de Liverpool¹⁴⁷. John Parry est l'un deux ainsi qu'un autre citoyen nommé Morris. Tous deux ont été missionnaires en Grande-Bretagne; et alors qu'ils exécutent leur tâche au pays de Galles, ils remarquent l'existence de champs de luzerne sur les terre-pleins des voies de chemin de fer qui traversent la rivière Dee, et notent que les racines de cette plante, malgré cet environnement, atteignent douze à quatorze pieds de long. Après s'être renseignés sur l'origine de ces graines, ils en achètent plusieurs kilos à Liverpool et embarquent avec elles vers les missions de l'Utah. Une fois les

¹⁴⁶ *Ibidem*.

¹⁴⁷ Brough et al. 'The historical diffusion', op. cit., p. 17.

champs semés, les missionnaires commandent de nouvelles graines, cette fois en provenance de Wanshington, et reçoivent un paquet de *Chilean clover*. Celles-ci sont alors plantées dans les missions de Santaquin, au sud du lac Utah, en 1851.

Pendant une période d'absence des autorités missionnaires, entre 1853 et 1854, a lieu une rébellion indigène connue sous le nom de *Walker War*, avec à sa tête le chef indigène *Shoshone Walkara*. A son retour des îles Sandwich en 1855, le missionnaire Parry relate avec étonnement que ses champs de luzerne ont survécu à la guerre Walker, bien qu'ils aient passé plus de deux ans sans irrigation permanente et subissant les aléas naturels de température propres au comté¹⁴⁸.

La luzerne pénètre dans l'Utah depuis la Suisse en 1861, et elle est plantée en 1864 par William Wrighton et George Reeder. Tous deux sont immigrés horticulteurs et assistent régulièrement aux conférences réalisées à l'église des Saints des Derniers Jours à Salt Lake City, où ils font commerce des graines de luzerne originaires de Suisse avec les autres spectateurs. Ces graines sont par la suite plantées à Brigham, et l'espèce se diffuse au cours des années 1860 parmi les autres horticulteurs religieux.

Le mormon Isaac Goodwin rapporte quant à lui de la luzerne en Utah depuis la Californie et la plante en 1860. Goodwin est connu pour être l'un des premiers introducteurs de la luzerne californienne en Utah à travers le procédé consistant à séparer les graines avec un moulin à café, et commence par ce procédé à vendre les graines à ses voisins et compagnons d'église à un dollar la livre. En quelques années, la souche se diffuse ainsi parmi les voisins agriculteurs et les autres mormons de l'Utah.

En plus de ceux déjà nommés, on trouve dans les rangs des marchands mormons de graines de luzernes de renom Eli. B. Klesey et Cristopher Layton, qui

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 15.

entrent en Utah en 1847 avec des graines de luzernes provenant d'Angleterre, où Klesey était encore en 1851 le président de l'église mormone du pays¹⁴⁹.

Dans les années 1860, la luzerne de l'Utah commence à gagner du terrain sur les autres espèces fourragères, étant particulièrement liée aux migrants mormons. En appelant à occuper des "terres sans valeurs" et en prêchant leur culture depuis leur chaire, des membres de l'Eglise des Saints des Derniers Jours commencent à inciter les fidèles à planter trois ou quatre rangées de luzerne (entre 2.100 et 2.800 m²) dans leurs jardins pour nourrir leur bétail domestique -notamment les vaches- pendant une année entière.

Une autre initiative notable de l'histoire agraire nord-américaine est attribuée à Wendelin Grimm (1818-1890), immigré allemand dont la venue aux Etats-Unis date de 1857. Grimm plante dans une parcelle choisie de sa ferme du Minnesota près de 20 livres (9 kgs) de ses propres graines rapportées d'Allemagne, nommées à l'époque *Ewiger Klee* (luzerne, en allemand). Bien que les hivers du Minnesota soient plus rudes que ceux de sa terre natale de Kilsheim, sa production de fourrages commence par donner de bons résultats, si l'on considère qu'une bonne partie de sa production d'origine n'a pas été capable de supporter les basses températures du midwest nord-américain. Conscient de l'opportunité et de la vulnérabilité de la situation, Grimm s'emploie à sélectionner avec un soin particulier les graines des plantes qui survivent et affrontent le mieux chaque hiver. Ainsi, il garde chaque année les graines des plantes ayant survécu et les plante à nouveau au printemps suivant. Grâce à cette méthode, il acclimate la luzerne au nouveau contexte géographique, parvenant même en 1874 à ce que ses cultures soient les seules survivantes des hivers les plus rudes enregistrés au Minnesota pendant cette décennie. Différents intermédiaires ont joué un rôle central dans le commerce de graines de luzernes constitué par Grimm. L'un d'eux est l'immigré suisse George de Toit, qui commercialise les graines de Grimm dans le comté de Carver, à New York, devenant rapidement un banquier aguerri, tout

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 17.

comme Arthur Lyman, qui répartit les graines du Minnesota parmi les associations d'agriculteurs et de scientifiques grâce à qui la popularité des graines de Grimm s'est maintenue pendant la plus grande partie du XX^e siècle, avant que les graines de luzerne ne commencent à être l'objet de modifications génétiques plus importantes.

Depuis cette période les graines de Grimm ont acquis une grande célébrité et intéressent jusqu'à aujourd'hui les agriculteurs nord-américains; la *luzerne Grimm* constitue actuellement la troisième culture fourragère la plus grande des États-Unis, représentant une superficie cultivée de près de 60 millions d'acres (environ vingt-quatre millions d'hectares) et une valeur estimée aux alentours de 3.4 milliards de dollars annuels, constituant la source principale d'accumulation de capital des descendants et héritiers du patriarche allemand¹⁵⁰.

Un autre type de luzerne connu pour sa résistance aux basses températures est la graine *Medicago falcata* appelée communément "luzerne jaune", qui pénètre aux États-Unis par les associations de petits agriculteurs pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans les années 1870, dans le mid-ouest américain, on commence à mettre en place des mesures pour agrandir et améliorer les cultures de blé, en instaurant une mesure dont les conséquences sont encore visibles aujourd'hui, consistant à mélanger des graines de luzerne et de blé pour combattre les hivers. La *Medicago falcata* est un fourrage hybride, dont les prémisses remontent jusqu'en Sibérie, raison pour laquelle on la trouve plus facilement et en abondance (que la *Medicago sativa*) en Russie, en Mongolie et dans les zones surélevées de l'Himalaya.

En ce qui concerne la production fourragère dans des environnements froids, le département de l'agriculture des États-Unis nomme à la fin du XIX^e siècle celui qui sera officiellement connu comme le premier "explorateur de plantes" nord-américain. La fonction est attribuée à Neil Hansen, un horticulteur de la Station agricole expérimentale du Dakota du sud. En 1897, Hansen est envoyé en Europe orientale et

¹⁵⁰ Ambrosoli, M. 'D'Europe aux Amériques. La diffusion de la *Medicago*', op. cit.

en Asie avec la mission spécifique de recueillir des informations et des graines de luzerne résistantes aux épisodes de sécheresse et de froid. Parmi les presque 2.000 milles que Hansen parcourt par la terre, plus de 3.000 sont effectuées en *Tarantass*, un véhicule de traction animale largement utilisé en Russie pendant la première moitié du XIX^e siècle. Sa caractéristique principale est son adaptation/transformation en traineau grâce à la possibilité de démonter le châssis suspendu entre les roues et sur lequel ses occupants peuvent se déplacer. Ce moyen de transport est particulièrement utile à l'exploration de Hansen, puisqu'il lui permet de s'introduire dans des lieux difficiles d'accès et de contacter des populations natives connaisseuses de cette plante, mais aussi de constater par ses propres observations les limites septentrionales de la luzerne en Asie et en Europe orientale, dans des environnements particulièrement froids. Dans son journal de voyage, Hansen note ainsi:

"Au large de la Volga, dans les stations expérimentales des régions sèches de la Russie de l'Europe de l'est, j'ai constaté que cette plante vivait bien, et quand je suis parvenu au désert et aux régions semi-désertiques de Turcomanie, de Bokara et de Semiretchnisk, provinces du Turkestan russe, toutes à l'est de la mer Caspienne, j'ai réalisé une étude approfondie de la plante. Là vivaient des milliers de chameaux et des nuages de poussière si épais qu'une éponge humide était souvent essentielle à la respiration. Mais ce que j'avais vu de cette plante était si compliqué que je ne me suis pas arrêté avant d'avoir obtenu un total de 18.000 livres de graines, principalement issues des sections de cultures de cotons des Sarts ou des mahométains natifs. La raison principale qui m'a poussée à faire le voyage par la terre de plus de 2.000 milles (1.300 par chariot et 700 par traineau) depuis Tashkent, la capitale du Turkestan russe, jusqu'à Omsk en Sibérie, en passant par Kuldja (aujourd'hui Yining) dans l'ouest de la Chine, a été de suivre la piste de cette plante jusqu'à ses limites septentrionales, qui se trouvent près de Kopal, en Sibérie (latitude 45°10', longitude 79°10' à l'ouest du méridien de Greenwich)"¹⁵¹.

¹⁵¹ Russelle, M. 'Alfalfa. After an 8,000-year journey', op. cit., p. 259.



Image 3. Neil Hansen (portant un chapeau et une veste blanche), explorateur de plantes nord-américain sur un tarantass tiré par une mule et chargé de luzerne.
(Russelle, 2001)

Les graines importées par Hansen aux Etats-Unis depuis le Turkestan, ainsi que celles développées par Wendelin Grimm, sont les seules qui ont résisté aux hivers du Midwest. D'après le phyto-explorateur, le rude hiver de 1898-1899 détruit pratiquement la moitié de la production fourragère du Nebraska, du Colorado et du Wyoming. Mais dans la station agricole expérimentale de Brookings, malgré des températures minimales enregistrées de près de moins quarante, la luzerne importée du cœur de l'Asie survit sans problèmes majeurs, et en conséquence est distribuée aux différentes stations gouvernementales et expérimentales¹⁵².

Dans des voyages postérieurs en Sibérie, Hansen importe de grandes quantités de *Medicago falcata*, une espèce hautement résistante au froid. Plusieurs projets d'amélioration et de modification de ces variétés sont à leur tour lancés dans

¹⁵² Russelle, M. 'Alfalfa. After an 8,000-year journey', op. cit.; Coburn, F. *The book of alfalfa. History, cultivation and merits*, op. cit., p. 8.

plusieurs Etats au début du XX^e siècle, introduisant également de nouvelles espèces de graines, dont la *Ladak* de Cachemire, dont la résistance aux basses températures et aux épisodes de sécheresse est elle aussi largement reconnue.

S'appuyant sur ces évènements, les historiens agraires de l'ouest américain James A. Young et Abbot Sparks affirment à propos des transformations du système traditionnel d'élevage dit d'*open range* (consistant dans l'usage extensif de terrains publics) que la seule introduction de la luzerne a changé pour toujours la production d'élevage et l'économie de toute la zone connue comme l'*intermountain west* (bordant les Etats du Nevada, de l'Utah, de l'Idaho, de l'Arizona et de la Californie), multipliant par trois ou quatre la capacité des pâturages naturels. Ainsi la production de foin de luzerne aurait permis aux grands entrepreneurs éleveurs d'éviter les restrictions environnementales de pâturages naturels et de satisfaire les demandes des grands consommateurs de viande, notamment par la modification territoriale et la substitution du pâturage naturel par le fourrage artificiel. De clairs indicateurs de l'évolution de la rentabilité de la terre et des spéculations commerciales qui en résultent sont analysés par Coburn dans son œuvre consacrée à la luzerne aux Etats-Unis. Au Kansas par exemple, des milliers de terrains sableux qui se vendaient auparavant 2 ou 5 dollars l'acre ont vu leur valeur augmenter en moyenne de 1000%, atteignant entre 30 et 75 dollars, après que de la luzerne y soit plantée. Alors qu'avant les mêmes fermes se louaient pour 1 dollar l'acre, avec la culture de la luzerne la moitié de leur superficie augmente sa valeur de jusqu'à 3 ou 5 dollars. Dans le sud, les terres de coton sont louées pour 5 dollars, celles de luzerne pour 15 dollars l'acre. A Yellowstone, si un champ vaut 1,50 dollars l'acre, il peut atteindre 100 dollars par acre grâce à l'irrigation et à la culture de luzerne¹⁵³

Un autre clair indicateur de la rentabilité de cette plante est donné par l'exemple de la vallée de Lovelock, au Nevada. En 1900, des terrains couverts de végétation naturelle sont vendus trente-six dollars l'acre; pendant l'année agricole

¹⁵³ Coburn, F. *The book of alfalfa. History, cultivation and merits*, op. cit., p. 204.

suiVante le rendement de ces terres est de cinq à six tonnes par acre, les coûts de production étant estimés à seulement un dollar par tonne de luzerne. Au cours de l'année suivante, les propriétaires de ces terres vendent quarante mille tonnes de foin de luzerne aux grands propriétaires de génisses de l'Etat, dont la destination principale est les marchés de San Francisco en Californie¹⁵⁴.

De manière évidente étant donné son histoire, le monde agricole nord-américain compte d'innombrables familles et personnages liés à l'histoire du capitalisme fourrager. Parmi eux, la famille Swartz mérite d'être mentionnée, tant par l'impressionnante accumulation de terres qu'elle a maintenu sous son pouvoir pendant les générations successives (de 32 hectares depuis l'arrivée du patriarche, le bavarois William Swartz à New Berlin en 1844, jusqu'à plus de 213 au moment du *peak* fourrager auquel ont participé ses petit-enfants Peter et Jason Swartz, connus sous le nom de *Swartz Brothers* au début du XX^e siècle), que par leur célèbre ferme *Corfalfa* au Wisconsin, à travers laquelle ils font de la rotation des cultures une institution et une véritable marque de fabrique. D'autre part les Swartz Brothers sont connus pour être les premiers *farmers* à faire des expériences avec des moyens de transport et de mobilité modernes pour charger et transporter des tonnes de luzerne depuis leurs champs -remplis de véritables montagnes de luzerne- jusqu'aux gigantesques greniers et autres espaces destinés au stockage et au compactage du fourrage pendant l'hiver, qui constitue l'un des principaux problèmes auquel sont confrontés les fermiers sur les terres froides.

Surnommés les "rois de la luzerne" dans les marchés agricoles du Wisconsin, et les "sorcières de la luzerne" dans le milieu publicitaire et scientifico-expérimental, la famille Swartz est allée jusqu'à participer à la célèbre Exposition Universelle Panama-Pacifique créée à San Francisco en 1915 avec une sélection de plantes, instance qui a réuni plus de 19 millions de visiteurs issus de différentes parties du monde. Là-bas ils

¹⁵⁴ Young, James A. y Sparks, B. Abbot. *Cattle in the Cold Dessert*, Utah, University of Nevada Press, 2002, 336p.; William G. Robbins y James C. Foster. *Land in the American West. Private claims and the Common Good*, Washington, University of Washington, 2000, p. 96-121.

se distinguent comme les "champions internationaux de la luzerne", leurs échantillons de leur domaine *Cornfalfa* remportant les plus grands prix du concours. Les Swartz Brothers Peter et Jason cultivent au cours de la seule année 1913 plus de soixante-dix hectares exclusivement de luzerne et leur rendement moyen est de cinq tonnes de fourrage par hectare à chaque moisson. Ce chiffre doit être multiplié par trois ou même par quatre si l'on considère le nombre de récoltes qu'ils réalisent chaque année (c'est-à-dire entre 1.050 et 1.400 tonnes de fourrage par an). Du fait de leur immense production de fourrage, en plus d'être l'un des principaux fournisseurs de luzerne des éleveurs du Wisconsin, les Swartz Brothers s'aventurent dans l'industrie de la tannerie américaine à travers l'importation et la reproduction de troupeaux de moutons noirs du Karakul (Ouzbekistan), grâce auxquels les deux frères reçoivent la réputation d'être les principaux producteurs de cuir persan de l'Etat. En accord avec le courant déanimalisateur qui caractérise alors l'industrie de la tannerie, et que l'on pourrait identifier et ramener à une vision comme celle de Malebranche (qui décrivait les animaux au XVIII^e siècle comme de simples "machines" ou automates qui répondent mécaniquement à des stimuli), les frères Swartz décrivent leurs moutons comme des "machines faucheuses d'herbe qui fabriquent des peaux en mangeant du fourrage"¹⁵⁵. Ils savaient en fin de compte que leur entreprise de peaux et de cuirs reposait sur une source d'énergie solide et vitale: le fourrage.

¹⁵⁵ 'Cornfalfa farms: The Rise and Fall for a Family Farm': <http://www.newberlinhistoricalsociety.org/articles/26-cornfalfa-farms>, Site consulté le 30 novembre 2019.

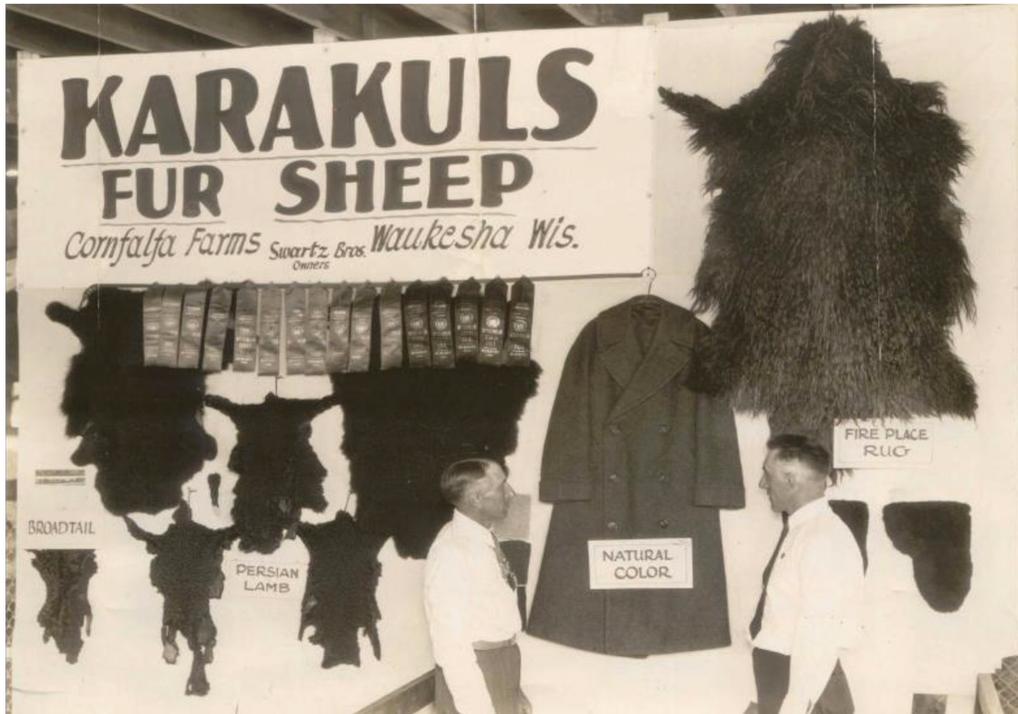


Image 4. Les frères Swartz exhibent des peaux de cuirs et des produits manufacturés de moutons perses.
New Berlin, Wisconsin, 1920.
(Digital Public Library of America, DPLA).

Ce n'est donc pas par hasard si pendant le premier tiers du XX^e siècle la luzerne est considérée comme un "bien naturel" quasi providentiel, disponible à travers les animaux pour l'homme moderne et tout type d'activité liée à l'agriculture industrielle. Coburn, dans l'une des œuvres probablement les plus exhaustives et précises sur la production fourragère aux Etats-Unis au début du XX^e siècle, affirme à propos de la formidable production industrielle de ce fourrage:

"La culture et l'alimentation de la luzerne marquent le plus grand développement de notre agriculture moderne. La luzerne est l'un des cadeaux les plus précieux de la nature pour l'homme. Elle préserve et elle est la protectrice de la ferme. Elle est spécialement adaptée à un pays au gouvernement républicain, puisqu'elle sourit également aux riches comme aux pauvres. Elle ne faillit pas pendant sa vieillesse. Elle aime le soleil, convertissant ses rayons en pièces d'or dans les poches de l'épargnant, elle est le meilleur leveur d'hypothèques connu à ce jour"¹⁵⁶.

¹⁵⁶ Coburn, F. *The book of alfalfa. History, cultivation and merits*, op. cit., p. 11.



Image 5. Balles de luzerne et les frères Swartz aux Cornfalfa fields (Wisconsin, 1922).
(New Berlin Historical Society Digital Public Library of America, DPLA)

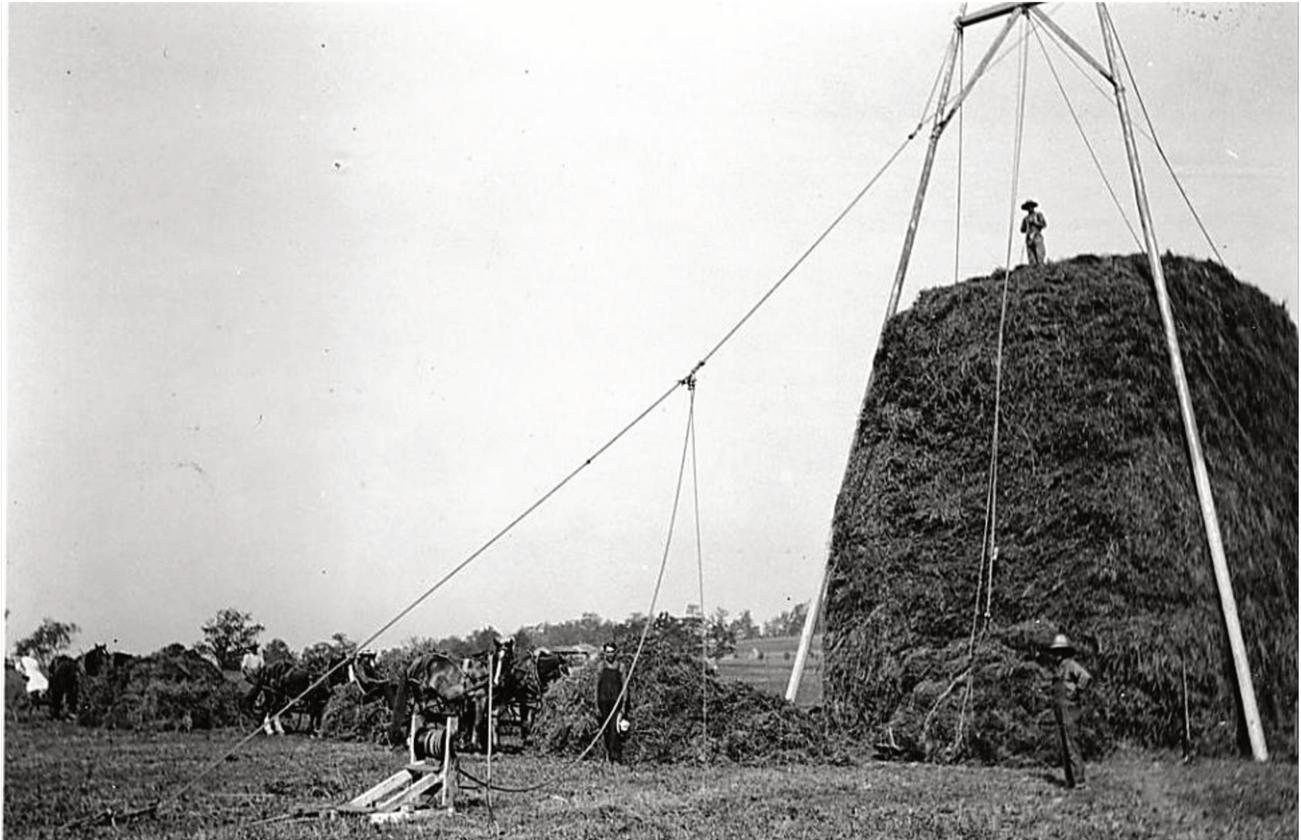


Image 6. Luzerne empilée pour le transport aux Cornfalfa Fields (Wisconsin, 1912).
(New Berlin Historical Society Digital Public Library of America, DPLA)

La dissémination de la luzerne aux Etats-Unis a évidemment entraîné des expériences et des connaissances plus importantes à propos de cette plante, et en conséquence une plus grande subdivision des espèces par l'expérimentation et l'hybridation. Au début du XX^e siècle, les espèces de luzerne officiellement reconnues aux Etats-Unis se comptent au nombre d'au moins neuf: la luzerne commune ou *Medicago sativa*, la luzerne du Turkestan, la luzerne jaune ou *falcata*; la luzerne de Grimm; la luzerne arabe, la luzerne péruvienne et/ou *chilean clover*, en plus des espèces Orenburg, Semipalatinsk, Chernob et Cossack.

La luzerne commune (*common alfalfa*) a connu un meilleur développement sur la côte Pacifique, dans la région centrale des montagnes rocheuses et dans les Etats du Kansas, du Nebraska et de l'Oklahoma. La luzerne du Turkestan a eu de meilleurs résultats dans les zones plus sèches et désertiques du pays (au sud). La luzerne jaune

ou type *falcata*, originaire d'Asie centrale, s'est concentrée particulièrement dans les zones froides. La luzerne Grimm, étant hybride et développée à partir de l'expérimentation de types hautement résistants au froid, s'est répandue également dans les zones les plus froides du pays. Les espèces de luzernes caractérisées par leur faible résistance, c'est-à-dire les espèces arabes et péruvienne (et du Chili), ont été cultivées principalement dans les zones d'hivers moins rudes telles que la côte Pacifique, le sud de l'Arizona, le nord du Mexique et les états cotonniers, très demandeurs de ce fourrage pour la force de travail animal¹⁵⁷.

Toutes comme les espèces de graines abordées précédemment, les graines Orenburg, Semipalatinsk, Chernob et Cossack sont également commercialisées à travers le pays par plusieurs *farmers* américains, dont Charles C. Haas, propriétaire de la *Gleinheim Farm*. Cette ferme, située à Whitewood, au Dakota du sud, est décrite comme le "pays naturel de la luzerne", totalisant 1.680 acres de terres (près de 680 hectares) destinées depuis sa création en 1882 presque exclusivement à la production fourragère. Elle est présentée comme la "colonne vertébrale des éleveurs et des producteurs laitiers de Black Hills", raison pour laquelle on lui attribue la diffusion d'un slogan largement utilisé parmi les entrepreneurs agricoles nord-américains de la fin du XIX^e et du XX^e siècles: *In Alfalfa we Trust*¹⁵⁸.

Nombreuses sont les villes nord-américaines qui ont hérité leur nom de l'importance de la luzerne dans l'histoire nord-américaine, dont "Alfalfa Country" en Oklahoma, "Lucerne Town" en Californie et "Lucerne Valley" à l'extrême sud du même Etat. Cette dernière est située dans le désert du Mojave, à la frontière de l'Arizona, dans une zone avec un indice moyen de précipitation de seulement 4 pouces par an au début du XX^e siècle. C'est l'un des premiers colons européens, James Coulding, qui creuse le premier puit dans la région lors de son installation, grâce auquel il

¹⁵⁷ Stewart, G. *Alfalfa production under irrigation*, op. cit.

¹⁵⁸ Haas, C. *Gleinheim Farm. Alfalfa seed book*. Dakota, Queen City Mail Printing House. 1915. 28p.

développe avec succès la culture de la luzerne dans la ville, raison pour laquelle la localité reçoit le nom de *Lucerne Valley* en 1916¹⁵⁹.

Au début du XX^e siècle près de 9.383.400 acres de luzerne (près de 4 millions d'hectares) sont cultivés aux Etats-Unis, avec une production totalisant 25.712.000 tonnes et un rendement moyen de 2.74 tonnes par acre. La répartition selon les principaux Etats producteurs est détaillée dans le tableau suivant:

État	Acres	Rendement/Acre (t.)	Production (t.)
Californie	873,000	4.00	3,492,000
Nebraska	1,123,000	3.00	3,369,000
Kansas	1,140,000	2.00	2,280,000
Colorado	781,700	2.28	1,779,000
Idaho	656,200	2.67	1,741,200
South Dakota	503,000	2.33	1,172,200
Wyoming	412,800	2.50	1,032,000
Oklahoma	387,000	2.30	890,000
Utah	365,200	2.05	748,900
Nevada	230,900	2.85	658,000
Washington	228,800	2.87	655,900
New York	254,400	2.50	636,000
Oregon	210,600	2.81	592,500
Montana	374,200	1.57	586,700
Michigan	223,900	2.30	515,000
Total E.U.	9,383,400	2.74	25,712,000

Tableau 1. Production de luzerne aux Etats-Unis en 1920.
(Stewart, 1921)

Anticipant le "Livre de la luzerne" de Coburn, le gouverneur du Wisconsin William Hoard décrit l'évolution de la luzerne comme étant "l'évènement agricole le plus important du siècle", de par son importance pour la production de laine, de lait et de viandes, en plus de l'exploitation de millions d'hectares de territoires jusqu'alors "vierges" et les possibilités de rotation des cultures offertes par cette plante, ajoutées au fait de pouvoir la stocker comme foin pendant l'hiver.

¹⁵⁹ Russelle, M. 'Alfalfa. After an 8,000-year journey', op. cit.

Il n'est donc pas surprenant, si l'on considère les événements exposés précédemment, que la luzerne ait été baptisée aux Etats-Unis la "reine des fourrages", et qu'elle commence en tant que tel à être l'objet de commémorations qui finissent par la dédoubler en une sorte d'artefact fétiche, personnifié par la nomination d'une monarque annuelle, à qui il fallait déposer des offrandes et qu'il fallait entourer de mentions et d'éléments liés à une amélioration de la production. Comme on le voit sur l'image suivante, la reine de la luzerne de 1926 du Wisconsin est entourée de suivants qui, portant chacun une espèce de couronne composée de tiges et de feuilles de luzerne, sont également munis de brins de luzerne et d'écriteaux faisant référence aux vertus et aux bienfaits apportés par la production de cette plante, sur lesquels on peut lire *lime* (chaux), *innoculation* (inoculation), *fertilizer* (engrais), *hardy seed* (graine résistante), etc. Au centre, en tant que personnage principal de la cérémonie figure la reine des fourrages, portant une couronne surmontée d'un brin vigoureux de luzerne et siégeant sur son trône avec l'inscription de sa décoration annuelle: *queen alfalfa*¹⁶⁰.

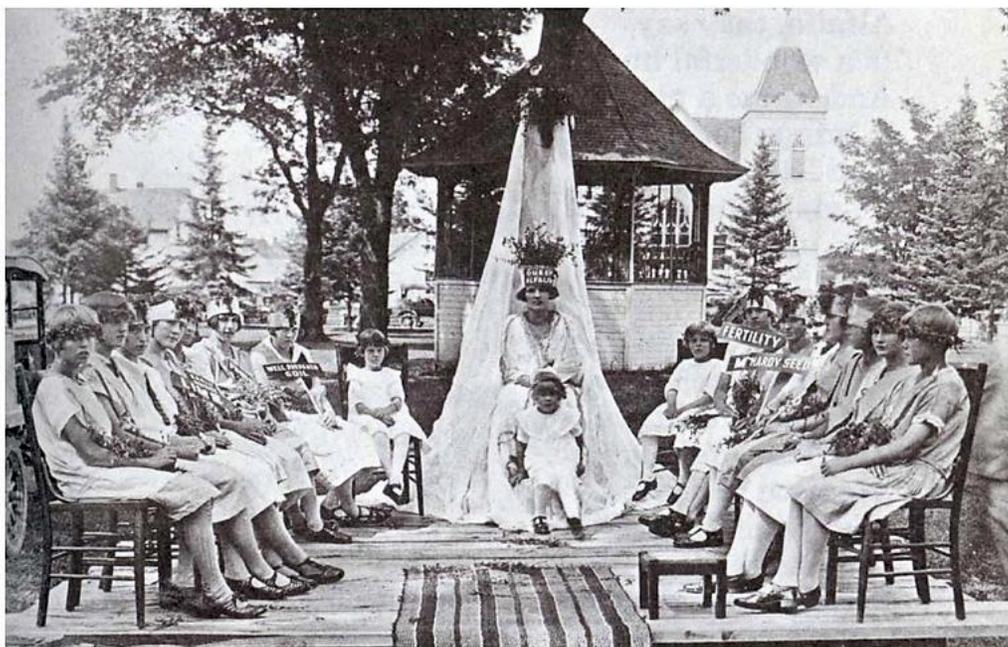


Image 7. Luzerne, reine des fourrages et son incarnation en monarque pendant la fête de la luzerne de 1926 dans le Wisconsin, aux Etats-Unis.
(Russelle 2001)

¹⁶⁰ Cette pratique ne se limite pas aux Etats-Unis, puisque dans la localité de San Basilio (Córdoba, Argentine) est jusqu'à aujourd'hui célébrée chaque année pendant le mois de mars la "fête nationale de la luzerne". Voir: http://fiestasnacionales.org/fiesta/153/fiesta_nacional_de_la_alfalfa

CHAPITRE 2. COLONIALISME, MINES ET FOURRAGE: ECONOMIE POLITIQUE DES PÂTURAGES DANS L'AMERIQUE COLONIALE (XVI^e-XVIII^e SIÈCLE)

“Et ainsi, en 1519, Cortès, l'espagnol et ses bandits, ont perpétré d'implacables meurtres, rapines et destructions au Mexique, mais ils ont donné la luzerne aux indiens. Moins d'une vingtaine d'années plus tard, l'Espagne a également écrit au Pérou et au Chili quelques-unes des pages les plus sanglantes de l'histoire de l'humanité, mais y ont aussi laissé la luzerne, où elle a démesurément grandi.”

Coburn, F. *The Book of Alfalfa*, 1912.

2.1. L'avenir animal colonial

Au début de la seconde moitié du XVI^e siècle, l'indien Juan Teton, prédicateur du peuple Michmaloyan dans la vallée de México prédisait juste avant d'être jugé pour hérésie et apostasie devant l'archevêché de Nouvelle-Espagne:

“Celui qui mange la viande de bœuf, en elle il sera transformé; celui qui mange la viande de porc, en elle il sera transformé, celui qui mange la viande de mouton, en elle il sera transformé et il sera vêtu de sa peau; celui qui mange la viande de poulet, en elle il sera transformé. Tous deviendront la chose de laquelle ils se nourrissent, de laquelle ils vivent, les bêtes qu'ils mangent, et ils périront, ils n'existeront plus (...) Notre peuple et ses gens n'existent plus, ceux qui restent ne font qu'errer dans les vallées et dans les bois, partout il n'y a que vaches et moutons”¹⁶¹.

¹⁶¹ Dans León Portilla, M. *Obras de Miguel León Portilla. Tomo I Pueblos Indígenas de México. Autonomía y diferencia cultural*, México D.F., Universidad Nacional Autónoma de México, 2003, p. 125.

Partant d'une scathologie syncrétique pour évoquer le destin et la transfiguration homme-animal de ses pairs dans le contexte colonial, Teton n'en reste pas moins très concret. *Les espagnols sont en train de transformer les gens en bétail*, insiste-t-il, affirmation qui doit absolument être comprise dans le cadre de la transformation des paysages natifs américains à travers la supplantation des humains par certains type de plantes et d'animaux, en plus d'être diminués par d'autres agents biologiques propres au nouveau scénario multi-espèce de cohabitation et de conflit.

L'avenir animal colonial, si l'on interprète aujourd'hui les remarques de Teton, revient à dire quelque chose comme "ils sont en train de nous remplacer par des animaux", ce qui pousse l'indien prédicateur et hostile au baptême à voir dans la consommation de viandes étrangère une sorte d'auto-ethnocide ou d'acte culturel auto-sacrificiel. Et il a lutté contre cet avenir par les prêches publics, mettant en garde contre les conséquences de ne pas suivre les ordres de leurs ancêtres interdisant la contamination par la viande de bêtes difficilement imaginables quelques décennies plus tôt. En effet la perspective de se transformer en ces êtres inconnus et craints s'opposait radicalement à la figure mythologique méso-américaine du *Nahual*, dans laquelle certaines personnes avaient le pouvoir de se transformer en animal, mais dans un tout autre sens, à la faveur d'une puissante raison mythologique et mus par leur propre volonté.

Juan Teton est seulement l'un des millions de témoins des multiples transformations (sociales, économiques, techniques, écologiques, politiques, culturelles etc.) qui ont accompagné l'arrivée de la biote coloniale sur les terres de celui qu'on nomme le Nouveau Monde, que ce soit en Nouvelle-Espagne ou dans les autres royaumes et capitaineries plus au sud. Autrement dit, Teton a vécu et a interprété, aux frontières de ce qui sépare l'humain, le divin et l'animal, la transformation d'une ère dont le fer de lance est l'arrivée soudaine de ces animaux domestiques débarqués récemment sur les terres américaines, et où ils commencent à se reproduire sans aucune limite ni contrôle.

Le chroniqueur des Indes Gonzalo Fernández de Oviedo est assez explicite sur ce point lorsqu'il traite du bétail provenant d'Espagne pendant les premières campagnes de la Conquête, rendant compte à son tour des faibles coûts de ce produit de par l'extrême rapidité de sa multiplication sur les terres américaines: *"Il n'y avait de chevaux nulle part sur ces terres, les premiers ont été apportés d'Espagne ainsi que les premières juments, il y en a tant qu'il n'y a nul besoin de les chercher ni de les apporter depuis un autre lieu: ils se sont faits sur cette île et il y a tant de troupeaux et de juments et ils se sont tant multipliés que depuis cette île on les a amenés sur les autres îles qui sont habitées par des chrétiens, où ils se trouvent en grand nombre et abondance; et depuis cette île ils ont été apportés sur la Terre Ferme, en Nouvelle-Espagne, et en Nouvelle-Castille, et on trouve la même caste de ceux qui ont été faits ici dans toutes les autres parties des Indes. Et un poulain ou une jument dressés sur cette île valent maintenant jusqu'à trois, quatre ou cinq castellanos, ou pesos d'or, au moins. La même chose vaut pour les vaches, au point d'être déjà innombrables (...) il y a de très grands troupeaux de vaches, et l'une vaut moins d'un peso d'or, et beaucoup ont été tuées et transpercées, en perdant la viande de beaucoup d'entre elles, pour vendre les peaux et les envoyer en Espagne, et chaque année de nombreux navires partent chargés de ces peaux. Et il y a des hommes dans cette ville et sur l'île de deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix mille têtes de bétail et beaucoup plus en quantité"*¹⁶².

A titre d'exemple, sur ce dernier point, on peut citer l'affirmation de Felix de Azara sur les "hordes" de chevaux sauvages en Amérique du sud: *"les chevaux sauvages vivent partout en hordes si nombreuses, qu'il n'est pas exagéré de dire que certaines se composent de 120 individus. Ils dérangent et ils sont nuisibles; parce qu'en plus de brouter sur les pâturages inutilement, ils chargent au galop sur les troupeaux et les juments dociles aussitôt qu'ils les voient; et en passant parmi elles ou à côté, ils les appellent et les caressent en poussant de doux hénissements affectueux, les excitent, et elles entrent dans leur horde sans difficulté, pour toujours. C'est ce qui arrive aux voyageurs, qui sont chargés par les hordes, et sont mis hors d'état de poursuivre leur*

¹⁶² Fernández de Oviedo, G. *Historia General y Natural de las Indias, Islas y Tierra-Firme del Mar Océano* Tomo I, libro VIII, Madrid, Imprenta de la Real Academia de Historia, 1855, p. 399.

route, celles-ci leur prenant leurs chevaux dociles, qui sont toujours laissés libres devant les hommes"¹⁶³. D'une certaine façon, l'arrivée du bétail domestique sur les terres américaines a entraîné un mouvement de dé-domestication d'une bonne partie de celui-ci, fruit du manque de contrôle et de sa reproduction sans limite. Ce mouvement de rétro-domestication, qui est l'équivalent au fait de devenir sauvage pour le bétail domestique sur les terres américaines, s'illustre par de nombreux exemples dans l'histoire environnementale du continent.

2.2. L'irruption des ongulés et les pâturages communautaires

Il y a déjà plusieurs dizaines d'années, au moins depuis les deux ouvrages colossaux d'Alfred Cosby, que l'histoire environnementale a montré le rôle des animaux, des plantes et autres agents biologiques dans les différents processus d'évolution historique à grande échelle, notamment ceux liés aux épisodes d'exploration et d'expansion coloniale européens. Il n'est pas anodin que dans plusieurs écrits de l'époque les chroniqueurs espagnols se chargent d'informer et de reconnaître que la conquête du Nouveau Monde repose en proportions égales tant sur "la volonté de Dieu" que sur la dextérité des cavaliers et de leurs infailibles animaux de guerre et de transport. Sur ce point, les ordonnances de population du Pérou de 1536 commandent que chaque habitant de la province considère un délai maximum de quatre mois à partir de l'octroi d'*encomiendas* d'indiens pour se fournir en chevaux, en lances, épées et toute autre sorte d'"arme défensive de guerre", sous la peine de voir leur *encomienda* et autorité territoriale suspendue¹⁶⁴.

Moins de vingt ans après la capture de l'inca Atahualpa et le début du processus de la conquête du Pérou, le bétail de chevaux s'est propagé de manière extraordinaire dans tout le royaume. A titre d'exemple, en 1550 dans la province de

¹⁶³ De Azara, F. *Apuntamientos para la historia natural de los cuadrúpedos del Paraguay y río de la Plata*. Tome II, Madrid, Imprenta de la viuda de Ibarra, 1802, p. 204-205.

¹⁶⁴ Konetzke, R. *Colección de documentos para la historia de la formación social de Hispanoamérica 1493-1810* Vol. 1, Madrid, Consejo de Investigaciones Científicas, 1958, p. 181.

Jaén de Bracamoros, dans l'actuelle Catamarca, un groupe d'une dizaine d'habitants et de marchands espagnols possédaient 3.700 juments d'élevage, lesquelles se concentraient dans seulement six domaines¹⁶⁵. Il n'est pas étonnant dès lors que le chroniqueur hispano-inca Garcilazo de la Vega affirme qu'au Pérou on a vaincu "en cavaliers", à propos de la crainte qu'inspiraient ces animaux parmi les populations indigènes, qui dans leur majorité selon les sources espagnoles croyaient que chevaux et humains constituaient une seule unité charnelle fusionnée en un unique appareil de guerre bestial¹⁶⁶. La prolifération inopinée des chevaux n'a cessé qu'une fois que le vice-roi Velasco ordonne la reproduction massive de mules de charge et ne réduise à un quart (25 pour cent) les juments destinées à la reproduction de ces dernières¹⁶⁷.

De manière similaire, dans le même mouvement établissant une frontière entre la rationalité des animaux de l'ancien et du nouveau monde, Fernández de Oviedo met en lumière le pilier sur lequel a reposé l'appareil colonial en ce qui concerne les déplacements et l'adoption d'animaux inconnus aux yeux d'indiens "désobéissants et ingrats envers Dieu": *"et ainsi de façon continue ces indiens se sont convertis et se convertissent à Dieu, et peu à peu s'incorporent à la république chrétienne, sans qu'ils ne cessent ou perdent de temps grâce à tout le saint exercice avec ces animaux rationnels, les aidant à connaître Dieu et à sauver leurs âmes"*¹⁶⁸.

Sans aller plus loin, dans le désert d'Atacama figure un singulier et monumental témoin visuel de l'époque coloniale dans la "Vallée de los Pintados" (à l'extrême sud

¹⁶⁵ Cappa, R. *Estudios críticos acerca de la dominación española en América. Parte Tercera. Industria Agrícola-Pecuaria llevada a América por los españoles*, Madrid, Librería Católica de Gregorio del Amo, 1890, pág. 448 (Apéndice VII).

¹⁶⁶ Cunninghame, G. *Los caballos de la conquista*, Sevilla, Espuela de Plata, 2015, 156p. A propos de la crainte que les chevaux inspiraient aux indigènes, Garcilazo de la Vega affirme dans un paragraphe célèbre: *en apercevant un cheval au galop, ils traversent la route deux ou trois fois de part et d'autre en fuyant, et dès qu'ils arrivent devant un mur il leur semble qu'ils étaient plus en sécurité de l'autre côté et partent en courant dans l'autre sens. Ils vont tellement aveugles et en proie à la peur, que de nombreuses fois ils vont à l'encontre du cheval en croyant le fuir*". (Garcilazo de la Vega, *Primera parte de los comentarios reales que tratan del Origen de los Incas*, Madrid, Imprenta de los Hijos de doña Catalina Piñuela, 1829, p. 262).

¹⁶⁷ Cappa, R. *Estudios críticos acerca de la dominación*, op. cit., p. 375.

¹⁶⁸ Fernández de Oviedo, G. *Historia General y Natural de las Indias* Tomo I, lib. III, op. cit., p. 83.

de Tarapacá), consistant dans un ensemble de géoglyphes qui retracent une scène représentant très probablement l'arrivée précoce des Espagnols dans la région et où un groupe d'équidés est représenté symétriquement et conjointement à l'avancée des conquistadores espagnols, de prisonniers indigènes, de la faune endémique, de figures mythologiques européennes, du diable et de l'archange Saint Michel, divinité occidentale traditionnellement associée à la médiation entre le bien et le mal dans le Jugement Dernier¹⁶⁹.

Le gros bétail domestique, en tant que véritables instruments de guerre, bêtes de somme, force de travail et source de protéines, a joué un rôle particulièrement fondamental dans le soutien de l'industrie coloniale européenne antérieure à la massification de l'élevage de mules à travers le continent américain. Du nord au sud, avec diverses orientations et dans des temporalités distinctes, le succès de l'avancée impériale a dépendu dans une large mesure des migrations intercontinentales de personnes, d'animaux et de plantes qui ont accompagné le processus d'expansion de l'élevage et la consolidation de l'industrie de la viande en tant que source primitive d'accumulation de terres et de pouvoir de l'appareil colonial, survenu progressivement au sein de la structure d'assujétissement économique, politique et territorial que constitue le système de grandes propriétés agricoles.

Dans ce but, l'appareil colonial a généralisé l'offre de garanties. A titre d'exemple, on pouvait lire en 1558 dans les rues de Séville un écriteau faisant la propagande de la colonisation et du peuplement de la province d'Esmeraldas (l'ancienne Quito), où le roi informait que le gouverneur local accueillerait cent cinquante hommes célibataires et mariés. Ces derniers, naturellement accompagnés de leurs femmes et enfants, recevraient en plus de terres, de maisons et de champs pour le bétail, un certain nombre d'indigènes de la province en question comme *encomienda*, pour une durée de "trois vies", c'est-à-dire jusqu'aux petits-enfants des

¹⁶⁹ Pour une interprétation archéologique et historique de ce matériau élaboré à partir de techniques indigènes, mais faisant référence à des événements de la colonisation précoce, voir Pimentel, G. et A. Barros, 2020. 'La memoria de los senderos andinos. Entre huacas, diablos, ángeles y demonios'. *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino*, Vol. 25, N°1, p. 201-225.

chefs de famille. A tout cela s'ajoute la garantie que les frets et transports seraient proportionnés à un "juste prix", laissant ouverte toute possibilité. Dans le même message, sa Majesté informe également que le gouverneur est dans l'obligation d'introduire pendant quinze ans d'affilée un contingent de mille vaches, mille porcs et mille truies pour l'installation des nouveaux habitants, entre autres prescriptions et garanties qui encouragent l'arrivée d'un nouveau contingent de population. D'autre part, des ordonnances publiques de 1552 établissent que quiconque s'aventure à se rendre dans les îles espagnoles, en Nouvelle Espagne ou dans les provinces du Pérou, pourrait accéder à un emprunt libre d'impôts de trois mille *pesos* pendant les quatre premières années de l'installation, et que ceux qui parviennent à créer leur propre plantation et à y récolter cent arrobes de sucre, cent *fanegas* de blé ou d'orge, ou bien prouvent la possession de cinq poulains à la naissance, de vingt veaux, cent agneaux ou trois cent cochons de lait, seraient déclarés "francs" pour une période de vingt ans, étant exemptés du paiement de tout type d'impôt¹⁷⁰.

¹⁷⁰ Cappa, R. 1890. *Estudios críticos acerca de la dominación*, op. cit. p. 42-43.

Il est important de noter que cette communication s'inscrit dans la politique propre à la colonisation et au peuplement des terres américaines, et en tant que telle, répond à ce qui est préconisé quelques décennies plus tôt par l'ordonnance de Charles V, promulguée en 1531 dans la ville d'Ávila (Castilla y Aragón). Les entrées faisant référence aux garanties agricoles offertes aux nouveaux colons y sont nombreuses, dans le but de projeter la population espagnole sur le temps long et de la rendre relativement indépendante de la soif de l'or qui animait les premiers colons. D'après le Roi, les habitants des Indes en général étaient jusqu'alors plus animés par la recherche d'or que par le développement de la production de plantes et d'animaux qui favorise un peuplement soutenu et permanent. Le monarque affirmait ainsi: *"Premièrement, nous promettons à tous les voisins et habitants de nos royaumes et seigneuries, à nos sujets naturels, qui voudraient aller aux Indes, que nous leur offrirons le coût du voyage et de l'entretien dont ils auraient besoin depuis le jour qu'ils arrivent à Séville pour embarquer jusqu'à ce qu'ils arrivent aux Indes, et qu'au cours de ce voyage ils seront bien traités, vus et considérés comme nos vassaux (...) Que dès qu'ils débarquent avec la bénédiction du Seigneur dans quelque endroit des Indes sur la terre ferme depuis la mer océanique, nous ordonnerons qu'il leur soit donné les nécessités de la terre dont chacun aura besoin pour sa subsistance pendant une année depuis le jour qu'il débarque à l'endroit où il doit résider aux Indes, car dans ce temps ils pourront faire le nécessaire pour avoir une terre à eux sur laquelle ils puissent être et vivre, sans que pour cela ils soient obligés de nous payer quoi que ce soit, car notre intention est qu'ils soient favorisés et qu'ils soient soutenus et aidés (...) Pour aider plus encore les laboureurs qui voudraient ainsi aller peupler les Indes, et y travailler et y labourer et y faire l'expérience de semer, planter et cultiver, nous leur ferons la grâce et par la présente, qu'au terme des vingt premières années qui suivront, lesquelles se comptent depuis le jour qu'ils débarquent sur la terre, ils ne payent ni eux ni leurs fils ni leurs descendants de taxes d'alcabala ni d'impôts de toute sorte, ni de droits quels qu'ils soient sur ce qu'ils apportent et cultivent et possèdent sur ces terres, pas plus que la dîme de ce qu'ils doivent à Dieu (...) Et pour favoriser plus ces laboureurs, et pour qu'ils n'aient pas au début de besoins et qu'ils aient des gens pour les aider, nous leur promettons que nous ordonnerons aux indiens autochtones des Indes qu'ils les aident à faire les premières maisons où ils iront vivre dans les villages qu'ils feront, en leur donnant de quoi subsister pendant qu'ils les aident, ainsi que le travail modéré. Et nous promettons que nous leur commanderons de chercher les meilleurs endroits de ces*

Dans cette même logique, Fernández de Oviedo sollicite du roi en 1547 qu'il octroie 30.000 maravédís au premier qui récolte cent *fanegas* de blé sur son propre champ¹⁷¹.

L'histoire environnementale est donc une perspective qui réunit animaux, plantes, populations natives et colons comme participants d'une histoire commune, depuis une perspective singulière liée à sa multi-dimensionalité. Cette perspective distinctive implique en premier lieu de ne pas nécessairement observer les colons européens depuis ce centre historiographique et de pouvoir qui les dépeint en capitaines, militaires, magistrats et autorités ecclésiastiques, mais aussi depuis leur propre position d'agriculteurs et d'éleveurs qui ont incarné le déversement juridique agraire espagnol sur des terres jusqu'alors inconnues et récemment colonisées. L'arrivée de nouveaux agents "naturels" sur le continent européen doit être interprétée autant à la lumière des altérations écologiques qu'elle provoque, telles que l'épuisement et l'érosion des sols et la conséquente transformation des paysages préexistants, qu'à celle des altérations touchant les sociétés et économies indigènes locales et les nouveaux types de relations entre celles-ci et la multitude de nouveaux agents entrés en jeu.

régions pour s'y installer, et de les montrer afin qu'ils fassent leurs villages là où l'eau soit le mieux disposée pour leurs fermes, pour qu'ainsi ils fassent leurs maisons. De la même façon nous leur commanderons d'indiquer où se trouvent les champs et les terrains nécessaires pour qu'ils labourent, et qu'elles soient leurs propres terres et celles de leurs héritiers et successeurs, pour toujours, et elles leurs seront données en grande quantité, selon ce que chacun désire travailler; et ainsi nous ordonnons qu'il leur soit donné dès à présent des socs ou des houes, toutes celles dont ils auraient besoin pour commencer à faire ce labour, et des plantes et légumes et graines et les autres choses pour le faire: et à chaque travailleur nous ordonnerons que l'on donne une vache et une truie pour qu'ils commencent leur élevage. Nous faisons la grâce à ces laboureurs, que pour le premier fils qu'ils marient sur cette terre on leur donne des champs et des terres et une vache et une truie sur le bétail que nous avons là-bas, ainsi doit-il en être fait, ainsi dit".(Cappa, Estudios críticos acerca de la dominación, op. cit., p. 432-434, Apéndice I).

Quelques années auparavant, le vice-roi Hurtado de Mendoza rendait également compte de ce besoin: *"J'ai été informé que ce serait chose importante que les espagnols et les autochtones s'emploient plus qu'ils ne s'emploient à présent à cultiver cette terre et à y planter du blé et des légumes, et à y cultiver des plantes, et qu'il y ait des officiels pour toute la partie mécanique pour qu'ils l'enseignent aux autochtones"* (En Konetzke, 1958. Colección de documentos, op. cit. p. 186).

¹⁷¹ *Ibidem*

2.3. La communauté espagnole de pâturages: déplacements, contradictions et conflits

La biographie de la luzerne, en tant que fourrage arrivé sur le continent américain dans le cadre de l'expansion coloniale et de la "nouvelle ère" écologique provoquée par le déplacement interocéanique de différents agents coloniaux, peut être comprise à la lumière du mouvement de la "biote portable" et des "mauvaises herbes" de l'avancée écologique impériale, caractéristique d'un modèle macrohistorique de conquête et d'homogénéisation écologique et environnementale¹⁷². Cependant sa dissémination à travers l'Amérique dialogue de manière parallèle avec une problématique assez singulière, qui touche à l'économie politique des *pâturages* et de leurs technologies d'accès et de distribution en fonction de l'alimentation et de la reproduction animale qui font partie intégrante de la société et de l'entreprise coloniale.

Comment le suggère Gerbi à propos du problème de la nature dans le dit nouveau monde, la structure mentale coloniale requiert depuis la première conquête de projeter et de faire reposer ses ciments sur des paysages naturels représentant une altérité radicale et débordante¹⁷³. Dans ses premiers carnets de voyage, Colomb remarque déjà l'absence de moutons, de chèvres, de cochons et de chevaux dans les paysages américains, ce qui s'ajoute à une densité incommensurable d'arbres, de fruits, d'herbes et d'arbustes "*si différents de toutes nos choses comme le jour de la nuit*"¹⁷⁴. Cette altérité radicale sera simultanément traduite dans l'optique européenne comme constituant une carence de ces biens nécessaires à la *véritable* vie en société. Et bien que les premières descriptions sur la nature américaine varient entre la suspicion et la perplexité, il est aussi vrai que la totale méconnaissance à son sujet alimente une sensation d'absence parmi les premiers européens à poser le pied sur le continent. Le jésuite et chroniqueur Bernabé Cobo note ainsi dans son œuvre principale que "*quand l'amiral don Cristóbal Colón a découvert ces Indes en l'an 1492,*

¹⁷² Crosby, A. 'Gran Historia como historia ambiental', 2013, *Revista Relaciones* n°136, p. 21-39.

¹⁷³ Gerbi, A. *La naturaleza de las Indias Nuevas*, op. cit., p. 18.

¹⁷⁴ Crosby, A. *El intercambio Transoceánico*, op. cit., p. 14.

*en contemplant attentivement les qualités de la nouvelle terre, les animaux et plantes et les autres choses qu'elle produisait (...) il a remarqué l'absence si grande qu'il y avait en elle de plantes fructifères, de légumes, de graines et surtout des bétails d'Europe nécessaires à la subsistance et au service des hommes*¹⁷⁵.

Ainsi le premier point qui ressort de l'affirmation précédente est qu'à ce moment-là, aux yeux des espagnols, *ni les hommes ni les bêtes ni les plantes existantes* dans l'Amérique précoloniale ne l'étaient en tant que tels, mais constituaient au contraire des espèces de chimères rudimentaires et incomplètes représentant une altérité radicale qui apparaît rapidement comme une précarité naturelle. Une nature véritablement handicapée et dégénérée, comme l'a noté Buffon deux siècles et demi plus tard.

Face à la représentation d'une telle carence, la matérialisation de l'installation coloniale n'aurait pu qu'échouer sans le déplacement de ces biens qui, comme dit Cobo, sont "*si nécessaires à la subsistance et au service des hommes*"¹⁷⁶. A ce sujet, et dans sa défense obstinée de l'appareil colonial face aux -dans ses propres mots- "*accusations injustifiables et élucubrations saugrenues*" provenant du *Nouveau Monde*, qui ont fait des espagnols de simples "*explorateurs rapaces*" des ressources minières américaines, le jésuite Ricardo Cappa affirme que "*l'impatience des espagnols pour voir des choses de leur terre aux Indes a été si efficace, qu'aucun travail ni danger ne leur est apparu si grand qu'ils ne cessent de rechercher l'effet de leur désir*"¹⁷⁷.

En ce sens, les plantes, graines et animaux ne doivent pas être seulement considérées comme des agents intégrés de l'établissement de l'économie politique coloniale, mais aussi, pour les besoins de l'analyse, comme des *artefacts de médiation* qui contribuent à mettre en tension une vision anthropocentrique de l'histoire qui fait

¹⁷⁵ Cobo, B. *Obras del P. Bernabé Cobo de la Compañía de Jesús* T1, Madrid, Atlas, 1964, p. 375.

¹⁷⁶ Pour un inventaire détaillé des biens déplacés en Amérique depuis l'Europe, voir l'*Historia General y Natural de las Indias, islas y Tierra-Firme del mar océano* de Fernández de Oviedo. Tomo I, Lib. XI, p. 372 y ss. En ce qui concerne tant les animaux déplacés que ceux préexistants à l'arrivée des espagnols, voir le livre XII du même Tomo I.

¹⁷⁷ Cappa, R. 1890. *Estudios críticos acerca de la dominación española*, op. cit., p. 2.

des "hommes et de leurs œuvres" le seul et véritable moteur de la vie en société. Comme le montre la consolidation de l'histoire environnementale depuis des décennies, et plus récemment grâce à différentes perspectives multi-espèces de l'anthropologie contemporaine, les espèces non humaines et les ressources traditionnellement soumises à l'ordre du "naturel" passif constituent également des facteurs et des éléments actifs dans les processus de changement social.

Dès les premières années de l'arrivée européenne en Amérique, le besoin de tout importer et transporter indépendamment de sa provenance apparaît comme impérieux. Le jésuite Cobo identifie une sorte de première mondialisation articulée autour de l'approvisionnement d'une nature américaine dépourvue de tout, en affirmant que *"toutes les régions du globe ont contribué avec leurs fruits et richesses pour agrémenter et enrichir cette quatrième partie du monde, trouvée aussi pauvre et dépourvue par nos espagnols des plantes et animaux les plus nécessaires à la subsistance et au service des hommes, que prospère et abondante en riches minerais d'or et d'argent. De sorte que celle qui avant que les espagnols ne la découvrent était la région la plus stérile et pauvre de l'univers des richesses naturelles, qui sont les fruits de la terre, après qu'elle ait été peuplée par eux, a été ainsi approvisionnée des biens dont elle manquait"*¹⁷⁸.

Et même, allant plus loin, le même Cobo n'hésite pas à attribuer à cette migration d'espèces intercontinentale la fin du cannibalisme américain, en vue de l'importation de bétail et de vraies sources de protéines qui ont commencé à débarquer systématiquement des navires espagnols; *"une fois la terre peuplée d'espagnols, de par l'abondance qu'il y a dans sa plus grande partie de viandes de nos élevages, les nations plus barbares et carnivores, qui se trouvent toujours dans leur état de païens, se sont grandement modérées, car en tuant leur faim avec les vaches et autres animaux qu'elles obtiennent et volent des espagnols, elles s'abstiennent de cette manière de leur ancien usage de manger de la viande humaine"*¹⁷⁹.

¹⁷⁸ Cobo, B. *Obras del P. Bernabé Cobo*, op cit., p. 420.

¹⁷⁹ *Ibidem*, p. 376.

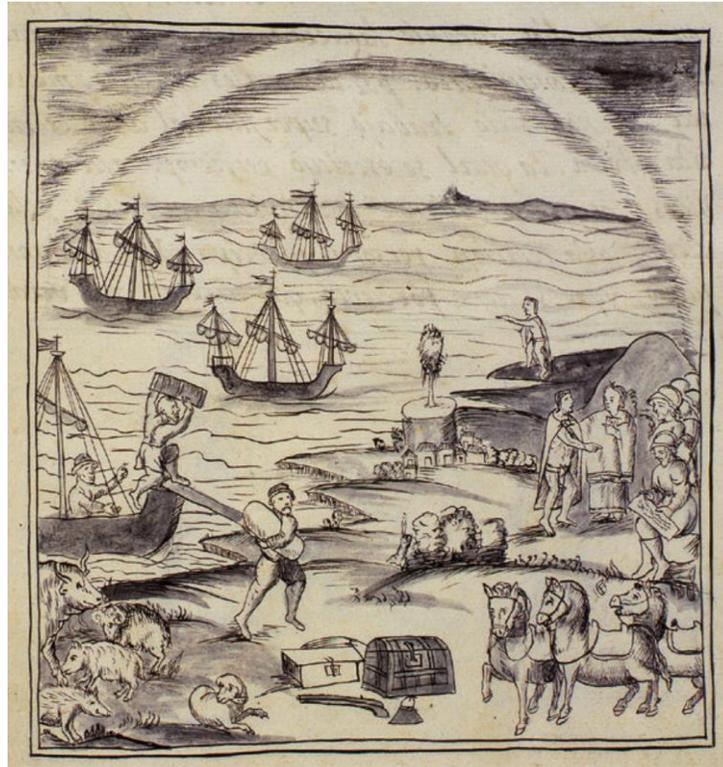


Image 8. Biote humaine et animale originaire d'Europe débarquant en Nouvelle Espagne.
(Code Florentin de B. Sahagún XVI^e s.)

Dans le contexte colonial, l'action de *reconnaître* doit être identifiée en soi comme un acte de conquête et d'assujettissement politique, étant donné que, pour le cas qui nous concerne, elle conditionne non seulement le déplacement matériel de personnes, de plantes, d'animaux et d'autres bio-agents, mais aussi, à partir de ce même mouvement, l'implantation de logiques d'organisation spatiale et civile en vue de l'établissement, de la reproduction et de l'expansion d'un projet sociétal qui a dû s'ouvrir un passage dans des territoires et des sociétés distinctes pour s'édifier en tant que tel. Les principes de ressemblance et de similitude ("*tout comme en Castille...*") sont donc à cet effet d'une importance fondamentale¹⁸⁰.

¹⁸⁰ "Dire d'une nouvelle espèce, généralement animale ou végétale, qu'elle est "comme en Europe", ou "comme en Espagne", ou "comme parmi nous", revient à la recevoir dans son propre horizon mental, à lui reconnaître cette normalité, cette traditionnalité, cette rationalité que possèdent les animaux et les plantes de nos climats. Cela veut dire, donc, étendre automatiquement la connaissance que l'on a sur la nature de notre monde à la nature de n'importe quelle autre partie du monde, et en conséquence également le Nouveau Monde, et se rassurer avec comme une sorte de joie en reconnaissant les espèces auxquelles nous sommes habitués, auxquelles nous pouvons faire confiance, desquelles nous n'avons pas à avoir peur. L'exotique devient familier. C'est un mouvement spontané, une réaction instinctive (...) Ce n'est

Dans la même dynamique, la question des pâturages servant à alimenter les contingents de bétail tout juste débarqués est une question particulière, mais qui s'inscrit également dans la problématique liée à la dégénérescence de la nature américaine. Le clerc et auditeur de l'Audiencia de los Confines (Guatemala) Tomás López Medel (1520-1582) insiste dans ses ouvrages sur le manque absolu de "nos animaux" sur les terres américaines, à savoir les chevaux, mules, ânes, chameaux, dromadaires, éléphants, vaches, moutons, chèvres et porcs. Cependant, *"en ce qui concerne les herbes pour les chevaux, il y a tant de sortes d'herbes si communes et perpétuelles, que pendant toute l'année et en tous temps elles ne cessent d'être vertes, et le vert leur est si ordinaire comme l'est le fourrage de l'orge ou du maïs"*¹⁸¹. Malgré cette similitude et dispersion, dans les mots de Medel, cette disponibilité souffrait du manque d'industrie et de travaux destinés à traiter et à préparer les pâturages pour en faire une source effective d'énergie, ceux-ci étant donc par opposition sauvages, âpres, et "les bêtes ne pouvaient pas se nourrir d'eux". Ainsi, pour exploiter cette abondance et faire des herbes naturelles un bien pouvant être mis à profit en y laissant les animaux paître librement, il devenait nécessaire de développer une "véritable" industrie agricole, *telle que* celle mise en œuvre par les éleveurs européens conformément à une tradition extrêmement ancienne. Selon l'auditeur, *"maintenant avec la trace et la fréquence des nombreux bétails qu'il y a, et avec l'industrie des nouveaux habitants, ces herbes sont si molles et délicates, qu'elles se consomment très bien et sont aussi bonnes que les meilleures"*¹⁸².

On sait donc que depuis les premiers temps de la colonie le prototype castillan de disposition de la société humaine et animale (villages, campagnes et champs) se déplace sur les terres américaines afin d'organiser et d'appréhender une altérité totale selon le modèle urbain et agricole ibérique médiéval. A l'intérieur de ce mouvement, et dans le cadre de la projection de critères assimilationnistes et de l'extrapolation de la structure mentale ibérique, les champs et les maquis, les collines,

pas seulement l'ancien monde qui se projète ainsi sur le nouveau: c'est le monde de chez soi qui annexe pacifiquement les découvertes ultra-marines". Gerbi, A. La naturaleza en las indias nuevas, op. cit. p. 18.

¹⁸¹ Cappa, R. 1890. *Estudios críticos acerca de la dominación española*, op. cit. p. 362.

¹⁸² *Ibidem*, p. 363.

les bois et les cours d'eau sont déclarés, en première instance, comme des *biens communaux* afin de promouvoir l'établissement et la reproduction du nouveau cadre colonial multi-espèces. La question des pâturages et des sources d'énergie demandées par les nouveaux animaux surgit, de cette façon, comme une question étroitement liée à l'installation urbaine et à la nécessité annexe d'expansion de l'industrie agricole coloniale, situation qui a été peu abordée par l'anthropologie historique, environnementale et rurale, bien qu'elle s'inscrive dans l'inauguration d'un agencement environnemental et territorial complètement inédit en Amérique, surtout si l'on considère non seulement les distances et contradictions existant entre les modèles d'intégration humain-animal-végétal entre américains et européens, mais aussi leurs porosités respectives et contaminations internes.

Sans nul doute, le problème de l'irruption humaine, végétale et animale en Amérique depuis l'Europe est une histoire de disruptions, de ruptures et de discontinuités. Cependant, il est également vrai qu'il représente depuis une perspective dynamique un phénomène conjoint d'allers-retours qui est lié à des épisodes de reproduction, d'articulation et de synthèse dont l'avènement a lieu, au moins et de manière simultanée, sur les plans matériel et idéal.

Comme on pouvait s'en douter, les concepts de biens communaux et ce qu'ils impliquent étaient déjà parfaitement définis dans la péninsule ibérique bien avant l'arrivée espagnole en Amérique, répondant à une traditionnelle limitation du profit individuel et de l'usufruit personnel d'espaces et de biens circonscrits à l'ordre naturel. La communauté de pâturages, également connue comme l'institution des *pâturages du commun*, est une structure organisationnelle issue du système agraire médiéval essentiellement constituée de collines, de champs, de bois et d'espaces incultes non clôturés, de terres à usage collectif jouxtant les villages, les mines et les espaces de travail qui, une fois les fruits récoltés, intègrent à leur tour les terres agricoles déjà moissonnées en tant que pâturage pour les bergers transhumants et le bétail. Ce dernier point a une importance particulière en ce qui concerne la longue histoire des conflits entre bergers transhumants, éleveurs et agriculteurs médiévaux

de la péninsule ibérique pré-conquête, question qui a été traitée en particulier par l'historiographie rurale espagnole¹⁸³ et qui, comme on pouvait s'y attendre, a été répétée avec violence dans l'Amérique coloniale.

2.4. Origine et développement de la mise en commun des pâturages dans le régime juridique espagnol

La politique espagnol sur la mise en commun des pâturages et des autres biens naturels vient de la superposition de régimes précédents développés dans la péninsule ibérique pendant une longue période historique. Ces régimes rassemblent, à grands trait, des types de formes et de structures attribuées aux communautés primitives du territoire (Celtibères), à l'Empire romain, aux peuples germaniques, à l'occupation arabe du territoire et à la tradition médiévale.

Bien que pendant la période de domination romaine les avancées concernant les cultures et l'individualisation de la propriété se trouvent déjà relativement établies, certains segments spatiaux communaux sont toujours restés inchangés, notamment ceux liés aux prés et aux bois. La société romaine a repris, d'une certaine manière, les formes "primitives" précédentes par rapport aux régimes de propriété; ainsi en ce qui concerne les propriétés familiales et de la *gens*, certains espaces territoriaux déterminés formaient un cercle plus large de patrimoine et/ou d'usage commun, la base de la formation des villages étant constituée par des regroupements de familles faisant partie de collectifs plus grands (les clans). La propriété communautaire de quelques terres, ainsi que la forme collective d'utilisation des bois, champs et collines, reste en vigueur dans la péninsule ibérique pendant l'occupation romaine à travers le maintien d'institutions spécifiques: les conseils ruraux d'une part (les familles), qui parviennent à conserver les bénéfices collectifs propres de leur

¹⁸³ Mangas Navas, J. *El régimen comunal agrario de los consejos de Castilla*. Madrid, Ministerio de Agricultura, Servicio de publicaciones Agrarias, 1981, 320p.; Cuadrado, M. *Aprovechamiento en común de pastos y leñas*, Madrid, Ministerio de Agricultura, Servicio de publicaciones Agrarias, 1980, 540p.; Pereira, J. *Extremeños y trashumantes: historia de un desencuentro*, 1999, *Chronica Nova* n°26, p. 261-300.

ancien régime communautaire, et d'autre part la formation de nouvelles colonies avec des terres réservées aux cultures et aux pâturages du collectif d'habitants et de ceux des provinces alentour¹⁸⁴.

Par la publication de la loi des XII Tables (451 av. J. C.), source du droit romain à travers laquelle est établi le réagencement de la population à partir de la communauté de la *gens* et de la famille par la création de nouvelles tribus (17), qui englobent notamment les gens de la campagne, la politique romaine rend effective la concession propriétaire à caractère individuel en établissant la liberté de commerce pour certains types de propriété. Ce mouvement individualisant n'a cependant pas concerné la totalité des biens, puisque les bois, prés et champs y sont restés en dehors, devant être exploités de manière collective. Le nommé *ager publicus* constituait une large superficie communale de bois et de champs, restant indivisibles lors des conquêtes effectuées à l'étranger. Sa propriété revenait au peuple romain, mais était spécialement réservée aux patriciens qui seuls pouvaient, en leur qualité de descendants des premières familles romaines, revendiquer l'identité originaire du "peuple de Rome". Face à une telle inégalité de traitement par rapport à la participation à l'*ager publicus*, des groupes de plébéyens se révoltent et exigent de participer au patrimoine domanial public, point qui sera finalement traité et réglementé par les lois agraires de Rome¹⁸⁵. Grâce à l'expansion romaine, l'État assimilait les peuples conquis qui se soumettaient et les intégrait à l'intérieur du cadre de ses villes, politique qui impliquait la jouissance d'un pâturage commun dont le droit correspondait à l'*ager compascuus*, ce qui d'une certaine manière compensait la confiscation de leurs terres qui allait engrosser l'*ager publicus*. L'existence de l'*ager compascuus* impliquait naturellement l'obligation de l'*ager compascuum*, c'est-à-dire l'usage des *pâturages communs*. Selon Weber et son histoire de la politique agraire romaine, l'*ager compascuus* doit être compris comme une partie de l'*ager publicus populi Romani*, puisqu'en dernier recours l'État pouvait en disposer et imposer par la

¹⁸⁴ Cuadrado. M. *Aprovechamiento en común de pastos y leñas*, op. cit. p. 78.

¹⁸⁵ *Ibidem*, p. 48.

force des taxes locatives aux peuples qui refuseraient de se soumettre à ses lois et à son administration territoriale¹⁸⁶.

En ce qui concerne la tradition des peuples germaniques, les wisigoths, en arrivant sur l'actuel territoire espagnol, ont apporté leurs propres normes de propriété communale associées aux autres organisations celtibériques de la propriété (locales), consistant essentiellement dans l'usage communautaire. A titre d'exemple, la tradition des peuples germaniques comporte la figure primitive de la *sippe*; ensemble d'individus de groupes consanguins organisés par un régime familial de lignage patriarcal. Cette organisation constituait elle-même une association d'agriculteurs et d'éleveurs, étant donné que la collectivité impliquait une forme particulière de droit collectif sur certains espaces de cultures et d'élevage déterminés. Pour cette raison, la *sippe* est considérée comme étant la plus ancienne unité agraire et le noyau fondamental sur lequel repose la structure économique et sociale des peuples germaniques. Et même si sa composante essentiellement familiale se délite par la suite, étant élargie par l'inclusion de la figure de la *vicinitas*, cette même structure organisationnelle -à travers l'organe communautaire de l'assemblée- est chargée de maintenir l'égalité juridique entre ses membres et l'accès collectif à certains biens naturels, dont les champs, bois et collines¹⁸⁷.

La *sippe* a à l'origine occupé une place centrale dans le développement de l'économie traditionnelle des peuples germaniques, initialement constituée principalement par la transhumance et l'élevage. En ce sens, l'accès commun aux champs, rivières, bois, collines, chemins et aux terres sauvages constitue un aspect central de la structure socio-économique de la tradition germanique. Cette structure organisationnelle et d'accès collectif à certains biens naturels était appelée *Allmende*, concept aujourd'hui traduit par "ce qui appartient à tous". Cet espace commun était essentiellement composé par les territoires situés au-delà des terres cultivées, divisées en parcelles d'agriculteurs individuels, ces derniers devant se soumettre à

¹⁸⁶ Weber, M. *Historia agraria romana*, Madrid, AKAL, 2004, p. 98.

¹⁸⁷ Cuadrado. M. *Aprovechamiento en común de pastos y leñas*, op. cit., p. 54.

l'organisation des récoltes et des périodes de culture établies par la communauté, qui en outre leur exigeait d'ouvrir l'accès à leurs terres aux bergers et aux éleveurs en périodes de jachères afin d'utiliser les chaumes.

La figure de l'*Allmende* reposait sur un principe fondamental: tous les droits de propriété et d'usufruit restent indivisibles, afin que le territoire dans son ensemble soit exploité de manière collective et que chaque membre de la communauté puisse couper le bois nécessaire, laisser paître ses bêtes, engraisser ses porcs, exploiter les carrières, etc. Les droits de jouissance de l'*Allmende* comportent cependant deux limites destinées à conserver son caractère collectif: l'interdiction de la vente des biens issus du territoire commun, et de son exploitation au bénéfice d'étrangers¹⁸⁸.

Les peuples germaniques avaient déjà eu des contacts avec l'Empire romain avant son invasion, ainsi que des épisodes d'émigration massive (*Völkerwanderung*). En réalisant une occupation progressive des terres sous le contrôle de l'Empire, les communautés germaniques ne détruisaient pas nécessairement les institutions romaines liées à l'occupation et à l'usufruit des terres et des biens rassemblés dans l'*ager publicus*, mais établissaient au contraire une séparation entre les juridictions et les synthétisaient par de nouvelles institutions chargées de réguler l'usage des terrains. Un exemple en est le corps wisigoth du *Liber Iudiciorum*, qui veille à ce que les champs communs puissent être exploités en tant que terrains indivisibles dont les biens principaux sont l'herbe et les arbres, allant jusqu'à autoriser leur usage en parcelles individuelles à condition que les récoltes soient déjà effectuées et qu'aucune clôture ne vienne séparer les parcelles.

Ce processus n'a évidemment pas été homogène et des particularités existent selon que le groupe d'occupants soit vandale, alain, wisigoth, burgonde ou autre. Quoiqu'il en soit, l'invasion de l'Empire romain par les peuples germaniques au V^e siècle entraîne une période de transformation des régimes de propriété tant privée que

¹⁸⁸ Cuadrado. M. *Aprovechamiento en común de pastos y leñas*, op. cit., p.56.

collective, préfigurant lentement ce que seront les institutions médiévales postérieures. Cette période comporte un élément caractéristique, qui est que les terres appartenant auparavant à l'administration romaine deviennent propriété des rois, qui à leur tour les distribuent aux vassaux qui les ont accompagnés pendant les processus d'invasion. C'est de là qu'émerge la figure des "serfs de la glèbe", si caractéristique de la période médiévale.

Ainsi, au moment de leurs premières occupations, les armées germaniques prenaient possession de certains groupes de territoires dans le but de s'y installer et de les cultiver. Outre les régimes d'usufruit privés de certaines possessions de terres, des espaces de propriété communale complémentaires des terres cultivables sont alors établis, appelés *campi vacantes*, destinés à un usage commun pour les locaux et les étrangers. Bien que représentant déjà un éventail assez large, ces terres vacantes incluent également des terres non irriguées appartenant à des particuliers, mais qui doivent en laisser l'accès aux éleveurs une fois les produits agricoles récoltés, accès qui s'étend jusqu'à l'époque des semailles (ce que l'on connaît aujourd'hui comme l'utilisation du chaume). Les wisigoths se sont alors employés à laisser les collines et les champs communs indivisibles, situation qui ne change qu'avec l'occupation arabe de la péninsule ibérique au VIII^e siècle.

La pénétration de l'Islam et avec elle l'arrivée dans la péninsule hispano-goth de conceptions différentes suppose une nouvelle inflexion en matière d'usage commun de pâturages, champs et collines. Le Coran, livre sacré des musulmans, établit que la distribution des terres conquises pendant la "guerre sainte" doit être réalisée à travers leur morcellement. Un cinquième de ces terres est réservé au calife (autorité musulmane, successeur et représentant de Mahomet), associé aux champs inutilisés qui reviennent à l'administration, le reste des terres étant mis à disposition des guerriers musulmans qui s'y installent en partageant une partie de ces territoires avec les hispano-goths, à travers différentes formes d' "accord" ou de mécanismes que l'on associe aujourd'hui à la location. En ce sens, la structure de propriété, de distribution et d'exploitation des terres dans le contexte de l'occupation arabe

correspond à une subdivision entre terres arables et non cultivables, avec leurs normes respectives de distribution et d'occupation. En ce qui concerne les terres conquises, certaines restent sous le contrôle d'anciens propriétaires, d'autres sont occupées par des guerriers musulmans et partagées avec des hispano-goths, et finalement une partie de ces terres devient la propriété exclusive du calife. Pour les terres non conquises, d'un côté se trouvent celles qui passent sous le contrôle de l'administration arabe, et d'un autre celles qui conservent un régime d'usage communautaire, représentant la plus grande partie d'entre elles, et parmi lesquelles on trouve surtout des champs, des pâturages, bois collines, etc.¹⁸⁹.

Le régime musulman se distingue des précédents dans le sens où il donne la priorité à la propriété et à l'usage de la terre, par-dessus le droit de propriété romain, ce qui a eu une grande influence sur la résilience et l'expansion des éleveurs transhumants. Ces formes d'occupation collective et de propriété communale des bois, collines et champs sont restés en vigueur pendant la période de la reconquête ibérique de la péninsule au XV^e siècle¹⁹⁰.

Bien que plusieurs processus historiques aient par la suite lentement configuré la transformation de la propriété collective en une propriété privée à caractère primitif, il faut souligner que l'évolution de ce processus donne lui-même naissance à plusieurs types de propriété commune. Par exemple, l'institution germanique de l'*Allmende* deviendra une figure qui était réservée dans le droit d'usage aux familles les plus anciennes, ouvrant la voie à de nouvelles "communautés d'usage" consistant dans l'application de taxes de droit d'usufruit pouvant être transmis, divisés et accumulés. Durant les siècles précédents également, les communautés chrétiennes du nord maintiennent plusieurs vestiges des régimes romains et wisigoths dans le droit coutumier et/ou par tradition, puisqu'il n'existait pas alors de normes par écrit régulant les pratiques d'usufruit collectif de terres communes. Ainsi, au Moyen-Âge les

¹⁸⁹ Cuadrado. M. *Aprovechamiento en común de pastos y leñas*, op. cit., p. 84-85.

¹⁹⁰ Sánchez, A. 'El régimen jurídico del aprovechamiento de pastos, hierbas y rastrojeras', 2005, *Revista Electrónica del Departamento de Derecho de la Universidad de la Rioja*, n°3, p. 93-147.

dispositions traditionnelles sur l'utilisation communes des pâturages ont nuit aux régimes de propriété privée et aux tentatives de cloisonnement des terres par les propriétaires. Dans un contexte de guerres constantes (situation incompatible avec l'exploitation agricole systématique), les monarques concèdent des droits d'accès communal, mais toujours avec l'interdiction pour les éleveurs transhumants de franchir les limites des champs, vignes et potagers particuliers.

Avec le processus de reconquête, de l'expulsion des arabes et du repeuplement de la péninsule au cours du XV^e siècle, un nouveau processus de réorganisation de l'usage des biens communautaires est instauré, qui reste en vigueur pendant plusieurs siècles, bien que progressivement réduit par le processus de désamortissement qui a lieu entre les XVIII^e et XIX^e siècles.

La vague de repeuplement de la péninsule, parallèlement à la formation et à la restructuration de communautés nécessitant plus de pâturages, de champs et de bois pour l'élevage du bétail, constitue sans aucun doute un processus qui stimule la réadaptation de ces biens communaux au Moyen-Âge. En plein milieu du processus de reconquête, les Rois catholiques confèrent une importance centrale aux usages communautaires face au besoin de repeupler des espaces déjà constitués ou bien d'en peupler des nouveaux; au point que les terres les plus grandes de cette époque deviennent les terres communes, les collines et les champs appelés *ejidos*, dont les biens étaient mis à profit par l'ensemble des locaux constituant une population déterminée. L'articulation de ces structures organisationnelles de distribution et d'exploitation des espaces de production, ajoutée à une poignée de propriétaires terriens bénéficiant de la production issue de leurs propres terrains individuels, constitue précisément la base économique agricole du Moyen-Âge.

Le processus d'exploitation des biens communs n'a toutefois pas été homogène dans l'ensemble de la péninsule ibérique, et n'a pas non plus entraîné de pratiques et de normes juridiques équivalentes. Monarques, ordres militaires, ecclésiastiques et conseils d'habitants ont fait l'expérience d'une multitude de processus et de vagues de

repeuplement différents survenus entre les VIII^e et XVI^e siècles. Cependant il est important de souligner que le repeuplement et la distribution de la propriété privée, par exemple entre différentes seigneuries, n'a pas toujours entraîné la disparition et/ou l'inexistence de l'usage "du commun", indépendamment du développement et de l'établissement du régime féodal, consistant essentiellement dans l'existence d'une masse de paysans dépendant personnellement des "seigneurs" composant une aristocratie rurale, laquelle tire ses rentes économiques de diverses formes d'usufruit et d'exploitation collective et personnelle (rentes, taxes, corvées, etc.).

Ce régime féodal réorganise et tire profit de l'usage communautaire des bois, pâturages, rivières, chemins, carrières, etc. qui, de la même manière qu'ils étaient destinés à l'usage de tous les habitants de la seigneurie et à leur exploitation communautaire, deviennent désormais "cédés" par la volonté du "seigneur", qui tient son droit sur ces terrains du prince, en tant que prérogative royale ou droit privatif de la Couronne. L'utilisation commune de ces espaces est préservée collectivement et doit demeurer indivisible, tous les habitants de la seigneurie ayant le même droit d'accès au bois, aux pâturages, au gibier, à la pêche, etc. Cependant, et c'est un élément essentiel de l'usage collectif dans le régime féodal, les habitants de la même seigneurie sont dans l'obligation de satisfaire leur seigneur par le paiement de certains tributs, dont le "*montazgo*" et l'"*herbazgo*". Le premier correspond à une taxe que les habitants du village doivent payer au seigneur, que ce soit en nature ou en argent, pour le "droit" d'usufruit des collines et des bois à des fins diverses (le bois pour se chauffer, pour la construction, comme combustible pour la cuisson, etc.), alors que le second possède les mêmes caractéristiques mais concerne le même "droit" d'usufruit des champs pour le pâturage et l'entretien du bétail. Sans pour autant le faire disparaître, le régime féodal a fait de l'usage collectif de certains espaces communs un droit *sui generis*, public et privé à la fois, dont l'ultime bénéficiaire -par l'intermédiaire de la vassalité- est le seigneur féodal. Comme le dit Cuadrado:

"On observe que la relation socio-économique entre les habitants de la même collectivité (village, ville, etc.) s'insère parfaitement dans la structure beaucoup plus

large des relations féodales (...) Les deux éléments qui caractérisent les relations économique-sociales des premiers siècles du Moyen-Âge sont les éléments féodal et communal, en prenant garde au fait qu'ils sont parfaitement compatibles, puisque l'organisation communale s'imbrique tout à fait naturellement dans la structure féodale"¹⁹¹.

D'autre part, la structure agraire du Moyen-Âge se caractérise par le développement à grande échelle des systèmes de rotation des cultures biennales, séparant les céréales d'automne, de printemps et les périodes de jachère. Ce système a connu une grande popularité particulièrement dans la région de Castille, où il a été décrété qu'un tiers de la terre dite *campa* (de superficie importante et sans arbres) soit maintenue en jachère tous les trois ans. Sur ces périodes de jachère, un nouveau droit d'utilisation des chaumes est appliqué par la communauté, qui instaure un certain équilibre entre agriculture et élevage tant à moyen terme que sur le temps long, favorisant l'installation de nouveaux habitants et villages voisins, appliquant eux-mêmes le même système de rotation et d'exploitation des pâturages ou des chaumes. Ce point est loin d'être anodin, puisque durant le Moyen-Âge, à travers la technologie de la jachère et de l'utilisation des chaumes, les techniques d'agriculture étaient d'une certaine manière subordonnées aux nécessités des femelles reproductrices et de l'engraissement du bétail, et en conséquence les terrains à usage commun ne se situaient pas seulement dans ces espaces indivisibles et distants des villages, mais aussi à l'intérieur des même villages et des villes, sur les terres de labour elles-mêmes, étant donné que le moment des moissons signifiait l'autorisation de la présence du bétail domestique à l'intérieur même des potagers et des cultures. Ce système a été appelé en Espagne la "défaite des moissons" et a installé l'idée que la terre, libre de fruits et de biens agricoles, constitue un instrument d'usage collectif pour l'engraissement des animaux, situation qui s'inverse et retourne à sa condition privée une fois que la terre est de nouveau cultivée et destinée à la production. En

¹⁹¹ Cuadrado. M. *Aprovechamiento en común de pastos y leñas*, op. cit., p. 91.

résumant: terre cultivée, terre privée; terre en jachère, espace pour l'utilisation commune des hommes et des animaux.

Au dernier tiers du XIII^e siècle apparaît l'institution espagnole par excellence de régulation et d'appropriation des pâturages, associée aux dispositions légales incluses dans les textes d'Alfonse X, alors roi de Castilla y León. Les dispositions de cette institution de propriétaires de moutons, appelée "la Mesta", signe plusieurs clauses favorisant la transhumance, mais s'attache surtout à faire respecter le caractère privé des champs locaux, des terres et des fermes particulières par les éleveurs nomades et leurs animaux. La Mesta était une institution du Royaume et au service exclusif des propriétaires éleveurs, chargée de normer et de réguler à travers les "*fueros de la Mesta*" les relations entre transhumants et propriétaires de fermes et d'autres domaines clôturés. Pendant le dernier tiers du XIII^e siècle, les membres de la Mesta ainsi que les Rois catholiques, considérant la valeur de la laine dans l'équilibre des finances du royaume, s'emploient à normer et à faire prévaloir les droits des propriétaires sur le reste des normes du droit coutumier que suivaient les bergers transhumants. Parmi les lois promulguées par la Mesta sous l'impulsion des Rois catholiques, la "propriété *mesteña*" est celle qui a le plus nuit à l'élevage transhumant, en établissant l'obligation du paiement d'une rente ou taxe locative en faveur des "Frères de la Mesta"¹⁹².

L'"Honorable conseil de la Mesta" est créé à l'issue des réunions entre les bergers de Castille et la Couronne. Ce conseil a pour objectif de rationaliser l'élevage transhumant et de créer de nouvelles normes pour réguler l'activité des bergers. Parmi les principales motivations pour rationaliser cette activité se trouve la volonté d'augmenter la production régionale de laine dans le but de développer l'industrie textile en réduisant les importations étrangères. La Mesta a par ailleurs pour but d'intervenir dans les conflits croissants entre cultivateurs et bergers résultant de la

¹⁹² Sánchez, A. 'El régimen jurídico del aprovechamiento de pastos', op. cit., p. 93-147

superposition territoriale impliquée par le développement parallèle de ces deux activités.

Depuis cette époque il est courant dans la péninsule ibérique d'entendre parler de la "légende noire" de la Mesta, l'institution souffrant d'une mauvaise image construite au cours de la multitude des conflits entre l'autorité et les paysans communs. On a affirmé à ce sujet que *"l'Honorable conseil s'est confronté aux villages, car il intervenait dans les affaires agricoles des localités; il s'est confronté aux agriculteurs, car il s'opposait à la superficie cultivée, et aux bergers locaux, parce qu'il contestait l'utilisation des herbes municipales. Les conflits proliféraient partout, ce qui a contribué à créer la "légende noire" à propos des injustices commises dans la campagne et des préjudices causés à l'agriculture"*¹⁹³.

Une fois la période de la reconquête terminée et la prise de Grenade en 1492, les Rois catholiques font de l'Honorable conseil de la Mesta l'une des institutions clé de leur politique agraire. Parallèlement à une série de bénéfices octroyés aux bergers, les animaux se multiplient au cours des XV^e et XVI^e siècles, entraînant de nouveaux problèmes et affrontements entre agriculteurs et éleveurs et produisant une rupture de l'équilibre des siècles précédents. Face à cela, les Rois catholiques se voient dans l'obligation de produire de nouvelles études et normes pour résoudre la situation, chargeant des spécialistes de l'époque de la rédaction de nouvelles législations. Le résultat est les *Ordonnances et privilèges du conseil de la Mesta*, rédigées par le Licencié Francisco Malpartida. Ce document, selon le spécialiste de la Mesta Julius Klein, constitue un corpus inégalable de privilèges confirmés par les Roi catholiques en faveur du conseil de la Mesta¹⁹⁴.

La Mesta est composée essentiellement par l'ensemble des propriétaires de troupeaux, indépendamment du nombre de têtes qu'ils possèdent. Ils tiennent des

¹⁹³ Marín Barriguete, F. 'La Mesta en América y la Mesta en Castilla: los intentos de traslado y las Ordenanzas de 1537 en Nueva España', 1996, *Revista Complutense de Historia de América* n°22, p. 59.

¹⁹⁴ Klein, J. *La Mesta: estudio de Historia Económica Española, 1273-1836*, Madrid, Alianza, 1994, 480p.

assemblées générales, auxquelles participe la Couronne, afin d'évaluer des affaires d'intérêt commun. Les accords qui s'y prennent doivent être obligatoirement respectés par tous les membres, qui doivent en outre approuver les nouvelles ordonnances émanant des réunions. Au début du XVI^e siècle, les Rois catholiques créent la fonction de Président de la Mesta, qui remplace celle de l'ancien maire. Le Président de la Mesta doit non seulement représenter l'institution, mais aussi veiller au respect de ses normes, recevoir les plaintes, remplir les postes vacants et atténuer les conflits entre agriculteurs et éleveurs. Son rôle principal reste toutefois d'incarner le lien intermédiaire d'articulation et de communication entre l'Honorable conseil de la Mesta et la Couronne, lui conférant en plus du poste de président de l'institution celui de conseiller royal. Cette situation a notamment motivé l'historien nord-américain Julius Klein à qualifier l'institution de véritable autocratie des Rois catholiques, qui ont canalisé à travers la Mesta de puissants intérêts visant à promouvoir au maximum l'exploitation des ressources provenant de l'élevage castillan, dans le but de développer les lucratives exportations de laine.

En résumant, selon Klein, le pouvoir de la Mesta dans la campagne espagnole a renforcé l'autorité royale et la centralisation du pouvoir, matérialisée par un flot d'ordonnances royales en faveur de l'élevage réclamés par les membres du conseil, favorisant le développement d'une activité monopolistique et toute-puissante, bien souvent au détriment des paysans ne possédant pas de bétail, qui se voyaient forcés d'ouvrir leurs champs à de véritables avalanches de moutons mérinos, célèbres en Espagne à cette époque pour leur production abondante de laine de grande qualité¹⁹⁵.

Déterminer si l'institution de la Mesta a été "calquée" en Amérique fait l'objet de débats, car les éléments en jeu ne sont pas seulement à caractère géographique, mais aussi économiques, culturels et militaires, entre autres.

¹⁹⁵ Klein, J. *La Mesta: estudio de Historia Económica Española*, op. cit. p. 20.

Selon Klein, qui concentre son analyse sur le développement de l'institution à l'intérieur de la péninsule ibérique, l'implantation de la Mesta en Amérique a été confrontée à des obstacles d'ordre essentiellement géographiques et économiques. Concernant le paramètre géographique, il mentionne clairement l'existence de conditions défavorables à l'élevage transhumant (l'absence de contrastes climatiques et physiographiques qui sous-tendent l'évolution historique de la transhumance du gros bétail dans plusieurs parties du monde); en ce qui concerne le facteur économique, les conquistadores ont selon l'historien nord-américain privilégié le développement de différents types d'industries plus lucratives dans ces territoires, notamment l'industrie minière. Ces deux affirmations peuvent cependant être nuancées, car en général les conditions géographiques du continent ont favorisé de manière évidente le développement rapide de l'élevage, que ce soit dans les basses terres, les régions montagneuses, les collines et les hauts plateaux, entraînant la prolifération de fortes contradictions et affrontements avec l'industrie agricole locale.

D'autre part, en ce qui concerne l'industrie minière, l'articulation et la synergie existant entre les deux activités apparaît clairement, car l'énergie animale a représenté la plus grande partie de la force de travail requise par l'exploitation des mines et par l'activité associée au transport terrestre, mais aussi de façon plus globale la source protéique et énergétique par excellence de l'appareil colonial. Ce dernier point est d'une grande importance, surtout si l'on considère le faible nombre d'animaux domestiques présents dans l'Amérique précoloniale, suscitant une grande préoccupation des espagnols installés sur le continent pour l'importation, l'acclimatation et la reproduction des animaux "propres". Enfin, l'industrie du cuir et du suif, biens indispensables à l'appareil colonial et en particulier à l'industrie minière, ainsi qu'au transport de marchandises et à la création de villes nouvelles, a également été d'une grande importance. Il faut également prendre en compte, dans un sens plus global, la présence des conquistadors et des colons qui en plus d'exercer une fonction militaire ont été récompensés par de larges bandes de terre destinées à l'agriculture et à l'élevage, et sont à leur tour devenus d'industriels mineurs, qui ont

fait de la complémentarité de ces activités une véritable stratégie de concentration du pouvoir et de la propriété.

L'institution de la Mesta doit être pensée à partir de sa fonction principale: promouvoir la conservation, l'entretien et la reproduction du bétail dans un vaste territoire, ainsi que les dispositions légales visant à permettre sa reproduction, essentiellement à travers la transhumance entre des espaces distants, dessinant un spectre territorial important. Elle constitue, en fin de compte, un mécanisme créé pour répondre aux besoins de l'élevage naissant et aux intérêts des fermiers¹⁹⁶.

Pendant la première moitié du XVI^e siècle, le vice-roi Velasco émet une série d'ordonnances en faveur de l'élevage et de la migration saisonnière du gros bétail entre les provinces distantes de la Nouvelle-Espagne, établissant de strictes périodes de transhumance afin de ne pas affecter les cultures des indigènes¹⁹⁷. L'ensemble des mesures proposées par la Couronne aux conquistadores et aux colons se révèle décisive: ceux-ci peuvent avec seulement quelques têtes de bétail initiales envisager le développement d'une industrie prometteuse, étant donné que de larges bandes de terres (*estancias*) et des bergers leurs sont fournis par le biais du travail et de l'assujettissement des indigènes, qui assistent pour leur part à la destruction de leurs champs de cultures traditionnels par cette avalanche d'animaux. A titre d'exemple, des ordonnances de cette institution (1574) en Nouvelle-Espagne stipulent que *"les propriétaires de fermes possédant du gros bétail aient, pour chaque deux mille têtes, un espagnol fermier et quatre noirs ou indiens, deux à cheval et deux à pied, pour qu'ils aient soin de faire le tour un jour par semaine de ce bétail"*¹⁹⁸.

Ces mêmes ordonnances interdisent qu'il existe des boucheries dans les villages indiens (par crainte du vol et des assassinats d'animaux), et oblige le bétail

¹⁹⁶ Suyter, A. 'The ecological origins and consequences of cattle ranching in sixteenth-century New Spain', 2004, *Geographical Review* n°86, p.171.

¹⁹⁷ Miranda, J. 'Notas sobre la Introducción de la Mesta en la Nueva España', 1944, *Revista de Historia de América* n°17, p. 1-26.

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 25.

des indiens à être "*orejano*", c'est-à dire "bétail naturel" sans aucune distinction réalisée par la modification de leurs oreilles et/ou de leur queues. Ils doivent en outre ne pas posséder de fers, afin de réduire au maximum la défense et la capacité de déplacement des animaux, distinguant grandement la possession d'animaux de la part des indigènes par rapport à celle des espagnols. D'autre part les indiens sont tenus de rester à l'écart de la Mesta, cette institution ne "devant avoir aucun rapport avec eux", en tant qu'institution de tradition ibérique destinée à rassembler fonctionnaires, propriétaires et autres représentants de l'industrie d'élevage.

Un des aspects de l'action de cette institution dans le contexte colonial américain concerne justement la prolifération des conflits entre éleveurs espagnols et agriculteurs indigènes, face auxquels ces derniers ont eu recours à de multiples mécanismes d'affrontement et de résolution pour tenter de contenir les effets de l'afflux de bêtes sur leurs espaces cultivés. Les plus belligérants et immédiats ont été le meurtre massif d'animaux, que ce soit par des incendies ou par la réalisation d'embuscades contre les fermes. Parmi les stratégies adoptées par les indigènes, on trouve également l'agrandissement de leurs villages et espaces de cultures, entraînant d'importantes avancées agricoles et des constructions destinées à faire face et à contenir les fermiers et leurs animaux. Parallèlement à cela, ils ont eu recours à des stratégies légales, souvent associées à l'utilisation et à l'instrumentalisation politique de cette institution, notamment en ayant recours à des dispositifs spéciaux mis en place par la Couronne, à travers des figures juridiques spécifiques telles que les protections de terres, ou également par la sollicitation légale d'espaces "incultes" proches pour la reproduction du bétail domestique mineur. D'autre part, en ce qui concerne les recours et actions spécifiques liées aux aspects légaux de l'industrie d'élevage, les moyens employés étaient la sollicitation de la diminution du bétail autorisé élevé dans les fermes, la réclamation de leur fermeture, ou bien l'intervention de gardiens chargés de veiller à ce que le bétail reste sous contrôle, tout comme la

demande que le bétail non surveillé soit réquisitionné et contenu jusqu'à ce que les groupes affectés par les bêtes soient indemnisés¹⁹⁹.

Sur ce dernier point, un acte officiel du conseil municipal de Mexico communiquait que: *"la ville est informée du fait que les indiens perturbent les pâturages des bétails et se mettent à labourer de terres jusqu'alors jamais labourées et occupent les chemins et les vallées d'une manière qui ne peut pas être tolérée et qui est cause qu'il n'y ait plus ces bétails et qu'ils ne puissent plus être amenés librement d'un endroit à un autre (...) La ville est informée des dommages que de cette façon causent les indiens au détriment de la Mesta qui est instituée dans cette ville et cette terre"*²⁰⁰.

Une différence entre l'Amérique et l'Espagne est peut-être que dans son lieu d'origine la Mesta constituait une association de propriétaires de bétail au sens strict, c'est-à-dire des individus qui concentraient leur richesse dans le nombre d'animaux qu'ils possédaient, alors qu'en Amérique, la question était plutôt liée aux propriétaires de terrains, c'est-à-dire des individus qui concentraient leur pouvoir dans l'accès aux terres *pour* le bétail, car l'opportunité de disposer d'herbe suffisante dans le contexte où il était nécessaire d'utiliser de larges bandes de terre a conduit à la formation de fermes d'élevage en tant qu'entités proprement juridiques²⁰¹.

2.5. L'utilisation commune des pâturages dans la législation hispano-américaine

Comme l'ont montré les éléments exposés précédemment, au moment de l'arrivée européenne sur le continent américain, la conceptualisation de tout ce qui concerne les champs, collines, bois, cours d'eau etc. était déjà parfaitement définie, tout comme les notions de biens communs et leur portée et usage respectifs. Une partie de cet ancien arsenal juridique parvient en Amérique avec l'exploitation des

¹⁹⁹ Miranda, J. 'Notas sobre la Introducción de la Mesta', op. cit., p. 16-17.

²⁰⁰ *Ibidem*, p. 22-23.

²⁰¹ Marín Barriguete, F. 'La Mesta en América y la Mesta en Castilla', op. cit., p. 61.

terres au fur et à mesure de l'avancée coloniale, acquérant un critère de type assimilationniste à travers lequel l'appareil colonial va *appréhender* la réalité américaine par le déploiement des instruments légaux disponibles dans la péninsule ibérique à cette époque. La volonté espagnole de projeter cette législation sur des terres "tout juste découvertes" s'exprime, par exemple, dans de nombreuses communications et ordonnances royales traitant de la communauté de certains biens précis du continent américain, en établissant que: "*la jouissance d'eux se fasse de la même façon qu'elle est faite dans le royaume de Castille, car c'est ce qui convient au service et au bon usage de la terre*"²⁰².

Le cadre juridique réglementant l'élevage du bétail en Amérique est donc le fruit de l'amalgame des dispositions ibériques sur des régimes communaux de terres et de champs, ajoutées aux nouvelles normes traitant de la distribution et de l'usufruit dans le contexte colonial et leur développement respectif dans des paysages géographiques et culturels distincts. La porte d'entrée pour rendre effective cette situation sera l'instauration du caractère communal de tous les champs, collines et cours d'eau des provinces des Nouvelles Indes pour tous les "habitants d'elles", ainsi que l'application de l'ancienne pratique espagnole de la défaite des moissons, c'est-à-dire la déclaration du caractère communal de la terre une fois les produits agricoles récoltés. Les pâturages étaient considérés indépendamment de leur type comme des "dons de la nature", dont l'administration devait dépendre directement de la Couronne à travers la figure des biens *realengos*, car selon la législation agraire médiévale ils étaient par essence disposés par Dieu, et donc libres et ne pouvant être appropriés par quiconque, soumis à l'administration de ses représentants sur la terre pour que l'homme en bénéficie entièrement, par l'intermédiaire du libre pâturage des animaux.

Déjà en 1497, les Rois de Castille commandaient à Colomb d'établir des zones non clôturées là où il était décrété que, une fois les fruits récoltés, le "*champ est*

²⁰² Mariluz, J. *El régimen de la tierra en el derecho indiano*, Buenos Aires, Perrot, 1978, p. 99.

commun et libre pour tous"²⁰³. Cette première recommandation répond plus qu'autre chose à la volonté de faire reproduire librement le bétail européen sur les zones traditionnelles de pâturage commun, celui-ci se reproduisant jusqu'alors hors de tout contrôle depuis que Colomb, lors de son second voyage, ait débarqué avec plus de 1200 hommes de dix-sept navires chargés de graines et de résidus de plusieurs plantes européennes, ainsi qu'avec un contingent de chevaux, chiens, cochons, vaches, moutons, poules et divers sortes d'oiseaux²⁰⁴. Moins de dix ans après le débarquement des espagnols, une énorme quantité d'animaux et de plantes provenant d'Espagne se trouvaient déjà en Amérique. Sur ce point, les auteurs des Lois des Indes assuraient qu' *"En l'an 1501, neuf ans après la découverte, on cultivait déjà en Amérique le blé, le riz et toutes les graines alimentaires d'Espagne; y avaient déjà été introduits les oiseaux domestiques de notre sol, les animaux laineux et domestiques, les chèvres, bœufs, ânes et chevaux aidaient les hommes pour les travaux des champs, là où avant ils travaillaient seuls: la végétation de canne à sucre prospérait, ils payaient déjà la dîme des fruits de la vigne et de l'olive, de la soie, du lin, du chanvre et d'autre cultures apportées de la péninsule"*²⁰⁵.

A ce sujet, il faut rappeler que les nouveaux habitants des "Indes" étaient obligés d'arriver au continent accompagnés de nombreux animaux en vue de leur adaptation et multiplication. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si pendant les premiers temps de la colonie l'aliment principal consommé en Amérique par les européens soit -en plus de la faune locale"²⁰⁶ la viande de porc (et non le blé), ou que Batholomé de

²⁰³ 'Carta patente de los reyes de Castilla al almirante Cristóbal Colón dictándole la normativa de cómo deberían realizarse los repartos de tierras en la isla Española, 22 de julio, 1497'. Copiée dans de Solano, F. *Cedulario de Tierras Compilación de legislación agraria medieval (1497-1820)*, Ciudad de México, UNAM, 1991, p. 105.

²⁰⁴ Crosby, A. *El Intercambio Transoceánico*, op. cit.

²⁰⁵ Cappa, R. *Estudios Críticos acerca de la dominación española*, op. cit., p. 54.

²⁰⁶ Fernández de Oviedo (1526) décrit clairement comment les premiers européens à mettre le pied sur le continent américain se sont nourris principalement de la faune locale, allant jusqu'à exterminer des espèces natives de certaines îles américaines (ici de Saint Domingue): *"En ce temps de si grande nécessité les chrétiens on mangé tous les chiens qu'il y avait sur cette île, lesquels étaient muets et n'aboyaient pas, et ont aussi mangé ceux qu'ils avaient apporté d'Espagne, et tous les hutias qu'ils ont pu trouver ont été mangés, tous les quemis, et d'autres animaux qu'ils appellent mohuy et tous ceux qu'ils appellent coris, qui sont comme des lapereaux ou des petits lapins. Ces quatres espèces d'animaux étaient chassés à l'aide des chiens qu'ils avaient apportés d'Espagne; et quand ils eurent mangé tous ceux vivant*

las Casas souligne que les porcs du Pérou descendent jusqu'au dernier d'entre eux des huit porcs que Colomb a acheté aux îles Canaries soixante maravédís chacun, et qu'il a apportés en Amérique pendant son second voyage au cours de l'année déjà citée²⁰⁷. Le souci de peupler précédait ainsi celui de connaître, puisque les souverains de la Couronne ne demandent à Colomb un rapport spécifique à propos de la nature américaine, et en particulier de ses richesses en métaux, pierres précieuses, perles, épices, faune et flore locales, qu'à l'occasion des préparatifs de son quatrième voyage²⁰⁸.

L'accumulation de la propriété territoriale par les colons du Nouveau monde constitue un facteur essentiel de la structure sociale hispano-américaine. Cependant la libre appropriation de terres ou leur occupation privée officialisée par un contrat d'usufruit n'ont pas eu lieu pendant la colonisation espagnole. La Couronne de Castille s'appropriait les terres découvertes et, avec elles, le droit exclusif sur ces territoires et leurs *pampas*, colines, plaines et rivières, etc. Par la suite, la Couronne attribuait par des grâces les terres dites "vierges" (supposément inhabitées) à des conquistadores et aux nouveaux habitants, créant le domaine juridique particulier des concessions dont disposaient les monarques, qui auront une grande influence sur les régimes de propriété en Amérique coloniale sur le long terme.

Cette législation ibérique traitant des biens communaux est constituée à partir du milieu du XV^e siècle, ceux-ci finissant par devenir la propriété du roi et à être administrés par la Couronne ou par le "*labrado mayor*", ce qui n'était pas sans poser plusieurs contradictions et difficultés. C'est ce qui ressort, par exemple, de plusieurs ordonnances émises par les Rois catholiques pendant les premiers temps de la colonie, dans lesquelles ils communiquent que "*nous ordonnons que l'utilisation de*

sur la terre, ils ont aussi mangé les chiens en paiement de leurs bons et loyaux services. Et ils n'ont pas seulement mis fin à ces cinq espèces d'animaux à quatre pattes, qui n'existaient que sur cette île, mais une fois ceux-là terminés, ils se sont mis à manger des serpents que l'on appelle yvana, qui ont quatre pattes, de sorte qu'ils paraissent effrayants pour quiconque ne les connaît pas. Ils n'ont épargné ni les lézards, ni les couleuvres, que l'on trouve nombreuses et de plusieurs sortes, mais non venimeuses" (Fernández de Oviedo, G. *Historia General y Natural de las Indias*, op. cit., Primera Parte, Libro II, cap. XIII, p. 50.

²⁰⁷ Crosby, A. *Imperialismo Ecológico*, op. cit.

²⁰⁸ Gerbi, A. *La naturaleza de las Indias Nuevas*, op. cit., p. 140.

tous les pâturages, collines et rivières des Provinces des Indes soit commune à tous leurs habitants, actuels et futurs, pour qu'ils en jouissent librement, et y fassent leurs mesures, et y amènent leurs bêtes, ensemble ou séparément, comme ils le préfèrent"²⁰⁹.

Parallèlement, les souverains stipulaient dans la même ordonnance la révocation et l'annulation de tout bénéfice individuel concernant les zones de pâturage, mesure qui par le fait de saper de l'intérieur le projet colonial et la législation traditionnelle, restait sans effet: *"malgré toute ordonnance prise précédemment, qui si cela est nécessaire devient révoquée, et décrétée nulle et sans valeur ni effet. Et nous commandons à tous les Conseils, Cours de justice et Régisseurs, qu'ils veillent à la bonne application du contenu de notre loi, et que quiconque s'y oppose reçoive une peine de cinq mille pesos d'or, qui sera exécutée sur sa personne et sur ses biens pour notre chambre..."*²¹⁰. En ce qui concerne l'île La Española et la ville de Saint Domingue, la situation n'était pas différente: *"ce qui a été ordonné doit être compris dans tout ce qui se trouve à dix lieues de cette ville en circonférence, sans que ce soit au préjudice de tiers; et en dehors des dix lieues nous permettons et jugeons bon, que chaque portion de bétail ait jusqu'à une lieue de contour, pour qu'à son intérieur personne d'autre ne puisse faire de ferme pour le bétail, de basse-cour ni de maison pour que les pâturages de tout cela soient ainsi communs, comme il est disposé"*²¹¹.

L'utilisation commune comprenait même les vastes territoires octroyés aux conquistadores et aux colons par les dites grâces de terre: *"les collines, pâturages et rivières de ces lieux, et les collines comprises dans les grâces, qui soient faites ou que nous fassions de par notre autorité aux Indes, doivent être communes aux espagnols et aux indiens. Et nous commandons aux vice-rois, et aux Cours, qu'ils le fassent exécuter ainsi"*²¹².

²⁰⁹ *Recopilación de Leyes de los Reinos de las Indias mandadas imprimir y publicar por la Magestad Católica del Rey Don Carlos II*, Madrid, Boix, 1841, Tomo segundo, libro IV, Título XVII, ley V. p. 131.

²¹⁰ *Ibidem*

²¹¹ *Ibidem*

²¹² *Recopilación de Leyes de los Reinos de las Indias mandadas imprimir*, op. cit., Ley VII, p. 131.

Dans la loi suivante (VI) du même document, daté de 1536, Philippe II ordonnait qu'"une fois les terres cultivées, et le pain levé, elles servent de pâturage commun"²¹³, instaurant de fait le régime communal de l'utilisation des chaumes, appelé en Espagne la défaite des moissons, comme vu précédemment. Cette mesure est instaurée au royaume du Pérou en 1551, lorsque Charles V établit dans les ordonnances municipales de Lima des peines et amendes pour quiconque pénètre avec ses animaux sur les champs de culture pour profiter de la *panca*, c'est-à-dire de la feuille de maïs comme fourrage. Il était en effet précisé que l'utilisation des chaumes ne devait être permise qu'une fois "le dernier épi de maïs récolté"²¹⁴.

A propos des terres dites de domaine royal, terres "vierges" sur lesquelles les rois exerçaient leur souveraineté par le simple fait de "les avoir découvertes", le juriste espagnol Juan de Solórzano indiquait dans sa *Política Indiana* (1648) que "*comme nous savons que c'était anciennement le cas du despotisme, et que procédaient absolument ainsi les Motezumas en Nouvelle-Espagne, et les Incas au Pérou, et de cette façon dans d'autres Caciques dans d'autres provinces (...) Aucun autre droit n'est digne de moindre considération que celui réservé aux Rois, et Seigneurs souverains pour raison de la suprême autorité de leurs Royaumes et Seigneuries, sur les terres, champs, collines, pâturages, rivières et cours d'eau de tous ceux-ci*"²¹⁵.

En ce sens, les ordonnances et instructions à la population émises par la Couronne soulignent certains aspects essentiels en termes environnementaux et écologiques pour favoriser l'implantation et la reproduction de la société humaine et animale. Aux colons qui se proposent de créer de nouvelles populations dans certains espaces déterminés, les autorités offraient certaines garanties qui se traduisaient en ressources territoriales (terres), naturelles (graines, rejets, arbres) et animales (gros et petit bétail). La Couronne stipulait que des terres devaient être octroyées aux nouveaux habitants à travers des *peonias* et des *caballerias*. Une *peonia* correspondait

²¹³ *Ibidem*

²¹⁴ Mariluz, J. *El régimen de la tierra en el derecho indiano*, op. cit., p. 111.

²¹⁵ Solórzano Pereyra, J. *Política Indiana*, Madrid, Imprenta Real de la Gazeta, Libro 6, cap. XII. 1776 [1648], p. 480.

à un terrain de cinquante pieds de large et cent pieds de long. La terre considérée devait être suffisamment grande pour produire cent *fanegas* de blé et/ou d'orge, et dix *fanegas* de plus de terres de maïs. A tout cela étaient ajoutés deux arpents de terre pour les potagers ou les fermes, et huit autres pour la plantation d'arbres poussant sur les "*secadal*" (terres non irriguées). En ce qui concerne les terres de pâturage, une *peonia* incluait suffisamment d'espace pour alimenter dix truies, vingt vaches, cinq juments, cent moutons et vingt chèvres. Une *caballeria* correspondait à un terrain de cent pieds de large et deux cent pieds de long, et "tout le reste comme cinq *peonias*", c'est-à-dire cinq cent *fanegas* de terres arables pour le blé et/ou l'orge, dix arpents de terres pour les potagers ou les fermes et quarante pour les plantes et autres arbres de "*secadal*". Pour les terres de pâturage, une *caballeria* devait avoir au moins assez d'espace pour alimenter cinquante truies, cent vaches, vingt juments, cinq cent brebis et cent chèvres²¹⁶.

Dans la même logique, les "Ordonnances de découverte, des nouvelles population et de la pacification du XVI^e siècle" sont claires à ce sujet, puisque la fondation de villages et de colonies de l'État devaient réunir au moins "*trente habitants, chacun avec une maison avec: dix vaches reproductrices, quatre bœufs, ou deux bœufs et deux veaux, une jument reproductrice, cinq truies reproductrices, six poules, un coq et vingt brebis reproductrices de Castille*"²¹⁷, et que les territoires ainsi peuplés devaient immédiatement délimiter les terrains nécessaires aux champs, aux prés et aux pâturages dans lesquels irait paître le bétail des habitants espagnols.

Ceux qui acceptaient de peupler ainsi les provinces par l'octroi de *caballerias* ou de *peonias* se voyaient dans l'obligation d'édifier en trois mois leurs maisons, de s'y installer, de subdiviser les terres de labour, de cultiver les espaces dédiés au blé, à l'orge, aux arbres et aux autres espèces, en plus de "placer le bétail sur les terres de pâturage".

²¹⁶ *Recopilación de Leyes de los Reinos de las Indias mandadas imprimir*, op. cit., Tomo II, p. 118.

²¹⁷ Artículo 89. En Fernández Sotelo, R. En *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias. Estudios Histórico-jurídicos*, Ciudad de México, Escuela Libre de Derecho-Miguel Ángel Porrúa, 1987, p. 89.

La question des biens communaux décrétés par les espagnols et pour les espagnols est un thème récurrent dans ces Ordonnances, puisque par exemple à propos des étapes et de l'ordre devant être suivi après avoir "découvert" et peuplé les terres, selon les expressions espagnoles, il était précisé que, en premier lieu, les terres sur lesquelles devaient être édifiés ces villages ne soient pas seulement fertiles mais également abondantes en pâturages et en sources hydriques pour l'alimentation du gros et du petit bétail. Parallèlement à cela, la présence de villages indigènes suffisamment proches constituait un pré-requis, dans le but de faciliter les mesures visant à leur contrôle et à leur évangélisation²¹⁸.

Ainsi la Couronne devait non seulement distribuer des terrains, des terres de culture et de pâturage aux colonies de l'État espagnol qui començaient à s'édifier, mais aussi des indigènes, qu'ils devaient soutenir et à qui ils devaient octroyer les moyens (consistant surtout en animaux et en graines) suffisants pour peupler, cultiver et pour contribuer à développer les nouveaux villages fondés conjointement aux leurs ou même directement par-dessus ces derniers.

Enfin, il était offert à quiconque *"ait participé à l'entreprise de la découverte, du nouveau peuplement et de la pacification, ainsi qu'à leurs descendants, [...] des terrains, des terres de culture et de pâturage, ainsi que des fermes pour l'élevage. A tous ceux qui les auraient reçus, et qui auraient peuplé et y aurait résidé pendant cinq ans, il leur sera donné en perpétuité"*²¹⁹.

Cobo attribue l'immense reproduction du bétail espagnol à l'existence de ces innombrables champs de pâturage, car selon le jésuite la *"raison qui fait que les bétails de Castille ont tant grandi et se sont tant multipliés, vient de l'abondance des pâturages qu'il y a dans la plus grande part de ces Indes, lesquels, à cause des pluies d'été et de leur grande abondance, et de la terre humide de là-bas, ne s'épuisent jamais pendant toute l'année en beaucoup d'endroits; et ainsi les plaines si vastes et belles qu'il y a sur l'île*

²¹⁸ Artículo 37, *Ibidem*, p. 238.

²¹⁹ Artículo 85, *Ibidem*, p. 242.

Española, et en Nouvelle-Espagne et sur d'autres terres de ces Indes, sont très dignes d'être vues, étant toujours vertes, recouvertes d'herbe et peuplées de bêtes qui s'y nourrissent"²²⁰.

Cobo justifie également son propos par l'existence de grands "déserts et steppes" anciennement habités par des peuples indigènes, qui depuis les premières années de la colonisation ont disparu de leurs villages d'origine, que ce soit par leur extermination directe, leur enfermement dans les dits villages d'indiens et/ou par leur dispersion. De grands espaces aujourd'hui inhabités étaient à l'époque occupés par une multitude d'animaux étrangers qui y étaient apportés pour occuper les pâturages communs existants et accompagner leur extension, parallèlement au dépeuplement des indigènes; *"Mais la raison la plus importante est qu'il y a dans ces Indes de si grands déserts, où l'on peut parcourir cent lieues de steppes; et où la terre qui devait être habitée par les hommes est occupée par le bétail, et qui dans beaucoup d'endroits n'est pas seulement de celle que n'habitent pas les espagnols, mais aussi de celle qui est aujourd'hui peuplée, jusqu'aux collines, par ce que nous appelons ici le bétail cimarron*"²²¹. A ce sujet, García Martínez affirme que la concurrence pour l'occupation de l'espace entre animaux et humains constitue une question déterminante dans l'histoire de l'élevage hispano-colonial²²².

La manière la plus commune de répartir des terres pendant l'implantation de la société coloniale précoce est celle des *peonias* et les *caballerias*. Toutes deux, outre le fait de rassembler des terres pour produire des cultures de blé, d'orge, de maïs et différents arbres fruitiers, y ajoutaient conjointement les terres de pâturage nécessaires à l'alimentation d'au moins soixante truies reproductrices, cent vingt vaches, vingt-cinq juments, six-cent brebis et cent-vingt chèvres²²³. Le maximum de

²²⁰ Cobo, B. *Obras del P. Bernabé Cobo*, op. cit., p. 378.

²²¹ *Ibidem*.

²²² García Martínez, Bernardo. Los primeros pasos del ganado en México, 1994, *Relaciones. Revista de historia y sociedad* n°59, p. 11-44.

²²³ *"Les terres seront distribuées entre les nouveaux habitants en peonias et caballerias, devant être comprises de cette façon: Caballeria. Terrain pour les maisons de cent pieds de large et deux cent pieds de long; et pour le reste l'équivalent de cinq peonias qui sont: cinq cent fanegas de labour pour le pain de blé*

terres qu'un nouvel habitant pouvait espérer posséder ne dépassait pas cinq *peonias* ou trois *caballerias*, ces limites étant déterminées en fonction du mérite et des antécédents de ce colon²²⁴.

Les habitants devaient en outre disposer, en plus des terres arables, de zones de pâturages commun pour les animaux en question, bien que celles-ci soient données déjà divisées et délimitées, afin qu'une fois la distribution des terres arables terminée les bénéficiaires soient obligés de les cultiver dans un délai déterminé et de réunir dans les zones de pâturage commun l'ensemble du bétail en vue de sa reproduction et de sa multiplication²²⁵. On peut ajouter que le seul type de construction autorisé sur les terres de pâturage consistait dans des édifices de faible envergure et peu solides, principalement des structures temporaires destinées à servir de refuges et à la transhumance des colons et de leur bétail, en accord avec les coutumes de Castille.

La venue des espagnols et de leurs animaux étant un processus continu et progressif, les champs et zones de pâturage devaient être susceptibles d'être agrandis de manière illimitée et selon le même principe communal. Dans ce but, les *Ordenanzas* déjà mentionnées stipulaient que pour tous les villages fondés selon le modèle espagnol devaient être attribués *"des champs dans une telle proportion, que même s'ils arrivent en plus grand nombre il y en ait toujours suffisamment pour que les gens puissent promener et amener leurs bêtes sans causer de dommages"*²²⁶. D'autre part, des terrains particuliers devaient être réservés, en tant qu'espèces d'annexes de ces mêmes champs, pour les prés réservés principalement au gros bétail, c'est-à-dire *"pour les bœufs de labour; pour les chevaux; pour les animaux de la boucherie; pour les*

ou d'orge; cinquante de maïs, dix arpents de terre pour le potager, quarante pour les plantes et arbres de secadal; des terres de pâturage pour cinquante truies reproductrices, cent vaches, vingt juments, cinquante brebis et cent chèvres" (Article 105, Fernández Sotelo, *Recopilación de leyes*, op cit. p. 244).

²²⁴ Konetzke, 1958. *Colección de documentos*, op. cit., p. X[introducción].

²²⁵ Art. 130 y 131 Leyes de indias y el establecimiento de pueblos, animales, dehesas y ejidos. En *Mito y realidad en las leyes de población de Indias*. Fernández Sotelo, R. *Recopilación de leyes de los reynos*, op. cit., p. 300

²²⁶ *Ibidem*, Art. 129, p. 299.

autres bêtes que les habitants se proposent d'amener et pour celles qui soient propres du conseil"²²⁷.

Seulement après que les terres soient cultivées et que le bétail soit placé dans ces immenses zones délimitées, afin de pourvoir à l'approvisionnement et à l'énergie animale pour la population, les colons devaient commencer à travailler définitivement dans l'édification de leurs maisons, en utilisant pour cela des murs et du ciment épais, pour faire face à d'éventuelles attaques indigènes²²⁸.

Selon plusieurs études d'histoire environnementale, la reproduction du bétail européen sur les terres américaines a été un processus foudroyant, compte tenu des éléments à disposition et de son manque total de contrôle. Le décret des pâturages communs correspond, selon nous, à une mesure de contrôle paradoxale au manque de contrôle animal; c'est-à-dire que celui-ci n'était rendu viable que par cette mesure de contrôle. Dans ce sens, il faut comprendre que l'un des principaux problèmes de la conquête et de la colonisation précoce était posé par le besoin de doter les nouvelles colonies d'une plus grande autonomie par rapport aux ressources et à l'énergie animale. Indépendamment de la singularité propre de la diversité territoriale et écologique américaine, chaque région a dû se soumettre aux législations en question, dont le but principal était de multiplier la population humaine et animale.

La communauté de pâturages est établie en Nouvelle-Espagne vers 1532-1533 par des Ordonnances royales, puis au Pérou en 1541. Cette période coïncide en outre avec celle où les véritables dimensions du continent américain commencent à être connues et où se déverse une avalanche de colons tant vers la Nouvelle-Espagne que vers le Pérou, à la recherche de nouveaux territoires, ressources minières et autres manières de faire fortune²²⁹. Dans les deux cas, elle est officialisée dans l'objectif explicite de stopper le processus de cloisonnement des terres par des proto-fermiers

²²⁷ *Ibidem*, Art. 130, p. 300.

²²⁸ *Ibidem*, Art. 131.

²²⁹ García Martínez, B. *Los primeros pasos del ganado en México*, op. cit., p. 40.

plus puissants au détriment des nouveaux colons²³⁰, qui étaient dans l'obligation d'arriver sur le continent avec de nouveaux contingents de gros et de petit bétail. En ce sens, les pâturages communs sont également un élément indispensable à l'arrivée et à l'implantation de nouveaux habitants espagnols sur les terres américaines. En 1530, la métropole sollicite à la Cour de Nouvelle -Espagne qu'elle informe de l'obligation de déclarer toutes les terres entourant les populations espagnoles dans un rayonnement de 15 lieues en tant que terres de pâturage commun pour le bétail et pour les bêtes de somme et de transport. D'autre part, pour répondre à la nécessité de faire se reproduire de grands troupeaux de moutons et d'autres animaux avec la plus grande célérité, en 1532 la délimitation de côtages fermés est interdite, décrétant que *"chaque éleveur puisse amener ses animaux aux endroits qui lui plaisent"*²³¹. Une dizaine d'années plus tard, en 1544, le Procureur de la Cour de México affirme que l'*"on trouve aujourd'hui en abondance les animaux de bétail de toute sorte et espèces, et ils se multiplient beaucoup, presque deux fois en quinze mois"*²³².

En ce qui concerne le Vice-royaume du Pérou, en 1541 est promulguée la "Provision qui dispose et ordonne que les collines, pâturages et cours d'eau des provinces du Pérou soient communes", à travers laquelle l'appropriation prématurée et la vente aux enchères de fermes et de champs de pâturage de la part de colons peu scrupuleux sont dénoncées, car allant à l'encontre de l'intérêt supérieur consistant à peupler le royaume d'espagnols. Il faut rappeler que, derrière la logique de la communalité, se joue à travers l'argument du "bien commun" espagnol la restriction de l'usufruit individuel de biens ne résultant pas de l'intervention humaine, mais disposés par Dieu et par la nature à différents endroits.

A ce sujet, la Provision de 1541 stipule que: *"Nous sommes informés, que bien qu'ayant été ordonné par nous, que les pâturages, collines et rivières soient communs dans les Indes nôtres, qu'il y a de nombreuses personnes qui occupent dans la province*

²³⁰ J. Borde et M. Góngora. *Evolución de la propiedad rural en el Valle del Puangue*, Santiago, Universidad de Chile, 1956, 251p.

²³¹ Mariluz, *El régimen de la tierra*, op. cit., p. 102.

²³² García Martínez, *Los primeros pasos del ganado*, op. cit., p. 24.

*du Pérou de grandes parts de terre, et de cours d'eau, et qu'elles veillent à ce que personne n'y dispose de basse-cour, ou n'y amène ses bêtes, et qu'elles vendent les terrains publiquement. Et parce que cela ferait un grand mal à notre volonté qui est que cette province se peuple et s'annoblisse, comme cela est notre but, étant chose si importante dans les Indes: et cela doit être communiqué là-bas aux habitants de ces Royaumes, et tout cela cesserait si ceux qui y allaient de nouveau n'avaient pas où amener et disposer leurs bêtes"*²³³.

En plus de déclarer nulles ces ventes publiques, la Provision de 1541 décrète que pour corriger l'action de ceux qui les avaient entreprises *"et pour d'autres considérations, vues par notre Conseil des Indes, il a été décidé que nous devons ordonner cette lettre pour la raison déjà dite, et nous l'avons bien fait. Par laquelle nous voulons, et ordonnons que tous les pâturages, collines et cours d'eau de la province du Pérou soient dès maintenant et par la suite communs, pour que tous ses habitants, ceux qu'il y a maintenant comme ceux qu'il y aura ensuite, puissent y apporter leurs bêtes, ensemble ou séparément, sans se soucier des ordonnances qui seraient faites par n'importe quel conseil, ou personne de cette province, que si cela était nécessaire nous révoquons et la décrétons comme nulle, et sans valeur ni effet"*²³⁴.

La Provision insiste d'autre part sur le fait que quiconque ne respecte pas les ordres officiels se verra infliger une amende de cinq mille pesos d'or, qui doit être exécutée sur sa personne ou sur ses biens. Il est également spécifié aux autorités locales que la communication doit être diffusée tant dans la Ciudad de los Reyes (Lima) que dans les autres villes du royaume: *"Et nous ordonnons aux conseils, à la justice, aux régisseurs de cette province, qu'ils informent de comment cette lettre et ce qu'elle contient est respectée et appliquée, et pour qu'elle soit publique et connue de tous, et que personne ne puisse prétendre à son ignorance, nous ordonnons que cette*

²³³ *Provisión que dispone y manda, que los montes, pastos, y aguas de las provincias del Peru sean comunes. Año 1541. En Encinas, D. Cedulaario Indiano Recopilado por Diego de Encinas, Oficial Mayor de la Escribanía de Cámara del Consejo Supremo y Real de las Indias. Reproducción Facsimil de la Edición unica de 1596. Libro Primero, Madrid, Imprenta Nacional de la Agencia Estatal, 2008, p. 61-62.*

²³⁴ *Ibidem.*

provision soit diffusée dans la Ciudad de los Reyes, et dans les autres villes et villages de cette province, affichée et devant un écrivain public"²³⁵.

Comme cette Provision déclarait sans effet l'appropriation individuelle de la part d'éleveurs tout-puissants et d'autres habitants espagnols qui commençaient à clôturer des terres, ce qui bénéficiait également aux agriculteurs individuels (culture de pommes de terre, maïs, manioc, etc.), les protestations ne se sont pas fait attendre²³⁶. En 1549, plusieurs régisseurs du Conseil de Lima débattent de son application et de ses effets sur au moins trois fronts. En premier lieu, ceux qui argumentent en sa faveur soutiennent que la Provision ne mentionnant que les collines et pâturages, n'incluent pas -et ne doivent pas inclure- les fermes d'indiens concernant "d'éventuelles" affectations. Dans la même ligne, d'autres prennent position contre le caractère global de l'interdiction, jugeant que la communalité s'applique exclusivement aux pâturages, conformément aux us et coutumes espagnols. A l'inverse, certains soutiennent l'ordre royal sans réserves et en respectant l'ensemble des mesures prescrites, estimant que les interprétations divergentes doivent être signalées par une missive au roi. Bien que la Provision ait été décrétée à une date précise, la communalité des pâturages dans les provinces du Pérou a été instaurée un an avant la diffusion du document officiel. Elle est une conséquence de l'introduction du bétail bovin au Pérou, et répond de manière naturelle à l'habitude d'assimilation des politiques espagnoles dans le cadre du régime de peuplement colonial. On attribue au colon et régisseur Fernán Gutiérrez la première introduction de bétail bovin au Pérou, aux alentours de la ville de Lima, en 1539. Le 20 juin de cette année, il sollicite une ferme dans la zone montagneuse de La Arena, à six lieues de la Ciudad de los Reyes. Peu de temps après, avec d'autres éleveurs, il dépose de nouvelles demandes analogues pour l'implantation d'un plus grand nombre de vaches en bordure de la cité, ce qui a conduit le Conseil de Lima à réglementer l'établissement de chaque implantation, décrétant la quantité de dix *solares* de terrain pour chaque

²³⁵ *Ibidem*.

²³⁶ Et cela non seulement au Pérou. En effet selon Borde et Góngora (op cit.), la promulgation du régime communal des pâturages a provoqué des protestations permanentes dans différentes villes du Chili de la part de colons réclamant le droit de propriété individuelle.

propriété, ajoutant qu'entre chacune d'entre elle devait exister un espace d'un quart de lieue dans lequel les pâturages soient communs²³⁷. Après neuf ou dix ans le bétail espagnol commence à être exécuté pour fournir le vice-royaume en viande bovine, et en décembre 1548 le Conseil crée la première boucherie publique au bord du fleuve, organisant également la tenue de marchés itinérants de bétail deux jours par semaine, à savoir les mardis et samedis. En 1622 de nombreux marchés itinérants s'étaient déjà installés dans la paroisse de Santa Ana, où étaient sacrifiés près de six cents moutons nés sur le sol américain par jour, et près de deux mille sept cent vaches par an²³⁸.

A la fin du XVI^e siècle, soit quelques dizaines d'années seulement après l'introduction du bétail bovin au Pérou, José de Acosta témoigne de la disponibilité en abondance de viande bovine et précise de quelle manière les animaux sont répartis dans les provinces du royaume. Cette répartition est d'une part liée à l'industrie agricole des colons et au développement de la vente et du commerce de viandes et d'autres biens dérivés, mais résulte également du retour à l'état sauvage de nombreux animaux totalement hors de contrôle, vivant dans les zones de pâturage et n'ayant ni assignation ni propriétaire, et qui bien qu'étant utilisés essentiellement pour leur cuir, finissent par pourrir dans les champs. Acosta affirme ainsi qu'*"il y a une multitude innombrable de bovins. Et cela de deux manières: il y a d'abord des bêtes paisibles et qui sont dans leur champs, comme sur la terre des Charcas et en d'autres provinces du Pérou, et dans toute la Nouvelle-Espagne. Ces bêtes sont utilisées pour leur viande et beurre et pour les veaux, et pour le labour etc. D'une autre manière, il y a ces bêtes vivant dans les collines: et à cause de l'âpreté et de l'épaisseur des collines comme de leur grand nombre, elles ne sont pas ferrées et n'ont pas de maître, sinon le premier qui parvienne à les chasser et à les tuer. De cette façon les vaches (...) qui vont par milliers sans maître par les champs et collines se sont multipliées. Ces bêtes sont tuées pour leur cuir: les noirs et les blancs partent sur leurs chevaux, armés de sabres coupe-jarrets, et chassent les taureaux ou les vaches, et la bête qu'ils blessent et qui tombe leur*

²³⁷ Cappa, R. *Estudios críticos acerca de la dominación española*, op. cit., p. 377.

²³⁸ Cobo, B. *Historia de la fundación de Lima*, Lima, Imprenta Liberal, 1882 [1639], p. 69.

appartient. Ils la désossent, et rapportant le cuir chez eux, laissent la viande pourrir par là, sans que personne ne l'utilise ni même pour les restes qu'il pourrait y avoir"²³⁹.

La tendance à l'individualisation des zones communes ne semble cependant par avoir cessé, malgré l'approbation de la Provision de 1541 et les décrets précédents. En effet en 1592, García Hurtado de Mendoza ordonne que soient détruits les murs et clôtures que certains éleveurs espagnols ont commencé à ériger autour de champs et de fermes de plusieurs provinces du Pérou. Par la même occasion, il réaffirme l'interdiction de cloisonner les *biens communaux* étant donné que "*ces clôtures se font généralement aux dépens de la République en ce qu'elles empêchent la libre utilisation des chemins et des champs et rivières*"²⁴⁰. Sur ce point, la posture choisie est plutôt celle du vice-roi Luis de Velasco en Nouvelle-Espagne, qui décide en 1590 de renforcer la communalité des champs et collines, autorisant seulement la construction des maisons, étables et abris temporaires destinés à l'élevage transhumant.

A la différence de la Provision précédente, cette mesure semble avoir donné de meilleurs résultats, puisqu'à cette même période le missionnaire José de Acosta affirme que "*le bétail ovin dispose là-bas une grande abondance de pâturages, sans que l'herbe ne s'épuise en beaucoup d'endroits: et la franchise des champs et pâturages qui fait qu'il n'y a pas de champs privés au Pérou est chose heureuse: chacun mène ses animaux paître comme il le veut*"²⁴¹.

Quelques années plus tard, Murúa ajoute au sujet de la multiplication du bétail espagnol au Pérou: "*les bêtes qui ont été apportées de Castille, les vaches, moutons,*

²³⁹ Acosta, J. *Historia Natural y Moral de las Indias*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2008 [1590], p. 134-135.

²⁴⁰ Mariluz, *El régimen de la tierra*, op. cit., p. 106.

²⁴¹ Acosta, J. *Historia Natural y Moral*, op. cit., p. 135.

chèvres et porcs, se multiplient tant, qu'elles valent moins cher au Pérou qu'en Espagne"²⁴².

Un élément essentiel au sujet du respect des ordonnances royales est lié au préjudice que représentait la législation sur la communalité des pâturages pour les indigènes, puisque comme on peut s'en douter, la communalité des pâturages suppose le libre accès et le transit d'animaux étrangers dans des espaces traditionnellement réservés à des fins d'habitation, d'agriculture, d'élevage ou de passage. A cela s'ajoute, avec une importance particulière dans le contexte andin, la non utilisation d'espaces importants réservés à des usages rituels et religieux.

De cette situation va découler non seulement l'un des conflits les plus dramatiques de l'époque coloniale, mais également le plus sanglant. Au milieu du XVI^e siècle, la Couronne reconnaît que *"les fermes d'élevage bovin, de juments, de porcs et d'autre bétail gros et petit, causent un grand dommage aux champs de maïs des indiens, et spécialement les bêtes qui vont seules et sans garde"*²⁴³. Pendant les dernières années de cette même période, en revanche, alors que la législation était déjà appliquée, un rapport sur la ville de Quito suggère que le plus grand mal dont souffrent les villages indigènes du centre et du sud du continent est dû au bétail bovin des colons espagnols, qui *"conservent leurs fermes au grand préjudice des indiens"*²⁴⁴. En conséquence de cette situation plusieurs mesures sont décrétées qui vont remédier de manière relative au problème, telles que l'exclusion des indigènes du régime de la communalité des pâturages, l'établissement d'"anneaux" de protection autour des villages d'indien, l'autorisation de la saisie judiciaire d'animaux et même du marquage des animaux ne pouvant être saisis, etc.

D'autre part, sur ce même problème, le Roi ordonne en 1554 par une lettre à la Cour des Rois que l'on vienne l'informer au sujet de la *coutume ancienne* des "natifs"

²⁴² Murúa, P. *Historia general del Perú*, Los Ángeles, Facsimile of Paul Getty Museum Ms. Ludwig XIII 16, Getty Research Institute, p. 265.

²⁴³ *Recopilación de las Leyes de los Reinos de las Indias*, op. cit., Tomo II. p. 220.

²⁴⁴ Mariluz, *El régimen de la tierra*, op. cit., p. 107.

du royaume concernant l'utilisation et à l'administration des pâturages. L'enquête est laissée à la charge des *calpisques* ou majordomes, étaient chargés de garder les fermes et propriétés espagnoles en l'absence des propriétaires des *encomiendas*. Le Roi commande ainsi: *"nous voulons savoir ce qu'il convient de faire à ce sujet, et vous ordonnons que vous vous informiez aussitôt de la coutume ancienne que les natifs de cette terre avaient à propos de l'utilisation des pâturages communs à tous, et de quelle manière cela était fait"*²⁴⁵. On assiste, particulièrement pendant le XVI^e siècle, à une lutte récurrente qui a pour théâtre le continent américain et qui oppose ceux qui d'une part défendent la tradition ibérique relative à la communalité des pâturages et des autres biens communs, et d'autre part de petits groupes fermés d'éleveurs qui s'efforcent de se distinguer de leurs voisins, en évitant de mélanger leurs animaux et en réclamant des droits de propriété et d'exclusivité sur certaines aires de pâturage déterminées. Dans ce conflit, la Couronne va plutôt pencher en faveur de la tradition ibérique, avec les caractéristiques et conséquences que nous avons détaillées dans ce chapitre.

2.6. La tragédie des pâturages communs dans le contexte andin

En ce qui concerne le peuplement des villes, cantons et villages de l'ensemble du territoire découvert, les Leyes de Indias emploient des procédures particulières. Par exemple, en listant les conditions nécessaires pour s'établir sur un terrain, la Couronne exige que parmi les options possibles de terrain à peupler, *"soit choisi dans la mesure du possible le plus fertile, abondant en pâturages, bois, métaux, eau douce, gens naturels, en pierres, en entrée et sortie, et qu'il n'ait proche de lui ni lagune, ni marais, où prolifèrent des animaux vénéneux, et qu'il n'ait aucune corruption de l'air, ni de l'eau"*²⁴⁶. Dans la même législation, concernant les populations, Felipe II ordonne que la création de ces villages prévoit la réservation de champs pouvant servir de

²⁴⁵ 'De Carta que su Magestad escribió a la Audiencia de los Reyes en diez de Mayo de cincuenta y quatro, que manda informen de la costumbre antigua'. En Encinas, D. *Cedulario Indiano Recopilado*, op. cit., Libro Primero, p. 61-62.

²⁴⁶ *Recopilación de las Leyes de los Reinos de las Indias*, op. cit., Tomo Segundo, p. 106.

pâturage aux animaux, afin que *"si la population grandissait il reste toujours assez d'espace, pour que les gens puissent se distraire, et y amener leurs bêtes"*²⁴⁷.

Une fois les terres déclarées aptes pour la population et sa croissance exponentielle, des champs et pâturages devaient être réservés pour le bétail de particuliers qui, comme vu précédemment, devaient peupler les villes, cantons et villages ayant avec eux un nombre minimum d'animaux déterminés. Ces pâturages réservés devaient jouxter *"les champs dans lesquels paissent les bœufs de labour, les chevaux et le bétail de boucherie, et pour les bêtes d'élevage ordinaires, que les habitants doivent posséder par ordonnance, et une bonne quantité d'autres bêtes qui sont propres au conseil"*²⁴⁸. Les terres qui n'auraient pas été officiellement réservées par les autorités compétentes pour le peuplement des nouveaux villages devaient être déclarées vierges, afin qu'elles restent disponibles comme terres pour les habitants futurs, ou bien pour les destiner aux villages qui, de par leur croissance exponentielle, nécessitent de nouvelles terres de pâturage et de labour pour les nouveaux habitants et leurs animaux.

Dans le même but, le vice-roi du Pérou Martín Enríquez de Almanza recevait vers 1581 l'ordre de recenser les terres "vierges" existant dans les provinces du royaume, pour les utiliser notamment à des fins d'élevage et d'extension de celles déjà disponibles dans les villages créés. Le roi lui communiquait que *"nous sommes informés que dans toutes ces provinces se trouvent grande quantité de terres vierges, et que l'on peut facilement faire des champs, et qu'il y avait de nombreux prétendants qui les voulaient comme pâturage pour leurs bêtes, et qui achetaient d'autres de ces terres vierges destinées à être distribuées: ce pour quoi nous voulons être informés de la quantité de ces terres dites vierges que l'on trouve dans ces Royaumes, et en quels lieux, et comment seraient-elles le mieux mises à profit pour ces prétendants, et quelle serait leur valeur, et le profit qui résulterait de la location de ces terres, chose qui doit être faite, et la vente de ces dites terres vierges qui restent à disposition suivrait, et s'il*

²⁴⁷ *Ibidem*, p. 107.

²⁴⁸ *Ibidem*

résultait un quelconque inconvénient d'avoir fait tout ce qui a été dit, ou si cela causait un scandale, nous vous commandons de traiter de tout ce qui touche à cela avec grande prudence et industrie, en nous informant de tout"²⁴⁹.

Les *Ordenanzas* de 1573, auxquelles nous avons déjà fait référence, sont également emphatiques à propos de comment procéder en cas d'opposition des indigènes aux mesures de peuplement espagnol et à leur bétail. Elles prévoient le déploiement de religieux, de fonctionnaires et de traducteurs *ad hoc* chargés d'expliquer que les travaux ont pour but l'établissement d'hommes qui leur apprendraient à vivre en société policée, c'est-à-dire de manière civilisée et en accord avec les principes de la raison²⁵⁰. Si, malgré cela, les "originaires de ces terres" continuaient à manifester des réticences, l'étape suivante consistait à réaliser les travaux indifféremment des observations et des plaintes des natifs. L'interdiction principale était alors de ne pas autoriser ces derniers à même s'approcher pour voir les travaux pendant les constructions, mais seulement une fois ceux-ci terminés pour qu'ils "*soient surpris et comprennent que les espagnols ne sont pas de passage et sont là pour rester*"²⁵¹. Il était d'autre part prévu que pour les indigènes aient pour une bonne compréhension de leurs nouveaux voisins il fallait les informer des avantages qu'ils obtiendraient en acceptant la loi de Dieu et du Roi: "*ils auront la justice, ils seront empêchés de se tuer, de se manger et de se sacrifier; ils pourront aller en sécurité sur les chemins, et traiter et commercer; ils vivront en police; ils se vêtiront et seront chaussés; ils seront libérés de charges et de servitudes; ils auront accès au pain, au vin et à l'huile;*

²⁴⁹ 'Cedula que manda al Virrey del Perú que se informe de las tierras baldías que ay en aquella tierra, que se podrán aprovechar, para que a su Magestad le firman con algo dellas, y embie relación al Consejo'. En Encinas, D. *Cedulario Indiano*, op. cit., Libro Primero, p., 73.

²⁵⁰ Dans une Ordonnance royale de 1565, la Couronne se prononçait au sujet de la vie "bestiale" des indigènes dispersés: "*que les indiens naturels de cette terre (le Pérou) se recueillent pour vivre dans des villages et en bonne police et ordre (...) cela est chose très convenable et nécessaire pour l'augmentation de ces indiens et pour qu'ils soient mieux instruits et éduqués sur les choses de notre sainte foi catholique et loi évangélique et qu'ils n'èrent pas dispersés et perdus dans les montagnes, vivant comme des bêtes et adorant leurs idoles, nous vous chargeons et commandons (...) de veiller et de donner l'ordre que ces indiens se recueillent pour vivre dans des villages politiquement afin qu'ils puissent mieux communiquer les uns avec les autres et qu'ils aient manière de vivre*" ('Real Cédula para que los Indios se recojan a vivir en Pueblos. 13 de septiembre de 1565'. En Konetzke, R., *Colección de documentos*, op. cit. p. 416.

²⁵¹ Fernández Sotelo, D. *Recopilación de leyes de los reynos*, op. cit., Artículo 137, p. 247.

au drap, à la soie et à la toile; au bétail et aux chevaux; aux outils et aux armes"²⁵². Dans un document semblable, les *encomenderos* étaient chargés de persuader "ces indiens à avoir des élevages au moins ovins et de porcs en commun ou particuliers, et aussi que chaque village d'indiens compte des marchés et des places"²⁵³.

Selon Jean Piel, la fondation de villes dans la tradition espagnole s'accompagnait également d'une mise en scène dramatique et intimidante: "*lorsqu'une ville était fondée, le chef de l'expédition, en présence de ses hommes réunis à cet effet, prenait possession du territoire au nom des rois d'Espagne et de la religion catholique. Il symbolisait cela en plantant l'étendart royal et une croix de bois et en arrachant l'herbe et en déplaçant les pierres. Il lançait alors un 'défi' aux adversaires, s'il s'en trouvait (les caciques indigènes par exemple). Ensuite, il traçait avec l'aide de volontaires l'emplacement de la place principale, des terrains de l'église, des édifices publics, des rues. Il distribuait ensuite les terrains pour l'édification de fermes à ceux qui souhaitaient être habitants de la ville nouvelle et traçait les limites des champs communaux. Il nommait les premières autorités communales et le nom de la ville était officiellement proclamé après la célébration d'une messe solennelle*"²⁵⁴. C'est précisément ainsi que s'est déroulée la prise de la vallée de Copiapó par Pedro de Valdivia, qui après avoir traversé le désert d'Atacama en direction du royaume du Chili célébrait de la manière suivante la possession de cette "vallée fertile et aux gens belliqueux": "*une fois le général armé de toutes ses armes et sa lance embrassée dans le bras sinistre et l'épée dans sa main droite et haute, coupant quelques branches et levant quelques pierres, en les mouvant d'un endroit à l'autre, disant à haute voix qu'il entreprenait et entreprit, et qu'il prenait et prit possession de cette vallée de Copiapó au nom de sa Majesté, ainsi de cette vallée et de ces indiens comme de tout le gouvernement*

²⁵² *Ibidem*, p. 248.

²⁵³ Konetzke, R. *Colección de documentos para la historia de la formación*, op. cit., p. 260.

²⁵⁴ Piel, J. *El capitalismo agrario en el Perú*, Lima, Institut français d'études andines, 1995, p. 91.

qu'à partir de ce jour ils avaient; et que s'il se trouvait quiconque pour le contredire ou le lui défendre, qu'il se battrait à mort avec cette personne"²⁵⁵.

La "fourniture" d'espèces a été sans aucun doute une stratégie employée par les espagnols pour canaliser le contrôle des populations indigènes. Parallèlement aux réductions d'indiens et aux efforts des populations espagnoles pour contrôler et sédentariser la population native²⁵⁶, une véritable colonisation phytologique des paysages indigènes a été mise en œuvre. Les soldats conquistadores et les colons qui se répartissaient les terres indigènes se satisfaisaient difficilement des principaux produits de la terre du monde andin en général, c'est-à-dire le manioc, la pomme de terre et le maïs. Pour cette raison, et pendant une période relativement courte qui s'étend jusqu'à la découverte espagnole de la mine de Potosí (1545), les efforts pour contrôler la population indigène à travers la culture d'espèces originaires d'Europe et des autres colonies, qui devenaient à leur tour des tributs que les indiens devaient fournir aux autorités, ont été particulièrement importants.

La liste est trop longue pour être détaillée avec exactitude, mais les figues, grenades, oranges, citrons, pommes, poires, coings, pêches, melons, prunes, noix, amandes sont quelques-uns des principaux fruits qui ont été apportés. Le blé, l'orge, la luzerne, l'olivier, la vigne sont les principales espèces "industrielles". La canne douce, la laitue, les radis, les navets, l'ail, les oignons, les aubergines, les épinards, les blettes, la coriandre, le persil, les chardons, les asperges, les carottes, les pois chiches, les haricots, les lentilles, l'anis, la moutarde, le cumin, l'origan, la camomille, etc.

²⁵⁵ De Bibar, G. *Crónica y relación copiosa y verdadera de los Reynos de Chile hecha por Gerónimo de Bibar, natural de Burgos*, Santiago, Fondo Histórico y Bibliográfico José Toribio Medina, Tomo II, 1966 [1558], p. 21.

²⁵⁶ Les réductions (*reducciones*) étaient des unités territoriales créées par la Couronne espagnole dans le but de concentrer par la force la population indigène dispersée à travers le territoire andin, afin de favoriser leur domination et leur évangélisation. Pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, une politique de réorganisation espagnole est ordonnée et mise en œuvre par le Vice-roi Toledo, associant des mesures démographiques, religieuses et fiscales basées sur le modèle espagnol de vie dans la cité et de société. Pour une analyse en profondeur du processus des *reducciones* au Pérou, voir Saito, A. et Claudia Rosas, 2017. *Reducciones. La concentración forzada de las poblaciones indígenas en el Virreinato del Perú*, Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú, Lima / National Museum of Ethnology, Osaka, 678p.

complètent cette brève énumération. Et bien que les colons rencontrent de fortes difficultés pour récolter leurs tributs en espèces au moins pendant la période précédant les réductions tolédiennes, auxquelles s'ajoute le contexte de guerre et d'affrontement permanent entre indigènes et espagnols, en 1548 le fonctionnaire et conseiller du tribunal du Saint Office Pedro de la Gasca notait dans un rapport sur la taxation des tributs que le groupe d'indiens de l'*encomienda* de Juan de Mori, au Pérou, devait livrer 1500 *fanegas* d'aliments divisées en 400 de blé, 200 de maïs, 800 d'orge et 100 de pommes de terre. D'autre part, aux alentours de 1541 des autorités de Charcas affirmaient que cette province jouissait d'une "vie paisible" et que les espagnols commençaient déjà à profiter des récoltes de blé, d'orge et de "beaucoup d'autres choses de Castille". En ce qui concerne les vallées et collines situées sur la côte, la production de produits hispaniques n'était pas en reste. Huamanga, Arequipa et Cuzco produisaient de grands vignobles, alors que vers 1542 le militaire Diego de Mora récoltait dix mille pieds d'oliviers qui lui fournissaient trois cent arrobes d'huile²⁵⁷.

En cas de besoin, la Couronne réservait pour elle les terres dites royales, comme elle l'a fait savoir au Marquis de Cañete, vice-roi du Pérou, en 1591: *"pour cause que j'ai succédé entièrement à la Seigneurie, qu'ont eu aux Indes les seigneurs de celles-ci, la Seigneurie des terrains, des sols et des terres qui n'aurait pas été cédée par les Seigneurs Rois mes prédécesseurs est de mon Patrimoine et de ma Couronne royale"*²⁵⁸.

Les conflits provoqués par des mesures comme celles mentionnées plus haut mettent en évidence un problème particulièrement associé à la relativité interne et à la hiérarchie que suppose la notion de communalité, et plus particulièrement son déploiement et son imposition sur des terres et des paysages culturels distincts. Alors que nous avons aujourd'hui pour habitude de considérer que l'idée du "communal" représente une sorte d'économie morale qui répond aux demandes et aux besoins de

²⁵⁷ Cappa. *Estudios Críticos acerca de la dominación*, op. cit. p. 95.

²⁵⁸ Solórzano Pereyra, J. *Política Indiana*, op. cit., Libro 6 Cap. XII, p. 481.

toutes et de tous de façon égale, il ne faut pas nécessairement le voir de cette manière dans le contexte colonial du XVI^e siècle. Dans le cas andin globalement, l'application de ce modèle suppose la simplification et l'homogénéisation d'un régime collectif antérieur, régi non seulement par des critères d'extension et d'optimisation fourragère, mais aussi par des éléments de type symbolico-rituels. Dans le monde andin particulièrement, les pâturages n'étaient pas nécessairement "communs" pour tous, mais leur accès et distribution étaient strictement déterminés par des critères culturels liés à des lignages familiaux et à l'inscription territoriale à certaines communautés et/ou à des groupes ethniques, et non à des "seigneuries", "communes", "mairies" ou "provinces comme c'était le cas dans la tradition ibérique médiévale. D'autre part, leur accès était directement lié à la distribution des animaux d'élevage effectuée par les plus hautes autorités indigènes, étant donné qu'un important pourcentage du bétail administré par la tradition inca était destiné à pourvoir aux obligations qu'ils entretenaient tant avec des entités mythologiques qu'avec des autorités antérieures dont les restes étaient conservés dans de singulières structures funéraires appelées *chullpas*.

Comme le note Saignes²⁵⁹, la notion de province, aux yeux des espagnols, devait délimiter un espace géographique circonscrit; une juridiction indissolublement liée à son expression politique (la seigneurie). Dans le contexte andin en revanche, elle représente plutôt un espace ethnique, organisé selon des critères territoriaux et de parenté qui pouvaient même en de nombreuses occasions être issus de lignages mythologiques. Il ressort de tout cela une problématique importante à propos de la délimitation de l'espace géographique en soi, et en conséquence de la compréhension même de la notion de propriété. Un espace de pâturage pour le bétail, considéré ainsi, plutôt que d'être circonscrit à un groupe ou à une "province" déterminés, pouvait constituer un espace mis en commun et de caractère multi-ethnique, organisé selon des limites qui de toute évidence dépassaient la mentalité coloniale. Une limite, vu de cette manière, constituait ainsi une forme poreuse d'organisation et de "délimitation",

²⁵⁹ Saignes, T. *En busca del poblamiento étnico de los andes bolivianos (siglo XV-XVI)*, La Paz, Museo Nacional de Etnografía y Folklore. Avances de Investigación n°3, 1986, 46p.

où la "borne" pouvait parfaitement être constituée par un champ, une colline, un cours d'eau, une *apachetal* ou une construction au milieu d'un vaste terrain vague, d'un champ ou d'un désert, simplifié par la mentalité coloniale comme étant un véritable "rien"²⁶⁰.

Le propre José de Acosta, parmi d'autres chroniqueurs, indique que dans le monde andin les terres de l'Inca (qui n'héritait pas nécessairement des terres de l'autorité antérieure) étaient subdivisées en trois parties. La première était réservée aux divinités et aux *huacas*; la seconde à l'Inca, ses servants et sa famille; et la troisième pour l'*ayllo*, la famille et la communauté. Ces dernières étaient "*distribuées chaque année, et l'on indiquait à chacun le morceau dont il avait besoin pour sustenter sa personne, celle de sa femme et de ses enfants; et ainsi il y en avait certaines années plus et d'autres moins, selon la famille, ce pour quoi les mesures étaient déjà déterminées*"²⁶¹.

Ce schéma, bien qu'assez global, a représenté pour les européens une énorme source de confusion. Tout d'abord, l'attention a été portée sur le fait que les terres soient "administrées" (et non possédées au sens de propriété) par les autorités andines (*kurakas* ou "seigneurs ethniques"). Alors que le fait que la troisième catégorie des "terres de l'inca" soit destinée aux unités familiales ou *ayllos* impliquait en conséquence que l'autorité ne pouvait les réquisitionner, ni se les approprier ou les vendre. Selon Garcilazo, les terres du Soleil étaient labourées conjointement à celles des femmes veuves, des orphelins et des invalides par cause de vieillesse et/ou de

²⁶⁰ Pease, F. *Las crónicas y los Andes*, Lima, Fondo Cultura Económica, 2010, p. 133.

²⁶¹ Acosta, J. *Historia Natural y Moral*, op. cit., p. 216. Selon les dires d'autres chroniqueurs, la situation pré-inca concernant l'accès aux terres, aux pâturages et aux animaux était différente et ne faisait pas l'objet d'une politique spécifique: "*avant que les Incas ne soient seigneurs de cette terre, ils se faisaient la guerre et s'opposaient les uns aux autres pour les terres de semences et de pâturage pour leurs bêtes, et ils se battaient avec des guaracas, qui sont des frondes, et avec d'autres qu'ils nomment champis, qui est comme une masse d'armes; et après que l'Inca les ait assujétis, ils n'ont plus eu de guerre entre eux*" (L. Monzón, González, P. y de Arbe, J. 'Descripción de la Tierra del Repartimiento de San Francisco de Atunrucana y Laramati, Encomendado en don Pedro de Córdoba, Jurisdicción de la Ciudad de Guamanga'. En *Relaciones Geográficas de Indias*, op. cit., p. 189). Dans ce paragraphe nous faisons exclusivement référence au contexte incaïque, période indigène en vigueur au moment de l'invasion espagnole.

maladie. Chaque village et province soumis au régime incaïque possédait son *Llactacamayu*, nom qui désignait les individus "régisseurs" du village chargés d'organiser le travail de ces terres. La compréhension des terres comme étant individuelles ou communes était ainsi suspendue, raison pour laquelle les espagnols ont adapté la notion de communalité au nouveau contexte, en affirmant que les régimes de propriété reposaient exclusivement sur les "grâces de l'Inca".

Ce modèle tripartite comprenait également les bêtes, et par conséquent les zones de pâturage, dont une partie était de la même manière réservée à la divinité, une autre à l'Inca et une autre pour la famille et la communauté. Au sujet des premiers, Martín de Murúa affirme que *"les bétails du Soleil et des huacas étaient infinis et dans les meilleurs et les plus épais pâturages, destinés au Soleil et où personne ne pouvait paître, et les bergers et les gardes étaient choisis et surveillaient les bêtes avec la plus grande attention et les considéraient comme sacrées, de sorte que, même s'il n'y avait pas de bergers, aucun indien n'ose s'en approcher, comprenant qu'il en mourrait"*²⁶².

D'après le même chroniqueur, les terres et les champs pour l'élevage étaient organisés en prenant en compte la fertilité et la stérilité de la terre, situation à partir de laquelle les limites étaient signalées aux *ayllos* et des punitions étaient prévues pour quiconque les enfreignaient en les incorporant à des terres et des districts voisins sans l'autorisation expresse de l'Inca. Chaque province possédait ses limites, *"et jusque dans les collines et montagnes et les rivières on trouvait des bornes, pour le pâturage des bêtes, sans que celles d'une province ne pénètrent sur les champs d'une autre, et ceux vivant sur une rive d'un fleuve ne pouvaient pas pêcher sur l'autre. Comme les champs étaient immenses et atteignaient souvent vingt lieues, personne n'osait poser un pied sur l'herbe des autres"*²⁶³.

²⁶² Murúa, P. *Historia General*, op. cit., p. 540.

²⁶³ *Ibidem*, p. 228.

A partir de cette compréhension général, John Murra est l'un des premiers ethno-historiens andins à montrer la grande complexité et diversité à l'intérieur du *Tawantinsuyu* en ce qui concerne les champs, les terres cultivées et les cours d'eau. Cette question, bien que non approfondie dans son œuvre principale²⁶⁴, est reprise dans des travaux postérieurs. Murra, dans sa volonté d'interpréter l'information coloniale au-delà de ce qui a été explicité par les différentes chroniques et autres sources écrites d'information, complexifie le contraste classique à propos de la traditionnelle administration tripartite du territoire andin et de ses ressources, mais toujours en prenant en compte le modèle macro faisant référence à la verticalité et à l'accès discontinu à différents *archipels* écologiques.

Tout d'abord, Murra lance des idées nouvelles sur la supposée circonscription économique des différents types de terres dans le contexte andin. Il montre à l'inverse une véritable imbrication de la dimension territoriale dans la structure politique, sociale et symbolique précolombienne, dans la mesure où chaque membre d'un groupe, y compris en considérant les absents dans leurs terres d'origine respectives, avaient le droit d'exiger une fraction du patrimoine indispensable consacré par la structure territoriale andine (cours d'eau, terres et pâturages). Et bien que l'incorporation au *Tawantinsuyu* implique toujours une confiscation de terres (qui devenaient partie intégrante des "fermes" étatiques), il est aussi vrai qu'il n'y avait pendant la cérémonie du *Tawantinsuyu* personne sans accès à la terre. Tous les groupes sociaux, y compris ceux décrits par les européens comme "perpétuels servants", avaient accès à des terres et à des animaux qui leur permettaient de se nourrir et de nourrir leur famille.

Sur ce point, le militaire et soldat du vice-roi Núñez de Vela, Damián de la Bandera, notait aux alentours de 1557 à propos des possessions et des distributions indigènes de champs et d'animaux ce qui suit: "*après que le premier Inca ait fini sa conquête, il fit sa cour à Cuzco, et là se trouvèrent tous les caciques et seigneurs*

²⁶⁴ Murra, J. *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos. 1975, 339p.

principaux de toutes les terres conquises, et parmi les choses qu'il y ordonna, l'une fut qu'il fit faire copie de tout le bétail qui avait été trouvé sur toute la terre, et il en donna une certaine partie au Soleil et une autre pour certaines guacas [sépultures] et mamaconas [prêtresses], et de ce qu'il restait il en donna à tous les caciques du royaume, spécialement à tous ceux qui se trouvèrent avec lui dans la conquête, à certains mille têtes et à d'autres cinq-cent, et deux-cent et cent cinquante, et vingt, et dix, et cinq, et à chaque indien de ses quatre suyos, comme ils l'appellent, deux moutons, une femelle et un mâle, pour qu'ils les reproduisent et qu'ils se vêtissent; et tout le reste, qui était beaucoup, il le prit pour lui et le répartit dans tout le royaume, pour qu'ils demeurent dans les endroits et les lieux où se trouvait le meilleur pâturage; et ainsi il avait des moutons sur toute la terre et bien gardés et il les multiplia et d'eux il y avait grande quantité de laine"²⁶⁵.

Dans le contexte andin, l'une des principales difficultés rencontrées par la mentalité coloniale (plutôt habituée à la correspondance traditionnelle entre ethnies [seigneuries] et territoires [provinces] délimités) pour communiquer aux rois la politique territoriale des indigènes provient de l'accès discontinu à un ensemble d'espaces dispersés et situés sur des sols écologiques divers (espaces côtiers et îles du Pacifique, *pampas* désertiques, vallées et oasis adjacents, montagnes du piémont andin, plateaux de la cordillère, jungle des Andes orientales, etc.). En somme, un véritable "désordre" de différentes terres "toutes marquées", selon le témoignage de plusieurs *encomenderos* de l'époque qui ont eu pour travail justement de s'attacher à réunir, organiser et soumettre la population indigène à l'appareil colonial avant même qu'aient eu lieu les *reducciones toledanas* pendant la seconde moitié du XVI^e siècle (1569-1581). Ce modèle "macro" d'organisation économique, sociale, politique et spatiale est caractérisé par Murra comme représentant le contrôle simultané d'"archipels verticaux", que l'auteur définit comme "*un idéal andin partagé par des ethnies très distantes entre elles géographiquement, et très distinctes par rapport à*

²⁶⁵ De la Bandera, D. 1557. 'Relación General de la disposición y calidad de la provincia de Guamanga, llamada San Joan de la Frontera, y de la vivienda y costumbres de los naturales della'. En *Relaciones Geográficas de Indias*, op. cit., p. 98.

*l'organisation de leur organisation économique et politique. Par exemple, il était partagé par les yacha de Chaupiwaranqa parlant le quechua, qui représentaient moins de mille unités domestiques, mais aussi par les lupaqa du Titicaca qui parlaient l'aymara, et qui selon un khipu qu'ils ont présenté à Garci Diez totalisaient vingt mille foyers avant l'invasion européenne"*²⁶⁶.

Plusieurs de ces terres "marquées" pouvaient être contrôlées par un même groupe ethnique, mais aussi, de manière simultanée, certains espaces pouvaient être atteints à travers des colonies provenant de sociétés distantes et clairement différenciées. On a un clair exemple de cela, explicité par Murra, avec le royaume de *lupaqa*, parlant l'aymara, et dont le centre résidentiel s'étendait sur un large spectre territorial autour du lac Titicaca, frontière actuelle entre le Pérou et la Bolivie, située à une altitude moyenne de 3800 mètres au dessus du niveau de la mer.

Le royaume *lupaqa* constitue l'un des trois royaumes ou seigneuries andins personnellement "reçus" par Charles V et Philippe II. Etant d'après un *khipu* un présent aux autorités coloniales offert par les seigneurs indigènes²⁶⁷, ce royaume concentrait près de 20.000 unités domestiques, c'est-à-dire entre 100.000 et 150.000 personnes. Avec une grande capacité d'implantation territoriale dans des espaces épars étant donné leur échelle démographique, les *lupaqa* ont déployé des colonies dans des espaces extrêmement distants et éloignés de leur noyau résidentiel situé sur le plateau. En plus d'occuper les espaces intermédiaires, ils ont développé des

²⁶⁶ Murra, J. *Formaciones económicas y políticas*, op. cit. p. 60.

²⁶⁷ Le *khipu* est l'instrument mémotechnique andin par excellence de l'État Inca, élaboré à partir de coton ou de fibre de camélidé. Il concentre une grande diversité de cordes et de nœuds, servant de registre d'information et de comptabilité. Le Musée chilien d'art précolombien (Santiago du Chili) héberge l'un des *khipus* les plus grands et les mieux conservés de la région du *Colesuyu*, trouvé dans la ville d'Arica. Le musée donne une description générale de l'instrument: "*ce sont des instrument contenant de l'information numérique et syllabique. Largement utilisés dans les Andes aux temps de l'État Inca, ils sont élaborés avec du coton ou de la fibre de camélidé, pour former des cordes et des nœuds. Leur lecture était réalisée par un expert, le quipucamayoc, qui prenait le khipu entre ses mains, regardant et touchant chacune des cordes et des nœuds, et interprétant les significations de leurs couleurs, de l'épaisseur des cordes, du sens de torsion des fils et des formes et de la position des nœuds qui s'y trouvaient*". Source: <http://www.precolombino.cl/exposiciones/exposiciones-temporales/fiesta-de-las-imagenes-en-los-andes/sistemas-de-comunicacion/como-antotaban-y-sumaban/los-quipus/> Site consulté le 3 avril 2020.

colonies jouxtant d'autres seigneuries des plateaux (*pacaxa, karanka, quillaqa*) tout au long du désert côtier du Pérou (Sama et Moquegua), parvenant jusqu'aux vallées et oasis côtiers de l'extrême nord actuel du désert de l'Atacama (vallée de l'Azapa, Arica et Camarones), où ils plantaient du maïs, du coton, collectaient du guano (un engrais agricole) et exploitaient les ressources maritimes telles que des coquillages, des poissons et des fruits de mer. D'autre part, ils développaient également des colonies à "l'autre extrême", cohabitant avec d'autres groupes ethniques dans la jungle à l'est des Andes, dans l'actuel territoire bolivien (province de Larecaja), où ils exploitaient le bois, la coca, le miel et d'autres ressources des *yungas*.

En résumé, la seigneurie *lupaqa* représente un cas de "contrôle vertical" déployé depuis la zone des hauts plateaux, vaste espace de résidence de différentes seigneuries précolombiennes et où ils cultivaient des tubercules et élevaient de grands troupeaux de bétail camélidé, en contrôlant et en partageant l'accès aux pâturages avec d'autres seigneuries andines. Les zones périphériques et accueillant les colonies pouvaient se situer tant vers l'est que vers l'ouest, dans des zones qui ne constituaient pas seulement les noyaux résidentiels d'autres sociétés, mais aussi des espaces écologiquement distincts et situés à plus de dix ou quinze jours de marche avec des animaux de charge. Ces colonies pouvaient comprendre des centaines d'habitations permanentes et/ou temporaires, sans que leurs habitants ne soient forcés de prendre la distance de leur auto-inscription ethnique dans la seigneurie en question. Ces espaces "colonisés" étaient à leur tour à caractère multi-ethnique, ce qui représente indéniablement une altération des formes traditionnelles d'implantation et de peuplement de la tradition ibérique. Plus de trente ans après l'invasion européenne du Pérou, on trouvait encore des colons *mitmaqunas lupaqa* vivant avec plus de 600 lamas prêts à transporter du guano depuis les îles proches des côtes pacifiques (le désert côtier) vers les zone de culture de l'intérieur²⁶⁸.

²⁶⁸ Murra, J. *Formaciones económicas y políticas* op. cit., p. 79-80.

Platt (et al.), élargissant les implications et l'opérationnalité sociopolitique de ce modèle andin, soutiennent que les contextes d'échanges entre agriculteurs et bergers provenant d'espaces distants fournissaient des occasions propices au développement de fêtes et d'autres types de congrégations rituelles, où des accords économiques, droits de pâturage et de transit, entre autres, étaient scellés et actualisés²⁶⁹.

Comme le montre Murra, la réciprocité entre parents et voisins dans l'économie andine concernait les activités agricoles, d'élevage, d'extraction minière et de construction. D'autre part, l'élevage reposait sur l'existence de "troupeaux de la communauté", troupeaux d'animaux appartenant à un ensemble distinct de ceux des unités domestiques. Ces troupeaux de *sapsi* (communauté) partageaient des zones de pâturages communes et devaient être contrôlés publiquement au moins deux fois par an; après la mise à bas (mai) et après la tonte (novembre). Pour les *lupaqa*, les troupeaux de *sapsi* constituaient un bétail d'excellente qualité pouvant servir d'aliments en cas de disette, alors que, de la même manière, un animal de ces troupeaux communautaires pouvait tout à fait être sacrifié pour honorer les dieux. Après l'invasion européenne, les animaux des troupeaux *sapsi* ont été soumis aux règles du marché et de la politique fiscale coloniale avec des taxes obligatoires imposées aux indigènes, ce qui a conduit à la non déclaration de ces animaux dû à l'énorme charge fiscale représentée par des troupeaux d'animaux qui n'avaient pas de propriétaire individuel, puisqu'ils appartenaient à tous²⁷⁰.

Au sujet de l'industrie de l'élevage dans le contexte andin précolonial, il faut souligner qu'il s'inscrit dans le modèle de complémentarité écologique développé par Murra, c'est-à-dire qu'il se positionne dans une structure socio-économique qui n'était pas seulement dynamique et multidimensionnelle, mais qui avait en outre besoin d'être alimentée en ressources issues de différentes échelles écologiques afin de maintenir l'idéal andin consistant à assurer l'accès simultané aux zones de culture, de

²⁶⁹ Platt, T., Th. Bouysse-Cassagne et O. Harris. *Qaraqara-Charka. Mallku, Inka y Rey en la Provincia de Charcas (Siglos XV-XVII)*, La Paz, IFEA-Plural, 2006, p. 501.

²⁷⁰ Murra, J. *Formaciones económicas y políticas* op. cit., p. 80.

pâturage et de pêche dans leurs niches écologiques respectives. Pour cela, des colonies spécifiques de bergers, (*awatiris* et *michiq*, en aymara et en quechua) qui existaient non seulement depuis l'époque préhispanique mais aussi préincainque, étaient déplacées loin de leur centre d'origine pour transhumer et habiter essentiellement dans les zones d'altitude de la cordillère andine, mais conservaient pour autant leurs droits aux terres de culture de leurs lieux d'origine, par le biais d'un réseau d'obligations et de responsabilités organisées à travers une structure parentale. Consultés par l'inspecteur Garci Diez, qui a visité le province de Chicuito dans le sud actuel du Pérou en 1567, la grande majorité des colons et des *encomenderos* signalaient que *"les indiens aymaraes aussi pauvres qu'ils soient possédaient généralement tous du bétail"*²⁷¹. La perspective de posséder du bétail ne se réduisait en effet pas à la seule volonté de pouvoir accéder en permanence à des sources de protéines, mais offrait en outre de multiples opportunités dérivées de l'échange et du tissu, qui constituaient à leur tour les bases d'autres activités telles que l'obtention de vêtements, de maïs, de *chicha*, de coca et d'autres biens nécessaires dans des sociétés largement dépendantes de la réciprocité de l'échange institutionnalisé.

Au XVI^e siècle, José de Acosta décrit avec étonnement l'élevage andin non seulement pour ses fonctions multiples qui s'adaptaient aux nécessités des indigènes, mais aussi par le fait de représenter selon lui la parfaite synthèse entre les moutons et les ânes en un seul animal²⁷². Le religieux affirme ainsi que *"le Pérou n'a aucune chose de plus grande richesse et avantage que le bétail de cette terre, que les nôtres nomment 'mouton des Indes'*²⁷³, *et que les indiens dans la langue générale nomment lama. Car, en regardant bien, c'est de tous les animaux connus celui qui offre le plus grand profit et le*

²⁷¹ Murra, J. *El mundo andino. Población, medio ambiente y economía*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2002. p. 312.

²⁷² Sur les territoires australs du continent, bien que dans un contexte écologique relativement semblable, l'assistant d'Hernando de Magallanes, Antonio Pifagetta (1480-1535), va plus loin encore dans sa description des camélidés américains, dépeignant les *guanacos* comme des bêtes à la tête et aux oreilles d'une mule, au cou et au corps d'un chameau, aux pattes d'un cerf et à la queue d'un cheval (Gerbi, A. *La naturaleza de las Indias Nuevas*, op. cit., p. 127).

²⁷³ Les *"carneros de la tierra"* [littéralement moutons de cette terre] ou *"carneros de indias"* [moutons des Indes] désignent le bétail auquénidé américain, principalement les lamas.

*moindre coût. De ce bétail ils tirent de la nourriture et des vêtements, comme on le fait en Europe du bétail ovin: et ils tirent en plus le transport et la charge de tout ce dont ils ont besoin, puisqu'il leur sert à porter et à amener leurs chargements. Et en outre ils n'ont besoin de dépenser ni en fers ni en selles ni en fourrage, car ils servent leurs maîtres en se contentant de l'herbe qu'ils trouvent sur les champs. Ainsi Dieu les a pourvu de moutons et de chevaux en un même animal, et comme pour de pauvres gens il a voulu qu'il ne leur cause aucun coût: car les pâturages sont nombreux dans la montagne, et ce genre de bétail ne demande ni n'a besoin d'autres dépenses"*²⁷⁴.

Selon Polo de Odengardo, les troupeaux d'animaux de l'appareil politique incaïque se nommaient *qhapaqllama*, et ceux des paysans andins *waqchallama*. Sous la domination incaïque, le bétail, et particulièrement celui non domestiqué comme les *guanacos* et les vigognes, ont pris le nom d'*intip-llama*, qui peut se traduire comme "animaux du soleil"²⁷⁵. Il faut souligner d'autre part qu'il existait une réserve d'animaux propres aux différents cultes étatiques: le Soleil, la Foudre et *Wiraqucha*. Les momies de l'Inca avaient elles aussi leur propre troupeau de lamas (animaux royaux), et étaient consultées comme oracles à propos du bien-être des troupeaux destinés à la reproduction pour les années futures.

D'après le récit fait par De Acosta, l'offrande rituelle de ces animaux faisait l'objet d'une extrême attention et leur destin était directement lié aux singularités physiques de l'animal, mais aussi aux vertus et caractéristiques de la divinité honorée; *"ils sont de différentes couleurs: les uns tout blancs, d'autres tout noirs, d'autres bruns, d'autres qu'ils appellent moromoro. Pour les sacrifices les indiens accordaient une grande attention à la couleur des animaux pour des temps et des effets différents"*²⁷⁶. Par exemple, les lamas de couleur blanche étaient offerts au Soleil, alors que les bruns allaient à *Wiraqucha*. D'autre part, afin de garantir une bonne croissance des champs

²⁷⁴ Acosta, J. *Historia Natural y Moral*, op. cit., p. 143.

²⁷⁵ Murra, J. *El mundo andino. Población, medio ambiente*, op. cit., p. 321.

²⁷⁶ Acosta, J. *Historia Natural y Moral*, op. cit., p. 143.

de maïs plantés, un groupe d'animaux bruns sélectionnés étaient sacrifiés pour servir d'offrande pendant les mois d'août et de septembre²⁷⁷.

Le missionnaire espagnol Pedro de Quiroga témoigne du fait que les autorités inca entretenaient des zones de pâturage que les colonisateurs espagnols ont interprété comme étant des champs, bois et collines (la définition classique des biens communaux, comme nous l'avons vu précédemment). Comme l'avait observé Murúa (voir plus haut), le missionnaire remarque que ces endroits avaient pour nom *moyas*, "*qui signifie chose prohibée, et que personne ne pouvait les toucher ou les prendre*"²⁷⁸. Ces *moyas* étaient en général des terres avec une humidité permanente qui favorisaient la culture et l'entretien des pâturages pour le bétail de l'Inca, raison pour laquelle elles étaient associées à différentes *huacas* et autres espaces de cérémonie.

Il faut noter que ces vastes espaces de pâturage n'étaient pas seulement constitués de plaines et de bois naturels, mais aussi d'espaces travaillés et modifiés par les membres des *ayllos* eux-mêmes, chargés de "produire" ces *moyas* destinées au pâturage du bétail divin. La construction de canaux dans ce but est détaillée par le métis hispano-inca Garcilazo de la Vega, qui décrit comment les "ingénieurs" de l'appareil incaïque "*creusaient des canaux pour irriguer les champs, lorsque l'automne stoppait ses eaux, ils ont aussi voulu assurer les champs et les cultures, parce qu'il ont eu un bétail infini. Ces canaux pour les champs ont été perdus après que les espagnols soient entrés sur la terre, mais leurs traces demeurent*"²⁷⁹. Ces travaux étaient réalisés pour entretenir les zones de pâturage dans des espaces relativement arides, comme par exemple en Huamanga (Ayacucho), où selon le chroniqueur on aurait construit à l'Inca Viracocha un canal de plus de cent vingt lieues de long, qui allait jusqu'au Rucanas (en Lucana, vers le sud-est et dans la même province actuelle d'Ayacucho) et "*servait à irriguer les champs qu'il y a dans ces déserts, qui ont dix-huit lieues de long et font*

²⁷⁷ Murra, J. *El mundo andino. Población, medio ambiente*, op. cit., p. 325.

²⁷⁸ Quiroga, P. *Coloquios de la Verdad* (1569). Edición crítica de Vian Herrero, Madrid, Iberoamericana, 2009, p. 431.

²⁷⁹ De la Vega, G. *Comentarios reales de los Incas* Tomo 1, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 2002 [1601], p. 215.

presque la largeur de tout le Pérou (...). Ces canaux pour irriguer les champs sont nombreux dans tout l'empire que les Incas ont gouverné; c'est une œuvre digne de la grandeur et du gouvernement de tels princes"²⁸⁰.

On doit également à Garcilazo une description détaillée des techniques utilisées par les indigènes pour la confection collective de ces œuvres hydrauliques qui, comme on le comprend aisément, constituaient des artefacts de prime abord non seulement pour la production du fourrage nécessaire pour alimenter le bétail particulièrement pendant les époques de sécheresse, mais aussi pour le déploiement de l'opération politique propre à l'État inca pour implanter sa présence sur des territoires soumis au régime. En effet, comme on le sait, l'économie inca pré-conquête européenne reposait essentiellement sur l'expansion et l'accès à trois ressources principales: la force de travail, les terres et l'élevage, lesquelles possédaient à leur tour leurs subdivisions respectives. Garcilazo affirme à propos de ces technologies hydrauliques qu'*"en considérant les hautes montagnes par où ils les amenaient, les énormes rochers qu'ils brisaient sans instrument d'acier ni de fer, mais en utilisant des pierres pour rompre les autres, à la seule force des bras, et qu'ils ne savaient pas faire d'armatures pour y construire les arcs de ponts avec lesquels traverser les montagnes et les torrents. S'ils rencontraient un torrent profond, ils allaient jusqu'à sa source pour le couper, contournant toutes les montagnes qui se présentaient face à eux. Les canaux étaient de dix, douze pieds de profondeur, pour la partie de la montagne sur laquelle ils coulaient; ils brisaient même la montagne pour permettre le passage de l'eau et du côté extérieur ils leurs mettaient de grande dalles de pierre taillées sur chacune de leurs six faces, d'une aune et demi et de deux aunes de long, et plus d'une aune de hauteur, qui étaient posées sur l'eau, collées les unes aux autres et renforcées sur leur partie extérieure par de grands prés et beaucoup de terre fixée aux dalles pour que les animaux qui traversent de part et d'autres ne détériorent pas le canal"²⁸¹.*

²⁸⁰ *Ibidem*, p. 264.

²⁸¹ *Ibidem*

En ce qui concerne la gestion du bétail, il ne faut pas sous-estimer l'organisation et les campagnes de chasse et de capture d'animaux non domestiques que les indigènes réalisaient eux-mêmes, principalement de *guanacos* et de vigognes. Selon Polo de Ondegardo, ces scènes de chasse étaient strictement encadrées par les autorités locales de chaque province, qui réservaient la tuerie des animaux aux seuls mâles. Cette activité constituait, selon les propres mots du fonctionnaire du vice-roi, un "grand remède pour les gens pauvres", étant donné non seulement les quantités énormes de viande distribuées, mais aussi la laine et autres éléments mis à profit à des fins diverses. A propos de cette même activité, José de Acosta précise que les "*chacos*" pouvaient réunir plus de trois mille chasseurs, qui en créant un gigantesque cordon humain capturaient près de trois-cent ou quatre-cent animaux, bien que le même auteur ne précise pas combien d'entre eux correspondaient à des femelles qui étaient en conséquence libérées. Quoi qu'il en soit, l'existence organisée de ces "*chacos*" a conduit à poser l'hypothèse que non seulement des champs et des bois ont pu être "produits" pour l'entretien des animaux domestiques, mais aussi que les prés naturels et les hautes montagnes ont pu faire l'objet d'une protection et d'une gestion particulière justement pour favoriser l'entretien et la multiplication des animaux sauvages et pour ne pas altérer leur disponibilité et équilibre par l'exécution de la pratique décrite²⁸².

Il faut souligner que le lama est un animal dont les utilisations sont, particulièrement dans le contexte andin, particulièrement diverses. Il est bien documenté qu'ils constituaient le principal moyen de transport pour servir d'articulation entre les différents lieux du très vaste espace économique des incas et de la logique territoriale discontinue sur laquelle il reposait et que nous avons sommairement mentionnée. D'autre part, parmi ses autres usages caractéristiques on trouve bien sûr la confection de vêtements et d'ustensiles fabriqués à partir de la laine. De son cou dérivait également la matière première pour élaborer des

²⁸² Arellano Hoffmann, C. 'Anotaciones del clima, ganado y tenencia de pastos en la puna de Tarma'. En Flores Ochoa, J. (ed.). *Llamichos y paqocheros. Pastores de llamas y alpacas*, Cuzco, CONYGET, 1988, p. 77-87.

chaussures et sandales distinguées pour les inca, fabriquées par des artisans spécialisés. Ses excréments étaient également mis à profit comme guano et engrais, ainsi que comme combustible, surtout sur les plateaux et les hautes terres plus froides. La coutume existait également de saigner les animaux à travers une veine spécifique située sur la mâchoire, pour l'élaboration d'un potage spécial. Dans le vocabulaire de la langue aymara du jésuite Ludovico Bertonio (1555-1628) on trouve le vocable *suu vula* pour désigner le sang qui vient d'être extrait de ces animaux. Il est notoire que l'industrie d'élevage était fortement articulée à des critères religieux, les animaux étant utilisés comme offrandes pour les *huacas* et pour les entités tutélaires associées. C'était d'autre part des animaux vers lesquels on se tournait pour la réalisation de prédictions et d'augures²⁸³. On comprend dès lors que les espagnols aient été surpris par l'attitude aimable des indigènes envers ces animaux lorsqu'ils refusaient d'avancer, visible dans la description faite par Acosta des "lamas et moutons du Pérou": *"ceux qui les accompagnent doivent être très attentifs à ne pas les fâcher, car quand l'un se vexe et se couche, il n'y a pas manière de le relever ni par des coups ni par des mots, et l'un des accompagnants doit plutôt s'allonger à ses côtés et rester ainsi parfois une ou deux heures et le caresser jusqu'à ce qu'il se lève de nouveau et poursuive son chemin"*²⁸⁴.

Avec l'introduction de la monnaie par les européens, et conjointement de l'échange mercantile du bétail, nombreux ont été les indigènes qui ont commencé à acheter des camélidés afin de tenter de sauvegarder l'intégrité des animaux face à leur réduction systématique provoquée par l'exploitation et la demande espagnole, surtout dans le travail des mines. Cette même stratégie a été utilisée par les indigènes à des fins rituelles, avec l'objectif de maintenir la tradition de l'offrande d'animaux aux *huacas* et à d'autres centres de culte. En fin de compte, c'est bien sur cette croyance que reposait l'influence déterminant la multiplication du bétail et le bien-être global des troupeaux communaux et divins. Ces troupeaux des *huacas* étaient en général

²⁸³ Rostworowski, M. *Redes económicas del Estado Inca: el ruego y la dádiva*. En Vich, V. (ed.). *El Estado está de vuelta: desigualdad, diversidad y democracia*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2005, p. 15-47.

²⁸⁴ Acosta, J. *Historia Natural y Moral*, op. cit. p. 144.

composés de 500 têtes de bétail ou plus. Le jésuite Bernabé Cobo rend compte de l'existence de ces troupeaux et des espaces de pâturage pour le bétail des *huacas* pendant les premiers temps de la colonie, en insistant parallèlement sur la substitution progressive du "bétail de la terre" indigène par les animaux de Castille. Ces espaces occupaient surtout les plaines, vallées et quelques bas plateaux situés quelques mètres au-dessous des montagnes "plus raides", où, d'après le religieux, il n'y avait aucune activité d'élevage à cause du manque de pâturages. *"Les indiens élevaient auparavant sur ces montagnes et ces champs une très grande quantité d'animaux de la terre, et des vigognes pour la chasse, pour leur précieuse laine. Et les rois incas avaient distribués les champs parmi les villages voisins; et aujourd'hui dans presque toute la Sierra ils bénéficient des mêmes limites que celles que leur avaient assignées les incas. Il n'y a pas à ce jour autant d'animaux de la terre comme avant la venue des espagnols, du fait de la diminution des indiens, et de l'occupation de larges espaces de ces montagnes et de ces lieux par les animaux de Castille, qui s'y élèvent copieusement, tels que les vaches, moutons, porcs et chèvres, juments, ânes et poules"*²⁸⁵.

La possession de pâturages pour le bétail suit les mêmes modèles que celle de la terre, c'est-à-dire des espaces déterminés pour les communautés et les *ayllos*, pour les caciques locaux, pour les grands seigneurs des macro-ethnies, pour les *huacas* et pour les pâturages ou *moyas* de l'Inca²⁸⁶. Les *moyas* sacrés devaient être distingués des pâturages qui regroupaient les animaux de chasse (*guanacos* et vigognes) car, selon Polo de Ondegardo *"l'Inca a fait la même chose avec tous les animaux de la terre domestiqués, et il a procédé ainsi pour lui-même et pour la religion en les laissant sur la même terre où il les a trouvés (...) il a ensuite divisé les champs et terrains de chasse, non pour les rendre communaux mais pour qu'aucune province ne passe avec son bétail à une autre ni qu'elle y chasse quand on le lui autorise, mais pour que chacun ait son district limité"*²⁸⁷.

²⁸⁵Cobo, B. *Historia del nuevo mundo*. Tomo I, Sevilla, Imprenta de E. Rasco, 1890 (1653), p. 155-156.

²⁸⁶ *Ibidem*

²⁸⁷ Polo de Ondegardo, J. *Polo de Ondegardo. El mundo de los incas*. Edición Laura González y Alicia Alonso, Madrid, Historia 16, 1990, p. 52.

Dans sa volonté de reconnaître ces *huacas* et de localiser ces *moyas* pour promouvoir le pâturage d'ovins, le clerc extirpateur Cristóbal de Albornoz ordonnait que l'on "*cherche à savoir quelles étaient les moyas, qui sont les champs réservés à ces animaux, et que désormais les clercs soient ceux qui contrôlent ces champs; et pour que ça ne leur soit pas pénible, on leur donnera de bons agneaux. Et ne cherchez pas à les tromper en disant qu'elles n'existent pas [les moyas], car même si les communautés se les ont réparties entre elles, elles ont le nombre de celles qu'il y avait, car vous trouverez beaucoup de gens parmi les bergers qui ne veulent pas être chrétiens. Et ne doutez pas qu'il y en ait beaucoup, je les ai découvertes lors de nombreuses visites que j'ai faites. Et ils ont coutume de cacher dans ces moyas et dans les cabanes qu'ils ont dessus de nombreuses guacas, en particulier les lamas dont j'ai parlé*"²⁸⁸.

Suite au processus de conquête et à l'effondrement institutionnel du régime politique qui l'a suivi, la question des terres indigènes du Pérou -et particulièrement de leur succession- fait l'objet de discussions entre les espagnols établis dans le royaume. Les positions sont différentes, au point qu'il y a eu des voix en faveur d'un transfert systématique en assumant de manière automatique les correspondances entre autorités et figures religieuses indigènes et espagnoles, et d'autres opinions absolument contraires. Par exemple, les terres de labour et les pâturages destinés aux cultes ou *wakas* devaient être transférées à l'Eglise catholique, alors que les terres réservées à l'Inca devaient échoir au Roi en tant que maximale autorité de succession, lequel était cependant en condition de les céder en tant que propriété privée aux colons espagnols. L'un des représentants les plus importants de cette posture est peut-être l'auditeur de Lima et de Charcas Juan de Matienzo, qui dans son œuvre "Gouvernement du Pérou" (1567) prend le contre-pied de l'admiration avec laquelle tant d'autres chroniqueurs ont décrit la politique incaïque²⁸⁹, et parle du gouvernement des Incas comme étant "despotique et tyran", prophétisant qu'ils n'étaient pas les "rois naturels des royaumes du Pérou". Dans cette logique, Matienzo

²⁸⁸ Duviols, P. 'Un inédit de Cristobal de Albornoz: La instrucción para descubrir todas las guacas del Pirú y sus camayos y haziendas', 1967, *Journal de la Société des Américanistes*, Tome 56 n°1, p. 38.

²⁸⁹ Voir Murra: "Nos hacen mucha ventaja": la percepción europea temprana de los logros andinos. Murra, J. *El mundo andino. Población, medio ambiente*, op. cit., p. 23-41.

suggère dans son œuvre que les contrôleurs des répartitions indigènes enquêtent sur *"les terres qui sont dédiées au Soleil et à l'Inca, pour qu'elles soient distribuées à des espagnols, pour que chacun d'entre eux, après avoir payé la dîme, donne un autre dixième des fruits qu'il récolte à sa Majesté, puisque sa Majesté a succédé au Incas dans ces Royaumes, et c'est légitime (...) et les Incas, en plus de ne pas être seigneurs ni rois légitimes, par leur tyrannie ont perdu la seigneurie qu'ils avaient sur le Royaume et sur les terres et biens qu'ils possédaient, et ils ont été acquis par le seigneur et roi légitime, comme subrogé et mis en place des Incas, bien qu'à meilleur titre"*²⁹⁰.

Matienzo est bien sûr un défenseur des droits de la Couronne et de ses intérêts économiques, et en tant que tel sa collecte d'informations et la diffusion de ses connaissances se trouvent corrompues par la construction des "vérités" demandées par la sujétion politique coloniale²⁹¹. C'est dans cette même ligne que Matienzo promeut la désintégration du régime des terres indigènes, remplaçant les structures préexistantes par la constitution d'une paysannerie indigène individualisée, et qui loue ses services à l'appareil colonial. Pour atteindre cette fin, la répartition individuelle d'animaux espagnols avait un rôle central: *"et afin que les indiens puissent cultiver leurs terres plus facilement qu'ils ne l'ont fait jusqu'à maintenant (car ils cultivaient avec leurs pieds et avec des bâtons et avec une grande dépense de travail) qu'ils possèdent des vaches et des bœufs en commun, qu'ils prêteront aux pauvres jusqu'à ce que ceux-ci soient en condition de pouvoir en acheter. Pour garder les bœufs de labour, que chaque indien serve de berger à son tour le jour qui sera indiqué, afin de protéger les cultures de ces animaux"*²⁹².

Dans cette même ligne, selon Cappa, la Couronne s'est justement octroyé le droit d'appropriation des terres du Soleil et de l'Inca, ainsi que toutes celles qui étaient trouvées vierges et non cultivées. Pour cela, le jésuite s'appuie sur une

²⁹⁰ Matienzo, J. *Gobierno del Perú. Édition et Étude préliminaire par Guillermo Lohmann Villena*, Lima, Institut Français d'Études Andines, 1967 [1567], p. 118.

²⁹¹ Assadourian, C. *Transiciones hacia el Sistema Colonial Andino*, Ciudad de México-Lima, El Colegio de México – Instituto de Estudios Peruanos, 1994, p. 95.

²⁹² Matienzo, J. *Gobierno del Perú*, op. cit., p. 118

ordonnance royale scellée le premier novembre 1591, où le Roi affirme: *"par le fait d'avoir succédé entièrement à la Seigneurie qu'ont eue dans les Indes les Seigneurs de celles-ci, la Seigneurie des terres vierges et de leur sol sont de mon patrimoine et couronne royale"*²⁹³.

Cette même logique est reprise par le président de l'Audiencia de Charcas, Juan López de Cepeda dans une lettre au roi: *"j'écris à Votre Majesté que du fait que la république espagnole va en s'accroissant de par les nombreuses gens qui viennent depuis ces royaumes ainsi que par ceux qui naissent ici et à cause du peu de labour qu'il y avait et de l'épuisement des terres dépourvues de fruits, les approvisionnements se faisaient rares et comme remède à cela toutes les terres vierges qu'il y a dans ces Provinces devraient être distribuées aux espagnols et que Votre Majesté se prévale des terres qui furent de l'Inca et des yanaconas et des guacas et du Soleil et de leurs animaux sur lesquelles les indiens, principalement les caciques et gouverneurs eylacatas qui sont comme les capitaines d'escouade qui se nomment ainsi dans ces Royaumes, se sont établis. Car celles-ci appartiennent de droit à Votre Majesté, avec le travail desquelles Votre Majesté serait servie et aidée dans ses grandes dépenses et nécessités"*²⁹⁴.

D'autre part, et comme on pouvait s'y attendre, les voix n'ont pas manqué pour faire de ces mêmes critères d'assimilation une source de bénéfices pour l'Eglise chrétienne. Ainsi dans la *Real Cédula a la Audiencia real de las provincias del Perú* statuant sur *"les terres qui furent du Soleil et de l'Inca, de 1551, la reine signalait que "dans ces provinces il y a de nombreuses terres qu'ils avaient pour coutume d'appeler du Soleil et d'autres de l'Inca ou de leurs autres caciques, et peu de temps après que les espagnols soient sur cette terre ceux-ci ont pris aux indiens certaines de ces terres et leurs cultures, et il conviendrait de pourvoir à ce que ces terres soient prises de ces indiens ou de celles qu'ils appelaient du Soleil et qu'elles aillent aux églises, sauf si une*

²⁹³ Cappa, R. *Estudios críticos acerca de la dominación*, op. cit., p. 138-139.

²⁹⁴ 'Carta a S.M. del Licenciado Cepeda, dando noticia de haber poblado las fronteras de los Chiriguano, para cuya reducción ha ayudado mucho y ayudará en lo sucesivo. Trata, asimismo, de la conveniencia de repartir entre los españoles las tierras baldías, y del laboreo y beneficio de las minas. La Plata, 1. ° Octubre de 1592'. En Levillier, R. *La Audiencia de Charcas. Correspondencia de presidentes y oidores* Tomo III, Madrid, Imprenta Juan de Pueyo, 1922, p. 157.

part de ces terres est occupée à la fondation d'un village"²⁹⁵. De manière similaire, une ordonnance de 1534 sollicitait des informations sur les terres que les indigènes avaient octroyées à leurs "vains temples", de façon à ce que si cela se révélait approprié, ces terres et leurs fruits soient réservés pour les besoins du clergé. Dans le même sens, on ne doit pas sous-estimer le fait que dans la répartition des terres de la ville de Cuzco, Pizarro ait ordonné que la première église soit édifée sur le *Suntur Wasi* ou "maison du Condor" (ancien palais de l'Inca *Wiracocha*), ouvrant la voie à ce que l'évêque de la ville désormais espagnole sollicite par la suite l'arrivée de nouveaux moines pour habiter une ancienne maison que les indiens "tenaient pour la maison et le temple du Soleil"²⁹⁶.

A l'inverse, des postures favorables à la restitution des terres à leurs propriétaires d'origine, en tant que propriétaires sous-jacents du domaine de l'Inca, se sont également manifestées. Ces perspectives, principalement liées à Bartolomé de las Casas, se montraient frontalement opposées au projet royal de vendre les *encomiendas* d'indiens péruviens ou à l'appropriation directe de celles-ci de la part des autorités espagnoles. Certains défenseurs de cette position se sont alors employés à contredire la simple assimilation de Matienzo, comme le moine Francisco de Morales qui affirmait vers 1568 que si l'Inca s'était approprié de ces terres pour organiser les tributs, il était logique que ces mêmes terres reviennent à leurs propriétaires initiaux, de façon à ce qu'ils puissent dans leur nouvelle condition de tributaires produire les obligations exigées cette fois par la Couronne espagnole²⁹⁷. Dans les mots de Morales: "*considérant que ces terres étaient aux Incas qui étaient rois, du fait qu'elles étaient si bonnes, ceux qui gouvernent le Pérou on tâché de les destiner à Sa Majesté et ainsi les répartir et se les approprier, lesquelles ne peuvent clairement être appropriées ni se donner puisqu'elles ont un maître, et si l'Inca les donnait par elles était payé le tribut et pour cette raison elles lui étaient destinées, ce qui cesse par Sa Majesté car elle récupère pas un mais plusieurs tributs et très grands. Le remède qu'il faut apporter à cela est que*

²⁹⁵ Koneztke, R. *Colección de documentos para la formación*, op. cit. p. 287-288.

²⁹⁶ *ibidem*

²⁹⁷ Platt et al. *Qaraqara-Charka*, op. cit. p. 509.

les terres qui devaient être à l'Inca soient rendues aux républiques d'où elles sont, car elles leur appartiennent et qu'ainsi ils les travaillent pour les cultiver et pour payer leurs tributs... ce qui sera leur rendre justice en leur donnant ce qui est à eux"²⁹⁸.

Le clerc franciscain Pedro de Quiroga est plus audacieux encore, lorsqu'il présente avec totale lucidité par l'intermédiaire de la propre voix et expérience indigène l'injustice que représentait pour les indiens le fait d'être dépouillés de leurs terres, alors même qu'ils restaient dans leur condition de tributaires sous un régime politique nouveau et absolument déséquilibré, désormais assujétis à l'appareil hispano-colonial. Dans les mots repris par Quiroga: *"de ces terres que vous nous enlevez nous payions en tribut le pain que les Incas nous demandaient, et nous les labourions et en tirions le bénéfice du seigneur, mais vous nous enlevez l'arbre et nous demandez de vous en donner les fruits, comment pouvons-nous vous les donner?"*²⁹⁹.

Afin de reconstituer un dialogue entre un espagnol et un indien, Quiroga reproduit dans son *Coloquios de la verdad* la voix de l'indien Tito, originaire de Cuzco et qui affronte un colon en lui disant: *"vous ne laissez ni bois ni colline sur nos terres que vous ne tailliez, et vous nous forcez encore à couper ce qui est à nous et à le transporter sur notre dos. Chacun pense que dans ce qui lui a été réparti le ciel et la terre lui appartiennent et tout ce qui s'y trouve. Sur nos propres maisons et par-dessus nos murs vous édifiez vos maisons sans mesure ni paiement. Dans votre répartition vous jetez aussitôt l'oeuil et la main sur les terres et les champs que vous voyez qui vous plaisent. Et si vous voyez un bon endroit ou terrain pour vos domaines et autres fermes, vous montrez aussitôt le testament d'Adam et dites que cela vous appartient et que par ce titre il est vôtre. Oh combien de naturels voient tristement de leur yeux et pleurent pour leurs terres et possessions, qui furent à eux ou à leurs pères, que vous avez prises et dont vous jouissez pendant qu'eux meurent de faim, de dénuement et de pauvreté, et n'osent même pas vous demander un bout de pain de ce qui est à eux!"*³⁰⁰.

²⁹⁸ En Assadourian, C. *Transiciones hacia el sistema*, op. cit., p. 97.

²⁹⁹ Quiroga, P. *Coloquios de la verdad*, op. cit. p. 202

³⁰⁰ *Ibidem*, p. 443.

Ainsi le sapement du régime comunal oblige les indigènes à ouvrir l'accès à leurs champs indépendamment de s'ils étaient de la communauté, de l'Inca ou des divinité, mais aussi indifféremment de s'ils étaient des *moyas* sacrés ou des *terrains de chasse* mentionnés par Polo de Ondegardo. Dorénavant les taureaux, bœufs, vaches, chevaux, moutons et chèvres se déploient librement et envahissent les champs des villages d'indiens et des espaces alentours, marquant les prémisses d'une guerre où le sang versé sera essentiellement celui des indigènes et des animaux.

Dans le cadre de cette rapide détérioration des rapports entre éleveurs espagnols et indigènes, les épisodes conduisant à l'affectation directe et à la mort des seconds, conséquence de l'avalanche de chevaux, bœufs, taureaux et vaches déferlant sur eux, sont de plus en plus fréquentes, fait documenté dans d'innombrable ordonnances traitant de la Nouvelle-Espagne comme du Pérou.

Dans un rapport écrit en 1549 on informait à ce sujet: *"les animaux et les fermes qu'il y a sur cette terre détruisent les cultures des Indiens, et il est arrivé qu'elles soient semées deux ou même trois fois et qu'elles soient mangées par les animaux, et qu'ils ne récoltent rien de ce qu'ils ont travaillé, et que dans leurs tentatives pour jeter les animaux hors de leurs champs il est arrivé que les taureaux blessent et tuent les indiens"*³⁰¹.

De manière similaire, une ordonnance expédiée en 1550 informait que: *"il nous a été rapporté que les fermes d'élevage bovin et de juments et de porcs, et d'autres animaux du gros et du petit bétail, font grand mal aux champs de maïs des indiens naturels de cette terre, et spécialement le bétail bovin qui est laissé en liberté, qui ne peut pas être enfermé, à cause duquel les indien se donnent grand mal (...) parce que les vaches principalement courraient beaucoup, et venaient manger les champs de maïs, à quatre et cinq et six lieues, et que chaque année il en naît beaucoup, au point que dans*

³⁰¹ De Encinas, D. *Cedulario Indiano*, op. cit., p. 63.

*les fermes où il y avait une année mille têtes, l'année suivante elles se trouvaient multipliées*³⁰².

D'autre part, le Roi ordonne en 1563 au gouverneur provisoire du Pérou Lope García de Castro de prendre des mesures contre les abus que les *encomenderos* infligeaient aux indigènes qu'ils avaient sous leur contrôle. En effet les autorités coloniales, en plus d'ordonner aux indiens de construire les maisons des *encomenderos*, ordonnaient l'édification de nouvelles habitations sur les espaces supposément réservés aux populations indigènes, où les autorités utilisaient les terres pour nourrir leurs propres animaux, avec des pâturages et l'herbe fournis par les mêmes indigènes, ainsi que pour le développement et la construction de leur propre proto-entreprise agricole commerciale. La Couronne informait que " *il nous a été rapporté que les espagnols qui ont des indiens encomendados sur cette terre ont pour habitude qu'en plus des maisons qu'ils font faire à leurs indiens sur les lieux où ils habitent ils leur ordonnent d'en construire d'autres sur les villages mêmes des indiens où ils ont leurs greniers et récoltent quelque chose de leurs fermes et où ils ont et élèvent leurs chevaux et juments et qu'il arrive qu'un encomendero ait dans quelque maison de ces villages d'indiens de nombreux chevaux, dans lesquels ils s'occupent de les soigner et de leur donner grande quantité d'herbe des indiens sans rien leur payer et qu'ensuite certains espagnols à manière de paiement et pour ne pas paraître tyranniques en paiement de ce que les indiens ont travaillé dans ces maisons, les exemptent du tribut de quelques licous et chaussures, chose qui est de peu de prix et qui n'est pas satisfaisante pour ceux qui ont travaillé et qui ont perdu du produit de leurs fermes, de quoi ils reçoivent grande offense et dommage*"³⁰³.

L'un des rares personnages à formuler une réflexion audacieuse sur ce thème pendant les premiers temps de la colonie est le licencié Francisco Falcón (1521-1587), aussi connu comme le "pacificateur d'espagnols et protecteur d'indiens". Il est l'un des premiers agents de la colonie à dénoncer les conséquences tant de l'occupation des

³⁰² *Ibidem*, p. 69-70.

³⁰³ Konetzke, R. *Colección de documentos para la historia*, op. cit., p. 404.

terres indigènes de la part de colons espagnols que du processus qui lui est associé de massification d'animaux étrangers hors de contrôle sur les anciens pâturages des indiens. Argumentant sur ce point, Falcón signale que *"sur cette question des pâturages et des eaux servant à irriguer les terres il faut faire très attention; car il est venu tant de désordre, que les indiens ne peuvent avoir de bétail que sur des terres si arides ou aux pâturages si mauvais que les espagnols ne peuvent entrer en elles ou ne les veulent pas. Et étant donné qu'il y a beaucoup d'espagnols qui possèdent mille ou deux mille, et certains dix mille et vingt mille têtes d'autres bétails..."*³⁰⁴.

Le juriste espagnol, défendant la coutume propre aux indiens de posséder leur propre politique de répartition de terres et de champs, argumentait pendant le Second Concile de Lima qu'il fallait respecter les droits et coutumes immémoriaux des indigènes sur les pratiques agricoles; car selon Falcón cette coutume ne contenait aucun signe de perversité *"et S.M a prévenu qu'il fallait garder aux indiens leurs us et coutumes qui ne fussent pas reconnus comme mauvais"*³⁰⁵.

Comme cet argument avait toutes les chances d'échouer, Falcón élabore une thèse beaucoup plus audacieuse et d'une plus grande complexité juridique. Le licencié soutient que la notion de *communalité* n'est valide et applicable qu'*exclusivement* dans les champs des voisins des terres, villages et villes espagnoles; et donc que les villages d'indiens, en étant déplacés vers des zones distantes et sous juridiction politique et territoriale distincte, n'avaient pas à être soumis à l'obligation d'ouvrir l'accès à leurs

³⁰⁴ Dans Cappa, R. *Estudios críticos acerca de la dominación*, op. cit., p. 364.

³⁰⁵ Dans Mariluz, J. *El régimen de la tierra*, op. cit., p. 108. Falcón disait juste, et il s'appuyait sur des verdicts royaux traitant de cette question, qui étaient d'une date assez récente (milieu du XVI^e siècle). Ainsi, au cours d'un dialogue avec un cacique des provinces de Verapaz, dans l'Audiencia des Confins du Guatemala et du Nicaragua, le Roi ordonne: *"il m'a été supplié que nous ayons pour bonnes et que nous approuvions les lois et bonnes coutumes que vous aviez anciennement entre vous pour votre bon régime et police et celles qui nous conviendraient et qui nous sembleraient convenir au service de Dieu, notre seigneur, et pour notre et votre conservation et police chrétienne, sans nuire à ce que vous avez ordonné, ni à vos coutumes et statuts qui fussent justes et bons, ou comme cela le serait par ma grâce, et en jugeant ce qui a été susdit et pour vous faire grâce, je l'ai eu comme chose bonne, et par conséquent nous approuvons par la présente et avons pour bonnes vos bonnes lois et bonnes coutumes et statuts qui soient justes et bons, et ordonnons à notre président et à nos auditeurs de l'Audiencia Real des confins et à tout autre qui soit de nos justices des Indes nôtres, des îles et terres fermes de la mer Océan, qu'ils vous gardent et qu'ils exécutent et fassent garder et exécuter cette ordonnance mienne et ce qu'elle contient".* En Konetzke, R. *Colección de documentos para la historia*, op. cit., p. 330-331.

champs aux animaux provenant d'autres villes et propriétés. En termes matériels et juridiques, il n'existait pas fondamentalement entre ces deux espaces et "républiques" de véritable relation de voisinage³⁰⁶, et encore moins de communauté, résultant de cela qu'il était "*très inégal et contre la raison qu'espagnols et indiens fassent partie de la communauté, puisque pendant que les premiers se trouvent en condition de profiter des terres des indiens, les indiens ne peuvent aller en Castille pour y profiter des pâturages*"³⁰⁷. Approfondissant sa défense des indigènes, Falcón ajoutait que, dans le pire des cas, les éleveurs espagnols devaient se soumettre à une taxe et respecter une limite d'animaux nourris sur des champs extérieurs.

Face aux plaintes réitérées des indigènes, les dispositions établissant des distances minimum entre les villages d'indiens et les fermes espagnoles se multiplient à partir du milieu du XVI^e siècle. Face à l'invasion du bétail espagnol sur les terres de culture et de pâturage des premiers, les autorités coloniales demandent aux espagnols de contrôler leurs animaux en posant des anneaux de distance et de meilleurs critères de délimitation. En ce qui concerne les indigènes, on leur octroie le droit de capturer les bêtes étrangères et même de tuer les animaux ne pouvant être capturés, ce qui va naturellement intensifier le feu unilatéral et en conséquence provoquer plus de sang versé, particulièrement du sang indigène et animal³⁰⁸.

Cet épisode a été largement étudié et caractérisé comme l'un des motifs principaux de la détérioration des rapports entre indigènes et éleveurs européens dans la colonie, avec comme dénouement à partir des XVII^e et XVIII^e siècles le passage du modèle de pâturages dits "du commun" à celui des fermes privées clôturées qui accompagne la croissance de l'élevage et le processus d'accaparement des terres, sur lequel sera construit le système économique des grandes propriétés terriennes, dont la permanence et l'influence seront énormes.

³⁰⁶ Entre indiens et espagnols.

³⁰⁷ Dans Mariluz, J. *El régimen de la tierra*, op. cit., p. 108.

³⁰⁸ Matesanz, J. 'Introducción de la ganadería en Nueva España (1521-1535)', 1968, *Historia Mexicana* Vol. 14, p. 533-566.

Nous avons vu que les pâturages destinés à nourrir et à fortifier le bétail indigène étaient à l'époque précoloniale à caractère collectif. Cependant, cette collectivité reposait sur des modèles culturels propres et ne correspondaient pas nécessairement à la logique de la communalité espagnole. Au travers de l'implantation de cette politique fourragère s'amorce une structure de conflits systématiques entre membres des *ayllos* et colons étrangers, lesquels en suivant la logique communale ont sous-estimé et ignoré toute singularité ou valeur associée à des champs, qu'ils soient d'usage communautaire, associés à des divinités ou encore exclusivement réservés aux autorités politiques de l'État inca. Comme l'a montré Arellano Hoffmann pour le cas du vice-royaume du Pérou, au XVIII^e siècle la plupart des provinces avaient déjà perdu leurs droits coutumiers d'accès aux pâturages, ou ceux-ci avaient été considérablement affectés par l'arrivée et la libre circulation d'animaux étrangers tels que les moutons, vaches, boeufs, taureaux, mules et ânes. Parmi les facteurs de cette perte, le plus important était sans doute le pillage systématique dont ils souffraient non seulement de la part de métis et d'espagnols, mais aussi d'indigènes eux-mêmes déplacés depuis leurs lieux d'origine pour le travail forcé, principalement sur les terres d'altitude minières. Un autre de ces facteurs résulte de l'obligation à laquelle étaient soumis les *curacas* ou autorités indigènes, qui consistait dans la location de ces ressources fourragères pour ainsi pourvoir aux paiements des tributs exigés par l'appareil colonial, que ce soit en monnaie, en espèces ou en animaux mis à disposition de l'intense activité de l'économie du transport de marchandises. Ainsi, les fermes et autres zones de pâturage passent progressivement à des mains non indiennes par le biais de ventes forcées auxquelles les indigènes se voyaient contraints pour combler leurs dettes avec l'appareil colonial, mais aussi à travers la réalisation de plus en plus fréquente de mariages entre non indigènes et de mécanismes de succession qui, avec le temps, concentrent les terres entre les mains d'étrangers et diluent les anciennes structures de propriété dans un phénomène systématique de fragmentation familiale.

Désormais, et surtout à partir du XVIII^e siècle, l'existence de familles indigènes entièrement dévouées au développement de pâturages se fait de plus en plus rare, situation qui est directement liée à l'augmentation de la possession et de la propriété

des terres entre des mains non indigènes. Comme on pouvait s'y attendre, ce processus influe directement sur l'altération de la discontinuité territoriale traditionnelle caractéristique du monde andin en général, ce qui comme nous le verrons dans les chapitres suivants n'entraîne pas toujours un appauvrissement total. Les familles indigènes cantonnées à une ou deux échelles écologiques sont de plus en plus fréquentes dans le contexte indigène colonial de ce siècle, alors que les titres de propriété aux mains des espagnols démontrent le choix des colons d'élever leurs propres animaux sur les anciennes zones indigènes de pâturage, puisque les mentions de lamas et d'alpagas dans les archives historiques sont plutôt circonscrites à des récits de voyages et de trafic inter-régional de métaux³⁰⁹. Les auquéniés indigènes vont par la suite occuper une place centrale dans l'économie coloniale, mais de manière plutôt détériorisée par rapport à la gestion indigène précédente.

A partir du XVII^e siècle se dessinent les traits d'un régime qui avance en direction de l'exclusivité des droits d'exploitation des pâturages, et qui ne se limite pas au contexte américain, s'inscrivant dans un mouvement rationaliste et individualisant de nature globale qui a été analysé en profondeur entant que point de départ du capitalisme agraire moderne. Marx, puis bien plus tard E.P. Thompson et I. Wallerstein rendent largement compte de ce processus dans leurs œuvres principales³¹⁰. Les conflits permanents entre les éleveurs espagnols pour exploiter les meilleurs pâturages sapent totalement le prestige de l'ancien modèle, poussant toujours plus vers la création de concessions exclusives ayant pour effet d'individualiser et de structurer la distribution des champs américains. Les modèles communaux et de voisins sont attaqués en bloc par les éleveurs espagnols, surtout avec l'argument du manque d'intérêt témoigné par les indigènes pour certaines activités et cultures espagnoles³¹¹. Dans de nombreux espaces américains l'élevage devient une activité d'importance centrale, les éleveurs se convertissant en un groupe

³⁰⁹ Arellano Hoffmann, C. 'Anotaciones del clima, ganado y tenencia de pastos', op. cit., p. 77.

³¹⁰ Marx, K. *El capital. Crítica de la economía política*. Tomo I. Libro. 1, Proceso de producción del capital, Santiago, LOM, 878p.; Thompson, E. P. *La formación de la clase obrera en Inglaterra*, Madrid, Capitán Swing, 936p.; Wallerstein, I. *El Moderno Sistema Mundial* t2., op. cit.

³¹¹ Mariluz, J. *El régimen de la tierra*, op. cit., p. 99.

social d'une influence telle qu'ils finissent par transformer le droit communal en un droit de propriété formel.

Parallèlement au processus de formation des terres, l'on commence à instaurer le droit exclusif de cloisonner et de privatiser des prés naturels et artificiels, des fermes, des étables et des collines. Ce scénario pose les bases sur lesquelles va se développer la généralisation du cloisonnement des champs, des pâturages et des fermes. C'est dans ce contexte que la luzerne, en tant que fourrage industriel "providentiel" face à la surexploitation des pâturages naturels pendant les siècles précédents, va jouer un rôle central dans la constitution de propriétés fourragères édifiées par ceux-là mêmes qui vont en parallèle créer des entreprises minières, ou du moins les approvisionner en animaux, fourrages, nourriture et services de transport de marchandise. C'est à ce moment qu'apparaît l'existence d'un lien structurel entre cette plante, le développement de l'industrie minière et les circuits de transport de marchandise entre les mines des hautes terres et les principales villes et ports du Pacifique, comme Callao, Arica puis plus tard Cobija, articulant à différents niveaux tout l'espace intermédiaire, constitué essentiellement de vallées et d'oasis indigènes.

En tant que ressource botanique industrielle (fortement dépendante du travail humain et destinée essentiellement à satisfaire indirectement ses besoins par le biais de l'approvisionnement qu'exige la constante disponibilité d'énergie animale), la culture de la luzerne a nécessité une attention particulière dans le vice-royaume du Pérou. Cela est dû en grande partie au caractère aride du territoire et à la dissémination des prairies naturelles entre les cordillères, montagnes, déserts et vallées arides, difficulté qui a été relativement atténuée par les anciens travaux hydrauliques indigènes et leur utilisation respective non seulement pour inclure des espèces végétales pour la consommation humaine directe, mais aussi pour satisfaire l'énorme demande énergétique du bétail espagnol en tant que force de travail, de transport et de protéines. D'autre part, si l'existence antérieure d'animaux de charge domestiqués tels que les lamas et alpagas pouvait être considérée comme une garantie de leur disponibilité, leur reproduction permanente dans des contextes

écologiques auxquels ils n'étaient pas toujours acoutumés n'est pas sans soulever de difficultés, en tant qu'espèces surtout familiarisées avec les hautes terres ou la cordillère. A celles-ci s'ajoutait l'inclusion d'un fourrage jusqu'alors méconnu, qui différait beaucoup des caractéristiques des pâturages naturels caractéristiques de ces montagnes.

Dans le contexte colonial, les agriculteurs espagnols font l'expérience de l'adaptation de cette plante à ce nouveau scénario écologique, ce qui s'explique de façon évidente en considérant non seulement les garanties politiques mises à leur disposition dans ce but, détaillées dans les pages précédentes, mais aussi par l'importance historique de leur familiarité avec ce fourrage. Les agriculteurs andins eux-mêmes intègrent rapidement cette plante dans leurs systèmes d'agriculture et d'élevage, en tirant un certain profit de son existence associée à l'intégration de nouveaux animaux de charge (ânes, mules, chevaux, etc.). Pour cette raison, et comme nous le verrons dans les chapitres suivants, la problématique à propos du déplacement de plantes et d'animaux du "vieux" vers le "nouveau monde" dans le contexte colonial ne se réduit pas seulement à des ruptures, crises et discontinuité, mais aussi à des articulations, nouvelles associations ainsi qu'à l'apparition de nouvelles stratégies indigènes de reproduction sociale.

CHAPITRE 3. MINES, BÊTES ET PÂTURAGES: HISTOIRES CONNECTÉES ET CIRCULATIONS DANS LES ANDES MÉRIDIONALES (XVI^e-XVIII^e SIÈCLE)

3.1. L'industrie minière et les transformations du marché colonial interne: des convois de lamas aux convois de mules

L'histoire coloniale andine pourrait tout-à-fait s'inscrire dans les récits macro-historiques sur l'activité minière américaine; en effet cette industrie qui a constitué la force motrice et structurelle par excellence de l'appareil colonial a produit un éventail inédit de dimensions, de problèmes et d'orientations. Economie et politique, symbolisme et symbiose religieuse, croyances et pratiques rituelles, innovations et juxtapositions technologiques sont seulement quelques-unes des dimensions globales qui, en dialogant entre elles à des niveaux plus ou moins importants, en long et en large de l'espace et du temps andins, créent des ponts avec cette activité et structurent aujourd'hui des axes de recherche spécifiques. Cette industrie s'érige alors, dans les mots d'Álvaro Jara³¹², comme une grande toile de fond ou un *total imperial* suffisamment vaste depuis laquelle le regard peut se poser, ce qui provoque par ailleurs le déploiement d'efforts spécifiques visant à l'individualisation d'agents particuliers et de leurs dynamiques respectives d'articulation et de friction dans le contexte de l'extractivisme colonial.

Il est bien documenté que face aux exigences imposées par les innovations technologiques de la période coloniale précoce (telles que la construction de grandes œuvres hydrauliques comme des barrages et des marais afin de fournir constamment en eau les moulins de Potosí), l'industrie minière a entraîné le besoin pour l'appareil colonial d'organiser un réseau de transport transatlantique et inter-régional

³¹² "L'étude régionale de la production de métaux conduit de toute évidence au concept global. Il est impossible de penser à une région de l'Amérique sans vouloir inclure toutes les autres" (Jara, A. *Tres ensayos sobre economía minera hispanoamericana*, Santiago, Universitaria, 1966, p. 21).

permettant à l'économie politique coloniale de tirer profit des ressources minérales en provenance des différents centres miniers, mais aussi leur déplacement effectif vers les différents ports en service de la côte Pacifique. Que ce soit Arica, Cobija, el Callao, Chinchas, Trujillo ou Paita, la plupart des ports coloniaux étaient isolés de la quasi totalité des grands centres miniers, qui se trouvaient en général dans des contextes écologiques d'altitude, en plus d'être isolés par de gigantesques déserts, pampas de la cordillère, sommets et plateaux dépourvus de ressources essentielles et généralement inhabités. Par rapport à ce paramètre structurel, qui stimulera le déploiement d'actions spécifiques, il ne faut pas sous-estimer la diversité géographique du contexte andin global et la radicalité des contrastes écologiques que l'on y trouve, question étudiée en détail par Olivier Dollfus à travers son regard géohistorique sur l'espace andin³¹³.

Il faut ajouter à l'extraction précoce d'argent dans les mines des hauts plateaux l'activité extractiviste intermédiaire et fonctionnelle de mercure: en effet à partir de 1572 les mines de mercure de Huancavelica deviennent un élément indispensable suite à la promotion et à la diffusion dans le vice-royaume de l'utilisation du mercure pour extraire l'argent par la méthode de l'amalgame. Les réserves de mercure de Santa Bárbara, en Huancavelica, ont été découvertes neuf ans auparavant et approvisionnent Potosí de l'essentiel du mercure requis pendant les années d'exploitation de la "riche" montagne. Le vice-roi Toledo lui-même parle des mines de Potosí et de Huancavelica comme *"les axes autour desquels tournent les roues de tout ce royaume et les richesses que votre Majesté y possède"*³¹⁴. Pour comprendre ce panorama général, il faut savoir que le mercure devait être extrait des mines de Huancavelica (à environ 3.800 mètres au-dessus du niveau de la mer), être amené aux mines d'Oruro, Porco et Potosí (à plus de 1.200 kilomètres en ligne droite et à une altitude de presque 5.000 mètres), pour qu'ensuite la production aurifère descende jusqu'au port

³¹³ Sur ce point précis, voir les travaux d'Olivier Dollfus *El reto del espacio andino* (Lima, IEP, 1981) y *El espacio andino. Reto y memoria* (Lima, IFEA, 1991). Ainsi que l'hommage à cet auteur édité par Jean-Paul Deler et Évelyne Mesclier *Los Andes y el reto del espacio mundo* (Lima, IFEA, 2004).

³¹⁴ Dans Salazar-Soler, C. 'Minería y moneda en la época colonial temprana'. Noejovich, H., C. Salazar-Soler, M. Suarez, L. M. Glave y M. Salas (eds.) *Compendio de Historia Económica del Perú. Tomo II, Economía del Período Colonial*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2009, p. 110.

désertique d'Arica à environ 800 kilomètres en direction du Pacifique, depuis lequel le chargement était envoyé au port de Callao puis finalement à Panama pour traverser l'océan Atlantique.

La force de travail de ce mouvement était principalement indigène et animale. D'après les comptes de la Caisse de Cuzco présentés par Álvaro Jara³¹⁵, pour le tronçon de Huancavelica à Potosí le coût du transport était d'environ 15 pesos par quintal espagnol (46 kg.), et le volume de la charge transportée par les animaux était variable, au point que certains transportaient sur leurs animaux près de 30, 40 ou 50 quintaux de mercure, alors que d'autres pouvaient porter plus de 300 quintaux. Cette dernière quantité notamment correspond à un contingent animal devant porter une quantité atteignant près de 14.000 kilogrammes de minerai entre les distances déjà citées. Au milieu du XVII^e siècle, le carmélite Vásquez de Espinoza témoigne des modifications subies auparavant par cette route, puisque depuis Huancavelica les chargements descendaient alors au port de Chíncha (au sud de Callao) et embarquaient pour Arica, où les transporteurs et leurs contingents de lamas (et de mules) devaient emprunter le "*camino de la plata*" (la route de l'argent) vers les mines du Haut Pérou, sur un trajet qui même dans les circonstances les meilleures n'était pas inférieur à une vingtaine de jours. Cependant les quantités de minerai transportées n'en étaient pas moindres pour autant, car selon le religieux "*au bénéfice de l'argent l'on dépense chaque année plus de 6.000 quintaux, 2.000 que l'on sort des lamas, qui sont l'argent, et le mercure, qui est perdu, et qui est parti par les premiers lavements, qui sont faits des métaux dans des demi-baignoires*"³¹⁶.

Les activités extractivistes du Haut Pérou apportent un dynamisme qui impulse le développement du centre urbain de Potosí et la configuration du marché interne à l'échelle régionale. La seule ville de Potosí atteint plus de 120.000 habitants en 1575 et près de 165.000 à la fin du XVI^e siècle, devenant non seulement l'une des villes les

³¹⁵ Jara, A. *Tres ensayos*, op. cit., p. 73.

³¹⁶ Vásquez de Espinoza, A. *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*, Washington, Smithsonian Institution, 1948 [1636], p. 505.

plus peuplées du monde, mais aussi un pôle urbain politique, économique et d'échanges interculturels inédit implanté à une altitude qui dépasse les 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aux mines s'ajoutait le rayonnement métropolitain, ses usines, la maison de la monnaie, les villas et marchés, les fermes, églises et ranchs d'animaux, etc.³¹⁷. Les bazars et centres de commerciaux de Potosí importaient une grande variété de marchandises en provenance d'Europe, ainsi que plusieurs sortes de soies, porcelaines et tissus d'Asie. Une fois arrivés à Callao, la plupart de ces produits poursuivaient leur trajet en direction du port d'Arica, d'où ils rejoignaient Potosí à dos de lamas et de mules qui devaient traverser les déserts, vallées et montagnes entourant la cordillère andine. Le chroniqueur Arzans de Orsúa y Vela fait un inventaire détaillé des marchandises importées par les marchands de Potosí, qui comme on peut le voir étaient issues des "quatre parties du monde":

"Etoffes, broderies, velours et toute sorte de soies et de tissus de Grenade, de Priego et de Jaén; des chausses de soie et des épées de Tolède; des draps de Ségovie; des satins et des soies de Valence et de Murcie; des soies, manteaux et autres tissus de Cordoue; des éventails, des coffrets, jouets et curiosités de Madrid; des chausses, manteaux et toute sorte de tissus de Séville; du fer de Vizcaya, des fils et des tissus du Portugal; des tissus, des aiguilles blanches de soie, de l'or, de l'argent, de la laine, des chapeaux de castor et toute sorte de lingerie de France; de la tapisserie, des glaces, des lames, de riches secrétaires, des aiguilles, des dentelles et toute sorte de mercerie de Flandres; des toiles et des draps de Hollande; d'Allemagne, des épées et toute sorte d'acier et de linge; du papier de Gènes; des soies de Calabre et de Pouilles; des chausses et des tissus de Naples, des draps et du linge de Florence; de précieux draps bordés et des tissus de Toscane, des aiguilles d'or et d'argent, des toiles de Milan; des peintures et des lames de Rome; d'Angleterre, des chapeaux, toute sorte de tissus de laine et de flanelles; de Venise ils apportaient des verres cristallins; de Chypre, de Candie et des côtes d'Afrique ils apportaient de la cire blanche; de l'Inde orientale: du carmin, des cristaux, des écailles, des ivoirs et pierres précieuses; de Ceylan, des diamants, d'Arabie, des arômes,

³¹⁷ Medinacelli, X. Sariri. *Los llameros y la construcción de la sociedad colonial*, Lima, IFEA, 2010, p. 123.

de Perse, du Caire et de Turquie, des tapis; de Ternate, de Malacca et de Goa, toute sorte d'épices, du musc et de la civettone; de Chine, de la faïence blanche et des vêtements de soie; du Cap Vert et d'Angola, des noirs, de Nouvelle-Espagne, de la cochenille, de l'indigo, des vanilles, du cacao et des pierres précieuses; du Brésil, du bois, des Moluques, du piment et des épices; de l'Inde orientale, de l'île Margarita, de Panamá, Cubagua, et Puerto Viejo, toutes les sortes de perles qui sont enroulées là-bas, comme des colliers, des chaînettes, demi-chaînettes, pierreries, baroques; de Quito, Riobamba, Otavalo, Latacunga, Cajamarca, Tarama, Bombón, Huánuco, Cuzco et d'autres provinces des Indes de riches draperies, des tissus, laines, toiles de coton, pavillons, tapis, chapeaux et autres tissus; de Chachapoyas ils rapportent ces curieux et admirables vêtements cousus avec le plus grand soin et avec les toiles les plus fines; du Tucumán, Santa Cruz de la Sierra, Misque, Cochabamba et des autres villes et provinces parviennent en abondance de la cire, des peaux d'élan, des baguettes, du miel d'abeilles, des cotons en flocons ou en tissus, des paniers et plusieurs résines. En plus de tout cela, on trouve dans cette Cité, rapportées de diverses parties du monde, des pierres très précieuses, comme des diamants, émeraudes, rubis, hyacinthes, topazes, saphirs, améthystes, calcédoines et spinelles de roche"³¹⁸.

Il faut encore ajouter à cette liste l'approvisionnement d'autres biens en provenance de centres régionaux et d'autres centres plus distants, comme l'orge de Chaquí; le maïs, le charbon et la viande séchée de Caiza; le maïs et les fruits de Toropalca; les lamas et alpagas de Tomabe; les animaux à laine et le blé de Tinquipaya; les plantes médicinales comme le jacaranda et la sauge de Potobamba; le sel de Yocalla; le soufre de Llica; la poudre et l'aluminium de Lípez; des draps et tissus de Quito; l'indigo et le chocolat de Lima; les fromages, jambons et le beurre de Paria; les vins, huiles, poivrons, poissons, crevettes, coton, chinchillas et la viande séchée de Moquegua; la flanelle, le sucre, les fruits, et les tissus de Cuzco; les amandes, melons, raisins, poissons et cuivre d'Arica; la coca, la pomme de terre, le maïs et les

³¹⁸ Arzáns de Orsúa y Vela. *Historia de la Villa Imperial de Potosí*. Primera Parte, Libro I, Capítulo 1, [Edición de Lewis Hanke y Gunnar Mendoza], Rhode Island, Brown University Press, 1965[ca.1705], p. 8-9. Citado también por Salazar-Soler, C. 'Minería y moneda en la época colonial', op. cit. p. 176-177.

vêtements de La Paz, le marbre de Pacajes; les bovins, le coton, les semelles, la coca et le jambon de Cochabamba; l'étain et la grenaille d'Oruro; le blé, le maïs, les fruits, légumes et le sucre de Chuquisaca; le vin et l'eau de vie de Cinti; le cacao, le coton et la cassonade de Santa Cruz; les pois chiche et le jambon de Tarija; les viandes et le suif de Chichas; les cuirs de Calcha; le blé, le bois, les mules, les jambons et les étriers de Salta et Jujuy; les selles, le suif, les mules et les semelles de Tucumán; l'eau de vie de San Juan; les mules et les ponchos de Santiago del Estero; l'herbe mate de Buenos Aires et du Paraguay, entre autres³¹⁹.

Le poisson provenait essentiellement d'Arica et d'autres ports le long des côtes du désert d'Atacama. D'après des données recueillies par Salazar-Soler³²⁰, issues d'un rapport datant du début du XVII^e siècle, on évalue l'importation annuelle en provenance de Cochabamba et de ses alentours à 50.000 *fanegas* de maïs et 60.000 *fanegas* de blé. Pour les importations de poisson depuis les côtes du désert de l'Atacama, les échanges atteignaient 6.000 arrobes de poisson salé d'une valeur de 24.000 pesos, chiffre qui s'élevait à 30.000 pesos pour celles du lac Titicaca.

En tant que pôle de l'espace économique colonial, il n'est pas surprenant que cet axe exerce une force d'attraction et d'influence suffisamment importante pour parvenir à des zones géographiques aussi lointaines que distinctes. Assadourian est celui qui l'explique le plus clairement, en affirmant que *"la formation de ce grand marché interne est déterminée, pour l'essentiel, par le fait que le secteur minier requiert une grande variété de produits complémentaires pour pouvoir fonctionner (...) A travers ces demandes, la production coloniale d'argent dégage un effet d'attraction sur d'autres ensembles déterminés de l'espace économique et géographique, elle y promeut la production mercantile et les intègre, en conséquence, au marché interne en cours de formation"*. Il ajoute aussitôt: *"La localisation des gisements argentifères, situés au-dessus des 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer dans une zone inhospitalière et*

³¹⁹ Serrano, C. 'Sobre las rutas comerciales y el patrimonio minero intangible'. *De Re Metallica. Revista de la Sociedad Española para la Defensa del Patrimonio Geológico y Minero*, 2008, v. 10-11, p. 69-80.

³²⁰ Salazar-Soler, C. 'Minería y moneda en la época colonial', op. cit.

*sauvage, l'extraction fabuleuse de ce métal précieux et l'agglutinement d'une masse démographique sans précédent font de Potosí un pôle de croissance pour les zones d'agriculture et d'élevage qui l'entourent, dont le rayonnement s'élargit à un rythme rapide pour satisfaire la demande de son marché*³²¹. Ainsi, l'industrie minière coloniale du Haut Pérou alimente le développement d'une série d'activités rattachées à la demande et au marché interne de "l'espace économique" andin. Vu sous cet angle, le développement de célèbres enclaves coloniales telles que les grands élevages de mules de Córdoba y el Tucumán, les grands ateliers de fabrique de suif, de cuirs et de *badanas* (conteneurs de peaux tannées) de la capitainerie voisine du Chili, ou encore les grands ouvrages textiles de Quito, trouvent leur raison d'être initiale par l'articulation avec la dynamique lancée par cet axe socio-économique³²².

³²¹ Assadourian, C. *El sistema de la economía colonial. Mercado interno, regiones y espacio económico*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 1982, p. 19-20.

³²² Assadourian, C., H. Bonilla, A. Mitre y T. Platt. *Minería y espacio económico en los Andes. Siglos XVI-XX*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 1980, p. 13.



Image 9. La ville impériale de Potosí.
(Guaman Poma de Ayala, 1619)

"Ville. La Villa Rica Enpereal de Potocchi. Par cette mine la Castille est la Castille, Rome est Rome, le pape est le pape et le roi est monarque du monde (...) Et de partout dans le monde parviennent de la nourriture, du vin, de la viande et des vêtements, tout Potocí et plus que Potocí et de bonnes gens honorables, valeureuses, chrétiennes. Elle a de la charité, de l'amour du prochain. Et elle a de nombreux monastères, églises et clercs et police, de l'argent comme la pierre, de l'or comme la poussière, des milliards comme n'en n'ont pas les indiens. Huit reales font un tomin dans cette cité, tout cela étant au service de Dieu"³²³.

Les activités extractivistes constituent également la force principale chargée de mercantiliser l'activité agraire et l'élevage à travers la demande de biens et d'énergie de la part des centres miniers et de leur rayonnement urbain. D'autre part, cette force extractiviste est à l'origine de la spécialisation des tâches et impulse une circulation interne qui, bien que construite sur des fondations précoloniales, s'en distingue

³²³ Guaman Poma de Ayala, F. *Nueva Corónica y Buen Gobierno*, 1619, T.3. Edición crítica de J. Murra y R. Adorno, Ciudad de México, Siglo XXI, 1980, p. 973.

totallement en ce qui concerne ses formes, volumes et fonctions. A ce sujet, il faut noter que les indigènes chargés du transport n'allaient pas seulement de la mine au port et vice-versa, mais devaient en outre utiliser leur force et celle de leurs animaux pour le transport interne de marchandises comme le sel, le bois, les fertilisants, l'excrément de lama et d'autres combustibles, le charbon, etc. En 1603, la quantité d'indiens dédiés aux tâches de transport dans l'industrie de Potosí était d'au moins 5.200 indigènes. Ceux-ci se distinguaient notamment de ceux travaillant à l'intérieur des galeries, lavant et classant le minerai, moulant et raffinant, ou fabriquant des matériaux comme les torches, le charbon, etc.³²⁴.

Le cercle des indigènes dédiés aux transports était large et varié, ce pourquoi l'on considère que Potosí a configuré un vaste *hinterland* rural au service de sa dynamique d'extraction de métaux et d'approvisionnement de son marché urbain croissant. Sur ce point, et témoignant non seulement de la croissance exponentielle d'indiens occupés à l'extraction du minerai, mais aussi de la violence de leurs conditions de travail, le fonctionnaire Juan Gómez de Cortázar écrivait au vice-roi Fernández de Castro (1667-1672): *"pour extraire les métaux des mines d'où sont issus des quintos, douze mille indiens sont occupés, coûtant ce qui suit. Ils partent chaque année de leurs terres, qui sont à 150 lieues pour ceux qui sont le plus loin, et 50 lieues pour ceux qui sont proches de Potosí. Ils tardent un à deux mois pour arriver, parce qu'ils emportent leurs femmes et enfants, leurs animaux et tout ce qu'ils possèdent, jusqu'à leurs pots et marmites, et l'un dans l'autre on calcule que chaque indien dépense en chemin vingt pesos, ce qui fait au total 240 mille pesos. Ces indiens, comme on l'a dit, emportent leurs animaux et toutes leurs affaires à Potosí, et pendant l'année de labeur ils consomment tout pour leur survie, car ce qu'ils gagnent pour une journée de labeur est si peu qu'ils n'ont pas assez pour subsister deux mois de l'année; parmi eux se trouvent des indiens qui passent pour riches parmi eux, qui sont ceux des provinces de Chuquisaca, Pacases, Carangas, Collao, Canas et Cañises, et d'autres si pauvres qu'ils n'ont même pas de quoi faire le trajet (...) De ces douze mille indiens à Potosí, trois mille indiens manquent toujours, qu'ils soient enfuis ou morts ou blessés aux mines, et pour*

³²⁴ Salazar-Soler, C. 'Minería y moneda en la época colonial', op. cit., p. 156.

chacun d'entre eux, ceux qui restent et leurs chefs doivent payer neuf pesos par semaine, en plus des tributs et des impôts sur le grain et l'hôpital, qui atteint 150 pesos par indien, ce qui élève la somme qu'ils doivent ainsi payer pour ces indiens fugitifs ou morts à 450 mille pesos (...) Il faut avertir que ces indiens, par le fait qu'ils agissent sur ordre et contraints, sont molestés, battus et mal payés et traités plus mal encore que des esclaves de galères, et que ceux qui louent leur travail par leur volonté sont bien traités et personne n'ose lever la voix ni la main sur eux, de peur de ne plus les avoir. Mais ce n'est pas cela qui leur cause le plus de mal. Considérons à présent avec attention ce que ces misérables perdent en partant de leurs maisons et de leurs terres, contraints et contre leur volonté pour aller à ces mines de Potosí, d'où ils ne reviennent jamais, et où au moins la plus grande partie d'entre eux reste, étant la cause principale du fait que les villages de leur peuple ont presque disparu, et que le peu qu'il reste disparaîtra très vite si l'on n'y remède pas"³²⁵.

L'une des principales activités commerciales de la région désertique et méridionale d'Arica est le transport de marchandises impulsé par Potosí, Huancavelica et d'autres mines des hauts plateaux comme Oruro, Chuquiago, Garcimendoza, Lípez, etc. Quelques dizaines d'années après la refondation d'Arica au début du XVII^e siècle, Vásquez de Espinoza témoignait du fait que malgré que la cité ait souffert de pestes et de plusieurs maux (dont un important tremblement de terre en 1604), celle-ci était un *"lieu de grand commerce, port et escale de toute la terre d'en haut, où arrivent de nombreux navires chargés de marchandises depuis l'Espagne, du mercure de Guancavelica, chargés de vins des vallées, et où ils viennent embarquer tout l'argent extrait de Potosí, Horuro, Porco, Verenguela, Lipes, Chicas, et de toute la terre d'en haut (...) les habitants ont plus de mille mules avec de grands convois pour le transport des marchandises à Potosí, Charcas, et à toute la terre d'en haut, et pour amener l'argent au port, bien qu'il y ait aussi de grands convois de bœufs, tous sont*

³²⁵Gómez de Cortázar, J. s/f. 'Discurso breve enviado para el conde de Lémos en razón de lo que pierden los indios que van a las minas del Cerro de Potosí, y cómo podrían cesar con medios fáciles y suaves'. Dans Fernández de Navarrete, M. *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España*. Vol. 52., Madrid, Imprenta de la Viuda Calero, p. 457-459.

nécessaire tant l'affaire est grande et le trajet long, dont une partie est une terre sauvage, où beaucoup se rendent, arrivant de toute part"³²⁶.

A partir de ce moment, l'élevage d'animaux dans les vallées comme dans les hauts plateaux de la région d'Arica va configurer la structure du commerce local de la ville portuaire ainsi que des vallées indigènes de l'intérieur. Depuis le début de l'utilisation du mercure pour la production de l'argent, le trafic de mules entre le port et les hautes terres connaît un croissance exponentielle; ainsi alors que pendant les premières années du XVII^e siècle, le volume transporté s'élevait à 500 quintaux, il atteint 1.500 quintaux en 1607. En 1641 les convois chargés de 3.000 quintaux étaient chose courante, et en 1645 un convoi traversant la cordillère d'Arica en direction de Potosí "sans perte de temps" transportait 5.000 quintaux de mercure³²⁷. Il faut ajouter à cela le fait que les activités commerciales ont été rapidement favorisées par l'instauration d'une série de mesures, avec notamment la désignation de leur premier *corregidor* en 1565, dont la juridiction englobait un large champ comprenant Moquegua jusqu'à Tarapacá; l'octroi à Arica du titre de ville par Philippe II en 1570 s'accompagnait de l'ordre d'établir douze familles espagnoles en vue de l'augmentation de la population espagnole; la disposition de 1574 du vice-roi Toledo ordonnant qu'Arica constitue un passage obligatoire pour les livraisons de mercure en direction de Potosí; et la création de la Real Hacienda et des Caisses Royales d'Arica en 1587, dont le but principal était le développement économique de la région et du vice-royaume, tenant avec précision les comptes du patrimoine issu des activités d'extraction minière et des exportations vers les ports européens³²⁸. En d'autres termes, tout a contribué depuis le début pour qu'Arica concentre une part considérable du commerce entre la côte et les provinces minières des hauts plateaux,

³²⁶ Vásquez de Espinoza, A. *Compendio y descripción de las Indias*, op. cit. p. 480.

³²⁷ Dagnino, V. *El Corregimiento de Arica 1535-1784*, Arica, La Época, 1909, p. 90; Hidalgo; J. *Historia andina en Chile*, Santiago, Universitaria, 2004, p. 395.

³²⁸ Choque, I. y C. Muñoz. 'El Camino Real de la Plata. Circulación de Mercancías e Interacciones Culturales en los Valles y Altos de Arica', 2016, *Revista Historia* n°49, vol. I., p. 57-86.

mobilisant un intense trafic mercantile qui va fortement drainer les populations indigènes de la côte et des hautes terres³²⁹.

Quelques dizaines d'années plus tard, en 1611, les fonctionnaires chargés du transport de minerais et d'autres marchandises Agustín de Torres y Juan Bautista de Ureta signalent que le transport de marchandises en provenance des hauts plateaux vers cette caisse constituait une activité extrêmement périlleuse et pénible par rapport aux autres caisses royales, et suggèrent que les fonctionnaires "honorables" de la ville reçoivent des primes et certains bénéfices pour le fait d'habiter et d'accomplir leur devoir dans une des villes offrant une qualité de vie sans doute en-deçà de "ce qu'il y a de pire dans le royaume": *"et cette caisse reçoit et redistribue tout l'argent des mines de Potosí, d'Oruro, de La Paz et des autres parties hautes, et ici est reçu et utilisé tous les mercures qui vient des royaumes de Castille et de Guancavelica pour le compte de Sa Majesté, son transport restant à notre charge, ce qui par lui seul coûte plus de travail et contient plus de risque que toute autre Caisse, et où Sa Majesté est très bien servie (...) Sans que cela paraisse exagéré, nous pouvons assurer à V. Excellence, que seulement par le fait de vivre à Arica, n'importe quel homme honorable mérite un grand prix, car en plus des constantes maladies et des dangers de cette vie, elle a tant d'autres mauvaises qualités qui excèdent ce qu'il y a de pire dans le Royaume, et en somme l'on vit parmi les marins, marchands et convoyeurs"*³³⁰.

Il est bien documenté que tant les réseaux de chemins de l'appareil incaïque que l'existence antérieure d'animaux domestiques pour le transport dans les sociétés andines ont d'abord limité les besoins en force de travail animal pour matérialiser l'interconnexion de l'espace économique exigée par les ambitions de l'activité minière coloniale. Cependant, les lamas ne se sont pas révélés capables de répondre entièrement aux exigences élevées posées par le nouveau contexte commercial, dû en premier lieu à leur capacité de charge limitée face à la croissance exponentielle de la

³²⁹ Hidalgo, J. *Historia Andina en Chile, vol. II. Políticas imperiales, dinámicas regionales y sociedades indígenas*, Santiago, Universitaria, 2014, p. 392.

³³⁰ Dagnino, V. *El Corregimiento*, op. cit., p. 47.

production minière, mais aussi au fait que leur capacité de déplacement est notoirement inférieure à celle du bétail eurasiatique. Le manque d'efficacité des lamas est aussi lié à leur faible nombre du fait de l'extermination massive des auquéniés américains, particulièrement pendant les premières années de la conquête et de la colonie, fruit de leur surexploitation comme de la consommation démesurée dont ils ont fait l'objet de la part de la population européenne et indigène (les animaux ont également été soumis au système tributaire de la colonie). De façon générale, les lamas utilisés pour le transport ne faisaient pas le trajet du retour, car selon les récits de Vásquez de Espinoza, une fois utilisés comme bêtes de somme les animaux étaient sacrifiés et fournissaient la cité en viande. En considérant l'estimation selon laquelle 140.000 lamas voyageaient chaque année à Potosí avec les travailleurs indigènes, la capacité de reproduction et de régénération du contingent d'animaux était au minimum difficile, voire tout à fait impossible³³¹.

La route dite de l'Argent reliant le port d'Arica à Charcas et aux mines des hauts plateaux a constitué l'une des voies de communication terrestre les plus rudes de l'espace minier colonial. Elle est décrite par le voyageur Miguel de Jaque au début du XVII^e siècle comme étant extrêmement *"sèche et âpre et totalement stérile, qui ne donne ni de produit de fruits, de graines ni d'herbe, ce qui est rendu naturellement inévitable par le mauvais tempérament du ciel et la stérilité de la terre"*³³². La haute mortalité du bétail auquénié résultant de leur surexploitation dans des trajets désertiques comme celui-là préoccupait les autorités coloniales, comme le montre le récit du frère Reginaldo de Lizárraga, qui insiste à propos du trajet entre la mine de Porco et le port d'Arica sur la haute mortalité des animaux, situation constatée par le clerc à la vue de centaines de squelettes dispersés sur l'un des derniers tronçons avant la ville d'Arica. C'est notamment à cause d'un tel sacrifice que les indigènes ont été contraints pour effectuer le transport des marchandises de faire les voyages avec une réserve équivalente au double des animaux nécessaires, exclusivement destinés à

³³¹ Fernández Canque, M. *Arica de antaño en la pluma de viajeros notables. Siglos XVI-XIX*, Santiago, DIBAM-Centro de Investigaciones Barros Arana, 2016, p. 195.

³³² Dans Choque, I. y C. Muñoz. 'El Camino Real de la Plata', op. cit. p. 57-86.

remplacer ceux qui mouraient pendant le voyage. En décrivant son trajet, Lizárraga indique que *"lorsque l'on commence à descendre en direction d'Arica le trajet est long, car sur les vingt lieues qu'il y a depuis l'endroit où commence la descente par les gorges dites de Contreras, pendant quinze lieues il n'y a pas une goutte d'eau, c'est là où les lamas de charge courent un grand danger et beaucoup périssent, et lorsqu'un lama tombe, il n'y a rien d'autre à faire que de le décharger et de le laisser: là ils meurent de faim et de soif; s'ils mangeaient du sable et s'ils pouvaient ne pas boire pendant huit jours, ils en sortiraient bien gras; c'est une grande peine de voir dans toutes ces gorges tant d'ossements de lamas, à cause de quoi les propriétaires de ces animaux utilisent pour le trajet le double de bêtes nécessaires(et c'est pourtant le meilleur chemin)"*³³³.

Dix ans avant le récit de Lizárraga, l'auditeur de Potosí Juan López de Cepeda informait déjà le roi dans une missive de la rareté des "moutons de la terre" (nom donné aux lamas) était principalement due à la consommation qu'en faisaient les indigènes. Selon Cepeda, "après la vie et la santé des indiens, sans lesquelles on ne peut rien faire qui soit bénéfique dans ces royaumes", la question la plus importante à régler concernait justement la reproduction et l'augmentation du bétail auquénidé indigène, par le fait d'être *"celui par lequel sont transportées dans toutes ces provinces la nourriture et dans la plupart d'entre elles les marchandises et à Potosí les métaux"*³³⁴. L'inquiétude de Cepeda reposait sur le fait que le bétail équestre euroasiatique était encore insuffisant dans les hautes terres, étant cher et mal adapté, car *"l'âpreté de la terre et la variation de température de la chaleur excessive au froid rend les chevaux fous"*³³⁵. Pour cette raison, Cepeda suggère au roi d'ordonner à tous les *corregidores* du royaume qu'ils favorisent la reproduction des lamas dans tous les villages d'espagnols et d'indiens, en créant des boucheries publiques soumises à la surveillance des autorités et où, en plus de limiter la vente de leur viande, des prix plus onéreux

³³³ De Lizárraga, R. *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile, para el Excelentísimo Señor Conde de Lemus y Andrada, Presidente del Consejo Real de Indias*. Tomo I. Buenos Aires, La Facultad, 1916 [1605], p. 289.

³³⁴ *Carta del Licenciado Cepeda a S.M. en contestación de las reales cédulas recibidas y trata muy por extenso de la reducción de los indios chiriguanos. La Plata, 10 de febrero de 1590*. Dans Levillier, *La Audiencia de Charcas. Correspondencia*, op. cit., p. 12.

³³⁵ *Ibidem*

seraient fixés. Le récit de l'auditeur montre en outre que, du fait de l'importance du travail forcé des indigènes dans les mines, de la rareté des ressources pour le paiement de leurs tributs et de l'abandon des activités d'élevage provoqué par la soumission au régime colonial, le développement d'un marché clandestin de viande de lama à partir du vol de bétail indigène était devenu une réalité: *"qu'il y ait des boucheries publiques et que chaque jour les vaches et moutons soient pesés car lorsqu'il n'y en a pas, spécialement à Potosí où la viande se vend à l'abattoir seulement les vendredis et samedis par quartiers, et les indiens sont pauvres et n'ont pas assez pour acheter un quartier entier, il ne peuvent pas en acheter, et les indiens qui travaillent dans les mines et les ateliers ne peuvent pas vivre sans manger de viande, ce pourquoi ils la prennent des animaux qu'ils ont et qu'ils élèvent et celle qu'il leur reste ils la vendent par morceaux aux abattoirs de Potosí publiquement"*³³⁶.

³³⁶ *Ibidem*, 13.

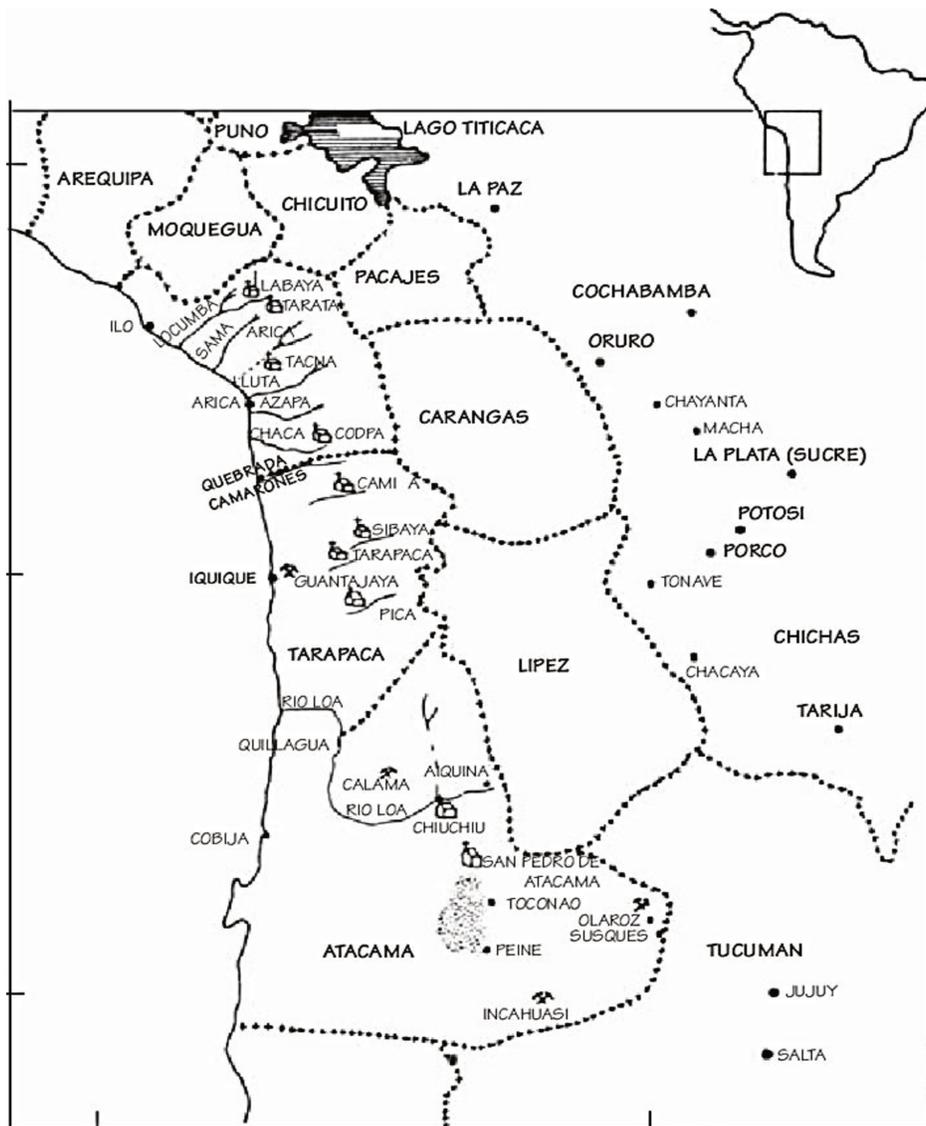


Image 10. Carte des corregimientos d'Arica, Tarapacá, Atacama et leurs espaces de connexion. (Hidalgo, 2004)

Bien que la plus grande partie des indigènes obligés de servir de main-d'œuvre pour le transport de marchandises soient originaires de Porco et de Carangas, une part importante du *corregimiento* d'Arica était également incluse dans cette dynamique. C'est ce que montre, par exemple, le témoignage du cacique de Challacollo, qui se plaint d'être obligé de fournir des indigènes pour les convois et les autres activités développées à Oruro et à Potosí. De la même manière, les autorités prenaient soin de mobiliser un contingent d'indigènes dans les hauteurs du *corregimiento* pour transporter les marchandises entre les mines et le port d'Arica.

Selon Dagnino, la réduction d'indigènes maintenue à Tacna comprenait au moins cent convoyeurs. D'autre part, les indigènes du même *corregimiento*, mais de la cordillère, devaient demeurer actifs en s'occupant des étables et en produisant les réserves de nourriture et de fourrage pour les convois en provenance et en direction de Potosí³³⁷.

Avec la complicité du régime colonial en vigueur, les *corregidores* et autres "entrepreneurs du convoi" commettaient une infinité d'abus envers les indigènes, qui à force d'être contraints à effectuer d'innombrables voyages et services pendant l'année étaient obligés de pourvoir à leurs obligations tributaires dans leurs propres espaces de culture, abandonnant aussi leurs familles et leurs lieux de résidence. Malgré l'existence d'un fond prévu pour ces services de convoi, dont les ressources étaient fixées et mises à disposition des autorités locales par la Couronne elle-même, les *corregidores* d'indiens évitaient fréquemment de payer intégralement ces services en octroyant une somme minime qui en de nombreuses occasions ne représentait qu'une compensation symbolique face aux abus. Ce type de situation apparaît clairement, dans une lettre envoyée au roi par l'évêque d'Arequipa, après une visite dans le *corregimiento* d'Arica en 1636, dans laquelle il informe des agissements despotiques des *corregidores* locaux. Selon "don Pedro, évêque d'Arequipa", pendant le travail exécuté par un *corregidor* nommé Joan de Valdes, *"il a été décidé en faveur des espagnols qui tentent de transporter du vin et d'autres marchandises, en leur envoyant à chacun une certaine quantité d'indiens pour leur convoi, qu'ils appellent ici chacaneos, en leur indiquant un nombre, et pour chacun de ces indiens ces espagnols payent au corregidor ou à son lieutenant dix pesos par voyage, de sorte que l'ordre ayant désigné quarante ou cinquante indiens, ils payent au corregidor ou au lieutenant quatre cent ou cinq cent pesos avant que l'ordre ne leur soit confié, et malgré qu'il soit officiel et avec nombre de baisemains c'est déjà tant instauré que ce n'est ni mis en doute ni négocié, comme s'il s'agissait de droits statués par le sceau de Votre Majesté, de sorte que les espagnols ne payent aux misérables indiens pour leur travail que deux reales par*

³³⁷ Fernández Canque, M. *Arica de antaño*, op. cit., p. 187.

jour, devant satisfaire par ce salaire misérable les peines qu'ils ont coutume de souffrir (...) Ce type de tributs semble faire des indiens d'une certaine manière des esclaves du corregidor et de ses lieutenants en leur apportant le salaire qui correspond à leur travail personnel et en louant leur force de travail pour cela, et afin que le profit augmente ils les font trop travailler, de sorte qu'avant même d'avoir achevé un voyage ils leur en ordonnent déjà un autre, et par cet excès ils se pressent et ils meurent et avec tant d'absences continues ils ne leur reste pas de temps pour s'occuper de leurs pauvres plantations ni (ce qui est pire encore) pour faire la vie avec leurs femmes, à cause de quoi la génération et l'augmentation des villages se perdent"³³⁸.

On imagine difficilement que la route entre le *corregimiento* d'Arica et Potosí ait correspondu toujours au même trajet. Vásquez de Espinoza témoigne du fait qu'à l'intérieur du *corregimiento*, la route vers Tacna avait elle aussi une importance fondamentale, puisque cette ville abritait un grand groupe d'espagnols tenanciers, d'indiens yanaconas et d'esclaves africains destinés à la production et au commerce de blé, de maïs et d'autres espèces. Quoi qu'il en soit, cette route a dû affronter la difficulté de traverser la cordillère andine en suivant les différentes vallées indigènes encastrées dans les cordillères et les "jupes" des Andes, comme Parinacota, Putre, Socoroma, etc. En ce qui concerne les trajets suivis par les convoyeurs et leurs mules, le premier trajet en direction d'Oruro ou de Potosí, dans le *corregimiento* devait passer par des vallées riches en eau et en pâturages, telles que la vallée d'Azapa et la vallée de Lluta (ces deux vallées et leur fleuve respectif débouchent sur la ville). Le premier secteur présentait une route relativement stable et avec de l'eau et des prés en abondance jusqu'au secteur de Livilcar, d'où il fallait prendre la direction nord-ouest. D'autre part, la vallée de Lluta offrait une plus grande abondance de champs cultivés, de luzerne notamment, et des ressources en eau permanentes, jusqu'au secteur de Putre, à près de 140 kilomètres d'Arica et à environ 3.500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Vásquez de Espinoza détaille: "*au milieu de la vallée se trouve le village indien de Lluta, qui est à 4 lieues d'Arica. Dans cette vallée on ne trouve*

³³⁸ *Copia de Carta del obispo de Arequipa sobre los abusos cometidos por los corregidores de Arica con los indios* (28 de marzo de 1637). Dans Hidalgo, J. *Historia Andina en Chile*, op. cit., p. 168.

ni vignes ni oliviers mais seulement ce qu'on a mentionné, l'eau étant de soufre et d'aluminium; la vallée a beaucoup d'eau et d'arbres et par elle passe le chemin royal entre Arica et Potosí, à 6 lieues se trouve Guante et ensuite on monte la côte blanche et on parvient à Copataya aux températures déjà assez froides, et à 20 lieues d'Arica par la montagne, et à partir de là Acozapa et los Verros, Atitiri et Achoroma dans la province des Caranguas, où le chemin vers Potosí s'écarte vers la droite de celui en direction d'Oruro"³³⁹.

Depuis l'époque précoloniale, les deux vallées abritaient des *tambos* approvisionnés par les populations indigènes qui fournissaient nourriture et fourrage aux convoyeurs et à leurs animaux; cependant leur disposition et fonction mercantile ont été particulièrement stimulées depuis les débuts de la période coloniale, lorsque les premiers *encomenderos* Pedro Pizarro et Lucas Martínez de Vegazo ont été chargés de développer fortement les activités économiques de la région à travers l'importation de nouveaux produits, technologies et relations commerciales. Le second a notamment sollicité l'installation d'un *tambo* à Arica suite à la découverte des mines de Potosí par les espagnols en 1545, dans lequel ils ont employé douze indiens locaux³⁴⁰.

Au début du XVII^e siècle, Antonio Vásquez de Espinoza parle de ces *tambos* comme d'"un morceau de paradis de grande fertilité", car ils fournissaient les nourritures les plus variées et le fourrage aux convoyeurs chargés de relier le port d'Arica aux mines des hauts plateaux: *"sur toute la côte de la mer dans ces parages l'on trouve de très bonnes plaines comme celles-ci où il y a des oliviers et des moulins à huile et plein d'animaux, et les convoyeurs qui font le trajet d'Arica à Posoti y viennent pour engraisser leurs mules (...)* Le plus gros de cette vallée compte 7 lieues de la mer jusqu'au *tambo de Guanta, qui est sur le chemin de Potosí, où l'on trouve de nombreuses fermes*

³³⁹ Vásquez de Espinoza, A. *Compendio y descripción*, op. cit. p. 478-479.

³⁴⁰ Rivera, M. 'Arica en las rutas de tráfico desde Potosí: algunas consideraciones sobre la sociedad andina del siglo XVIII', 1996, *Revista Chilena de Antropología* n°13, p. 99-136. L'*encomienda* de Martínez de Vegazo en particulier comptait 1887 indiens tributaires répartis entre Ilo, Azapa, Lluta et Tarapacá. Elle comprenait également les colons situés à Arequipa, et rassemblait dans son ensemble une population de 9.730 individus (Choque y Muñoz, 'El camino Real de la Plata', op. cit. p. 64).

d'espagnols avec des indiens Yanaconas, et des noirs, où ils font de grandes plantations de blé, de maïs et d'autres graines"³⁴¹. Le carmélite indique également que, dans son élan évangéliste et extirpateur, il a réalisé en 1618 une visite à un grand nombre de ces vallées indigènes de l'intérieur, y trouvant une grande quantité d'"idolâtres" et de gens qui "n'avaient de chrétiens que leur nom"³⁴².

Dans le cadre de cette dynamique liée aux convois de marchandises, en plus des abus explicites de la part des *corregidores* endettant les indiens à travers le bétail et les soumettant à des déplacements et à des distances exténuantes, les indiens chargés d'approvisionner ces *tambos* étaient également la cible d'abus, comme on le voit dans l'ordonnance envoyée aux Audiencias du Pérou en 1563, où il est commandé que "les indiens des Tambos que l'on trouve sur les chemins, qu'ils ne donnent aucune nourriture aux espagnols ni à leurs gens, si ce n'est contre paiement"³⁴³.

³⁴¹ Vásquez de Espinoza, A. *Compendio y descripción*, op. cit. p. 479.

³⁴² "J'ai visité en l'an 1618 les villages de Lluta, Socoroma, Putre, Tocrama, Lagnama, Lupica, Sacsama, Timar, Codpa, Cibitaya, Isquiña, Pachica, San Francisco de Vmagata, Santiago de Vmagata, Chapiquiña, Asapa, qui se situent dans des districts de parfois plus de 70 lieues, les uns dans de chaudes vallées, les autres sur la montagne, éloignés les uns des autres, et bien qu'étant pour la plupart des gens de bonne raison, vivant dans la juridiction d'Arica sur ces hauteurs, à cause du manque des prélats, les prêtres, ou les curés qui les avaient en charge, ne s'en occupaient pas, et ils n'avaient de Chrétiens que les noms, j'ai fait à toutes les églises des portes en bois, j'ai baptisé nombre d'entre eux d'un âge avancé, et des femmes enceintes, et des jeunes, j'ai brûlé un village qui se nommait Isquiliza, car la plupart étaient idolâtres, nombre d'entre eux ne s'étaient confessés de leur vie (Vásquez de Espinoza, A. *Compendio y descripción*, op. cit. p. 481).

³⁴³ "Le Roi, Président et auditeurs de nos Audiencias royales qui résident dans les cités des Rois, et l'argent, et San Francisco del Quito des provinces du Pérou, il nous a été rapporté que sur cette terre se trouvent quantité de tambos sur les chemins où les espagnols qui voyagent font halte et se reposent, dans lesquels il est coutume que beaucoup d'indiens des villages voisins viennent pour travailler et servir ces Espagnols et leurs gens, et fournissent de l'herbe, des œufs, des fruits, et d'autres choses, leur donnant la plupart de tout cela sans être payés d'aucune chose, au lieu de quoi ils subissent beaucoup de mauvais traitements, leur brûlant leurs maisons, et les envoyant chercher de l'herbe très loin de ces tambos, et du bois en hiver pour se chauffer, chose qui maintient une grande quantité d'indiens occupés, et qui ne font que donner à ces Espagnols les choses susdites et pour récompense, reçoivent des coups de bâton et de poignard, qui les font saigner, comme on le voit en beaucoup d'endroit, où Dieu notre seigneur est très mal servi, et ces naturels sont très sinistrés dans leur vie et leurs affaires, ce que nous ne devrions pas permettre, mais plutôt y remédier comme il convient, ou comme il sied à ma Grâce. Ce qui, vu par les membres de notre Conseil des Indes, il a été accordé qu'il devait vous mander cette ordonnance mienne, ce que je conçois comme bon, parce que je vous ordonne de voir ces choses, et de faire en sorte que désormais aucun des indiens qui se trouvent et qui résident dans les tambos qu'il y a sur les chemins de cette terre ne donne aucune chose aux espagnols qui y passent et y font halte pour manger, ou dormir, ni aucune nourriture pour eux et pour leurs gens, ou associés, ni aucune herbe, ni aucun abri pour leurs montures, sans qu'ils soient pour cela payés à leur juste prix et valeur, ni de permettre qu'ils le prennent ou le laissent prendre contre leur volonté, mais que ce soit en les payant avec leur accord, de quelque manière que ce soit: par lequel vous

Après Putre les cultures se font de plus en plus rares et les convoyeurs commencent à pénétrer dans la haute montagne, arrivant au lac Chungará, à environ 4.500 mètre au-dessus du niveau de la mer. Dans ce secteur la route bifurque et amorce sa descente vers les Carangas, où elle rejoint la route en direction de Potosí (sud-est), ou d'Oruro (en continuant vers l'est). Lorsque commence la descente par le versant oriental des Andes, la zone principale de pâturage se trouve sur les hauteurs de Sajama.

Pour faire face à l'inévitable mortalité de leurs animaux, il n'est pas surprenant que ces indigènes aient recouru à des stratégies de sauvegarde du bétail consistant dans le déplacement des animaux vers les cordillères et les autres espaces éloignés des centres d'administration et/ou de commerce contrôlés par l'appareil colonial. Ainsi vers 1661, constatant le retard d'un envoi de mercure à Potosí, un officiel d'Arica informait le vice-roi qu'*"il est bon que Votre Excellence comprenne que le bétail de cette terre est très difficile à manœuvrer, et leurs maîtres les gardent à quarante lieues d'ici, où il y a des prés; et ils ne peuvent être à aucun endroit plus proche à cause que tout le reste jusqu'ici sont des déserts, et pour cette raison ils ne peuvent les sortir de ces champs si ce n'est en ayant le chargement adapté, et même en l'ayant, il ont besoin pour atteindre ces champs, et pour prendre les indiens qui doivent la descendre, et parvenir à cette vallée, de vingt cinq ou trente jours; ce qui est une cause pénible et sans remède"*³⁴⁴. Le même personnage informait que, résultant de cette situation, et avec l'accord du *corregidor*, il allait se déplacer personnellement sur les hauteurs pour chercher les mules qui se trouvaient cachées dans les vallées pour pourvoir au manque d'animaux pour les livraisons en retard. De la même manière, à propos des limites que le bétail auquénidé imposait au commerce colonial, une autre communication scellée en 1616 indiquait que *"le bétail de cette terre est d'une qualité qui ne le laisse pas avancer plus*

auré grand soin que dans ces tambos il ne soit fait aucun mal à ces indiens, punissant avec grande sévérité ceux qui n'en feraient pas ainsi, fait à Monçon de Aragon, au vingt-neuf Novembre de mille cinq cent soixante trois ans. Moi le Roi. Par mandat de sa Majesté, Francisco de Eraso. Signée du Conseil" (Ordonnance qui ordonne aux Audiencias du Pérou de pourvoir à ce que les Indiens des Tambos que l'on trouve sur les chemins ne donnent aux espagnols aucune chose à manger ni pour eux ni pour leurs gens, si ce n'est contre paiement). Encinas, D. Cedulaario Indiano, op. cit. p. 82.

³⁴⁴ Dagnino, V. *El Corregimiento*, op. cit. p. 94.

de deux ou trois lieues par jour ou moins, et les champs où les gardent les gens qui vivent dans cette ville se trouvent en dehors de cette juridiction, dans la province des Caranguas: ils se nomment les champs de Saacama et sont distants de 36 lieues d'ici par le chemin le plus court. Et les fois où nous avons transporté du mercure à dos de mules, en passant sur ces mêmes champs, nous avons fait l'expérience qu'à partir du jour où elles partent d'ici pour le transporter, dix ou douze jours sont nécessaires pour rentrer, et les lamas ont besoin de trente jours"³⁴⁵.



Image 11. Des lamas indiens qui apportent le métal des montagnes selon de Bry.
(Theodore De Bry, 1601).

On peut noter la représentation que fait de Bry de l'indigène inquiet caressant un lama épuisé (dans le coin inférieur droit), tel que l'avait décrit José de Acosta dix ans auparavant.

³⁴⁵ *Ibidem*, p. 113.

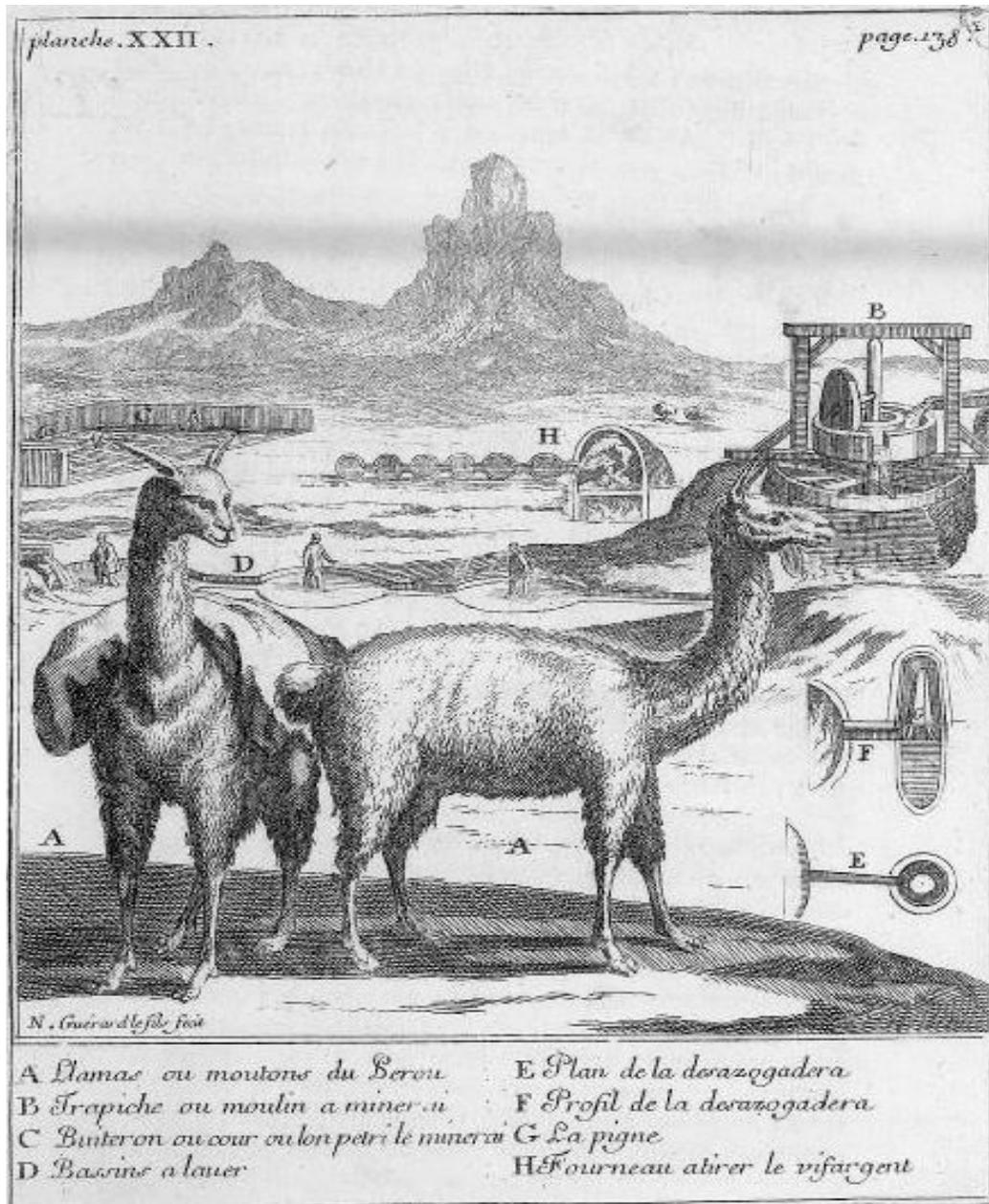


Image 12. Lamas du Pérou dans le panorama extractiviste multi-espèce colonial selon Jean Baptiste Scotin (1732). Inclu dans l'ouvrage de Frézier. Illustrations de *Relation du voyage de la mer du sud aux côtes du Chili et du Pérou*. (Gallica, BNF).

La force humaine employée pour le transport de marchandises a également été utilisée de manière abusive, ce qui explique en grande partie la mortalité indigène élevée pendant la première période de la conquête³⁴⁶. Cela malgré qu'aient été

³⁴⁶ A propos de la crise démographique andine, voir Cook, D. *La catástrofe demográfica andina. Perú 1520-1620*, Lima, Universidad Católica del Perú, 2010, 420p. Voir en particulier le tableau n°18 (p. 146), où l'auteur détaille l'évolution démographique des régions andines pendant la période 1520-1630. La

promulguées les Ordonnances dites des Tambos en 1543, qui avaient pour objectif de réduire la souffrance indigène issue de leur utilisation comme moyen de transport. L'auteur des Ordonnances est le lettré Cristóbal Vaca de Castro, qui signalait qu'*"il y a eu et il y a une grande diminution des indiens naturels, à cause des tambos des chemins déserts, et de ceux de la montagne comme ceux des plaines, et aussi par le fait de les charger comme ils ont été chargés jusqu'à présent et en grand nombre et avec des charges excessives et de longues journées par les voisins et habitants // de ces royaumes, et par d'autres maux et mauvais traitements et vols qu'ils leur font"*³⁴⁷. Dans le territoire de Tacna particulièrement, lequel comprenait le *corregimiento* d'Arica et par extension les vallées et les montagnes indigènes de l'intérieur, l'utilisation d'indiens comme moyen de transport est encore une réalité au moins jusqu'au début du XVII^e siècle, puisque le vice-roi Mendoza témoigne en 1610 du fait que cette pratique continuait de réduire le nombre d'indigènes du *corregimiento*; *"l'âpreté de la terre et le manque de bêtes, a nécessité au début que l'on fasse porter les charges par les indiens, et de façon si inégale par rapport à ce que leurs forces pouvaient supporter, que d'ordinaire ils mouraient épuisés, ou du moins ne demeuraient pas longtemps dans une telle affliction"*³⁴⁸. Ou bien plus tard encore, en 1639, l'évêque d'Arequipa, lors d'une visite de tout le territoire du *corregimiento* d'Arica, informait que *"de nombreux indiens périssent et se meurent misérablement, parce que les corregidores ne se soucient que de leurs convenances et des transports par lesquels ils affligent les indiens qui s'affaiblissent très vite comme on le voit dans les villages où ils sont déjà presque tous détruits par le même travail constant et les mauvais traitements et les paies plus*

crise démographique des régions qui nous concernent (la côte et la montagne du sud, allant du fleuve Arequipa jusqu'au fleuve Loa, en plein désert d'Atacama) est évidente, car, selon les projections de Cook, la côte sud du Pérou abritait en 1520 un total de 245.854 indigènes, desquels il ne restait vers 1630 que 8.168 indiens. D'autre part, la zone montagneuse du sud, c'est-à-dire la cordillère et les plateaux andins, comptait en 1520 1.131.820 indigènes, alors qu'en 1630 ce chiffre avait été drastiquement réduit à 311.557 individus. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, mais il faut néanmoins envisager la possibilité que le taux de mortalité ait été plus important encore, car il est assez probable que les chiffres complets prennent en compte l'existence d'indigènes originaires d'autres régions, qui étaient déplacés de force pour s'acquitter de leurs obligations tributaires.

³⁴⁷ Vaca de Castro, C. *Ordenanzas de tambos, distancias de unos a otros, modo de cargar los indios, y obligaciones de las justicias respectivas hechas en la ciudad del Cuzco en 31 de mayo de 1543*, Lima, Ministerio de Cultura del Perú, 2018, p. 35.

³⁴⁸ Fernández Canque, M. *Arica de antaño*, op. cit. p. 179.

*mauvaises encore dans lesquels les corregidores et leurs lieutenants les maintiennent*³⁴⁹.

Dans ce contexte et afin de faire face au problème des technologies du transport, la massification de la mule est apparue comme une solution expéditive et effective notamment à partir du début du XVII^e siècle. Ce nouveau contexte va constituer un véritable seuil entre la propriété communale et l'avancée de l'usufruit privé et individuel, avec leur tensions et frictions internes respectives.

En ce qui concerne la demande de bétail, il faut ajouter aux élevages traditionnels du Collao, dans l'espace central du Chili, de Córdoba et de Tucumán, les réserves de bétail sauvage des vastes pampas de Buenos Aires, de Córdoba et de Santa Fé, également ciblés par les célèbres "vaquerías" ou chasses massives d'animaux pour alimenter l'industrie du suif et du cuir³⁵⁰. Par la suite, à partir du début du XVII^e siècle, la construction de fermes d'élevage devient plus fréquente à différents endroits du vice-royaume, surtout tournées vers l'élevage de mules, animaux qui commencent à supplanter les lamas natifs avec une grande rapidité à cause des facteurs déjà mentionnés et de leur plus grande capacité de charge et de résistance aux trajets en question. Cependant, bien que largement appréciées par les espagnols, les mules étaient également exposées à une mortalité élevée due à l'existence de longs trajets sans eau ni fourrages, raison pour laquelle quatre-vingt à cent mules étaient importées chaque année depuis le Chili et Tucumán. En plus de permettre le développement des convois, la plus grande disponibilité des mules garantissait une capacité de charge pouvant atteindre cent voire deux cent kilos par animal, face aux charges ordinaires des lamas qui, d'après le récit de Acosta, ne dépassaient pas les quatre ou six arrobes, c'est-à-dire les soixante ou soixante-dix kilos. D'autre part, alors

³⁴⁹ 'El Obispo de Arequipa da cuenta a Vuestra Magestad de lo que resulta de la visita que a acabado de todo su obispado por los puntos siguientes'. Dans Hidalgo, J. et V. Díaz. 'Cartas del Obispo de Arequipa sobre los indios del Corregimiento de Arica; 1620-1638. Cuatro documentos inéditos', 1985, *Revista Chungara* N°15, p. 82.

³⁵⁰ Assadourian, C. *El sistema de la economía colonial*, op. cit. p. 31. A propos de la reproduction hors de contrôle de ce bétail sauvage, voir la description qu'en fait Félix de Azara incluse au début du chapitre 2.

que les lamas parcouraient une distance d'approximativement 4 ou 5 lieues par jour (environ quinze ou vingt kilomètres), les mules dépassent ces niveaux en parvenant à parcourir quotidiennement des distances d'environ 6 ou 8 lieues (c'est-à-dire 30 ou 40 kilomètres). A ce sujet, il faut mentionner les célèbres *mulas pianeras*, qui transportaient des instruments de la côte vers Potosí, que ce soit depuis le port d'Arica dans un premier moment ou par la suite depuis le port désertique de Cobija.

Officiellement, l'on attribue au Marquis de Montesclaros (vice-roi du Pérou de la fin de l'année 1607 à 1615) une évolution qui semble revêtir une faible importance historique, mais qui est en réalité lourde de conséquences pour le développement des technologies de transport animal et l'intégration jusqu'alors inédite entre les activités agricoles et d'élevage à une échelle plus large que régionale. Au moment d'assumer sa fonction, Montesclaros choisit de mettre fin aux convois de mercure, bien que ses prédécesseurs se soient contentés de maintenir l'énergie de transport des "moutons de la terre". En accord avec sa charge et son autorité, le vice-roi s'attribut une sorte de don de vision, puisque selon lui, *"Dieu, qui m'a donné sa confiance, a fait en sorte que ces années se soient écoulées sans manque, et avec une grande ponctualité; et à cause que l'extraction du mercure n'a pas permis que les voyages reposent sur l'espace et le pas des lamas, le transport s'est fait à dos de mules"*³⁵¹.

Cette mesure répondait aussi à la dispersion des auquéniés et à l'accaparement des "services" de transport par les autorités locales et les *encomenderos*, en conséquence de quoi Montesclaros décrète immédiatement des mesures visant à la reproduction, la traque et la capture des mules cachées dans les vallées et les montagnes du *corregimiento* d'Arica. Ainsi, il affirme en 1611: *"nous avons pu rassembler jusqu'à aujourd'hui plus de sept cent mules; et depuis le samedi 8 où les premiers convois ont commencé à partir, il en est parti chaque jour, et aujourd'hui le douze, trois cent mules partent en direction de Potosí avec plus de 1500 quintaux de mercure, et d'ici à samedi 200 autres seront transportés, qui seront en tout 1700, et il*

³⁵¹ Dagnino, V. *El Corregimiento*, op. cit. p. 100.

*reste dans l'entrepôt près de 500 quintaux que nous enverrons dès que nous trouverons des convois*³⁵².

Suite aux indications de Montesclaros, la création de compagnies consacrées à l'élevage de mules ne s'est pas faite attendre, puisque d'après les données fournies par Assadourian, entre 1610 et 1620, dans la seule ville de Córdoba, 15 compagnies d'élevage sont créées, principalement destinées à l'approvisionnement de bétail pour Potosí. L'apparition de ces compagnies s'accompagne de l'exploitation effective des sols et de la construction des premières clôtures permanentes (qui n'ont pas eu à être détruites aussitôt érigées, comme au siècle précédent), associées aux bienfaits de la terre dont profitaient les colons espagnols. S'adaptant au système de vallées montagneuses et à la disposition des différents espaces intermédiaires, ces premières clôtures gardent principalement l'entrée des vallées, subdivisant les propriétés à l'intérieur de celles-ci par la construction de murets en pierre ou de "clôtures vivantes" (faites d'arbustes et des lierres) suffisamment épais (ou touffus) pour éviter la fuite d'animaux et le mélange des têtes de bétail entre les propriétaires qui partagent l'espace intérieur. Pendant l'hiver, l'espace de prédilection pour les bêtes était les vallées, par l'abri qu'elles offraient, alors que pendant l'été les troupeaux se déplaçaient plutôt vers les zones de pampa. Du fait de cette dynamique d'élevage de mules, les pampas de Córdoba ont accueilli un nombre d'animaux sans précédent: en 1680 au moins 800 étables y sont ainsi consacrées exclusivement à la protection du bétail transhumant³⁵³.

Le besoin d'augmenter le stock d'animaux a entraîné une série d'effets qui s'inscrivent dans la dynamique déjà décrite de l'activité minière coloniale, parmi lesquels la construction progressive de ranchs et l'individualisation des fermes d'élevage et des pâturages. Tout cela favorise une augmentation globale de l'industrie d'élevage dû au contrôle plus important sur l'alimentation et la reproduction des animaux. Selon des données recueillies par Assadourian (op. cit.), entre 1586 et 1600

³⁵² *Ibidem*, p. 108.

³⁵³ Assadourian, C. *El sistema de la economía*, op. cit. p. 34.

les livraisons et les ventes de vaches et de bœufs de Córdoba à destination de Potosí ont totalisé près de 7.050 têtes. Quarante ans plus tard, entre 1640 et 1644, les départs d'animaux enregistrés correspondent à 42.626 bêtes; alors qu'entre 1681 et 1685 ce chiffre atteint les 69.027 bovins. D'autre part, Buenos Aires compte une série d'années (1683-1684) au cours desquelles les transports d'animaux atteignent des chiffres de près de quinze ou vingt mille bovins. Les moutons sont également l'objet de convois massifs de Córdoba vers les mines des hautes Andes, puisqu'en 1620 un marchand portugais témoigne du déplacement de 19.000 animaux à destination de Potosí³⁵⁴.

Etant donné le contexte de transition touchant les régimes de propriété, les conflits ne se font évidemment pas attendre. Ce sont des affrontements ordinaires provoqués par des espagnols propriétaires de terres inexploitées, se plaignant de la présence d'animaux européens extérieurs sur leurs terres, ou bien par des indigènes possédant de petits troupeaux d'animaux, violemment expulsés par des fermiers voisins habitués aux régimes plus abusifs de possession et de "travail" (*encomiendas*) instaurés par l'appareil colonial. Assadourian relate un cas assez représentatif qui ne montre pas seulement l'ambiguïté caractérisant le régime colonial du siècle précédent (un propriétaire espagnol qui détruit les clôtures d'un petit propriétaire indigène pour faire paître ses propres animaux), mais aussi la violence et l'éternel retour du gros bétail comme instrument d'oppression et de contrôle. S'appuyant sur des rapports coloniaux, Assadourian relate le cas correspondant à un indien de Córdoba, qui *"a fait un ranch pour y vivre avec sa femme et y a mis cent moutons, a labouré la terre et a planté du maïs et des légumes... Son malheur viendra des exigences de main-d'œuvre de l'éleveur voisin; comme l'indien n'a pas voulu le servir comme dans les années passées, l'espagnol montre son mécontentement en détruisant la clôture de sa ferme pour qu'y entrent ses bovins"*³⁵⁵. Les conflits de ce type deviennent extrêmement fréquents, surtout après que les mules aient acquis une place centrale en tant que source principale de l'énergie exigée par la force de travail animal.

³⁵⁴ *Ibidem*, p. 30-32.

³⁵⁵ Assadourian, op. cit. pág. 37.

De façon évidente, l'industrie d'élevage a ajouté à la société coloniale déjà stratifiée de nouvelles subdivisions internes liées au contrôle des têtes de bétail et du territoire. Au sommet de cette proto-bourgeoisie se trouvent les *encomenderos* éleveurs et les jésuites, qui ont ajouté à leur éventail d'activités commerciales l'exportation de bétail vers les mines du Haut Pérou. L'Eglise s'alimente pour sa part grâce aux petits commerçants, indigènes, petits propriétaires ou *peones* qui vendent leurs animaux à un prix inférieur à celui fixé par le commerce inter-régional. D'autre part, avec la grande industrie d'élevage apparaissent également des entrepreneurs du fret ou de grands propriétaires d'animaux destinés au transport de marchandises, qui doivent anticiper la reproduction de leur bétail sur un ou deux ans pour compter sur leurs futures bêtes de somme. En général, la valeur des animaux sur leur lieu d'élevage correspondait à la moitié de celle de leur vente sur les marchés miniers des hautes Andes. Santiago del Estero, Salta et Tucumán ont abrité de nombreux intermédiaires espagnols consacrés au commerce de mules, comme le montre le récit du voyageur Concolorcorvo, qui note à propos des activités économiques coloniales de la ville de Salta: *"le principal commerce de cette ville et de sa juridiction consiste dans les profits que rapportent chaque hiver les mules, pour les propriétaires de ranchs, et les marchands, à travers les achats particuliers que chacun fait en vue de son départ pour le Pérou à la grande foire qui s'ouvre au mois de Février et qui dure pendant tout le mois de Mars, et c'est le plus grand rassemblement de mules qu'il y a dans le monde entier"*³⁵⁶.

Selon Assadourian, le véritable décollage du commerce de mules de Córdoba survient dans les années 1630-1640, période pendant laquelle on compte en moyenne le départ de 12.000 équidés hybrides. Trente ans plus tard, la quantité de bêtes a augmenté de 80%, atteignant 20.000 départs. La grande offre d'animaux, ajoutée aux aléas propres à l'industrie minière argentifère des hauts plateaux, conduit à une dévalorisation du bétail: en effet, alors que leur prix oscille en 1630 entre 56 et 54 reales, en 1700 il ne dépasse pas les 10 reales. Ce phénomène coïncide avec l'apparition de nouvelles enclaves consacrées à l'élevage de mules, parmi lesquelles

³⁵⁶ Concolorcorvo. *El lazarillo de ciegos caminantes. Desde Buenos Aires hasta Lima*, Buenos Aires, Stockcero, 2005 [1776], p. 46.

on trouve Santa Fé, Buenos Aires et le Chili. Ainsi en 1691 l'auteur enregistre un total de 6.316 mules élevées au Chili et partant en direction des mines des hautes Andes, en passant par Tucumán.

La tendance à l'élevage de mules au Chili est telle que, dès le début du XVII^e siècle les militaires espagnols enregistrent un déficit de chevaux dans leurs affrontements avec les Mapuches du sud et d'autres peuples alliés pendant la guerre d'Arauco (du moins pendant la première phase plus guerrière, entre 1550 et 1656). En conséquence, le gouverneur du Chili Alonso García de Ramón décide en 1608 d'infliger plusieurs infractions aux éleveurs de mules qui se désintéressent de la reproduction chevaline, et trois ans plus tard le gouverneur Juan Jara Quemada augmente les peines et reproche aux espagnols la honte causée par la rareté des chevaux pour la guerre, alors que selon ce même officier militaire les Mapuches du sud en possèdent en grande quantité³⁵⁷. Les mules, comme on sait, ont de par leur statut d'animal hybride une condition génétique d'infertilité, de sorte que leur reproduction est fatalement conditionnée par l'existence de juments et d'ânes reproducteurs. Chaque mule, en ce sens, et bien qu'elles soient au nombre de millions d'animaux, est soumise à un critère de reproduction spécifique, la convertissant en un bien au capital précieux et limité, malgré son éphémère trajectoire vitale. Le voyageur Concolorcorvo en rend clairement compte lorsqu'il décrit le trajet le plus courant emprunté par ces animaux au XVII^e siècle (entre Buenos Aires et Lima), et témoigne du caractère bref et déclinant de la vie de ces animaux: *"les mules naissent et sont élevées dans les campagnes de Buenos Aires jusqu'à l'âge de deux ans environ, ce qu'ils nomment communément les prendre sous leurs mères; elles se nourrissent et grandissent dans les ranchs du Tucumán et travaillent et meurent au Pérou"*³⁵⁸.

Malgré les avertissements des autorités espagnoles qui affrontent les Mapuches du sud, l'on peut déduire des récits de l'ingénieur et militaire français Amadée Frézier (1682-1773) que le commerce intensif de mules entre le royaume du Chili et le vice-

³⁵⁷ Dagnino, V. *El Corregimiento*, op. cit., p. 87.

³⁵⁸ Concolorcorvo. *El Lazarillo de ciegos caminantes*, op. cit. p. 48.

royaume du Pérou a suivi son cours de manière quasiment normale, puisque la mortalité élevée des bêtes pendant le transport de marchandises vers les hautes terres exigeait toujours l'importation de grandes quantités d'animaux vers les mines des hauts plateaux. Frézier décrit ainsi que: *"dans la vallée d'Ilo on cultive un peu de blé et de légumes, mais beaucoup plus de luzerne, qui est consommée en grande quantité quand il y a des navires en rade, car les marchands qui viennent de lieux très distants se voient contraints d'utiliser une grande quantité de mules pour remplacer celles qui sont chargées, de crainte que, si elles s'épuisent dans des endroits déserts, elles meurent en chemin, ne pouvant suivre le reste du convoi. Les charges sont réparties en plusieurs troupeaux de dix mules chacun, placés sous la direction de deux hommes; et comme il y a parfois des journées de voyage de trente ou quarante lieues à travers de hautes et abruptes montagnes, sans eau ni pâturages, les mules de remplacement atteignent fréquemment le double des troupeaux; malgré cette préoccupation une telle quantité d'entre elles meurt que les chemins du Pérou ne sont pas mieux reconnus par leurs traces que par les ossements de celles qui meurent d'épuisement hors des vallées, où elles ne trouvent rien à manger, car il n'y a presque jamais d'eau ni de pâturages. Pour cette raison, ils se voient forcés d'amener chaque année entre quatre-vingt mille et cent-mille mules de Tucumán ou du Chili, en remplacement de cette perte constante. Néanmoins, malgré les pénuries que l'on subit en voyageant dans ces lieux si déserts, les gens de la région ne s'épouvantent pas face à un trajet de deux cent ou trois cent lieues"*³⁵⁹.

A la fin du XVIII^e siècle le transport de marchandises par mules constituait l'une des activités principales d'Arica. La ville de Tacna était chargée d'approvisionner en mules quasiment tous les convoyeurs du port, qui s'occupaient ensuite de transporter toutes les marchandises importées en direction des montagnes, et de livrer tous les vins et les eaux de vie produits à Moquegua et dans les vallées alentour aux mêmes lieux de destination. Le transport de marchandises constituait alors une activité mercantile de grande importance, la seule corporation des convoyeurs de Tacna concentrant plus de 5.000 mules consacrées en permanence au transport de

³⁵⁹ Frézier, A. *Relación del viaje por el mar del sur a las costas de Chile i el Perú durante los años de 1712, 1713 i 1714*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1982, p. 158.

marchandises. Cette activité était hautement rentable pour les propriétaires de ces animaux, la valeur fixée par animal de transport vers Potosí correspondant à 27 pesos. Chaque animal réalisait au moins deux voyages par an à destination des hautes terres, de sorte que, globalement, *"elles rapportent aux intéressés 13.500 pesos; et cette branche industrielle, ajoutée aux produits fixes de la Province, compose son profit total de 737.500 pesos"*³⁶⁰.

3.2. L'assaut de la luzerne en terres amérindiennes: compositions des terres et plantations fourragères

L'intensification de l'élevage telle que la décrit le récit de Frézier amène conjointement un phénomène spécifique associé aux transformations de la structure socio-agraire des terres indigènes, parmi lesquelles les différentes vallées et oasis encastrées dans les cordillères et les plaines andines ne font pas exception. La production de luzerne se révèle particulièrement utile en tant que fourrage industriel indispensable à l'articulation de l'espace économique colonial, sa massification allant de pair avec d'autres processus globaux tels que l'endettement de la population indigène à travers la répartition du bétail de mules, et la réassignation de terres entre des mains espagnoles afin de stimuler et de rationaliser la production agricole et l'élevage commercial.

Considéré sous cet angle, l'élevage et le fourrage artificiel apparaissent comme structurellement liés à la configuration de l'espace économique colonial et à l'interconnexion des sociétés, des territoires et des économies impulsée par l'industrie minière des hautes Andes, secteur moteur de l'économie du vice-royaume et lui-même extrêmement dépendant des systèmes de transport et de mobilité animaliers. A l'intérieur de ce mouvement, la réorganisation territoriale imposée par la politique des réductions indigènes a une importance centrale, puisqu'elle permet l'extension et

³⁶⁰ Ureta y Peralta, P. 'Descripción de la ciudad de Arica y su vasta jurisdicción correspondiente a la Intendencia de Arequipa en el Perú (1792)'. *Mercurio Peruano*, Día 21 de octubre de 1792, Lima, Imprenta Real de los Niños Huérfanos, p. 132-133.

l'intensification de l'élevage, des cultures fourragères, et l'implantation d'agriculteurs extérieurs à travers le cantonnement des indigènes dans les zones montagneuses marginales, laissant ainsi libres les terres les mieux situées et à la meilleure productivité. Les villages dits d'indiens ont été en général construits sur des espaces marginaux, dispersés et disposant de faibles qualités pour le développement d'activités agricoles.

Plus particulièrement, il faut noter l'importance de la distribution forcée de marchandises réalisée par la figure du *corregidor*, car à travers l'endettement chronique et vicieux qu'impliquait cette mesure, de nombreuses sociétés indigènes ont été contraintes d'acheter des animaux à un prix deux ou trois fois plus élevé que celui fixé par l'autorité, chacun d'eux devenant propriétaire d'animaux qu'ils devaient entretenir en plus de leurs propres lamas ou de ceux de leurs caciques, et mettre à la disposition des convoyeurs, sur lesquels reposait l'articulation de l'espace économique colonial par la communication entre les principales villes, mines et ports du Pacifique³⁶¹.

Selon Bernabé Cobo, la massification des paysages fourragers espagnols et indigènes en parallèle de l'expansion minière commerciale ne s'est pas faite attendre, car *"dans tout ce royaume du Pérou et dans de nombreuses provinces de ce nouveau monde, la quantité de luzerne qui se consomme est incroyable, parce qu'elle est l'aliment commun des bêtes au service des espagnols et des indiens; à cause de quoi dans tous les villages on trouve de grands champs de luzerne, qui ne s'épuisent pas de toute l'année ni*

³⁶¹ Spalding, K. *De indio a campesino. Cambios en la estructura social del Perú colonial*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 1974, 259p.; Glave, L. 'Trajines. Un capítulo en la formación del Mercado Interno Colonial'. *Revista Andina* Vol°1, 1983, p. 9-76.

A propos des abus vécus par les indigènes dans le cadre de la répartition forcée et du service de transport de marchandises, voir l'ouvrage du jésuite Antonio de Ayanz (1596), notamment le *Capítulo segundo en que se trata lo que es el trajin y los agravios y daños que del resultan los indios* et le chapitre V *De los agravios que muchos corregidores hacen a los indios de sus repartimientos vendiendoles algunas cosas a mucho mas de lo que valen forzandolos a que las compre*, publié par Vargas Ugarte, R. dans 'Pareceres jurídicos en asuntos de Indias'. 1951, *Revista de la Facultad de Derecho*, PUCP Núm. 10-11, p. 37-90.

ne perdent leur verdure et leur beauté, étant irrigués, les champs étant ainsi agréables à la vue"³⁶².

Cobo inclut même dans cette considération générale la ville de Potosí et d'autres provinces tempérées, ce qui selon le clerc fait que la luzerne soit rapidement devenue la plante fourragère par excellence des "royaumes du Pérou". Ainsi, en mentionnant d'autres plantes industrielles telles que l'orge, il pointe que *"bien que cette graine serve également, elle se plante et se récolte néanmoins en très faible quantité, n'étant pas sur cette terre l'aliment ordinaire, qui sont la luzerne et le maïs. Dans certaines terres très froides et de lieux extrêmes, où ne pousse aucune sorte de fruit, et où même l'orge ne peut se planter, l'on peut aussi planter beaucoup de luzerne et la moissonner, pour l'alimentation des montures, comme on le fait à Potosí et dans les provinces de Collao. Et une partie de la luzerne est laissée sécher, et une fois sèche et sans graines, à cause du gel, ils la récoltent et la conservent pour le reste de l'année, comme on le fait en d'autre lieux avec la paille"*³⁶³.

Concernant les zones plus chaudes, et en particulier les vallées d'Arequipa, Vásquez de Espinoza répète sa constatation précédente: *"dans toutes les plantations ils ont des potagers d'arbres fruitiers et de légumes, avec des champs de luzerne [qui est une herbe qu'il y a dans le Royaume de Valence, qui ressemble au trèfle, qui pousse d'ordinaire toute l'année] qu'ils plantent dans toutes les plaines du Pérou pour l'alimentation des bêtes de service"*³⁶⁴. Le même auteur parle de la luzerne du port de Callao comme de "l'orge" pour les bêtes de travail et de service.

En tant que réserve pour l'élevage et nœud du trafic mercantile, Lima représente un archétype de *luzernisation* coloniale. Constituant un passage obligé pour le transport terrestre depuis plusieurs endroits du vice-royaume, effectué grâce à la mobilisation de milliers d'animaux transportant des marchandises depuis et en

³⁶² Cobo, B. *Obras del P. Bernabé*, op. cit. p. 410.

³⁶³ *Ibidem*, p. 409.

³⁶⁴ Vásquez de Espinoza, A. *Compendio y descripción*, op. cit. p. 464.

direction du port de Callao, mais aussi des passagers et leur utilisation pour un grand nombre de travaux domestiques et industriels, la demande et la disponibilité en fourrage de luzerne n'était pas seulement élevée, mais surtout vitale. La plante fourragère a depuis une période précoce assiégé les paysages agraires de la ville, où *"la consommation de luzerne est si grande que beaucoup ne plantent pas autre chose sur leurs fermes et leurs propriétés, tant est supérieur le profit qu'ils tirent de ces champs de luzerne par rapport aux autres graines; ce pourquoi la plupart de cette grande vallée est pendant toute l'année remplie de ces champs de luzerne. Une fois planté, un champ de luzerne dure en certains endroits dix ou douze ans et dans d'autres parfois plus parfois moins; période pendant laquelle plusieurs moissons sont faites par année, car avec l'irrigation continue dont elles disposent, et en les moissonnant, elles repoussent très rapidement"*³⁶⁵. Sa demande élevée, son faible coût et sa grande facilité d'adaptation à cette zone vallonnée entraîne sa rapide expansion, qui bénéficie de l'intensification du trafic de marchandises et de métaux entre les hautes terres et les ports du Pacifique.

Son adaptation rapide à des terres à haute teneur en sel (notamment la côte et les pampas plus désertiques), ainsi que l'humidité apportée par les pluies et bruines nocturnes contribuent à sa rapide diffusion. Les espagnols tirent également un grand profit de cette humidité ambiante, qui leur permet d'optimiser une grande variété de cultures malgré des ressources en eau relativement limitées. On trouve plusieurs notes de Cobo sur cette question, l'auteur ayant établi une comparaison entre la productivité précoloniale des indigènes et les techniques utilisées par les espagnols sur les nouvelles cultures du vice-royaume en fonction des conditions présentes: *"Et si aux temps des rois Incas l'on irrigait beaucoup plus de terres que maintenant avec la même eau, c'est parce que les indiens n'avaient alors ni les fermes ni les champs que les espagnols possèdent, dans lequel l'on consomme beaucoup d'eau, tels que les champs de canne à sucre, les oliviers, les bananier et les champs de luzerne; et également car, étant donné que l'on peut planter à toutes les périodes de l'année sur ces plaines, et que les indiens ne plantaient que pendant l'été lorsque les rivières étaient en crue, et que les*

³⁶⁵ Cobo, B. *Obras del P. Bernabé*, op. cit. Pág. 410.

espagnols malgré cela plantent généralement pendant l'hiver, ce qui leur donne moins de travail et leur permet de profiter de la bruine"³⁶⁶.

Dans ce contexte, les premiers fermiers de la région plantent de vastes champs de luzerne, de coton et de canne à sucre, conduisant à ce que la plupart des terres indigènes intègrent ces plantes en tant que culture principale dans leurs systèmes de rotations, entraînant des transformations importantes sur l'alimentation, la gestion de l'élevage et les échanges commerciaux des économies domestiques, qui s'orientent de plus en plus vers le transport de biens axé sur l'industrie minière coloniale. Dans des villages fondés dans des régions dans lesquelles les champs étaient insuffisants et/ou leur production difficile, une tâche commune imposée aux indiens est justement la production, le transport et l'approvisionnement de fourrage aux *encomenderos*, à leurs ranchs et à leur bétail³⁶⁷.

Selon Cobo, c'est le missionnaire portugais Baltasar Gago (1520-1583) qui a été le premier à introduire les graines de luzerne dans le vice-royaume, en plantant à Lima des graines en provenance de Valence dans une ferme située à une demi-lieue de la ville, ouvrant la voie à une massification fourragère inédite qui envahit particulièrement la chaîne pré-cordillère des Andes centrales et du sud. Indépendamment de l'exactitude de cet évènement, il est certain qu'au début du XVII^e siècle les plantations de luzerne était au moins communes dans le vice-royaume, puisque dans l'une des livraisons d'objets en fer ramenés sur le territoire en 1613, on pouvait lire "*faucille pour tailler les vignes et les treilles; faux pour faucher le blé et la luzerne; charrues pour labourer la terre avec des bœufs; houes pour biner les vignes, et nettoyer la terre; épées et dagues de la marque et fournitures de Biscaya*"³⁶⁸.

Comme on l'a vu précédemment, l'élevage a développé pendant la période coloniale des éléments particulièrement prégnants sur les terres américaines, son

³⁶⁶ Cobo, B. *Obras del P. Bernabé*, op. cit. p. 89.

³⁶⁷ Patiño, V. *Plantas cultivées y animales domésticos*, op. cit.

³⁶⁸ Cappa, R. *Estudios críticos acerca de la dominación hispana en América*. Parte Tercera, Industrias Mecánicas, Madrid, Librería Católica de Gregorio del Amo, 1892, p. 280.

augmentation ayant eu pour effet de faire exploser le conflit imminent sur l'alimentation et le pâturage d'animaux euro-asiatiques qui n'étaient pas complètement adaptés aux herbes saisonnières et d'altitude caractéristiques des zones intérieures, des déserts et des sommets des Andes centrales et du sud. La culture intensive de ce fourrage permet alors de compter sur des champs de fourrage permanents, susceptibles d'être stockés comme foin et constituant une réserve d'énergie pour la force de travail animal, résolvant le problème du désordre, de la présence stationnaire et de la disponibilité d'herbe naturelle pour des animaux extérieurs qui, bien qu'ils possèdent une plus grande capacité de transport et de résistance, exigent en échange une alimentation infiniment supérieure et plus capricieuse que n'importe quel auquénidé américain.

La massification fourragère des zones rurales du centre-sud andin s'accompagne de l'imposition de mécanismes de coercition au travail sur la main-d'œuvre esclave et indigène locale. Le travail systématique des moissons était une activité exécutée en majorité par des esclaves africains, des indiens assujettis aux plantations et des moissonneurs indépendants déambulant entre les grandes propriétés, qui ne cessent de s'étendre à l'aube du XVII^e siècle. La paie journalière de ces moissonneurs, si paie il y avait, était d'environ 4 reales, ou c'est du moins ce que recevaient quatre faucheurs de luzerne pendant les mois d'abondance dans la plantation *Conde de las Torres* de la vallée de Magdalena dans la région de Lima, contrainte d'employer cette main-d'œuvre par le fait qu'onze des esclaves qu'elle possédait et qui étaient "aptes pour ce travail" avaient péri. A ceux-là s'ajoutaient trois femmes esclaves moissonneuses de luzerne qui avaient déjà connu le même sort. La moisson de fourrage se caractérisait par le fait d'être l'une des tâches les plus généralisées et malsaines des plantations, puisque qu'elle devait débiter dès les premières heures de la journée, pour profiter de la rosée du matin, étirant les journées de travail indépendamment du climat et des effets de l'humidité et des

changements de température sur les travailleurs, qui par leurs conditions de travail étaient soumis à un taux de mortalité élevé³⁶⁹.

D'après une série de plaintes déposées par des communautés indigènes du Pacaran pendant la première moitié du XVII^e siècle, les missionnaires incitaient à alimenter les troupeaux de mules, de chèvres et de moutons par la destruction des fermes d'indigènes, en envoyant les femmes faucher la luzerne dont ils avaient eux-même besoin pour leurs bêtes de service, mais "*sans qu'on ne les paye pour leur travail... ils enlèvent leurs terres aux indiens en y plantant des graines de luzerne pour l'alimentation des mules*"³⁷⁰. Un siècle plus tard, les communautés de Tacna vivent une situation semblable, leurs membres accusant le *corregidor* d'implanter des champs de luzerne sur des terres appartenant aux indigènes, ce à quoi l'autorité répond en affirmant les utiliser depuis des années dans le même but: la justice³⁷¹.



Image 13. Indiens fauchant la luzerne.
(Martínez Compagnon, Trujillo del Perú, 1785).

³⁶⁹ Vegas de Cáceres, I. *Economía Rural y Estructura Social de las Haciendas de Lima durante el siglo XVIII*, Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, 1996, p. 130 y 138.

³⁷⁰ León Fernández, D., A. Loayza et M. Garfias. *Trabajos de Historia. Religión, Cultura y Política en el Perú, Siglos XVII-XX*, Lima, Fondo Editorial Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 2011, p. 54.

³⁷¹ Hidalgo, J. *Historia andina en Chile, Vol.2.*, op. cit., p. 399.



Image 14. Indienne transportant de la luzerne. El Batán, Quito.
(Auteur inconnu, 1850, Biblioteca Digital Hispánica).

Sur ce point, il ne faut pas oublier que l'agent principal chargé de répartir les animaux aux indigènes était justement le *corregidor*, qui établissait non seulement l'obligation de domestiquer les animaux, mais aussi celle de produire (ou louer) l'énergie nécessaire pour pourvoir aux besoins des animaux des convois. A ce propos, Concolorcorvo, insistant particulièrement sur la mortalité élevée des animaux distribués à des groupes d'indigènes des hautes terres, qui pour se nourrir pendant leurs périodes de repos devaient par conséquent compter sur les "rudes pâturages de la montagne", signale que *"les transporteurs de la côte laissent leurs mules paître la luzerne toutes les nuits, et dans les parages où l'on ne trouve pas cette ressource, il les complètent par des épis de maïs, qu'ils emportent en cas de besoin, et ainsi ils parviennent à faire deux ou trois voyages par an de même distance et que leurs mules portent plus d'arobes et restent robustes quatre fois plus longtemps que celles de la montagne"*³⁷². Concernant les mules, le voyageur remarque particulièrement leur

³⁷² Concolorcorvo. *El lazarillo de ciegos caminantes*, op. cit. p. 65-66.

mortalité élevée et les mauvais traitements qu'elle subissait depuis leur plus jeune âge, de sorte qu'il était extrêmement rare que des animaux atteignent dix ans de vie. Selon Concolorcorvo, à la fin du XVIII^e siècle le nombre de mules de moins de dix ans ayant péri dans les convois de marchandises sur les chemins en direction des mines des hautes terres (Guancavelica, Porco Oruro, Potosí) dépasse les cinquante mille par an. À l'inverse, les animaux vivant sur la côte et sur les terres plus chaudes connaissent un sort radicalement différent: *"les mules des vallées, comme Cochabamba, et de toute la côte, d'Arica à Lima y compris, travaillent quatre fois plus, et vivent quatre fois plus longtemps, de par la quantité de champs de luzerne qu'elles ont pour se nourrir"*³⁷³.

Vers 1755 on produisait quotidiennement à Lima près de 8.500 charges de luzerne destinées à alimenter le vaste circuit de convois organisé depuis El Callao, ces charges correspondant à une valeur d'environ 1.000 pesos. Chaque année, donc, cette valeur augmentait jusqu'à atteindre 365.000 pesos, correspondant aux plus de trois millions de charges de fourrage nécessaires pour alimenter près de 50.000 mules utilisées pour le commerce inter-régional, remplissant les champs de luzerne, qui était par conséquent d'une importance cruciale pour le commerce du vice-royaume³⁷⁴. La quantité de ventes de fourrage à Lima correspondait à l'équivalent de plus de la moitié des transactions de la région, la rentabilité de cette plante jouant un rôle central; puisqu'à partir d'une *fanega* de luzerne cultivée on estimait le résultat à plus de dix *fanegas* de fourrage récolté. Alors que le prix de la *fanega* de graines était d'environ douze pesos, il fallait pour alimenter une mule seulement un demi-real de luzerne par jour³⁷⁵.

Comme on le voit dans les informations présentées par I. Vegas de Cáceres, la production des vallées de Lima au XVIII^e siècle était large et variée. Il en était également ainsi de la production de l'élevage. La longue liste de biens avait à sa tête la

³⁷³ *Ibidem*, p. 67.

³⁷⁴ Chocano, M. 'Población, producción agraria y mercado interno, 1700-1824'. Dans: Chocano, M. C. Contreras, F. Quiroz, C. Mazzeo et R. Flores (eds.) *Compendio de historia económica del Perú. Economía del Período colonial tardío*, Tomo 3, Lima, Banco Central de Reserva del Perú-Instituto de Estudios Peruanos, 2010, p. 19-102.

³⁷⁵ Vegas de Cáceres, I. *Economía rural y estructura social*, op. cit., p. 104.

luzerne et les animaux qui en dépendaient (notamment les mules et les ânes, en plus du petit bétail "de Castille"), tant en ce qui concerne leur quantité (nombre de plantations) que leur diffusion (vallées dans lesquelles on trouve des cultures et des animaux). Cela découle du fait que les grands propriétaires corporatifs ou individuels tout comme les petits espaces de production indigènes devaient consacrer, sinon la totalité, au moins une partie de leurs cultures à la production de fourrages pour approvisionner la demande permanente en énergie de la part de la force de travail animal. Autrement dit, la luzerne constitue depuis une période précoce une plante "omniprésente" dans les paysages agraires du vice-royaume du Pérou³⁷⁶.

Produits	Nombre de Plantations	Vallées dans lesquelles se trouve la culture (Carabayllo, Lurigancho/Huachipa, Magdalena, Surco/Ate, Pachacamac)
<i>AGRICOLES:</i>		
Luzerne	111	Dans toutes
Blé	22	Dans toutes
Pommes de terre	22	Carabayllo, Lurigancho/Huachipa, Magdalena, Surco/Ate
Maïs	54	Dans toutes
Patates	11	Carabayllo, Magdalena, Surco/Ate
Roses	1	Surco/Ate
Manioc	14	Carabayllo, Magdalena, Surco/Ate, Lurigancho/Huachipa
Maïs	3	Magdalena
Fruits	11	Carabayllo, Surco/Ate, Pachacamac, Lurigancho/Huachipa
Pâturages, prés	24	Dans toutes
Légumes et fruits	8	Carabayllo, Surco/Ate, Pachacamac, Lurigancho/Huachipa
Paille	5	Carabayllo, Magdalena, Surco/Ate
Melons	1	Pachacamac
Olives	2	Magdalena, Surco/Ate
Pastèques	6	Carabayllo, Surco/Ate, Pachacamac, Lurigancho/Huachipa
Graines	30	Dans toutes
Bananes	6	Carabayllo, Magdalena, Surco/Ate
Grains	1	Surco/Ate
Orge	7	Carabayllo, Magdalena

³⁷⁶ Chocano, M. 'Población, producción interna', op. cit. p. 37.

Canne	4	Carabayllo, Surco/AteLurigancho/Huachipa
Courges	7	Carabayllo, Magdalena, Pachacamac, Lurigancho/Huachipa
Pois chiche	1	Carabayllo
Fèves	30	Dans toutes
<i>BETAIL:</i>		
Mules et ânes	32	Dans toutes
Moutons et bétail de Castille	3	Carabayllo
Porcs	1	Carabayllo
bœufs	1	Surco/Ate
Chevaux	1	Carabayllo
Laies	3	Carabayllo, Lurigancho/Huachipa
<i>INDUSTRIELS:</i>		
Moulins à canne et dérivés	7	Carabayllo, Magdalena, Surco/Ate
Huile	12	Magdalena, Surco/Ate
Beurre	1	
Moulins	1	Carabayllo, Surco/Ate
Tuiles	2	Carabayllo, Surco/Ate
Bois	25	Dans toutes

Tableau 2. Production des vallées de Lima au XVIIIe siècle (1770).
(Vegas de Cáceres, 1996).

La production de luzerne enregistrée pour la totalité des vallées de la région de Lima était la suivante: les fermes et plantations de la vallée de Caraballo étaient au nombre de 17 et avaient produit 1.136 *fanegas* de luzerne, pour une vente totale de 35.067 pesos. Les 40 fermes de la vallée de Magdalena avaient produit 1.289 *fanegas* pour une vente totale de 91.764 pesos. Celles de la vallée de Surco/Ate, au nombre de 41, en avaient produit 1.548, pour une vente atteignant 119.100 pesos. Celle de Pachacamac, unique plantation de la région, en avait produit 71, pour un chiffre de vente de 1.486 pesos. Enfin, les plantations de Lurigancho/Huachipa étaient au nombre de 12 et avaient produit 413 *fanegas*, pour une vente de 16.699 pesos³⁷⁷. En somme, la production totale des 111 plantations atteignait les 4.457,5 *fanegas*, ce qui

³⁷⁷ Vegas de Cáceres, I. *Economía rural y estructura social*, op. cit., pág. 230-231 [Anexo 12]. Les prix de ces ventes incluait le commerce d'autres produits (pommes de terre, olives, huiles, fèves, blé, etc.)

converti en kilogrammes (1 *fanega* = 43 kg. environ) représente un total de près de 192.773.502 kg de luzerne.

En 1775 le gouvernement colonial ordonne au comissionnaire Gabriel J. de Arias de réunir des informations sur tous les fruits vendus dans les fermes et les moulins des cinq vallées entourant la capitale, ce à quoi le fonctionnaire répond par un rapport détaillé sur les produits des plantations approvisionnant la ville. Arias informe que les fermiers, transporteurs et administrateurs l'ont informé du fait que les données transmises correspondent à "l'année la plus stérile depuis longtemps", de sorte que l'information fournie par le fonctionnaire se situe probablement en-dessous de la moyenne ordinaire, bien que la stratégie des fermiers en invoquant cette stérilité soit plutôt à mettre en relation avec la diminution encore plus importante de 4% du tribut qu'ils devaient payer.

On peut déduire du rapport rédigé par le commissionnaire Arias que la luzerne se situait à la première place dans la liste des biens produits et commercialisés dans ces plantations. On peut même affirmer que le système économique de la capitale du vice-royaume reposait en substance sur l'existence de cette plante, étant donné que quasiment tout le système de transport de marchandises local et inter-régional, le transport et les déplacements à l'intérieur de la ville, la force de travail animal requise tant pour l'agriculture elle-même que pour les moulins, ainsi que l'élevage et la production de viande de gros et de petit bétail, dépendaient de sa disponibilité.

"La luzerne est vendue dans les plantations pour nourrir cinquante mille mules arrivant ou partant qui transportent des effets à cette douane royale, des comptes à la caisse royale et du tabac, au Bureau royal des province extérieures, chacune des charges à leur entrée et à leur retour valant trois quarts de real, bien que celles qui entrent soient bien plus nombreuses, totalisant quatre mille six-cent quatre-vingt sept pesos, quatre reales, comme on peut le constater dans les registres des officines, et même si ce nombre de mules peut atteindre soixante mille, c'est sans prendre en compte d'autres

convois de mules qui entrent avec des pommes de terre et du charbon des montagnes, car celles-là mangent dans les champs de la capitale.

Pour la luzerne vendue dans les champs pour quatre cent mules, qui est le plus petit nombre que doivent posséder les convoyeurs de la côte, qui transportent des fruits d'outre-mer de la côte à cette capitale, à raison d'un demi real par jour chacune , le total pour l'année fait neuf mille cent vingt pesos.

Pour la luzerne vendue dans les champs pour deux cent bœufs qui tirent les charrettes, qui transportent ces biens à raison d'un demi real chacun, le total pour l'année fait quatre mille cinq cent soixante deux pesos, quatre reales, ce nombre étant ceui qui leur est compté, car les charretiers ont un plus grand nombre de bêtes pour les relèves à la manière des convoyeurs de la côte, qui conservent également un plus grand nombre de mules dans le même but.

Pour la luzerne consommée dans les champs par les mules qui transportent les effets livrés aux greniers de cette ville, sont importés annuellement neuf mille cinq cent un pesos, trois reales et demi comme il est écrit dans les déclarations que j'ai reçues des propriétaires de ces greniers.

Pour la luzerne vendue dans les champs pendant trois cent jours, en excluant les jours du vendredi et de carême, pour huit à dix mille moutons, que l'on doit considérer quotidiennement dans ces plantations pour la consommation de cette république et de ces alentours, ce qui en prenant le plus petit nombre de huit mille têtes à raison de vingt reales pour mille, totalise six mille pesos annuels.

Pour la luzerne vendue dans les champs pour cent bovins que l'on doit considérer comme étant consommés quotidiennement à raison d'un demi real chacun, le total fait mille huit cent soixante quinze pesos, en excluant les jours du vendredi et de carême comme pour le petit bétail précédent.

Pour la luzerne vendue dans les champs pour ce qui concerne les vingt quatre convois qui transportent des fruits et légumes entre cette ville et le port du Callao, à raison de cinq reales par jour par convoi, bien que ces convois soient en réalité bien plus nombreux, mais beaucoup se nourrissent sur les berges du fleuve; le total fait cinq mille quatre cent soixante quinze pesos, d'après l'enquête qui a été faite, les convois de luzerne vendue de cette façon totalisent quatre cent six mille deux cent vingt six pesos, trois reales et demi plus ou moins, dont il faut soustraire entre dix et douze mille pesos pour la dîme, qui sont pour l'essentiel issus de la vente de luzerne, donnant le chiffre de trois cent quatre-vingt dix mille deux cent vingt six pesos, trois reales et demi plus ou moins, ce nombre ne prenant pas en compte le grand nombre de chevaux qui vont des maisons de cette cité passer l'hiver dans ces champs, desquels on n'a pas pu faire le compte"³⁷⁸.

On peut noter que, selon Arias, en plus de la luzerne commercialisée dans les plantations, il fallait prendre en compte l'approvisionnement de plus de huit mille cinq cent charges de ce fourrage en provenance d'autres lieux livrées chaque jour dans la cité, et consommées essentiellement dans les villages de Bellavista, Playa et au fort de Collao. Toujours selon ce même fonctionnaire, cette quantité était destinée à être "beaucoup plus importante" l'année où son rapport devait être rendu.

Une autre donnée non moins intéressante mérite d'être ajoutée concernant la consommation de luzerne à Lima, présentée par les militaires espagnols Jorge Juan et Antonio de Ulloa. Connaissant les propriétés de la laine de vigogne, de nombreux espagnols grand propriétaires à Lima se sont employés à capturer des vigognes des montagnes et à les ramener à Lima, dans le but d'évaluer leur adaptation aux basses terres pour leur potentiel embarquement en Europe. Des expériences précédentes avaient montré que les moutons acceptaient assez bien les pâturages de la montagne, mais il fallait encore vérifier la similitude de ce comportement entre les deux animaux pour rendre l'opération commerciale possible. Dans ce contexte, Juan et De Ulloa

³⁷⁸ De Arias, J. 'Informe sobre los frutos de las haciendas que sirven para el abastecimiento de la ciudad de Lima' (1777). Huerto Vizcarra, H. (ed.). *Nueva Colección Documental de la Independencia del Perú*. Vol. 1, Lima, Fondo Editorial del Consejo de la República, 2019, p. 31-37.

relatent que *"apportée à Lima et domestiquée dans les maisons (où nous l'avons vue), ils la nourrissent avec de l'orge et de la luzerne, herbes qui bien qu'elle ne les ait jamais mangées ne lui semblent pas nouvelles, ce qui se produit de la même façon pour nos moutons, qui bien que leur pâturage ordinaire soit les herbes silvestres des champs, ils n'en mangent pas moins l'orge et d'autres herbes comme la luzerne et des graines qui sont plantées. De tout cela l'on déduit que la nature de la vigogne n'est pas très différente de celle de nos moutons pour ce qui touche à l'inclination de ce qu'elle choisit pour aliment, et des herbes qui lui sont propres"*³⁷⁹. En conséquence, les militaires concluent à l'opportunité d'apporter ces animaux en Europe, et de les répartir en particulier sur toutes les *"hautes montagnes comme les Pyrénées, celles qui divisent les Castilles, celles de Grenade en Andalousie, et toutes celles où pendant l'hiver on trouve beaucoup de neige"*³⁸⁰.

La création de plantations en tant que phénomène multidimensionnel (juridique, social, économique, politique, religieux, etc.) répond dans une certaine mesure aux garanties offertes par certains critères préexistants de possession de terres et de main-d'œuvre, notamment les *encomiendas* et les *mercedes*. De ces dernières découle en particulier le développement des dites "compositions de terres" et la libération des "terres du domaine royal" rendues à la Couronne qui s'ensuit et leur intégration à un marché foncier à proprement parler. En termes macro, elles correspondent également à une économie coloniale en expansion, puisque par le biais des *encomiendas* et des réductions d'indiens l'appareil colonial va imposer une transformation radicale des relations et des moyens de production dans le contexte andin, ainsi qu'une plus-value indirecte injectée à un marché colonial interne en franche expansion, intensifiée par la circulation toujours plus importante du tribut en monnaie. A tout cela s'ajoute une intensification croissante des nouvelles technologies de production, qu'elles soient hydrauliques ou dépendantes de la force animale, ce qui aura pour effet de grossir les valeurs et les volumes de cette circulation. Et bien que le processus de conquête et de colonisation précoce ait détruit en un clin d'œil l'une

³⁷⁹ Juan, J. et A. Ulloa. *Noticias secretas de América*, Partie I, Londres, Imprenta R. Taylor, 1826, p. 599.

³⁸⁰ *Ibidem*

des principales "ressources" des territoires andins, à savoir la main-d'œuvre indigène victime de sa crise démographique, sa régénération à partir du XVII^e siècle va poser les conditions de la constitution d'une paysannerie indienne à proprement parler³⁸¹.

Plus particulièrement, les compositions de terres s'inscrivent dans un schéma politique complexe qui correspond à différents besoins de la Couronne. Pendant les dernières années du XVI^e siècle, Philippe II fait passer une Ordonnance royale exigeant que toutes les terres occupées "sans titre juste ou véritable" soient rendues au patrimoine royal pour les octroyer ou en disposer à sa volonté. Cette mesure instaure d'autre part la réglementation du système dit de "composition", selon lequel les possédants réunissant les conditions de travail et d'habitat associées au profit de leurs *mercedes* initiales se voient confirmés dans cette possession. Ceux qui ont étendu leurs activités économiques au-delà de celles qui avaient été concédées par la *merced* ont la possibilité d'effacer l'irrégularité par un paiement au Trésor royal. De cette façon, tout propriétaire irrégulier de terres royales pouvait "composer" les titres de propriété en sa faveur, cette fois sous le patronage de la politique coloniale. Une fois en possession de ces titres, le droit de propriété était automatiquement concédé. Autrement dit, *"pour les usurpateurs de propriétés qui avaient été capables de construire une entreprise agricole, la composition a été à la fois l'opportunité de légaliser leurs possessions et de marquer leurs terres dans de meilleures conditions et sans disputes avec des tiers"*³⁸².

Pour réaliser ces enquêtes la Couronne recrute des contrôleurs, gens de lettres et de sciences qui devaient réaliser des visites de toutes les provinces du vice-royaume et recueillir l'information demandée, bien que l'on ait affirmé que pendant ce processus des vices et des accords ont existé entre les contrôleurs et ces propriétaires, favorisant ainsi la régularisation d'un grand nombre d'extensions territoriales

³⁸¹ Piel, J. *Capitalismo agrario*, op. cit.

³⁸² Hidalgo, J., M. Marsilli y C. Ruiz. 'Composición de tierras en el Corregimiento de Arica: la visita de Diego de Baños y Sotomayor en 1643', 1990, *Revista de Historia*. Instituto de Historia, Pontificia Universidad Católica de Chile. Vol°25, p. 178.

mesurées de manière erronée³⁸³. C'est ce que montre par exemple le récit de l'évêque d'Arequipa Pedro de Villagomez, qui témoigne en 1639 de la façon dont les *corregidores* d'Arica et les propriétaires de la région de Tarapacá expropriaient les tributaires indigènes des vignobles au motif qu'ils étaient ivres et qu'ils buvaient le vin avant qu'il soit distribué et commercialisé, à cause de quoi leur administration avait été transférée par décision de justice à l'administration des fermiers espagnols; *"Dans le village de Pica, district de cette région de Tarapacá, se trouvent quantité de vignes appartenant aux indiens de cette paroisse et au motif qu'ils sont incapables à les exploiter et à administrer leurs fruit leur administration a été confisquée par la justice, et ainsi il convient que les indiens ne cueillent pas le moût car ils le boivent avant qu'il ne devienne du vin et sans avoir fini d'écraser le raisin (tant est grande leur démesure), et ensuite quand il est devenu vin s'ils en viennent à l'avoir en leur pouvoir leur soif d'en boire est si grande qu'ils sont au moins continuellement ivres, et même beaucoup meurent de ce désordre, mais par cet ordre le Corregidor d'Arica ou son lieutenant de la province de Tarapacá donnent ces vignes en administration aux espagnols de sorte que les indiens qui en sont propriétaires ne le sont plus par le nom"*³⁸⁴.

Le développement de l'activité agraire commerciale s'est accompagné de plus grands intérêts pour la possession de la terre, élevant le statut mercantile de celle-ci et, ainsi, accélérant la création d'enclaves et de proto-plantations associées à la production de certains bien agraires. Autrement dit, la création d'un marché foncier répond à la croissance exponentielle d'un marché des produits agricoles, qui pose les bases de la création de ces grandes étendues agraires que l'on connaîtra sous le nom d'*haciendas* (grands domaines agricoles). Luis Miguel Glave résume ce processus de la façon suivante: *"dans la mesure où les marchés agraires ont été constitués, l'intérêt pour la possession de la terre s'est également développé. Cela a commencé dans les aires urbaines et leurs zones alentour, puis sur les terres proches des chemins royaux et*

³⁸³ Glave, L. 'Propiedad de la tierra, agricultura y comercio, 1570-1700: el gran despojo'. Noejovich et al. *Compendio de historia económica del Perú, Tomo II*, op. cit. p. 313-446.

³⁸⁴ 'Copia de la carta en que el obispo de Arequipa informa a Vuestra Magestad de lo que a hecho y se le ofrece que proponer cerca del alivio y bue tratamiento que vuestra Magestad le encarga de los Indios'. Dans Hidalgo et al., 'Cartas del Obispo de Arequipa', op. cit., p. 168-169.

jouxtant les courants commerciaux, ainsi que les espaces labourables voisins des grands complexes miniers, s'est poursuivi dans les plaines et les vallées situées à faible distance d'encomiendas ou de communautés bien pourvues en main-d'œuvre indigène, sur les plaines productives à haut rendement et bien irriguées, etc. C'est un processus qui peut être étudié pas à pas et qui culmine par l'avènement d'une forme de plantation très particulière, que l'on pourrait appeler plantation ancienne"³⁸⁵.

Comme vu précédemment, les compositions de terres répondent à un intérêt de la Couronne pour l'individualisation de la propriété et la stimulation de manière plus efficace de la rationalité agro-commerciale animée par le marché interne colonial, l'expansion de l'industrie minière et avec elle celle des villes. Au Pérou on les attribue en particulier au vice-roi du Pérou Hurtado de Mendoza, qui en 1591 est chargé de faire exécuter l'Ordonnance royale en la matière. De manière parallèle, l'autorité est également chargée d'*"inciter les gens résidant sur les terres sans habitants propres, ni titres ni bénéfices, à aller peupler Charcas et Atacama, car sur cent quatre-vingt lieues on ne trouve pas de village d'espagnols. Qu'on leur promette des récompenses, pour chaque fois qu'il y aura le passage et le commerce sûrs, en plus du fait que cette terre est bonne pour les vignes et que les gens les planteraient et vivraient là-bas de bonne volonté"*³⁸⁶.

Par cette action la Couronne décide de soumettre aux enchères les terres restituées, pour qu'ainsi les nouveaux propriétaires participent également aux dépenses royales engendrées par les coûts élevés générés par le mouvement transocéanique entre l'Amérique et la péninsule, mais aussi par les conflits noués avec l'Angleterre³⁸⁷. Cette structure d'accaparement se distingue à l'évidence de l'appropriation "pure et simple" de la période précédente, pendant laquelle les espagnols installaient leurs industries dans les villages indigènes et, profitant du

³⁸⁵ Glave, L. 'Propiedad de la tierra, agricultura y comercio', op. cit., p. 352-353.

³⁸⁶ Cappa, R. *Estudios críticos acerca de la dominación española en América*. Parte Tercera, Industria agrícola-pecuaria que continúa con la materia y se coteja el estado agrícola de las Colonias con el de la Metrópoli, Madrid, Librería Católica de Gregorio del Amo, 1890, p. 31.

³⁸⁷ Glave, L. 'Propiedad de la tierra, agricultura y comercio', op. cit.

statut de supériorité que leur conférait la politique espagnole, accaparaient les terres, les produits et les services issus de la force de travail humaine et animale³⁸⁸. On en a un exemple pour la région sur laquelle nous nous approfondirons dans les pages suivantes, avec l'un des premiers *encomenderos* de Tarapacá, Geronimo de Villegas, qui après avoir reçu en 1548 à Cuzco l'*encomienda* appartenant précédemment à Martinez de Vegazo (premier *encomendero* de Tarapacá, qui l'avait lui-même reçue de Francisco Pizarro en 1540), a dispersé plus de deux cent cinquante bovins, mille chèvres, deux cent moutons et un nombre indéterminé de porc entre les différentes vallées indigènes qui composaient son *encomienda*³⁸⁹.

Les compositions de terre d'une façon ou d'une autre constituent également une mesure visant à fournir une plus grande sécurité aux cultures espagnoles, surtout sur des terrains âpres, désolés et discontinus, mais situés stratégiquement par rapport aux routes et aux espaces commerciaux. Par exemple, en 1643 le fonctionnaire Diego de Banos y Sotomayor, rapporteur de l'Audiencia Real de Lima, est envoyé pour contrôler le Corregimiento d'Arica par le comte Chinchon. Dans le document paliographé et présenté par Hidalgo (1990), on voit comment Banos y Sotomayor applique la composition de terres dans une infinité de vallées et d'oasis du désert d'ancienne tradition indigène, comprenant également des abris pour le bétail, des routes et sentiers, un réseau de tunnels, etc. Au milieu du processus de composition de terres de Banos y Sotomayor, il est sollicité en 1643 que soient démarquées les limites des terres de l'indigène Francisca Chaqui, récemment décédée, pour faire valoir ses droits. Le notable et habitant d'Arica Juan de Laraigotia s'oppose alors à cette opération, argumentant que bien que ces terres aient appartenues aux "pères et ancêtres" de Francisca Chaqui, il les a lui-même cultivées de luzerne, d'oliviers et d'arbres fruitiers, point retenu pour que les terres en question soient "composées" en faveur de Laraigotia pour 500 pesos en argent comptant. Les terres se situent dans le secteur des plaines d'Ocurica, à l'intérieur d'Arica, et avaient attiré depuis longtemps

³⁸⁸ Piel, J. *Capitalismo agrario*, op. cit., p. 94.

³⁸⁹ Villalobos, S. *La economía de un desierto. Tarapacá durante la colonia*, Santiago, Nueva Universidad, p. 112.

l'intérêt des premiers espagnols implantés dans la vallée d'Azapa du fait de leur emplacement stratégique sur le chemin royal (Arica-Potosí), de la disponibilité permanente en eau, de la main-d'œuvre indigène et de sa proximité par rapport au port³⁹⁰.

Les extensions "composées" étaient loin d'être mineures: à titre d'exemple, un fermier nommé Antonio Gamarra a ainsi "acheté les terres depuis le chemin de Tarapacá jusqu'à la mer" pour 200 pesos (entre le village de Tarapacá et le port d'Iquique la distance est d'environ 100 kms). Les compositions de champs de luzerne sont elles aussi fréquentes, comme celle du fermier Diego de Carbajal, qui a "composé" le champ de luzerne qu'il exploitait près de la zone de San Francisco pour 300 pesos. Un autre champ de luzerne appartenant au majordome de l'Eglise Manuel Rodriguez a été "composé", ainsi que le moulin qu'il conservait à Chacalluta pour 50 pesos. Le couvent de la Merced de Arica a pour sa part "composé" le champ de luzerne qu'il exploitait à Tacna pour 250 pesos. Le majordome de l'Eglise Diego de Armento a également "composé" son champ de luzerne pour 300 pesos, et Miguel de Arana a acheté quatre segments de vignes appartenant aux indiens pour 350 pesos, ainsi qu'une parcelle de champ de luzerne à Locumba³⁹¹. D'autre part, plusieurs compositions ont été réalisées dans le secteur de Tarapacá en 1781, le fermier Matias Gonzalez se présentant au Caisses royales d'Arica, en payant 25 pesos pour un champ de luzerne à Tilivica, ou encore un autre propriétaire espagnol nommé Valentin de la Fuente payant 25 pesos pour un champ dans la vallée désertique de Tarapacá³⁹².

Les abus et les concentrations de terres de la part des autorités espagnoles ont été transversales aux agents du pouvoir colonial. Vers 1620, par exemple, les indiens de Tarapacá demandent à être représentés contre le curé du village, celui-ci organisant les partages de terrain et s'octroyant les bénéfices de larges extentions au détriment de la reproduction familiale indigène, en forçant les fils des indigènes

³⁹⁰ Hidalgo, J. *Historia andina en Chile*, op. cit., p. 465.

³⁹¹ Hidalgo, J. et al. 'Composición de tierras en el Corregimiento', op. cit.

³⁹² Villalobos, S. *La economía de un desierto*, op. cit., p. 75.

tributaires à travailler sur ses propres plantations et fermes, accaparant de plus les rares ressources en eau existant dans ces villages désertiques. Le clerc accusé se nommait Malchor Maldonado, et était interpellé pour *"avoir divisé en deux cette mission et comme cette mission n'a pas de sinode il a pris aux indiens les meilleures terres de la vallée et en les cultivant pour lui il a créé une grande plantation, ce qu'il a fait de sa puissante main de Père et contre leur volonté. Il les oppresse pour qu'ils la travaillent sans les payer aucunement et ramenant de jeunes hommes et jeunes filles de tous les villages qui sont éloignés de plus de dix lieues pour qu'ils l'irriguent et gardent ces fermes, ce pourquoi ils ne peuvent se rendre à celle de leurs pères, qui se voyant ainsi opprésés et affligés ont pour beaucoup d'entre eux fui car ils n'avaient pas de terre à cultiver, et celles qu'ils ont planté n'ont personne pour les exploiter du fait que leurs fils leur ont été enlevés et que l'eau est rare dans cette vallée"*³⁹³.

D'autre part, lors d'une visite réalisée par l'évêque d'Arequipa, celui-ci constate l'abus commis par les *corregidores* qui n'ont pas seulement accaparé les terres des indiens et soumis leur force de travail au bénéfice exclusif des autorités, mais aussi, en conséquence de la situation libéralisée dans laquelle se trouvait déjà la terre, mis de grandes extensions de ces terres en vente aux plus offrants; *"dans la province de Tarapacá avec les missions de Camina et Pica et ses annexes le corregidor a coutume de mettre en vente ces propriétés à qui donnera le plus pour elles, et les propriétaires pour obtenir l'argent de la vente et se satisfaire causent et ne manquent pas de causer de très grands dommages et offenses aux indiens, et bien que cela soit considéré comme ordinaire dans tous les corregimientos et plus encore dans ceux qui reçoivent des bien d'Espagne c'est dans la province de Tarapacá où cet abus sur le propriétaire est le plus installé avec le plus d'excès, devant payer au corregidor trois mille pesos de la vente de ce titre, et cette province étant très pauvre en fruits car ce ne sont que des grèves et des collines de sel et de pierres, le propriétaire pour avoir de quoi payer la vente de sa terre va inévitablement harceler les indiens dans leurs affaires et convois et leur causer*

³⁹³ 'Representación de los indios de Tarapacá contra el cura, 1620. Copia de una provision que despacha la Audiencia de Lima contra el cura de Tarapacá sobre algunos excesos que le imputan sin dar parte a su Obispo ni a juez eclesiástico alguno, 6-dic-1621'. Hidalgo, J. *Historia andina en Chile*, op. cit., p. 162.

d'autres peines et offenses comme leur prendre à moindre prix les poules et les aliments qu'ils ont et les faire travailler dans les plantations qu'ils ont pour leurs animaux sans payer aux indiens leur travail"³⁹⁴.

La situation détaillée précédemment apparaît de façon claire et explicite dans le prologue du mémoire de gouvernement du vice-roi Amar y Junyent réalisé par Feijoo de Sosa (1719-1791), où le *corregidor* indique clairement: *"les espagnols sont si maîtres des terres qu'ils ont besoin des misérables [indiens], qui en général vont chercher leurs moyens de subsistance dans des propriétés étrangères, se soumettant aux durs traitements de leurs maîtres pour sauver leur vie languissante. Il est vrai que quelques terres leur sont restées, mais celles-ci sont sauvages, marécageuses et difficiles à cultiver. Tous les villages d'indiens qui sont voisins de plantations d'espagnols ont communément fait l'expérience de cette disgrâce*"³⁹⁵.

A la suite des compositions de terres, la concentration "officialisée" de la terre entre des mains espagnoles ne s'est pas faite attendre dans la région désertique de Tarapacá, riche en mines mais particulièrement pauvre en pâturages et en terres irrigables. Celle-ci ne découle pas seulement d'une confiscation directe des terres indigènes de la part des espagnols, mais aussi du marché de ces mêmes terres qui s'est constitué après le processus de composition, notamment à travers la figure des cens (paiements annuels qui permettaient une grande flexibilité aux acheteurs). A titre d'exemple, au début du XVIII^e siècle on trouve des registres de ventes de vignes indigènes au propriétaire espagnol Cristobal Quiroga sous la forme d'un cens donnant aux vendeurs une rente annuelle de 300 pesos, toujours payée plusieurs dizaines d'années plus tard par les héritiers de Quiroga. Ou encore dans le village de Tarapacá, les indigènes vendent en 1699 un moulin communautaire au propriétaire Matias Escobar pour 5.400 pesos. Ce moulin est ensuite revendu à Juan de Vargas, un autre

³⁹⁴ 'Copia de Carta del obispo de Arequipa sobre los abusos cometidos por los corregidores de Arica con los indios (28 de marzo de 1637)'. Hidalgo, J. *Historia andina en Chile*, op. cit., p. 161.

³⁹⁵ 'Prologo respectivo a la ilustración de la relación de gobierno del excelentísimo señor virrey D. Manuel de Amat, por el D.D. Miguel Feijoo de Sosa'. Dans *Monumentos Literarios del Perú colectados por D. Guillermo del Río*, Lima, Imprenta de los huérfanos, 1812, p. 15-40.

propriétaire espagnol, qui à la fin du XVIII^e siècle (c'est-à-dire près d'un siècle plus tard), continue à payer une somme annuelle de 270 pesos. L'un des principaux entrepreneurs miniers de Tarapacá, Joseph Bacilio de la Fuente, a également agrandi son patrimoine territorial en achetant des terres indigènes par titres de cens³⁹⁶; de sorte que les mineurs sont aussi rapidement devenus des propriétaires terriens qui cherchaient à concentrer des propriétés dispersées dans différentes vallées indigènes, afin d'avoir ainsi accès à des ressources agraires et à des fourrages pour l'alimentation de leurs convois d'animaux et de leurs relations commerciales.

La particularité des terres agricoles de Tarapacá réside dans la dispersion de la propriété des principaux entrepreneurs de la région. Par exemple, le propriétaire déjà cité Joseph Bacilio de la Fuente concentrait ses propriétés agricoles entre les suivantes collines et vallées du désert³⁹⁷:

Vallée de Suca:

- Vigne de Suca, au paiement de San Isidro. 1.100 souches; 28 arbres fruitiers.
- Un *topo* (environ. 0,3 hectares actuels).
- Une vigne au paiement de San Marcos. 1880 souches.
- Une vigne au paiement de la Concepcion. 4103 souches. 26 arbres fruitiers.
- 24 souches au paiement de San Esteban et un champ de luzerne d'1 *topo*.
- 364 souches au paiement de San Antonio et un champ de luzerne de 2 *topos*.

Vallée de Tana ou Camiña:

- La vallée.
- Une parcelle de terre de 3 *fanegas* et demi.
- Un champ de luzerne d'1 *fanega*.
- Un *topo* de luzerne.

³⁹⁶ Villalobos, S. *La economía de un desierto*, op. cit., p. 72.

³⁹⁷ Données issues de Villalobos, S. *La economía de un desierto*, op. cit. p. 76 et pages suivantes.

- Une colline d'arbres hauts.
- Des terres cultivables.
- Terres de Chillaisa, 1 *fanega* et 50 *varas*.
- Une *fanega* et demi dans la zone de Saiña.
- Une parcelle de terre dans la zone de Saiña, de deux *topos* montagneux.

Vallée de Tiliviche

- Terre cultivable de plantes alimentaires et de luzerne, concentrées sur une *fanega* et demi et 28 *varas*.

Vallée de Retamilla

- Deux sortes de terre qui composent une *fanega* et un *topo* au paiement de Quifña.

Valle de Tarapacá

- Une parcelle de terre à Guarasiña, de huit *fanegas*.
- Une parcelle de terre de plantes alimentaires à Tilivilca.
- Une parcelle de terre de champ de luzerne jouxtant le village de Tarapacá.
- Une *fanega* et trois *topos* de terre dans la ferme "Caigua".

Oasis de Pica

- Grande vigne de la Chimba. 10.756 souches et 197 arbres fruitiers.
- Ferme de la Communauté 12.933 souches.
- Ferme de El Resbaladero. 12.821 souches et 38 arbres fruitiers.
- Ferme Miraflores. 3.049 souches et 86 arbres fruitiers.
- Ferme Jesús María. 11.759 souches et 98 arbres fruitiers.

Champs de Cancosa

-Terre et pâturage de deux lieues en circuit. Concernant ces terres de pâturages il faut signaler que Bacilio de la Fuente les a sollicité en 1738, en envoyant une requête directement au lieutenant du *corregidor* d'Arica, Bartolomé de Loayza y Valdés, qui était en outre son beau-père. L'entrepreneur sollicitait de l'officiel un total de deux lieues autour des "hauts de Pica", notamment dans la localité de Cancosa, traditionnellement occupée par des bergers indigènes. Dans cette requête, De la Fuente affirme que cela n'affectera par les indiens, puisque "les animaux que possèdent les naturels sont très peu nombreux et il y a beaucoup de champs". Pour les deux lieues demandées, le fermier propose de payer au Roi cinquante pesos en argent comptant, offre qu'il a ensuite dû doubler à cause qu'un deuxième intéressé ait proposé une somme plus importante que celle d'abord offerte par Bacilio de la Fuente. L'achat de ces terres a entraîné de sérieux conflits entre les communautés indigènes entourant les hauts de Pica et Llica (dans l'actuelle Bolivie) justement à cause de la rareté des zones de pâturage pour leurs animaux³⁹⁸. De plus, ces terres ont été par la suite vendues par les héritiers de Bacilio de la Fuente à sa mort, pour la somme de 600 pesos, c'est-à-dire pour une valeur six fois supérieure à celle payée par le fermier³⁹⁹.

³⁹⁸ Leur cacique, s'exprimant au nom de la communauté de Cariquima, argumentait ainsi par la voix d'un de ses représentants: "il y a trois ans de cela que, me trouvant moi Alberto Challapa comme Cacique de mon peuple, j'ai été agressé violemment par José Vilca, Cacique de Llica, avec trente naturels de sa communauté, armés de frondes, de sabres et de bâtons, avec le dessein de me dépouiller des terrains qui leur a semblé les meilleurs, me contraignant à céder par la force et par la résolution qu'ils ont manifesté de nous violenter. Au milieu du mois de Novembre de l'année passée nous avons été envahis une seconde fois par le lieutenant de Pedaneo de Llica, don Dionicio Vilca avec dix naturels qu'il a amené à son secours, alléguant qu'il était commissionné par Monsieur le sous-délégué de Lipes, pour nous dépouiller de ce terrain ce par quoi il a prétendu nous lire le contenu de sa commission, et comme celle-ci n'était pas signée du Jugement du md., il est clair que tout a été inventé par son ambition et arbitre pour nous dépouiller d'un autre terrain, ce à quoi ils sont parvenus, nous réduisant encore plus à notre misère, ces deux incursions ayant eu pour résultat de nous usurper une lieue de terrain à Santayle. Au Saladillo et à la borne nommée Calcalo, quatre lieues. A Taracollo, quatre lieues. Deux lieues pour l'endroit nommé Iso; et enfin à l'endroit nommé Monton de Arbol, deux lieues. Tous ces terrains ont toujours été pour Cariquima, que ce soit les pâturages pour nos animaux, ou les cultures pour nos plantes, ce que nous ferons valoir par un rapport d'assignation des bornes et des limites que nous conservons faisant référence à des ordres écrits depuis le temps où ces Royaumes étaient gouvernés par Son Excellence le Señor don Francisco de Toledo" (Paz Soldán, M. *Verdaderos Límites entre el Perú y Bolivia*, Lima, Imprenta Liberal, número 12, 1878, p. 63 [Anexo Documentos Inéditos]).

³⁹⁹ Villalobos, S. *La economía de un desierto*, op. cit. p. 90.

Le système de propriété étant fortement articulé avec les structures parentales, les propriétés de Bacilio de la Fuente ont été placées des années plus tard sous le contrôle de son gendre, don Felipe José Gandarillas, qui avait reçu de la part de son épouse Juana Liberata de la Fuente (fille du propriétaire) près de 11 *fanegas* de terres de culture et de champs de luzerne, en plus de 7.471 souches, qu'il louait en 1784 à Juan Tomas Rodriguez pour une somme de 1.300 pesos annuels payés en argent comptant, par un accord qui comprenait également l'entretien et la production de la totalité des terres louées.

Un autre fermier influent de la région, Matias Gonzalez Cossio, concentrait pour sa part de larges étendues de champs de luzerne dans la vallée de Tarapacá:

-Plantation de luzerne à Tilivilca avec une étendue de 10 à 11 *topos*. Etaient également considérées comme faisant partie de cette propriété une parcelle de terre séparée par d'autres propriétés, ainsi qu'une autre parcelle de terre traversée par le chemin royal.

-Plantation de luzerne d'Amalo, plus haut que Tarapacá, où il concentrait une étendue de 12 *topos*, un potager et deux champs de moindre valeurs.

-Une parcelle de terre de cultures alimentaires à côté du moulin

-Une autre parcelle de terre de cultures alimentaires à côté des moulins.

-Une autre petite parcelle de terre à côté des moulins.

-Une autre parcelle de terre cultivée avec de la luzerne à Poroma.

-Une autre parcelle de terre pour construire un nouveau moulin.

-Un champ de luzerne à Laonsana.

-Une parcelle pour planter du maïs à Laonsana, de "deux *collos*" de superficie.

Une grande partie des propriétés de Gonzalez Cossio est constituée par un ensemble de terrains dispersés, ce qui correspond à une stratégie de composition réalisée tant par le fermier au fil du temps que par les propriétaires espagnols qui

l'ont précédé. Cossio augmente à son tour ses propriétés agraires en même temps qu'il augmente ses possessions dans les mines de Huantajaya, Santa Rosa et Chijlla, entre autres. Ainsi la plantation de luzerne de Tilivica a été constituée par la concentration de plusieurs terres de la Couronne initialement acquises par Juan de la Fuente en 1760. En passant aux mains de Gonzalez Cossio, celui-ci s'est chargé d'augmenter la taille de la propriété en y intégrant six terrains voisins qui ont été achetés à différents propriétaires. Le champ de luzerne d'Amalo a quant à lui été constitué grâce à l'acquisition progressive de neuf champs de taille inférieure. Cette plantation s'est à son tour agrandie par l'achat de plusieurs propriétés situées dans la même vallée, provenant d'anciens propriétaires indigènes ou métis. Il a ainsi payé aux indiens Bernardo et Pedro Quispe 56 pesos pour un terrain à Laonsana, comme il l'a fait avec José Chimapa. La plantation a également été agrandie par un terrain d'Ambrosio Morales, et par quinze parcelles achetées à Clara Quiroga⁴⁰⁰.

Ces grandes propriétés contrastent avec les petites fermes et les fragments de terre indigène comme celles de Salvador Calpa, qui ne possédait qu'un champ de luzerne dans la zone d'"el Callejon" et d'autre "petits morceaux" de terre cultivée dans ses fermes de *Guaiguaiane*, *Panaocollo* et *el tambo*. A la mort de Calpa sa fille hérite des terres, mais celles-ci sont exploitées pendant dix-sept ans par son administrateur, appelé Gaspar Ocsa. La fille de Calpa épouse ensuite l'indigène Andrés Chacama, qui réclame à Ocsa un paiement en argent pour l'ensemble des années d'usufruit des terres originelles de Calpa. La somme pour cette quantité de temps "atteignait" 1.326 pesos, qui apparaissent dérisoires comparées au paiement annuel de 1.300 pesos mentionné précédemment pour la location des terres de la famille Bacilio de la Fuente, et qui mettent en évidence la totale disparité entre les patrimoines territoriaux espagnol et indigène dans le Tarapacá colonial, concernant leur superficie et rentabilité. C'est ce que montre également la *fanega* et demi de terre possédée par don Juan Garcia, cacique de la petite localité de Chiapa, qui devait de plus la défendre

⁴⁰⁰ Villalobos, S. *La economía de un desierto*, op. cit. p. 78.

bec et ongle en justifiant sa possession depuis des temps immémoriaux face à l'appétit des propriétaires⁴⁰¹.

Concernant la production de vignes et l'élaboration de vin et d'eau de vie par les fermiers, notamment sur les terres situées dans les oasis de Pica et Matilla, la plupart des cruches non vendues à Tarapacá et en Atacama étaient vendues sur les marchés de Lima, d'Arequipa et dans les mines de Lipez et de Potosí, où elles étaient transportées par des convois dirigés par les fermiers eux-mêmes. Selon Bermúdez⁴⁰², la production de vin atteignait les 15.000 cruches annuelles, dont une partie commence à être commercialisée au début du XVIII^e siècle grâce aux marchés miniers qui se consolident dans la région de Tarapacá, notamment ceux de Huantajaya, Santa Rosa, Challacollo, Chijlla, Collahuasi, Pereyra et Yabricoya, entre autres.

3.3. Des champs de luzerne pour des "champs d'argent": fourrage et développement des Bourbon dans les mines de Tarapacá

Depuis le début du XVIII^e siècle, la mine de Huantajaya s'est érigée en l'une des plus importantes sources d'argent de l'économie du vice-royaume, atteignant une production de près de 10% du total. Bien que ses filons et ses "pommes" d'argent - déjà connues depuis l'époque précolombienne, comme éventuelle "mine de l'Inca"- aient été exploités au milieu du XVI^e siècle par les premiers *encomenderos* de Tarapacá (le filon de "San Simon"), la période comprise entre 1718 et 1746 est celle qui correspond à sa plus grande célébrité⁴⁰³. Sa redécouverte a entraîné l'arrivée de milliers d'habitants et de travailleurs parallèlement à celle d'influents fermiers mineurs, qui creusent la concentration des rares terres agricoles de la région par

⁴⁰¹ *Ibidem*, p. 82.

⁴⁰² Bermúdez, O. *El oasis de Pica y sus nexos regionales*, Arica, Universidad de Tarapacá, 1987, p. 25.

⁴⁰³ Hidalgo, R. Historia resumida de Tarapacá, 1988, *Revista Camanchaca* n°7, p. 3-7; Gavira, M. 'Producción de plata en el mineral de San Agustín de Huantajaya (Chile) 1750-1804', 2005, *Chungara, Revista de Antropología* n°37(1), p. 37-57; Mukerjee, A. 'La negociación de un compromiso: la mita de las minas de plata de San Agustín de Huantajaya, Tarapacá, Perú (1756-1766)', 2008, *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 37(1), p. 217-225.

l'accaparement des rares espaces irrigables situés vers l'intérieur des vallées descendantes des Andes de Tarapacá.

La mine est redécouverte en 1680, lorsqu'un indigène de Tarapacá au service du maître de camp Juan de Loayza l'informe de l'existence d'une mine avec d'abondants dépôts d'argent sur les collines en direction de la côte. Bien que les premiers travaux de sa redécouverte ne découlent pas de cet évènement, ils ont bien lieu à partir de 1718, lorsque le lieutenant-général et célèbre fermier viticulteur de Tarapacá Bartolomé Luis de Loayza reprend l'entreprise commencée par son père au moyen de techniques assez primitives, consistant essentiellement dans la recherche et l'extraction de morceaux d'argent pur (les fameuses "pommes"), qui étaient ensuite fondues. Cette technique suit son cours jusqu'à la découverte d'un filon d'argent stable, évènement qui va entraîner la fondation d'une compagnie exploitante dirigée par Loayza et par le Comte de San Isidro, membre d'une famille influente de Lima consacrée au commerce minier et agricole⁴⁰⁴. A la même période, le fermier Joseph Bacilio de la Fuente acquiert la concession de plusieurs mines à Huantajaya, découvrant de nouveaux filons abondants qu'il inscrit en sa faveur.

Selon Alejandro Bertrand, comme il le décrit un siècle plus tard, la mine de Huantajaya offre à ses premiers exploitants des morceaux d'argent atteignant une pureté supérieure à 50%. En 1750, selon ce même ingénieur, l'on trouve dans la mine un morceau d'argent quasiment pur, avec une tranche d'or de deux centimètres d'épaisseur. De la même manière, l'on trouve en 1758 une "pomme" d'argent pesant près de 363 kilos, et en 1789 une autre pesant au moins 92 kilos. Cette information est également corroborée par Guillermo Billingham, qui affirme qu'en 1729 une "pomme" d'argent est envoyée en Espagne pesant 800 livres. La mine acquiert une telle célébrité que même Von Humboldt la visite à la fin du siècle, et il calcule que la

⁴⁰⁴ Bermúdez, O. *El oasis de Pica*, op. cit.

mine a produit jusqu'au jour de sa visite une somme approchant les trente-six millions de livres sterling⁴⁰⁵.

Dans les années 1770 a également lieu la découverte de la mine d'argent et de plomb de Challacollo, à l'entrée de la vallée de Huatacondo (au sud de Pica), attribuée aux mineurs Gabriel de Soto et Domingo Almonte. Ils sont rapidement rejoints par une longue série de marchands installés dans les oasis de Pica, Matilla, Tarapacá, etc. La découverte de cette mine en particulier s'est accompagnée du besoin d'une implantation agricole et d'élevage qui permette la production et la distribution d'eau, de fourrages, d'aliments et de force de travail animal, la vallée indigène de la pré-cordillère constituant le lieu choisi par Almonte pour s'établir avec sa famille et exploiter la mine⁴⁰⁶.

Depuis le XVIII^e siècle, les terres agricoles de la région étaient déjà destinées en majorité à la culture de la luzerne, dans les plantations, les petites propriétés indigènes et les "fermes non irriguées" de la pampa, méthodologie indigène d'irrigation par capillarité dans les zones désertiques et de *salinas* connues pendant la période coloniale comme *mahanas*, *huachagues* ou *chacras hundidas*⁴⁰⁷. Cela s'explique par le besoin de nourrir le bétail utilisé pour transporter les minerais et les aliments dans une région dépendante du commerce inter-régional, reliant de façon transversale les terres des espaces des hauts plateaux et des montagnes, les filons de Huantajaya et les ports du Pacifique. L'adaptation facile de la luzerne aux eaux salinisées de la région constitue un aspect qui contribue indéniablement à la propagation rapide du fourrage artificiel, point qui n'a jamais posé problème à cette plante. Parmi les principales propriétés on trouve celles déjà mentionnées d'"el Alfalfar" et d'"Alfalfar de Amalo" à Tilivica et Tarapacá, toutes deux appartenant au

⁴⁰⁵ Bertrand, A. *Departamento de Tarapacá. Aspecto general del terreno, su clima i producciones*, Santiago, Imprenta de la República, 1879, p. 12-13.

⁴⁰⁶ *Ibidem*, p. 38.

⁴⁰⁷ Denevan, W. *Cultivated Landscapes of Native Amazonia and the Andes*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 432p.; Larraín, H. 2011. *Pioneros alemanes en la pampa del Tamarugal: los inicios heroicos*. <http://eco-antropologia.blogspot.fr/2011/05/pioneros-alemanes-en-la-pampa-del.html>, site consulté le 20 mars 2020.

mineur Matias Gonzalez Cossio. Comme on l'a vu également, Joseph Bacilio de la Fuente, l'un des entrepreneurs les plus influents de la région, concentre des usines de mercure, des champs de luzerne, vignes et d'autres plantations à Suca, Camina, Tiliviche, Retamilla, Pica et Tarapacá, ainsi que deux lieues de circuit de champs et de pâturages à Cancosa⁴⁰⁸. A celles-ci s'ajoute la ferme fourragère de Joseph Vicentelo à Quillagua, nœud frontalier et interculturel qui a depuis lors orienté sa production essentiellement vers la culture de fourrages, de maïs et de caroubiers pour alimenter le bétail en provenance de La Plata et en direction des villes, des mines et des ports du désert, situation qui se prolonge au long du XIX^e siècle en se maintenant comme un important fournisseur de fourrages, tout comme la plupart de la campagne régionale, pour la postérieure industrie du salpêtre et l'industrie minière métallique des hautes Andes.

A partir du milieu du XVIII^e siècle, sous l'impulsion des Bourbon, une plus grande attention est concentrée sur la mine de Huantajaya en vue de développer sa production. Augurée comme la "Potosí de Tarapacá", du fait de ses antécédents sur la pureté et la taille de ses "pommes", la mine est peu à peu considérée comme un *champ d'argent* onirique au milieu du désert de Tarapacá⁴⁰⁹. L'hostilité de son milieu géographique, la rareté de l'eau, la dispersion des filons et l'existence d'une population indigène non totalement réduite à la civilité ont conduit à ce que Huantajaya et la province naissante de Tarapacá soient des espaces qui, aux yeux des autorités, nécessitent une rationalisation de l'entreprise minière, une consolidation du commerce inter-régional et la sédentarisation définitive de sa population, qui selon son premier gouverneur était composée de *"gens aussi idolâtres aujourd'hui qu'avant d'être conquis"*⁴¹⁰.

⁴⁰⁸ Núñez, L. 'L'évolution millénaire d'une vallée: peuplement et ressources à Tarapacá', 1978, *Annales* N°33(5), p. 906-920.

⁴⁰⁹ Platt et al. *Qaraqara-Charka*, op. cit.; Hidalgo, J. 'Civilización y fomento: la descripción de Tarapacá de Antonio O'Brien, 1765', 2009 *Chungara* n°41(1), p. 5-44.

⁴¹⁰ O'Brien, A. 1765. 'Descripción del partido de Tarapacá en la jurisdicción del Corregimiento de la Ciudad de San Marcos de Arica; escrita de orden del Excelentísimo Señor Don Manuel de Amay y Junient'. Dans Hidalgo, J. *Historia andina en Chile*, op. cit., p. 359.

Pâturages, eau et charbon étaient fournis par des agriculteurs indigènes de l'intérieur et par les mineurs eux-mêmes devenus fermiers de la province; alors que d'autres marchandises comme le piment, la viande séchée, les farines, le suif et la cire étaient fournies par les convois de Tacna, Lipez, Atacama et Tucumán. Malgré la production de *"beaucoup de luzerne, quelques fruit et légumes"*⁴¹¹, la production agricole de la pré-cordillère était réduite et la mine ne parvenait pas à être intégralement approvisionnée par la région, ce qui augmentait considérablement les coûts de son exploitation. En ce qui concerne l'approvisionnement en viande, en plus du bétail pourvu par les fermiers et les indigènes des oasis de l'intérieur de Tarapacá, il faut ajouter celui provenant de convois de communautés indigènes de Llica (dans l'actuelle Bolivie), qui conservaient leurs circuits d'échanges traditionnels avec la pré-cordillère et le désert de Tarapacá, mais désormais compris dans un contexte mercantile commercial.

Cette situation a été rapportée par l'intendant de Potosí, Juan del Pino Manrique, qui affirmait à propos des indigènes de Lipez: *"le troc, l'échange et la vente de lamas, qu'ils élèvent en grands troupeaux, leur fournit ainsi une rente, par le soin avec lequel ils les conduisent à la mine de Guantajaya, et à la Colonie de Tarapacá de l'intendance d'Arequipa, par leur faible nombre pour tout comestible"*⁴¹². D'autre part, selon le premier gouverneur de la province, la mine était également approvisionnée en bétail et en marchandises provenant du Chili, de Lima, de Buenos Aires et du Tucumán, par *"des convois descendant avec des mules, des vêtements, de la coca, de l'herbe et d'autres effets pour les échanger à Marcos, qui est le marché le plus régulier qu'ils ont coutume de faire"*⁴¹³.

⁴¹¹ O'Brien, A. 'Descripción del Partido de Tarapacá'. Dans Hidalgo, J. 'Civilización y fomento', op. cit., p. 21.

⁴¹² Del Pino Manrique, J. Descripción de la villa de Potosí y de los partidos sujetos a su intendencia (1787). De Angelis, P. *Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del río de la Plata*, Tomo II, Buenos Aires, Imprenta del Estado, 1837, p. 17.

⁴¹³ O'Brien, A. 'Descripción del partido de Tarapacá' op. cit. Dans Hidalgo, J. 'Civilización y fomento', op. cit., pág. 32.

Antonio O'Brien arrive à Tarapacá en 1764 en tant qu'*alcalde mayor* et contrôleur sous mandat du vice-roi Manuel de Amat y Junyent, avec l'ordre de rédiger une description des mines, de l'agriculture et de la population d'un territoire qui, tout comme la région voisine d'Atacama, représentaient une sorte d'angle mort de l'autorité coloniale. O'Brien devient lui-même gouverneur de Tarapacá (la province dépendant auparavant d'un sous-lieutenant du *corregidor* désigné par le titulaire à Arica), et pendant son mandat la province se développe de manière indépendante d'Arica, ville à laquelle elle était soumise jusqu'en 1768.

D'autre part, un projet de développement et d'irrigation est lancé à la suite de ses recherches et propositions, qui vise à transformer la nouvelle province en un grenier permanent de fourrages et d'aliments articulé à l'axe minier de l'ère coloniale tardive du début et du milieu du XVIII^e siècle. Sous l'impulsion des Bourbon, O'Brien a pour objectif non seulement de développer l'exploitation minière dans la province, et par ce biais d'intensifier le commerce local, provincial et inter-régional, mais aussi de "civiliser" les populations indigènes qui se trouvaient éloignées des villes espagnoles et dispersées dans les différentes vallées désertiques. A la mine de Huantajaya s'ajoutaient celles de Chanabaya, Pereyra ou Ujina, Chixlla, Paguanta, Yabricolla, Challacollo et d'autres qui conduisaient le gouverneur à aduler la nature minière de la province, considérant que *"ce Territoire est grandement riche en filons infinis de tous les métaux, et de pierres-aimants (...) et pourrait devenir la Province la plus riche de ces royaumes, si elle avait le développement et les Gens dont elle a besoin"*⁴¹⁴. La province comptait quatre paroisses, regroupant des milliers d'indiens tributaires et de nombreux *zambos*, métis et *cholos*. En ce qui concerne les premiers en particulier, le gouverneur estime qu'ils ne se consacraient que faiblement aux travaux miniers et industriels, d'où le besoin de les "réduire à la civilité" et de développer en eux un esprit industriel qui parvienne à tirer profit des ressources minérales métalliques et non métalliques (guano, sels, nitrates, etc.), agricoles, forestières et minières de la région. A l'époque, la masse travailleuse indigène de Huantajaya était selon O'Brien

⁴¹⁴ *Ibidem*, p. 22.

composée essentiellement de travailleurs libres non soumis au système d'assujettissement propre à l'appareil colonial (*mita*), et qui par conséquent se rendaient au travail quand ils le désiraient, travaillaient pendant la durée qui leur convenait et rentraient chez eux quand eux-mêmes le décidaient.

La division du territoire observée par O'Brien consistait dans les quatre paroisses et leurs annexes et villages respectifs, en plus d'un grand nombre de lieux situés tant sur la côte, le désert, les vallées et sur les hautes terres de la cordillère andine. Les principales vallées et villages notées par le contrôleur étaient:

-Tarapacá: Guarasiña, Tilibilca, Guaviña, Mamiña, Iquiuca, Parca, Macaya et Noasa, Mienral de Guantajaya et le port d'Yqueyque.

-Camiña: Chiapa, Sotoca, Isluga, Cariquima, Miñimiña, Cara et Pisagua.

-Pica: Matilla, Chipana, Guatacondo, Capuna, Biquintipa, Miño, Quillagua, la mine d'Ujina, Chixlla et les ports de pêche de la côte.

-Sibaya: Limaxsiña, Usmagama, Sipisa, Mocha, Guasquiña.

En se fondant sur des voyages effectués dans la pampa, sur des expériences précédentes ainsi que sur des récits des habitants indigènes de l'intérieur⁴¹⁵, il

⁴¹⁵ Le facteur de Potosí Juan Lozano Machuca semble avoir commenté ces actions à une période plus ancienne dans une lettre dirigée au vice-roi du Pérou, Martín Enriquez. Dans la communication "Que da cuenta de las cosas de aquella villa (Potosí) y de las minas de los Lipas" de 1581, il informe des tentatives des incas ainsi que du premier *encomendero* de Tarapacá, Lucas Martínez de Vegazo, d'irriguer la *pampa* de Tarapacá en captant les sources d'eau de la cordillère. Etant donné le faible nombre d'espagnols à cette époque, Lozano Machuca propose également l'implantation de deux ou trois villages d'espagnols, ainsi que de placer les indigènes des vallées et des zones adjacentes dans des réductions, ceux-ci devant sous la domination de l'appareil colonial exécuter ces travaux: "*Et l'Inca a tenté de détourner le fleuve de Mauri, qui est sur la cordillère, dans la vallée de l'algarrobal, qui est à côté de Tarapacá et à cinq lieues de la colline qu'ils nomment Asino, où l'Inca et Lucas Martín Begasso ont labouré. Et Pedro Sande a labouré et l'a vu de ses yeux, et l'Inca a tâché de détourner ce fleuve sur l'algarrobal et pour cela il a brisé sept lieues de terre et il l'a laissé tel que lorsque les espagnols sont entrés sur cette terre, et il reste à briser un quart de lieue de la cordillère, qui pourra être brisé et ouvert au coût de six mille pesos et ce serait d'un très grand effet de détourner ce fleuve pour cultiver les mines car elles*

propose l'utilisation et le transvasement des lagunes des hautes Andes de Lirima pour irriguer la pampa de Tamarugal (Yluga), de la même manière que les indigènes utilisaient depuis l'époque pré-coloniale le ruissellement des eaux rémanentes de la cordillère⁴¹⁶. O'Brien décrit toute cette zone de pampa comme une *"une vaste terre vierge et déserte, et il n'y a aucun endroit en elle qui n'appartienne à sa Majesté (que Dieu garde)"*⁴¹⁷.

Tout cela exigeait des travaux hydrauliques importants, car les lagunes de Lirima se trouvent à environ 4.700 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la zone des hautes Andes de la cordillère de Tarapacá et à plus de 120 kilomètres en ligne droite de la pampa du Tamarugal, située au milieu du désert de Tarapacá. Malgré ces difficultés, O'Brien s'appuie non seulement sur les expériences indigènes antérieures de gestion hydraulique, mais aussi sur les informations qu'ils a reçues à propos de deux espagnols qui ont tenté d'utiliser les eaux des lagunes, l'un deux avec l'autorisation et le soutien du vice-roi Antonio Manso de Velasco (1745 et 1761). Cependant, aucun d'entre eux n'était parvenu à ses fins à cause de l'impossibilité d'obtenir la main-d'œuvre nécessaire, car les indigènes des vallées adjacentes refusaient catégoriquement de participer aux travaux, prétextant que ces lagunes abritaient des forces surnaturelles. En commentant les raisons ayant poussé ces deux espagnols à abandonner les travaux, O'Brien note que ceux-ci ont été délaissés en raison des *"augures que les indiens ont crus jusqu'à aujourd'hui et qui disaient ces*

sont très riches et ce sont des terres fertiles et abondantes en nourriture, et si l'on y déversait ce fleuve l'on pourrait peupler deux ou trois villages d'espagnols et réduire les indiens de ce district, car bien qu'il ait été ordonné de les réduire lors de la visite générale ils ne sont pas tous réduits et l'on pourrait sortir mille indiens de plus de ceux qui sont réduits, qui se cachent, et cette terre étant si peu peuplée d'espagnols l'on n'y a pas découvert les grandes richesses que l'Inca y cultivait. Et la répartition entre les héritiers de Lucas Martín Begasso est du ressort de la juridiction d'Arequipa et elle contient environ deux mille indiens aymaraes et plus de mille indiens uros dans ce district". (Casassas, J. M. 'Carta del Factor de Potosí Juan Lozano Machuca al Virrey del Perú don Martín Enríquez en que da cuenta de cosas de aquella villa y de las minas de los Lipas (año 1581)', 1992, *Estudios Atacameños n°10*, p. 30-34.

⁴¹⁶ Larraín, H. y Couyoumdjian, R. 'El plano de la Vallée de Tarapacá de don Antonio O'Brien. Su valor geográfico y socio-antropológico', 1975, *Norte Grande* 3-4(1), p. 329-257; Casassas, J.M. 'Carta del Factor de Potosí', op. cit.; Santoro, C., L. Nuñez, V. Standen, H. González, P. Marquet et A. Torres. 'Proyectos de irrigación y la fertilización del desierto', 1999, *Estudios Atacameños n°16*, p. 321-336.

⁴¹⁷ O'Brien, A. 'Descripción del Partido de Tarapacá'. Dans Hidalgo, *Civilización y fomento*, op. cit. p. 35.

*lagunes enchantées, engloutissant tout ceux qui allaient boire de leurs eaux et brûlant et détruisant toutes les herbes et plantes que l'on irrigait avec elles*⁴¹⁸.

Dans le but d'exécuter ces travaux, et avec une colérique obstination comparable à celle de Fitzcarraldo⁴¹⁹, l'officiel recourt alors aux différentes vallées de Tarapacá pour recruter des indigènes pour le conduire aux lagunes. Rien ne laissait supposer O'Brien qu'il serait confronté aux mêmes difficultés que ses prédécesseurs, auxquelles il répond avec la véhémence propre à son esprit illustré: *"lors de mon voyage ayant tâché d'amener avec moi deux indiens de chaque village afin de les détromper de leur opposition fondée sur des prétextes si frivoles et ridicules, et étant fatigué et fâché d'entendre tant d'absurdités, et voyant qu'ils ne voulaient pas se résoudre à avancer qu'elles que soient les raisons que je leur présentais, j'ai réduis mes raisons à des coups de bâton, par lesquels beaucoup ont fini par me suivre, en voyant les premiers avancer"*⁴²⁰. Une fois parvenu devant les lagunes, O'Brien assoiffé se trouve de nouveau confronté aux "augures" des indiens, auxquels il répond cette fois par des menaces. Au moment de briser la glace de la superficie et de boire l'eau avec deux de ses suivants métis, le *corregidor* tente de *"faire que les indiens boivent, ce que je n'ai pu réussir que jusqu'à-ce que feignant de jeter l'un d'eux dans la lagune ils boivent tous, avec autant de répugnance que s'ils allaient boire un breuvage très dangereux, mais après avoir goûté l'eau, qui est si bonne, comme jamais ils n'avaient imaginé, il s'en est trouvé qui ont bu sept verres d'eau d'affilée sans prononcer un mot"*⁴²¹.

⁴¹⁸ O'Brien, A. 1765. 'Descripción del Partido de Tarapacá en la Jurisdicción del Corregimiento de la Ciudad de San Marcos de Arica'. Dans Bermúdez, O. *Estudios de Antonio O'Brien sobre Tarapacá. Cartografía y labores administrativas 1763-1771*, Antofagasta, Ediciones Universitarias, 1975, p. 105 et suivantes [Annexe documentaire n°1].

⁴¹⁹ Personnage principal du film du même nom de Werner Herzog (1982), tourné en Amazonie péruvienne et situé dans le contexte de la fièvre du caoutchouc. Fitzcarraldo, ou Brian Sweeney Fitzgerald, incarné par Klaus Kinski, est un irlandais impulsif, furieux et obsédé par l'opéra qu'il espère construire dans les profondeurs de la jungle. La tâche implique de déplacer un énorme bateau sur la terre, traversant marais, montagnes et une jungle parsemée de bêtes et d'animaux sauvages d'une grande variété. Pour arriver à son "port" (le sommet d'un mont), il compte surtout sur la collaboration de la population indigène amazonique, constamment victime des accès de fureur de Fitzgerald.

⁴²⁰ O'Brien, A. 'descripción del partido de Tarapacá', op. cit., p. 106.

⁴²¹ Ibid.

O'Brien propose alors, au bénéfice de la raison, de regrouper la population indigène dispersée dans les vallées de l'intérieur et de les déplacer dans la pampa pour qu'ils développent une vie "chrétienne et civile" dans la condition de *mitayos*, remplacés dans les vallées par l'importation de vaches, de mules et de moutons au service de l'industrie minière et du commerce inter-régional. La population à laquelle pensait O'Brien a dû être importante, puisque d'après le Recensement de 1791 la population de Tarapacá était composée de 5.546 indigènes, 1.200 métis, 253 esclaves, 528 de caste libre et 536 espagnols⁴²². Les travaux devaient être financés essentiellement par les entrepreneurs des mines, par l'intermédiaire de l'apport des indigènes, en veillant à conserver les groupes de *mitayos* en nombre suffisant pour la réalisation des travaux. En compensation, O'Brien offrait des terrains agricoles dans la pampa, avec lesquels les indigènes pourraient en outre payer leurs tributssans délai.

En accord avec son esprit illustré, O'Brien soutient en outre que les principaux bénéficiaires du projet, en plus de l'avancée coloniale, seraient les indigènes eux-mêmes. Dans ce but, le gouverneur va peindre un tableau extrêmement précaire, pénible et erroné de l'agriculture indigène locale. Ainsi, en mentionnant un petit système de quais dans la vallée de Tarapacá, une technique indigène de culture assez généralisée dans tous les versants andins pour irriguer de manière échelonnée les collines, O'Brien affirme: *"sur le versant il font un étage en pierre de trois quarts de large, et en certains endroits d'une vare et demie, ou deux vares, si le dénivelé des montagnes le permet, sur ce premier étage ils en font un autre de la même largeur, et sur ce second ils font le troisième, et ils continuent jusqu'à occuper tout le morceau de terre ou qu'ils en soient empêchés par les nombreuses pierres de ces montagnes; une fois ces étages faits ils recueillent sur les montagnes et dans les vallées le sable et la terre qu'ils peuvent, et la mélangeant avec du guano ils remplissent les étages qu'ils ont fait avec quatre ou six doigts de terre chacun, et sur eux ils plantent leur blé et leur maïs en plaçant sur chaque étage une seule touffe de l'un ou de l'autre en largeur, et en longueur toutes celles qu'ils peuvent, et cela est tant de travail pour le pauvre indien de planter un*

⁴²² Billinghamurst, G. *La irrigación en Tarapacá*, Santiago, Imprenta y Librería Ercilla, 1893, 193p.

ou deux étages de graines, et de les arroser, et d'y mettre du guano, que ce sont sept ou huit mois de l'année qu'il passe sans pouvoir gagner un salaire ni s'occuper d'autre chose, en consommant plus d'eau sur cette mauvaise terre qu'il le ferait dans une grande plantation de bon terrain. Si le froid est rude le maïs gèle et si la terre tremble les étages s'effondrent, et le pauvre indien perd son travail, sa plantation et sa terre, et il ne lui reste pas de quoi payer le tribut qu'il doit. Si l'année est bonne, et qu'il ne lui a pas manqué d'eau, il récolte si peu de fruit que cela suffit à peine à sa subsistance, et pour acheter le guano, et payer les tributs, il a besoin de vendre la plupart de sa récolte; si elle est de maïs à trois pesos et demi la fanega, si elle est de blé à quatre et demi ou cinq s'il l'apporte chez celui qui l'achète, restant sans ce dont il a besoin pour se nourrir"⁴²³.

A cela on doit ajouter, selon O'Brien lui-même, les longs voyages que doivent réaliser les indigènes vers la côte pour s'approvisionner en guano, qui comme déjà indiqué est l'engrais issu de l'excrément d'oiseaux accumulé pendant des milliers d'années sur les îlots du Pacifique, notamment sur les côtes désertiques au sud d'Arica et de Tarapacá. De longs voyages de huit jours ou plus, le manque d'eau et de fourrages pendant la grande majorité du trajet, les animaux étouffant et dans une large mesure surexploités par les conditions de vie citées, tout cela fournissait d'autres arguments à O'Brien pour défendre l'installation dans le désert d'une sorte de "station-service" destinée à fournir les biens nécessaires pour ces voyages, les rendre moins exténuants et surtout plus rentables. En effet, selon le gouverneur, les indigènes étaient d'autre part écrasés par l'endettement chronique en mules découlant de la répartition du bétail orchestrée par l'appareil colonial; *"en plus du peu qu'il gagnent de leurs voyages, et du temps qu'ils passent à remplacer leurs mules lorsqu'elle meurent, ou qu'elles se blessent, de sorte qu'il arrive très régulièrement qu'ils se retrouvent sans mules avant d'avoir pu payer celles qui leur ont été distribuées ou qu'ils ont achetées"*⁴²⁴.

⁴²³ O'Brien, A. 1765. 'Explicación del proyecto que se propone para fertilizar el valle de Yluga, proveer de viveres el mineral de Guantajaya; medios para coadyubar a la ejecución de él, y utilidades que produciría su ejecución'. Hidalgo, J. *Historia Andina en Chile*, op. cit., p. 358 [Annexe 1].

⁴²⁴ *Ibidem*

S'ajoutent encore le manque de terres dont souffraient les indigènes, qui avait pour conséquence le paiement d'un tribut non seulement précaire mais aussi très intermittent, donnant lieu à la fuite d'indigènes vers des zones isolées de la pré-cordillère et de la cordillère de Tarapacá, y vivant fugitifs et malheureux; *"le manque de terres à cultiver et d'eau pour les irriguer sont la cause de nombreux et de considérables maux que subissent ces malheureux indiens tant pour le spirituel que pour le temporel, car se voyant sans terres pour se nourrir forcés de payer les tributs sans avoir de quoi, ils partent vers les vallées immédiates des montagnes ou des cordillères, où ils savent qu'ils peuvent trouver une quelconque poche d'eau et là s'installent huit, dix ou douze indiens, plantant ce qu'ils peuvent, passant une vie malheureuse, éloignés de tout enseignement et éducation; si l'un d'eux meurt, ses compagnons l'enterrent où bon leur semble. Si on les cherche on ne les trouve pas, et si une fois l'on trouve celui qu'on cherchait c'est pas hasard. Les curés ne savent rien d'eux, ni de leurs femmes ou de leurs enfants... tous ces indiens dont je parle vivent comme je l'ai dit, ils sont d'après l'opinion commune des idolâtres comme avant d'avoir été conquis"*⁴²⁵.

O'Brien se pose un objectif ambitieux et presque absurde: faire d'une pampa une vallée. Une transmutation sémantique et géographique qui implique évidemment des actions concrètes, surtout liées à la gestion socio-spatiale d'un territoire et à la rationalité hydrique. Pour cela, comme l'explique le gouverneur, il a "ajusté" avec les indigènes un stratagème visant à permettre que la quasi totalité des eaux d'irrigation soient détournées vers la pampa, sans l'intermédiaire d'une quelconque *bocatoma* ou canal local d'irrigation. Dans ce but, il s'accompagne d'un *Juge des eaux*, c'est-à-dire la personne désignée au niveau local pour gérer la distribution des eaux par rapport à la quantité et au temps. Les jours passant, et avec déjà des volumes considérables d'eau dans le désert, O'Brien affirme que le temps total que mettent les champs de luzerne des indiens à recevoir leur irrigation ne dépasse pas les six jours, c'est-à-dire une durée plus qu'acceptable étant donné les besoins en irrigation de ce fourrage. Ce résultat pousse O'Brien à proposer l'assèchement d'une seconde lagune, afin de doter

⁴²⁵ Hidalgo, J. *Historia Andina en Chile*, op. cit., p. 359.

de ressources en eau "perennes" tant les champs de luzerne des vallées que ceux qui couvriront plus tard les terres sableuses du désert.

"J'ai pu voir toute l'eau ensemble qui était beaucoup, et j'en ai été d'autant plus heureux et satisfait que les Sources de Tarapacá et de Guarasina s'étaient alors déjà asséchées, et par conséquent tous les champs de luzerne; et nous avons pu en seulement six jours que cette eau a dévalé dans les gorges jusque dans la vallée récupérer les champs de luzerne perdus (...) et c'est pourquoi je dis que même si nous ne parvenons pas à faire plus qu'à développer et à aider les Sources de la vallée, il faut utiliser les eaux de la Première lagune, considérant que si cette lagune est reliée aux Sources cela représentera par rapport aux raisons déjà mentionnées une augmentation d'eau perenne d'excellente qualité pour le bien commun de cette Province et plus encore si l'on les relie aux Sources qui forment la Seconde lagune"⁴²⁶.

Peu à peu, avant même l'exécution des travaux, O'Brien commence à parler de la "vallée" de Yluga, mettant notamment en avant la qualité de ses terres argileuses. Il décrit des forêts pleines d'arbres, de buissons et de genêts qui "poussent sans aucun besoin de les arroser". Il insiste d'autre part sur la maîtrise des techniques liées à la plantation de blé profitant des grandes avenues d'eau en provenance de la cordillère, qui "aidées de la brume" (*Camanchacas*), auraient permis la production de plus de cent trente deux *fanegas* avec seulement un semis et une irrigation (d'eau rémanente provenant des hautes terres). Tout cela permet au gouverneur de calculer l'irrigation de trente champs de différentes semences, lesquelles en un mois donneraient une récolte qui "quadrupliquerait" la production de la vallée dans son ensemble.

En ce qui concerne l'organisation de la main-d'œuvre et des coûts qui y sont associés, les mesures proposées par O'Brien sont les suivantes:

⁴²⁶ *Ibidem*, p. 360.

1) Que tous les peuples de la région de Tarapacá fournissent des *mitas* pour le travail, mais tout en conservant un pourcentage de *mitayos* dans les villages.

2) Que les indigènes soient pour leur travail récompensés par une portion de *terres du commun* dans la "vallée" de Yluga, afin de rendre véritablement effectif le paiement de leurs tributs et qu'il soit compatible avec leur assiduité aux journées de travail.

3) Envisager la suspension du tribut pour les indigènes participant aux travaux, seulement en considérant une équivalence totale ou partielle avec leurs journées de travail.

4) Inclure les marchands de la province avec un certain "temps" de travail (qui n'est pas nécessairement précisé).

5) Que les mineurs contribuent de la manière "qui convienne le mieux" (avec du capital) aux travaux.

6) Que les éleveurs de Pica et Matilla *qui ne soient pas indigènes* contribuent étant donné que "ce sont ceux qui bénéficient le plus (du commerce des mines et de l'agriculture) et ceux qui ont le plus grand besoin d'eau et de terres".

7) Que les terres vierges et inhabitées d'Yluga soient soumises au régime de revente avec l'eau nécessaire à leur irrigation, afin d'encourager la venue de nouveaux mineurs, fermiers et marchands dans la région.

8) Inclure les *sambos*, *mulatos* et les noirs dans un régime tributaire semblable à celui des indigènes, en leur fournissant des terres communes pour qu'ils les cultivent et qu'ils contribuent au développement de la région. O'Brien s'inspirait d'expériences précédentes à ce sujet, car des populations esclaves de la région contribuaient déjà en plantant de la luzerne et du maïs, bien qu'en petites quantités.

Pour cela, il était d'abord nécessaire de "recueillir" les indiens et de les forcer à changer de domicile, en remplaçant leurs "ranchs" nomades des vallées par une "véritable" maison dans le désert... *"Pour peupler la pampa, et que l'approvisionnement des Mines de Guantajaia soit assuré, je dis qu'il est très nécessaire de réunir et de recueillir non seulement les indiens qui comme je l'ai déjà dit vivent dispersés dans les nombreuses vallées de cette région (...) Même s'il semble que c'est causer préjudice aux indiens que de les sortir de leurs villages en les forçant à faire de nouvelles maisons, tout bien considéré on ne leur en cause nullement, car pour ce qui concerne leurs maisons, celles où ils vivent maintenant sont des ranchs en bois excepté quelques-uns de ceux du village de Sibaya, Guabina et Mocha qui eux ont quelques maisons en pierre séchée et plus rarement en brique, et certaines ne sont rien d'autre qu'une pièce très réduite, et une étable pour leurs mules ou ânes".* Grâce à tous ces travaux, *"l'on pourrait obtenir la réunion de tous ces indiens dispersés qui aujourd'hui sont totalement inutiles"*⁴²⁷.

Des milliers d'indigènes, de métis et d'esclaves africains verdissant le désert, payant leurs tributs en luzerne et en aliments et pourvoyant aux besoins de la mine de Huantajaya, tel était le tableau imaginé par l'esprit illustré du gouverneur, dans lequel il voyait les prémisses d'un "nouveau Potosí" au milieu du désert de Tarapacá", étant donné que *"cette province [de Potosí] n'est pas plus abondante ni plus riche en minerais que ne l'est celle-ci"*⁴²⁸.

Les travaux d'O'Brien et ses plans s'appuient sur la technique du relevé cartographique, qui permet l'élaboration du *Plan qui manifeste la Vallée ou Pampa de Yluga, dans le Domaine de Tarapacá, jurisdiction du Corregimiento de la ville de San Marcos de Arica* (conçu sur ordre du vice-roi Manuel Amat y Junyent), lequel indique non seulement l'emplacement et les dimensions de la pampa à irriguer de manière

⁴²⁷ *Ibidem*, p. 363-364.

⁴²⁸ O'Brien, A. 'Explicacion del proyecto que se propone para fertilizar el valle de Iluga, proveer de viveres al mineral de Guantajaya; medios para coadyubar a la execucion de él y utilidades que produciría su execucion'. Dans Hidalgo, J. Proyectos coloniales inéditos de riego del desierto: Azapa (Cabildo de Arica, 1619); Pampa Iluga (O'Brien, 1765) y Tarapacá (Mendíbal, 1807), 1985, *Revista Chungara* n°14, p. 195[Annexe 1].

systematique et permanente, mais aussi la quantite de routes et de sentiers qui la traversent, ainsi que les principales vallees, villages et fermes.

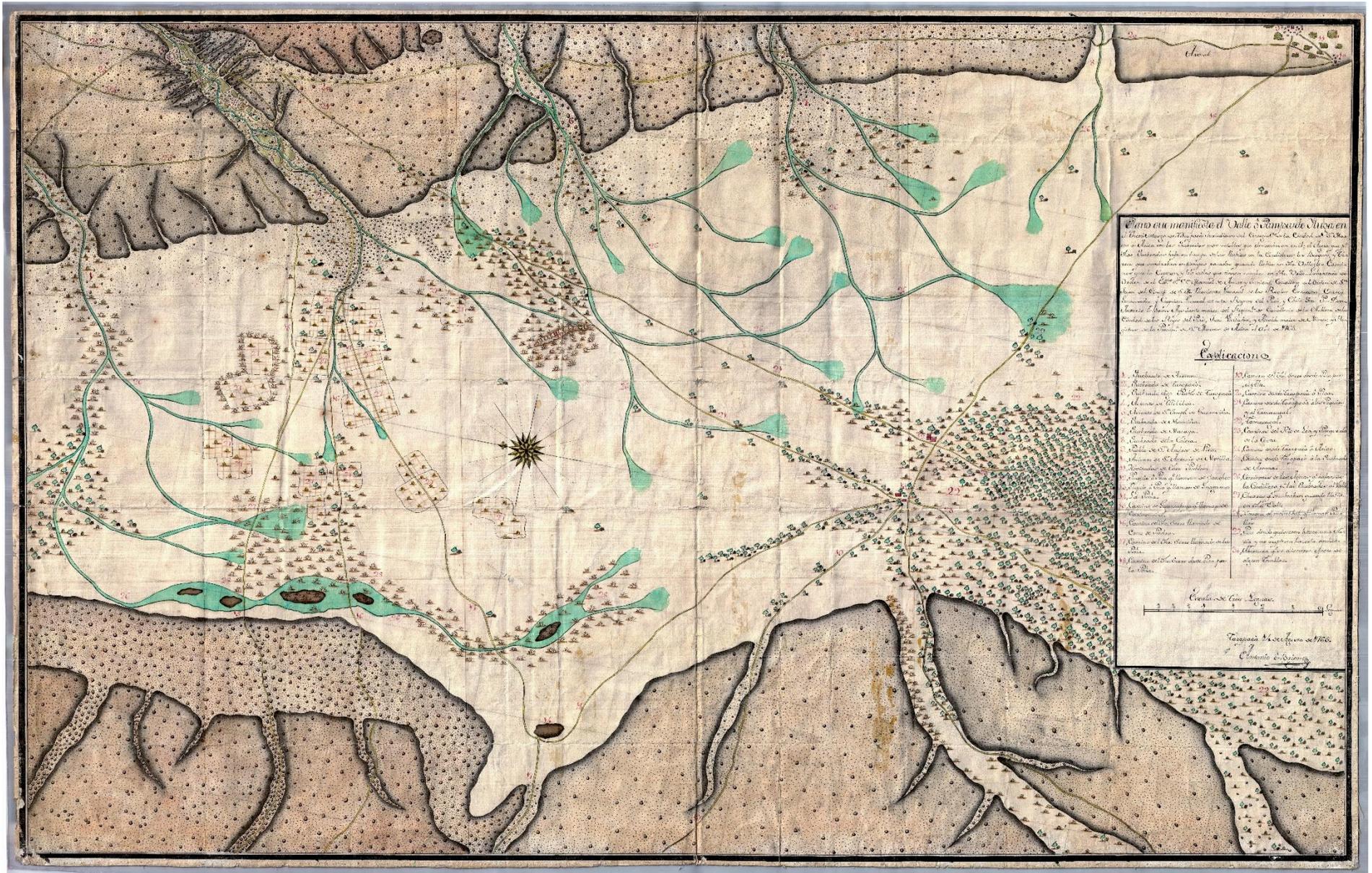


Image 15. Plan qui manifeste la Vallée ou Pampa de Yluga dans le domaine de Tarapacá jurisdiction du corregimiento de la ville de San Marcos de Arica avec les vallées principales qui y conduisent. (O'Brien 1765, Musée Naval de Madrid).

Comme indiqué plus haut, la région naissante de Tarapacá constituait une sorte d'angle mort de l'autorité coloniale, ce qui représentait en réalité une véritable garantie pour les éleveurs et mineurs de la région. La rupture du monopole interne mines-agriculture-élevage, ainsi que la menace pesant sur la disponibilité en eau pour leur propre entreprise agraire, ont éveillé la méfiance de ceux qui constituaient au fond la véritable autorité régionale. Joseph Bacilio de la Fuente s'est tout particulièrement chargé de mettre un terme à l'initiative d'O'Brien, celui-ci étant finalement écarté de ses fonctions et discrédité devant l'autorité du vice-royaume. Comme l'ont montré Hidalgo et Gonzalez, la présence d'un agent du vice-royaume représentait une source de déséquilibre pour le pouvoir politico-économique local, qui depuis longtemps exerçait sa domination sur la province⁴²⁹. Bien que le projet n'ait finalement pas été mis en œuvre, son importance réside dans le fait de constituer un précédent central pour ce qui touche aux initiatives de colonisation agricole du désert articulées à l'industrie minière de l'argent, ainsi qu'un modèle pour une série d'initiatives postérieures. Des années après O'Brien, l'intendant d'Arequipa Bartolomé de Salamanca écrit dans son rapport de gouvernement qu'il a entrepris des actions visant à *"augmenter l'eau du fleuve de la ville capitale (Tarapacá) et en conséquence la donner aux immenses pampas situées entre cette ville et les collines minières de Huantajaya, et dont les cultures seraient du plus grand profit pour la Real Hacienda, et bénéficieraient non seulement à cette province en particulier mais à tout le royaume"*⁴³⁰.

Parmi les initiatives pour irriguer la *Pampa Iluga* on trouve celles de Francisco Xavier de Mendizabal, auteur de l'une des rares illustrations existantes de la Mine de Huantajaya. De Mendizabal élabore le projet d'irriguer la pampa par les eaux de Lirima; projet qui s'inspire d'une ancienne initiative du mineur et fermier Matias Gonzalez Cossio, avec qui Mendizabal lui-même parcourt le secteur. L'ingénieur, cependant, est assez pessimiste en ce qui concerne le transvasement des lagunes dans la pampa, estimant que le coût de l'initiative dépasserait largement ses éventuels

⁴²⁹ Hidalgo, J. et S. González. *El testamento de Josef Basilio de la Fuente. Sociedad, Riqueza y Redes de Poder en Tarapacá, Siglo XVIII*, San Pedro de Atacama, Quillqa, 2019, 271p.

⁴³⁰ 'Relación del gobierno del intendente Salamanca, Arequipa 1796-1811'. Dans Villalobos, S. *La economía de un desierto*, op. cit., p. 87.

bénéfices, alors que rien ne permettait d'assurer la disponibilité en eau pendant les périodes de sécheresse, car la construction de barrages serait en outre confrontée à de sérieuses difficultés posées par les caractéristiques géographiques des vallées, inadaptées à l'habitat à court et à moyen terme du fait de l'accumulation de pierres et de boue pendant les périodes de crue.

Comme alternative, Mendizabal propose la construction de norias et l'édification de moulins à vent pour extraire l'eau du sous-sol, pour ainsi compter sur des ressources hydriques permanentes sans dépendre de leur transport depuis la haute cordillère. Avec de telles pompes, d'après ses connaissances, il serait possible d'extraire suffisamment d'eau pour irriguer les champs de luzerne, les arbres fruitiers et d'autres produits rendant possible l'approvisionnement de la mine de Huantajaya.

"Il y a encore des avantages à obtenir, car à avec l'action constante du Vent que nous prodigue cette même nature, l'on peut créer dans cette Pampa de Yluga vers le Puit d'Almonte où l'Eau est à la profondeur de vingt six verges ou moins, plusieurs norias d'un mécanisme simple, ou quelques pompes attractives et compréhensives pour les sites où l'eau se trouve à des profondeurs plus grandes, et qui pourraient extraire suffisamment d'eau pour planter des champs de luzerne et d'autres graines, avec des Arbres fruitiers, etc. avec quoi l'on pourra compléter le développement de la Mine d'une manière infaillible (...) Si en Hollande leurs habitants industriels emploient une multitude de Machines similaires mues par le vent dans le seul intérêt d'assécher les terrains marécageux et de les cultiver, comme l'assure Mr. Belidor dans son Architecture Hydraulique, pourquoi ne pourrait-on pas stimuler ces Mineurs, et d'autres particuliers, à employer une telle industrie pour cultiver des terrains et bénéficier avec de considérables économies de leurs Métaux?⁴³¹"

⁴³¹ 'Informe de D. Francisco Javier de Mendizabal, sobre la imposibilidad de dar agua al mineral de Guantajaya, remitido al Virrey del Perú, con carta n°256 de septiembre de 1808'. Dans Hidalgo, J. 'Proyectos coloniales inéditos de riego del desierto', p. 210 [Annexe 2].



Image 16. Vue de la Célèbre Mine de Huantajaya.
(F. X. Mendizabal, 1807, Portal de Archivos Españoles, PARES)

L'illustration de Mendizabal ne fait pas que détailler l'emplacement des bouches de la mine avec leurs déblaiements (*desmontes*) respectifs (numéros 1) et l'église faite de planches érigée sur la mine (numéro 2), mais s'accompagne également d'une légende qui résume parfaitement bien les éléments liés à sa redécouverte et sa mise au service de la production coloniale, le mode d'action des mineurs-fermiers et les travaux à exécuter pour développer une bonne fois pour toutes ce "champ d'argent" du désert:

"La mine de San Agustin de Huantajaxa située aux 20°16' de latitude Australe, se trouve à deux courtes lieues du port d'Iquique sur une colline assez élevée, ce qui donne un climat des plus agréables que l'on peut apprécier, particulièrement en été, les ardeurs de la Saison étant rafraichies par les brises de mer, mais de si belles qualités sont compensées par l'effroyable aridité qui se présente à la vue, les rares pluies d'une part et les Antimoine et sels du terrain d'autre part ne permettant pas que poussent aucun

légume. Ce prodige de la nature par l'extraordinaire richesse de ses filons, et par les pommes d'argent pur que l'on y a trouvé en plusieurs occasions, découvert en l'an 1717 par un indien, qui l'a manifesté à Juan de Loaysa y Valdes, qui en reconnaissant sa grande richesse a entrepris le travail qui s'est trouvé si peu profond et à ciel ouvert manifestant le fait d'être une œuvre des anciens. Celle-ci s'est poursuivie pendant quelques années en extrayant du métal en abondance à un tel degré, que D. Bartolome de Loaysa fils du découvreur a extrait un fragment de vingt-deux verges de long, et à une faible profondeur cinquante quatre mille marcs d'argent pur en barre, assurant que les travailleurs en auraient volé plus de trente mille. Au fil du temps ces poches d'argent s'étant épuisées, se trouvant quasiment à la superficie, et les travaux de plus grande profondeur ayant été entrepris, l'on a trouvé les obstacles de la grande dureté de la pierre dans laquelle se crée le métal, et du fait que les filons se dirigent vers le centre de la montagne et qu'ils tendent à être interrompus par les bancs de pierre qui les coupent et dévient de quelques verges la ligne de leur direction, bien qu'ils en suivent toujours une parallèle à la première; ce qui a été la cause que par les coûts croissants qui occasionnés les travaux ne se soient pas poursuivis avec la même activité qu'auparavant. Pour cette raison ils se sont employés à chercher et à extraire les riches pommes d'argent que ce filon produit sans autre exemplaire dans les autres mines du royaume. Ces pommes sont des blocs de metal pur qui se créent entre les couches et panis de la terre formés par les vapeurs actives des riches filons, l'expérience montrant qu'au croisement de celles-ci l'on en a trouvé quelques-unes de grande taille, la plus remarquable étant celle que B. de Loayza lui-même a remis à Potosí, qui pèse trente-deux quintaux de métal pur, étant à seulement une demi-once d'un marc. De cette même espèce on en a vu dans notre cabinet d'Histoire Naturelle, et en l'an 1784 l'administrateur Général du Tribunal Royal des Mines le Colonel D. Francisco de la Fuente y Loayza a remis à S.M. une Pomme pesant quatorze arrobes et sa Loi a été évaluée à sept pesos et demi le marc. En vingt ans la décadence de la Mine est arrivée à son comble dans cette région, résultant de ce que les mineurs s'étant retirés pour profiter d'endroits plus confortables pour la vie avec le filon déjà extrait, il n'est resté aucun sujet de facultés qui puissent supporter les grandes dépenses occasionées par la rareté et le manque d'aliments, car même l'eau est apportée de huit à dix lieues, et par la profondeur à laquelle se trouvent aujourd'hui les anciens

travaux: Ainsi les chevaliers Fuentes, successeurs du découvreur, sont les seuls qui maintiennent un travail actif et constant dans leurs œuvres. Pour remédier à cette carence et pour permettre la fonte des métaux à moindre coût les habitants de la région ont conçu et proposé le projet d'amener les eaux de la cordillère les plus proches jusqu'à la plaine d'Iluga distante de huit lieues de la mine, afin de cultiver quelques terres, et de créer des fonderies mais m'étant détrompé par la reconnaissance que j'ai effectuée de ces cordillères sur l'ordre de son Excellence le Monsieur Vice-roi D. José Fernando de Abascal, sur l'impossibilité de conduire ces eaux en quantité suffisante pour les buts proposés, et étant stimulé dans mon désir de rendre utile mon voyage en profitant des secours qu'offre la nature pour développer cette puissante mine, qui reste toujours intacte dans sa plus grande profondeur, et dans les collines voisines: j'ai estimé possible d'utiliser le vent fort qui court sur cette plaine pour élever les eaux des puits qu'il y a en elle, afin d'irriguer des portions considérables de terres, formant en même temps des fonderies mues par ce même agent pour fondre les métaux avec grande économie par rapport aux dépenses actuelles, et présentant à cet effet les modèles des machines simplissimes que je propose et calculant leurs effets en observant l'expérience de la force du vent, qui est de vingt onces contre une superficie d'un pied carré avec une vitesse de vingt-quatre pieds et dix pouces par seconde. Par ce moyen la mine aura le secours d'aliments, proches, et celui des convois de mules, qui ont augmenté pour le transport le plus économique des métaux vers les fonderies, et l'on pourra encore utiliser les filons plus pauvres en métal qui aujourd'hui ne justifient pas les grandes dépenses que causent leur exploitation, si l'on ajoute à ceux-là la formation de quelques compagnies qui rassemblent suffisamment de fonds pour entreprendre de nouveaux travaux, et que l'on établit une banque pour l'accueil des marcs que ce soit pour le compte du Tribunal royal, ou de sa S.M, l'on verra comme à Potosí revivre l'ancienne richesse de cette incroyable mine, qui se trouve aujourd'hui par manque de secours en état d'être abandonnée. Huantaxaya 28 Décembre 1807"⁴³².

⁴³² Mendizabal, F. 1807. *Vista del Célebre Mineral de Huantajaya*, Archivo Nacional de Indias, Sevilla, MP-PERU_CHILE, 162. PARES: <http://pares.mcu.es/ParesBusquedas20/catalogo/description/22798> Site consulté le 7 juin 2020.

Il existe aussi à l'époque républicaine des archives du gouvernement péruvien pendant les premières décennies de l'industrie du salpêtre, une partie desquelles ont été interceptées par la guerre et les plans des travaux détruits en 1879 pendant le bombardement de la crique alors péruvienne et du port d'exportation du salpêtre de Mejillones del norte⁴³³.

Parmi les actions notables du gouvernement péruvien il faut signaler la création d'une commission agricole chargée d'habiliter, au même endroit, près de cent établissements destinés à la culture de plus de cinq cent mille plantes de luzerne réservées à l'alimentation du bétail en provenance du nord-ouest argentin, et à l'approvisionnement d'une industrie du salpêtre qui ne vivait pas encore son réel essor commercial. L'initiative, appelée "*canchones del gobierno*", a promu la plantation de plus soixante *canchones* de luzerne en plein désert, sur la base de la méthodologie indigène d'irrigation déjà mentionnée. L'une de ses réserves fourragères a été édifée dans la zone de la Huayca, comprenant une superficie de près de 28.000 mètres carré et dans lesquels trente-cinq *canchones* ont été creusés pouvant accueillir plus de 140.000 touffes de luzerne, et une seconde réserve a été construite à Puquios, avec une superficie de près 128.000 mètres carré et dans laquelle ont été creusés plus de trente-six *canchones* destinés à supporter la culture de 340.000 plantes de plus. Une troisième réserve fourragère a été construite dans le tronçon qui relie Huayca à Puquio de Calera, dans la même pampa du Tamarugal⁴³⁴.

Le préfet de la province insistait pour extraire l'eau de Lirima, Tusuna et Cerro Grande sur le haut plateau de Tarapacá, ce qui ajouté à l'exploitation du salpêtre, la réactivation de Huantajaya et la "luzernisation" de la pampa, permettrait le développement dans cette région des "*trois royaumes, donnant lieu, par le triple travail*

⁴³³ Billingham, G. *La irrigación en Tarapacá*, op. cit.; Zolezzi, M. Historia de Mejillones del Norte, 1988, *Camanchaca* n°6, p. 3-6.

⁴³⁴ Bermúdez, O. La "agricultura sin riego" en la zona de Canchones (Tarapacá, norte de Chile). Dans Sociedad Chilena de Arqueología, *Actas del VII Congreso de arqueología de Chile II*, Santiago, Kultrun, 1977, p. 409-428.

des mines d'argent, du salpêtre et de l'agriculture, à une production qui relève du conte de fée"⁴³⁵.

A la fin du XIX^e siècle, les terrains soumis au système de *canchones* sont Cuminalla, Puquios, la Huayca, Challa, Noria, San Francisco et San Lorenzo, dont la production était estimée à environ 48.125 quintaux. Des cultures semblables se trouvent à Challapozo, Challapocito et à la source de Huatacondinos (Billingham, 1896), nœud stratégique pour les éleveurs de la vallée du même nom, qui depuis des temps immémoriaux et jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle entreprennent régulièrement des voyages pour obtenir du guano pour leurs plantations ainsi que d'autres produits de la mer, comme le montre leur mémoire orale locale actuelle. A Cuminalla s'est constituée une population rurale d'au moins trois-cent agriculteurs indigènes originaires de l'intérieur, dont la production était estimée à plus de 1.000 quintaux métriques et où *"chacune de ces fentes ou 'cordées' donne quatre quintaux de luzerne pour chaque coupe, c'est-à-dire, douze quintaux pour les trois premières coupes, de très bonne luzerne"*⁴³⁶.

En 1855, l'ingénieur Francisco Puelma signale que la production agraire de Tarapacá se limitait à la culture de luzerne, rendant nécessaire l'augmentation de sa production étant donné les signaux annonciateurs de l'intensification d'une industrie du salpêtre qui allait connaître pendant les années suivantes son véritable essor commercial. A la fin de ce même siècle la production fourragère était la plus importante des cultures pour la plupart des vallées de l'intérieur, et notamment celles de Camarones, Camiña, Chiapa, Huatacondo et Tarapacá, où la valeur de la luzerne allait jusqu'au quintuple de la production de maïs et d'autres aliments⁴³⁷. Face à cette situation Billingham ne cachait pas sa perplexité, car comme les *"primitifs cultivateurs de la terre ont donné la priorité aux plantes fourragères, répondant à la nécessité de nourrir les bêtes de somme pour favoriser le transport, industrie qui a connu ici un*

⁴³⁵ Sánchez, J.R. *La minería y la agricultura al punto vista del progreso*, Lima, El Comercio, 1877, 169p.

⁴³⁶ Billingham, G. *La irrigación en Tarapacá*, op. cit., p. 50.

⁴³⁷ Bermúdez, O. 'La agricultura sin riego', op. cit., p. 415.

*certain développement depuis les temps les plus anciens*⁴³⁸, la production domestique d'autres biens (principalement d'aliments) ne parvenait pas à satisfaire la demande commerciale croissante, ce qui ne semble avoir pourtant jamais constitué un problème réel au niveau local, du fait de la permanence des circuits d'échange traditionnels entre les populations d'agriculteurs et d'éleveurs d'Atacama, de Lipez et de Tarapacá, auxquels s'ajoute la complémentarité alimentaire fournie par les produits de la mer.

Comme on le verra dans un chapitre postérieur, l'intensification de la culture de luzerne, du maïs et de caroubier dans l'oasis millénaire de Quillagua, nœud inter-frontalier entre Atacama et Tarapacá, date de l'époque coloniale, ses fermes produisant en 1878 près de 24.000 quintaux de fourrage annuels. A ce propos, l'on prévoyait que la proximité de cet oasis avec les industries salpêtrières de Toco et de Lagunas allait représenter *"un véritable attrait pour ceux qui désiraient se consacrer au développement de l'agriculture dans cette province, car les champs de luzerne de cette vallée allaient en peu de temps acquérir une valeur considérable"*⁴³⁹. Effectivement, c'est à partir de ce moment que débute ce que les habitants de l'oasis évoquent comme le "cycle" ou la "fièvre" de la luzerne de Quillagua, épisode central pour comprendre l'évolution de la structure agraire locale dont l'extension va déborder la période circonscrite à la vitalité de l'industrie du nitrate sous l'administration chilienne⁴⁴⁰, situation partagée comme on le verra par d'autres oasis voisins d'Atacama et de Tarapacá.

⁴³⁸ Billinghamurst, G. *La irrigación en Tarapacá*, op. cit., Pág. 9.

⁴³⁹ *Ibidem*, p. 132.

⁴⁴⁰ Carmona, J. 2016. Minería industrial y estructuras agrarias "locales" en el desierto de Atacama. Genealogía de una crisis agrícola (Quillagua, s. XIX—XXI). *Estudios Atacameños* 52: 91-112.

CHAPITRE 4. GOUVERNER UN DESERT AVEC DES MULES: LES ANIMAUX DU POUVOIR DANS L'ATACAMA COLONIAL (XVII^e-XVIII^e SIÈCLE)

4.1. "Par les chemins les plus mauvais et les plus rudes...": scènes de la conquête viale du désert d'Atacama

*"... ceux qui meurent dans ces parages
se séchent sans se corrompre
devenus viande momifiée"*

**Antonio Vásquez de Espinoza (1636).
De la provincia de Atacama, y las cosas raras, que ay en ella.**

Pour qu'il reste toujours mémoire de cela...". C'est avec cette réserve que Gonzalo Fernande de Oviedo se dispose à relater les itinéraire de retour des troupes de Diego de Almagro à travers les étendues du désert d'Atacama, qui dans les mots du chroniqueur, ont dû affronter les chemins les *"plus mauvais et les plus rudes qu'à notre connaissance des humains ont éprouvé et expérimenté"*. Oviedo s'intéresse particulièrement au trajet effectué par les troupes qui précédaient le conquistador, lesquelles partant de Copayapo (Copiapó) en direction des vallées d'Atacama (avec pour destination finale Cuzco), se sont retrouvées absolument dépourvues de fourrages et d'aliments à la moitié du trajet. S'ensuit une scène sanglante et bestiale, où le groupe d'espagnols est pris dans une série d'affrontements provoqués par l'apparition fugace et inespérée de sources de protéines particulières: des chevaux momifiés disséminés le long de la route. Les équidés gisaient échoués dans le désert, "frais et sans puanteur", et selon toute probabilité correspondaient aux animaux des troupes ayant effectué leur retour au Pérou peu de temps auparavant. Désespérés, les espagnols se sont poignardés entre eux en cherchant à extraire particulièrement les langues et quelques-uns des autres organes toujours tendres des chevaux, que les espagnols, dans les mots d'Oviedo, *"mangeaient avec joie et festoient [étant donné*

que] quiconque les mangeait pensait qu'il avait du blanc nectar ou un autre à la saveur encore plus précieuse et agréable"⁴⁴¹.

Terre maudite, clamait Oviedo dans son œuvre, se solidarisant dans la mesure du possible avec les centaines d'espagnols ayant perdu la vie dans de telles circonstances et dont les corps, disséqués pendant la journée par l'action inéluctable d'un soleil exténuant, rigidifiés pendant la nuit par la chute d'un froid glacial, sont restés pendant des siècles dans les mêmes conditions jusqu'à ce qu'un archéologue du futur ou un pilleur connaisseur du réseau de sentiers de l'Atacama les dépouille de leurs outils, pour être ensuite exposés dans la vitrine d'un musée ou dans l'actif marché noir d'artefacts et de reliques d'époques passées.

En suivant l'interprétation d'Oviedo, cette dureté du territoire d'Atacama est ce qui a forgé le caractère des indiens, car *"la malédiction de cette terre est si entière, qu'en cent vingt lieues de cette étendue qu'ils ont parcouru ils n'ont vu aucun endroit ni aucun matériau pour y bâtir une maison. Il semble qu'il soit bien juste que la Providence divine l'ait donnée à une génération de gens si barbares et pervers et idolâtres et infidèles"*⁴⁴². Cette même représentation est celle qui fonde la caractérisation faite par le chroniqueur de ces gens "vicieux et belliqueux", qui à l'arrivée des espagnols se tenaient prêts et debout, regardant en face la guerre qui s'approchait et stratégiquement dispersé entre les collines, montagnes et vallées qui descendent des hauteurs andines jusqu'aux oasis d'Atacama. Ce sera seulement le préambule à la longue guerre de l'Atacama qui aura lieu pendant la plus grande partie du XVI^e siècle et qui seulement une fois résolue, longtemps après, finira par révéler les richesses minières du gigantesque espace intermédiaire qui s'étend entre les royaumes coloniaux du Chili et du Pérou.

⁴⁴¹ Fernández de Oviedo, G. *Historia General y Natural de las Indias, Islas y Tierra-Firme del Mar Océano*. T. 4. Cap. 5., Madrid, Imprenta de la Real Academia de la Historia, 1855[1535], p. 277-278.

⁴⁴² *Ibidem*

Nous avons déjà indiqué précédemment que les déserts de Tarapacá et d'Atacama constituaient en partie une sorte d'angle mort de l'autorité coloniale. L'Atacama, plus particulièrement, vaste désert interrompu seulement par une série de vallées et d'oasis situés sur les berges de l'un ou l'autre des cours d'eau dévalant des hautes cimes des Andes, a été érigé pendant les premières années de la conquête comme une frontière géographique, culturelle et militaire inhospitalière, rarement exploitée par les autorités espagnoles du Pérou colonial. Malgré tout cela, il représentait un passage obligé entre le versant occidental de la cordillère et l'océan Pacifique reliant les provinces du vice-royaume péruvien au le royaume méridional du Chili, dont le point de départ était justement délimité par la vallée de Copiapó en direction du sud. Et la population de l'Atacama, particulièrement versatile étant donnée sa capacité de réunion et de dispersion territoriale simultanée, a déployé un front de résistance particulièrement acharné à la colonisation espagnole pendant la plus grande partie du XVI^e siècle, brutalement marquée -à défaut d'être écrasée- par la prise du *pukará* de Quito en 1540 sous le commandement du militaire espagnol Francisco de Aguirre⁴⁴³. Au cours de cet épisode, l'armée espagnole a décapité plus de 300 guerriers d'Atacama et leurs têtes ont été posées sur le fronton de la forteresse indigène, ce qui fera que l'édifice soit par la suite connu sous le nom de "Fort des Têtes"⁴⁴⁴. Avant la prise du *pukará*, Aguirre et ses soldats se sont emparés d'un village qu'ils ont appelé "Tero", où ils ont capturé quelques prisonniers qu'ils ont ensuite libérés avec des message à l'intention des caciques d'Atacama, proclamant que toutes les provinces auparavant sous la domination des Incas devaient à présent servir les espagnols⁴⁴⁵.

Le conquistador Pedro de Valdivia arrive dans la vallée d'Atacama après qu'Aguirre ait pris le *pukará* de Quito et pendu les têtes des guerriers *atacameños* en

⁴⁴³ Forteresse indigène érigée par la société *atacameña* au XII^e siècle. Elle a également servi de centre d'administration et de pouvoir local. Elle se situe sur la colline de Quito, sur les bords du fleuve San Pedro et sur un plateau situé à 100 mètres d'altitude, offrant une vue panoramique sur la vallée de San Pedro de Atacama et ses différents *ayllos*.

⁴⁴⁴ Núñez, L. *Vida y cultura en los oasis de San Pedro de Atacama*, Santiago, Universitaria, 2007, p. 87.

⁴⁴⁵ Téllez, E. et O. Silva. *Atacama en el siglo XVI. La conquista hispana en la periferia de los Andes Meridionales*, 1989, *Cuadernos de Historia* n°9, p. 55.

signe d'intimidation et de triomphe. Au cours de son second voyage en direction du Chili depuis le Pérou (1549), il accompagne le chroniqueur Geronimo de Bibar, à qui l'on doit les premières descriptions complètes de la vallée et de ses ressources. Celles-ci révèlent non seulement la condition d'isolement relatif de la province et de ses habitants par rapport à l'appareil colonial, mais aussi les caractéristiques des oasis, les ressources végétales existantes et exploitables, les modes de vie de la population indigène locale et, bien sûr, la quantité énorme et variée de ressources minérales présentes sur le territoire, desquelles les espagnols avaient déjà quelques nouvelles de par les relations d'échange pré-coloniales passées entre les populations indigènes des Andes du sud.

"Le général Pedro de Valdivia est parti de Tarapacá avec ses hommes en rang vers la vallée d'Atacama qui est à soixante-dix lieues de là. C'est une vallée large et fertile; ses populations se trouvent sur les collines qui sont le meilleur endroit pour attaquer et se défendre. A cause d'être si éloignés des villages des chrétiens il y a longtemps qu'ils ne servent plus et qu'ils sont en guerre. Le village de chrétiens le plus proche est la Villa de la Plata [actuelle Sucre] que les indiens nomment Chuquisacan, qui se trouve à plus de soixante lieues, presque entièrement de terrain inhabité. Il a de grandes bandes de salpêtre; et là où on trouve des collines celles-ci sont arides et avec de grandes vallées (...) Dans ce village d'Atacama le terrain est de cette sorte: c'est une grande et large vallée contrairement aux autres vallées, car à cinq ou six lieues en aval du fleuve, celui-ci disparaît et on ne voit pas par où il passe ni à quel endroit il se jette dans la mer. Les maisons y sont construites différemment que dans les autres provinces. Cette vallée possède de très grands vergers de caroubiers, et ils donnent de très bons caroubes que les indiens meulent pour faire un pain très savoureux. Et de ce caroube moulu il font un breuvage et ils le cuisent avec de l'eau, c'est un breuvage savoureux. Il y a de grands vergers de chañar, qui est un arbre à la manière de l'aubépine. Ils portent des fruits que l'on nomme chañar à la manière des jujubes, mais qui sont plus grands. C'est une large vallée; les indiens y ont creusé de nombreux canaux avec lesquels ils irriguent leurs terres. Les maison qu'ils habitent sont en brique et doublées par leurs entresols faits d'épaisses poutres de caroubier, qui est un bois robuste. Les toits de toutes

ces maisons sont en boue car il ne pleut jamais. Au-dessus des toits des maisons, on trouve de petits recoins faits de caroubier, ronds, à la manière de fours et qui contiennent leur nourriture, qui est le maïs, les pommes, les fèves, et le quinoa, le caroube et le chañar à propos duquel j'ai déjà dit qu'ils font un breuvage délicieux. Au-dessous de ces maisons les indiens ont leur chambre et d'un côté ils ont leur couche où ils ont leurs pots dans lesquels ils font le breuvage que j'ai dit, qui sont des jarres de deux arrobes plus ou moins, des marmites et des cruches pour leur service. L'autre pièce, qui est la plus principale, est surmontée d'une haute voute carrée jusqu'à l'entresol. Là se trouve leur caveau et sepulcre, et là ils ont leurs arrières grands-parents, leurs grands-parents et leurs pères et toute leur génération. Ils ont coutume d'être enterrés avec tous leurs vêtements, bijoux et armes qu'ils possédaient de leur vivant, et que personne ne touche. Il y a dans cette vallée d'Atacama une infinité d'argent et de cuivre et beaucoup d'étain et de plomb et une grande quantité de sel transparent. L'on extrait de la boue de la terre à la manière d'une mine de métal, et lorsque le soleil est chaud à dix heures de la journée, elle dégage l'humidité qu'elle a reçu de la nuit passée et elle cause un grand vacarme dans la mine avec la chaleur du soleil. Il y a beaucoup d'albâtre. Il y en a de nombreuses sortes et d'un nombre infini de couleurs, colorée et bleue, dacle d'outre-mer, comme on le nomme en Castille. Il y a de l'iode excellent: on dirait de l'émeraude par sa couleur. Il y en a des jaunes merveilleux, des blancs et des noirs très fins et d'autres de toute sorte de couleurs. En ce qui concerne l'autre type de sel que l'on crée pour l'approvisionnement ordinaire, on trouve du salpêtre et du soufre en grande quantité"⁴⁴⁶.

Pendant les tentatives de conquête des vallées d'Atacama, l'une des stratégies de résistance déployées par la population *atacameña* a été, en plus d'isoler les espagnols et le groupe de yanaconas qui les accompagnaient, de leur couper l'accès à des ressources telles que l'eau et les fourrages, opérant à couvert et y compris en brûlant des aliments comme le maïs, le caroube et le *chañar*. Le compagnon de Valdivia, Pedro Gomez don Benito, en témoigne au milieu du XVI^e siècle, affirmant

⁴⁴⁶ De Bibar, G. *Crónica y relación copiosa y verdadera de los Reynos de Chile hecha por Gerónimo de Bibar, natural de Burgos*, Tomo II, Santiago, Fondo Histórico y Bibliográfico José Toribio Medina, 1966 [1558], p. 12-14.

qu'en plus d'être escarpés les territoires d'Atacama étaient habités par des indiens belliqueux qui, étant informés de la venue des armées espagnoles, ont procédé à cacher des aliments et à s'installer sur la cordillère andine, raison pour laquelle un Pedro de Valdivia désespéré cherchant un remède à la situation de ses troupes se résout à envoyer des militaires et des sergents espagnols à la recherche de gens et de nourriture; ressources qu'ils n'ont trouvé qu'à quatre lieues des oasis d'Atacama, éprouvant au cours de ces recherches de grandes dangers et difficultés⁴⁴⁷.

Le récit de Bibar montre que les espagnols reprochaient régulièrement aux indigènes de l'Atacama de leur refuser l'accès aux "biens communs" disposés "par Dieu pour tous". A ce sujet, au cours du siège d'un groupe d'*atacameños* réfugiés dans une forêt de caroubiers, et alors qu'il s'apprêtait à traverser le vaste désert d'Atacama pour se rendre au royaume du Chili, le conquistador Pedro de Valdivia se plaint des indigènes de la sorte: *"vous êtes mauvais en nous tuant nos yanaconas et nos esclaves et en nous refusant l'herbe des champs et le bois des collines et l'eau, qui est donnée par Dieu à tous, et en ne nous donnant pas la provision pour notre voyage. Au lieu de cela, vous l'avez cachée quand vous avez appris que nous venions dans la vallée, et en plus de cela vous nous volez nos bêtes, et ce alors que mes compagnons chrétiens n'avaient tué aucun indien"*⁴⁴⁸.

Ce que ne précise toutefois pas Bibar, c'est que les rébellions indigènes répondaient dans une large mesure aux spoliations et intimidations, en plus des célèbres "*rancheadas*" (confiscations de fourrage et de vivres pour les animaux de guerre) effectuées systématiquement par les espagnols en voyage vers le Chili. Pedro de Valdivia lui-même, dans sa correspondance à Charles V depuis la ville de La Serena, informait que les troupes voyageant du Pérou vers le Chili trouveraient dans les oasis d'Atacama "de la nourriture de toute part", de sorte que les espagnols pourraient s'assurer et s'approvisionner de tout le nécessaire pour traverser la grande étendue

⁴⁴⁷ Probanza de los méritos y servicios de Santiago de Azoca. 17 de octubre de 1562. Medina, J. *Colección de documentos inéditos para la historia de Chile 1518-1818*, Tomo XII, Santiago, Imprenta Elzevieriana, p. 52.

⁴⁴⁸ De Bibar, G. *Crónica y relación copiosa*, op. cit., p. 15.

qui se présentait à eux et qui séparait ces vallées de l'entrée nord du royaume du Chili, à Copiapó⁴⁴⁹.

A vrai dire, la guerre des habitants de l'Atacama contre la conquête espagnole n'a pas seulement été longue et épuisante (entre vingt et trente ans), mais aussi rassembleuse en termes ethniques. Cela s'est manifesté dans les embuscades, captures et décapitations de nombreuses troupes espagnoles dans les espaces intermédiaires contrôlés par des indigènes alliés tels que les atacameños, les copiapos et les diaguitas, où ils interceptaient les troupes espagnoles épuisées qui tentaient d'avancer vers le royaume du Chili et/ou de rentrer au Pérou. Des révoltes anti-espagnoles ont également été dirigées par le cacique Viltipoco (ou Viltipopo) d'Atacama dans des territoires de Jujuy rassemblant des groupes humahuacas, casabindos, cochinos et calchaquies, de l'actuel nord-est argentin, appliquant ainsi à ce nouveau cadre belliqueux d'anciennes stratégies d'articulation et de co-tradition culturelle⁴⁵⁰. Viltipoco a ensuite été capturé à Punamarca, alors qu'il recueillait ses récoltes, par Francisco de Argañarás y Murguía, militaire espagnol qui sera plus tard à l'initiative de la fondation de San Salvador de Veslasco, l'actuel Jujuy, en 1593⁴⁵¹.

⁴⁴⁹ Pedro de Valdivia. Carta al emperador Carlos V. 4 de septiembre de 1545.

Fuentes documentales y bibliográficas para el estudio de la historia de Chile: www.historia.uchile.cl/CDA/fh_article/0,1389,SCID%253D11303%2526ISID%253D405%2526PRT%253D11300%2526JNID%253D12.00.html Site consulté le 3 janvier 2021.

⁴⁵⁰ Boman, E. *Antiquités de la Région Andine de la République Argentine et du Désert d'Atacama*. Tome Second, Paris, Imprimerie Nationale, 1908, 678p.; Martínez, J. *Pueblos del chañar y el algarrobo. Los atacamas en el siglo XVII*, Santiago, DIBAM, 1998, 220p. Sur ce même sujet, sur le certificat des mérites de Francisco Velasquez Altamirano, et de son père, le *corregidor* et *encomendero* Juan Velasquez Altamirano (1596), on peut lire: "*Les vice-rois qui furent de ces royaumes ont promu corregidor le nommé Francisco Altamirano comme corregidor de la province d'Atacama dans laquelle il a été comme tel corregidor plusieurs fois, où il a envoyé le nommé don Francisco Altamirano son fils pour qu'il cherche à pacifier les indiens omaguaxcas et leurs voisins qui étaient rebellés par l'intermédiaire d'un cacique de ce district d'Atacama, encomendado de ce Joan Velasquez Altamirano, indien très belliqueux qui s'était retiré de ce district d'Atacama pour se rendre à celui d'Oamaguaca où les indiens et autres habitants respectaient que ce cacique s'appellait Viltipoco*". Martínez, J.L., C. Sanhueza, C. Odone et A. Ruiz-Esquide. 'Probanza de méritos y servicios de Francisco Altamirano y su padre, Juan Velásquez Altamirano. AGI Charcas, Legajo 80, 133 fs. (año 1596)'. *Estudios Atacameños* n°10, 1992, p. 35-75 [f. 26r-26v].

⁴⁵¹ Krapovickas, P. 'Los Indios de la Puna en el Siglo XVI', 1978, *Relaciones de la Sociedad Argentina de Antropología*, Vol. XII, p. 71-93.

Une célèbre embuscade a été subie par les troupes du militaire Diego de Maldonado, qui a tenté de traverser le désert en direction du Chili avec une vingtaine d'espagnols et plusieurs esclaves africains. Le groupe d'hommes a traversé sans accident les oasis d'Atacama, se fournissant sans problème en fourrages, eau et nourriture. Cependant, une fois dans le désert, ils sont interceptés et attaqués par un groupe d'indigènes *atacameños* qui ont laissé le coup de grâce à des guerriers diaguitas qui ont reçu les troupes à l'entrée de Copiapó, et qui ont procédé à la décapitation d'une bonne partie des soldats.

Dans cet épisode il faut souligner non seulement la coordination et la communication indigène pour faire face à l'avancée européenne, mais aussi le déploiement de pratiques de guerre traditionnelles étroitement liées à la mise en scène d'un statut particulier (la figure du "sacrificateur", représentant pré-incaïque du spécialiste en décapitation), ainsi que l'occupation d'espaces stratégiques probablement présents dans la mémoire indigène, comme c'est le cas des refuges construits par l'appareil incaïque entre le chemin reliant les oasis d'Atacama à la vallée de Copiapó, mais cette fois occupés et remis en fonction par des *atacameños*, diaguitas et autres peuples du désert pour les besoins de leur résistance et alliance anti-espagnole⁴⁵². Dans ce rassemblement ethnique, il faut également ajouter la participation d'indigènes de la région de Tarapacá, car selon le récit du chroniqueur Bibar, les indigènes d'Atacama ont été prévenus à l'avance de l'arrivée de Valdivia simultanément par les indiens Caperuzones, de Huatacondo et de Pica, installés dans les vallées et oasis de la zone sud de Tarapacá.

Dans ce contexte, la conquête espagnole de l'Atacama a été plutôt tardive, non seulement par le statut d'insularité auquel le pouvoir colonial en général, et les autorités du Pérou et de Potosí en particulier, ont relégué les espaces désertiques, mais aussi du fait que les premières incursions dans ce territoire répondaient plutôt à sa condition de couloir entre le Chili et le Pérou. Autrement dit, l'Atacama a constitué

⁴⁵² Núñez, L. *Vida y cultura*, op. cit. p. 95.

depuis longtemps une sorte de d'espace de transit qui suscitait à juste titre une aversion considérable aux colons européens⁴⁵³. Sans aller plus loin, encore au début du XVII^e siècle, le fonctionnaire espagnol Francisco Alfaro Real, dans une correspondance au Conseil des Indes, informait que bien que les zones comprises entre Humahuaca, Cochino, Casabindo et Atacama aient déjà été traversées, cela avait seulement été "*de passage et les armes à la main et si quelques indiens sont venus pour servir c'était sans certitude ni clarté suffisantes pour que l'on puisse véritablement savoir à quel cacique ils appartiennent*"⁴⁵⁴.

4.2. Réduire et peupler un désert hostile et marginal

Avec l'assurance d'habiter des espaces au climat plus doux, où se sont plus tard établis différents agents et autorités de l'appareil colonial (comme San Pedro de Atacama, Toconao et Chiu-Chiu, ce dernier situé au point médian du couloir du fleuve Loa, à Atacama "La Basse"), des figures telles que des officiels, maires, *encomenderos*, missionnaires, marchands et mineurs se sont trouvés plongés dans un espace à plus grande influence indigène concentrée dans les lieux restants du désert d'Atacama, comme les oasis, vallées et fermes de la pré-cordillère. Cette situation va progressivement s'atténuer, seulement à partir de la fin du XVI^e siècle, après que l'appareil colonial s'ouvre un espace, avec des objectifs miniers et commerciaux, entre les avatars propres à un demi-siècle de révoltes indigènes, à l'aide des pratiques déjà mentionnées de "pacification" et de réduction indigène⁴⁵⁵. Les premières actions de ces politiques sont attribuées à l'*encomendero* Juan Velasquez Altamirano, son fils Francisco Velasquez déclarant à la fin du XVI^e siècle que son père est celui qui a mis un terme -bien que relatif- aux insurrections locales provoquées par un soulèvement

⁴⁵³ Téllez, E. et O. Silva. 'Atacama en el siglo XVI', op. cit., p. 54.

⁴⁵⁴ 'Carta del Licenciado Don Francisco de Alfaro, oidor de la Audiencia de la Plata, a S.M. Tucumán, 23 de enero de 1612'. Dans Levillier, R. *Correspondencia de la ciudad de Buenos Aires con los reyes de España: Documentos del Archivo de Indias. Cartas del Cabildo, memoriales presentados en la corte por los procuradores, apoderados y enviados especiales de la ciudad*. T. II, Buenos Aires, Imprenta Municipalidad, p. 287-338.

⁴⁵⁵ Téllez, E. 'La Guerra Atacameña del siglo XVI. Implicancias y trascendencia de un siglo de insurrecciones indígenas en el despoblado de Atacama', 1984, *Estudios Atacameños* n°7, p. 295-310.

entretenu pendant vingt ans ou plus, pendant lesquels un nombre considérable de militaires espagnols avaient péri dans les embuscades réalisées par les indigènes *atacameños* contre les troupes traversant le désert en direction du royaume voisin du Chili⁴⁵⁶.

La stratégie déployée par Velasquez Altamirano est d'abord de traiter avec les caciques d'Atacama par l'intermédiaire d'indiens Chicas (de l'actuel nord-ouest argentin et sud-ouest bolivien), et de tâcher de les convaincre des avantages de se convertir à l'Évangile et de soumettre leurs droits ethniques à la tutelle de la Couronne. C'est ce que montrent clairement les faits documentés de l'époque. Le 5 mars 1557, le *corregidor* Velasquez se présente devant le greffier Diego Gomez, exécutant en première instance l'ordre du vice-roi Marqués de Cañete au sujet de l'établissement de nouveaux accords entre le peuple *atacameño* et l'appareil colonial⁴⁵⁷. A cette instance "de paix" participent également l'élite des autorités indigènes locales, dont Don Juan, cacique principal d'Atacama, accompagné de "*Canchila, et Cachagua, et Lequite et Lequitea et Don Francisco et Don Diago et Capina et Vildorpo et Capina et Vildopopoc et Catacata et de nombreux autres indiens à lui sujets*"⁴⁵⁸. Pour la traduction était également présent l'indien chrétien parlant l'espagnol Don Andrés, cacique principal des Chachapoyas. Les indigènes *atacameños* sont alors baptisés, et le vice-roi ordonne le pardon de toutes les morts et délits commis à l'encontre des espagnols, proclamant que ce pardon résidait dans ce que toutes les actions commises avaient été effectuées en réponse aux abus et aux menaces antérieures commises par les espagnols en transit vers le royaume voisin; "*à cause de l'avoir fait en défense et protection de leurs personnes et affaires et pour s'opposer aux forces et aux vols que les espagnols leur avaient voulu faire*"⁴⁵⁹.

⁴⁵⁶ 'Probanza de Juan Velásquez Altamirano, Corregidor de Atacama y de su hijo Francisco Altamirano, 1596'. Dans Hidalgo, *Historia Andina en Chile*, op. cit., p. 186.

⁴⁵⁷ Téllez, E. y O. Silva. 'Atacama en el siglo XVI', op. cit., p. 60.

⁴⁵⁸ "5 de marzo de 1557. Diligencias que se hicieron con los indios de Atacama, que estaban de guerra, para que viniesen, como vinieron, á la obediencia é servicio de S.M.". Toribio Medina, J. *Colección de Documentos Inéditos*, op. cit., p. 73.

⁴⁵⁹ *Ibidem*, p. 74.

De manière parallèle et en contrepartie de cette initiative, le *corregidor* s'engage à surveiller les armées espagnoles en transit vers le Chili pour qu'elles cessent les dites "*rancheadas* espagnoles" et toutes les autres appropriations illicites de vivres et de fourrage indigène pour les troupes espagnoles et leurs bêtes. Il appuie sa décision sur un mandat direct du vice-roi du Pérou, s'engageant à protéger l'intégrité des indigènes d'Atacama en vertu de la nouvelle condition de vassalité dans laquelle ils se verraient désormais inclus. Les autorités s'engagent par conséquent à les considérer comme leurs vassaux et à les protéger, ainsi que leurs épouses, enfants et possessions, et à veiller à ce "*qu'aucun espagnol ne leur fasse mal ni dommage, et qu'ils aillent librement et ils iront sur toute la terre et province du Pérou, à leurs commerces et fermes, comme tous les autres vassaux de S.M.*"⁴⁶⁰. Pour cela, en plus d'envoyer des missives vers le Chili avec ces instructions, et ayant signé l'accord avec le cacique principal d'Atacama (et étouffé les tentatives de rébellion des caciques les plus réticents), il envoie par le biais de ses interlocuteurs indigènes des lettres et d'autres documents garantissant les droits des seigneuries *atacameñas* sur leurs terres et leurs fermes, afin de prévenir les appropriations d'indigènes, de fourrages et de vivres. D'autre part, une missive spéciale est remise à Don Juan, cacique principal d'Atacama, de la part du Lettré Altamirano (frère de Juan Velasquez), que l'autorité ethnique reçoit et donne à l'interprète chachapoya pour qu'il la lui traduise:

"Cher ami: depuis que je suis arrivé à cette Cour j'ai entendu le mauvais traitement que certains espagnols vous ont fait, qui a été la cause que vous n'avez pu vivre tranquillement et pacifiquement avec vos femmes et enfants dans vos maisons et que vous vous soyez soulevés hors de l'obéissance et du service à S.M., de quoi j'ai éprouvé de la peine; et après ma venue, vous avez résolu de venir en paix, de quoi je me suis grandement réjoui; et considérant votre bon souhait et ce qui vous convient, j'ai ordonné que soit donné un pardon général pour vous et vos caciques et indiens et ceux avec qui vous avez marché jusqu'à-ce que vous veniez en paix: je vous demande et vous

⁴⁶⁰ "5 de marzo de 1557. Diligencias que se hicieron con los indios de Atacama, que estaban de guerra, para que viniesen, como vinieron, á la obediencia é servicio de S.M.". Toribio Medina, J. *Colección de Documentos Inéditos*, op. cit., p. 73.

*charge qu'ainsi vous fassiez très brièvement, car ce faisant, je vous prends sous ma protection et je garantis qu'il ne vous sera fait aucun mauvais traitement et que vous serez bien traités ainsi que tous vos indiens, de sorte que vous jouissiez de votre liberté, comme vassaux de S.M.; et dans tout ce qui s'offre à vous, j'aurai soin de vous faire entièrement grâce en son nom royal, et parce que je me réjouirai beaucoup que vous veniez en paix, ce pourquoi ce qui convient à votre repos et contentement, je le recevrai aussi en vous faisant pourvoir de personnes qui vous prêchent l'Evangile sacré et vous enseignent la doctrine chrétienne pour que vous soyez sauvés"*⁴⁶¹.

Don Juan, le cacique principal d'Atacama, est le responsable de communiquer l'officialisation du traité et de signer la paix. En parallèle, il doit rendre public à l'aide du même interprète le fait que sous la nouvelle condition de trêve les indigènes ont montré à de nombreux espagnols qui voyageaient vers le Chili les manuscrits envoyés par le vice-roi, grâce auxquels ils ont stoppé toute tentative de *rancheria* et d'appropriation indûe de la part des envahisseurs. Dans ce même contexte, l'*encomendero* Velasquez Altamirano coordonne une réunion avec les caciques d'Atacama sur les terres des indiens chichas, dans le village de Suipacha, où d'après les chroniques "*il leur a manifesté beaucoup d'amour et de volonté et il leur a fait bon traitement*" en signe de trêve et de paix⁴⁶². A cette occasion il leur remet aussi de nombreux vêtements de brocart, des tissus de soie et une quantité considérable de paniers de feuille de coca pour qu'ils les distribuent dans leurs communautés et *ayllos* respectives.

L'officialisation de la dite pacification de l'Atacama a été effectuée au cours d'une messe célébrée le 5 mars 1557, jour pendant lequel certaines des autorités indigènes ont symboliquement déposé leurs arcs, flèches et tout type d'armes qu'elles avaient utilisé pendant la vingtaine d'années de guerre. Accompagnant la scène, les trompettes d'argent entonnaient des mélodies "de paix" escortées par les tonnerres des arquebuses espagnoles. La liturgie a été officinée en *kunza*, la langue des indigènes

⁴⁶¹ *Ibidem*, p. 75.

⁴⁶² *Ibidem*, p. 77.

d'Atacama, et était à la charge du prêtre Cristobal Diaz de los Santos⁴⁶³. Bien que la localisation exacte de cette cérémonie ne soit pas clairement déterminée, certaines recherches ethno-historiques et archéologiques ont suggéré que celle-ci ait pu être réalisée dans le *Pueblo de Indios de Beter*⁴⁶⁴, ensemble architectural de la période coloniale précoce qui se trouve aujourd'hui en voie de disparition en conséquence de son enfouissement progressif sous les dunes qui recouvrent la plus grande partie de l'*ayllo* du même nom de San Pedro de Atacama.



Image 17. Village indien de Beter photographié par Le Paige (1974).
(Vilches y Sanhueza, 2005)



Image 18. Le village indien de Beter aujourd'hui (2020).
(Photo prise par l'auteur, 2020)

⁴⁶³ Téllez, E. 'La Guerra Atacameña en el siglo XVI', op. cit., p. 305.

⁴⁶⁴ Marquet, P. F. Bozinovic, G. Bradshaw, C. Cornelius, H. González, J. Gutiérrez, E. Hajek, J. Lagos, F. Lopez-Cortés, L. Nuñez, E. Rosello, C. Santoro, H. Samaniego, V. Standen, J. Torres-Mura et F. Jaksik. 'Los ecosistemas del desierto de Atacama y área andina adyacente en el norte de Chile', 1998, *Revista Chilena de Historia Natural* 71, p. 593-617; Vilches, F. y C. Sanhueza. El 'Pueblo de Indios de Beter', 2005, *Actas del 6° Congreso Chileno de Antropología* Tomo II, Valdivia, Colegio de Antropólogos de Chile, p. 2008-2021; Cárdenas, U. *Colapso ambiental en Atacama Colonial. El caso del Pueblo de Indios de Beter*, 2006, Manuscrito en posesión del autor; Núñez, L. 'Vida y cultura en los oasis', op. cit.

Toutefois, et d'après les commentaires d'Hidalgo, l'existence de cette chapelle en Atacama ne signifie pas en soi l'existence effective d'un village espagnol à proprement parler dans les *ayllos* d'Atacama, et il ne faut pas non plus écarter la possibilité que celle-ci ait pu être érigée sur un édifice religieux indigène préexistant ou sur un quelconque lieu contenant une signification symbolique et/ou rituelle antérieure.

Un premier établissement réel des colons semble plutôt avoir été réalisé contemporanément dans la vallée de Toconao, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de San Pedro de Atacama, dans le but de contrôler d'éventuels nouveaux affrontements et d'assurer un transit stable entre les villes de La Plata et le royaume du Chili. La fondation de Toconao visait à offrir une plus grande capacité de défense aux espagnols par rapport aux oasis d'Atacama, car la dispersion des nombreux *ayllos*, avec en outre une plus grande charge démographique, faisait d'eux une proie facile pour les futures embuscades indigènes, à la différence de la vallée de Toconao qui constitue un emplacement relativement homogène aux pieds de la cordillère, avec une vue panoramique sur le désert de sel et les oasis qui bordent par le sud l'ensemble des *ayllos atacameños* (les villages actuels de Tolor, Beter, Poconche et Cucuter), ainsi que des ressources permanentes en eau douce qui dévale de la vallée actuellement connue comme la "vallée de Jerez" ou simplement "Jere". Cependant, rien ne pouvait garantir aux espagnols que, dans la dynamique d'inter-digitation ethnique mise en place pendant la guerre, ils ne soient pas la cible d'attaques de la part de groupes indigènes situés de l'autre côté de la cordillère, dans la chaîne actuelle du nord-ouest argentin.

Malgré tout, la situation n'est pas encore totalement calme pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, comme le montrent les documents et descriptions réalisés par d'autres chroniqueurs de l'époque. En décrivant les vallées situées le long du désert d'Atacama, depuis le sud de Tarapacá, le dominicain Reginaldo Lizarraga en témoigne. Et bien qu'au moment où il écrit son récit le clerc laisse entendre que les indigènes "sont un peu mieux domptés", la méfiance justifiée que semblait encore provoquer Velasquez Altamirano parmi les originaires d'Atacama, réticents à révéler à

l'*encomendero* et *corregidor* la localisation exacte des principaux gisements miniers de la région, est indéniable.

*"Les indiens d'Atacama ont été jusqu'à présent entre la guerre et la paix: ils sont très belliqueux et ne souffrent pas les mauvais traitements que certains hommes leur font ici au Pérou: ils ne donnent pas plus de tribut que ce qu'ils veulent et quand ils le veulent. Au moment où j'écris ces lignes on dit qu'ils sont un peu mieux domptés. C'est chose connue que l'on peut voir sur leur terre des mines d'or richissimes, et ils ont par deux ou trois fois invité leur encomendero, qui habite Los Charcas, Juan Velasquez Altamirano, qu'ils avaient en haute estime, pour les lui faire découvrir, mais lorsqu'il arrive là-bas ils se rétractent, et on ne peut les y résoudre"*⁴⁶⁵.

Quelques années auparavant, et à propos d'une situation similaire, un autre agent colonial résidant à Potosí assurait que les indigènes ne prétendaient pas dévoiler la localisation exacte des mines car le diable le leur conseillait, raison pour laquelle il suggérait que l'on prenne deux ou trois caciques d'Atacama en otage, que l'on devait déplacer de leurs lieux d'origine pour les amener jusqu'à Potosí ou La Plata (Sucre), jusqu'à-ce que de réelles avancées soient obtenues dans la découverte de nouveaux filons⁴⁶⁶.

Dans une autre description de la province réalisée entre 1578 et 1583, il était là aussi établi clairement que les indigènes de la province d'Atacama *"ne sont pas tout à fait colonisés ni réduits, mais plutôt la plupart est en guerre, et il est nécessaire que le corregidor soit là-bas pour qu'il protège les prêtres qui les doctrinent, et pour qu'il place des sentinelles, pour voir s'il vient quelque navire de corsaires et d'ami depuis la côte, en diligence que cela est d'une grande importance car c'est le passage pour tous les navires*

⁴⁶⁵ Lizárraga, R. *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile*, Libro Primero, Buenos Aires, La Facultad, p. 168.

⁴⁶⁶ 'Carta del Factor de Potosí Juan Lozano Machuca al Virey del Perú, en donde se describe la provincia de los Lipés (1581)'. Ministerio de Fomento. *Relaciones Geográficas de Indias: Perú* Tomo II, Apéndice III, Madrid, Impresor de la Real Casa, 1885, pág. XXIII [Annexe III].

qui viennent du Chili et du Détroit. Dans aucune de ces provinces il n'y a de village construit, pour pouvoir prétendre les réduire"⁴⁶⁷.

En 1581 le facteur de Potosí, Juan Lozano Machuca, envoie une brève description de la province de Los Lipos au vice-roi du Pérou tout juste intronisé Martin Enriquez de Almansa. Il y informe l'autorité suprême que la province est "comprise dans la couronne de sa majesté", sous-entendant une méconnaissance évidente de la province et de ses ressources, habitants et potentielles relations commerciales qui pourraient contribuer à remplir les caisses de la Couronne, et notamment celles de l'industrie minière. Depuis le village voisin de Colcha (dans l'actuel sud-ouest bolivien), il informe du fait que la grande majorité des indigènes vivaient sans instruction de police civile et religieuse, se trouvant presque tous sans confession ni baptême, et manquant par conséquent de quasiment toutes les ordinations propres à la vie civilisée et chrétienne⁴⁶⁸. Le nombre d'indigènes estimé par Lozano Machuca était de quatre mille, auxquels s'ajoutent mille autres indiens uros vivant essentiellement de la chasse de guanacos, de vigognes, de poissons et de racines présentes dans les marécages des hauteurs. Selon le clerc, les habitants de la province maintenaient des relations commerciales avec d'autres indiens appelés *Lipes* et *Atacamas*, qui allaient et venaient avec leur bétail de camélidés et d'autres biens de vente et d'échange, raison pour laquelle "ils pourraient être aisément pacifiés et réduits à notre Sainte Foi Catholique".

Aux yeux de Lozano Machuca, l'appareil colonial ne profitait pas de l'exploitation des indiens d'Atacama et des ressources minières de la région. Les *atacameños*, "gens de guerre", bien qu'étant *encomendados* à Juan Velasquez Altamirano, fournissaient un tribut ne dépassant pas les mille pesos annuels, et qui de plus étaient payés de façon itinérante et irrégulière. De par leur faible population et leur dispersion dans le territoire, le clerc pensait qu'ils pourraient être facilement

⁴⁶⁷ Archivo General de Indias, Audiencia de Lima, Leg. 464. Citado en E. Téllez et O. Silva, 1989, 'Atacama en el siglo XI', op. cit., p. 61.

⁴⁶⁸ 'Carta del Factor de Potosí Juan Lozano Machuca al Virey del Perú, en donde se describe la provincia de los Lipos (1581)', op. cit., p. XXIII [Apéndice III].

réduits dans un ou deux villages de deux mille indigènes chacun, où de plus ils pourraient payer le tribut avec une meilleure régularité et mettre leur force de travail à disposition pour l'exploitation des *"nombreuses mines de cuivre qu'il y a dans cette province, notamment dans le port même d'Atacama, au fil de l'eau et là où le cuivre fin pourrait être coupé à l'aide d'un burin"*. Et à propos de l'exploitation de ce filon, il ajoute: *"avec les atacamas il sera possible d'exploiter ce filon et ce serait un grand profit pour S.M. du fait d'être à côté du port et de pouvoir amener du cuivre à tout le royaume et en Espagne par le détroit"*⁴⁶⁹.

Aux indigènes des oasis et des vallées d'Atacama il faut ajouter les pêcheurs de la côte, généralement considérés comme miséreux et barbares. Selon Lozano Machuca, le golfe d'Atacama était habité par quatre cent indigènes pêcheurs qui à cette date n'étaient ni *"baptisés ni réduits ni ne servent personne, bien qu'ils offrent du poisson aux caciques d'Atacama en signe de reconnaissance"*⁴⁷⁰. Mais malgré qu'il les décrive comme des gens "très primitifs" qui ne se nourrissaient que de poisson et de ressources de la mer, Lozano Machuca voit en eux un fort potentiel d'exploitation étant donné leur emplacement voisin du filon de cuivre en question, de sorte qu'avec les Atacamas réduits il proposait d'exploiter cette mine et d'octroyer ainsi "un grand profit à sa majesté".

Le Lettré Cepedan, auditeur de l'Audience de Charcas, affirme quant à lui à la fin du XVI^e siècle qu'il n'y avait aucun village d'espagnols entre Atacama et Copiapó,

⁴⁶⁹ *Ibidem*, p. XXV.

Il faut ajouter à propos de la démographie indigène de l'Atacama post-conquête du XVI^e siècle que celle-ci manque d'études spécifiques capables de fournir un chiffre relativement fiable. Pendant les premiers contacts avec les européens, Fernandez de Oviedo estimait les indiens de guerre au nombre de 700, ce qui extrapolé à la population totale donnerait le chiffre d'environ 4.000 indigènes. D'autre part, le chroniqueur Geronimo de Bibar (compagnon de Valdivia) rapportait qu'aux alentours de 1540 on trouvait dans le seul *pukara* de Quito (forteresse indigène) près de 1.000 indigènes guerriers. Pedro Sande, un mineur connaisseur d'Atacama, affirmait quant à lui qu'à la fin du XVI^e siècle la population tributaire des mines approchait les 2.000 indigènes (sans compter les population côtières). Les tributaires indigènes ayant entre 18 et 50 ans, la population totale devait évidemment être plus nombreuse (Núñez, L. *Vida y cultura en los oasis*, op. cit., p. 78). Eduardo Téllez et Osvaldo Silva (1989, op. cit.), pointant l'impossibilité de compter sur un chiffre exact pour le milieu du XVI^e siècle, font l'inventaire des estimations démographiques, qui oscillent entre trois mille et dix-mille âmes au moment de l'irruption espagnole.

⁴⁷⁰ 'Carta del factor de Potosí Juan Lozano Machuca', op. cit., p. XXIII.

mais qu'en plus ce territoire était toujours habité dans ses marges par des "indiens idolâtres de guerre", qui ne pouvaient encore être réduits à "la paix". Cette difficulté était accentuée non seulement par l'isolement des implantations indigènes dans le désert, mais aussi par la forte mobilité des *atacameños* et par l'entretien de leurs relations avec des populations situées au-delà du versant andin, ce pourquoi l'auditeur appelait à établir un plus grand peuplement espagnol dans la province. Cela malgré le fait qu'en 1560 le marquis de Cañete, favorable à Velasquez Altamirano, ait octroyé à l'Atacama le statut de *corregimiento* autonome faisant partie du conglomérat de onze *corregimientos* indigènes implantés dans l'Audience de Charcas, créée par ordonnance royale en 1559. Cepeda insiste sur le besoin d'une implantation espagnole plus importante, argumentant que si Atacama était plus peuplée par les espagnols, ce serait également au bénéfice du Chili comme de Lima, car "*l'on pourrait transporter par la mer depuis ce port une grande quantité de poisson sec et de vin et d'autres choses*"⁴⁷¹. Il ressort encore du récit de Cepeda que les indigènes d'Atacama n'étaient pas seulement *encomendados* à Velasquez Altamirano, mais aussi à Pedro de Ysasaga, qui habitait pourtant à Lima, à environ deux-mille kilomètres de distance et qui pour des raisons évidentes n'exerçait qu'un faible contrôle sur la province.

D'après le Lettré, le faible contrôle exercé par l'appareil colonial dans la province était dû non seulement à la dispersion des indigènes d'Atacama et à l'éloignement et la marginalité géographique du territoire, mais aussi justement à la faiblesse de l'autorité dans la province étant donné que les deux *corregidores* ne s'occupaient des indigènes seulement pour le recouvrement des tributs, accordant peu d'attention aux autres aspects de leur charge tels que la promotion de l'industrie agraire et minière et, à travers elle, la sauvegarde des âmes de ces "infidèles indigènes". En vertu de cette situation, et selon ses propres mots au service de Dieu et du bien, Cepeda insiste sur l'urgence d'établir une plus grande autorité dans la région pour garantir la soumission des indiens d'Atacama et yanaconas aux nouveaux

⁴⁷¹ *Carta del Licenciado Cepeda a S.M. en contestación de las reales cédulas recibidas y trata muy por extenso de la reducción de los indios chiriguano. La Plata, 10 de febrero de 1590.* Levillier, R. 1922. *La Audiencia de Charcas*, op. cit., p. 14-15.

habitants et autorités implantés sur place, posant comme garantie que *"chacun d'eux se contentera de vingt indiens auxquels ils donneront doctrine et sustenteront et donneront des habits et soigneront de leurs maladies et ne traiteront pas moins bien que leurs enfants et leur bien principal, et avec cela ils donneront en tribut à votre Majesté pour chaque yanacona marié un peso en argent comptant chaque année comme c'est la coutume dans ces royaumes du Pérou"*⁴⁷².

Le *Corregimiento* d'Atacama devient une partie de Charcas, avec comme siège central la ville de La Plata (Sucre) jusqu'en 1776. Par la suite, Charcas devient incluse dans le vice-royaume de Buenos Aires et dépend directement de Potosí⁴⁷³.

Il est indéniable que le *corregidor* Juan Velasquez de Altamirano ait exercé sévèrement son autorité pour tirer profit d'un important commerce mercantile entre les côtes d'Atacama et les marchés miniers des hautes Andes. On le voit par exemple dans une plainte déposée contre le "pacificateur d'Atacama" de la part d'autres autorités espagnoles de la province. Ainsi dans un témoignage de don Juan de Segura (*corregidor* successeur de Velasquez) à Agustín Mondragón en 1591, on peut lire comment Velasquez monopolisait le commerce entre le port de "la Magdalena" (Cobija) et Potosí, vendant notamment du poisson en provenance de ce port grâce à la mobilisation de transporteurs *atacameños* qui étaient contraints de demeurer hors de leurs villages de résidence pendant de très longues périodes.

L'un des déclarants de cette situation assure que sur le trajet cité l'on a trouvé *"trois indiens de cette région, qui venaient avec du bétail de ce Juan Velasquez Altamirano, et qui ont dit à ce témoin qu'il y avait plus de trois mois qu'ils étaient partis de leur terre et qu'ils avaient occupé tout ce temps au service de ce Juan Velasquez Altamirano et qu'ils avaient beaucoup souffert et souffraient à présent de la faim, et ce témoin leur demandant s'il les payait ainsi qu'aux autres indiens occupés à son service ils*

⁴⁷² *Ibidem*, p. 16.

⁴⁷³ Téllez, E. 'La Guerra Atacameña', op. cit., p. 306; Castro, V. Atacama en el tiempo. Territorios, identidades y lenguas. Provincia El Loa, II Región, 2001, *Anales de la Universidad de Chile* n°13, p. 2.

lui répondirent qu'il ne les avait pas payés"⁴⁷⁴. D'autre part, d'après un autre déclarant, ce même *corregidor* se chargeait d'obtenir des prestations forcées des indigènes dans sa propre maison à Atacama la Haute, où au moins une douzaine d'indiens *atacameños* et *camanchacas* (pêcheurs de la côte) subissaient une "grande oppression" sur les propriétés particulières de Velasquez Altamirano, et qui de plus étaient contraints de fournir des jeunes femmes indigènes à ces mêmes fins. C'était le motif, d'après ce même témoin, à cause duquel les jeunes indigènes s'éloignaient de la doctrine dispensée par les prêtres et disposée par l'appareil colonial⁴⁷⁵.

Avec ce type de pratiques effectuées de manière récurrente, il n'est pas surprenant que pendant quasiment tout le XVI^e siècle l'économie régionale ne soit pas d'une grande splendeur. Bien que l'industrie minière ait attiré quelques espagnols, pendant cette période il apparaît clairement que l'activité était loin d'atteindre l'intensité et la notoriété de Lipez ou de Potosí. A cela s'ajoutait le fait que les *atacameños* se refusaient à informer les *encomenderos* de la localisation des principaux gisements d'or et d'argent, comme le montre le récit de Lizarraga et d'autres chroniqueurs.

Concernant les activités agraires, il n'existe pas de sources indiquant la formation de proto-fermes ou de propriétés terriennes par l'accaparement de terres indigènes, la plupart d'entre elles se trouvant dispersées et discontinues entre les vallées et oasis du désert et de la pré-cordillère andine (ce qui n'a pas empêché qu'une part importante de la population indigène itinérante soit déplacée vers des plantations distantes, comme à Tarija, Tucumán, Tarapacá, etc.). Cependant les espagnols se sont emparés des meilleures terres, notamment celles situées dans les vallées bordant les rares sources d'eau (essentiellement les fleuves Loa, San Pedro, Vilama et leurs affluents), où ils ont commencé à développer une activité agricole et d'élevage au service de leurs intérêts et de l'entreprise coloniale.

⁴⁷⁴ Archivo Nacional de Bolivia, Charcas 1591, 1.147, Sección Expedientes. En Téllez, E. 'La Guerra Atacameña', op. cit., p. 308.

⁴⁷⁵ *Ibidem*

L'Eglise chrétienne joue d'ailleurs un rôle central dans la promotion d'un plus grand développement des cultures espagnoles, non seulement dans son élan colonisateur et évangéliste, mais aussi pour répondre à ses propres besoins afin d'établir sa présence dans un désert extrêmement aride et vaste. A titre d'exemple, en 1619 le Lettré Alonso de Escobar y Loaisa témoigne de la "grande pauvreté" dans laquelle se trouvait l'église de Chiuchiu, siège d'Atacama la Basse, raison pour laquelle il convoque les caciques de ce village Aiquina Andrés de Tuticuna et Alonso Balter Coquina, ainsi que les maires Estevan Sotar et Andrés Viltiquivir, pour les mettre en face de leur "part de responsabilité" pour n'avoir pas fixé de rente dans leurs communautés pour l'église en question. En vertu de quoi l'autorité défend l'utilité de créer une ferme de blé et une autre de maïs dans lesquelles seraient plantées chaque année deux et trois charges sur les terres les plus fertiles et avec les meilleures conditions d'irrigation. Chaque village d'Atacama la Basse devrait contribuer en fournissant un groupe d'indigènes pour les travaux de semaille, d'irrigation, de récolte et de transport des produits, qui devraient revenir à l'église.

Les caciques et maires concernés manifestent leur accord pour effectuer ces tâches, mais sollicitent que les terres sujettes à la demande cléricale soient des terres de la communauté, ce pour quoi ils demandent d'habiliter les terrains pour planter du maïs dans l'oasis de Calama, à environ 35 kilomètres de Chiuchiu, alors que ceux pour le blé seraient fournis dans la vallée même. Le contrôleur espagnol accepte l'accord, instaurant la présence d'un majordome de l'église chargé de veiller au soin, à la commercialisation et à l'administration des comptes des cultures en question⁴⁷⁶. Sur ce point, il n'est pas surprenant que les agriculteurs indigènes demandent de planter les maïs à Calama, du fait de la mémoire transgénérationnelle sur le contrôle agricole simultané et à faible distance de cet oasis, puisque d'après des sources archéologiques et ethno-historiques, la vallée de Calama irrigait déjà avant l'arrivée espagnole en

⁴⁷⁶ 'Libro de varias hojas de la Parroquia de Chiuchiu (1611-1698)' Hoja 10-10vta. Transcripción de Casassas, J. M. *La región Atacameña en el siglo XVII. Datos históricos sobre una comarca de América Colonial*, Antofagasta, Universidad del Norte, 1974, pág. 115 [Annexe I].

Atacama une superficie de près de mille hectares et d'un potentiel total de deux mille cinq-cent hectares⁴⁷⁷.

Il ressort d'une situation comme celle-là que, même si les *atacameños* ont pu conserver ou redéfinir certains critères de propriété communale à l'intérieur de la nouvelle structure politique, cela s'est fait au prix de la soumission au travail gratuit et de l'instauration d'une charge tributaire bénéficiant directement à l'entreprise coloniale. Et cela indépendamment de la nature des cultures puisque pendant la première moitié du siècle en cours l'appareil colonial promeut l'intensification des cultures indigènes traditionnelles comme le maïs, les pommes de terre, le quinoa, les fèves, les caroubiers et les chañares plutôt que d'encourager la production d'espèces étrangères, mais dans une direction nouvelle répondant aux besoins des premiers *encomenderos* et marchands de la région⁴⁷⁸.

L'industrie minière d'Atacama commence à être l'objet de discussions plus importantes parmi les agents du pouvoir espagnol surtout à partir du XVII^e siècle, le rapport rédigé par Alvaro Alonso Barba étant probablement l'une des références les plus influentes sur ce sujet, en plus d'être l'un des premiers à être diffusé (avec les écrits antérieurs de Lizarraga, Lozano Machuca et Aledo, qui s'ils annonçaient déjà la présence de plusieurs filons, signalaient en outre le faible développement de l'industrie dans la province pendant les premières années après la conquête). Barba est un clerc andalou né en 1569 dans la ville de Lepe, diplômé d'art à Séville et qui arrive à Charcas, dans le Haut Pérou, 1602. Au cours de son office de curé il parcourt largement le territoire, parvenant à recueillir de nombreuses informations sur les mines de la région des hautes Andes. Son traité, *El Arte de los metales*, est considéré comme l'une des principales études métallurgiques du siècle en cours, non seulement par le fait de dévoiler l'existence de plusieurs filons dans les hautes Andes, mais aussi parce qu'il détaille avec grande précision les techniques d'amalgame des minéraux

⁴⁷⁷ Martínez, J. *Pueblos del chañar y el algarrobo*, op. cit., p. 107.

⁴⁷⁸ O. Téllez y E. Silva, 'Atacama en el siglo XVI', op. cit., p. 66.

argentifères⁴⁷⁹. Malgré leur faible développement, le clerc affirme par rapport à l'ordre d'importance des provinces minières du royaume que *"la province d'Atacama doit tenir la première place, par les nombreuses merveilles de toute sorte de minéraux et pierres précieuses qui s'y trouvent, si elle est scrutée et regardée avec grande attention par les personnes très versées en ces matières. Elle en produit de toutes les couleurs, avec des nuances si remarquables et un éclat si beau, qu'il serait indigne de ne pas les compter et les tenir parmi les plus précieuses"*⁴⁸⁰.

Nous avons affirmé plus haut que les espagnols ont fondé la plupart de leurs connaissances sur l'existence de minéraux dans la province sur les informations qu'ils ont reçues à propos des pratiques d'exploitation et de commerce des populations indigènes de la région, et Barba est justement l'un des agents coloniaux chargés de recueillir des informations à propos de ces échanges pré-hispaniques. Ainsi, en parlant de la circulation de pierres précieuses entre Lipez et Atacama, Barba informe que "des turquoises très fines sont extraites en Atacama", la coutume des indigènes de porter des "sacs de pierres de cette sorte" soigneusement taillées représentant pour eux une "tenue très prisée", que les hommes particulièrement portaient autour du cou à la manière d'un collier. Il ajoute que ces turquoises s'accompagnent d'autres "pierres vertes" très appréciées des indiens chiriguano, qui constituaient pendant les guerres (beaucoup plus longues que celle des *atacameños* contre les espagnols) "la plus précieuse des rançons à leur donner"⁴⁸¹.

L'on doit également à l'œuvre de Barba l'existence supposée de diamants en Atacama⁴⁸². Le clerc est particulièrement intéressé par le fait que ceux-ci soient

⁴⁷⁹ Salazar-Soler, C. La escritura de la historia por un experto de la minería en el Perú del siglo XVII. *E-Spania Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 2017. En ligne, disponible sur: <https://journals.openedition.org/e-spania/26396?lang=pt> Site consulté le 10 décembre 2020

⁴⁸⁰ Barba, A. *Arte de los metales, en que se enseña el verdadero beneficio de los de oro y plata por Azogue. El modo de fundirlos, y como se han de refinar y apartar unos de otros*, Lima, Imprenta de los Huérfanos, 1817 [1640], p. 31.

⁴⁸¹ *Ibidem*, p. 30.

⁴⁸² Supposée, car l'existence de diamants en Atacama est une donnée difficile à confirmer. Des fonctionnaires coloniaux postérieurs tels que Vicente Cañete y Domínguez (1791) et Pedro Ignacio Ortiz de Escobar y Abet (1801) réaffirment l'idée en s'appuyant sur Barba. Cependant le récit de Philippi (1860) suggère une éventuelle confusion des chroniqueurs qui auraient pris du quartz pour

inscrits dans des types de circulation qui ne répondaient pas nécessairement à une logique mercantile, mais plutôt à une dimension magico-religieuse avec la feuille de coca comme contrepartie. En partageant ses recherches sur ce sujet, Barba affirme que *"j'ai entendu de nombreuses fois dans la province de Lipes, que dans l'Atacama voisine se trouvaient des Diamants extrêmement fins, et qu'en échange d'une poignée de Coca qui ne valait pas deux reales, une vieille Indienne avait donné une poignée de pierres brutes, qui en Espagne vaudraient beaucoup de ducats"*⁴⁸³.

Atacama est alors décrite par Barba comme une *"terre très fertile, aux pierres splendides et d'une grande beauté, et le crédit donné à sa richesse dans cette matière n'est pas sans fondement"*⁴⁸⁴, car outre les pierres déjà décrites, il faut considérer l'existence de filons de cuivre et de perles sur les côtes d'Atacama et "Mexillones" (Mejillones), qui après avoir été extirpées de leurs coquilles, étaient exportées en Espagne et amenées par convois d'animaux vers les principaux centres miniers et urbains des hautes terres.

Le développement de l'industrie minière coloniale en Atacama possède en outre une autre face liée à la dimension de l'agriculture et de l'élevage. C'est surtout à partir du XVII^e siècle qu'une plus grande présence des cultures fourragères espagnoles dans la province se fait jour, étroitement liée à la croissance du trafic commercial inter-régional entre les côtes d'Atacama, les vallées et oasis intermédiaires et les marchés miniers et villes des hautes Andes. A la fin du XVII^e siècle, on assiste déjà dans la quasi-totalité des oasis d'Atacama à la reproduction et la multiplication des troupeaux de moutons, chèvres, bovins, mules et chevaux, ce qui par ailleurs ne diminuait pas la poursuite de l'exploitation du bétail auquénidé indigène pour le commerce mercantile colonial, car comme le montre Núñez, au début du XVII^e siècle on disait à Tucumán à propos de la cordillère d'Atacama qu'*"il y a un*

des diamants. En décrivant les mines de cuivre de San Bartolo, sur les hautes terres d'Atacama, Philippi indique: *"les endroits ne manquent pas où la superficie est décomposée en une sorte de sable, dans lequel brillent des pépites et des cristaux de quartz comme de diamants"* (Philippi, R. *Viage al desierto de Atacama*, Halle en Sajonia, Librería Eduardo Antón, 1860, p. 78).

⁴⁸³ Barba, A. *Arte de los metales*, op. cit., p. 28.

⁴⁸⁴ *Ibidem*

*passage constant en Atacama et ils vont et viennent avec des lamas chargés de vins et d'autres choses qu'ils amènent aux mines de Cochinoqui qui se trouvent à presque vingt lieues de Jujui*⁴⁸⁵.

Dans les vallées telles que Chui-Chui, Calama, San Pedro de Atacama et Quillagua (cette dernière située en aval du fleuve Loa, à la frontière entre l'Atacama et Tarapacá), la culture de plantes fourragères acquiert un rôle beaucoup plus important parallèlement à la "spécialisation" des indigènes de la région comme convoyeurs soumis à l'appareil colonial (ou du moins à leurs autorités régionales). Dans ce contexte, le bétail muletier connaît en particulier une croissance beaucoup plus rapide par rapport à d'autres espèces, étant donné le développement du trafic mercantile avec Potosí et les hautes terres, ainsi que la vente de poisson sec en provenance des côtes d'Atacama. Celle-ci a notamment configuré l'une des activités offrant le plus de revenus commerciaux aux espagnols et aux métis, l'Atacama devenant avec d'autres espaces périphériques l'*hinterland* rural des marchés urbains et miniers des terres du Haut Pérou.

En somme, plus qu'une conquête directe du territoire et des ressources indigènes, le cas du désert d'Atacama correspond plutôt à une politique de domination à caractère vial, car durant les siècles postérieurs l'on assiste à une véritable spécialisation des indigènes de la région consacrés au commerce mercantile et aux réseaux de transport qu'il met en œuvre, et qui structurent le désert d'Atacama en une complexe trame nodale et internodale à l'échelle locale et transrégionale.

4.3. Planter, fouiller, pêcher et transporter. D'un désert marginal à un hinterland rural

Le commerce de poisson et d'autres biens entre la côte et les terres des hautes Andes n'est pas une activité inaugurée par le régime colonial, mais constitue depuis

⁴⁸⁵ Núñez, L. *Vida y cultura en los oasis*, op. cit. p. 101-102.

l'époque pré-hispanique une activité fortement inscrite dans les modèles de mobilité et de complémentarité écologique qui pourraient s'inscrire dans la perspective "archipélagique" de J. Murra ou de "mobilité giratoire" développée plus tard⁴⁸⁶. Nous savons grâce aux données fournies par Lozano Machuca que les *atacameños* habitant les oasis d'Atacama et les pêcheurs de la côte entretiennent des relations anciennes attestant leur histoire commune, car d'après le facteur de Potosí pendant les premières années de la conquête européenne les côtes d'Atacama étaient habitées par environ 400 indigènes pêcheurs "uros" ("gens très bruts qui ne plantent ni ne récoltent") qui n'étaient ni baptisés ni réduits, mais qui continuaient néanmoins à fournir aux autorités ethniques d'Atacama des poissons et d'autres ressources de la mer en "signe de reconnaissance"⁴⁸⁷. La nouveauté introduite par le pouvoir colonial dans le désert touche plutôt au caractère mercantile de cette activité et à son exploitation de la part des agents du pouvoir à travers un système de prestation personnelle de services, ce qui apparaîtra clairement par le fait que les premiers convoyeurs *atacameños* soumis à ce régime ne perçoivent aucun salaire pour leur travail, étant donné que, comme le montre le témoignage du cacique d'Atacama Pedro Liquitaia (1591), le paiement était effectué par le biais d'une déduction de leur tribut annuel⁴⁸⁸.

Le principal port d'Atacama est fondé en 1587 avec le nom de Santa Maria Magdalena de Cobija. Francisco de Otal, curé et vicaire fondateur de la première église érigée sur place à la première moitié du XVII^e siècle (selon ce qui a été affirmé à partir des restes d'un navire naufragé sur ces côtes)⁴⁸⁹, reçoit un groupe d'indigènes camanchacas, "pêcheurs permanents", qui devaient lui fournir tout ce qu'ils pêchent et

⁴⁸⁶ Núñez, L. et T. Dillehay. *Movilidad giratoria, armonía social y desarrollo en los Andes Meridionales: Patrones de Tráfico i interacción económica*, Antofagasta, Universidad Católica del Norte, 1995, 190p.; Castro, V. C. Aldunate et V. Varela. 'Paisajes culturales de Cobija, costa de Antofagasta', 2012, *Revista Chilena de Antropología* n°26, p. 97-128; C. Aldunate, V. Castro et V. Varela. 'Los Atacamas y el Pescado de Cobija. En Homenaje al Maestro John Víctor Murra', 2010, *Chungara Revista de Antropología Chilena*, Vol. 42 N°10, p. 341-347.

⁴⁸⁷ Lozano Machuca, 'Carta del factor de Potosí Juan Lozano', op. cit., p. XXIII.

⁴⁸⁸ Martínez, J. 'Información sobre el comercio de pescado entre Cobija y Potosí, hecha por el corregidor de Atacama don Juan de Segura (19 de julio de 1591)', 1985, *Cuadernos de Historia* N°5, p. 161-171.

⁴⁸⁹ Casassas, J. M. *Noticias sobre la iglesia católica en la provincia de Antofagasta*, Santiago, Orbe, 115p.

récoltent en échange d'un paiement en argent qui leur permette de s'acquitter de leur charge tribulaire instaurée par leur *encomendero* Lope de Ynostrosa. On dit de ces mêmes indigènes changos ou camanchacas au service d'Otal qu'ils *"étaient très bien instruits et catéchisés ayant été et vécu comme des bêtes féroces de la mer"*, le clerc devant en outre s'assurer *"qu'ils aient quelques biens pour s'acquitter de leurs taxes en les faisant travailler et comme ils le font pour subvenir à leurs besoins"*⁴⁹⁰.

Ce même Otal, comme on pouvait s'y attendre, en profite pour envoyer du poisson sec par l'intermédiaire d'un groupe d'indigènes en voie d'évangélisation à un archevêque supérieur de La Plata reconnaissant, qui lors d'une correspondance lui communique sa satisfaction d'avoir du "thon" que le clerc lui avait fait envoyer par des convoyeurs de la province, le priant d'en envoyer plus, étant lui-même disposé à payer plus tant que les indigènes lui en apportent en plus grande quantité: *"si vous vous trouvez en disposition d'envoyer plus de cette sorte et des autres poissons que vous avez coutume d'envoyer en Août je l'estimerai et payerai plus aux indiens tant qu'ils apportent une plus grande quantité et si en cela elle pouvait venir fraîche comme l'autre en pièce entière je l'estimerai à l'extrême, bien que le saumon soit admirable"*⁴⁹¹.

L'importance du commerce de poisson entre les côtes d'Atacama et les hautes terres à travers le transport des indigènes à travers le désert, ainsi que son potentiel lucratif pour les agents du pouvoir, apparaissent également dans les descriptions réalisées par le clerc Antonio Vásquez de Espinoza en commentant les "rares choses" présentes dans la province d'Atacama: *"sur cette côte on fait une très grande pêche de congres, aiguillats, mulets, dorades, biaras, silures, chinchards, thons, poulpes, et de nombreuses autres sortes de poissons, qui sont salés, et que l'on amène par de grands convois de lamas à Potosí, Chuquisaca, Lipes, et à toutes ces provinces de la haute terre, car c'est l'activité principale de cette terre, par laquelle beaucoup se sont enrichis"*⁴⁹².

⁴⁹⁰ Probanza de Méritos de Francisco de Otal. A.G.I. Charcas Legajo 92. En Castro, V. *Huacca Muchay. Evangelización y Religión Andina en Charcas, Atacama La Baja*, Santiago, Universidad de Chile, 1997. ANEXO I, f23v.

⁴⁹¹ *Ibidem*, f90r.

⁴⁹² Vásquez de Espinoza, A. *Compendio y descripción de las Indias*, op. cit., p. 505.

Quelques années plus tard, en 1639, le chroniqueur Pedro Ramírez de Águila témoigne également de l'importance de la pêche de congres, mullets, aiguillats et d'autres poissons qui nourrissaient la ville de La Plata et Potosí, tous issus du port de Cobija⁴⁹³.

L'instauration d'un nouveau régime commercial alimenté -mais non contrôlé- par les indigènes d'Atacama eux-mêmes répond à un besoin étroitement lié à l'objectif évangélicisateur et civilisateur, car dans le récit d'Otal figurent de nombreux commentaires signalant que les indigènes d'Atacama conservaient leur condition de païens à travers la réalisation de sacrifices animaux clandestins et de breuvages qu'ils offraient à des divinités totalement inconnues de la mentalité espagnole⁴⁹⁴. Lamas égorgés, feuilles de coca, élaboration de chicha et d'autres breuvages fermentés à base de différentes plantes, étaient dénoncés par le clerc comme des éléments de médiation avec le démon que les indigènes réunissaient dans des grottes isolées, pour les offrir à ceux qu'Otal nommait, fidèle à son office d'extirpateur, des "idôles".

On trouve un représentant de ce premier développement des convois et de la concentration du commerce entre les côtes d'Atacama et les marchés miniers des hauteurs dans la figure déjà citée de Juan Velasquez Altamirano, *encomendero*, *corregidor*, et "Justice Suprême" du district, et qui constituait par conséquent le personnage politique principal de la province. Velasquez a rapidement articulé les routes d'échanges non seulement à ses projets entrepreneuriaux, mais aussi aux techniques traditionnelles développées tant par les *atacameños* que par les camanchacas pour faire du poisson séché une source de commerce mercantile rentable et transportable malgré les distances et les conditions géographiques des chemins. Nous avons vu dans les paragraphes précédents comment le *corregidor* a déployé dans ce but la main-d'œuvre indigène locale, soumettant les indigènes de la côte des hautes terres aux circuits mercantiles d'échange sans établir de paiement,

⁴⁹³ Bittmann, B. 'Cobija: panorama etnohistórico en relación a los informes del Dr. José Agustín de Arze', 1983, *Chungara* n°10, p. 147-153.

⁴⁹⁴ 'Probanza de Méritos de Francisco de Otal', Dans Castro, V. *Huacca Muchay*, op. cit., f12r.

mais en déduisant le travail de leur taxe tribulaire annuelle. Cependant, pour ses objectifs commerciaux il ne lui suffisait pas de contrôler la main-d'œuvre *atacameña* et *camanchaca*, mais également le territoire et la géographie locale, ou du moins certains espaces stratégiques. Dans ce sens, en plus du port de Cobija, il était nécessaire d'assurer une certaine stabilité dans les villages intermédiaires, ce qui a coïncidé avec l'établissement de chefferies politiques du *corregimiento* en tant que centres d'administration du pouvoir et de redistribution commerciale. San Pedro de Atacama, à Atacama "la Haute", et le village de Chiu-Chiu, à Atacama "la Basse", sont les villages de longue tradition indigènes choisis dans ce but.

Velasquez devient ainsi le prototype régional d'une autorité espagnole parvenant à établir une articulation forte entre les responsabilités administratives et ses propres intérêts commerciaux, et comme le montrent les sources de l'époque, le *corregidor* s'emploie systématiquement à maintenir son autorité pendant une longue période, bien qu'interrompue à intervalles réguliers par quelques réassignations. Pour cette même raison, il se voit impliqué dans plusieurs conflits avec d'autres autorités espagnoles. Dans la correspondance rassemblée par Juan de Segura, successeur de Velasquez dans la province et dans laquelle des témoignages à propos du premier *corregidor* sont recueillis, la nécessité d'écarter Velasquez Altamirano (et sa famille) de la charge d'*encomendero* est établie pour les indigènes, étant donné qu'*"étant comme il est actuellement avec toute sa maison et sa femme et ses sept fils, les indiens sont opprimés et molestés par mille choses qu'ils leur font et ordonnent qui les importunent"*⁴⁹⁵. Un second témoin convoqué par Juan de Segura ne fait que corroborer ce qui précède, certifiant que Velasquez Altamirano était *corregidor* depuis plus de huit ans, et que pendant pratiquement toute cette période il s'était employé à commercialiser le poisson de Cobija qui était transporté "à dos" de ces mêmes indigènes d'Atacama non seulement sur les chemins reliant Atacama la Haute à Lipez et Chichas, mais aussi par la route partant du fleuve Loa (Atacama la Basse) et allant jusqu'à l'actuelle zone de Nor-Lipez, à l'ouest de la province de Potosí. Sur ce point, il

⁴⁹⁵ Martínez, J. 'Información sobre el comercio de pescado', op. cit., p. 168.

faut signaler le fait qu'Altamirano maintient une double résidence tant à Chiuchiu qu'à San Pedro, c'est-à-dire dans les deux villages chefs-lieu d'Atacama, ce qui lui a permis de constituer un établissement politico-commercial efficace, ainsi que d'obtenir des connaissances sur les routes préexistantes et sur l'emplacement des anciens greniers dispersés le long des chemins, destinés à stocker et à conserver le poisson séché, auparavant contrôlés par la société *atacameña* pré-coloniale et leurs autorités respectives ou agents chargés de canaliser les échanges pendant la période précédant l'arrivée des espagnols⁴⁹⁶.

Une fois le mandat de l'*encomendero* et *corregidor* terminé, le clerc Francisco Bocos Cárdenas, curé et révérend d'Atacama pendant le mandat de Velasquez Altamirano, témoigne à la fin du XVI^e siècle de l'oppression exercée par l'*encomendero* et sa famille sur les indigènes chargés de transporter le poisson à destination des marchés et des mines de Lipez et Potosí: *"l'on pouvait voir de nombreux indiens s'occuper de la mer qui est au port de la Magdalena de Cobija district de ce corregimiento jusqu'à Chiochio et jusqu'à Potosí, prendre le poisson sur leur dos comme les indiens atacamas l'ont fait l'année passée pour lui et pour ses fils, et maintenant ces indiens ont pris une plus grande quantité de poissons et ils les gardent dans ces villages d'Atacama pour les amener à Potosí, et il sait qu'il y a jusqu'au lieu où ils les transportent sur leur dos vingt-huit ou trente lieues et cela il le sait parce qu'il a parcouru ce trajet par deux fois et il y a rencontré de nombreux indiens portant ce même poisson"*⁴⁹⁷.

Pendant les premières années de l'implantation coloniale dans le désert, la force de travail humaine a en partie remplacé l'énergie animale pour la communication et le commerce. C'est ce que montre la documentation correspondante, révélant toutes les fois où Velasquez Altamirano faisait livrer le poisson depuis Cobija jusqu'aux vallées de l'intérieur "à la charge des indiens eux-

⁴⁹⁶ Núñez, L. *Vida y cultura en los oasis*, op. cit. p. 103.

⁴⁹⁷ 'Carta. Atacama la Grande 1591. De San Pedro y San Pablo. Sobre pescado que los indios del puerto de la Magdalena llevaban a Potosí, por orden de su corregidor' f3v. Martínez, J. 'Información sobre el comercio de pescado' op. cit., p. 169.

mêmes sur leur dos"⁴⁹⁸. Bien que l'utilisation de la force indigène comme moyen de transport soit une question que la Couronne a tenté de réglementer et d'interdire, par exemple par les *Ordenanzas de tambos* de Vaca de Castro (Cuzco, 1543), l'absence quasi totale de fourrages et de sources d'eau dans l'aride segment reliant Cobija et l'oasis de Chiuchiu (où Velasquez entreposait le poisson pour le rediriger ensuite vers Potosí à dos de lamas) représentait la motivation principale pour soustraire les animaux à cette exposition à une fatigue intense et à une mort quasi certaine.

La rudesse de cette route est encore décrite deux siècles plus tard, alors que le trajet était déjà intégralement réalisé à dos de mules. Au début du XVIII^e siècle, le marchand français Vincent Beauver réalise ce voyage entre Cobija et l'oasis de Chiuchiu, et note à propos du premier tronçon qui pénètre dans le désert depuis les collines de la côte: "*Après avoir parcouru 24 lieues à travers un terrain aride, nous n'avons aperçu ni être humain, ni animal, ni arbres, ni herbe. Seulement des ossements de mules. Pas une seule goutte d'eau*"⁴⁹⁹. De façon similaire, à la fin du même siècle, le commissionnaire Agustín de Arze mentionne le dernier tronçon de la route entre Chacance et Cobija comme étant le plus pénible, car pendant plus de 22 lieues (c'est-à-dire environ 100 km) il n'y avait aucune source de fourrages ni d'eau, raison pour laquelle les convoyeurs devaient voyager exclusivement de nuit et employer tous les moyens pour secourir leurs animaux⁵⁰⁰.

On comprend dès lors que l'implantation d'élevages d'auquéridés dans les terres de l'intérieur s'est révélée fondamentale pour déployer l'esprit entrepreneurial des *encomenderos* et *corregidores* de l'époque, y compris dans le contexte de l'introduction et de l'adaptation du bétail mulétier pendant les premières années de

⁴⁹⁸ 'Información sobre pescado que los indios del puerto de la Magdalena de Cobija llevaban a Potosí por orden de su corregidor'. Audiencia de Charcas, 1591 (Archivo Nacional de Bolivia). Dans Téllez, E. Producción marítima, servidumbre indígena y señores hispanos en el partido de Atacama: Un documento sobre la distorsión colonial del tráfico entre el littoral atacameño y Potosí, 1986, *Revista Chungará* n°16-17, p. 160.

⁴⁹⁹ Pernoud, R. *América del Sur en el siglo XVIII. Misceláneas anecdóticas y bibliográficas*, Buenos Aires, Fondo Cultura Económica, 1990, p. 31-62.

⁵⁰⁰ Hidalgo, J. 'Dos documentos inéditos y un mapa de Cobija: informes del comisionado Dr. José Agustín de Arze, 1786-1787', 1983, *Chungara* n°10, p. 139-145.

l'époque coloniale. Dans cette même logique, la substitution du système de courriers ou *chasquis* indigènes a été assumée et mise en œuvre par le pouvoir espagnol, car il est notoire que l'une des principales tâches forcées auxquelles ont été également soumis les indigènes *atacameños* a été leur travail dans ces systèmes de courrier, canalisant la communication particulièrement entre les terres des hautes Andes, la côte et les espaces intermédiaires. Chaque village associé aux paroisses d'Atacama la Basse (Chiuchiu, Cobija, Calama, Ayquina, Caspana, Conchi et les autres localités au-dessus de 3000 mètres d'altitude) et d'Atacama la Haute (San Pedro de Atacama et ses *ayllos*, Toconao, Socaire, Soncor, Peine puis Susques, Incahuasi et Pastos Grandes, dans l'actuel nord-ouest argentin), devaient mettre à disposition de l'appareil colonial tous les deux mois un certain nombre d'indigènes contraints de s'installer dans le port de Cobija et de mettre leurs forces à disposition dans ce but.

Le service de *chasquis* a été également largement développé sur la côte afin d'avertir de l'arrivée de pirates et de corsaires, pour que toute menace soit directement notifiée aux centres d'administration politique, service qui a même dû être renforcé par l'emploi de métis, de *mulatos* et de populations africaines esclaves du fait de l'importante fuite d'indigènes faisant suite à leur surexploitation dans ce système de courrier. Néanmoins, en 1641 le service de *chasquis* s'est trouvé grandement diminué après que le vice-roi Alvarez de Toledo y Leiva ait ordonné aux espagnols d'"expulser les *chasquis*" et de distribuer leurs chevaux, ânes et mules dans les villages d'indigènes pour le transport inter-régional, instaurant en outre une spécialisation d'indigènes guides chargés d'orienter et de fournir des informations sur les chemins⁵⁰¹.

En plus d'assigner des tâches telles que le déplacement temporaire d'indigènes des oasis vers la côte, la pêche et la récolte de produits de la mer et l'élaboration de *charquecillo* de poisson avec les techniques utilisées par les indigènes eux-mêmes (consistant dans l'application de sel et une longue exposition à la fumée émanant de la

⁵⁰¹ Casassas, J. M. *La región atacameña en el siglo XVII*, op. cit., p. 92.

combustion d'algues), les activités exigées par Altamirano comprenaient également l'entretien et le pâturage des animaux d'élevage. Le pouvoir colonial déploie ainsi une série d'actions coercitives en vue de développer l'articulation et l'approvisionnement des marchés miniers et urbains des hautes Andes, exploitant pour cela le savoir traditionnel des indigènes sur le désert relatif à leur connaissance du réseau de chemins de l'Atacama et de l'exploitation du bétail indigène lui-même⁵⁰². L'utilisation d'auquénidés andins pour cet objectif, et notamment de lamas, a été particulièrement importante pendant les dites saisons des "lomas", consistant dans l'émergence spontanée de pâturages naturels sur les collines du littoral désertique, résultant des pluies qui stimulaient leur croissance de manière exceptionnelle sans intervention humaine⁵⁰³. Cependant, l'utilisation de lamas pour le transport entre la côte, les vallées intermédiaires et les hautes terres diminue au long du XVII^e siècle grâce à la massification du bétail muletier, évolution que l'on doit essentiellement à l'Eglise et à l'action de *corregidores* qui à travers la politique de répartition forcée de marchandises y voient une opportunité d'accélérer le trafic mercantile et leurs propres intérêts commerciaux, entraînant en parallèle des transformations technologiques, économiques et sociales inédites dans les sociétés indigènes du désert⁵⁰⁴.

4.4. Les mules d'Atacama: répartitions forcées d'un artefact du pouvoir colonial

Comme on le voit dans les archives du fonctionnaire Juan de la Peña Salazar (1684), le travail consistant à conduire les mules et les bêtes de convoi était

⁵⁰² Cette question est commune à l'ensemble de l'espace andin, chaque espace ayant ses particularités propres. Sur ce sujet, voir Conti, V. y Sica, G. *Arrieros andinos de la colonia a la independencia. El negocio de la arriería en Jujuy, noroeste argentino*, 2011, *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Débats, online: <https://journals.openedition.org/nuevomundo/60560> Site consulté le 28 novembre 2020.

⁵⁰³ Cajías, F. *La provincia de Atacama (1825-1842)*, La Paz, Instituto Boliviano de Cultura, 1977, 395p.; Sanhueza, C. *Orígenes y desarrollo de la arriería indígena colonial en Atacama. Siglos XVI-XVIII*, Tesis para optar al grado de Licenciado en Historia, Santiago, Pontificia Universidad Católica de Chile, 1991, 161p.

⁵⁰⁴ Borie, C., V. Castro, V. Varela et C. Aldunate. 'Cobija y sus vías de conexión con el interior de Atacama. Desde la colonia hasta la guerra del salitre', 2016, *Diálogo Andino* n°49, p. 209-223.

principalement dévolu aux *atacameños* des terres de la pré-cordillère, car les indigènes de la côte se consacraient presque exclusivement, "jour et nuit", à la pêche au large. En parlant des indigènes de Cobija, de la Peña affirme que "ces indiens n'ont pas d'autre revenu que celui-là et pour la pêche ils vont dans des barques qu'ils font avec la peau du lion marin, et que de cet exercice continu, jour et nuit lorsque le temps le permet, ils sont incapables d'aller à pied ou à cheval du moins sur une distance considérable, et pour cette raison j'ai appris qu'ils ne sortaient jamais de ces lieux étant donné que pour le transport de passagers il est nécessaire que viennent des indiens d'Atacama avec des mules et tout le matériel requis, depuis une distance de cinquante lieues"⁵⁰⁵.

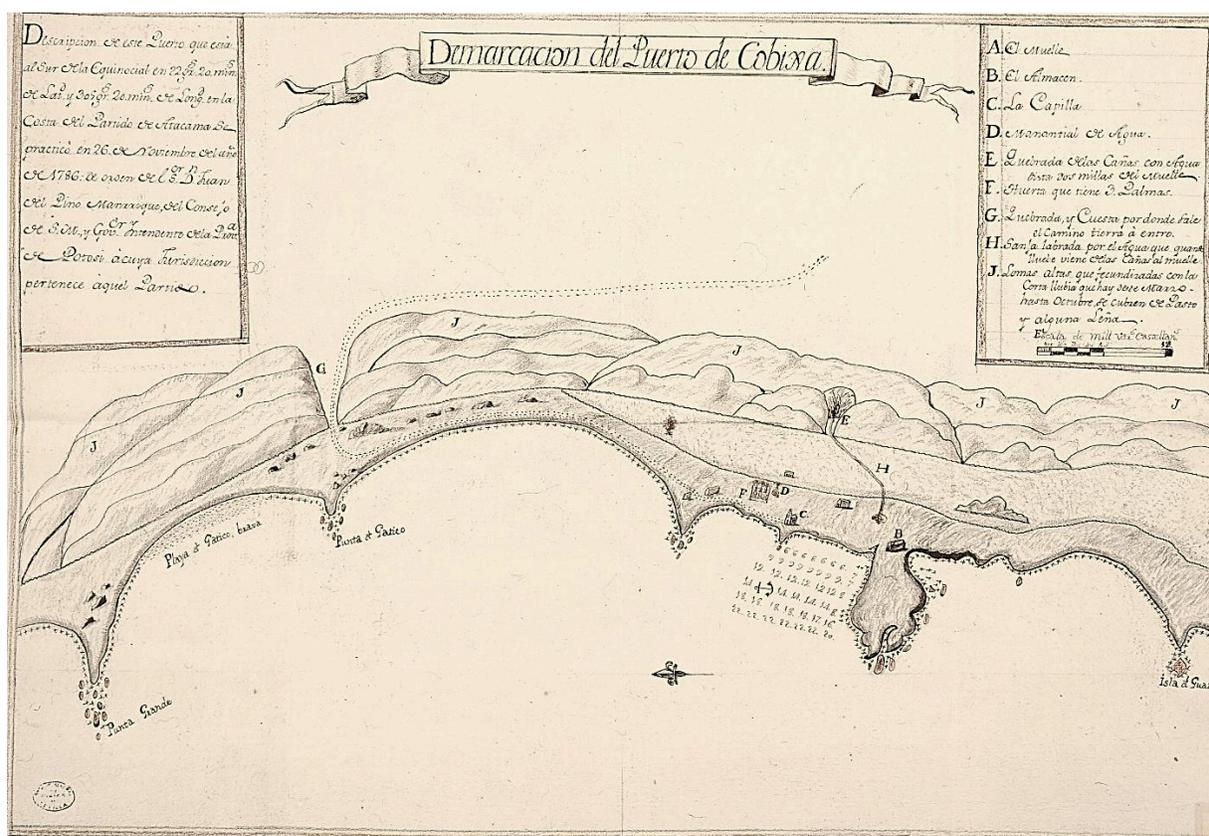


Image 19. Délimitation du Port de Cobija.

On peut observer la rade de Cobija et son quai (A), entrepôt (B), église (C), fontaine d'eau (D), petit potager (F), le passage et la côte d'où part le chemin en direction du désert (G) et un ensemble de collines de la Cordillère de la Côte où poussent spontanément quelques pâturages naturels pendant la "saison des collines" (J) (Del Pino Manrique, 1786. Portal de Archivos Españoles -PARES).

⁵⁰⁵ Hidalgo, J. et R. Correa. 'Información sobre el estado de la parroquia de Cobija, por don Juan de la Peña Salazar. AG.I. Charcas, Legajo 24, año 1684', 1992, *Estudios Atacameños* n°10, p. 126-127.

Les populations indigènes d'Atacama vont pendant cette période subir une transformation substantielle de leurs systèmes de domination, de transport et de mobilité. Ainsi, le cacique d'Atacama la Basse (résidant à Chiu-Chiu), don Pedro Ultiquibilti, témoigne de la manière dont Francisco de Otal développe le trafic de poissons et de peaux de chèvre entre le Chili et la province d'Atacama, d'où ils étaient ensuite transportés jusqu'à Potosí par les convoyeurs *atacameños*. Depuis Atacama la Basse, mais cette fois du village de Caspana, les autorités locales don Diego Maysar et Pablo Laminir déclarent que les indigènes de la province étaient auparavant "miséreux" et ne se nourrissaient que de graines d'arbres comme les *chañares* ou les caroubiers, et que c'est seulement par l'arrivée du bétail euro-asiatique et des vêtements espagnols que les indigènes sont parvenus à ressembler à des "hommes de raison"; "*ces indiens ont des mules, des porcs et des lamas et ils s'occupent des convois et des transports pour Potosí pour payer leurs taxes et ils s'habillent et parlent comme des hommes de raison*"⁵⁰⁶. D'autre part, en réponse à l'inspection ordonnée par le vice-roi Duque de Palata, le *corregidor* d'Atacama signale en 1683 que la grande majorité des indigènes d'Atacama la Basse tiraient leurs moyens de subsistance des mules, "étant tous convoyeurs". Selon cette même autorité les animaux étaient essentiellement conservés sur les berges d'un estuaire du fleuve Loa, où les indigènes avaient des plantations "à la manière d'escaliers à la force des bras et de pierres"⁵⁰⁷.

D'après les indigènes subissant le processus extirpateur et évangéliste mené par Otal, le clerc s'employait à acheter les mules aux marchands d'animaux et de peaux de chèvre en provenance du Chili, qu'il se chargeait ensuite de distribuer et de prêter aux indigènes sous sa tutelle, stimulant ainsi le commerce entre les oasis d'Atacama et les marchés de Potosí au prix de l'endettement systématique des indigènes en voie d'évangélisation; "*ce curé ne doit rien à ses indiens alors qu'eux lui*

⁵⁰⁶ 'Probanza de Méritos de Francisco de Otal'. Dans Castro, V. *Huacca Muchay*, op. cit., f57v.

⁵⁰⁷ Hidalgo, J., N. Hume, M. Marsilli et R. Correa. 'Padrón y Revisita de Atacama del Corregidor Alonso de Espejo, ordenada por el Virrey Duque de la Palata, 1683', 1992, *Estudios Atacameños* n°10, p. 81-125.

doivent une grande quantité de pesos qu'il leur a prêté et avancé pour acheter des mules et payer leurs taxes, cela est de notoriété publique"⁵⁰⁸.

Ces mêmes indigènes pris dans cette dynamique mercantile sont des années plus tard finalement reconnaissants envers Otal face au risque de la désignation d'un nouveau clerc pour la province, car "avec cela de nombreux navires sont venus et les frêts nous ont rapporté plus de vingt mille pesos, finalement nous lui devons tout ce que nous sommes et il a pour nous autant d'amour que s'il était le véritable père qui nous aurait engendré"⁵⁰⁹.

A partir de ces témoignages, on peut considérer que l'Eglise a été l'une des premières institutions à développer le transport à dos de mules en Atacama depuis le début du XVII^e siècle. Elle est suivie par des marchands indépendants du Chili et de Tucumán qui traversent la région et se consacrent au commerce et à la revente de mules. D'après le *Libro de varias ojas* de Chiuchiu, le contrôleur Alonso de Escobar met en place dès 1619 des actions en vue d'obtenir les concessions et travaux agricoles de fermes et de champs à Atacama la Basse en faveur de la paroisse, pour l'alimentation des bétails de mules. De la même manière, comme le montre Casassas, la paroisse de Chiuchiu loue pendant la seconde moitié du XVII^e siècle des terres de pâturage à des groupes de convoyeurs pour qu'ils nourrissent leurs animaux, ces convoyeurs étant probablement eux-mêmes indigènes étant donné que la massification du bétail mulétier est étroitement liée à la répartition et à la vente d'animaux par les missionnaires et *corregidores*⁵¹⁰. C'est également le cas des clercs de provinces relativement proches, tels que le sacristain de Lipez don Antonio de Casseres qui donne en 1672 "par aumône" huit pesos pour l'utilisation des pâturages appartenant à l'église de Chiuchiu. Les prix des pâturages variaient entre six et huit pesos, ainsi en 1673 cette même église reçoit six pesos pour la location de champs à un certain Julian

⁵⁰⁸ 'Probanza de Méritos de Francisco de Otal'. Dans Castro, V. *Huacca Muchay*, op. cit., f58r.

⁵⁰⁹ *Ibidem*, f41v.

⁵¹⁰ Sanhueza, C. 'Estrategias readaptativas en Atacama: la arriería mulera colonial'. *Etnicidad, economía y simbolismo en los Andes*, op. cit., p. 363-385; Conti, V. y G. Sica. 'Arrieros andinos de la colonia a la independencia', op. cit.

de la Vega, et en 1676 les espagnols Diego Monardez et Antonio Yañez louent pour six pesos les champs de cette même maison de culte, somme qui arrivait directement aux mains de Luis Godoy, sacristain de la paroisse⁵¹¹.

Cependant le rôle prépondérant et l'influence de la massification du bétail muletier notamment à partir du XVIII^e siècle sont dûs avant tout au commerce inter-régional contrôlé par l'État colonial par le biais des gouverneurs et *corregidores* de la province, qui canalisent par la politique de répartition et de vente de mules un riche filon d'accumulation de richesse et de pouvoir. De passage en Atacama au début du XVIII^e siècle, Vincent Beauver signale que les gouverneurs du Pérou ordonnaient que l'on aille chercher des mules au Chili, se réservant le droit exclusif du commerce d'animaux dans la province. Selon le marchand français, la répartition des animaux constituait avec la collecte du tribut indigène l'une des principales sources de richesse des gouverneurs, ceux-ci "*faisant des gains importants car ils les vendent cher...*"⁵¹². Les mules devaient d'après le marchand français parcourir des distances allant de 300 à 500 lieues, dont la plus grande partie était totalement dépourvue de fourrages. Pour cette raison un grand nombre de mules était réservé au transport de fourrages pour le trajet compris entre le désert d'Atacama et le nord; et au fur et à mesure que les troupes avançaient, ces bêtes de somme étaient sacrifiées pour sauver la vie et les ressources de l'autre moitié du convoi muletier.

Le profit généré par le commerce de mules était déjà mis en évidence plusieurs décennies auparavant par les autorités locales de la province, car en 1668 le *corregidor* de Chiuchiu Pedro de Figueroa envoie deux cent mules destinées à être vendues dans la juridiction d'Arica, et nourries et engraisées pendant une année dans les champs d'Atacama la Basse⁵¹³. C'est par la répartition forcée de marchandises que le pouvoir colonial non seulement monopolise le commerce de mules dans la région (car les *corregidores* se réservaient le statut de fournisseurs exclusifs de mules dans

⁵¹¹ 'Libro de varias hojas de la Parroquia de Chiuchiu', dans Casassas op. cit., Apéndice 1, p. 137.

⁵¹² Beauver, V. Dans Pernoud, R. *América del Sur en el siglo XVIII*, op. cit., p. 70.

⁵¹³ Sanhueza, C. *Orígenes y desarrollo*, op. cit., p. 70.

territoires sous leur autorité, avec une infrastructure spécifique dans cet objectif), mais massifie également l'élevage de mules parmi les indigènes eux-mêmes acteurs de cette opération commerciale.

En réalité, la vente à crédit ou la location de mules par les missionnaires et évangélistes peut être considérée comme la prémisse du système de répartition de marchandises qui se développe intensément au long du XVIII^e siècle, parallèlement à l'officialisation et à l'institutionnalisation de la fonction de *corregidor*. Cette politique de répartition forcée constituait fondamentalement un système monopolistique institutionnalisé dans lequel les *corregidores* et les autorités provinciales contraignaient les indigènes à acheter en s'endettant certaines marchandises indépendamment de leurs besoins véritables⁵¹⁴, sélectionnées après une négociation avec l'ensemble des marchands présents dans une province ou région déterminées, et qui sachant le profit que les *corregidores* tiraient de leurs marchandises auprès des indigènes, n'hésitaient pas à fixer des prix plus élevés aux biens dont ils savaient qu'ils étaient soumis au système de répartition. En 1756 l'exclusivité des répartitions est attribuée au *corregidor*, bien qu'ils doivent être assistés par un ensemble de fonctionnaires tels que les lieutenants des *corregidores*, fermiers des autres provinces, ecclésiastiques, militaires et même des caciques intermédiaires qui par le biais de la

⁵¹⁴ Des agents coloniaux témoins de la politique de répartition forcée du milieu du XVIII^e siècle s'interrogent sur l'utilité des marchandises distribuées par les *corregidores* aux indigènes: "*De quoi cela pourra servir à l'un d'eux [indigènes], qu'il faut considérer comme l'homme le plus rustique, le plus misérable et malheureux d'Espagne, occupé à creuser la terre, ou marchant derrière une mule, pour gagner un salaire qui lui suffit à peine pour les nécessités de la vie, trois quarts ou une verge de velour, qu'ils lui vendent à raison de quarante ou cinquante pesos? De quoi lui servira autant de satin ou de taffetas? Quel usage aura-t-il d'une paire de chaussettes de soie quand ils remercieraient Dieu de pouvoir se vêtir de laine, même si c'était du tissu le plus pauvre? Pourquoi un indien aurait-il besoin de miroirs lorsque dans sa maison on ne trouve que misère et poussière? Quel besoin a-t-il d'un cadenas, là où même si toute sa famille s'absentait, il suffirait de sceller la porte avec des roseaux de canne ou du cuir pour protéger la maison, dont les biens se trouveraient en sécurité de par leur valeur nulle? Mais cela passe encore comparé à ce qui est le plus digne de célébrer. Les indiens du Pérou par leur constitution particulière non seulement sont imberbes mais n'ont pas un poil sur tout le corps, et ne se coupent jamais les cheveux; et bien l'on distribue à ces indiens des lames de rasoir, pour lesquelles on leur fait payer des prix très élevés: vraiment cela semble être se moquer de cette pauvre nation. Et que dirons-nous de les contraindre à acheter des plumes et du papier blanc, quand la plupart ne comprend pas l'espagnol, et que dans leur langue naturelle on n'a jamais su l'art d'écrire? (...) Pour ne pas ennuyer avec le récit de chaque chose, nous ne mentionnerons pas les peignes, bagues, boutons, livres, comédies, dentelles, ceintures, et tout le reste qui est pour eux aussi inutile que ce qui précède (J. Juan et A. de Ulloa, *Noticias secretas de América*, Londres, Imprenta R. Taylor, 1826, p. 249).*

répartition forcée n'ont fait que reproduire le système et augmenter leurs bénéfices personnels.

La situation s'est généralisée à un tel point qu'à la fin du XVIII^e siècle le gouverneur de la province de Potosí proclamait à ce sujet: "*s'il m'était proposé de donner un autre nom au Pérou, il faudrait l'appeler le royaume de la consommation et de la répartition*"⁵¹⁵. Les principales offenses commises dans le cadre des répartitions de marchandises sont liées aux prix exorbitants et à l'obligation à laquelle étaient soumis les indigènes d'accepter les biens et produits, le plus souvent contre leur volonté. Mules, vêtements, coton, liqueur, cadenas, fruits et matériaux pour l'élaboration d'outils sont seulement quelques-unes des marchandises distribuées par les *corregidores* que les indigènes soumis à ce régime étaient contraints d'accepter. D'autre part, les taxes instaurées officiellement pour la répartition de marchandises étaient fréquemment gonflées par les *corregidores* eux-mêmes, jusqu'à parfois dépasser les 400% ou plus par personne. A Arica, par exemple, alors que la moyenne officielle par tête était fixée à 28 pesos, la répartition réelle par personne pouvait facilement dépasser les 80 pesos, pendant qu'en Atacama, un *corregimiento* infiniment moins peuplé, elle atteignait 50 pesos pour la période entre 1752 et 1757. Ces chiffres sont légèrement inférieurs à ceux des provinces dans lesquelles la répartition par tête était plus importante⁵¹⁶.

Les militaires espagnols Jorge Juan et Antonio de Ulloa sont témoins du phénomène et sont assez explicites en mentionnant la politique de répartition forcée, face à laquelle ils se demandent si elle ne représente pas en réalité une sorte de punition sous-jacente imposée par l'État colonial aux indigènes, étant donné que, dans leurs propres termes "on ne pourrait imaginer chose plus tyrannique à leur encontre". Par rapport à la procédure de cette répartition, les auteurs précisent:

⁵¹⁵ Moreno Cebrian, A. *El Corregidor de indios y la economía peruana en el siglo XVIII*, Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1977, p. 172.

⁵¹⁶ Hidalgo, J. *Historia Andina en Chile vol. II*, op. cit. p. 397.

"Après que le Corregidor soit intronisé dans sa région, il inaugure son gouvernement par l'énumération ou feuille de comptes des Indiens avec séparation de chaque village, et s'occupant personnellement de cette tâche, apportant avec lui les marchandises qu'il doit distribuer, il assigne la quantité et la sorte qui lui convient à chaque Indien, et il met à chaque chose le prix qui lui convient avec l'arbitraire le plus total, les pauvres Indiens ne pouvant pas savoir ce qui leur échoît ni ce que cela doit leur coûter (...) Lorsque le Cacique et les Indiens voient la quantité, la qualité et les prix des biens c'est le moment des lamentations; en vain le Cacique proteste et les plaintes générales ne sont d'aucune utilité, ils lui font comprendre que leurs forces sont insuffisantes pour une quantité de marchandises telle que celle qu'ils leur assignent, et qu'ils ne sont absolument pas en mesure de les payer; ils lui exposent que tel ou tel bien ne peuvent pas leur servir; ou qu'ils leur sont totalement inutiles, étant donné que les prix sont si exorbitants qu'ils n'ont jamais acheté ces biens si chers qu'à cette occasion; le Corregidor reste inflexible, et les Indiens se voient obligés d'acheter tout ce qu'ils leur ont assigné avec une totale répugnance, affligés de ne pas trouver de moyens pour payer aux échéances, et celles-ci sont payables en même temps que les tributs, et le manquement à l'un ou à l'autre sont punis de la même peine"⁵¹⁷.

A travers le récit de Juan et De Ulloa sont mis en évidence non seulement les abus entourant la politique de répartition forcée de marchandises, mais aussi le cercle vicieux formé par cette politique avec la charge tributaire, toute deux aux mains de la même autorité. En établissant les paiements aux mêmes échéances que les tributs, et de plus avec les mêmes peines et châtements infligés en cas de non-acquittement, l'absence de paiement de la taxe tributaire de la part des indigènes donnait ainsi le droit au *corregidor* de saisir les mules qu'un indigène avait reçues lors d'une répartition forcée, se voyant contraint de recevoir de nouveau un troupeau d'animaux qu'il devait encore nourrir pour les mettre à disposition des réseaux de transport mercantile.

⁵¹⁷ J. Juan et A. de Ulloa, *Noticias secretas de América*, op. cit. p. 240-241.

Et ainsi, successivement, *ad aeternum*: "car que ce soit par des amendes, ou sous le prétexte d'échéances de paiement, ils s'emparent de la mule, vache ou autre animal que possèdent les Indiens, et qui représente tout le bien des plus riches d'entre eux. Ces extorsions qui sont sans fin les ont réduit à un état si malheureux, que l'état des gens les plus pauvres et les plus misérables que l'on puisse imaginer n'est pas comparable à celui de ces Indiens"⁵¹⁸.

Certains des *corregidores* annulaient les dettes qu'eux-mêmes avaient créé en échange d'eau et de terres des indigènes de la communauté, qui lorsqu'ils dénonçaient ce type de situations étaient disqualifiés par les autorités hiérarchiques au motif d'être incapables de fournir les documents ou preuves requises⁵¹⁹.

La répartition de mules est justement l'une des actions les plus tyranniques à l'intérieur du système de répartition de marchandises, avec une ampleur et une incidence spécialement importantes dans les *corregimientos* constituant un point de passage du dynamisme et de la mobilité du trafic mercantile colonial. Les *corregidores*, en plus de d'être les distributeurs exclusifs d'animaux, jouissent en outre du monopole du déploiement de cette énergie animale, étant en général les seuls contracteurs pour les transports et convois réalisés dans leurs juridictions. C'est justement en voulant englober ces deux sphères de l'autorité judiciaire et de l'accaparement commercial que le vice-roi Amat qualifie les *corregidores* de sortes de "diphthongues de marchands et de juges"⁵²⁰.

Juan et De Ulloa notent d'autre part que la coutume généralisée des *corregidores* des provinces traversées par le trafic mercantile était d'acquérir dans une région cinq ou six-cent mules chacun. Le prix pouvait varier, mais en général les marchands les cédaient au prix de quatorze ou de seize pesos. Pendant les périodes de rareté, ou pour les cas d'animaux particulièrement résistants et robustes, le prix

⁵¹⁸ *Ibidem*, p. 212.

⁵¹⁹ Hidalgo, *Historia Andina en Chile Vol. II*, op. cit., p. 399.

⁵²⁰ *Ibidem*, p. 409.

pouvait atteindre dix-huit pesos. D'après le témoignage de Concolorcorvo (1771-1773), la valeur originelle d'une mule dans ses élevages d'origine (en général à Salta) était en moyenne de huit pesos ou huit pesos et demi, ne dépassant jamais les neuf pesos par animal⁵²¹. Une fois les mules en sa possession, l'autorité commençait à distribuer les animaux aux indigènes, à qui il pouvait assigner deux, quatre, six ou huit têtes de bétail selon les activités de transport et par extension de la capacité plus ou moins grande de paiement du receveur. Cette première opération restait néanmoins soumise à la seule appréciation du *corregidor*. Un abus indéniable était causé par la surévaluation mercantile des animaux, car ceux-ci étaient répartis individuellement pour un montant qui sans aucune justification pouvait être augmenté de plus de 300%, atteignant 40 ou 44 pesos par animal (voire plus en période de rareté ou en cas d'animaux plus forts). Le *corregidor* distribuait les animaux et leur paiement était dû à une certaine échéance, également fixée par lui. Les motivations de la répartition et l'utilité d'encombrer les indigènes de quantités de mules constituent une question importante, directement liée au transport de marchandises et à l'approvisionnement et au commerce d'animaux dans les centres miniers.

Bien qu'étant dans l'obligation de transporter les marchandises, les indigènes étaient empêchés d'exercer cette activité selon leurs propres critères, car les convois de mules ne pouvaient que livrer, du moins officiellement, les marchandises relevant du marché formel. Tout le reste était susceptible d'être déclaré commerce illicite par le *corregidor*, et il ne restait aux indigènes qu'à recevoir une partie de la rente issue de la mise à disposition de "leurs mules" pour les services de transport, par lesquels ils pouvaient s'acquitter d'une partie de la dette contractée auprès du *corregidor* lors de la répartition. Les mules des indigènes représentaient la ligne de front des chemins les plus sinueux et pénibles, comme le montre le témoignage de Concolorcorvo à propos du tronçon le plus rude, entre le village de Caiza et Potosí, où il affirme que: "*on n'a pas établi de posta dans un lieu où cela pourrait avoir une grande importance, tant pour le repos des mules que pour alléger ce voyage, qui est vraiment pénible, car à quatre*

⁵²¹ Concolorcorvo. *El lazarillo de ciegos caminantes*, op. cit., p. 51.

lieues de Potosí l'on trouve tant de pierres qu'il est impossible de trotter à moins de faire se tuer les mules des misérables indiens charbonniers, qui fournissent cette grande ville en mules maigres et boiteuses, qui sont celles qui d'ordinaire transportent le courrier, partant de cette ville en direction de Caiza"⁵²². Et, plus loin, le voyageur insiste: "Les convoyeurs qui viennent avec des chargements de lointaines provinces, arrivent avec des mules si abimées qu'elles peinent à supporter la charge. Celles des indiens, qui livrent du charbon quotidiennement, sont en pire état"⁵²³.

Une fois l'accord passé entre les marchands et le *corregidor*, celui-ci appelait les indigènes les plus endettés et les forçait à s'absenter de leurs villages pour effectuer le service de transport et commencer ainsi à solder une partie de leurs obligations avec l'autorité. Après avoir reçu la rente des livraisons, l'autorité se réservait le droit d'en prélever près de la moitié pour solder sa dette auprès des marchands, un quart correspondant au convoyeur pour qu'il puisse payer pendant son retour les fourrages et autres ressources nécessaires aux mules pendant les journées de voyage, et le dernier quart étant réservé aux ouvriers nécessaires à la préparation et au chargement des mules.

En conséquence de ce mode d'opération, les indigènes convoyeurs se trouvaient dans un état de dénuement total au moment d'exécuter les voyages, de sorte que:

"L'indien débute son voyage avec le convoi, et comme ces trajets sont si longs et pénibles dans pareils endroits, il arrive fréquemment que les mules s'épuisent en chemin, et que quelques-unes meurent; et comme ils se trouvent dans l'obligation de poursuivre leur voyage, et sans argent pour en acheter une autre, le maître se voit obligé de vendre une mule à très bas prix pour en louer deux à un prix très élevé, et suppléer ainsi au manque de la mule morte et de celle qu'il a vendue. De cette façon, quand le maître arrive à destination, il se retrouve avec deux mules en moins, sans avoir récupéré l'argent

⁵²² *Ibidem*, p. 92.

⁵²³ *Ibidem*, p. 95.

qu'elles valent, plus endetté qu'auparavant, et sans argent pour se nourrir. Une seule opportunité peut lui faire supporter son embarras, qui est de trouver une livraison de retour à l'endroit où il a conclu son voyage, chose assez rare; et même dans cette situation il se voit contraint de prendre peu de chargement pour les mules restantes qui lui appartiennent, et à très bas prix, et ainsi il rentre très lentement de peur qu'elles meurent toutes, s'estimant très chanceux si avec le produit du retour il parvient à compenser la perte, bien qu'il ne lui reste aucun bénéfice après un voyage de plusieurs mois"⁵²⁴.

Dans la politique de répartition des mules, il était commun parmi les *corregidores* de distribuer aux indigènes des animaux dans un état physique déplorable, presque mourants, et qui malgré leur condition devaient être acceptés quasiment au même prix qu'un animal fort et avec de véritables espérances de vie;

"En l'an 1742, venant une seconde fois à Lima, appelés par ce Vice-roi, nous parvenons à un village où l'on avait conclu la veille la répartition, et de celle-ci l'hôte qui nous a accueilli dans sa maison a reçu quatre mules; il n'avait pas voulu les recevoir malgré l'obligation des instances ni même les menaces que lui faisait le Corregidor, car il est a vu si faibles qu'il craignait qu'elles ne meurent sans lui servir. Il contestait auprès Corregidor, non pas le prix élevé, bien qu'il soit de 44 pesos chacune, mais leur mauvais état, le suppliant qu'il lui donne de bonnes mules et qu'il ne répugnerait pas de les prendre, mais que celles-ci se mouraient et que ce qu'il lui donnait avec elles n'était rien de plus que leur cuir. Une fois ces contestations faites il est rentré chez lui croyant que sa répartition serait améliorée, mais il s'est bien trompé sur cela, car pendant cette même nuit le huissier est venu les lui attacher à la porte, lui disant depuis le dehors que là étaient ses mules par ordre du Corregidor. Lui n'a pas fait l'effort de sortir pour les récupérer, sa porte étant déjà close, et au jour suivant il en a trouvé une morte; néanmoins ils lui ont fait payer pour toutes les quatre. Cela arrive très fréquemment car ils enlèvent les animaux encore jeunes de l'endroit où ils sont élevés, et dans la distance

⁵²⁴ *Ibidem*, p. 243-244.

de cent lieues ou plus qu'ils traversent pour les apporter aux différents corregimientos ils passent par des températures auxquelles ils ne sont pas habitués, et en changeant de fourrages ils tombent malades et beaucoup meurent, et pour que cette perte n'échoit pas au Corregidor, celui-ci effectue la répartition dès qu'elles arrivent à sa juridiction, et oblige les Indiens à les prendre dans cet état"⁵²⁵.

D'autres part, on sait que dans le cas où ils refusent de recevoir spécialement une partie de la répartition d'animaux, les indigènes étaient sérieusement opprimés et extorsionnés. Ainsi, dans une lettre de réclamation envoyée contre leur *corregidor* Pedro Legaria, un groupe d'indigènes de la province de Huarochirí, ayant refusé de recevoir une double part de mules, accompagnées de quatre mille jarres d'eau-de-vie, relatent comment ils ont subis des coups de fouet quotidiens pendant plusieurs mois, plusieurs d'entre eux ayant de plus été immobilisés dans un carcan (artefact fait de deux planches superposées et conçu pour retenir et immobiliser des esclaves et prisonniers) et enfermés en prison pendant les nuits. Ils en sont sortis à demi morts de faim, avec la tête rasée et baignant dans leur sang. Une fois arrivés à leur village, chaque indigène rebelle se trouva face à trois ou quatre mules et une portion d'eau-de-vie, qu'ils devaient chacun payer plus de quatre cent pesos. Le *corregidor* d'Yca fit de même, lorsque face au refus des indigènes de recevoir mille six cent mules, il ne trouva pas mieux que d'extorsionner les indigènes et d'ordonner que l'on attache toutes les mules à leur ranch, leur faisant payer la nourriture et la livraison de chaque animal sous peine de prison pour quiconque s'y refuse⁵²⁶.

De la même manière, la répartition de mules pouvait représenter un réel poids mort pour les indigènes ne travaillant pas comme convoyeurs, mais qui étaient néanmoins considérés comme tels par les *corregidores* bien qu'ils aient d'autres occupations. Cela est montré par exemple dans une plainte rédigée par l'évêque d'Arequipa à partir de la plainte de plusieurs indigènes ouvriers d'Arica, qui ayant reçu du *corregidor* un ensemble de mules, se lamentaient d'avoir dû les vendre à un

⁵²⁵ J. Juan et A. de Ulloa, *Noticias secretas de América*, op. cit., p. 245-246.

⁵²⁶ Moreno Cebrian, A. *El Corregidor de Indios y la Economía Peruana*, op. cit., p. 194.

prix infiniment inférieur à celui qu'ils avaient été obligés de payer, étant donné qu'ils n'avaient pas de quoi nourrir les animaux et que par conséquent ceux-ci avaient commencé à mourir sans que l'autorité n'intervienne d'aucune manière⁵²⁷. Face à ce même problème, un fonctionnaire de l'Intendance de Potosí signalait au sujet de la répartition forcée de mules parmi les agriculteurs de la région d'Atacama, soumis aux mêmes obligations: *"ceux qui achetaient des mules se consacraient au transport de marchandises, délaissant le travail des champs; du fait de la faiblesse du commerce dans les Provinces intérieures, il était nécessaire d'en sortir, vers le Tucumán ou la côte, pour porter des cargaisons, afin de payer le prix de leurs montures et d'autres biens issus de la répartition. Après avoir pérégriné une année entière, ils pouvaient à peine couvrir leurs dépenses et le coût des tributs, se trouvant plus dénudés qu'avant et leurs familles plus pauvres"*⁵²⁸.

Face aux démonstrations des abus commis par les *corregidores*, une ordonnance royale est émise en juin 1751 visant l'instauration de prix officiels à Mexico, Santa Fé et Lima. Les prix étaient désormais censé être communiqués et appliqués par les *corregidores* en accord avec la pertinence des produits, leur valeur et les quantités à distribuer. Mais si la Couronne reconnaissait les abus explicites auxquels étaient soumis les indigènes, elle continuait à développer le commerce entre les mêmes acteurs étant donné que sans l'acquisition d'animaux euro-asiatiques et d'outils de travail, les champs resteraient incultes, les mines abandonnées et les indigènes poursuivraient leur "tendance naturelle" à la nudité, sans les transports et les vêtements propres aux hommes de raison. D'autre part, le besoin de développer la politique du crédit parmi les *corregidores* était soulignée, car sans liquidités il leur serait impossible de s'approvisionner avec les marchandises proposées par l'infinité de marchands qui parcouraient les provinces, notamment les vendeurs de mules. A propos des répartitions forcées, rien d'autre n'était stipulé étant donné que les indigènes ne seraient de toute façon pas disposés à réaliser des excédents de travail,

⁵²⁷ *Ibidem*, p. 198.

⁵²⁸ Cañete y Domínguez, V. *Guía histórica, geográfica, física, política, civil y legal del Gobierno e Intendencia de la Provincia de Potosí*, La Paz, Bolivia, Editorial Potosí, 1952 [1791], p. 351.

de sorte que l'obligation de la répartition restait la priorité, puisque l'économie coloniale ne pourrait augmenter ses niveaux de consommation que par l'endettement indigène. Le postulat sur lequel repose ce raisonnement est naturellement le même que le précédent: l'inclination naturelle et notoire des indigènes à la paresse et l'ébriété⁵²⁹.

L'Audience de Lima est celle qui a été chargée de recevoir la plus grande quantité d'informations sur chacune des provinces afin de fixer les prix à partir des coûts correspondant aux distances et aux usages de chaque marchandise, le nombre d'indigènes, etc. Comme l'on pouvait s'y attendre, particulièrement pour les provinces comprises dans les circuits de transport mercantile, les marchandises principales étaient les mules, la coca, les vêtements et les matériaux pour élaborer des instruments de labour. Au milieu du XVIII^e siècle, le *corregimiento* d'Atacama était toujours l'un de ceux qui rapportaient le moins à la Couronne (environ 12.000 pesos), de sorte que, de façon évidente, le prix des marchandises (notamment des mules) y était l'un des plus bas (tout comme à Tarija et à Lipas) de tous les *corregimientos* du vice-royaume péruvien. A Atacama, le prix d'une mule était de 21 pesos, pendant que dans d'autres *corregimientos* plus rentables (comme Huailas par exemple) ce chiffre pouvait augmenter de plus de 100%, atteignant 48 pesos. Les prix instaurés dans la tarification de Lima de 1753 pour le *corregimiento* d'Atacama étaient les suivants:

Marchandises	Quantité	Unité	Prix	Total
Mules	500	Une	21	10.500
Linge d'Amérique	3.000	Verge	1	3.000
Coca	215	Panier	10	2.150
Drap bleu de Quito	200	Verge	8	-

⁵²⁹ Hidalgo, J. Fases de la rebelión indígena de 1781 en el Corregimiento de Atacama y esquema de la inestabilidad política que la precede, 1749-1781, 1982, *Chungara N°9*, Anexo: dos documentos inéditos contemporáneos p. 192-246.

Drap en musc de Quito	200	Verge	7	-
Fer	15	Quintal	-	1.500
Linge de Castille	-	Verge	-	6.000
Total				24.650

Tableau 3. Prix des marchandises à distribuer en Atacama, 1753.
(Moreno Cebrian, A. 1977).

Avant l'instauration de ces prix, le *corregidor* d'Atacama José Manuel Fernández Valdivieso distribuait ces marchandises à un prix plus élevé, contraignant de plus les indigènes du désert à effectuer des activités non notifiées aux autorités coloniales. Bien que le salaire de Fernandez soit limité pour l'époque par rapport aux autres *corregidores* (1562 pesos annuels), en plus des coûts élevés des transports pour relier la province, les coûts de son travail étaient justement compensés par l'utilisation gratuite de la main-d'œuvre indigène et les excédents obtenus de la vente forcée de certaines marchandises. Concernant les mules, Fernandez les distribuait au prix de 25 pesos, alors qu'il faisait payer 16 pesos pour un panier de coca et 1 peso et 4 reales la verge de linge d'Amérique. Le *corregidor* exigeait d'autre part que les *atacameños* travaillant dans le commerce de cuirs à San Pedro de Atacama les lui vendent à un prix inférieur exclusif par rapport à ceux que lui payaient les indigènes et autres acheteurs de Salta pour les cuirs de laines, vigognes, moutons et bovins. Fernandez Valdivieso distribuait par la force de la laine aux femmes d'Atacama afin qu'elle lui confectionnent d'épais ponchos qu'il vendait ensuite lui-même à Potosí à travers la distribution qu'il effectuait grâce au transport des indigènes qu'il contrôlait. Il exigeait d'elles en parallèle un service exclusif correspondant à l'entretien de sa maison et de sa cuisine, en plus de sélectionner un nombre personnel de servantes pour qu'elles labourent ses terres et s'occupe de son bétail bovin et de son écurie. Ce même Fernandes, selon Hidalgo, s'est approprié une mine d'or indigène à Olaroz, à

environ deux-cent kilomètres du *corregimiento* à sa charge à San Pedro d'Atacama, agrandissant ainsi largement ses possessions et richesse⁵³⁰.

Avec tous ces éléments, et de façon logique, l'instauration de prix au niveau central ne s'est pas reflétée au niveau local. En 1755, c'est-à-dire deux ans après l'établissement des prix à Lima, le même *corregidor* Fernandez Valdivieso était impliqué dans un nouveau conflit avec les indigènes d'Atacama pour avoir distribué des marchandises à un prix plus élevé que celui détaillé dans le tableau précédent. Les mules, en particulier était toujours distribuées par le *corregidor* au prix de vingt-trois, vingt-cinq et vingt-sept pesos selon l'indigène "acheteur" et la qualité de l'animal. Quant à lui, le *corregidor* offrait une valeur ne dépassant pas les dix-huit pesos par animal, dans un rapport commercial abusif indéniable en sa faveur⁵³¹.

La revente d'animaux était une pratique courante parmi les *corregidores*, qui recourraient également à la saisie des mêmes animaux déjà distribués pour solder les dettes des indigènes issues de la répartition d'autres marchandises, de sorte que "*pour payer le reste ils saisissaient le mouton, la vache, l'âne ou la mule, et pour un prix quelconque ils sortaient du gouffre, sans qu'il ne leur reste le moindre profit de ces répartitions*"⁵³².

Les différences de prix auxquelles pouvaient accéder les *corregidores* et leur postérieur prix de vente aux indigènes étaient considérables, surtout si l'on sait que, près de vingt ans plus tard, le *corregidor* d'Atacama Pedro de Argumaniz entretenait une dette avec un marchand de mules de 14.028 pesos, correspondant à l'achat de 1.002 animaux. La valeur de chaque mule achetée par le *corregidor* était donc de 14 pesos⁵³³. Si l'on prend comme base la tarification officielle de vente, correspondant à 21 pesos, le *corregidor* devrait donc avoir reçu 21.042 pesos de la vente de ces animaux, réalisant un bénéfice d'au moins 7.014 pesos pour la seule répartition de

⁵³⁰ *Ibidem*

⁵³¹ Sanhueza, C. *Orígenes y desarrollo*, op. cit., p. 74.

⁵³² Cañete y Domínguez, V. *Guía histórica, geográfica, física, política*, op. cit., p. 350.

⁵³³ *Ibidem*

mules aux indigènes. Argumaniz est connu parmi les *corregidores* locaux pour être l'un des principaux représentants du despotisme illustré en Atacama, et pour avoir montré pendant son mandat le besoin d'organiser urbainement San Pedro de Atacama, étant donné que ses habitants originaires continuaient d'être dispersés dans leurs différents *ayllos*, employés la plupart du temps dans les convois d'animaux entre la haute cordillère, les vallées et les oasis d'Atacama. Cependant l'héritage d'Argumaniz est passé aisément à la postérité, car il a été exproprié en 1754 et ses possessions ont révélé les traces de son action despotique, car on a trouvé dans sa demeure plus de 107 *fanegas* de blé confisquées issues des communautés d'Atacama, qui produisaient en moyenne entre 21 et 24 *fanegas* annuelles pour constituer les fonds des caisses de communauté⁵³⁴. En d'autres termes, le *corregidor* avait accaparé pour sa possession personnelle l'équivalent de près de cinq années de travail et d'épargne de la communauté.

Rien ne garantissait que les mules amenées à Atacama depuis Salta n'ait été précédemment dressées par les éleveurs et encore moins par les marchands; cela dépendait plutôt du hasard. De sorte que cette tâche revenait essentiellement à l'acheteur de mules ou même aux indigènes, qui devaient fréquemment recevoir les mules "*chúcaras*" (sauvages). Une fois la vente décidée, les animaux qui arrivaient à leur destinataire devaient être laissés dans une "*tablada*", c'est-à-dire un espace prédéterminé avec de l'eau et des fourrages qui permettent de nourrir le bétail en attendant sa distribution forcée, et ces *tabladas* pouvaient généralement être des champs utilisés par les indigènes eux-mêmes pour nourrir leur bétail domestique dans les alentours de la ville, ou bien sur un point intermédiaire de la pré-cordillère andine du fait de la plus grande abondance de pâturages naturels existant dans ces zones d'altitude.

A cette période, le XVIII^e siècle déjà entamé et l'économie coloniale fortement enclavée dans la province d'Atacama, la substitution du lama par la mule apparaît

⁵³⁴ Hidalgo, J. *Historia Andina en Chile Vol. II*, op. cit., p. 399.

clairement, du moins pour ce qui touche au commerce mercantile. Nous avons déjà montré au chapitre précédent que la massification du bétail euro-asiatique est associée à la plus grande efficacité de ces animaux pour le transport de marchandises et leur résistance, car la mule, en plus de pouvoir être montée, possède une capacité de charge d'environ 120 kilos par animal, et permet de parcourir de vastes distances sans besoin critique d'eau. Avec le commerce minier et marin mercantile, et par conséquent avec l'importance névralgique acquise par le port de Cobija pour la province, pour la communication entre les hautes terres et l'intérieur, au début du XVIII^e siècle la mule constituait l'animal de charge par excellence de la province, du moins selon ce que révèlent les témoignages de voyageurs et de marchands de l'époque. En effet, selon le marchand Vincent Beauver déjà cité, les mules constituaient en 1707 l'unique véhicule en Atacama, les lamas étant réservés aux collines des cordillères de l'intérieur et au transport -encore à l'époque- de minerais de Potosí, à cause de la mortalité élevée à laquelle étaient exposées les mules. Cette opinion coïncide avec celle déjà énoncée par Concolorcorvo, qui va jusqu'à assurer que, si au lieu de lamas les mules se chargeaient du transport d'argent des mines vers les forges, la mortalité de ces dernières aurait été de l'ordre de 10.000 animaux chaque année⁵³⁵.

La massification du bétail muletier s'accompagne d'un élément central lié aux technologies d'entretien et de reproduction de cet animal. Le bétail muletier est infiniment plus dépendant de l'être humain que ne le sont, par exemples, les lamas, puisque ceux-ci étaient adaptés depuis des millénaires aux différents types de pâturages naturels disséminés entre les hautes terres et les cordillères de l'Atacama. La mule, quant à elle, avait besoin en contrepartie de ses capacités de charge et de résistance d'un type d'alimentation infiniment plus exigeant en quantité et en qualité. En ce sens, l'introduction et la reproduction du bétail muletier dans un contexte extrêmement aride comme celui qui caractérise le désert d'Atacama, implique inévitablement la nécessité de nouveaux fourrages, et avec eux le développement de

⁵³⁵ Concolorcorvo. *El Lazarillo de ciegos*, op. cit.; Sanhueza, C. *Orígenes y desarrollo*, op. cit.

nouvelles pratiques agricoles et la réorganisation des paysages agricoles locaux en fonction d'une meilleure disposition des zones de pâturage.

Bien que le système des grandes propriétés soit inexistant en Atacama, et le peuplement espagnol beaucoup moins important par rapport au désert voisin de Tarapacá, du fait des paramètres que celui-ci imposait à la diffusion de produits européens au-delà du blé et de la luzerne (et dans une moindre mesure de la vigne et de quelques fruits comme les poires dans certains micro-climats), les autorités coloniales vont exploiter avec la même intensité les eaux, les terres et la main-d'œuvre indigène pour obtenir une productivité étroitement liée au trafic mercantile entre les nœuds commerciaux déjà mentionnés, ainsi qu'avec certains lieux stratégiques tels que les capitales de *corregimiento* (Atacama la Haute et la Basse) et d'autres espaces intermédiaires.

A Atacama la Basse, par exemple, un *corregidor* a "creusé, une demi-lieue au-dessus de Chiuchiu, deux beaux canaux de chaque côté du fleuve pour irriguer ses champs de luzerne et ses plantations"⁵³⁶, champs de luzerne qui, assurément, étaient destinés à l'alimentation de mules importées du Chili, de Salta ou de Tucumán, celles qui dans la dynamique perverse déjà mentionnée de la répartition forcée de marchandises finissaient par être distribuées aux indigènes d'Atacama pour des sommes pouvant être augmentées de 900% ou plus par rapport à leur valeur originale. A ce sujet, il ne faut pas oublier que la valeur d'une mule dans les marchés de Salta décrits par Concolorcorvo ne dépassait pas huit ou neuf pesos, étant revendue par les marchands aux *corregidores* au prix d'environ quatorze pesos, ces derniers les distribuant ensuite aux indigènes d'Atacama pour un prix atteignant 21 pesos (selon les chiffres officiels) ou même beaucoup plus⁵³⁷. Parallèlement à la multiplication des espaces de pâturage spécifiques à l'alimentation et à l'engraissement des animaux, l'exploitation par les *corregidores* de champs et de marécages -bien que très limités- situés en bordure des cours d'eau de la région, à savoir les actuels fleuves Loa, San

⁵³⁶ Cañete y Domínguez, V. *Guía histórica, geográfica y física*, op. cit., p. 265.

⁵³⁷ Sanhueza, C. *Orígenes y desarrollo*, op. cit. p. 78.

Pedro, Salado, etc. et leurs affluents respectifs, devient chose commune au XVIII^e siècle.

4.5. Dispersion et mixité ethnique en contexte de domination bourbonne: colonisation phytologique, interventions agricoles et nouveaux "gens de raison"

L'une des réponses principales de la société *atacameña* aux abus commis par le pouvoir colonial est la dispersion et la mobilité, articulant stratégiquement leurs propres mécanismes traditionnels de reproduction sociale fondés sur la communication et la mixité ethnique à la politique abusive de répartition forcée. L'introduction de nouveaux animaux a ainsi contribué non seulement à élargir le spectre de la mobilité, mais aussi à intensifier les liens intercommunautaires immémoriaux dans un nouveau contexte mercantile et politiquement hostile. C'est cette direction qui est prise dans l'interprétation du géographe et historien Horacio Delfrieri, qui voit dans l'incorporation d'ânes et de mules auprès des populations de transporteurs *atacameños* un processus élémentaire et révolutionnaire dirigé par de nouveaux agents qui *"ont permis de multiplier plusieurs fois la capacité de charge par animal, avec plus de sécurité, de rapidité, de force et de vélocité, avec des avantages notoires par rapport au contingent de lamas. Le transport de marchandises dans ces conditions nouvelles a multiplié la capacité de déplacement de ces populations, a encouragé la vocation commerciale et a étendu la limite de leurs échanges"*⁵³⁸. Et plus encore, car dans l'univers des convoyeurs et des marchands de la macro-région, il faut considérer dans une large mesure que des indigènes possédant de petits convois de cinquante animaux ou moins deviennent ainsi de petits marchands fortement articulés au commerce mercantile régional, se distinguant toutefois grandement des marchands parvenant à réunir un nombre d'animaux plus de quatre fois supérieur⁵³⁹.

⁵³⁸ Dans J. Hidalgo et V. Manríquez. 'Mercado y etnicidad. Lecturas de la revisita de Atacama de 1683'. *Estudios Atacameños* n°10, 1992, p. 153-154.

⁵³⁹ V. Conti et G. Sica, 'Arrieros andinos de la colonia a la independencia', op. cit.

Là où Difrieri voit une introduction révolutionnaire mais déstructurante de la société indigène "traditionnelle", Hidalgo et Martinez mettent en avant des éléments montrant une plus grande compléxification des modèles de complémentarité et de mobilité indigènes, car bien que se trouvant dans des espaces et des villages distants de leur lieu d'origine, la majorité de la population indigène d'Atacama conservait ses responsabilités tributaires avec les caciques locaux, ainsi qu'une partie de leurs droits à des terres, de l'eau et des champs dans leur lieu d'origine tout comme dans des zones distantes. A titre d'exemple, en 1755, un groupe d'indigènes de Toconao et de San Pedro de Atacama possédaient des étables et des animaux dans les champs d'Olaroz, dans l'actuel département de Susques (Argentine), à environ 260 kilomètres de leur village natal. De manière similaire, d'autres bergers aussi originaires de différents *ayllos* de San Pedro de Atacama entretenaient des fermes d'élevage à Antofagasta de la Sierra, dans l'actuel département argentin du même nom de la province de Catamarca, à environ 490 kilomètres au sud de San Pedro de Atacama. Dans la même dynamique, il existe également des sources de la même période montrant la présence de convoyeurs atacameños qui gardaient leurs animaux dans plusieurs champs de San Cristobal, dans l'actuelle province de Nor Lipez (sud-ouest de la Bolivie), et même beaucoup plus au sud, à Tucumán. De la même façon, mais dans le sens inverse, il existe des traces montrant la présence de bergers et d'agriculteurs de Lipez et de Tarapacá effectuant des activités d'élevage à Atacama la Basse, essentiellement dans les villages de Calama, Chiuchiu et dans les pâturages des hauteurs situés à Lequena, Inacaliri et Toconce⁵⁴⁰.

Le rapport résultant de l'inspection de l'Atacama réalisée par le *corregidor* Alonso de Espejo en 1683 le montre bien. Ainsi, à Atacama la Basse sont trouvés de nombreux absents dans les *ayllos* et les villages de Chiuchiu, Calama, Cobija et Caspana, des indigènes originaires de ces lieux se trouvant dispersés dans des villages étrangers au *corregimiento* tels que Huatacondo, Arica, Puerto Loa, Lipez et Pica. D'autre part, à Atacama la Haute, 58% de l'ensemble des tributaires sont enregistrés

⁵⁴⁰ Sanhueza, C. *Orígenes y desarrollo*, op. cit.; Martínez, J. *Pueblos del chañar y el algarrobo*, op. cit.

comme absents dans tous les *ayllos*, les indigènes étant surtout concentrés dans les villages de Lipez et dans l'actuel nord-est argentin. Dans le même sens, et concernant la présence d'étrangers dans le *corregimiento* d'Atacama, l'on trouve des indigènes originaires de Lipez, Carangas, Potosí, Chuquisaca et Yarija dans les mêmes villages et *ayllos*.

<i>Aylo</i> D'ATACAMA	TRIBUTAIRES PRESENTS	ABSENTS QUI PAYENT LEUR IMPÔT A ATACAMA	ABSENTS EN VOYAGE	ABSENTS DONT ON NE SAIT PAS OU ILS SONT	TOTAL	ETRANGERS
Chiuchiu	19	2			21	
Calama	13				13	
Cobija	18	3		1	22	
Caspana	27			1	35	
Atacama la Basse	77	12		2	91	
Solor	11	14	6	6	37	
Sequitur	6	9	7	5	27	
Soncor	9	5	3		17	
Solcor	3	14			17	
Coyo et Beter	10	19			29	
Condedu- que, Cantal et Acapana	7	31	2	5	45	
Toconao	26	34		2	62	
Socaire	3	30		1	34	
Peine et Camar	8	12			20	
Atacama la Haute	83	168	18	19	288	
Total Atacama	159	180	18	21	379	10

Tableau 4. Tributaires par catégories dans l'Inspection d'Atacama de 1683.
(Hidalgo et al., 1992).

De ce qui ressort de l'inspection, moins de la moitié des indigènes tributaires étaient présents à Atacama, soit seuls 41% d'entre eux. Le reste était divisé entre les

tributaires absents qui, bien que résidant dans d'autres lieux, continuaient de répondre à leurs obligations tributaires auprès des caciques de leurs villages natals (47%), alors que les absents en voyage et les autres tributaires dont le lieu était inconnu représentaient respectivement 4,74% et 5,54%.

En ce qui concerne la répartition des indigènes originaires d'Atacama absents, mais qui remplissaient toujours leurs obligations tributaires avec les caciques locaux, on note leur déplacement et installation dans les provinces de Lipez, Tucumán et Chichas. L'information détaillée de l'inspection de 1683 concernant la provenance et l'emplacement des tributaires absents est présentée à la page suivante.

Tributaire atacameño originaire de:	Guatacondo	Pica	Loa	Lípez	Tucumán	Casabindo	Chichas	Chile	Sinti (Chuquisaca)	Dans un lieu inconnu	Totaux
<i>Chiuchiu</i>	2										2
<i>Calama</i>											
<i>Cobija</i>			3								3
<i>Caspana</i>				7							7
<i>Atacama la Basse</i>	2		3								12
<i>Solor</i>				8	6						14
<i>Sequitor</i>				2	7						9
<i>Salcar</i>				7			5	1		1	14
<i>Soncor</i>					1		3		1		5
<i>Coyo et Beter</i>				14	3		1			1	19
<i>Conde duque Cantal et acapana</i>		1		17	3		9			1	31
<i>Toconao</i>				12	13+	1	6	1	1		34
<i>Socaire</i>				9	17		3			1	30
<i>Peine et Camar</i>		1		6	3		2				12
<i>Total d'Atacama la Haute</i>		2		75	54		29	2	2	4	168
TOTAL ATACAMA	2	2	3	82	54		29	2	2	4	180

Tableau 5. Indigènes originaires d'Atacama qui payent leur tribut au cacique d'Atacama bien qu'ils soient dispersés dans les montagnes alentour lors de l'inspection de 1683.
(Hidalgo, 2004)

Les variations démographiques des populations indigènes d'Atacama dans le contexte colonial invitent à prendre en compte les modèles de mobilité, de complémentarité et de mixité ethnique, dont l'origine remonte à l'époque préhispanique dans la macro-région, mais qui se projettent également de façon dynamique au long de la période et même au-delà. Un siècle après l'inspection d'Espejo de 1683, on enregistre au cours des cinq années comprises entre 1787 et 1792 une diminution de 241 indigènes tributaires en Atacama, chiffre qui ne s'explique pas ni ne coïncide entièrement avec le total des décès inscrits pendant le quinquennat. Ainsi en 1791 les caciques locaux identifient 79 tributaires atacameños à Salta et 42 à Catamarca, c'est-à-dire un total de 121 tributaires locaux, équivalant à 20,61% du total, qui se trouvaient loin de leur village d'origine et entretenaient des liens dynamiques susceptibles d'être localisés autre part que dans leur lieu d'origine, leur *ayllo* de naissance ou même leur réduction coloniale⁵⁴¹. Sur ce dernier point, il faut envisager la possibilité que la vitalité de l'unité domestique et communautaire du milieu des hautes Andes soit étroitement liée à des processus migratoires et à la mobilité. Comme l'a montré Saignes, pendant la plus grande partie de la période coloniale les unités domestiques ont maintenu et même intensifié les modèles de mobilité avec une motivation au moins triple: la complémentarité inter-écologique, l'exploitation commerciale et le déploiement de tactiques d'évasion fiscale⁵⁴².

L'absence d'indigènes tributaires est un point qui ne passe pas inaperçu des autorités coloniales, notamment de celles qui incarnent le réformisme bourbon. Juan del Pino Manrique est un représentant de la politique illustrée à l'Intendance de Potosí, et émet en accord avec l'esprit de l'époque une série d'instructions à destination des sous-délégués visant à ordonner et à "policer" une zone qui, en plus de la dispersion élevée de ses habitants, venait de vivre une succession d'évènements issus de la grande rébellion indigène de 1780 provoquée par Tupac Amaru contre les différentes formes d'exploitation coloniale, dont l'expansion des tributs et impôts, la

⁵⁴¹ Hidalgo, J. *Historia Indígena en Chile*, op. cit. p. 86.

⁵⁴² Saignes, T. 1991. 'Lobos y ovejas. Formación y desarrollo de los pueblos y comunidades en el surandino (siglos XVI-XX)'. Moreno y Frank Salomon (eds.). *Reproducción y transformación de las sociedades andinas. Siglos XVI-XX*, Tomo I, Quito, Abya-Yala, p. 91-137.

politique de répartition forcée d'animaux et de marchandises et la concentration du pouvoir incarnée par le gouvernement des *corregidores*, *alcaldes mayores* et autres autorités. A Atacama, le soulèvement indigène a connu son expression locale en la personne de Tomas Paniri, chef indigène originaire du village d'Aiquina, à Atacama la Basse. Il faut ajouter que les *atacameños* ont été informés de la rébellion indigène par des lettres en provenance de Lipez et de Chichas. Depuis ce dernier lieu, Tomas Paniri aurait été chargé de faire passer entre les villages d'Atacama une circulaire de Tupac Amaru lui-même; car se trouvant dans le village de Chocaya pour vendre du poisson d'Atacama, un chef local nommé Lorenzo de Antezana lui aurait remis un ensemble de papiers pour qu'il les prenne de retour sur ses terres⁵⁴³.

Del Pino Manrique est nommé intendant dans un contexte où le pouvoir central se fixe l'objectif d'augmenter le Trésor Royal par le biais d'un plus grand contrôle de l'État sur les colonies, disposant pour cela d'un corps de fonctionnaires (intendants et sous-délégués) capable de gérer les ressources régionales de manière plus directe et efficace. Dans le territoire sous la juridiction de Carcas ont été créées les intendances de La Plata, Potosí, Cochabamba, La Paz et Puno, qui a par la suite été incluse dans le vice-royaume du Pérou. Le premier intendant nommé à Potosí est Del Pino Manrique, dirigeant cinq régions soumises à son gouvernement: Poro, Chayanta, Chichas, Lipez et Atacama. Dorénavant, les anciens *corregimientos* soumis à l'autorité et à la volonté de gouverneurs, *corregidores* et *alcaldes mayores* deviennent dirigés par l'administration d'un intendant, qui nommait pour la durée de son choix des sous-délégués l'assistant dans ses affaires et dans l'administration des régions.

C'est justement à Del Pino Manrique que l'on doit une description détaillée de la région d'Atacama de la fin du XVIII^e siècle, qui révèle non seulement l'exploitation coloniale des ressources indigènes dans la province mais aussi ses caractéristiques géographiques, ses relations commerciales et ses populations indigènes. En ce qui concerne ces dernières, ce même intendant montre comment les populations en

⁵⁴³ Martínez, J. L. *Pueblos del chañar y el algarrobo*, op. cit., p. 152.

particulier de la cordillère d'Atacama (Socaire, Susques, Ingahuasi) avaient coutume d'aller à Tucumán pour compléter leurs activités de subsistance familiale et de reproduction sociale, ce qui explique que la région présentait une situation démographique pour le moins problématique pour les objectifs coloniaux d'enregistrer, d'ordonner et de contrôler de manière plus directe le tribut et le travail indigènes.

La région d'Atacama, selon del Pino Manrique:

"Elle borde par le nord Lipes et Tarapacá du vice-royaume de Lima, par le sud le royaume du Chili, par l'est la Province de Tucumán et par l'ouest la côte de la mer du sud.

Elle a deux paroisses, la première appelée San Pedro de Atacama, distante de 160 lieues de cette capitale avec cinq annexes, qui sont San Lucas de Toconao, Santiago de Socaire, San Roue de Payne, Susquis et Ingaguasi. Cette dernière est une mine d'or aujourd'hui épuisée, bien qu'anciennement renommée. Au climat froid, et à la nourriture rare, qui est fournie par les vallées environnantes du Tucumán. Celui des annexes de Socaire et de Susquis est également froid, de par sa situation proche de la Cordillère du Chili, et à cause de quoi elles sont presque inhabitées, les indiens originaires d'elles vivant dans la juridiction du Tucumán du fait de la plus grande facilité avec laquelle ils obtiennent leur subsistance. Bien que le climat de l'annexe de Payne soit plus doux par la plus grande proximité avec la côte, elle se trouve aussi presque inhabitée, car les proportions productives n'ont pas de résidence fixe.

En plus d'Ingaguasi, vers les confins de la Province de Salta se trouvent trois autres mines d'or, à savoir: Susquis, Olaros et San Antonio del Cobre qui ont toujours été travaillées par les indiens avec le faible développement qui les caractérise. Dans ces mines le travail est plus constant qu'à Ingaguasi, car elles ne sont pas dépendantes de la saison des pluies, sans quoi on ne peut pas dans cette dernière mine fondre les métaux, faire des lavements et les exploiter par le mercure.

La paroisse d'Atacama la Basse est distante de 150 lieues de Potosí, a cinq annexes, dont le port le Cobija: ses habitants sont presque tous indiens et quelques métis, son climat doux, avec durant l'été de fortes chaleurs, de même qu'à Atacama la Haute et à son annexe Toconao. Elle produit du blé, du maïs, des légumes, quelques rares fruits et du caroube, qu'ils utilisent pour faire la chicha, comme celle qu'ils fabriquent au Pérou à partir du maïs. Des bois corpulents et résistants, des sels fins, et en abondance, des fourrages bons pour les animaux laineux; mais un grand manque d'eau, qu'ils ne parviennent pas à obtenir pour leur irrigation sauf en petite quantité fournie par une lagune située sur le même terrain: à l'exception du fleuve Chiuchiu, qui est le même qui prend sa source à Miño, et irrigue le territoire de Calama, sur une étendue de trois ou quatre lieues de toutes parts, et qui est la cause d'un marécage célèbre, souvent couvert d'herbe ou de fourrage qu'ils nomment junquillo, si efficace pour l'engraissement des animaux, que consommé sans mesure, il les rend rapidement stériles: de celui-là ils font commerce vers Pica et Tarapacá, car ils peut leur rapporter jusqu'à 20 pesos pour une femelle, et la même chose pour les lamas.

Dans le district de cette paroisse se trouve le port de Santa Maria Magdalena de Cobija, dont la localisation, la taille, la sécurité ou le risque d'ennemis, la manière de l'habiliter et le reste, sont montrés dans le rapport fait par le commissionnaire pour sa reconnaissance le 19 mai de cette année, dont une copie a été envoyée à ce Gouvernement Supérieur.

Il a également une mine de cuivre nommée Conchi, qui est distante de cette capitale de 138 lieues, et qui fournit en almadanetas les forges de cette rive, plusieurs quintaux étant transportés chaque année, et avec une route de commerce régulière, autour de laquelle plusieurs habitants de cette ville s'occupent, dont beaucoup dont originaires de cette province.

Ceux qui ne se consacrent pas à ce transport de marchandises vivent du commerce et du troc de poisson congre et de viande séchée, régulièrement livrés sur ce marché, à Chuquisaca et à Oruro, pour obtenir la meilleure plus-value: les premières mains acheteuses sont les indiens originaires du port de Cobija, qui traitent avec eux,

échangeant des vêtements, de la coca et d'autres menus biens qui ne rapportent rien, et pour cette raison ils n'en tirent pas de bénéfice, aussi pénible et constant soit leur travail, et ceux qui vivent ainsi du troc profitent seulement de la plus-value de quatre pesos, avec lesquels ils achètent ce que d'ordinaire ils vendent à dix pesos dans ces marchés.

A propos de cette région, l'on trouve des filons de cuivre, de la pierre d'alun, du vitriol bleu et des poudres bleues et vertes, mais qui ne sont pas officiellement exploitées ni n'ont de propriétaire reconnu. Il n'y a pas d'autre mine d'argent que celle qui se nomme Saltipon, et qui a été abandonnée à ses débuts, après que l'on ait découvert que ses filons à peu de distance de la superficie de la montagne ne révèlent rien d'autre que de faibles lames incapables de compenser les coûts"⁵⁴⁴.

Selon ce même gouverneur, Atacama comptait à la fin du XVIII^e siècle 3.657 habitants, un nombre très inférieur à celui des autres régions de Potosí comme par exemple Chayanta, avec 54.638 âmes, ou encore Porco, qui en dénombrait 31.712.

Il est clair qu'à l'époque de Del Pino Manrique de nombreuses mines étaient largement connues de l'État colonial, cependant aux yeux de l'intendant tout juste nommé et en accord avec sa vision, il n'hésite pas à signaler que celles-ci manquent d'un caractère plus systématique et d'industrie, étant donné que, suivant leur tendance et inclination naturelle à l'oisiveté, le travail des indigènes était d'ordinaire "rare et de faible efficacité". Des filons de différentes mines en long et en large de la province, comme à San Bartolo, Ingahuasi, Olaroz, Susques, Conchi, Cobija, entre autres, exigeaient une plus grande vision et une exécution industrielle à échelle régionale. A cela s'ajoute le manque d'infrastructures, une meilleure sécurité sur les chemins, la production de vivres permettant d'approvisionner les centres miniers, la reproduction de la force de travail animal capable de transporter et d'exploiter les produits des mines , entre autres choses.

⁵⁴⁴ Del Pino Manrique, J. *Descripción de la villa de Potosí y de los partidos sujetos*, op. cit. p. 15.

La concentration de pouvoir par les autorités précédentes constitue également une cible des critiques de ce même intendant, car dans ses propres mots, dans toutes les régions de l'intendance sous ses ordres on ne voyait que *"des traces et des signes du gouvernement despotique des corregidores, seulement occupés à faire un commerce exclusif à leur intérêt..."*. En accord avec le faible esprit de développement de ces derniers, qui l'ont sacrifié au profit de la seule exploitation individuelle, de ces traces et signes de leur travail ne résultait aucun bénéfice parmi les nouvelles régions sujettes à Del Pino Manrique, car de façon générale, selon le nouvel Intendant, le territoire se trouvait quasiment abandonné à son propre sort et composé de *"lieux désolés sans ordre ni formations, des maisons de paille étalées à travers les champs, lesquels sont totalement abandonnés; des fleuves sans ponts, des chemins presque impraticables; aucune commodité pour les voyages; des distances très longues sans auberges, et des gens sans culture: voilà la triste image que présente chacun de ces pays plus ou moins proches ou éloignés des chemins royaux ou de villes peuplées"*⁵⁴⁵.

Tous les éléments détaillés ci-dessus sont désignés par Del Pino Manrique pour pointer le manque de police dans une série d'instructions futures dictées aux sous-délégués des provinces. Dans celles-ci, il est stipulé que les sous-délégués doivent résider dans les villages capitales des régions, ce qui n'a pas toujours été respecté étant donné que les indigènes étaient bien souvent obligés de se rendre personnellement au siège de l'Intendance à Potosí face aux manquements répétés de leur travail. Certaines des instructions, par exemple, interdisaient la politique de répartition forcée du bétail, des fruits et d'autres marchandises aux indiens, espagnols pauvres et aux métis, les sous-délégués ayant notamment pour mission de veiller à ce qu'aucun *alcalde* ni "aucune autre personne sans exception" ne distribue ces produits sous la peine de perdre la totalité de la valeur des biens distribués au bénéfice des victimes, et risquant en outre de se voir infliger une amende par la chambre, le juge

⁵⁴⁵ *Ibidem*, p. 10.

comme le plaignant, *"le châtement en cas de récidive pouvant aller jusqu'à la confiscation de biens et un exil permanent des délinquants"*⁵⁴⁶.

Malgré ce qui précède, les instructions sont pour le moins contradictoires et ambiguës, étant donné qu'elles ouvraient simultanément la voie à des répartitions sous couvert de la figure du "secours" ou de l'"aide" aux indigènes les plus pauvres et nécessitant des animaux ou des outils de travail. Sur ce point, il était exigé *"que l'on envoie aux naturels et autres nécessiteux et aux autres castes qui n'ont pas de moyens ni de dispositions pour le faire eux-mêmes du fer, des outils, des mules et d'autres instruments nécessaires au labour et à l'industrie, leur donnant tout cela à crédit et à des prix fixes régulés seulement par leur coût et donnant à ces prêts le nom de Secours et jamais celui de répartitions"*⁵⁴⁷.

Rien d'autre qu'un changement de titre donc, car en fin de compte, les instructions avaient pour but de permettre aux nouvelles autorités locales de *"gouverner leurs villages et habitants dans la paix et la justice, de veiller au maintien de l'ordre et de récolter les intérêts légitimes du Trésor en accord avec les lois et ordonnances, de promouvoir le développement de l'agriculture, du commerce, de stimuler l'industrie des villages, de favoriser l'activité minière et en somme de rechercher par tous les moyens le bonheur de ces royaumes"*⁵⁴⁸. Les sous-délégués, d'autre part, devaient s'assurer que les fermiers et les indigènes de la province développent l'agriculture et la culture de plantes industrielles, augmentant spécialement *"l'élevage de bétail bovin et lainier au bénéfice de leurs fermes, s'employant à la reproduction de mules, de chevaux et à l'augmentation de bovins"*⁵⁴⁹.

⁵⁴⁶ 'Instrucción metódica para el régimen y gobierno de los subdelegados de esta intendencia de Potosí y su provincia en los partidos de Porco, Chayanta, Chichas, Atacama y Lipez, arreglada a la real ordenanza de intendente de exercito y provincia dada en el parto a 28 de enero de 1782 y comunicada a todas las intendencias del Virreinato de Buenos Aires a que deberán arreglarse dichos subdelegados para el conocimiento de las cuatro causas de justicia, policía, hacienda y guerra'. Dans Gavira Márquez, M. 'Instrucciones para los subdelegados de la Intendencia de Potosí realizadas por el Intendente Juan del Pino Manrique en 1784', 2013, *Diálogo Andino* n°42, p. 10.

⁵⁴⁷ *Ibidem*, Instrucción número 7.

⁵⁴⁸ *Ibidem*, Instrucción número 2.

⁵⁴⁹ *Ibidem*, Instrucción número 27.

Le nouvel Intendant ordonne ainsi de recueillir de nouvelles connaissances sur les régions concernées, demandant aux sous-délégués de réunir des renseignements sur les caractéristiques géographiques et démographiques des territoires, fournissant des informations cartographiques sur les villages, frontières, montagnes, forêts, rivières et lagunes, avec la précision et l'exactitude les plus grandes possibles (Instrucción n°22). Il ordonnait dans le même édit de se renseigner sur la qualité de la terre et les productions principales des trois royaumes (minière, végétale et animale), ainsi que sur leurs réseaux de commerce respectifs et toutes les particularités permettant de développer l'industrie. D'autre part, les "inclinations, vies et coutumes" de ses sujets ne pouvaient rester en dehors des informations recueillies par les sous-délégués, car il était en outre estimé nécessaire de punir et de corriger tout individu qui manifeste une attitude oisive, paresseuse et sans apports qui puissent bénéficier à la république⁵⁵⁰.

Les chemins quant à eux devaient être remis en état, recensés et marqués par une signalétique en bois indiquant clairement les distances et les destinations, décrétant du même coup l'interdiction aux indigènes de laisser leurs traditionnelles "bornes" sur ces chemins (*apachetas*).

Finalement, parmi les aspects de l'*Instrucción* à être soulignés, il faut ajouter les garanties devant être mises en place pour le développement de l'industrie minière dans la province: *"Etant très convenables et conformes aux intentions Royales le développement et la protection du corps des Mines pour animer son industrie et avancer sa profession si utile, les sous-délégués veilleront à ce que ne soient faites aucune offense, extorsion ni violence à ceux qui s'occupent de la découverte, de l'exploitation et du bénéfice des mines"*⁵⁵¹.

Sans beaucoup fournir les informations demandées, mais rendant compte de nouveau des inconvénients liés au regroupement des indigènes afin de réaliser un

⁵⁵⁰ *Ibidem*, Instrucción número 24.

⁵⁵¹ *Ibidem*, Instrucción número 49.

nouveau recensement sur leur distribution dans le territoire, les fonctionnaires coloniaux José Agustín de Acre et Pedro Manuel Rubin de Celis communiquent à l'Intendant Del Pino Manrique les difficultés de leur tâche:

"Bien que notre désir et volonté de conclure rapidement l'Inspection des Indiens et des autres castes soumis au tribut qu'il y a dans cette Région aient été efficaces, cela a été impossible en moins de quatre mois, que nous avons consacrés à cette entreprise, à cause que nombre d'entre eux originaires de San Pedro de Atacama résident depuis une très longue période à différents endroits de la juridiction du Tucumán et si éloignés de ceux de leur lieu d'origine qu'ils ont dû mettre longtemps pour y venir s'y inscrire comme c'est la règle (...) on ne sait finalement rien de la plupart d'entre eux, et surtout, du fait que les terres qu'ils exploitent sont essentiellement stériles, ils vivent à de grandes distances, car il n'est pas facile de les réduire à la sujétion qui peut seulement être évitée par le plus grand égarement"⁵⁵².

Avant d'achever son mandat d'Intendant de Potosí, Del Pino Manrique s'entoure de Pedro Vicente Cañete y Dominguez, fils de l'ancien *encomendero* José Cañete. Né à Asuncion, Cañete y Dominguez est un juriste formé en philosophie et en théologie qui obtient la chaire d'avocat en 1776 et est nommé conseiller du vice-roi de Rio de la Plata en août 1777, charge qu'il conserve jusqu'à l'année suivante. Puis, en 1785, il obtient la charge de conseiller de l'intendance de Potosí, servant dans cette fonction les intendants Juan del Pino Manrique et Francisco de Paula Sanz, respectivement⁵⁵³.

Dans l'exercice de sa fonction de conseiller de l'Intendance, Cañete y Dominguez écrit l'un des principaux guides descriptifs de la province correspondant à la période coloniale tardive, où il révèle plusieurs aspects de la région d'Atacama liés justement aux renseignements demandés par l'Intendant Del Pino Manrique dans ses

⁵⁵² Dans Hidalgo, J. *Historia Andina en Chile*, op. cit. p. 85-86.

⁵⁵³ Real Academia de Historia Española, biografía de Pedro Vicente de Cañete: <http://dbe.rah.es/biografias/22206/pedro-vicente-de-cañete> Site consulté le 30 janvier 2021

instructions. D'autre part, en accord avec sa charge, ses objectifs et la période de son mandat, le conseiller Cañete va se prononcer en faveur de l'intensification et de l'intégration de l'industrie minière, agricole et d'élevage des différentes régions de Potosí, tâche pour laquelle il était absolument nécessaire de recenser les populations locales et d'encourager leur implantation définitive en fonction de leur développement civil et industriel.

L'une des premières choses qui attire l'attention de Cañete y Dominguez est le manque d'établissements et d'auberges pour accueillir les résidents et les marchands de la région d'Atacama et des autres zones peuplées des régions limitrophes. Ainsi, en caractérisant le tronçon de haute altitude de la route unissant les deux capitales régionales à Potosí, à travers Polapi, Tapaquilcha, Vizcachillas et Alota (déjà à Lipez), le conseiller de l'Intendance souligne l'absence de ce type d'infrastructures malgré que l'hostilité du territoire soit depuis longtemps connue à cause de la longue liste de voyageurs et marchands tués par le froid avant d'arriver à destination.

Concernant ces mêmes routes de Chiuchiu en direction de Potosí, Cañete et Dominguez décrit les grandes étendues arides du trajet, *"beaucoup d'entre elles sans eau ni bois; ainsi sont les 18 lieues de San Pedro jusqu'à Chiuchiu. Les 34 de Polapi jusqu'au Rio Grande; et à partir de là les 22 lieues suivantes jusqu'à Agua de Castilla, sans que l'on aperçoive même une cabane où s'abriter des intempéries de ces climats rigoureux"*⁵⁵⁴.

Et par rapport à Atacama la Haute, les descriptions ne sont pas moins rudes: *"Le chemin par lequel voyagent régulièrement les habitants de San Pedro est beaucoup plus pénible; car, pour s'épargner quelques lieues, ils font d'ordinaire leurs voyages jusqu'à San Antonio de Lipez, parcourant un désert de 53 lieues où ils doivent traverser une cordillère de 12 lieues, qui en plus de ne compter ni eau ni nourriture, est très exposée à de grandes tempêtes de neige qui ont coûté la vie à de nombreux voyageurs;*

⁵⁵⁴ Cañete y Domínguez, V. *Guía histórica, geográfica, física, política*, op. cit., p. 263.

l'inconfort de son froid extrême étant continu, ce qui est dû au fait que ces montagnes appartiennent à la même chaîne que la grande cordillère du Chili"⁵⁵⁵.

Au sujet de la population d'Atacama la Haute, Cañete signale l'existence de 2.963 habitants hommes et femmes, de tous âges et de la plus "pure" caste indigène. Il souligne tout comme dans les nombreuses descriptions précédentes à propos de sa distribution territoriale, l'absence d'un modèle urbain de peuplement associé à la tradition espagnole. En conséquence de quoi les indigènes vivaient en général *"comme le reste de leur espèce, sans commodités ni police; car même la capitale où résidait le Corregidor de la région n'a pas la forme d'une ville et les maisons sont dispersées comme des îles, avec de grands espaces déserts (...)* Les ayillos ont encore moins de forme précise. Ils sont répartis en petites cabanes inconfortables, sur six lieues autour de San Pedro, entre de grandes forêts de caroubiers et de chañares que la nature a créé là-bas"⁵⁵⁶.

Concernant la gestion et la distribution de ces ressources forestières, Cañete y Rodriguez note que chaque *ayllo* conserve une répartition précise des bois et des arbres les entourant, car les fruits de ces ressources se révélaient d'une grande nécessité non seulement pour la construction de leurs maisons, mais aussi pour la fabrication de chicha avec laquelle selon l'auteur les indigènes "s'ennivraient pendant leurs fêtes" et cérémonies, ainsi que comme matière première pour la confection de farine, de teintures pour teindre leurs habits et draps, etc.

Le diagnostic sur la production agricole en Atacama la Haute n'est pas plus encourageant, car selon l'autorité de Potosí les ressources hydriques de l'actuel fleuve San Pedro (ou Vilama ?) ne suffisaient pas à alimenter les oasis situés au sud, probablement dans le secteur des actuels *ayllos* de Coyo, Beter et Tulo, en conséquence de quoi une étendue considérable en bordure du Salar d'Atacama demeurait "presque déserte" et inculte. Cependant Cañete y Dominguez ne précise pas si le manque d'eau ne résulte pas de la plus grande exploitation que peuvent avoir

⁵⁵⁵ *Ibidem*, p. 264.

⁵⁵⁶ *Ibidem*, p. 264.

réalisée les autorités coloniales et/ou les agriculteurs et marchands espagnols vivant dans la région, notamment dans la capitale régionale ou centre administratif, depuis lequel ils contrôlaient l'accès et la distribution aux meilleures terres irriguées. En réponse à ce problème, et dans la droite ligne du projet porté par O'Brien à la même époque pour développer la mine de Huantajaya à Tarapacá, Cañete y Dominguez suggère la construction de barrages dans les vallées par lesquelles ces cours d'eau passaient à l'origine. Si ceux-ci correspondent aux eaux du fleuve aujourd'hui appelé San Pedro, Cañete y Dominguez pensait probablement retenir ses eaux dans la zone de Cuchabrache, en amont de San Pedro de Atacama, en suivant le lit de la vallée de Catarpe. S'il s'agit plutôt du fleuve Vilama (ce qui semble peu probable, étant donné que ses eaux contiennent une proportion élevée de boue qui constitue un paramètre important pour les cultures fruticoles), l'autorité coloniale pensait certainement retenir la source dans la zone de Guatin, à environ 22 kilomètres au nord-est de San Pedro de Atacama, où ce fleuve prend sa source de la confluence des rivières Puripica et Puritama.

Quoi qu'il en soit, Cañete y Dominguez soulève la nécessité d'élargir les zones d'irrigation et les ressources hydriques disponibles à Atacama la Haute comme manière d'encourager la sédentarisation définitive de la population *atacameña*, faisant ainsi face, par le biais du développement agro-commercial, à l'irrégularité du tribut indigène et aux modèles traditionnels de résidence multiple, de mobilité et de mixité ethnique qui caractérisaient les populations indigènes d'Atacama:

"La seule manière pour que ce pays fleurisse, est de créer dans la vallée où naît la source une grande lagune qui recueille les eaux petit à petit. Grossissant alors trois ou quatre fois plus que son débit actuel, elle pourra fournir l'eau suffisante pour irriguer douze lieues ou plus de terrain dans les occasions de grande nécessité; les conflits continuels des ayllos entre eux cesseront alors, grâce au partage de l'eau; il y aura bien plus de terres à distribuer à ceux qui aujourd'hui ne les cultivent pas par manque d'eau, les assurant de l'intérêt du labour, pour qu'ils ne désertent pas au Tucumán ou à d'autres pays plus fortunés (comme ils le font à présent) au préjudice de la collecte des

tributs; et lorsqu'ils ne voudraient pas bénéficier de ces bienfaits, les gens ne manqueront pas qui accepteront par centaines la distribution de terres; ce que je considère très profitable pour cette province, car seulement ainsi l'on pourra augmenter sa population"⁵⁵⁷.

Par rapport à cette même région d'Atacama, mais dans sa partie "la Basse", le conseiller de l'Intendance estimait qu'elle comptait une populations ne dépassant pas 721 personnes, également de caste indigène, dispersées entre les villages de Chiuchiu, Calama, Caspana, Aiquina, Conchi et Cobija. Il signale l'existence d'une grande source hydrique pour ces villages, consistant dans le "grand fleuve" (Loa) et ses affluents qui dévalent du mont Miño dans la région voisine de Tarapacá, grâce auquel l'on pouvait irriguer des terrains "pas si maigres" que ceux d'Atacama la Haute.

Parmi les principales ressources fourragères il souligne le "grand pâturage" jouxtant l'oasis de Calama, exploité surtout par les propriétaires de bétail consacrés à la fabrication de suif de bovin. Ces animaux, dans les mots de Cañete, pouvaient grossir tellement qu'ils devenaient inaptes à la reproduction, mais produisaient en revanche près de six arrobes de graisse par tête, c'est-à-dire l'équivalent de soixante-huit kilos environ. Outre l'exploitation de ce pâturage pour l'engraissement des animaux, l'officiel mentionne un ancien *corregidor* (il ne précise ni le nom ni la période) ayant construit deux canaux des deux côtés du fleuve en amont de Chiuchiu pour l'irrigation des champs de luzerne et des fermes, représentant l'une des œuvres d'irrigation les plus importantes soulignées par Cañete, et qui au passage font remonter l'existence de cette ressource fourragère au moins au XVIII^e siècle. D'autre part, il signale l'existence de grandes plantations de maïs à Calama, dont les récoltes étaient vendues aux habitants des régions voisines de Lipez et Tarapacá.

A propos de ce qui précède, le commentaire d'Antonio de Alcedo lorsqu'il décrit l'oasis de Calama à cette époque représente un véritable mystère, car selon

⁵⁵⁷ *Ibidem* p. 264.

l'écrivain et militaire espagnol, l'une de ses particularités était que dans *"ses pâturages on ne peut élever que des vaches et des moutons, mais pas de mules ni de chevaux, car ils deviennent fous, et à force de courir ils se tuent et périssent"*⁵⁵⁸.

L'existence d'un élevage ovin apparaît par le fait que le principal engrais utilisé par les agriculteurs d'Atacama la Basse était l'excrément de moutons, qui étaient élevés avec un "soin impondérable". Toutefois, pour compléter et surtout intensifier les cultures destinées au commerce, Cañete suggère d'expérimenter la culture du chanvre, ainsi que l'extraction et l'utilisation du guano présent dans les îles voisines de Cobija.

Concernant la production minière, Vicente Cañete indique l'existence de filons de cuivre, d'argent et d'or à Conchi, Chaltipor, Olaroz, Ingahuasi, Susques et San Antonio del Cobre. Cependant, de même que dans toutes les descriptions précédentes, il déplore le manque de travail et d'industrie, puisque selon l'officiel les mines de la région se trouvaient *"livrées au saccage de quatre malheureux indiens, qui ne sont capables de réaliser aucun progrès pour leur avantage ni au bénéfice de l'État"*⁵⁵⁹. Et bien que la mine d'Inguahuasi rapporte des quantités non négligeables d'or extrait, le fonctionnaire dénonce le fait que ses bénéfices soient inconnus de l'Intendance de Potosí étant donné que la production était dans l'essentiel échangée contre de la viande et d'autres provisions avec les habitants de Salta et de Tucumán, sans trace écrite officielle. Plus encore, selon les accusations de Cañete, les producteurs et marchands mineurs de ce filon ne payaient aucun impôt justement à cause de l'absence d'agents coloniaux qui surveillent leur collecte dans ces lieux isolés. Enfin, même si les sous-délégués étaient chargés de récolter les tributs, Cañete n'écarte pas l'éventualité que ces fonctionnaires ne fassent subrepticement leurs propres affaires avec la production d'or, ce qui ne semble pas improbable si l'on prend en compte le

⁵⁵⁸ Alcedo, A. *Diccionario Geográfico de las Indias Occidentales o América* Tomo I, Madrid, Imprenta de Benito Cano, 1786, p. 312.

⁵⁵⁹ Cañete y Domínguez, V. *Guía histórica, geográfica, física, política*, op. cit., p. 266.

caractère historiquement et systématiquement marginal de la région vis-à-vis de l'autorité centrale.

Abordant la question des populations indigènes, Cañete rapporte que l'un de leurs principaux moyens de subsistance était la chasse et le commerce de peaux de vigogne, animal sylvestre qui abondait non seulement sur les cordillères intermédiaires entre l'océan Pacifique et les Andes, mais aussi dans les vallées andines et hauts massifs de la cordillère. Il semble évident que déjà à cette époque les chiens de compagnie étaient pleinement familiarisés parmi les animaux domestiques et de compagnie des atacameños, car la traditionnelle chasse aux vigognes réalisée anciennement avec les *chacos* décrite par l'auteur à Lipez était alternée et même remplacée par la chasse effectuée à l'aide de chiens élevés et dressés pour la capture d'animaux sylvestres⁵⁶⁰. La technique consistait essentiellement à rester cachés derrière des murs de pierre construits aux alentours des points d'eau où s'abreuvent les animaux puis lâcher les chiens une fois que les vigognes avaient fini de boire. Grâce à l'action exercée par le poids de l'eau dans leur corps, et perdant par conséquent une bonne partie de l'agilité qui les caractérise dans des conditions normales, celles-ci étaient facilement interceptées par les chiens et achevées sans discrimination entre mâles, femelles ou animaux aux meilleures capacités reproductives (comme les vigognes plus jeunes, par exemple).

⁵⁶⁰ Quelques années plus tôt, Antonio de Alcedo décrivait la chasse aux vigognes en Atacama à l'aide de la technique du *chaco*: "[L'Atacama] se divise entre la haute et la basse: la première est de climat froid, abondant en fruits de la montagne, graines, pommes de terre, et dans la cordillère vivent quelques nandous et de nombreuses vigognes que les Indiens chassent, dont ils vendent les peaux et mangent la viande, qui étant tendre n'est pas désagréable: ils en tirent aussi de nombreuses pierres bézoard; bien que ces animaux soient très agiles ils sont chassés avec grande facilité, dans celle-ci comme dans d'autres Provinces, en fixant à l'aide de pierre pour qu'ils restent droits des bâtons d'une ou deux verges en ligne, sur une plaine, et accrochant à certains un fil ou une corde, ils y attachent d'un bout à l'autre des lambeaux de laine colorés qui sont agités par le vent; une fois tout cela préparé quelques-uns partent au galop et effraient les vigognes par plusieurs côtés, les faisant se diriger dans cette direction, où lorsqu'elles arrivent devant les lambeaux de laine tout le troupeau s'arrête épouvanté devant les tissus colorés, cette faible clôture étant pour elles un mur invincible: les chasseurs prennent alors une corde de plus d'une verge, avec une pierre à chaque extrémité, la jettent aux pieds des vigognes, et une fois ligotées ils les prennent" (De Alcedo, A. *Diccionario Geográfico de las Indias Occidentales*, op. cit., p. 153).

A la fin du XVIII^e siècle, cette pratique est largement généralisée sur le territoire, car les habitants de Salta ont coutume de se rendre à Atacama à dos de mules avec une "infinité de chiens" de chasse pour effectuer des battues si massives que le commerce de vigognes de Salta dépasse largement celui d'Atacama. Selon les informations de Cañete, au cours de la seule année 1786 on compte plus de trois mille vigognes abattues et dépecées dans les environs d'Atacama. Outre le commerce de peaux de vigognes, il faut aussi ajouter celui d'autres animaux comme les guanacos et les chinchillas, avec un marché actif à Buenos Aires et à Tucumán⁵⁶¹.

Concernant Cobija, Cañete mentionne l'existence de pêcheurs indigènes itinérants qui montaient et démontaient leurs tentes sur des côtes de baleine, de sorte que selon lui il n'y avait dans le port pas d'autres maisons formelles que celles du *corregidor*, du gouverneur indigène, deux magasins et deux maisons d'espagnols. La présence d'une petite étendue d'eau salée à peine suffisante pour un navire l'invite à donner une description qui s'ajoute à la longue liste de celles caractérisant Cobija comme un port manquant essentiellement de tout, bien que témoignant de la croissance spontanée d'herbes fourragères utiles aux convoyeurs locaux: *"il n'y a absolument aucune herbe pour les bêtes, et il est nécessaire d'envoyer les mules et les autres animaux en haut de la montagne pour les nourrir. Même si les bêtes là-bas grossissent quand même grâce à l'épaisseur et la consistance des pâturages, qu'il y a en faible quantité, la viande acquiert une saveur particulière parfaitement désagréable au goût, de sorte qu'elle devient immangeable. Il découle de cela que le village ne s'est jamais peuplé, sauf par de malheureux pêcheurs, qui vivent uniquement du poisson depuis l'âge où il apprennent à manger"*⁵⁶². Et bien que l'officiel reconnaisse que Cobija offre un meilleur point d'ancrage que, par exemple, Arica, il n'envisage pas même l'idée que le port soit un vecteur de développement du fait de son emplacement précaire.

⁵⁶¹ Gil Montero, R. *Caravaneros y trashumantes en los Andes Meridionales. Población y familia indígena en la puna de Jujuy 1770-1870*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2004, 320p.

⁵⁶² Cañete y Domínguez, V. *Guía histórica, geográfica, física, política*, op. cit., p. 269.

En somme, par son regard illustré sur les préceptes de la politique, de la ville et du peuplement, la description de Cañete y Dominguez s'inscrit dans la logique de la dénonciation des absences, c'est-à-dire soulignant les éléments essentiels qui d'après lui manquaient dans la région d'Atacama et qui empêchaient que ses habitants puissent ne serait-ce que se rapprocher d'une "véritable" vie en société: *"la première chose à rechercher pour une population, selon les préceptes de la politique, est la commodité de l'eau, du bois et de pâturages, sinon proche, du moins à une distance raisonnable où la ressource soit facile d'accès; et tenter de développer un lieu privé de l'ensemble de ces choses, pour que les hommes y habitent, c'est prétendre les tuer de misère ou ponctionner perpétuellement le Roi pour qu'il assure le coût de cette subsistance"*⁵⁶³.

La clé pour le succès de ces préceptes résidait alors dans la réunion des compétences et des conditions nécessaires à l'autosuffisance commerciale, pour s'émanciper de la politique subsidiaire étatique. Et cette autosuffisance reposait essentiellement sur le développement des mines, et sur l'expansion des cultures espagnoles telles que l'orge, le chanvre et la luzerne; fondations sur lesquelles seraient posés les ciments de la civilité et de la véritable et future vie en société:

*"Cet intérêt si permanent, comme le rêve qui en est à l'origine, oriente la société vers là où elle pourra subsister pour toujours. La réalité est qu'il ne peut y avoir d'agriculture sans terres. Sans agriculture, il n'y a ni industrie ni commerce, car les matières premières pour l'emploi des arts manquent, de même que ces productions en brut qui sont transportées vers d'autre pays. Enfin, sans le commerce, l'industrie et l'agriculture, il n'y a pas de population, car il n'y a pas d'intérêt, qui est ce qui attire les hommes à la société, résultant de ce désordre la conséquence inévitable qu'il n'y a pas de royaume, ou que celui-ci se réduit jusqu'à disparaître"*⁵⁶⁴.

⁵⁶³ *Ibidem*, p. 270.

⁵⁶⁴ *Ibidem*, p. 464.

Un obstacle s'opposait cependant à son projet de développement, lié à la propriété et à l'accès à la terre, particulièrement pour les indigènes. Constatant une réalité démographique hautement instable de par la fuite et l'absence d'une quantité importante de tributaires dans leurs *ayllos* et lieux d'origine, et en conséquence la présence d'un nombre considérable de terres de labour abandonnées (ou temporairement laissées à l'abandon par l'allée et venue permanente des tributaires), le conseiller de Potosí ne trouve pas meilleure mesure que de lancer un avertissement public et à échéance fixe pour que les terres des communautés (dont la répartition remonte à la création des villages d'indiens) qui ne produisent pas soient remises en activité par leurs propriétaires en moins de trois mois. Dans le cas où elles resteraient inexploitées, l'État colonial se réservait le droit de redistribuer les terres à n'importe quel habitant de l'Intendance qui en ferait la demande. Seulement ainsi, selon Cañete, la région d'Atacama se doterait de "meilleurs habitants" et les paysages locaux et leurs alentours seraient purgés de "*ces ruines si affreuses qui enlaidissent à l'extrême l'aspect public*"⁵⁶⁵.

Parallèlement, et à travers une restructuration du système de propriété, le conseiller de l'Intendance suggère également de sectionner les possessions communales par la délimitation et la répartition de fractions de terres familiales, ce pour quoi il propose que la redistribution de terres soit effectuée en fonction du nombre d'indigènes mariés, à qui l'on devait octroyer de petites propriétés idéales pour la reproduction de leur noyau familial. Tout cela reposant sur le fait que, d'après les préceptes politiques de la vie sédentaire civilisée, "*rien n'encourage plus la multiplication du peuple que la division des terres en petites parts*"⁵⁶⁶.

Chaque portion de terre devait d'autre part être associée à une pension en reconnaissance du domaine direct de la Couronne, correspondant à une taxe de cinq pesos annuels pour 50 verges de terrain, les domaines de taille inférieure étant soumis à une taxe proportionnelle. Le même sort était destiné aux terres de pâturage,

⁵⁶⁵ *Ibidem*, p. 121.

⁵⁶⁶ *Ibidem*, p. 464.

surtout afin d'étouffer une fois pour toutes les innombrables litiges de la Couronne avec des indigènes au sujet de l'occupation d'espaces et de territoires plus vastes. Par le biais de cet impôt, Cañete prévoyait l'achat d'instruments de labour, de mules et de bœufs, pour qu'ils soient aussitôt mis à disposition pour le développement industriel de la cité.

Le projet de Cañete comprenait également une inspection minutieuse de toute zone potentiellement agricole, chaque sous-délégué de Région ayant comme responsabilité principale *"l'examen des terrains, de leur climat et de leur degré de fertilité, pour proposer à l'Intendance les moyens de réparer le dommage des inondations par de bons chemins pavés, et les fruits que l'on peut faire pousser dans chaque territoire, les bois qu'il sera utile de planter, pour humidifier avec la rosée qu'ils recueillent l'aridité de ces gorges et vallées, et favoriser par ce moyen les pluies si importantes dans ces pays, en plus de fournir le bois pour le développement des mines et des autres populations de la province. Avec ces connaissances l'on pourra ordonner la plantation de lin, de coton, de chanvre, de blé, de maïs et d'autres produits commerciaux, en dehors des pommes de terre et des autres espèces propres à l'alimentation des indiens, afin de promouvoir le commerce des fruits non consommés ou non nécessaires par leur manque d'utilisation. En signalant à chaque Communauté ou Ayllo le nombre de plantes de chaque espèce, en veillant au respect de ce nombre, l'on développerait l'agriculture, et en plus de subsister, le temps accoutumerait les indiens au travail, par la convoitise du profit (...) Mais l'essentiel est de clôturer les champs d'arbres utiles, qui en plus de leur profit servent de défense aux propriétés; cherchant du même coup à introduire chez les indiens l'esprit de peuplement, les encourageant à fonder un domicile, à des distances raisonnables, dans des villages formels où ils vivent dans la loi, la doctrine et la civilité"*⁵⁶⁷.

Le fonctionnaire de Potosí va même plus loin et exhibe un ancien droit d'intervenir sur les terres auparavant soumises au régime incaïque par droit de

⁵⁶⁷ *Ibidem*, p. 479.

conquête, point dont la discussion et ses variantes respectives ont déjà été évoquées précédemment: *"La seule solution sera d'inspecter les terres, de les réduire à une taille suffisante pour les mitarios actuels et de distribuer le reste aux espagnols comme le faisaient avant les Incas, à qui nos Rois Catholiques ont succédé dans leurs droits (...); outre qu'il semble injuste que les espagnols qui sont partis loin de leur terre pour occuper, pacifier et peupler ces pays avec leur sang et leurs armes soient aujourd'hui vacants"*⁵⁶⁸. Finalement, selon l'interprétation de ce même officiel, les espagnols auraient fait avec les *atacameños* la même chose en substance que l'État incaïque, mais dans une version ordonnée, améliorée, opérationnelle et rationnelle. Si le régime indigène précédent avait fondé en termes spatiaux un ensemble "d'îles mal plantées" et habitées à la manière d'un "troupeau de bêtes", le régime espagnol se propose de refonder sur celui-ci un ensemble domiciliaire stable, industriel, civilisé et susceptible de contribuer de manière effective au régime.

*"Comme les indiens dans leur barbarie congénitale et par leur indolence solitaire vivaient dispersés par familles dans les champs, à la manière de bêtes sauvages, sans société ni police, comme l'a montré Mr. Solórzano, les Incas ont fondé au prix d'un immense travail quelques villages pour les réduire, pour l'établissement de leur empire; mais sans ordre, sans rues ni places, îles où poussent mal plantées les maisons, où ils vivaient comme dans un troupeau de bêtes, comme le note Garcilaso, et pour qu'ils puissent se nourrir avec leur travail et peu à peu s'occuper par ce moyen des tâches familiales et publiques, jusqu'à la formation d'une société civile, les terres de chaque village ont été distribuées parmi eux en trois parts: l'une pour le maintien des prêtres et ministres assistants au temple du soleil et au service d'autres idoles; l'autre pour l'Inca, et la troisième part pour les naturels, les forçant par ce moyen au travail des champs et des cultures des terres, non seulement pour faire de leurs fruits un fond pour l'État, mais aussi pour assurer la subsistance des villages et poser les bases du commerce des uns avec les autres avec les restes"*⁵⁶⁹.

⁵⁶⁸ *Ibidem*, p. 121.

⁵⁶⁹ *Ibidem*, p. 348.

Cañete construit son argumentation essentiellement sur l'obligation qu'avaient selon lui les indigènes d'habiter les villages d'indiens, question qui en Atacama remonterait à la création du *corregimiento* quand on les exhortait à résider dans leurs provinces et à ne pas s'en absenter sans autorisation royale. A cela s'ajouterait la production de plusieurs ordonnances royales au XVII^e siècle (1604, 1620, 1621 et 1636), dans lesquelles il était permis aux indigènes de payer le tribut en espèces afin qu'ils ne soient justement pas contraints de se déplacer à des lieux distants pour obtenir la somme en argent comptant. A Atacama et Lipez ces obligations tributaires se sont traduites par le paiement de poisson, d'animaux, de maïs, de laine de vigogne, etc. Ces mesures n'ont évidemment pas porté leurs fruits, dû d'abord au fait que les *atacameños* ont réussi à "imbriquer" leurs obligations tributaires dans leurs modèles traditionnels de complémentarité et de mobilité à travers la cordillère, mais aussi par les valeurs infimes attribuées aux biens indigènes par les *corregidores*, malgré que ceux-ci soient vendus sur les marchés régionaux pour des sommes hautement rentables pour ces mêmes gouvernants.

Vincente Cañete y Dominguez prend ensuite temporairement la charge de gouverneur de l'Intendance de Potosí, et ordonne au fonctionnaire de la Casa de Moneda de Potosí Hilario Malavez d'élaborer une carte géographique complète de la province, où figurent clairement les limites des régions qui la composent, mais aussi les principales bornes, rivières, sentiers, chapelles et villages qui l'intègrent. Dans cette carte apparaissent sur les côtes d'Atacama: Pabellón de Pica, Tocopilla, le port de Cobija, Mejillones et Morro Moreno; sur les terres intérieures et désertiques: l'oasis de Quillagua, Chacance et Colupo sur la route de Cobija à Potosí, et sur les terres de la pré-cordillère et sur la haute cordillère: l'oasis de Calama, Chiuchiu, Capona, Santa Barbara, Miño Ascotán, Tapaquilcha, Caspana, San Pedro, Toconao, Soncor, Peine, Susques et Ingahuasi.

En somme, d'une façon ou d'une autre, Cañete Dominguez répondait par l'élaboration de cette carte à l'une des principales demandes formulées dans les instructions du premier intendant Del Pino Manrique quelques années auparavant.



Image 20. Extrait de la Carte géographique contenant les six Régions que comprend la province de selon Malavez, 1787.

Dans l'œuvre de Vicente Cañete Domínguez, la Région de l'Atacama figure en position verticale.

Si l'on pouvait résumer par un concept les descriptions des indigènes d'Atacama réalisées par le conseiller, ce pourrait être en une sorte de proto-racisme illustré. Les allusions aux indigènes, notamment ceux vivant dans les provinces les plus isolées, comme étant des êtres froids, paresseux et de nature indolente, sont fréquentes. Des individus -presque- humains manquant d'enthousiasme et de soin dans leurs activités, et par conséquent dépourvus de la "vivacité de l'âme" qui caractériserait à l'inverse l'esprit illustré industriel. Il en découle que les indigènes seraient des êtres sans aucun sens cultivé du passage du temps, raison pour laquelle le futur ne susciterait en eux aucune inquiétude, car depuis leur "découverte" jusqu'au temps où écrit Cañete y Dominguez, l'indigène serait un être reclus dans le présent et dans la vaine perspective offerte par l'unique satisfaction des nécessités quotidiennes et immédiates.

Toutefois cela s'explique d'après l'agent colonial par la méconnaissance des indigènes des principes qui englobent la vie civilisée selon les préceptes illustrés: "ces malheureux semblent excusables, puisque les justes règles de notre savante législation leur sont réellement indifférentes ou inutiles; car s'agissant des lois de la propriété, elles

n'important pas à l'indien, car il ne possède rien; s'agissant de celles de la justice, il les regarde également avec indifférence, parce qu'il n'a rien à défendre; s'agissant de celles de la liberté, je dis la même chose, parce qu'il n'ont rien à acheter. Cela est une démonstration incontestable que la misère ou pauvreté de l'indien est la cause principale de son abandon, de son incivilité et enfin de son manque d'application au travail"⁵⁷⁰.

Et, s'ajoutant à tout cela, comme une sorte de scénario déterminant, le contexte géographique particulier à l'intérieur duquel se déroulait la vie des misérables indigènes: *"tous nos villages sont situés sur des montagnes stériles; leurs chemins sont les plus pénibles et dangereux; de toute part l'on découvre des précipices; les rivières se multiplient au nombre des ravines et aucune d'elle n'est apte à la navigation. Les terres pouvant être cultivées sont rares; de sorte que dans un immense désert l'on ne trouve généralement que le lit d'une rivière pour cultiver sur ses rives. Les indiens forcés de vivre de ce rare labour se répartissent dans toute l'étendue des vallées, où ils vivent abrutis, sans la sensibilité de la misère ni l'intelligence du bonheur (...) Ils gardent leurs pauvres récoltes dans leurs cabanes affreuses et ils les consomment peu à peu, jusqu'à ce que vienne le moment de renouveler les semailles. Dans ce genre de vie, ils ne sont ni capables de faire des observations de ce qui leur manque ni de le chercher autre part; et même quand ils voudraient le faire, ils n'ont pas de quoi, ni ne peuvent transporter un maigre surplus quelconque de fruits, car à dos de mule, avec son alimentation et la difficulté de chemins si âpres, les coûts de transport augmenteraient au double de la valeur de cette affaire"⁵⁷¹.*

Cañete y Dominguez reconnaissent que la malheureuse existence des indiens s'explique également par l'oppression centenaire à laquelle ils ont été soumis sous le gouvernement colonial, et en particulier des *corregidores*. Les négociations, accords et contrats, la répartition forcée d'animaux et d'autres marchandises ainsi que la revente lucratives de celles-ci par les autorités précédentes auraient condamné les indigènes à vivre seulement du strict nécessaire, de plus constamment endettés et dépendants. En

⁵⁷⁰ Cañete y Domínguez, V. *Guía histórica, geográfica, física, política*, op. cit., p. 480.

⁵⁷¹ *Ibidem*, p. 521.

tant que juge et partie, marchand et autorité fixant les prix, le gouvernement des *corregidores* a symbolisé pour les indigènes l'économie coloniale et l'avarice, esclavisant la liberté des habitants originaires par ses abus et diffusant parmi eux le mépris universel pour le commerce mercantile des natifs du désert.

C'est notamment dans le but de réformer la politique coloniale et d'ainsi "effacer de la mémoire" des opprimés les actions du gouvernement des *corregidores* que le système des intendances et des régions soumises à elles a été créé. Le réformisme politique colonial a ainsi émis de nouvelles ordonnances pour la répartition de fer, d'outils, de mules et d'autres biens nécessaires au "secours" des villages les plus marginaux par rapport aux centres économiques et de pouvoir d'Atacama. Cañete affirme néanmoins que si les animaux n'avaient pas été distribué précédemment aux indigènes, le commerce avec Potosí aurait été sérieusement compromis, et avec lui le projet initial d'extraction minière propre à la politique coloniale précoce. Dans la même logique, et dans le contexte révolutionnaire de 1780 et l'arrêt de la politique de répartition forcée en tant que telle, le fonctionnaire attribue la hausse des coûts de transport muletier entre les régions de l'Intendance à un trop faible développement des convoyeurs indigènes: en effet, alors que le coût des transports variait auparavant autour de douze pesos, à la fin du XVIII^e siècle il atteignait dix-huit ou vingt pesos, augmentation qui faisait dire à l'officiel que la province d'Atacama était "retombée aux portes de sa misère primitive".

Les principales victimes de cette situation sont les marchands de mules: *"l'on connaît bien plusieurs exemples de convoyeurs, qui ayant apporté des mules à ce Vice-royaume et à celui de Lima, ont dû les rapporter aux ranchs et aux champs de Salta et de Tucumán, au prix de nombreuses pertes, du fait de ne pas avoir pu les vendre dans les villages d'indiens; et il a été plus d'une fois nécessaire d'user de moyens extraordinaires pour transporter du mercure et du tabac, par manque de mules"*. Dans ce contexte, le transport muletier va également devenir une activité saisie par les espagnols et les métis particuliers, qui commencent à faire de la distribution et de la location de mules une pratique courante auprès des indigènes eux-mêmes: *"si certains covoyeurs ont la*

chance de trouver un débouché pour leurs mules, ce n'est pas parce que les indiens les leur achètent, mais parce qu'ils en distribuent aux espagnols et aux métis de la Province, la plupart à crédit; ces derniers vont ensuite les louer à quelques indiens honnêtes, à des prix très élevés, pour qu'ils se consacrent au transport de marchandises, et cela est le seul moyen par lequel les indiens fortunés en viennent à diriger le commerce de mules"⁵⁷².

L'action dite du "secours" par le biais de la distribution d'animaux et d'autres marchandises est encadrée dans la politique visant à octroyer progressivement une "faible liberté" aux indigènes de ces provinces particulièrement marginales de l'Intendance, et se compose des directrices suivantes:

-L'approvisionnement en outils, instruments de labour et animaux doit seulement être octroyé aux indigènes réellement dans le besoin, raison pour laquelle les sous-délégués étaient tenus de d'enquêter et d'élaborer des listes de chaque *ayllo* avec leur cacique et les besoins respectifs de chaque groupe.

-Afin de stopper la hausse des prix, les Oficiales Mayores de Cajas doivent fixer les montants des secours en fonction d'une tarification publique, avec l'intervention du fournisseur et des protecteurs d'indiens.

-Les indigènes recevant le secours doivent payer les marchandises distribuées 20% plus cher que la valeur officielle des prix, de sorte que *"si dans la distribution de ressources une mule est placée dans le village siège de la Mission, à treize pesos, elle est distribuée à l'indien au prix de 15 pesos et quatre reales, qui correspond à 20%, et le total de ce produit allant aux Cajas Reales, le fournisseur recevra les treize pesos de sa marchandise, et les deux restants seront déposés en raison d'utilités, pour l'objet en question"*⁵⁷³.

⁵⁷²Cañete y Domínguez, V. *Guía histórica, geográfica, física, política*, op. cit., p. 519.

⁵⁷³ *Ibidem*, p. 530.

-L'unique personne chargée de distribuer les secours aux indigènes est le sous-délégué de chaque région, qui effectue la livraison aux gouverneurs de chaque communauté et/ou au cacique respectif, en prenant particulièrement soin de distribuer les biens à ceux qui figurent sur les listes qu'ils ont eux-mêmes élaborées. Selon les conditions de chaque communauté, la durée des répartitions varie d'une à deux années.

-Lorsque certaines de ses distributions clandestines sont découvertes, cela cause un préjudice direct pour les gouverneurs et les sous-délégués, étant donné qu'ils ne figurent pas sur les listes.

-Le prix de la mule est fixé à quinze pesos, rendant ainsi explicite et évidente la diminution des prix puisque celui-ci atteignait autrefois 24 pesos. Il en est de même pour les couteaux, qui voient leur valeur baisser d'un peso à deux reales.

-Les indigènes obtiennent le bénéfice de recevoir la quantité dont ils ont besoin, même lorsqu'ils n'ont pas d'argent. Il était nécessaire de développer leur industrie et activités agricoles avec leur profit personnel pour réunir en une année la moitié de ce qu'il étaient auparavant tenus de rembourser. De cette façon, ils obtiennent en une année la même somme qu'ils réunissaient avant en cinq années de travail, pouvant ainsi accumuler de l'argent pour leur bénéfice propre et, à long terme, pour celui de l'État colonial.

-En conséquence, le commerce général va en bénéficier, dépassant les limites qui le caractérisent à la fin du XVIII^e siècle. A Potosí 250.000 pesos par an sont consommés pour l'achat de fer, d'acier, de flanelle, de draps, couteaux et mules, ces dernières étant "inutilisées depuis que les répartitions ont cessé", ce chiffre atteignant plus de trois millions de pesos pour l'ensemble du Pérou. La stimulation du commerce entraîne le développement actif des manufactures d'Espagne, faisant se tourner la métropole vers ses colonies.

En somme, le seul moyen envisagé par Cañete pour soulager la fatigue économique est d' *"augmenter la consommation parmi les indiens (...) à mesure que progresse leur liberté encouragée par les forces de l'intérêt personnel, ils en viendront à changer leurs habitudes, multiplieront leurs besoins et développeront peu à peu leur intelligence et leur sensibilité, seront attirés par des habits de meilleur goût et des nourritures de plus grande saveur. Ils réveilleront alors leurs regards en quête de prospérité, voyant devant eux les bénéfices dont jouissent les autres et dont ils ne profitent pas, à cause de leur décadence occasionnée par la paresse"*⁵⁷⁴.

A la même époque où Del Pino Manrique écrit son rapport sur l'Atacama, Ambrosio O'Higgins inspecte les provinces de l'extrême nord de la Capitainerie du Chili. A Copiapó, il signale au roi la présence d'indigènes pêcheurs changos déambulant dans leurs barques en cuir de lion de mer entre les ports et golfes du littoral. Leur activités de pêche, selon le gouverneur, ne contribuaient que peu à l'industrie de la pêche demandée par le royaume. Pour cette raison, il ordonne que les indigènes soient matriculés, et compte près de 251 pêcheurs entre Papose, Cachinal, Morro-del-Obispo, Caldera et Huaso, décidant de *"réduire et organiser dans une Corporation les Pêcheurs de cette Côte, qu'ils nomment Changos, et qui n'utilisent pas plus d'une espèce de barque voilée, faite de cuir de Lions de mer, ne pouvant pas pour cette raison s'aventurer loin de la Terre pour développer le commerce de Poisson salé et séché, et surtout de la Congre qui dans ces endroit est délicieuse, appréciable et de grande valeur, dont l'industrie pourra être de grande utilité pour ces Naturels"*⁵⁷⁵. Arrivé à Serena, il s'emploie à créer une société pour fournir aux pêcheurs des embarcations qui remplacent leurs barques traditionnelles et développer l'industrie de la conservation de poisson salé. Les indigènes d'Atacama étaient particulièrement célèbres pour leur "retard notoire". En 1794 une demande est formulée pour stimuler le commerce avec les provinces de Charcas et de Potosí, notamment pour accélérer la dé-barbarisation des indiens de Cobija. D'autre part, la construction d'un étang est

⁵⁷⁴ *Ibidem*, p. 533.

⁵⁷⁵ O'Higgins, A. La visita de las provincias del norte, 1798. *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo LXIII, 1930, n°67. p. 124.

proposée pour approvisionner en eau les mules et fournir les ressources nécessaires pour irriguer régulièrement une plantation. Les participants de cette initiative, soulignant la "situation misérable" des indigènes des côtes de l'Atacama, forcés d'émigrer hors de leur maison par le manque de ressources pour payer leurs dettes tributaires, s'engageaient à fournir les moyens pour remédier à la situation. Cette action consistait dans la distribution de mules pour qu'ils puissent ainsi obtenir leurs propres gains et régler définitivement toutes leurs dettes⁵⁷⁶.

⁵⁷⁶ Bittmann, B. 'Cobija: panorama etnohistórico', op. cit.; Bermúdez, O. *Orígenes históricos de Antofagasta*, Santiago, Universitaria, 1966, 133p.

CHAPITRE 5. INDUSTRIE MINIERE ET CAPITALISME ANIMAL: PRIVATISATION DES PÂTURAGES ET "LUZERNISATION" DES OASIS AMÉRINDIENNES DU DESERT D'ATACAMA (1825-1930)

5.1. Transport de marchandises, fourrage et nation. Routes, mules et marchands pendant la reconstruction du port bolivien de Cobija

Malgré les opérations de répartitions forcées vues dans le chapitre précédent, le bétail muletier devint l'un des moyens de transport principaux des convoyeurs du désert. Ânes et mules s'intègrent aux routes de commerce traditionnelles et aux nouvelles, participant à la consolidation des circuits commerciaux tant à l'intérieur de la province que dans la macro-région. En ce sens, le long processus autour de la reconstruction du port de Cobija va jouer un rôle central pour la massification fourragère, sous administration de la province bolivienne naissante du Littoral.

Une fois proclamée l'indépendance bolivienne, Simon Bolivar envoie sans tarder une expédition vers les côtes de l'Atacama depuis Chuquisaca, avec l'objectif d'obtenir de nouveaux éléments pour la reconstruction d'un port pour qu'il soit capable de supporter le commerce extérieur du pays. Le bâtiment devait porter le nom de *La Mar*, en l'honneur du militaire José de La Mar, officier général à la bataille d'Ayacucho. La tâche est confiée en novembre 1825 au colonel Francisco Burdett O'Connor, officier irlandais et conseiller de l'État-Major Général qui acquiert la nationalité bolivienne à cette même période. La même année, le militaire débute l'entreprise commandée par Bolivar, et part de Tarija avec un comité de direction réduit à destination des côtes d'Atacama, avec lequel il parcourt la province du nord au sud depuis l'embouchure du fleuve Loa jusqu'à la frontière de Hueso Parado (littéralement "os debout"), à Taltal, borne qui doit son nom à une mâchoire de baleine placée sur la frontière située aux 25° 23' de latitude sud par les anciens

agents espagnols chargés de délimiter la frontière entre les royaumes du Pérou et du Chili⁵⁷⁷.

La reconnaissance du littoral bolivien comprend un trajet d'environ deux cent lieues, car Burdett est également chargé de trouver une nouvelle route unissant Potosí avec la province naissante du Littoral.

Les descriptions de Burdett O'Connor ne varient pas beaucoup de celles réalisées précédemment, car d'après le militaire l'Atacama se démarque en étant la province la plus stérile de toutes celles comprises dans une république bolivienne encastrée dans son accès au Pacifique, mais aussi la plus riche sur le plan minier de par ses innombrables filons d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, salpêtre, soufre et de diverses pierres précieuses. Il estime la population à environ 3.500 habitants entre Atacama la Haute et la Basse, desquelles seuls 700 personnes sont des "hommes de travail". Selon l'officiel, le caractère stérile de la province était probablement dû à la faible capacité d'irrigation due au manque de rivières et de cours d'eau, réduite à quelques sources et ruisseaux du bassin du Loa et des autres rivières dévalant la cordillère, et qui selon le militaire "se perdent" dans les quelques canaux d'irrigation construits à San Pedro, Toconao et dans les autres villages agricoles de la pré-cordillère andine, villages qui étaient en outre essentiellement peuplés de familles indigènes.

Dans les environs des Andes *atacameñas*, c'est-à-dire dans ces étroites vallées descendant des Andes en direction du désert d'Atacama, le militaire et fonctionnaire

⁵⁷⁷ Bollaert, W. 'Observations on the Geography of Southern Peru, Including Survey of the Province of Tarapacá, and Route to Chile by the Coast of the Desert of Atacama', 1851, *Journal of the Royal Geographical Society of London*, Vol.21, pág. 127. Les problèmes propres à l'histoire de la frontière entre le Chili, la Bolivie et le Pérou sont une question dépassant les limites de cette recherche. Cependant, pour entrer dans ce débat avec le regard historique qu'il mérite, nous recommandons la lecture de l'œuvre d'Eduardo Téllez Lúgaro *Historia General de la frontera de Chile con Perú y Bolivia 1825-1929* (Universidad de Santiago de Chile, 1989, 235p.), ainsi que le débat historico-juridique entre Sergio Villalobos et José Miguel Barros. Sur ce sujet, voir l'article de Villalobos "En torno al mar de Bolivia" (*Cuadernos de Historia n°32*, departamento de Ciencias Históricas de la Universidad de Chile, 2010, p. 123-135) et la réponse à cet article de la part de José Miguel Barros "Charcas y el mar: ¿secuela terminal?" (*Cuadernos de Historia n°35*, 2011, p. 153-166).

signale la présence éparses de petites maisons et camps indigènes qui subvenaient à leurs besoins par l'entretien d'un troupeau de lamas et de moutons qui, en plus de bénéficier des pâturages naturels de la cordillère, étaient nourris par des cultures comme l'orge, planté dans de petites plantations créées sur les flancs de ces mêmes montagnes à travers un petit système d'échelonnement. D'autre part, des villages plus grands comme Calama et les villes capitales d'Atacama la Haute et la Basse (respectivement San Pedro d'Atacama et Chiuchiu) réunissaient les conditions requises pour intensifier une industrie agricole et d'élevage capable de produire en abondance des produits tels que le "maïs, le blé, l'orge et la luzerne, en étant plus économe dans la distribution de l'eau en Atacama et en ayant suffisamment de bras pour le travail à Chiuchiu et Calama"⁵⁷⁸. Sur ce dernier point, le militaire ajoute: "il offre de grande ressources à la province, car bien qu'aujourd'hui on n'y cultive pas plus de terres que nécessaire, il y a des endroits où avec de l'industrie l'on peut créer des champs et des plantations pour une population nombreuse"⁵⁷⁹.

Concernant les ports, si les baies de Mejillones et Tocopilla étaient "connues pour leur beauté", elles posaient irrémédiablement à l'administration bolivienne le problème du manque d'eau, et ce malgré les efforts entrepris pour "vider" et exploiter un segment du fleuve Loa à son niveau mi-inférieur, à Guacate, dans le but de créer un port dans la rade de Mejillones⁵⁸⁰. Ainsi il n'existait selon Burdett pas d'autre moyen que d'entreprendre des travaux dans le port déjà connu de Cobija, car en fin de compte la baie se trouvait sur un point rocheux protégé des vents du sud, et possédait de plus un fond sans rochers permettant l'ancre sans danger d'un grand nombre de navires. D'autre part le passé du port offrait certaines garanties, ayant été fréquenté surtout par des contrebandiers français qui échangeaient leurs marchandises contre l'argent de Potosí, ce qui conférait au moins une certaine sécurité par rapport à l'ancre de nouvelles embarcations de charge importantes⁵⁸¹. Cependant, pour la

⁵⁷⁸ Burdett, O'Connor, F. 'Reconocimiento del litoral de Atacama en 1826'. *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo LVIII, 1928, n°62, p. 269.

⁵⁷⁹ *Ibidem*

⁵⁸⁰ Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit.

⁵⁸¹ Lofstrom, W. 'Cobija, Bolivia's first outlet to the sea', 1974, *The Americas* v. 31, n°2, p. 185-205.

bonne marche des travaux et étant donné le manque d'eau, certaines actions étaient rendues nécessaires, notamment la construction urgente d'une tranchée de dix verges de large suffisamment profonde pour capter les sources d'eau environnantes, de façon à pouvoir créer des étangs pour la consommation des habitants et fonctionnaires. Le coût de cette tranchée s'élevait à 117.000 pesos, exigeant le travail d'au moins 100 personnes pour un temps de travail ininterrompu de trois mois. Considérant la faible population de la région et le manque d'"hommes de travail", le fonctionnaire propose que les travailleurs soient des marins déjà pourvus en vivres, outils et autres ressources nécessaires, dans l'objectif d'éviter le transport d'aliments et d'autres biens nécessaires à l'intérieur de la province. Il propose en outre que le contingent de travailleurs soit composé par les indigènes changos et la population privée de liberté qui serait amenée jusqu'au port.

Burdett souligne la présence de "pâturages" sur les plateaux de Cobija, qui possèdent entre les mois de juillet et de décembre la quantité de fourrage suffisante pour nourrir au moins quelques animaux de trait. Cependant, lorsqu'arrive Burdett, Cobija se trouve quasiment inhabitée en conséquence d'une peste de variole ayant coûté la vie à plus de quarante-trois personnes seulement au cours de sa première année. Au jour de l'expédition de la mission, le village n'était habité en permanence que par un médecin appelé José Maldonado, originaire de Cochabamba, qui aurait informé Burdett que les treize familles restantes s'étaient retirées à Tocopilla et Mejillones en attendant que cesse la propagation de la maladie. D'après Burdett, le mode de vie des habitants de Cobija appelait à intervenir et à industrialiser la région, car les pêcheurs révélaient leur "inaptitude et paresse" par le fait que, dans les mots du militaire, *"bien que possédant du bois pour construire des maisons, des champs pour élever des animaux et plusieurs autres ressources avec lesquelles ils peuvent se faire une vie confortable, ils vivent comme des barbares et leur unique subsistance est la viande de lion de mer, de ce qu'il résulte qu'ils ne s'occupent de rien, pas même de la culture de la terre, cela étant l'un des travaux de première nécessité"*⁵⁸².

⁵⁸² Burdett O'Connor, F. 'Reconocimiento del littoral' op. cit., p. 271-272.

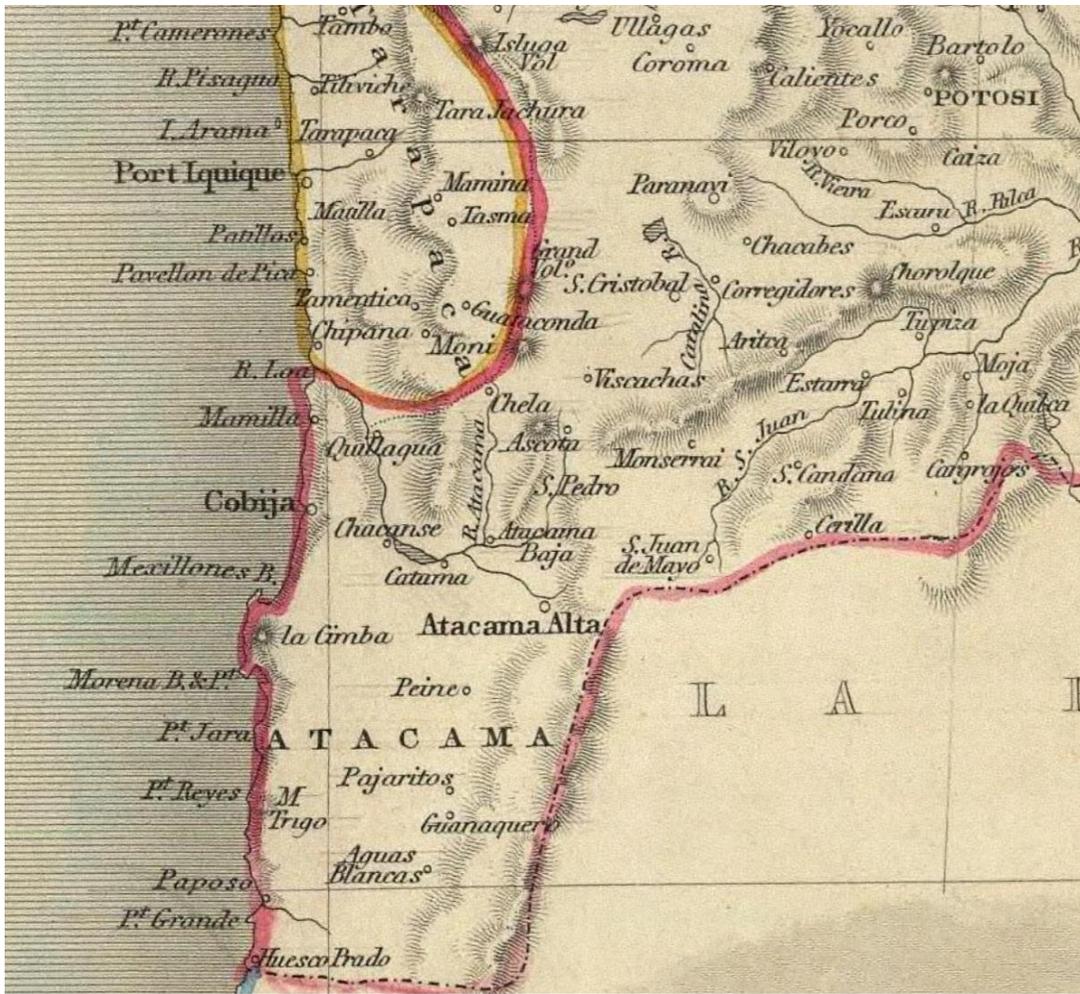


Image 21. Côtes de l'Atacama entre l'embouchure du fleuve Loa et Hueso Parado. (Province du littoral, Bolivie, surlignée en rouge) Extrait de la carte "Perú & Bolivia", extraite de The Illustrated Atlas, and Modern History of the World. (Montgomery Martin, 1851. David Rumsey Historical Map Collection).

Considérant la quantité d'éléments manquants, mais aussi les potentialités et les attentes suscitées par la province, la commission répond à la demande de Bolivar et élabore une proposition de route entre Cobija et Potosí, décrivant ses distances et lieux d'approvisionnement en eau, bois, fourrages et vivres, aussi appelés *postas* ou *pascanas*. La proposition, élaborée à partir de l'ancienne route coloniale, comprend cent quatre-vingt une lieues au total, et est intercalée par vingt *postas*, dont onze d'entre elles se situent entre la côte et les hautes terres, dans la nouvelle province bolivienne du Littoral.

Trajets et postas	Distances	Principales observations de la route et du secteur réalisées par Burdett O'Connor
1. De Cobija à Culupo	12 lieues	<i>Il n'y a à Colupo et pendant le trajet aucune maison ni de champs, mais l'on trouve fréquemment de l'eau en creusant des puits.</i>
2. De Culupo à Chacance	12 lieues	<i>On parvient d'abord au bord d'un ravin au fond duquel coule le fleuve Loa, vers lequel l'on descend un quart de lieue et l'on trouve la pascana située au bord du fleuve. Il y a là de l'eau salée, plusieurs pâturages, du bois et quelques caroubiers qui donnent de l'ombre pendant la journée, car il n'y a pas une seule maison. Sur la rive de ce fleuve il y a des endroits qui peuvent être irrigués par des canaux et cultivés avec du maïs et de la luzerne.</i>
3. De Chacance à Aguacate	6 lieues	<i>Aguacate. Ici l'on trouve les mêmes proportions qu'à Chacance et également des endroits aptes à être cultivés.</i>
4. D'Aguacate à Calama	10 lieues	<i>Calama a entre quatorze et vingt petites maisons et une chapelle; tout comme Cobija, annexe de la paroisse de Chiuchiu. Elle se situe sur une plaine humide très fertile qui forme une île entre les deux rives du fleuve. Un côté du fleuve sert à irriguer les terres cultivées et l'autre au nord garde les pâturages toujours humides; sur ceux-là on trouve actuellement autour de 200 vaches, 2.000 moutons et 100 mules, mais ils peuvent en nourrir beaucoup plus, et ces terres peuvent produire du maïs, des pommes de terre, du blé, de l'orge et de la luzerne pour une population considérable, et elle contient aussi suffisamment de bois de toute part.</i>
5. De Calama à Chiuchiu	8 lieues	<i>Ce petit village est le siège de la mission et possède peu de ressources. Ses habitants sont pour la plupart convoyeurs (...) Presque toute la pampa entre ces deux fleuves (Loa et Salado) avant leur confluence est cultivable, même si actuellement elle ne produit rien à cause de l'abandon de ses habitants.</i>
6. De Chiuchiu à Santa Bárbara	13 lieues	<i>Santa Bárbara est une pascana sans autre ressource que les pâturages et l'eau qu'elle offre, et elle n'a que peu de bois. Elle se situe sur la même rive du fleuve, sur la route de la mine de Conchi et de la cordillère de San Pedro. Sur l'une et l'autre rive de ce ruisseau l'on trouve des traces de cultures plantées par les anciens. Son terrain est fertile et une population peut tout à fait s'installer ici et utiliser l'eau salée pour irriguer les terres, pour qu'elle ne rejoigne pas celle du Miño, évitant ainsi que sa bonne eau ne s'altère.</i>
7. De Santa Bárbara à	6 lieues et demi	<i>Il y a à Polape deux maisons et des pâturages autour du ruisseau qui coule dans la vallée. Il se situe au pied de la</i>

Polape		<i>cordillère du même nom et relie celles de San Pedro et Cebollazo. Là peut s'installer une population bien que son climat soit trop froid pour la culture du maïs et du blé, et il est probable que même l'orge ne puisse mûrir, mais sa terre est bonne pour les pâturages; son eau est de bonne qualité, et il y a dans les environs une grande quantité de ces fourrés appelés tola, qui sont utiles pour le bois.</i>
8. De Polape à Ascotán	9 lieues	<i>En grim pant une petit côte, on parvient à la pascana d'Ascotán qui située sur la cordillère du même nom. A Ascotán il n'y a ni eau ni maisons, ni même d'endroit pour les construire, mais l'on peut en mettre une comme maison de posta, et il est nécessaire d'amener l'eau depuis le gisement de salpêtre, laquelle n'est pas de très bonne qualité, mais il y a sur les versants de la cordillère de bons pâturages et de nombreux fourrés pour le bois.</i>
9. D'Ascotán à Tapaquilcha	9 lieues	<i>Entre les deux postas on descend jusqu'à une lagune et l'on trouve un chemin qui va tout droit à Colcha, village voisin de San Cristobal de Lipez. La pascana de Tapaquilcha a une très bonne eau, d'excellents pâturages et peu de bois. Comme elle se situe au milieu de la cordillère, son climat est trop froid pour que l'on puisse y cultiver quoi que ce soit; néanmoins elle offre tout le confort nécessaire pour une maison de posta.</i>
10. De Tapaquilcha à Alota	11 leguas	<i>Depuis la zone du Mont de la Lagune le chemin se poursuit jusqu'à parvenir à la ligne démarcatrice entre les provinces d'Atacama et de Lipez, et continue vers le nord jusqu'à un point de la cordillère nommé Ubina [Ujina?] où se trouve la limite entre les trois provinces d'Atacama, de Lipez et de Tarapacá. En direction d'Alota, dans une zone appelée Oclincha, l'on trouve l'herbe appelée Vizcachertz, très toxique pour les bêtes. Le point d'Alota qui ne compte actuellement que quatre ou cinq fermes offre de nombreux avantages pour la fondation d'un village, est entouré par des pâturages abondants, de nombreux fourrés et par le fleuve qui vient de Vizcachillas et passe par Oclincha, arrive à cet endroit et se jette dans un grand marécage, depuis lequel l'eau peut être amenée à travers des canaux pour l'irrigation des terres.</i>
11. D'Alota à Avilcha	11 lieues	<i>Avilcha, où se termine la pampa d'Alota et se trouve cette pascana au pied d'une petite chaîne de montagne qui la domine depuis le nord-est. Elle ne compte aucune maison, mais des pâturages, du bois et de l'eau, bien qu'en faible quantité. A cinq lieues vers le nord se trouve le village de San Cristobal, capitale de la province de Lipez et siège de la mission. Les seules productions qu'elle a proviennent de ses mines</i>

		<i>d'argent. Sur ce trajet, à six lieues d'Alota, l'on croise un chemin de convoyeurs qui vient de Salta, passe par Colcha, et se dirige vers Pica et la côte.</i>
12. D'Avilcha à Río de Santa Catalina	11 lieues	<i>Dans cette pascana il n'y a aucune maison, mais des murs de brique en bon état. Le fleuve est ici large et le terrain autour est cultivable; la situation est adéquate pour une maison de posta.</i>
13. De Río de Santa Catalina à Tinajas	10 lieues	<i>A gauche du chemin se trouvent les montagnes qui dominent les terres dites de Corregidores où il y a plusieurs fermes. Ici le chemin rejoint celui qui vient de Huatacondo, de Pica et de la côte en direction de Potosí. De Pica jusqu'à ce point de jonction il y a 86 lieues et demi, en passant par Huatacondo, qui se trouve à 20 lieues de Pica et est voisin de cette mission, comme le sont aussi Quillagua, Mamiña et Loa sur la côte.</i>
14. De Tinajas à Amachuma	5 lieues	<i>Avant de commencer ce chemin croise un autre chemin en provenance de Tucumán et en direction d'Oruro et de La Paz, qui est celui emprunté par les marchands. A Amachuma il y a des puits d'eau de deux pieds de profondeur qui se trouvent sur le lit d'une rivière où quelques années auparavant coulait beaucoup d'eau, et qui est maintenant asséchée, mais où l'on trouve suffisamment d'eau pour les bêtes de passage et deux ou trois familles. Tous les environs du point d'Amachuma ont une grande quantité de bons pâturages et beaucoup de bois.</i>
15. D'Amachuma à Agua de Castillo	7 lieues	<i>Pampa entièrement plane remplie de pâturages et de petits bois, mais extrêmement aride et sableuse. A six lieues d'Amachuma se trouve le chemin qui part d'Ubina à droite du bois. Une lieue plus loin, en suivant le chemin en ligne droite, on trouve la pascana d'Agua del Castillo, où il y a du foin, de l'eau et du bois, une petite maison voisine et qui présente de bonnes conditions pour la construction d'une maison de posta.</i>
16. D'Agua Castillo à Chiutaca	7 lieues	<i>A deux lieues de l'endroit où l'on traverse le fleuve depuis Tomave vers la pascana de Chiutaca, on compte une lieue et demi de chemin bon pour les bêtes de somme mais impraticable par les charrettes. Chiutaca se situe sur une plaine ou vallée large d'une lieue et de trois lieues de long, remplie de champs qui donnent du très bon foin, et bien que sans bois alentour, elle présente de nombreux avantages pour la construction d'un village considérable; elle a actuellement entre 20 et 30 petites maisons dispersées entre les flancs et pieds des montagnes qui dominent la plaine.</i>
17. De Chiutaca au fleuve Vicisa	11 lieues	<i>En arrivant au fleuve de Vicisa, qui vient du Ponant très encastré entre les montagnes, et qui en période de crue ne peut être traversé que sur des ponts. Parvenus à ce fleuve l'on</i>

		<i>continue sur sa rive gauche une demi lieue où peut être construite la pascana et une maison de posta, car il y a quelques plantations de laines et il est facile de cultiver l'orge et la luzerne sur toute la rive du fleuve. Ce trajet pose plus de difficultés que n'importe quel autre pour la construction d'un chemin adéquat pour les roues, et même pour être emprunté par des bêtes de somme cela demande beaucoup de travail.</i>
18. Du fleuve Vicisa à Churata	8 lieues	<i>Chaquilla se trouve à six lieues du fleuve Vicisa et à deux lieues et demi de Churata. Cette pascana se situe dans une vallée un peu à gauche du chemin; elle a de l'eau, des pâturages et du bois alentour; il y a deux petites maisons, actuellement on peut facilement en mettre une comme maison de posta.</i>
19. De Churata à Cebadillas	12 lieues	<i>De Tocontaca jusqu'à Cebadillos, le chemin commence par de longues côtes et en pierre solide, ensuite on traverse un col et l'on parvient à une pampa d'où l'on descend par une pente très prononcée et difficile jusqu'à la plantation de Cebadillos qui a toutes les conditions pour y construire des maisons, bien que le bois soit un peu éloigné. On y trouve aujourd'hui une maison neuve et assez confortable. Ce trajet compte six lieues de descente, cinq de montée et une seule lieue que l'on peut dire plane.</i>
20. De Cebadillas à Potosí	3 lieues	<i>La partie plane est assez praticable, si l'on enlève les nombreuses pierres qu'elle comporte, et la partie montagneuse peut être un peu améliorée, à force de travail, pour la rendre moins pénible pour le passage des mules de charge.</i>

Tableau 6. Itinéraires de Cobija à Potosí proposés par Francisco Burdett O'Connor avec les distances et particularités de chaque posta et destination.

(Elaborée à partir de Burdett O'Connor, op. cit.)

La commission élabore cette proposition de route tant sur la base d'expériences de communication précédentes que d'observations réalisées sur le terrain. Il en ressort la conclusion par l'officiel que Cobija devait être conservée comme la meilleure option de port pour l'importation et l'exportation de marchandises depuis et vers la république bolivienne. Cependant, comme on peut le voir pour chacun de ses segments, l'utilisation de la route, l'amélioration des chemins et la construction de *postas* comme abris et lieux de repos effectifs (étant donné que beaucoup d'entre elles étaient abandonnées, en ruine voire inexistantes) exigeait une quantité de travail et de ressources considérable. D'autre part, faire de cette route un

chemin praticable en charrette du début à la fin était dans les faits impossible, car de nombreuses portions se situaient sur des pentes extrêmement raides (surtout sur les hauteurs de Cobija), étroites et dangereuses, avec des passages difficiles et d'autres obstacles imposés par la géographie propre à un espace absolument désertique, formidablement étendu et avec de grands espaces particulièrement froids et rocheux. Pour faire face à cette difficulté, le colonel et Ministre de l'Intérieur Facundo de Infante à Chuquisaca demande en 1827 à l'autorité locale de publier dans les journaux l'ordre dirigé aux juges de district et aux curés d'obliger les indigènes de leurs juridictions respectives (ou paroisses) à entretenir les chemins en enlevant les pierres et autres obstacles au passage vers l'intérieur du pays depuis le désert, dans le but de rendre praticable au moins quelques portions de chemin pour les charrettes⁵⁸³.

Les chemins de Cobija vers l'intérieur sont décrits à cette époque par le naturaliste et explorateur Alcides d'Orbigny qui, attristé par la vue dans ces lieux d'une "nature qui semble être en deuil", et surtout ne trouvant "rien de pittoresque sur cette terre ingrate", dépeint en ces termes les premières portions du chemin partant du port en direction de l'intérieur de la province du littoral: *"Sur cette distance, qui se parcourt d'abord à dos de mule, il y a en premier vingt-cinq lieues de sable mouvant sans eau jusqu'à Chacansi; ensuite viennent les déserts où il n'y a que trois villages, Calama, Chiuchiu et Santa Barbara, perdus, d'une certain façon, au milieu de plaines sableuses et sèches, ou sur les montagnes de la cordillère, qu'il faut traverser avant d'atteindre ces plateaux"*⁵⁸⁴.

⁵⁸³ Archivo Nacional de Bolivia (noté ABNB par la suite), Ministerio del Interior (noté MI par la suite) 1827, T. 17, N°48 f2. Je remercie le Dr. Carlos Chiappe (IAA, San Pedro de Atacama) pour l'accès à ces documents, contenus dans les archives du Dr. Hans Gundermann, organisés et classés dans le cadre du projet Fondecyt N°11190023 (IR, Carlos Chiappe).

⁵⁸⁴ D'Orbigny, A. *Viaje a la América Meridional. Brasil, Uruguay, Argentina, Chile, Bolivia, Perú*, Tomo III, Buenos Aires, Futuro, 1945 [1835], p. 935.



Image 22. Le port de Cobija en 1830, d'après Alcide D'Orbigny.
(D'Orbigny, 1945).

Par rapport à celui-ci, le projet de route de Burdett était bien plus complet, devant nécessairement être praticable tant à dos de mules qu'en charrette. Pour le concrétiser, le gouvernement devait investir une somme approchant les vingt-quatre mille deux-cent soixante-dix pesos, qui ajoutés à d'autres dépenses, élevait l'investissement total à la somme non négligeable de deux-cent deux mille pesos:

- Travaux du port pour l'approvisionner en eau: _____\$117.000
- Construction d'une batterie dans le port: _____\$12.000
- Maison et entrepôts de douane: _____\$30.000
- Construction de tout le chemin: _____\$24.270
- Construction de 19 *postas*: _____\$19.000
- Somme totale des dépenses: _____\$ 202.270

Comme l'on pouvait s'y attendre, rien de ce qui précède n'aurait été possible sans l'achat et la reproduction massive d'animaux tant dans les départements

d'Atacama que de Lipez, ce pourquoi Burdett propose une nouvelle répartition de mules aux convoyeurs de la région à travers le mécanisme déjà connu de crédits d'État:

"L'on considère qu'il serait très bon que 3,000 mules soient ramenées dans les provinces d'Atacama et de Lipez, achetées par l'État, et qui soient distribuées aux convoyeurs, à crédit, en convenant avec eux du paiement de deux pesos à chaque trajet qu'ils feraient du port à la capitale, et ainsi l'achat de chaque mule sera réalisé en cinq voyages, leur valeur étant estimée à 10 pesos, et les marchands auront ce soutien pour le transport rapide de leurs produits. Quatre lieux situés sur la route de commerce offrent des avantages pour l'entretien de ces mules, qui sont les plateaux de Cobija, les plaines humides de Calama, Alota et Achiutaca, lieux qui se prêtent également à l'édification de villages"⁵⁸⁵.

A partir des recommandations de Burdett, un décret est promulgué en 1827 visant à soutenir tous les citoyens désireux de construire des *postas* ou des établissements d'approvisionnement et de refuge le long de la route. Leur étaient ainsi promis quatre vaches, quatre ânes, vingt moutons, des outils agricoles et huit *topos* de terre. Cette mesure est ensuite complétée en 1830 par le Président Andrés de Santa Cruz par l'octroi de prêts flexibles pouvant être remboursés dans un délai de quatre ans⁵⁸⁶, ainsi que d'autres garanties que nous verrons plus en détail par la suite.

En plus des mesures de reconstruction et de restauration de l'infrastructure permettant le développement du port, l'État bolivien prend des mesures administratives et économiques. Pour les premières, Andrés de Santa Cruz décrète en 1829 la création du département bolivien du Littoral. De cette façon, l'autorité locale passe à dépendre directement du gouvernement central. Le gouverneur d'Atacama (précédemment Atacama la Haute) devient également soumis aux ordres du port, dépendant directement de son autorité, Cobija devenant la capitale de la nouvelle

⁵⁸⁵ Burdett O'Connor, F. 'Reconocimiento del littoral', op. cit., p. 285.

⁵⁸⁶ Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit.

province d'Atacama. Néanmoins, malgré le nouveau rôle prépondérant acquis par le port et sa condition de siège administratif, la province d'Atacama et sa capitale (San Pedro) contribuent largement à son développement à travers la dite contribution indigène (tribut indigène républicain), de par sa population plus importante. En somme, la nouvelle province du Littoral hérite des territoires d'Atacama "la Basse", pendant que la province d'Atacama hérite de ceux de l'ancienne "Haute". Chacune est dirigée par un gouverneur, mais la seconde dépend administrativement de la première, qui reçoit également des revenus issus de la population indigène d'Atacama.

La contribution indigène est en revanche suspendue dans la province du Littoral dans le but d'encourager son peuplement, et tout habitant du port est exempté de contributions pour une durée de trois ans. Chaque famille allant vivre à Cobija, boliviens ou étrangers, doit en outre recevoir un terrain d'environ vingt verges, pour y construire leur maison et s'y installer dans un délai inférieur à huit mois. Quant aux indigènes habitants le port, ils bénéficient de quatre *topos* de terre⁵⁸⁷, d'animaux et d'instruments de labour, pendant que ceux qui se chargent d'occuper les futurs *postas* ou *pascanas* sont également exemptés d'impôts et de la contribution indigène déjà citée. Ce sont donc de nombreuses décisions et actions que prend l'État bolivien pour faire de Cobija un important centre de redistribution commerciale vers l'intérieur du pays⁵⁸⁸.

Une deuxième série de mesures administratives fait suite concernant la simplification des procédures pour l'expédition de passeports aux convoyeurs provenants de Cachi, Rinonada et des autres zones du nord-ouest argentin, s'occupant du commerce de viande séchée, de suif, de graisse et d'animaux avec San Pedro d'Atacama. En effet ceux-ci devaient auparavant se rendre à la police locale de Cobija pour y recevoir leurs documents une fois leurs chargements livrés, à plus de 70 lieues, ce qui constituait une "mesure aussi pénible que coûteuse" étant donné que les

⁵⁸⁷ 1.700 m² environ.

⁵⁸⁸ Sanhueza, C. et H. Gundermann. 'Estado, expansión capitalista y sujetos sociales en Atacama (1879-1928)', 2007, *Estudios Atacameños, Arqueología y Antropología Surandinas* n°34. p. 113-136.

dépenses étaient à leur propre charge, d'où les nombreuses plaintes envoyées aux autorités d'Atacama par les marchands argentins demandant à être exemptés de cette procédure. Cette exemption s'étend aussi à Calama et à Chiuchiu pour le cas des convoyeurs en provenance de Pica et de Huatacondo, dans le département alors péruvien de Tarapacá, qui devaient tout comme les convoyeurs argentins se rendre au port pour solliciter les passeports correspondants⁵⁸⁹.

Concernant l'économie, l'objectif est de stimuler le commerce extérieur par des mesures telles que la libéralisation et l'exemption de taxes pour les produits destinés à l'industrialisation et à la production minière. Cela est dû essentiellement à la décadence dans laquelle est entrée Potosí à la suite des guerres d'indépendance. Une réduction des tarifs est également offerte pour toutes les marchandises importées dans le but de développer le port et d'en faire un concurrent crédible face à ceux d'Arica (maintenant au Pérou) et de Valparaiso (au Chili). Avec cette dernière mesure, les marchandises arrivant par le port de Cobija ont pu être jusqu'à 150% moins chères que celles transitant par le port péruvien. Cobija est à ce titre décrit en 1838 comme un "port franc dans son sens le plus large", où l'on ne payait ni droits portuaires ni droits de douane, et où de plus les marchands pouvaient décharger et entreposer leurs marchandises où bon leur semble et pendant la durée qui leur convienne⁵⁹⁰. D'autre part, l'importation de marchandises européennes est encouragée par une politique de tarifs douaniers, ainsi que par l'exportation outre-mer de "produits nationaux" tels que l'argent, l'or, l'étain, le guano, la laine de vigogne, de brebis, d'alpaga, la vanille et le cuir de singe, de panthère et de chinchilla. Du fait de l'absence d'agents étrangers en charge des mouvements de marchandises pendant les premières années de la république, les marchands régionaux et inter-provinciaux ainsi que le besoin de connecter les différentes régions avec le Pacifique acquièrent progressivement une plus grande importance⁵⁹¹.

⁵⁸⁹ ABNB, MI 1833, T. 45 N°27, f1-2.

⁵⁹⁰ Aillón, E. 'En torno a la desestructuración del espacio colonial andino: Bolivia 1825-1850'. Cavieres, E. (ed.) 2008. *Del altiplano al desierto. Construcción de espacios y gestación de un conflicto*, Valparaíso, Pontificia Universidad Católica, p. 41-82.

⁵⁹¹ *Ibidem*

Parmi les premiers habitants étrangers on peut mentionner le marchand espagnol Lucas de la Cotera, qui reçoit des terres en Atacama et dans d'autres zones de la province par le fait d'être à l'origine des premières importations à grande échelle, et pour avoir construit un entrepôt dans le port, afin qu'il consolide son activité commerciale et que des *postas* soient construites⁵⁹². Dans cette même visée, trois commis du marchands se présentent en 1827 devant le ministre de l'Intérieur, le colonel Facundo Infante, en demandant des terres dans la petite vallée de Chacance⁵⁹³, qu'ils étaient totalement "décidés à peupler" en y développant l'agriculture et l'élevage⁵⁹⁴.

En 1830 plus de dix points d'eau avaient été découverts dans les environs de Cobija et le port était occupé par des marchands de différentes parties du monde. Rapidement, les filons de cuivre des gisements voisins de Michilla, Gatico, Caleta Duendes entre autres, commencent à être exploités. Parmi les principales maisons commerciales reliant le port aux villes de Potosí, La Paz, Valparaíso, Salta et Jujuy, on peut citer les établissements *Cotera, Artola, Tezanos, Pinto y Cía, Hnos. Latrille, Lemaitre, Durandean, Dorado Hnos* et *Aguirrezavala*⁵⁹⁵. Luciano Dureandean se démarque parmi les principaux marchands de ces maisons, en ayant créé une agence pour la distribution de marchandises vers l'intérieur du pays, et devient rapidement un acteur central sollicité par les principales maisons commerciales de Potosí, Sucre, Oruro, Tupiza et Cochabamba. Le français Domingo Latrille, quant à lui, est connu pour avoir exploité les dépôts de guano de Mejillones en 1841, et pour avoir industrialisé ceux d'"Angamos" et d'"Orejás de Mar". Avec son frère Maximo Latrille, ils exploitent également les mines de cuivre de Gatico et de Caleta Duendes, où ils

⁵⁹² Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit.

⁵⁹³ Chacance est une petite vallée située dans le cours inférieur du fleuve Loa, entre Calama et Quillagua, dans la zone de confluence avec la rivière San Salvador, à environ 18 kilomètres de l'actuelle ville minière de María Elena (voir l'image n°20). Entre Cobija et Chacance, en ligne droite, on compte 77 kilomètres de désert total. Les dernières traces de son occupation à des fins agricoles, rituelles et mortuaires datent de la période pré-hispanique, de la part de populations originaires d'Atacama, de Tarapacá et de régions voisines autour du fleuve Loa. Sur ce sujet on peut se référer à Núñez, L. *Chacance. Los primeros pampinos*, María Elena, Museo de la I. Municipalidad de María Elena, 2011.

⁵⁹⁴ ABNB, MI 1827, T. 17, N°48 f1.

⁵⁹⁵ Castro, V. et al. 'Paisajes culturales de Cobija', op. cit., p. 113-114.

construisent des fonderies. Les frères français Lemaitre, outre la construction d'un quai de propriété exclusive, ont pour leur part acquis de riches filons de cuivre ainsi que la mine de Guanillos, entre Gatico et Tocopilla. Les frères Barrau Hermanos sont connus pour être les premiers propriétaires des mines de borax dans le désert de sel d'Ascotan, où ils extraient le minerai pour l'envoyer à dos de mule vers Cobija, où il était calciné puis envoyé en Europe⁵⁹⁶.

C'est justement dans les environs de la mine de Guanillos que le naturaliste et expéditionnaire allemand R. Philippi rencontre un groupe de convoyeurs *atacameños* cherchant à échanger des feuilles de coca contre du poisson, des fruits de mer et d'autres produits de la mer qu'ils espéraient transporter à dos de mule jusqu'aux marchés du nord de l'Argentine. Cependant, voyant qu'une grande partie des pêcheurs changos travaillaient dans les mines, les convoyeurs d'Atacama ont vu leurs projets frustrés dans une certaine mesure et on dû se satisfaire de la vente de quelques mules et de servir de guide à Philippi pour son voyage à travers le désert jusqu'au village d'Atacama⁵⁹⁷.

Parmi les marchands et mineurs importants l'on peut également mentionner l'espagnol José Maria Artola, qui crée une société avec ses frères et enfants et entreprend d'importantes initiatives minières dans l'ancienne mine de San Bartolo, en signant des accords commerciaux avec Valparaiso, Iquique, Potosí, Sucre, Lima et Paris, concentrant pour cela ses établissements commerciaux à Calama ainsi qu'à San Pedro de Atacama, villes depuis lesquelles il redirigeait l'envoi de marchandises vers les provinces intérieures de la Bolivie et du nord de l'Argentine. A titre d'exemple, le 29 mai 1869 il envoie depuis Cobija, par l'intermédiaire du convoyeur Asencio Palados, 28 paquets destinés à la maison commerciale des frères Artola, qui grâce aux services de transport de marchandise déployés depuis leur établissement de Calama peuvent les distribuer aux villes et destinataires suivants:

⁵⁹⁶ Arce, I. *Narraciones históricas de Antofagasta*, Iquique, Lama Industrial, 1930, 570p.

⁵⁹⁷ Philippi, R. *Viage al desierto de Atacama*, op. cit.

- Salta, José Ramón Navea: 1 paquet
- Jujui, Pedro José Portales: 6 paquets
- Tarija, Manuel Mogro: 11 paquets
- Potosí, Marcelino Pacheco: 4 paquets
- Sucre, Daniel Álvarez: 1 paquet
- Sucre, *Lacare y Cía.*: 1 paquet
- Sucre, Manuel Antonio Fernández: 4 paquets
- Total: 28 paquets⁵⁹⁸

Dans les seules mines de San Bartolo, *Artola y Cía.* est parvenu à employer des centaines d'ouvriers, de sorte qu'à lui seul cet établissement a pu dynamiser le commerce d'animaux à travers la cordillère, particulièrement entre le nord de l'Argentine, San Pedro de Atacama, Calama et Chiuchiu, utilisant pour cela de grandes étendues de terres destinées à la culture de fourrages. D'après le militaire chilien Vidal Gormaz, les mines de San Bartolo comptaient de *"magnifiques bâtiments dont le coût est évalué à plus de 400.000 pesos. Pour arriver à l'établissement il faut descendre une pente très périlleuse d'environ 60 mètres de profondeur. Elle semble placée à cet endroit pour éprouver la patience du voyageur, après avoir parcouru 12 lieues sur le pire des chemins que l'on puisse imaginer, bien qu'il trouve sur son trajet quelques plantes qu'il peut utiliser comme bois. Cet établissement compte tout type de ressources. Près de 200 ouvriers y travaillent, la plupart chiliens. Il y a dans la vallée des parcelles de terrains cultivés avec de la luzerne de très bonne qualité, qui ensemble occupent une superficie de 40 à 50 cuadras carrées, appartenant à Artola"*⁵⁹⁹.

⁵⁹⁸ Correspondance envoyée de Cobija le 29 mai 1869, à destination de Calama (Artola Hermanos). Archive privée de la famille Troco Herrera (APFTH), résidant dans la région de la Banda de Calama et recueillie par l'auteur au mois d'août 2019. Je remercie particulièrement Esteban Arraya et sa mère, doña Herminia Toroco, pour m'avoir permis d'étudier et d'enregistrer les documents chez eux.

⁵⁹⁹ Vidal Gormaz, F. 'El desierto de Atacama', 1879, *Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, N°8, Tomo VII, p. 76.

L'ingénieur Alejandro Bertrand, qui parcourt la province quelques années plus tard, témoigne également de l'importance de la plantation San Bartolo, où étaient cultivés soixante-dix hectares de luzerne, maïs et légumes variés⁶⁰⁰.

D'autre part, Artola entretenait des relations avec le britannique Jorge Smith, l'un des pionniers du capitalisme du salpêtre à Tarapacá et avec qui le marchand met en place des opérations commerciales pour l'approvisionnement en ânes et mules, que l'industrie du nitrate a rapidement commencé à exiger à une échelle inédite⁶⁰¹.

Quelques années plus tard, au milieu des années 1840, l'industriel chilien José Santos Ossa s'installe dans la région, et construit un condensateur d'eau pour exploiter plusieurs filons de cuivre. Ce même entrepreneur obtient ensuite plusieurs concessions pour exploiter une série de mines sur la côte, parvenant à réunir quelques années plus tard une superficie de près de 300.000 mètres carrés dans la baie d'Antofagasta, à environ 13 kilomètres au sud de Cobija.

Pendant cette période Cobija abritait également une garnison, un gouverneur, des administrateurs, des fonctionnaires, et peu à peu de nouveaux magasins et établissements gouvernementaux sont édifiés. Selon Cajias, malgré le nombre de difficultés posées par les conditions géographiques, les travaux de reconstruction du port avançaient et entraînaient le besoin de fournir une meilleure sécurité pour les chemins et les communications avec l'intérieur. L'investisseur espagnol Cotera reçoit les terres à Chacance justement pour pouvoir prendre en charge une maison de *posta*, et depuis Potosí l'on informait que pendant le mois d'octobre devaient être réalisées les semailles de luzerne à différents points de la route, de sorte que "*si les gouverneurs*

⁶⁰⁰ Bertrand, A. *Memoria sobre las cordilleras del desierto de Atacama y regiones limítrofes*, Santiago, Imprenta Nacional, 1885, p. 270. Pour approfondir la chronologie de l'occupation des mines de San Bartolo, voir: Aldunate, C., V. Castro et V. Varela. 'San Bartolo y Cobija: testimonios de un modo de vida minero en las tierras altas y la costa de Atacama', 2008, *Estudios Atacameños* n°35, p. 97-117.

⁶⁰¹ Bermúdez, O. 'Las casas comerciales de Artola y Aguirrezavala. Apuntes para la historia de Cobija', 1967, *Revista de la Universidad del Norte* n°2, p. 31-38.

savent stimuler l'intérêt individuel, les habitants d'Atacama et de Lipez les rendront abondants sur les bords des chemins où ils rendront leurs meilleurs profits"⁶⁰².



Image 23. Ruines actuelles d'un ancien port de Cobija.

La localité est aujourd'hui habitée par une vingtaine de pêcheurs et leurs familles consacrés à la pêche et à la vente d'animaux marins dans des villes de Tocopilla et d'Antofagasta (Photo prise par l'auteur, 2020).

En 1830 le gouvernement de Santa Cruz commande au colonel et alors député de Tarija Gabino Ibañez de réaliser une description des neufs *postas* ou *tambos* construits dans le département par le précédent gouverneur de la province, Gaspar Aramayo. Dans sa description⁶⁰³, Ibañez précise les distances et ressources de chaque *posta*, indiquant les progrès de leur mise en service.

-Tambo de Chacance: depuis le port jusqu'à Chacance la traversée fait vingt-quatre lieues. Il faut signaler la présence d'eau en abondance, de pâturages et d'un *tambero* chargé d'assister les passagers. La *posta* se compose d'une grande salle

⁶⁰² Dans Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit., p. 69.

⁶⁰³ ABNB, MI 1831, T. 31, N°22.

fraîche et spatieuse pour les voyageurs, d'une pièce pour le maître de *posta*, d'une tente et d'une étable pour les animaux. Selon Ibañez, *"avec les deux rivières qui baignent cette vallée l'on peut faire de bonnes plantations, et y faire pousser de la luzerne sur les terres qui la composent"*⁶⁰⁴.

-Tambo de Guacate: de Chacance à Guacate on compte huit lieues. On signale la présence d'une "salle magnifique" pour les passagers identique à la précédente, avec les mêmes caractéristiques, pour le maître de *posta*, ainsi que sa cuisine et son étable. Par rapport au potentiel agricole, il affirme que *"les terres que possèdent cet endroit peuvent produire toute l'année, de la luzerne, des pommes de terre et tout type de graines et de légumes"*⁶⁰⁵.

-Tambo de Calama: Entre Guacate et Calama la distance est de huit lieues. A cet endroit on trouve une salle "assez spatieuse et confortable" pour les passagers, et derrière elle une autre pour le maître de *posta*. L'établissement compte une cuisine, une grande étable, de l'eau en abondance et "toutes les ressources nécessaires".

-Tambo de Chiuchiu: Entre Calama et Chiuchiu la distance est de huit lieues. Tout comme la *posta* précédente, celle-ci dispose d'une salle pour les passagers et d'une autre pour le maître de *posta*, avec leur cuisine et étable respectives. Il signale en outre la présence d'un *"champ en direction du sud à environ 2 lieues totalement irrigué; il produit de la luzerne, de l'orge et des pommes de terre. Le bois est assez rare; mais la rivière magnifique qui baigne cet endroit est capable de féconder toute cette campagne"*⁶⁰⁶.

-Tambo d'Ingaguasi: Une distance de sept lieues sépare Chiuchiu de ce *tambo*. Tout comme les précédents, on y a construit une salle confortable pour les passagers et une autre pour le maître de *posta*, l'établissement comptant également une cuisine

⁶⁰⁴ ABNB, MI 1831, T. 31, N°22, f.1.

⁶⁰⁵ ABNB, MI 1831, T. 31, N°22, f.1.

⁶⁰⁶ ABNB, MI 1831, T. 31, N°22, f.2.

et une étable. Concernant ses possibilités, Ibañez affirme que l'eau y est bonne et la vallée située à cinq lieues de distance est apte à la production de tout type d'espèces, dont la luzerne.

-Tambo de Santa Bárbara: 7 lieues le séparent de la *posta* précédente. Il comprend une pièce spatieuse pour les passagers et pour les maîtres de *posta*. Sa cuisine et son étable ont les mêmes caractéristiques. Le bois est quelque peu éloigné, mais il possède "*une rivière très large et de nombreuses terres où l'on peut élever des vaches et des moutons grâce à l'abondance de pâturages*"⁶⁰⁷.

-Tambo de Polapi: Séparé de 6 lieues du *tambo* précédent par le chemin régulier. Il mentionne la présence d'une pièce pour les passagers et d'une autre pour le maître de *posta*, sa cuisine et son étable. Tout est construit en pierre. Par rapport aux ressources, il signale la présence de sept ruisseaux "magnifiques" d'eau douce entre les montagnes, d'une grande plaine abondante en pâturages naturels et de suffisamment de bois. Ibañez précise d'autre part que le terrain est capable de produire tout ce que l'on voudrait y planter.

-Tambo de Ascotán: Entre ce *tambo* et le précédent on compte 10 lieues. Ascotan est composé d'une chambre ordinaire avec son étable, le tout construit en pierre. Il y a des pâturages en abondance et du bois, cependant l'eau se trouverait à deux lieues vers le sud sur le même chemin. C'est un "beau ruisseau de bonne eau".

-Tambo de Tapaquilcha: La distance est de 8 lieues entre Ascotan et Tapaquilcha. Cet endroit possède de l'eau, des pâturages et du bois. Une pièce a été construite pour les passagers, une autre pour le maître de *posta* avec sa cuisine et son étable pour les bêtes, "tout cela avec le confort et la perfection les meilleurs possibles".

⁶⁰⁷ *Ibidem*

Selon ce qu'affirme Ibañez à la fin de son rapport, le total de la somme dépensée pour la mise en service de ces neuf *postas*, ainsi que pour les outils achetés pour réaliser les travaux, est de 3.003 pesos.

5.2. S'associer avec des "gens de raison": les *postas* et la distribution de graines de luzerne aux amérindiens d'Atacama

Il ressort clairement du rapport d'Ibañez que, bien que les *postas* aient été construites, la plupart d'entre elles manquaient de ressources fourragères industrielles permanentes, de sorte que dans les établissements situés dans des zones à potentiel agricole, le futur gouverneur d'Atacama pointe la nécessité de planter surtout de la luzerne, des céréales et des pommes de terre.

Ainsi, par une action que l'on pourrait bien qualifier de domestication agraire (étant donné que le tribut indigène a été maintenu dans les faits jusqu'à la fin du XIX^e siècle malgré son abolition pendant la république, à travers la dite contribution indigène), l'une des premières mesures d'Ibañez une fois nommé gouverneur de la province d'Atacama (1832) est de distribuer des graines de luzerne à ses habitants dans le but de créer des élevages dans les oasis et d'exploiter les espaces au bord des chemins. Ibañez demande ainsi au gouvernement de Santa Cruz les ressources nécessaires pour l'entretien de dix maîtres de *posta*, l'achat de cinquante mules (s'ajoutant aux 600 déjà fournies par le marchand Luis Cotera) et de distribuer aux habitants plus de dix *fanegas* de graines importées du Chili et du Pérou, étant donné que les trajets entre la côte et l'intérieur du pays nécessitaient encore de nombreuses ressources. Pour le gouverneur, les conditions démographiques et la localisation des populations indigènes d'Atacama l'obligeaient à prendre ces mesures, car selon lui les groupes et familles d'indigènes vivant dans les espaces jouxtant les chemins étaient "*plus enclins à vivre dans des grottes qu'à s'associer avec des gens de raison*"⁶⁰⁸.

⁶⁰⁸ Téllez, E. et O. Silva. 'Descripción de la provincia de Atacama (Bolivia) en 1832', 2013, *Cuadernos de Historia* n°39, p. 117.

Il est indiscutable que les mots du gouverneur rappellent, du moins en termes discursifs, le temps des intendants de Potosí Juan del Pino Manrique et Vicente Cañete y Dominguez, dont les actions et l'appareil discursif ont été analysés dans le chapitre précédent. Cependant, leurs mesures ayant été décrétées aux prémises des guerres d'indépendance, véritables tournants de l'histoire politique américaine, il est clair que les efforts "civilisateurs" menés par les deux intendants bourbons n'ont pas été suffisamment influents pour être suivis d'effets dans la république bolivienne naissante. Ou bien peut-être que les sous-délégués nommés n'ont eux-mêmes pas été suffisamment efficaces par rapport aux objectifs fixés par les instructions des autorités en question. Ainsi, en ce qui concerne leur appel visant à peupler la province d'habitants en majorité "industriels", à qui l'accès à de nouvelles infrastructures agricoles serait octroyé, et grâce auxquelles ils pourraient industrialiser et intensifier la production agricole et l'élevage malgré l'absence des indigènes, il semble clair là aussi que celui-ci s'est révélé peu efficace, voire infructueux, puisqu'au début du XIX^e siècle le vaste oasis de Calama continuait d'abriter des terres vacantes susceptibles d'accueillir une dizaine de milliers de nouveaux habitants qui s'efforceraient de faire de l'oasis une véritable enclave fourragère dans le désert articulée aux réseaux de commerce de la région.

C'est justement sous cette condition que Gabino Ibañez estime nécessaire que les nouveaux "enfants du pays" s'installent dans ces espaces "inexploités" et y propagent largement la culture industrielle de la luzerne :

"Il y a à Calama des terres suffisantes pour être distribuées à dix mille habitants... et il n'y a pas plus de murs que ceux dont j'ai ordonné la construction cette année pour les inciter, et seuls les indigènes cultivent et clôturent toutes les terres dont ils ont besoin, et il y a des champs disponibles sur des terres vierges, et j'ai distribué deux fanegas de graines de luzerne dans l'Etat de Calama, deux à Chiuchiu, deux autres à Atacama, et tous les enfants du pays cultivent leurs champs de luzerne"⁶⁰⁹.

⁶⁰⁹ "Correspondencia del gobernador del littoral al Sr. Ministro de Hacienda, San Pedro de Atacama, enero de 1832". Dans Sanhueza, C. *Orígenes y desarrollo*, op. cit., p. 97.

C'est avec cette prémisse civilisatoire que l'État bolivien va impulser la plantation de champs de luzerne dans les oasis de Calama, Chiuchiu et de San Pedro d'Atacama, fixant un délai contraignant de huit mois aux indigènes pour leur semaille et pour la mise à disposition du fourrage pour le commerce et les réseaux de transport de marchandises. De cette manière l'État s'assurait que tous les citoyens soient mobilisés pour le développement d'une culture industrielle dont la diffusion représentait, aux yeux de l'État bolivien, un véritable symbole et artefact de progrès et de civilisation, dans un espace jusqu'alors méconnu et périphérique dans le pays, mais central en ce qui concerne son accès maritime -et donc son articulation commerciale avec le monde extérieur-.

Bien qu'affirmant que les *postas* de l'Atacama étaient achevées, Ibañez souligne le besoin de recruter des maîtres chargés de veiller à l'approvisionnement en vivres et au soin permanent des pâturages, car il prévoyait que les plantes exigeraient des soins exceptionnels, au moins pendant les premières années de semaille, étant donné la haute teneur en sel du terrain et le "nombreux salpêtre" présent. Pour cette raison, il informe le gouvernement central du besoin de débloquer 9.450 pesos pour le paiement d'une centaine de personnes chargées de veiller aux *postas* avec un salaire de vingt-cinq pesos chacun, payés la troisième année. En conséquence, l'officiel sollicite du gouvernement l'envoi de 4.000 pesos pour dix maîtres de *posta* avec un salaire de 400 pesos chacun; 3.000 pesos pour l'achat de 150 mules à 20 pesos chacune pour établir 15 animaux dans chaque *posta*, et 2.450 pesos pour la plantation de luzerne. Le gouverneur se charge en outre d'obtenir "*à cette fin une dizaine de fanegas de luzerne au prix modéré de quatre pesos la fanega*"⁶¹⁰.

Les recommandations précédentes de Burdett tout comme les mesures proposées par Ibañez semblent avoir été entendues et appliquées efficacement. En février 1834, le secrétaire du gouvernement du Littoral Manuel Dorado témoigne des progrès réalisés en la matière au cours de l'année précédant son rapport (1833). Il

⁶¹⁰ Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit., p. 81.

assure que le secteur de l'agriculture a "beaucoup progressé" en Atacama, même si, comme l'on pouvait s'y attendre, dans certains endroits plus que dans d'autres. A Chiuchiu il souligne le succès de l'assèchement d'un marais par la suite divisé en plusieurs propriétés destinées à la plantation de champs de luzerne, répondant ainsi à "l'article 7 du Décret Suprême du 1er janvier 1833" décrété par le président Santa Cruz⁶¹¹. Dans le même village, il met en avant l'existence d'autres murs et plantations de luzerne dont les dimensions pouvaient atteindre trois cent *topos* de terre, à l'extérieur de la vallée elle-même ainsi que dans d'autres lieux alentours. Il assure également que les indigènes ont été forcés de restaurer un terrain "très vaste" appartenant à la communauté à l'abandon depuis "de nombreuses années". Là, les indigènes de Chiuchiu plantent de la luzerne, des pommes de terre, du maïs et du blé. Après cela, selon Dorado, il était *"admirable de voir la contrition et l'intérêt qu'ils ont déployés pour le travail, car quand ils ne sont pas occupés à construire leurs propres murs, et à cultiver les terrains, ils se réunissent allègrement avec les nouveaux habitants établis ici pour travailler. Cet entrain ira toujours en progressant, et nous pouvons attendre de lui de nombreux avantages, dans un village qui par son emplacement se trouve dans la situation non seulement de fournir aux voyageurs du fourrage et des provisions suffisantes, mais aussi d'approvisionner les postas alentours, ainsi que celles de la Cordillère"*⁶¹².

Concernant San Pedro de Atacama, Dorado affirme que l'on y observe "les mêmes avancées", soulignant que les agriculteurs indigènes y ont "marqué et protégé" leurs propres terres avec de bons murs, y semant leurs plantes avec "plus d'intérêt que jamais". Il signale que, parmi les habitants, de même qu'à Chiuchiu et à Calama, il existe une grande quantité de "vrais propriétaires" qui mettaient à disposition l'ensemble de leurs animaux pour les services de transport, raison pour laquelle *"occupés à leurs travaux ils gagnent une subsistance abondante, vivant tranquilles et satisfaits dans l'ordre et la paix dont ils jouissent"*⁶¹³. Depuis les *ayllos* d'Atacama

⁶¹¹ ABNB, MI 1833, T. 45, N°27, f1.

⁶¹² ABNB, MI 1834, T. 5, N°24, f1.

⁶¹³ ABNB, MI 1834, T. 5, N°24, f2.

jusqu'à Toconao la situation n'était pas différente, puisque d'après le secrétaire la plantation d'arbres fruitiers, de fourrages, de souches et de légumes progressait à la même vitesse, ce pourquoi *"j'ai eu soin que les canaux restent toujours propres, et que l'eau soit distribuée dans l'ordre et l'organisation pour qu'elle ne manque à personne"*⁶¹⁴.

A Calama, l'agent note un léger retard dans l'avancée des travaux, mais il affirme que de toutes façons "on a fait là-bas des semailles beaucoup plus nombreuses qu'avant". De même qu'à Chiuchiu, et répondant au même décret de Santa Cruz, il rapporte les efforts déployés pour assécher le marais de l'oasis, tâche qui n'a pas pu être réalisée entièrement de par l'opposition des habitants se plaignant des préjudices que l'action pouvait leur causer. Pour cette raison, le fonctionnaire ordonne que les travaux soient exécutés "à moitié", demandant que seules les eaux destinées à l'irrigation du secteur soient détournées, de façon à ce que celui-ci reçoive seulement un tiers de son débit naturel. Les terres devenues exploitables par cette action sont alors distribuées aux habitants qui les ont sollicitées, mais en avertissant que *"l'année prochaine quand il y aura déjà des champs de luzerne plantés de toute sorte il sera plus facile de l'assécher [le marais] totalement"*⁶¹⁵. Dans ce même oasis de Calama, le fonctionnaire souligne également la présence d'un habitant du village péruvien voisin de Huatacondo, nommé Rios, à qui l'on a justement otroyé un terrain pour la création de plantations de luzerne, de maïs, de blé, de pommes de terre, d'ail et d'autres fruits qui "ont été produits à une vitesse incroyable"⁶¹⁶. Cet habitant aurait été chargé de démentir la rumeur selon laquelle les terres étaient stériles et incultivables, répandue parmi les habitants de Calama, raison pour laquelle ces agriculteurs indigènes

⁶¹⁴ ABNB, MI 1834, T. 5, N°24, f2.

⁶¹⁵ ABNB, MI 1833, T. 45 N°27 f1-2.

⁶¹⁶ Selon Francisco Latrille (1880), l'arrivée d'habitants du village péruvien de Huatacondo à Calama était fréquent dans les années 1830. A en juger par les notes de l'ingénieur, les familles Hidalgo, Rios, Sosa et Paniagua, toutes originaires de ce village, ont été particulièrement importantes pour le développement de Calama, en tant que trait d'union entre le commerce du Littoral et le sud bolivien. En 1839, Andrés Hidalgo est chargé de créer l'un des principaux champs de luzerne de la ville, connu sous le nom d'"Alfalfar Paniagua". Sur ce sujet, voir Latrille, F. 'Memoria descriptiva de ciertos yacimientos minerales del desierto, particularmente del radio de Calama, presentada por el suscrito a la Comisión de la Sección de Minería en Santiago', *Boletín de la Sociedad Nacional de Minería*, v.5 n°3, 1888, p. 50-70.

demandent à l'autorité que les nouvelles terres otroyées à l'habitant Rios soient incluses dans les terres de la communauté.

Concernant les villages de l'intérieur de la province d'Ayquina et de Caspana, ceux-ci se développaient "proportionnellement" dans le secteur de l'agriculture.

Afin de poursuivre les "avancées" en question, Dorado compte sur une livraison de bœufs en provenance de Salta, ainsi que de graines de luzernes d'Arica, qu'il distribue "personnellement" aux indigènes de Chiuchiu, Calama, San Pedro de Atacama et des autres villages de la pré-cordillère, s'assurant de leur correcte utilisation et distribution⁶¹⁷.

Par rapport aux services de transport, un Dorado enthousiaste assure que "leurs avancées sont très notables", ce qu'il constate non seulement à la baisse des prix des services, mais aussi par l'absence de retards dans les livraisons. Alors que le coût du transport jusqu'à Potosí était avant de trente-six pesos, en 1833 il ne dépasse pas vingt-six pesos. En somme, le développement des services de transport d'après le secrétaire *"ne peut pas en être autrement, une fois que les naturels et les autres habitants de la Province, comme je l'ai dit, se consacrent à cette occupation en étant de plus aidés par ceux de Chichas; de sorte que le commerce a de nombreux débouchés, envoyant ses marchandises promptement qu'elles que soient les grandes nations à traverser"*⁶¹⁸.

On note même à la fin de cette décennie une dévalorisation généralisée des services de transports, les prix étant toujours soumis à une baisse pouvant atteindre seize ou dix-sept pesos par livraison. Cette évolution, bien que favorable au commerce, était évidemment préjudiciable aux convoyeurs pauvres (c'est-à-dire les indigènes), chaque fois qu'ils étaient forcés d'accepter des paiements en espèces dont la valeur était ensuite surestimée par les marchands eux-mêmes au moment de

⁶¹⁷ ABNB, MI 1833, T. 45 N°27 f2.

⁶¹⁸ ABNB, MI 1834, T. 5, N°24, f3.

procéder au paiement. Sur ce point, un autre fonctionnaire du département informait le ministre de l'Intérieur à Cobija que, en conséquence de la baisse des prix des services de livraison, *"le misérable transporteur s'est vu contraint de recevoir en paiement de son service une moitié ou la plus grande partie en effets, peut-être même sélectionnés arbitrairement. A cet effet, ils effectuent des paiements anticipés en espèces, les justifiant par la nécessité et les circonstances de la livraison, et à la première occasion qu'ils ont d'envoyer à la République les effets qu'ils rapportent de Cobija, ils pratiquent sans retenue les décomptes"*⁶¹⁹.

A la fin de l'année 1830, non seulement la plupart des *postas* d'Atacama étaient achevées et se comptaient au nombre de neuf, mais de plus la grande majorité des habitants de l'oasis de Calama étaient convoyeurs avec trois ou quatre mules ramenées de Salta et de Tucumán, distribuées tant par l'État lui-même que par le marchand espagnol Lucas Cotera, considéré alors non seulement comme un partenaire de la province, mais aussi comme un véritable "maître et seigneur" à Cobija, car ses abondantes importations d'armes, de mercure, de vaisselle et de toiles étaient connues, issues du commerce avec l'Argentine ainsi que des marchés de l'intérieur du pays⁶²⁰.

Parallèlement à cela, et afin de stimuler l'élevage et la reproduction du bétail ainsi que pour engraisser les animaux lors de leurs déplacements, le fonctionnaire Bartolomé Navarrete signale en 1833 l'existence d'un herbage clôturé de vingt *topos* dans le secteur de la plaine humide de Calama, conséquence de l'implantation antérieure de son système naturel d'irrigation visant à "corriger" les terres marécageuses du lieu, et à la rendre ainsi apte à la construction de nouvelles structures pour la culture industrielle de fourrages. Le secteur compte en outre un contingent de cent quatre-vingt mules, toutes destinées aux services de transport et dont une centaine étaient déjà harnachées. A Chiuchiu, d'après le même agent, on pouvait trouver quatre-vingt *topos* de terres clôturées, dont un tiers était cultivé avec

⁶¹⁹ ABNB, MI 1838, T. 66, N°27, f1.

⁶²⁰ Lofstrom, W. 'Cobija, Bolivia's first', op. cit.

de la luzerne, la semaille des terres restantes étant prévue pour les deux mois suivants. A Santa Barbara, la moitié des cent quarante *topos* de terres était cultivée avec de la luzerne, les terres restantes se trouvant "en état de recevoir la graine", c'est-à-dire correctement épierrées, sarclées et labourées. Au même endroit, un nouveau canal d'irrigation était déjà creusé pour couvrir cent *topos* de terres en plus destinées au fourrage. Dans la zone de Canchas Blancas, d'autre part, vingt *topos* de terres étaient clôturés et semés de graines de luzerne, et leur résultat devait permettre de multiplier les cultures par quatre l'année suivante⁶²¹. Navarrete signale en outre qu'il possédait un contrat signé pour l'importation depuis l'Europe de six charrettes à quatre traits pour les mules comme pour les bœufs, venant s'ajouter aux progrès réalisés dans l'amélioration des chemins. En conséquence, l'officiel informait que "*mes engagements avec le Comercio y Tribunal de Minería sont en train d'être respectés avec la ponctualité la plus totale*"⁶²², bien qu'il admette avoir cru dans un premier temps que les progrès seraient plus rapides.

Il faut ajouter à la production fourragère existante les *tambos* construits sur ces mêmes trajets, prêts à être occupés par ceux que l'on nommait les *postillones*, habitants indigènes de la province à qui l'État bolivien proposait d'exempter de leur contribution indigène en échange de cette activité.

La mise en activité des *postas*, l'extension des superficies fourragères et l'augmentation de la disponibilité des animaux découle également de l'instauration du système de courriers entre Cobija et l'intérieur du pays. En novembre 1827 est inauguré le courrier en partance du port, d'abord opéré dans ses premières années par des indigènes tributaires à pied mettant environ treize jours pour atteindre Oruro et dix-sept pour Potosí, relevés successivement à Calama, Chiuchiu, Alota, Cañiza et Atocha. Malgré les progrès du système de communication, en 1870 le service de courrier était encore opéré -du moins en partie- par des indigènes à pied, car si l'on en croit le document remis par le port à la Superintendencia de Hacienda y Minas de

⁶²¹ABNB, MI 1833, T. 45 N°27, f1-2.

⁶²²ABNB, MI 1833, T. 45 N°27, f2

Atacama, marchands et particuliers se plaignaient constamment, étant donné que "même les journaux étrangers ne peuvent pas être livrés dans une pauvre malle transportée à dos de postillón"⁶²³.



Image 24. La route Cobija-Potosí et ses postas.
(Platt, 2016)

La route entre Cobija et Potosí va ainsi devenir pendant cette première période la première vitrine commerciale internationale de la Bolivie de l'époque. En 1840, constatant le manque généralisé d'animaux industriels dans la république bolivienne, le responsable du commerce britannique au Pérou B.H. Wilson signale que l'unique route bien pourvue en bêtes était celle reliant le port de Cobija à Potosí en passant par Calama. Il faut aussi noter que les coûts de transport étaient alors constants, en conséquence des faibles taxes d'importation appliquées en comparaison avec le Chili

⁶²³ABNB, I 1870, T. 92, N°349, f1.

et le Pérou, très appréciées par les entrepreneurs et marchands de mercure d'Almadén (Castille) commerçant avec les mines des hautes Andes⁶²⁴.

En 1843 on comptait vingt-deux *postas* entre Cobija, Calama et Potosí, réparties entre les zones "tempérées" et "frigides" et réunissant un certain nombre de conditions à propos des pâturages, des villages voisins et des *postillones* chargés de veiller sur les établissements.

POSTA	LIEUES	MAISONS	GENS	FOURRAGES	CLIMAT	TERRES
Lamar	13	-	-	En possède	Tempéré	Plaine
Culupo	12	Aucune	Quatre	En possède	Tempéré	Plaine
Chacansi	6	Une	Quatre	En possède	Tempéré	Plaine
Guacati	9	Une	Quatre	En possède	Tempéré	Plaine
Calama	6	Village	Deux	En possède	-	Plaine
Acero (¿Lasana?)	10	Aucune	Trois	N'en possède pas	Frigide	Plaine
Santa Bárbara	7	Une	Trois	N'en possède pas	Frigide	Vallée
Polapi	10	Une	Deux	N'en possède pas	Frigide	Vallée
Ascotán	8	Une	Deux	N'en possède pas	Frigide	Vallée
Tapaquilcha	5	Une	Deux	N'en possède pas	Frigide	Plaine
Viscachilla	5	Une	Deux	En possède	Frigide	Vallée
Canchas Blancas	6	Une	Quatre	En possède	Frigide	Plaine
Avilcha	6	Plusieurs	Deux	En possède	Frigide	Plaine
San Cristóbal (Lípez)	4	-	-	-	-	-
Río Grande	4	Une	Deux	En possède	Frigide	Plaine
Pujios	8	Une	Deux	En possède	Frigide	Plaine

⁶²⁴ Platt, T. 'Tiempo, movimiento, precios. Los caminos del azogue español de N.M. Rothschild entre Almadén, Londres y Potosí, 1835-1848', 2016, *Diálogo Andino* n°49, p. 143-165.

Amachuma	7	Plusieurs	Deux	En possède	Frigide	Vallée
Agua de Castilla	5	Une	Quatre	En possède	Frigide	Plaine
Ollería	8	Plusieurs	Beaucoup	En possède	Tempéré	Vallée
Visicsa	6	Plusieurs	Beaucoup	En possède	Tempéré	Vallée
Churata	7	Plusieurs	Nombreux	En possède	Frigide	Basse montagne
Potosí	6	Plusieurs	Nombreux	Aucun	Frigide	Vallée

Tableau 7. Postas entre Cobija, Potosí et Calama en 1843.
(Platt, 2016).

Il ressort du tableau ci-dessus que Calama figure alors comme l'unique *posta* constituant un "village" à proprement parler, pendant que la presque totalité des *postas* de la province figurent avec des fourrages disponibles à la vente et des *postillones* pour s'en occuper. Calama est ainsi décrite par le secrétaire du gouvernement du littoral en 1834: *"Il y a à Calama 34 maisons dont 12 ont été construites l'année dernière, et d'autres qui sont encore en construction: de sorte que c'est aujourd'hui un véritable village, car il compte un nombre considérable d'habitants, les autorités nécessaires, une église, un panthéon, un moulin et même une villa pour le loisir des habitants dans les moments destinés au repos. Chiuchiu et San Pedro suivent également cet ordre, et dans tous ces lieux les rues sont organisées avec régularité"*⁶²⁵.

Parallèlement à la dynamisation du commerce et aux améliorations impulsées, on note pour la période 1832-1846 une augmentation considérable de l'élevage en Atacama d'après les éléments montrés par Gavino Ibañez, ainsi que selon le journal *El Restaurador* de Sucre (1846)⁶²⁶, bien que ne concernant pas toujours les animaux de transport. Les moutons sont l'objet principal de cette augmentation (430%), ce qui est à mettre en relation avec l'augmentation des terres de pâturage industriel dans la province, ainsi qu'avec la croissance du commerce de laines et l'implantation de nouveaux habitants entraînant une consommation de viande plus importante. Calama est justement mentionnée par Atanasio Hernandez en 1850 comme l'un des

⁶²⁵ABNB, MI 1834, T. 50, N°24, f4.

⁶²⁶ Dans Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit. et Platt, T. 'Calendarios tributarios e intervención mercantil. Racionalidades estacionales entre los indios de Lipez (Bolivia) en el siglo XIX', 1987, *Chungara* n°19, p. 215-241.

principaux fournisseurs en bétail bovin et lainier des habitants du port de Cobija⁶²⁷, ville qui était également approvisionnée par du bétail en provenance du nord-ouest argentin par la route de la cordillère de Huaytiquina en direction des pâturages de San Pedro de Atacama. Les ânes augmentent quant à eux de 364%, et les mules de 168%.

Augmentation du bétail en Atacama 1832-1846

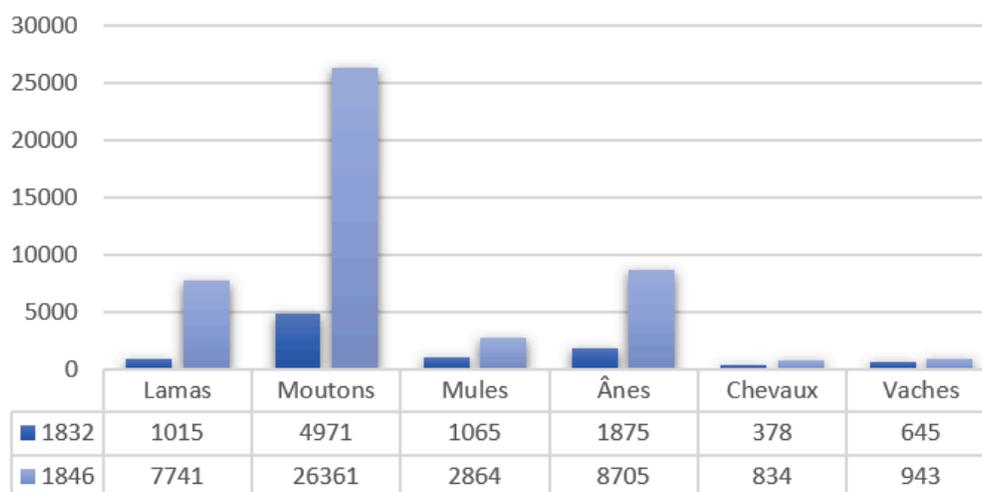


Image 25. Augmentation du bétail en Atacama 1832-1846.
(Elaboré à partir de Cajías 1975 et Platt 1987)

Dans un "guide pour les étrangers" distribué en 1837, on célèbre l'existence de plus de 8.000 bêtes de somme à Atacama pour l'importation et la distribution des produits mercantiles arrivant dans la République par le port de Cobija⁶²⁸. Quelques années plus tard, sous le gouvernement de José Ballivian (1841-1847), on tente même d'acclimater un groupe de chameaux pour compléter le service de transport *par le sang* du désert. Le Président ordonne en 1846 à son ministre des Finances l'achat d'un groupe de ces animaux pour qu'ils commencent à effectuer des trajets entre les hautes terres et le port. Un marchand de guano a ainsi été chargé d'importer trente-cinq chameaux des îles Canaries, qui ont été ensuite répartis dans les zones censées fournir les meilleures conditions pour leur subsistance et propagation expérimentale. Le

⁶²⁷ ABNB, MI 1850 T 135, N°40, f11.

⁶²⁸ Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit.

projet n'a pas abouti, car les chameaux ne sont jamais parvenus à s'adapter aux sentiers rocheux d'Atacama et la moitié d'entre eux sont morts dans le désert. L'autre moitié, d'après les écrits, a été sacrifiée et leur viande consommée, alimentant la triste et éphémère légende des "chameaux de Ballivián"⁶²⁹.

Quelques années plus tard, le peintre français Léon Pallière décrit dans son carnet de voyage l'actif trafic muletier entre Cobija, Atacama et Salta, donnant à voir une vision globale du système de *postas* bolivien, et notamment de celui de Colupo:

*"Une chambre en bois, avec deux lits de campagne, une table et un banc (...) En plus de la pièce que nous occupons il y en a une autre, utilisée par le responsable de la posta, espèce d'indien, qui vend quelques produits de première nécessité, comme de l'eau, qui vient de Cobija, et du fourrage sec, qui vient de Calama. Il a aussi des boîtes de sardines, un peu de mauvais tabac et un peu de viande fraîche. Les *postas* boliviennes sont à la charge du gouvernement, qui paye au responsable 40 ou 50 pesos (200 ou 250 francs) par mois. Il ne s'agit pas de relever les chevaux, mais de s'occuper d'une petite maison de bois, construite par le gouvernement pour les voyageurs; et dans la chambre destinée au responsable, celui-ci garde tout ce qu'il peut, du fourrage sec, de l'eau, un peu de viande, des sardines en conserve, du cognac, etc., des choses qui peuvent être transportées en 10 ou 20 heures de trajet à dos de mule"⁶³⁰.*

⁶²⁹ Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit.

⁶³⁰ Pallière, L. *Diario de viaje por la América del sud 1856-1866*, Buenos Aires, Peuser, 1945, p. 178.



Image 26. Caravane dans le désert d'Atacama.

On peut voir au premier plan à gauche les caisses de marchandises avec les inscriptions "Salta" et "Cobija", et au second, le versant de la cordillère de l'Atacama dominé par le volcan *Licancabur* (le premier de gauche à droite). (Pallière, 1945).

Il ressort des observations du voyageur peintre que Calama est rapidement devenue une sorte "d'enclave civilisatrice" au milieu du désert, bénéficiant également d'une série d'habitations disséminées, pour la plupart vidées de leurs habitants, qui étaient des convoyeurs en voyage. La présence d'auberges et de lieux de repos offrant aux voyageurs le gîte, l'approvisionnement et diverses marchandises est aussi mise en avant. Pallière loge dans une auberge contrôlée par un couple de marchands français, dont il ne précise ni le nom ni la provenance. Cependant, il signale leur présence au milieu de cette *"population indienne perdue entre les déserts de Calama et d'Atacama"*⁶³¹.

Après avoir réalisé le trajet de Calama, il décrit: *"Un chemin sablonneux traversé par un fil d'eau cristallin, où quelques femmes indigènes lavent des vêtements, nous*

⁶³¹ *Ibidem*, p. 184.

amène à un petit village. C'est Calama. Les murs et les maisons sont en boue. La plupart est en ruines ou bien il leur manque un mur. Les portes ont des cordes à la place des serrures. Ces maisons sont abandonnées. Entre les charnières des portes de certaines d'entre elles on trouve des murs de trois pieds de haut, ce qui indique que le propriétaire s'est absenté pour une longue période, probablement en voyage. La maison où nous nous sommes arrêtés est magnifique pour le village, presque un hôtel, bien que la chambre qui nous est destinée n'ait pas de sol. On nous sert avec promptitude un repas: un steak, des pommes de terre, de la bonne eau, du vin et du café. Oh, civilisation! Quelle chance de te retrouver au milieu du désert"⁶³².

Dans le même oasis, il témoigne également de "la meilleure activité de transit de ce lieu, qui a toujours eu une grande importance de par son emplacement, car il se situe à trois jours de la mer ainsi que du point où commencent les plateaux et les vallées qui offrent les routes les plus favorables, que ce soit pour aller en Bolivie, ou dans les provinces se trouvant plus au nord de la République Argentine. Les négociants de Bolivie, Salta et Catamarca font venir des produits depuis n'importe quel endroit du Pacifique, généralement Valparaiso (Chili) et Lima (Pérou)"⁶³³.

Concernant la population locale, les descriptions de l'artiste sont colériques et méprisantes, laissant entrevoir les préjugés propres à l'eurocentrisme du XIX^e siècle. Bien qu'il trouve dans le refuge de Calama la "bienheureuse civilisation", l'oasis est d'autre part composé par environ trois-cent indigènes à l'"état semi-sauvage" consacrés au transport de roches de sel, et qui selon le peintre voyaient dans les troupeaux de lamas qu'ils gardaient avec soin leur "propre patrie". Observant un groupe de conscrits boliviens en train de réaliser des exercices militaires, il écrit sans retenue: "ce sont des indiens, de vrais singes vêtus, qui semblent s'être roulés dans la boue (...) Une misère désolante, d'atroces créatures, mais avec des armes modernes. Les officiers instructeurs s'habillent plus en civil qu'en militaire. Enfin, des têtes d'idiots,

⁶³² *Ibidem*, p. 183.

⁶³³ *Ibidem*, p. 185.

abrutis, sans poils sur le visage. Ils sont sans doute mieux à Chuquisaca, car ce qu'on voit ici est affreusement laid et ridicule"⁶³⁴.

5.3. Postas, postillones et frustrations dans la cordillère et dans le désert

Malgré les progrès en matière agricole et le reste des initiatives déployées, l'articulation organique du système de *postas* ne répondait en réalité que peu aux attentes générées. Les bas salaires attribués aux maîtres (et surtout aux *postillones*), ainsi que leur grande exposition tant aux rigueurs du climat qu'aux abus des voyageurs, dont la plupart étaient des militaires du fait des tensions avec le Pérou alimentées par la concurrence que Cobija commençait à représenter pour Arica, faisaient que bien que les établissements soient entretenus, ils le soient seulement de manière occasionnelle, instable et précaire.

A la stagnation et à l'instabilité du système s'ajoutait la détérioration de l'infrastructure des constructions elles-mêmes, également soumises aux rigueurs du climat et à la succession permanente de mouvements de terrain qui caractérise la nature sismique du désert et de la cordillère des Andes. Les routes, quant à elles, ne faisaient que revenir à leur état de délabrement au fil du temps, poussant l'association des propriétaires du port à demander la construction d'un chemin routier parallèle pour entretenir les tronçons de route, au moins pour celles situées entre l'intérieur du désert et les hautes terres. Sur la base de cette requête, la corporation de marchands et de propriétaires d'animaux interpelle ainsi le gouvernement, en postulant la faisabilité des travaux en les comparant avec le développement de l'infrastructure fluviale des terres orientales: "*Ces travaux sont-ils insurmontables pour l'actuel gouvernement de la Bolivie, pour ce gouvernement patriote qui ose courageusement sillonner les eaux du grand fleuve Beni et Pilcomayo ? Non, assurément*"⁶³⁵.

⁶³⁴ *Ibidem*, p. 184.

⁶³⁵ ABNB, MI 1846 T. 116. No. 41, f1.

Selon eux, la construction d'un chemin routier apporterait des bénéfices multiples dans le sens d'un commerce inter-régional plus vaste et plus agile, mais aussi en vue de nouvelles découvertes minières étant donné que ces travaux permettraient "d'ouvrir les entrailles de la cordillère" et annoncent de nouvelles richesses *"de toute sorte avec des espoirs très fondés; celles de cuivre et d'or qui sont ici exploitées au bord de l'océan augmentent de manière considérable ses travaux et les entrepreneurs avides de richesse"*⁶³⁶.

Vingt ans plus tard, à en juger par la communication émise en 1867 par le sous-préfet Quevedo en quittant sa fonction après un an de service, le chemin routier n'était pas encore totalement opérationnel malgré l'offre faite par le baron Arnous de Rivière et Juan Fernandez, le premier étant par ailleurs un marchand de guano reconnu. Face à cette situation, Quevedo affirme: *"mettre Cobija en communication économique facile avec l'extérieur, c'est mettre en relation les capitales du sud de la Bolivie avec le monde et assurer à l'ensemble de la République l'indépendance mercantile qui lui convient"*⁶³⁷. Le chemin routier, du moins entre Cobija et Calama, semble avoir été finalement construit dans les années 1870 par l'entreprise *Juan José Aguirrezavala y Cía.*, qui en plus d'entretenir des relations commerciales avec l'intérieur de la Bolivie et le nord-ouest argentin, exploitait un gisement minier à Gatico, à environ 7 km au nord de Cobija, d'où il exportait près de 120.000 quintaux espagnols de cuivre⁶³⁸.

Lorsque le Président Santa Cruz visite la province en 1832, il se réjouit des nouvelles ressources et des progrès agricoles évidents incarnés par les cultures de luzerne dans des endroits comme San Pedro de Atacama, Chiuchiu, Chacance et Calama, mais décrète sans hésiter une série de nouvelles garanties pour les citoyens chargés d'occuper les *postas*, étant donné la situation de délitement et d'instabilité

⁶³⁶ABNB, MI 1846 T. 116. No. 41, f2.

⁶³⁷ "Memorandum que eleva a S.E. el Capitán General Don Mariano Melgarejo el Coronel Quintín Quevedo". Lamar, 3 juillet 1867. Dans Godoy, M. 'Donde el cóndor de los Andes apenas se posa tímido. El puerto de Cobija y el littoral de Atacama en el informe del Coronel Quintín Quevedo, julio de 1867', 2013, *Estudios Atacameños* n°46. Anexo I, p. 139.

⁶³⁸ Bermúdez, O. *Las casas comerciales*, op. cit.

dans lequel elles se trouvaient. Le décret consiste en huit articles, qui établissent les mesures et les obligations suivantes:

I) Les *postas* de Colupo, Guacate, Ascotan, Vizcachillas et Tapaquilcha seront mises à la disposition des premières personnes qui en font la demande, facilitant ainsi leur attribution et administration.

II) Le gouvernement central s'engage à fournir des crédits flexibles allant jusqu'à 500 pesos pour les responsables des *postas* de Colupo et d'Ascotan, et jusqu'à 300 pesos pour les autres, les *postillones* capables de fournir des garanties pour que les cultures autour des *postas* soient effectives, et qu'elles approvisionnent correctement les établissements.

III) Les avances d'argent et les prêts pourront être remboursés en quatre parties annuelles, le remboursement étant seulement amorcé trois ans après la mise en service des *postas*.

IV) A ceux qui sont en mesure de démontrer que des avancées ont été réalisées après un an de service dans les *postas*, l'État annule la moitié de leur dette à titre de gratification.

V) A ceux qui se chargent de rendre les établissements opérationnels, l'État leur attribue une propriété gratuite et de leur choix d'une étendue de six *topos* de terre.

VI) Dans le même sens que la mesure précédente, tous les terrains situés à une demi-lieue de distance des chemins reliant le port de Cobija à Oruro, Potosí et Cotagaita, et qui sont incultes, inhabités ou sans propriétaire enregistré ou demande d'héritage, seront distribués en bandes de quatre *topos* de terre pour les premières personnes qui en feraient la demande, à condition de les cultiver dans le délai d'une année à partir de la date de leur attribution.

VII) Il est ordonné d'assécher les marais de Calama et de Chiuchiu, dans le but de les distribuer aux mêmes conditions exposées précédemment et selon les avancées réalisées en la matière.

VIII) Les dépenses concernant la mise en service de *postas*, la réparation de chemins et la découverte de nouvelles sources d'eau sont prises en charge par les gouverneurs, à qui le gouvernement central consacre des fonds prévus à cet effet⁶³⁹.

Deux ans plus tard, malgré ces mesures et garanties, la situation des *postas* est toujours problématique, ou du moins c'est ce qui ressort de la décision d'un *postillón* nommé Medinacelli de rentrer vers l'intérieur du pays après avoir échoué dans ses tentatives de cultures à Colupo et Chacance, bien qu'il ait investi les 500 pesos mentionnés pour rendre les établissements opérationnels. En effet il informe que bien que les graines aient commencé à germer, les plantes ont rapidement brûlé à cause de l'aridité et de la nature du terrain. La même chose est également arrivée à Guacate à un autre concessionnaire de *postas* nommé Martin Figueroa, qui malgré les difficultés continuait à entretenir et à approvisionner les *postas* au prix de grands efforts et d'importantes difficultés⁶⁴⁰.

Face à la situation instable des *postas*, les autorités de l'époque suggèrent le recrutement forcé de la population indigène pour placer de nouveaux *postillones* dans les *tambos* du gouvernement, posant de sérieuses difficultés étant donné la permanence des modèles d'échange et de mobilité propres aux populations indigènes de la cordillère et du désert, déjà largement mises à profit par leur participation aux réseaux de transport de marchandises déployés par le développement du port à cette période, mais aussi fortement enracinées dans les oasis de l'Atacama du fait du potentiel mercantile que commençaient à acquérir leurs propres biens agricoles, et notamment le commerce de fourrages. Concernant le recrutement des indigènes d'Atacama pour leur installation dans les *postas*, Gabino Ibañez signale: "*l'on pensait*

⁶³⁹ Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit. p. 83.

⁶⁴⁰ *Ibidem*

occuper ces postas avec des indigènes comme cela est fait dans l'intérieur de la République et selon l'ordre suprême; mais cela est impraticable à cause de l'énorme distance à laquelle se trouve la communauté d'Atacama, seule capable de réduire le dépeuplement de la province, et parce que ce sont des gens inutiles pour cet effet car ces naturels diffèrent entièrement du reste de nos indigènes"⁶⁴¹.

D'autre part, étant donné les conditions existantes, il est évident que les *postillones* indigènes (pour la plupart des convoyeurs) choisissaient de renoncer aux garanties offertes par le gouvernement aux occupants des *postas* (fourniture d'animaux, d'outils agricoles, de parcelles de terre, exemption de la contribution indigène, etc.), préférant plutôt les limiter à leur période d'occupation, qui pouvait bien ne pas dépasser un an. A propos de cette situation, une résolution est notifiée dans une communication au siège du gouvernement de la province de Littoral qui n'est pas sans montrer une certaine frustration, puisqu'elle entérine l'autorisation aux *postillones* de demeurer dans les établissements pendant la période sollicitée, renonçant ainsi aux garanties propres à l'emploi: *"cela veut dire que si aucun indigène résolu à servir en permanence dans une posta avec toutes les garanties octroyées par les ordres précédents ne se présentait, et qu'il ne voulait faire ce service que pour la période d'une année en renonçant à celles-ci, comme le Préfet de Potosí a indiqué que cela est arrivé dans la posta où a eu lieu cette résolution particulière, alors je prie V.G. [Votre Grâce] d'accepter cette proposition sans autre compensation que celle de l'exemption de la contribution indigène pendant cette même année"*⁶⁴².

Parallèlement à cette situation, en 1840 est créé la charge d'inspecteur des chemins, des *postas* et des convois, dont la fonction était de -tenter de- contrôler les convoyeurs en transit, de veiller au bon fonctionnement des *postas* et de vérifier que les indigènes s'occupent de cultiver les fourrages et aliments pour les voyageurs et marchands. Le premier d'entre eux est le sergent Gregorio Michel, résidant à Calama, qui devait parcourir les différentes *postas* tous les trois mois de Colupo jusqu'aux

⁶⁴¹ Dans Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit. p. 81.

⁶⁴² ABNB, MI 1841, T. 82, N°34, f1.

confins de Potosí⁶⁴³. Une tâche extrêmement épuisante, considérant qu'il devait voyager pendant plus d'un mois, si l'on prend en compte les trajets aller et retour. Cette charge n'a eu en réalité qu'une faible influence, la longueur des routes et la grande mobilité des convoyeurs du désert augmentant la difficulté de la tâche des inspecteurs.

C'est dans ce contexte qu'il faut se représenter une société *atacameña* particulièrement dynamique; mobile, mais aussi paradoxalement enracinée dans ses espaces de résidence, dans le sens où les noyaux familiaux eux-mêmes pouvaient être dispersés pour le travail, et où l'augmentation du nombre d'hommes, jeunes et pères de familles dédiés au transport de marchandises représentait également un complément aux activités domestiques exercées dans les espaces de résidence par d'autres membres du groupe familial (agriculture, élevage, travail dans les mines etc.), elles-mêmes inscrites dans une dimension tributaire, mercantile et d'autoconsommation. Des *atacameños* cultivant les oasis, mais aussi traversant la cordillère avec leur bétail, dispersés temporairement entre les villages alentours, dans les marchés miniers, entre les *postas* et les chemins, dessinent une société indigène qui, plus que brisée ou déstructurée par rapport à leur "communauté d'origine"⁶⁴⁴, se trouve plutôt plongée dans un va et vient dynamique qui, en fin de compte, alimente largement l'image de la société *atacameña* associée à l'activité de convoyeurs qu'elle porte depuis le XVIII^e siècle, et qui perdure pendant tout le long du XIX^e siècle, et même une grande partie du siècle suivant.

L'utilisation massive de mules et d'ânes par les indigènes de la province, et la généralisation conjointe de l'activité de convoyage est d'autre part étroitement liée à la chute des coûts des services de transport privés contrôlés par les principaux marchands, qui constituaient avec les concessionnaires de mines (les deux étant bien souvent les mêmes personnes) la bourgeoisie provinciale. Cette situation entraîne de

⁶⁴³ Arce, I. *Narraciones históricas de Antofagasta*, op. cit.

⁶⁴⁴ Letelier Cosmeli, J. 'Entre la costa de Cobija y las tierras altas. El tráfico arriero a inicios de la república boliviana', 2016, *Dialogo Andino* n°49, p. 225-234.

nombreux conflits entre ces derniers et les gouverneurs locaux, du fait de l'influence politique découlant de la concentration de leur pouvoir économique, en plus du harcèlement continu des indigènes convoyeurs, malgré la prédominance de la population indigène dans la démographie locale⁶⁴⁵. En effet, selon Dalence la population indigène était en 1851 presque trois fois supérieure à la population européenne en Atacama (3.298 indigènes pour 1.222 européens).

Parallèlement à la situation d'instabilité des *postas*, au milieu du XIX^e siècle une nouvelle demande est envoyée au gouvernement du Littoral, visant à restaurer l'ensemble des établissements reliant le port aux hautes terres, et devant s'accompagner des "mesures vitales" nécessaires pour permettre le transit des convoyeurs et marchands entre Cobija et Potosí. Le rapport est scellé en septembre 1850 par l'administrateur Atanacio Hernandez⁶⁴⁶, ancien administrateur de la douane d'Arica et qui avait été déjà chargé de rapports sur ce même trajet.

Les *postas* de la province de Potosí se démarquent par la faiblesse de leur infrastructure et le faible nombre d'habitants dédiés à leur entretien. Le fonctionnaire en fait la description suivante:

-*Potosí à Condori*: Il n'y a pas de *posta* à proprement parler mais plutôt un *tambo* à la charge d'une femme qui fournit du fourrage à huit reales le quintal. Le tronçon menant à cette *posta* nécessite urgemment une remise en état.

-*Condori à l'Hacienda de Chaquillas*: Il existe une auberge gratuite, mais où le fourrage est cher et très difficile à obtenir. Il est nécessaire d'établir un *tambo* appartenant à l'État sur un lieu à proximité, étant donné l'absence de *posta* à proprement parler.

⁶⁴⁵ Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit.

⁶⁴⁶ ABNB, MI 1850 T 135, N°40, 9 f.

-*Chaquilla à Vizisa*: Le mauvais chemin existant requiert une remise en état. A Vizisa il faut planter de grands pâturages et exploiter la rivière à proximité. Vizisa, pour Hernandez, est destinée à constituer un point de refuge pour tous les convois descendant de Calama avec des animaux épuisés, et pour cette raison il est primordial que le fourrage soit abondant et à un prix raisonnable (entre quatre et six reales). Il existe à cet endroit une seule *posta* située à Potosí et à la charge des "indigènes communaux", dans laquelle les *postillones* ne s'occupent que du chargement. Il est en outre nécessaire selon Hernandez de mettre en place des personnes "actives et industrielles" chargées de développer la *posta* et d'exploiter les terres cultivables de la vallée Ticatica, afin d'approvisionner les *postas* suivantes en fourrage.

-*Olleria à Agua Castilla*: Le chemin est plat, mais le fourrage est trop cher. Tout dans ce lieu est "solitaire" et livré "aux seuls indigènes".

-*Agua Castilla à Amachuma*: Il existe un *tambo* construit par un citoyen nommé "Barroso", mais à la réputation "peu favorable". Il est accusé d'être ivrogne et trop malhonnête pour être digne de confiance. Cependant, l'officiel affirme que tant qu'il n'y aura pas d'entrepreneur formel, il est nécessaire de conserver le *tambo* de ce citoyen, ainsi que sa propriété.

Pour les *postas* de Lipez, la situation n'est pas différente, et même moins encourageante encore étant donné l'isolement des établissements et leur emplacement sur la cordillère:

-*Amachuma à Pujios*: La *posta* se situe dans un désert et est entourée de *salinas*. C'est un lieu qui exige le secours du gouvernement, car à partir de ce point commencent les *postas* de Lipez qui se trouvent "à l'abandon" du fait de la paralysie du commerce des derniers mois⁶⁴⁷. Le transit commercial ayant été considérablement

⁶⁴⁷ La paralysie du commerce découle de plusieurs facteurs, notamment des tensions avec le Pérou dont le moment de plus grande intensité coïncide avec l'invasion du port de Cobija et son incendie et destruction en 1835. La guerre entre la Confédération du Chili et l'Argentine, ainsi que l'instauration

réduit, les maîtres de *posta* ont abandonné les établissements. L'officiel envisage pour y remédier de rétablir des maîtres de *posta* avec une dotation de douze à quinze pesos mensuels, étant donné qu'il "n'existe pas d'autre moyen d'obliger" un homme volontaire à servir avec dévouement et ponctualité. Cette *posta*, comme la plupart de celles de Lipez, requiert une remise en état, car n'ayant jamais été rénovée ni entretenue depuis sa construction, elle se trouve à présent sans portes et menacée de ruine totale.

-*Pujios à Purilari*: Il existe une bonne maison de *posta*, mais à la charge d'une femme seule qui effectue le service à grand peine. L'agent estime par conséquent qu'il est nécessaire d'y établir formellement une autre personne. Le fourrage dans cette *posta* est rare et vient de loin. A ce propos Hernandez consulte le gouverneur Pedro Mariano Zenteno, qui lui confirme que les *postas* de son territoire se trouvent à l'abandon en conséquence de la paralysie du commerce. En l'absence de voyageurs, les hommes qui les occupaient les ont abandonné "par misère". Il est alors convenu pour remettre en état les *postas* de recruter des maîtres de *posta* à Pujios, Purilari, Avilcha et Vizcachillas avec un salaire de quinze pesos. L'agent estime également nécessaire de déplacer la population de San Cristobal, composée de "trois ranchs et une maison" vers la localité de Montes Claros, dont l'emplacement et les ruisseaux permettent d'y établir une population consacrée à l'agriculture, aux mines et au commerce.

d'Arica comme douane commune entre les Etats sud-péruvien et la Bolivie entraînent une inévitable décadence du port après sa reconstruction, surtout due au fait qu'avec cette dernière mesure Arica est utilisée pour le commerce ultramarin de quasiment tout le nord du pays. Bien que les bombardements péruviens n'aient eu comme cible principale que les bâtiments gouvernementaux (et non les maisons commerciales étrangères), les tensions guerrières ont suscité une grande méfiance non seulement à propos de l'opérationnalité du port, mais aussi de ses débouchés vers l'intérieur. Une grande partie de la population locale a émigré vers Mejillones et Antofagasta, attirés par une industrialisation minière plus importante et parallèlement à la fondation de cette ville-port en 1868 (voir la fin de cette partie). Malgré ces chocs le commerce ne disparaît pas, mais survit grâce notamment aux marchés de Potosí, Chuquisaca, Cochabamba et Salta (en plus des marchés intermédiaires d'Atacama). D'autre part, la valorisation internationale des propriétés fertilisantes du guano est en grande partie responsable de la survie commerciale du port de Cobija pendant les décennies suivantes. A ce sujet, voir Conti, V. 'Comerciantes y redes desde el puerto boliviano de Cobija', 2019, *Revista del Instituto Riva-Agüero* v.4, n°1, p. 241-282 et Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit.

-Purilari à Avilcha: il n'existe qu'une posta avec un postillón.

-Avilcha à Canchas Blancas: C'était auparavant l'une des étapes les plus intéressantes du voyage, étant le point de rassemblement des troupeaux d'animaux en provenance de Calama. De ce fait, elle représentait en son temps un lieu extrêmement fréquenté. Deux femmes de nom Hidalgo ont administré cet établissement pendant plus de vingt ans, mais avec la paralysie du commerce elles subissent une série de reculs dans leurs initiatives. En tant qu'auberge particulière appartenant à ces femmes, fatiguées par le travail et le climat glacial, elles pensent laisser l'établissement à la charge d'une personne honnête et active.

-Canchas Blancas à Vizcachilla: Malgré la présence de bonne eau sur le territoire, le relais se trouve à l'abandon après que la personne à sa charge l'ait quitté en conséquence de la paralysie du commerce qui l'a mené à la misère. Le gouverneur de Lipez est disposé à y établir un indigène formel et habitant la région.

Concernant les *postas* de la province d'Atacama, la situation était meilleure, notamment par la présence de maîtres de *posta* avec des rémunérations élevées par rapport aux provinces précédentes, ainsi que grâce à l'approvisionnement en vivres et fourrages fourni par les oasis et vallées agricoles à proximité.

*-Vizcachilla à Tapaquilcha: première posta entretenue par le District du Littoral. Elle est bien gérée par un individu avec un mandat du gouvernement et qui bénéficie d'un salaire de trente pesos à la charge de l'État. D'après l'autorité, la *posta* est restée en bon état malgré son emplacement sur un point isolé de la cordillère, ce qui démontrerait que "l'assignation est le seul moyen de s'assurer de l'existence et du bon service des *postas*".*

*-Tapaquilcha à Ascotan: Il existe une *posta* construite à l'endroit le plus "désert et escarpé" de la cordillère. Elle est bien entretenue tout comme la précédente, car la*

personne qui en est responsable bénéficie d'une bonne pension payée par l'État. Il est donc nécessaire de la garder et de veiller à son développement et amélioration.

*-Ascotan à Santa Barbara: Il existe une *posta* bénéficiant d'une belle rivière et d'un climat favorable. Cependant, il est nécessaire de l'arranger car la distance depuis Ascotan est épuisante (16 lieues). Pour y remédier il faudrait prendre les mesures nécessaires pour que les rivières de Polapi et de San Pedro sortent de leur lit et se déversent sur les versants du volcan, dont les terres seraient susceptibles de faire pousser les meilleurs pâturages et graminées pour l'élevage et l'alimentation des animaux: "l'actuelle *posta de Santa Barbara* existe entre les mains d'une Dame qui au prix de mille efforts est parvenue à planter un champ de luzerne, et a mis l'établissement en situation de pouvoir servir les voyageurs et convoyeurs avec assez de bonheur et de décence"⁶⁴⁸.*

*-Santa Barbara à Jere: Il existe une *posta* mieux située que celle existant auparavant dans le village de Chiuchiu. Elle est bien servie et est susceptible d'être améliorée grâce à sa proximité avec le village, d'où elle reçoit fourrage et nourriture.*

*-Jere à Calama: C'est la fameuse "Dehesa" (plaine humide) et le point principal où sont remplacées les marchandises qui débutent leur traversée entre le port de Cobija et l'intérieur, ainsi que celles arrivant avec les livraisons et produits d'exportation. A propos de cette *posta*, Hernandez précise: "Calama mérite une grande considération dans le système de communication terrestre, car en plus d'être un point d'appui au commerce et à tous les convois qui réalisent le trafic depuis Cobija, elle alimente une grande quantité de bétail bovin, et même lainier, qui sert à l'approvisionnement des habitants du port. De ces points de vue qui sont d'un avantage inestimable, Calama souffre néanmoins de maux très graves, car le fleuve abondant qui baigne ces champs et descend de la cordillère est imprégné d'une eau vénéneuse qui tue les animaux, et cause de nombreux maux aux habitants, raison pour laquelle, malgré les*

⁶⁴⁸ ABNB, MI 1850 T 135, N°40, f10.

nombreux efforts qui ont été faits, il n'a pas été possible d'établir une agriculture importante et florissante, ni même l'élevage du bétail bovin qui ne peut pas se reproduire; et la population, loin d'augmenter, a souffert de grandes épidémies qui ont attaqué annuellement cette population. Le plus grand bien que la population pourrait faire au Port et à l'ensemble du commerce, serait de faire en sorte que cette eau maligne s'écarte du fleuve principal, et alors seulement les efforts des laboureurs pour l'augmentation de l'agriculture au-dessous de Chacance porteraient leurs fruits, et l'on obtiendrait les avantages les plus objectifs en faveur du Port, du commerce, des mines et de toutes les industries"⁶⁴⁹.

En somme, selon Hernandez, malgré ses progrès Calama restait "stationnaire", se contentant de remplir son rôle (central) de point de rassemblement, recevant tous les chargements transportés depuis et vers Cobija, en tant que point névralgique d'approvisionnement et d'engraissement des bêtes également en provenance et/ou en direction d'Argentine.

-Calama à Huacate: la posta est totalement détruite.

*-Huacate à Miscante: Une "demi-posta" a été construite qui doit en priorité approvisionner l'établissement de Chacance, situé trois lieues plus bas et qui redirige les voyageurs en direction du port. Cette *posta* peut être développée grâce aux produits de Chacance elle-même ainsi que de la vallée de San Salvador, qui a connu une amélioration considérable de son agriculture.*

*-Miscante à Culupo: Une maison de bois a été construite au milieu d'un désert sans eau. L'eau est acheminée depuis Miscante. Ces *postas* sont administrées par un honnête habitant qui fait preuve de dévouement. De sorte que, le gouvernement considérant qu'il est nécessaire d'améliorer les conditions du transit entre ces *postas*,*

⁶⁴⁹ ABNB, MI 1850 T 135, N°40, f10.

il a été décidé que ce marchand reçoive une assignation pour favoriser leur développement.

-Culupo au port: dernière étape et fin de la description.

Malgré l'existence d'améliorations évidentes et d'une meilleure stabilité de l'approvisionnement en nourriture et fourrage des *postas* d'Atacama, il apparaît clairement que les autres établissements répartis le long de la route générale se trouvent dans un état précaire et à l'abandon. Et si les *postas* d'Atacama se trouvaient dans de meilleures conditions, c'est en conséquence de l'offre fourragère des villages de Calama, Chiuchiu et San Pedro de Atacama, ainsi que de leur plus grande proximité avec le port, le fait d'appartenir à la même circonscription administrative, d'être gérées par des maîtres de *posta* payés par l'État, et de matérialiser la connexion avec un autre débouché commercial important pour l'Atacama, le nord-ouest argentin. En effet, d'après les notes de Conti (2019), la douane de Salta enregistre à partir des années 1840 une croissance des importations en provenance du port de Cobija, résultant en particulier de l'avènement de la paix dans la province suite aux conflits de la décennie précédente, et de la conséquente diversification de la provenance des marchandise⁶⁵⁰.

Néanmoins, Hernandez continue d'insister sur l'importance de l'offre agraire le long de la route, affirmant que les provinces concernées étaient susceptibles d'augmenter leur production de fourrage, de vivres et de bétail, mais *seulement si* l'État intervenait et parvenait à sortir les indigènes de la situation "stationnaire et dégradée" dans laquelle ils se trouvaient selon lui. *"Des années et des siècles ont passé sans que jamais ils ne prétendent améliorer leur condition et leur mal-être. Il est douloureux et impressionnant de voir l'aspect miséreux qu'arborent les indigènes, particulièrement ceux de Lipez (...) Lorsque les gouverneurs de Porco, Lipez et Atacama auront mobilisé toute l'énergie et le patriotisme que demande cette entreprise -lorsque*

⁶⁵⁰ Conti, V. 'Comerciantes y redes desde el puerto boliviano de Cobija', 2019, *Revista del Instituto Riva-Agüero* vol. 4, n°1, p. 241-282.

*donc les fleuves de Viciza à Porco, de Santa Catalina à Lipez et de Santa Barbara et Chiuchiu en Atacama auront fécondé les immenses terres qu'ils peuvent inonder-; alors débutera la véritable prospérité du Port et la possibilité de pouvoir emprunter ces chemins aujourd'hui livrés à une triste et éternelle solitude"*⁶⁵¹.

Pour Hernandez, le système économique d'Atacama ne peut parvenir à un meilleur développement qu'à travers d'une amélioration du système de *postas*, car l'articulation de la province doit nécessairement s'inscrire dans un projet plus large essentiellement animé par l'exploration et la découverte de nouveaux gisements miniers qui pourront être soumis à une exploitation industrielle efficace. Pour l'officiel, le contexte géographique, ses paramètres naturels propres et les distances qu'il implique cessent de poser problème si *"tous les déserts disparaissent avec la présence d'une mine"*.

Concernant cette présence, l'intérieur de l'Atacama ne faisait évidemment pas exception: *"les chargements de cuivre, d'étain, de métaux d'argent, de guano et d'autres productions minières qui seront découvertes dans les immenses chaînes de montagne qui entourent l'Atacama et Lipez feront l'objet de spéculations pour tous les capitalistes voulant négocier avec Cobija et la question sera ainsi résolue"*⁶⁵². A ce sujet, le juriste et statisticien bolivien José Maria Dalence note justement à la même période: *"je peux assurer, sans exagération, que ce Département est capable d'augmenter énormément sa ligne minière, quasiment vierge, car les innombrables montagnes qui l'occupent contiennent de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, de l'alun, de la couperose, du soufre de qualité supérieure pur et non mélangé, et de nombreuses pierres précieuses et marbres"*⁶⁵³. Parmi les minerais mentionnés par Dalence, le cuivre est particulièrement présent à Sarapana, Tuinar, Rosario, Olaroz et Conchi.

⁶⁵¹ ABNB, MI 1850 T. 135, No. 40, f2 y 3.

⁶⁵² *Ibidem*, f3.

⁶⁵³ Dalence, J.M. *Bosquejo estadístico de Bolivia*, Chuquisaca, Imprenta de Sucre, 1851, p. 71.

Afin de remédier à la situation, le préfet d'Atacama recommande de consacrer un fond annuel de dix mille pesos; somme qui serait investie dans la découverte de mines, le développement de l'agriculture, la construction et l'entretien de chemins et de *postas*, la découverte de nouvelles sources d'eau et pour d'autres établissements "de progrès" qui seront déterminés avec l'évolution du commerce. C'est seulement ainsi pour l'officiel que le port pourrait devenir à court terme un véritable "empire de richesse, de civilisation et d'industrie".

Le 1er mars 1851, le siège du gouvernement à Cobija informe de nouveau le ministère de l'Intérieur des difficultés à conserver les *postillones* d'Atacama. Atanacio Hernandez lui-même signale qu'une "longue expérience" montre que pour que les maîtres de *posta* et leur famille se rendent aux établissements, il était nécessaire d'investir beaucoup plus non seulement dans l'instauration de salaires fixes, mais aussi dans les garanties offertes par un capital régulier mis en place pour approvisionner les magasins en fourrage, en bétail et en vivres nécessaires pour répondre aux besoins des convoyeurs et des marchands. De cette manière, l'idéal de fonctionnement privé des *postas* cédait peu à peu le pas à la politique subsidiaire qui a caractérisé pendant longtemps l'institution viale du pays pour ce qui touche à sa connexion avec Cobija.

*"Depuis les débuts du Port des efforts et des anticipations ont été menés afin d'enraciner ces maisons si nécessaires; mais il est apparu rapidement que les entrepreneurs se sont retrouvés en faillite et se sont complètement ruinés. C'est ce qui arrive actuellement aux postas de Culupu, Miscante, Huacate et même à celles de Santa Barbara et d'Ascotan, cette mauvaise situation donnant lieu aux réclamations et aux plaintes non seulement des voyageurs, mais de l'ensemble des convoyeurs"*⁶⁵⁴.

La longue expérience signalée par le fonctionnaire s'appuie probablement sur des demandes comme celle réalisée quelques années plus tôt par José Maria Castro, alors maître de *posta* de Chacance, se dirigeant à la préfecture du district du Littoral

⁶⁵⁴ ABNB, MI 1851 T. 138, No. 30 f2.

pour justifier le besoin d'une augmentation salariale de dix à trente pesos, tout comme celle que touchait alors le maître de la *posta* de Tapaquilcha. Castro affirmait qu'il ne s'était pas seulement chargé de reconstruire et d'entretenir au prix de nombreux efforts l'établissement pendant plus de cinq ans, l'ayant trouvé dans un état lamentable, mais aussi de réaliser d'indéniables progrès de la production agricole dans un désert aussi effrayant qu'étouffant, de sorte que les résultats, aussi maigres soient-ils, représentaient par eux-mêmes un succès digne de récompense.

*"Ayant effectué toute sorte de travaux et de sacrifices voilà six ans que je sers cette posta avec tout le dévouement qu'exige le service public, et dont la réussite peut être vérifiée par tous les voyageurs (...) Cette posta nécessaire à tous points de vue était, quand je l'ai prise à ma charge, dans l'état le plus déplorable que V.E. peut imaginer. Ce n'était pas une posta Monsieur, mais une pièce pour se reposer et où l'on ne trouvait pas même le moindre refuge pour les voyageurs. Dans un climat brûlant et étouffant, elle ne répondait aucunement au besoin de sa création; mais depuis que je l'ai prise à ma charge, j'ai la joie de dire à V.E. qu'elle a changé et bien qu'on n'y trouve pas tout ce que l'on désire, elle fournit au moins aux voyageurs l'essentiel nécessaire à leur repos. L'expérience, Monsieur, et les nombreux et difficiles sacrifices que j'ai traversés m'ont appris qu'elle ne pourra jamais être améliorée si le Gouvernement Suprême pour sa part ne me favorise pas. En vertu de cela Monsieur, et pour sauver quelques-uns des crédits que j'ai contractés, seulement pour que la posta se trouve bien fournie et servie, j'ai décidé de supplier V.E. d'augmenter le salaire dont je jouis pour mon service. Dans ce désert effrayant et aride, privé de toute sorte de ressources et de relations, je ne gagne Monsieur pas plus de dix pesos: dix pesos qui ne me suffisent pas pour couvrir mes besoins les premiers et les plus urgents, me plaçant pour le reste dans la situation de devoir contracter des crédits qui me ruinent un peu plus chaque jour"*⁶⁵⁵.

Castro justifiait également sa demande en affirmant à ses compatriotes que "le désert les invite à une nouvelle industrie"; industrie qui correspond justement à

⁶⁵⁵ ABNB, MI 1849 T.131, N°29 f2-3.

l'agriculture, car lui-même à force de travail et de patience était parvenu à produire sur les marges du fleuve Chacance (Loa) des cultures de luzerne, de maïs, de pomme de terre et de quinoa pour approvisionner (bien qu'à faible échelle) la *posta* qu'il avait à sa charge. Il achève ainsi sa demande par cet exploit, signalant: *"je n'ai pas moi-même découvert l'agriculture, mais j'ai prouvé qu'un pays alors déclaré comme étant le plus effrayant des déserts est capable de production et cela équivaut à une découverte, que j'espère que la justice de V.E. saura apprécier à sa juste valeur économique"*⁶⁵⁶.

Simultanément à Castro, Atanacio Hernandez effectue également des observations allant dans le même sens, puisqu'il informe le gouvernement depuis le port de Lamar de l'impossibilité de réduire les salaires des maîtres de *posta*, étant donné que ceux-ci avaient déjà grand peine à couvrir leurs besoins en raison des exigences propres à leur travail. *"J'ai vu, Mr. le Ministre, qu'il n'est pas possible de réduire la paye des postillones, car l'entretien des postas étant extrêmement coûteux dans tout le District, on ne trouverait personne pour les servir pour moins que ce qu'ils gagnent aujourd'hui et qui leur fournit seulement de quoi vivre. Je ne crois pas non plus juste que les contributeurs qui servent les postas de la Cordillère, seul endroit, dans ma juridiction, où elles se trouvent, puissent le faire avec envie, car ils quittent difficilement leurs villages, distants de cinquante à cent lieues, presque toujours pour vivre dans la misère dans les postas qu'ils doivent servir. Pour cela, et pour d'autres raisons que le laconisme de la communication officielle m'empêche de détailler, je crois juste que l'on ne réduise pas la paye des postillones"*⁶⁵⁷.

⁶⁵⁶ ABNB, MI 1849 T.131, N°29 f4.

⁶⁵⁷ ABNB, MI 1849, T. 127. N°26, f2.

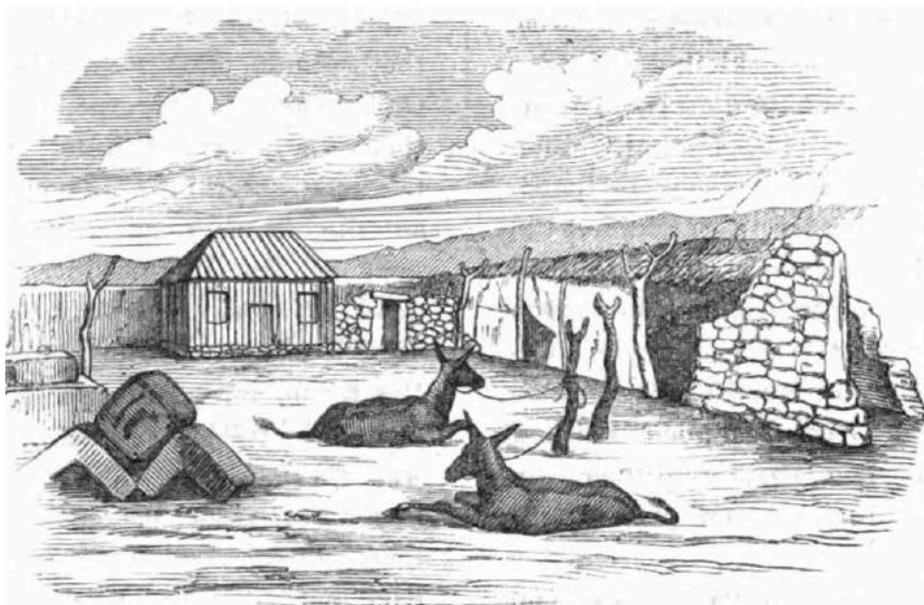


Image 27. Illustration de la posta de Miscante dans le désert d'Atacama.
(Von Tschudi, 1858).

Avec la prise en compte de cette situation, et dans le contexte initial de projection du commerce vers de nouveaux ports (Mejillones et Antofagasta), plusieurs initiatives sont mises en œuvre visant à moderniser le système de *postas* en y incluant les *postillones*, car les maîtres de *posta* devaient également bénéficier des ressources nécessaires pour octroyer un certain revenu aux indigènes chargés du service, au-delà des seules garanties étatiques fournies depuis la création de la charge, et qui ne parvenaient pas à répondre à leurs besoins. Dans ce contexte, José Arroyo, fonctionnaire du département du Littoral, défend la nécessité de l'adoption d'un système plus souple avec l'ajustement du salaire aux exigences, afin de répondre à une structure communicationnelle et commerciale centrale pour la politique économique du pays, mais très vulnérable à l'abandon et à la détérioration inévitable de son infrastructure: *"Il s'agit d'arranger définitivement cet important royaume qui s'est conservé jusqu'alors en mauvais état, et je ne trouve pas d'autre moyen pour y parvenir que celui de nommer de bons maîtres de posta avec une solde capable d'attirer l'attention, afin qu'elle leur fournisse une subsistance assurée sur la base de laquelle ils*

puissent établir leur maison, leur magasin et tous les articles nécessaires pour recevoir les voyageurs dans la dignité"⁶⁵⁸.

Le projet du fonctionnaire impliquait d'augmenter de 1.200 pesos annuels la dotation des *postas* et l'augmentation du salaire des maîtres, hausse qui devait s'appliquer à la plupart des *postas* d'Atacama. Pour le maître de la *posta* de Colupo, il proposait d'établir un salaire fixe de quarante pesos, sous la condition de construire un magasin et de fournir de l'eau aux voyageurs, du fourrage aux animaux et d'entretenir son *postillón*. L'investissement pour cette *posta* totaliserait ainsi 480 pesos par an. Pour le maître de Miscante, la même hausse salariale était proposée, avec les mêmes engagements d'établir un magasin et du fourrage pour les animaux, d'entretenir un *postillón* ainsi que d'approvisionner la *posta* précédente en eau. Pour Guacate, une augmentation salariale de trente pesos fixes était offerte, avec l'obligation d'établir un magasin, de fournir du fourrage et d'entretenir le *postillón*. Pour le maître de Jere, un salaire identique et les mêmes obligations, de même que pour celui de Santa Barbara. Le maître de *posta* d'Ascotan, par le fait d'être situé sur la haute cordillère, bénéficiait également d'une hausse de son salaire jusqu'à quarante pesos, mais avec l'obligation de tenir un magasin, de fournir du fourrage et d'entretenir le *postillón*. Avec les mêmes devoirs, un salaire de quarante pesos était également octroyé au maître de la *posta* de Tapaquilcha.

L'augmentation totale annuelle des salaires atteint ainsi les trois mille pesos, bien au-dessus des mille huit cent pesos déboursés à cette époque. Pour débloquer les mille deux cent pesos manquant, Hernandez propose de les prélever sur le commerce de guano, engrais naturel reconnu extrait des rochers des côtes du désert, qui représentait déjà à l'époque une niche confortable pour le commerce mondial. Il faut signaler à ce sujet qu'avant l'irruption du salpêtre, le guano était reconnue en Europe comme un engrais de première importance, le prix de la tonne de guano à l'exportation pouvant atteindre plus de vingt-six livres sterling⁶⁵⁹.

⁶⁵⁸ABNB, MI 1851 T. 138, N°30 f2.

⁶⁵⁹ Bermúdez, O. *Orígenes históricos de Antofagasta*, op. cit., p. 23.

Dans la même logique, en 1860 le besoin d'octroyer aux *postillones* une indemnisation correspondant aux distances supplémentaires parcourues est reconnu, dans un rapport au secrétaire de Gouvernement et de Justice indiquant que "*la situation précaire et très particulière de cette localité ne permet pas de trouver des employés capables de se consacrer au Service de Postillonaje pour une solde réduite, comme l'est celle qui leur correspondrait en acceptant la Créance de l'Administrateur des Courriers de Potosí*"⁶⁶⁰.

Il semble que, au moins pour les maîtres de *posta*, les salaires aient été effectivement augmentés, car un rapport de 1868 indique que sept *postas* (sur les neuf initiales) d'Atacama se trouvent sous la direction de plusieurs habitants, dont les salaires varient entre 480 et 624 pesos annuels⁶⁶¹.

-*Culupo*: Valentin Barquera avec \$624

-*Miscante*: le même avec \$624

-*Chiuchiu*: Gregorio Carrazana avec \$480

-*Santa Bárbara*: Manl. (Manuel ?), Eufracio avec \$480

-*Posocavado*: le même avec \$480

-*Ascotán*: Antonio Ojalvo avec \$624

-*Tapaquilcha*: Tiburcio Ojalvo avec \$624

D'après ce qui ressort du budget des salaires du service de *postas* *signé* à Cobija en 1873, les salaires pour les maîtres de *posta* ont été de nouveau augmentés pendant cette période, en plus d'être unifiés. Dans le cas des *postas* d'Atacama, le salaire annuel destiné aux maîtres correspondait à 672 pesos par an (56 par mois), alors qu'à ceux de Potosí une maigre augmentation de 192 pesos annuels (16 par mois) était concédée⁶⁶².

⁶⁶⁰ABNB, MI 1860, T. 172. N°45, f1.

⁶⁶¹ABNB, MI 1868, T. 189. N°35, f1.

⁶⁶²ABNB, MI 1873. T. 198, N°18, f1.

Outre les difficultés propres à l'entretien des *postas*, il faut considérer les conditions propres au territoire et les tremblements de terre successifs qui les faisaient s'effondrer. En 1851 une communication au ministre de l'Intérieur informe que les *postas* de Huacate, Miscanti et Colupo se trouvaient "à terre" à cause des intempéries et des tremblements de terre, situation que les voyageurs et marchands rapportaient eux-mêmes et faisaient savoir aux autorités respectives. Face à cette situation, notamment dans les zones les plus désertiques, la décision est prise de reconstruire les établissements en brique (de boue et de paille), délaissant l'infrastructure en bois à cause des coûts de leur importation depuis le Chili et de leur transport à dos d'animaux⁶⁶³.

Nous avons vu précédemment que dans le cadre de la reconstruction du port de Cobija les aménagements agricoles ne se sont pas fait attendre, surtout dans les vallées et oasis du désert qui manifestaient un plus grand potentiel. En se fondant sur la grande majorité des descriptions des voyageurs, autorités et marchands de l'époque, ce fait apparaît comme indéniable, puisque la plupart d'entre elles mentionnent la présence de luzerne dans quasiment tous les oasis et vallées de la pré-cordillère et du désert, ce qu'il faut mettre en lien avec l'orientation commerciale qu'a représenté en substance la dissémination de cette plante, ainsi qu'avec le développement des populations du désert autour des réseaux de transport marchands.

Des transformations de certains espaces "naturels" ont également lieu⁶⁶⁴, dans le même objectif, comme pour la "*dehesa* de Calama" déjà citée (qui est en réalité un ensemble de plaines humides situées sur les rives du fleuve Loa), où le fonctionnaire Manuel Dorado utilise son système d'irrigation pour permettre la création de champs de luzerne sur la plaine naturellement trop irriguée, dans le but de distribuer des

⁶⁶³ ABNB, MI 1851 T. 138. N°30 f1.

⁶⁶⁴ Le caractère "naturel" doit être relativisé, étant donné que l'exploitation culturelle de plaines humides d'altitude est une pratique courante parmi les populations indigènes andines, particulièrement dans les environs du fleuve Loa dans sa partie centrale et supérieure. A ce sujet, voir: Villagrán, C. et V. Castro. *Ciencia indígena de los Andes del Norte de Chile*, Santiago, Universitaria, 372p.

terres aux indigènes et non-indigènes de la province et d'étendre par cette opération la superficie fourragère de la région. Si ces travaux semblent avoir produit des résultats notables (à l'époque de Dorado près de la moitié de la superficie a été distribuée et la plaine a vu son débit naturel d'irrigation réduit d'au moins deux tiers), ils n'ont pas eu la même efficacité pour l'élimination des mauvaises herbes apparemment vénéneuses qui pullulent dans le secteur, car au cours des années suivantes, et dans le contexte d'un plus grand besoin de pâturages, la plaine de Calama, à en juger par l'opinion d'Atanacio Hernandez, a également constitué un important lieu de croissance de cette herbe redoutée appelée *junquillo*, qui causait des ravages parmi les élevages commerciaux de bétail⁶⁶⁵. Pour cette raison, en 1851 est lancé un appel à aménager urgemment le secteur afin de le reconverter totalement à la culture de luzerne, mais libéré de l'herbe en question. Et pour cette même raison, selon Hernandez, le secteur de Calama était le seul à "s'opposer" aux progrès indiscutables de l'industrie agraire de la province:

"La seule et unique chose qui s'est opposée à la perfection et au progrès de cette importante branche est la Plaine et mauvais pâturage de la Deheza de Calama. Ce lieu de par son emplacement est le centre de tous les convois, qu'ils soient boliviens ou argentins, car de là partent les marchandises vers l'intérieur et l'extérieur de la République. En vertu de cela Calama est donc le lieu d'hivernage nécessaire pour tous les convois de mules et d'ânes qui accourent de toutes les directions et se dirigent vers le Port; par conséquent, c'est aussi le lieu où s'arrêtent et se reposent les animaux pour entreprendre leurs voyages. Du fait de cette nécessité, et comme tous ces troupeaux n'ont pas d'autre aliment que le pâturage vénéneux du "Junquillo", qui provoque une mortalité incalculable d'animaux, cela a conduit au résultat que nous déplorons. Selon les informations rapportées par des personnes dignes de confiance, nos pauvres convoyeurs

⁶⁶⁵ Le fonctionnaire confond probablement le "junquillo" avec une autre mauvaise herbe, car plusieurs types de pâturage traditionnellement regroupés sous l'appellation commune de "junquillo" ont été utilisés par des communautés pastorales des berges du fleuve Loa, non seulement en vue de produire du fourrage, mais aussi pour la confection de harnais tressés et pour divers artisanats, comme la vannerie. C'est une plante marécageuse appartenant au genre *Scirpus*, qui regroupe plusieurs espèces aquatiques et herbacées. A ce sujet, voir Berenguer, J. *Taira, el amanecer del arte en Atacama*, Santiago, Museo Chileno de Arte Precolombino, 2018, ainsi que le travail ethnobotanique de Villagrán, C. et Castro, V. *Ciencia indígena de los Andes*, op. cit.

doivent renouveler tous les deux ans la totalité de leurs animaux car ceux-ci ont péri sur la Plaine de Calama. Voilà le motif essentiel qui fait que ces malheureux ne sortent jamais de cette condition dégradante, et vivent toujours sous le poids des travaux les plus pénibles. On voit très souvent un convoyeur perdre en une nuit la moitié ou la totalité de son troupeau, et il n'est pas facile de concevoir les angoisses que cet homme malheureux et travailleur cause à sa famille, devant recommencer à organiser ses troupeaux au prix des sacrifices les plus douloureux. Il en résulte aussi plusieurs autres maux; l'abandon, l'immoralité et l'ébriété à laquelle il se livre car c'est là le patrimoine naturel du triste caractère de nos indigènes. Si tels sont les maux qui ont été éprouvés en 21 années consécutives, quels seront les moyens adoptés pour améliorer la condition de ces malheureux, et donner une ferme impulsion au commerce ? Le seul moyen que la nature du pays et une expérience raisonnée nous indiquent est d'améliorer ces pâturages, et de fournir une alimentation bonne et sans danger pour les animaux. Par chance, l'intérêt particulier a initié quelques plantations de luzerne qui ont rencontré un heureux succès, mais ces opérations sont loin de pouvoir soutenir le convoyage et de répondre à ses besoins. Il est donc nécessaire de concevoir un plan plus vaste et plus sérieux pour garantir cette entreprise"⁶⁶⁶.

L'autorité projetée, en prenant comme référence une expérience australienne, le déplacement de la population pénitentiaire dans le désert pour qu'elle se charge de développer la culture des pâturages. *"Je crois, Monsieur, que nous transformerions positivement la mortelle Plaine de Calama en des champs remplis de luzerne dans lesquels les troupeaux de mules, d'ânes, de bétail bovin, de moutons et toutes les femelles que l'on voudrait pourraient être nourris pour quatre reales par mois, évitant ainsi les maux qui les affligent aujourd'hui (...) Le Port en tirerait d'autre part des avantages immenses. Nous aurions de la viande grasse et à bas prix, des convoyeurs robustes et une double activité dans toutes les opérations mercantiles, car avec seulement 15 ou 20 jours d'hivernage, tous les troupeaux pourraient reprendre leurs voyages confortablement"⁶⁶⁷.*

⁶⁶⁶ ABNB, MI 1851 T. 138, No. 30 (4), f2

⁶⁶⁷ *Ibidem*, f3.

Avec les hauts et les bas propres à sa reconstruction et à son fonctionnement, Cobija est progressivement remplacé par Antofagasta au dernier tiers du XIX^e siècle, période pendant laquelle la baie est érigée en ville-port principale. Le déplacement de l'activité portuaire et commerciale un peu plus au sud va directement de pair avec la découverte de nouvelles mines sur les côtes de l'Atacama et dans le cordon de dépôts de salpêtre désertique de l'intérieur, qui se remplit peu à peu d'usines et de camps miniers entre la province -alors- péruvienne de Tarapacá et son extrémité sud à Taltal. La configuration de ce nouveau cycle minier intensifie clairement la dynamique déjà en cours concernant le façonnement des paysages agro-miniers du désert, dans lesquels une plante comme la luzerne non seulement continue d'avoir un rôle et une vitalité centraux, mais devient d'autre part un véritable artefact articulant une sorte de "grande transformation" du désert *atacameño*, impulsée par le déploiement du capitalisme extractiviste, le commerce d'animaux à travers la cordillère et le cloisonnement et la privatisation des champs, dans un espace qui présente de par lui-même de sérieuses limites aux possibilités de communication et d'exploitation. Néanmoins, cette plante poursuit sa diffusion dans les oasis indigènes du désert, s'accompagnant de l'implantation d'une série de plantations fourragères dans des espaces stratégiques, particulièrement consacrées à fournir de l'énergie à des bêtes qui, comme le notait Gay à la même époque un peu plus au sud, constituaient les "véritables prolétaires" de l'économie animale⁶⁶⁸.

A cette période, Cobija avait déjà commencé à perdre de l'importance du fait de la migration d'une partie de ses habitants vers la baie voisine de Mejillones à la recherche de nouvelles mines de cuivre et de guano, et surtout à cause de l'instabilité du port et de l'insécurité propre à son système de communication avec l'intérieur du pays. Parmi les industriels qui émigrent se trouve Domingo Latrille, qui obtient du gouvernement de la Bolivie une concession pour exploiter les dépôts de guano de Mejillones en 1842, tout comme José Santos Ossa, qui se rend à Antofagasta afin d'exploiter les riches dépôts de salpêtre présents dans les plus de 300.000 mètres

⁶⁶⁸ Voir la partie 1.4 du chapitre I: "*In alfalfa we trust*": routes du capitalisme fourrager américain.

carré qu'il était parvenu à obtenir par des négociations avec le gouvernement bolivien⁶⁶⁹.

Antofagasta est fondée comme ville-port en 1868, date à laquelle la Bolivie crée une nouvelle préfecture à l'emplacement de la mine de Caracoles, et déplace la capitale provinciale de Cobija à Antofagasta⁶⁷⁰. L'ex-premier port bolivien commence alors à perdre de sa prépondérance après avoir subi une succession d'évènements découlant de son isolement: pestes, tremblements de terre et destructions issues des affrontements de la Guerre de la Confédération. Le port laisse cependant en héritage la culture des fourrages industriels en Atacama, fortement enracinée.

Malgré ce contexte, le commerce entre Atacama, Salta et Potosí poursuit sa croissance, grâce à la demande en approvisionnement des nouveaux centres miniers, à l'augmentation des convois *atacameños* ainsi qu'à la "luzernisation" des paysages ruraux du désert. Sur cette dynamique s'enclenche également l'exploitation intensive des mines d'argent et la création de la mine de Caracoles (actuelle commune de Sierra Gorda) ainsi que l'exploitation du salpêtre et du cuivre de l'actuelle région d'Antofagasta, activités fortement dépendantes des convois de l'intérieur et du déplacement à pied du bétail bovin en provenance de Salta, Jujuy et Tucumán⁶⁷¹.

Malgré les nombreuses difficultés rencontrées en Atacama, le système de *postas* continue largement à fonctionner dans la République bolivienne de l'époque, bien après la période pendant laquelle le désert d'Atacama et ses côtes sont saisis par le Chili au cours de la Guerre du Pacifique ou du Salpêtre (1879-1884), conflit dont les premières escarmouches civiles ont justement lieu dans la célèbre mine de Caracoles.

⁶⁶⁹ Arce, I. *Narraciones históricas de Antofagasta*, op. cit.

⁶⁷⁰ Castro et al., 'Paisajes culturales de Cobija', op. cit., p. 119.

⁶⁷¹ Bresson, A. Le désert d'Atacama et Caracoles (Amérique du sud) 1870-1874, Paris, *Le Tout du Monde. Nouveau Journal des Voyages* n°XXIX, 1875, p. 321-352; Bravo, C. *La flor del desierto. El mineral de Caracoles y su impacto en la economía chilena*, Santiago, DIBAM-LOM, 2000, 150p.; Vilches, F., L. Sanhueza et C. Garrido, 'Arquitectura de remeseros en San Pedro de Atacama', *ARQ N°88*, p. 76-85; Conti, V. 'La frontera argentino-boliviana durante la temprana república. Complementariedad económica e integración social', 2011, *Sí Somos Americanos: Revista de Estudios Transfronterizos*, V. XI, n°1, p. 13-40.

Un témoin de la conservation du système de *postas*, qui sera même adapté pour les automobiles, est la voyageuse et chroniqueuse nord-américaine Maria Robinson Wright, qui s'attache à décrire le fonctionnement des établissements en 1907, lorsque ceux-ci représentaient encore une institution névralgique du système de communication et de commerce entre les hautes terres du pays.

Dans son œuvre, dont la plupart se nourrit de son expérience de "mille miles à dos de mule", Wright détaille:

*"Le gouvernement met à disposition des *postas* ou lieux de refuge à des distances de huit à quinze lieues, dans lesquelles les voyageurs peuvent se reposer et acheter du fourrage pour leurs animaux. La *posta* est à la charge d'un employé du Gouvernement qui reçoit un salaire raisonnable pour s'occuper du lieu, s'assurer d'avoir du fourrage prêt à la vente, proposer des animaux de location, et fournir un lit et de la nourriture à juste prix, et un postillón, si on en fait la demande, pour servir de guide. Pour l'usage de ce refuge aucun prix n'est demandé. La coutume des voyageurs habitués de ce pays est d'apporter leurs provisions et lits propres, sauf dans les chemins pour voitures.*

*Les mules peuvent être louées de *posta* à *posta*, pour vingt centimes, près de neuf centimes d'or, par mule et par lieue et dix centimes par lieue pour le postillón qui les accompagne. La maison qui sert de refuge est généralement solide, basse, construite autour d'une cour et contient de cinq à dix chambres, chacune avec la porte donnant sur la cour et des bancs en adobe construits contre les murs pour servir de lits. Ils n'ont pas de fenêtres. Sur les chemins pour voitures les maisons de *posta* sont*



Image 28. Postillón des Andes.
(Wright 1907).

*plutôt comme des hôtels et le voyageur peut arriver sans lit ni provisions, car tous deux lui sont fournis dans les divers lieux d'étape"*⁶⁷².

5.4. Commerce dans la cordillère, cycles extractivistes et capitalisme fourrager: la formation des paysages agro-miniers du désert

Au milieu du XIX^e siècle, les relations commerciales entre l'Atacama et le nord argentin se trouvent en voie de franche consolidation. Les commerçants du nord ont déjà amorcé l'extension et la diversification de leurs opérations grâce à l'utilisation du port de Cobija depuis les années 1840, l'enclave portuaire devenant rapidement le principal lieu de réception des importations d'outre-mer depuis la douane de Salta. Cela fait suite dans une large mesure à la suspension des droits de transit pour toutes les marchandises arrivant à Cobija qui à destination des provinces du nord-ouest du pays. A ce sujet, Conti montre que le site de Salta émerge à partir de 1840 comme l'une des principales destinations des marchandises arrivant à Cobija, cette situation se généralisant de manière exponentielle au cours des années suivantes⁶⁷³.

Le premier Recensement national d'Argentine, réalisé en 1869, nous renseigne sur une grande partie des produits et du commerce entre Jujuy et la Bolivie, ainsi que sur leur sortie via le port de Cobija: *"Tout Jujui produit des bois d'ébéniste et de menuisier de même que Salta, et du tabac, du sucre, de la canne à sucre, des laines, des peaux de vigogne et de chinchilla, des tissus de laine et de coton, du sel de Casabindo, du bitume naturel, du pétrole, des minerais de cuir, d'argent, d'or et de mercure. Jujui commerce avec la Bolivie et les ports du Pacifique. Avec la première il échange avec les plantations par voie terrestre, et diffuse dans le marché de cette république de la viande séchée, du suif, de la graisse, de la laine, du jambon, des cendres de jume, du sel de Casabindo, du sucre, de l'eau de vie, de la farine, et reçoit en échange de la coca, du café, du chocolat, du plomb et de l'étain. Via les ports du second il envoie de l'or en poudre, des*

⁶⁷² Wright, M. R. *Bolivia. El camino central de Sur-América, una tierra de ricos recursos y de variado interés*, Filadelfia, Jorge Barrie e Hijos Editores, 1907, p. 212.

⁶⁷³ Conti, V. 'Comerciantes y redes desde el puerto boliviano', op. cit., p. 253.

laines, des peaux de vigogne et de chinchilla, qu'il échange contre des marchandises européennes. Jujuy est relié à Cobija par le chemin du Despoblado; avec Copiapó par la cordillère San Francisco, avec les marchés boliviens par le chemin de la Puna, et avec Potosí et le Pérou par le passage des Cortaderas"⁶⁷⁴.

Concernant le commerce de bétail ou de "plantations à quatre pattes", les déplacements d'animaux partant de Salta et Jujuy vers les différentes mines de la Bolivie et du Pérou totalisent 75.000 mules pour la seule période de 1864 à 1867, mouvement s'inscrivant dans le commerce global d'une masse de bétail composée de plus de 179.805 animaux répartis entre les ânes, les chevaux, les mules et les bovins apportés aux marchés urbains et miniers⁶⁷⁵. Dans le *Boletín de la Exposición Nacional de Córdoba* de 1873, le gouverneur de Jujuy José Barcena témoigne de l'ampleur du commerce de bétail des départements de Yavi et de Cochinocha: "*en automne 14 à 15 mille moutons sont généralement vendus depuis ces deux départements ou exportés annuellement à Atacama et vers plusieurs mines de la Bolivie et à Iquique au Pérou; l'exportation de l'année 70 a été de 14,777 têtes*"⁶⁷⁶.

Dans ce contexte de dynamisation du commerce, mise en œuvre par le déplacement de milliers d'animaux à travers les chemins de convois des hautes et basses terres d'Atacama, le port de Cobija signale en 1865 que pour que les engagements passés avec la république voisine soient respectés, les systèmes de communication entre l'Atacama et l'Argentine devaient être nécessairement améliorés; ce qui impliquait la création d'un nouvel itinéraire reliant formellement l'Atacama aux terres du nord, et fournissant le long du trajet plusieurs sites d'approvisionnement et de repos pour les convoyeurs et le bétail en transit. Le besoin de nouveaux établissements répondait dans une large mesure au problème de la mortalité élevée de convoyeurs égarés ayant péri dans la cordillère par l'absence d'établissements

⁶⁷⁴ *Primer Censo de la República Argentina*, verificado en los días 15, 16 y 17 de Setiembre de 1869, Buenos Aires, Imprenta del Porvenir, 1872, pág. 569. Web:

<http://www.estadistica.ec.gba.gov.ar/dpe/Estadistica/censos/C1869-TU.pdf>

⁶⁷⁵ Conti, V. 'La frontera argentino-boliviana durante la temprana república, op. cit., p. 13-40.

⁶⁷⁶ Bárcena, J. *Industria Lanar en Jujuy, 1873, Boletín Oficial de la Exposición Nacional de Córdoba de 1871*. v.7, p. 244. Dans Gil Montero, R. *Caravaneros y trashumantes*, op. cit. p. 69.

dans lesquels se réfugier pendant les épisodes de neigées et de tempêtes, situation entraînant une certaine irrégularité dans l'importation de bétail trans-andin par ces routes. L'objectif recherché était surtout en réalité de fournir une plus grande stabilité de l'approvisionnement en viande, en énergie et en force de travail animal pour l'industrie minière d'Atacama ainsi que pour l'industrie de salpêtre florissante de la province péruvienne voisine de Tarapacá.

Face aux demandes formulées depuis le port, l'habitant de San Pedro de Atacama Mariano Aramayo élabore et soumet un projet s'étalant sur deux ans, justifiant son intérêt par le "devoir patriotique" que lui inspirait la province. A cet effet, Aramayo accepte d'assumer les frais nécessaire à l'attribution du projet, dont la somme s'élevait à trois mille pesos. Il s'engage à débiter la construction d'une première *posta* entre San Pedro d'Atacama et Calama dans un délai inférieur à quinze jours à partir de la signature du contrat, et d'achever les travaux en deux mois malgré la contrainte de devoir "*construire dans un désert de trente lieues, sans eau ni matériaux d'aucune sorte*"⁶⁷⁷. Aramayo s'engage en outre à recruter des agents sur la cordillère pour réunir les ressources nécessaires aux autres *postas*, et ce pendant la construction de la première *posta*. D'autre part, étant donné l'impossibilité de travailler pendant l'hiver à cause des rudes conditions climatiques, l'habitant d'Atacama promet de livrer les autres établissements dans un délai d'un an à partir de la signature du contrat. Les travaux accessoires et moins importants tels que les "*casuchas*" (abris) seraient achevés dans un délai de dix-huit mois.

Le projet est acclamé jusque dans les bureaux de l'administration du Trésor Public, l'administrateur de l'institution affirmant qu'"*avec la construction de ces postas, cette Province va renforcer ses relations commerciales avec les provinces du nord de la République d'Argentine, produisant un grand [bénéfice] pour les deux pays et en particulier pour le nôtre qui vit du second par les avantages que lui procure son commerce, car cette République nous fournit jusqu'aux produits de première nécessité.*

⁶⁷⁷ ABNB, MI 1841, T. 82, No. 52, f1.

Certaines années nous sommes contraints de nous mettre en arrêt total pendant plusieurs mois à cause de la neige, manquant de tout ce dont nous avons besoin pour vivre, inconvénient qui serait évité par la fabrication de ces postas, tout comme le sera la mort de tant de nos compatriotes par le froid tous les ans, ainsi que celle des citoyens de la République voisine, ayant en mémoire l'exemple du décès des sujets argentins Maximo Ramon et d'un Monsieur qui sont morts cet hiver, et de tant d'autres malheureux inconnus"⁶⁷⁸.

Les convoyeurs de Salta traversant les Andes à destination de Cobija et des mines d'Atacama mettaient en moyenne dix à quatorze jours. indépendamment de l'époque du voyage, et il était indispensable de prévoir des animaux de substitution étant donné la difficulté de la traversée, la haute mortalité du troupeau et la perte d'animaux égarés par leur instinct les portant à se réfugier dans les nombreuses ravines de la cordillère. Et bien que le trajet soit praticable presque toute l'année, il fallait être particulièrement prudent les mois de juillet, d'août et de septembre, période hivernale et du "vent blanc" redouté, caractéristique de la haute cordillère *atacameña*⁶⁷⁹.

⁶⁷⁸ ABNB, MI 1841, T. 82, No. 52, f5-6.

⁶⁷⁹ De passage par San Pedro de Atacama, Philippi est témoin de ces tempêtes qui coûtaient la vie à de nombreux convoyeurs des deux côtés de la cordillère, en plus des cas fréquents de personnes qui, lorsqu'elles survivaient, le faisaient au prix de la perte d'un membre; *"je connais un marchand allemand qui s'est trouvé en danger de mort entre Atacama et Salta, en conséquence d'une tempête accompagnée de neige et qui a perdu en cette occasion plusieurs orteils par le froid"* (Philippi, R. *Viage al desierto*, op. cit., p. 77). L'ingénieur Alejandro Bertrand, quant à lui, décrit également les dangers de cette route à partir de sa propre expérience. Traversant le passage de Huaytiquina lors de son retour à Atacama depuis Salta, il relate comment la cordillère exigeait bien souvent son "tribut", en animaux ou en hommes: *"Dans les gorges de Guaitiquina... nous marchions sur un plateau formé par cette roche; depuis le refuge nous avançons sur le chemin de Salta et nous trouvions à chaque instant des squelettes de mules et de bœufs morts pendant les tempêtes ou annihilés par les froids de cette zone. Le plateau sur lequel nous avançons, qui se nomme Lari, est entièrement aride et désolé; le voyageur se couvre de son manteau pour se protéger du vent froid et lancinant, et le caractère sinistre du passage augmente, présentant en plusieurs endroits et de chaque côté du chemin de petites croix de bois où sont parfois adossés des membres humains momifiés. Interrogez le convoyeur, et il vous racontera alors la triste et monotone histoire d'une quelconque victime des neiges de ce désert perdu. Et à propos de victimes, je me rappelle maintenant que nous n'avons pas quitté la cordillère sans lui payer notre tribut; ce jour-là, le 27, le cheval qui servait de parrain au convoi était très faible, et avant le milieu de la journée il s'est refusé à avancer d'avantage. Il a été abandonné près d'un rocher; nous avons eu le plus grand mal à faire avancer les mules qui ne voulaient pas être séparées de lui, l'une de celles que l'on avait déchargées car elle était épuisée est également restée, et à partir de ce moment nous n'avons eu plus qu'un seul animal en réserve, et certains de ceux qui étaient chargés n'étaient déjà plus très bons, ce qui faisait que nous avions continuellement la*

Indépendamment des dangers reconnus de cette route, les allers-retour d'une telle quantité d'animaux ont entraîné la création de nombreux alpages destinés à l'engraissement et au repos du bétail en transit⁶⁸⁰. Il n'existe pas d'information précise sur le nombre exact de ces pâturages, car selon Dalence il était déjà "trop difficile" de tous les compter au milieu du XIX^e siècle. Cependant, il existe la trace officielle d'au moins trente-six espaces destinés exclusivement à l'engraissement d'animaux en transit entre le nord-ouest argentin et les mines d'Atacama, de Tarapacá et de Copiapó. Ces champs, dans les mots du juriste et statisticien bolivien, étaient *"excellents pour le gros et le petit bétail: ils ont presque tous des sources d'eau de bonne qualité, et pour beaucoup d'entre eux les eaux passent par des filons salins; ce qui fait qu'en moins de soixante jours ils croissent d'une manière incroyable"*⁶⁸¹.

CARACHAPAMPA	BOTIJUELAS	TILOPOCO
PEÑON	MOJONES	QUEBRADA HONDA
PEÑAS CHICAS	CALAGTI	SARRAS
JOTE	ANTOFAYA	RÍO FRIO
COLORADOS	CAVE	BAQUILLAS
QUEBRADA DE LAS POSTAS	CHAGCHAS	PASTO GRANDE
CORTADERAS	CORI	RINCON
OYRE	SAMENTA	OLACACA
QUEBRADA DEL DIABLO	PULAR	CHAURCHARI
QUINUAS	ARIZAR	PASTO CHICO
BREAS	INGAHUASI	TORO
POTRERO GRANDE	SACOMPAS	AMA

Tableau 8. Herbages de la province d'Atacama destinés à l'alimentation du bétail argentin en transit vers les villes et les mines d'Atacama, de Tarapacá et de Copiapó. (Dalence, 1851).

D'après Dalence lui-même, la seule présence de ces herbages suffirait à *"défaire les idées incomplètes et peu favorables que l'on a de l'Atacama"* une fois pour toutes⁶⁸².

peur au ventre". (Bertrand, A. Memoria sobre las cordilleras del desierto de Atacama, Santiago, Imprenta Nacional, 1885, p. 57).

⁶⁸⁰ Sotomayor, R. *Estudio histórico de Bolivia bajo la administración del Jeneral D. José María de Acha*, Santiago, Andrés Bello, 1874, 554p.

⁶⁸¹ Dalence, J. *Bosquejo estadístico de Bolivia*, op. cit., p. 68.

⁶⁸² Dalence, J. *Bosquejo estadístico de Bolivia*, op. cit., p. 67.

Il faut ajouter à la mise à disposition de ces herbages l'expansion des champs de luzerne dans plusieurs vallées et oasis stratégiques de la route, dont San Pedro de Atacama, Calama, Chiuchiu, Toconao et d'autres de dimensions moindres aux pieds des Andes de l'Atacama. Dalence précise que *"la luzerne est ce qui est cultivé là-bas; mais nous savons par expérience que ces terres sont capables de produire du maïs, des pommes de terre, du blé et des légumes. La même chose peut être affirmée pour Chiuchiu, mais ce n'est pas le cas de Toconao, petite vallée située au pied de plusieurs rochers, et dans une ravine d'un quart de lieue, où la fertilité des terres, baignées par un ruisseau qui se consume ici-même, est incroyable. A cet endroit, en plus de produire du maïs, du blé et de la luzerne, l'on trouve plusieurs sortes de fruits exquis, qui bénéficient à la haute province d'Atacama"*⁶⁸³.

Et il en est ainsi également d'autres espaces cultivés avec des champs de luzerne le long de la route depuis la côte et en direction de l'intérieur des terres, comme à Chacance, Huacate et Miscanti, qui selon ce qu'affirme quelques années plus tard le militaire chilien Vidal Gormaz continuent d'héberger une population réduite, des infrastructures pour traiter les métaux et plus de 50 *cuadras* de cultures de luzerne⁶⁸⁴.

Le mouvement permanent de grands convois de bétail a permis la consolidation d'une dynamique agricole et d'élevage entre les oasis d'Atacama en gestation depuis la décennie précédente, en passe de devenir l'une des activités économiques principales de la province, dont la mise en œuvre reposait essentiellement sur les populations indigènes locales. Ainsi lorsqu'une épidémie a fortement éprouvé les hautes terres d'Atacama en 1860, les autorités de Cobija sollicitent urgemment du secrétaire de l'État la venue d'une équipe médicale capable de prêter secours aux habitants et aux tributaires de la région. La situation présentait un caractère d'urgence, car la population affectée était dans sa majorité la population

⁶⁸³ *Ibidem*, p. 69.

⁶⁸⁴ Vidal Gormaz, F. El desierto de Atacama, 1879, *Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, Tomo VII, n°8, p. 70.

"indianisée"; la même sur laquelle reposaient dans une large mesure les activités agricoles et de convoi de la province: *"il est notoire que les mois de Juillet, Août et Septembre sont les plus rigoureux pour toutes les pestes subies dans la Province, et voyant que celle que l'on connaît aujourd'hui dépasse, selon ce qui est rapporté, les cinquante victimes parmi les indigènes et les personnes connues, il est à craindre qu'avant la fin de l'hiver la plupart de la population indianisée, qui supporte les convois et le labour, seules industries connues en Atacama et qui représentent de précieux intérêts en capitaux comme en crédits, n'en vienne à disparaître"*⁶⁸⁵.

Face à l'urgence sanitaire, Cobija réagit rapidement en informant de l'envoi pendant les mois d'août et de septembre du médecin "D. Sanz", spécialiste résidant à Cobija et avec la dotation du personnel nécessaire pour stopper la progression de la peste.

De nombreux témoignages de voyageurs, mineurs et fonctionnaires de l'État bolivien, chilien et argentin constatent au long du XIX^e siècle le développement généralisé des populations indigènes d'Atacama dans les réseaux commerciaux de convoi, avec ce que l'on pourrait appeler un véritable processus de "luzernisation" des paysages agricoles locaux. Ce processus, comme nous l'avons montré, s'accompagne largement d'une subdivision généralisée de la terre sur des terrains soigneusement délimités et clôturés.

A ce sujet, le peintre et voyageur français Léon Pallière immortalise l'une de ses premières impressions de son séjour à Calama, décrivant son arrivée dans les oasis d'Atacama et le centre administratif de San Pedro, composé essentiellement par ses *ayllos* respectifs de *"propriétés cloisonnées par des murs de 2 verges et demi de hauteur, qui laissent entrevoir un pré d'un vert intense (...) L'eau court et murmure de toute part. Délicieuse vision sous ce soleil ardent"*⁶⁸⁶.

⁶⁸⁵ ABNB, MI, 1860, T. 172 N°45 f2.

⁶⁸⁶ Pallière, L. *Diario de viaje por la América del sud*, op. cit. p. 191.

Nous avons déjà vu que José Maria Dalence décrit avec style la manière dont le bétail argentin engraisait "merveilleusement" sur les herbages d'Atacama après deux mois à paître dans les champs de luzerne des oasis, qui ne perdaient pas leur utilité pendant l'hiver grâce à des infrastructures permettant de stocker de grandes quantités de luzerne comme foin⁶⁸⁷. Une dizaine d'années plus tard, le naturaliste allemand Rodolfo Philippi affirme qu'à San Pedro de Atacama *"les champs de luzerne occupent la plupart des terres cultivables, le transport de marchandises de Cobija vers les provinces de Salta, Jujuy et Tarija représentant la principale activité des atacameños (...) C'est pourquoi il y a tant de mules en Atacama et le tiers des habitants sont, je crois, convoyeurs"*⁶⁸⁸.

Les difficultés causées par les routes et la crainte de devoir voyager à travers le désert sont également détaillées par Francisco San Roman, ingénieur en chef d'une commission exploratrice mandatée par le gouvernement chilien en 1883, qui pénètre dans le désert depuis la ville de Copiapó à destination des oasis d'Atacama: *"L'après-midi déjà bien avancée, et dans la perspective d'une obscure et sinistre nuit, les convoyeurs commençaient à recourir à la mesure extrême consistant à laisser successivement un paquet ici ou là, une caisse un peu plus loin, et une autre et encore une autre jusqu'à laisser les bêtes avec le seul poids de leur propre corps. L'obscurité de la nuit avançait et augmentait l'angoisse de l'incertitude du chemin à prendre et les tourments de la fatigue qui accablait aussi les hommes, pendant que l'odeur de mort que dégageait le flanc détruit et en putréfaction des bêtes donnait à la situation l'aspect fatidique d'une prostration totale en plein désert de cordillères (...) Une mule était tombée pour ne plus jamais se relever, et une autre qui la suivait s'était effondrée sur elle, comme si elle enviait son sort, et étant imitées par une troisième et encore une autre, la puanteur de la mort augmentait avec elles, et il semblait que ce lieu allait être le tombeau de toute la caravane"*⁶⁸⁹.

⁶⁸⁷ Dalence, J. *Bosquejo estadístico*, op. cit.

⁶⁸⁸ Philippi, R. *Viage al desierto de Atacama*, op. cit., p. 68.

⁶⁸⁹ San Román, F. *Desierto y cordilleras de Atacama*, Santiago, Imprenta Nacional, 1896 p. 97.

Face à ces menaces, on peut aisément comprendre le sentiment de soulagement qu'ont représenté les herbages de luzerne répartis sur l'entrée méridionale des oasis d'Atacama, dans la zone de Tilomonte, voisine du village de la pré-cordillère Peine... *"La vue au loin d'une obscure zone de couleur verte, espoir des oasis du désert, annonçait le salut. Tilomonte était un bois de caroubiers et de chañares massifs et un petit pré tapissé d'arbustes verts contrastant avec le glauque argenté de l'arroche; un ruisseau, une plaine, des pâturages de luzerne, quelques arbres fruitiers et plusieurs huttes et cabanes qui nous ont semblé être des habitations convenables, ont été un lieu agréable pour nous reposer quelques jours"*⁶⁹⁰. Poursuivant sa route en direction de l'Atacama, l'expédition de San Roman va ensuite profiter des pâturages de luzerne de Toconao, "le jardin des montagnes d'Atacama", dont les habitants trouvaient en Atacama un marché lucratif d'animaux et de fruits: les mines de Caracoles et de Calama.

San Pedro de Atacama représentait alors, dans les mots de San Roman, un véritable "district agricole" dont les étendues de terres irriguées par les fleuves Vilama et Atacama étaient compartimentées et remplies de luzerne... *"Parvenir, dans notre état et condition, à un village construit, avec des places et des rues, des magasins et des provisions comestibles, avec des autorités administratives et judiciaires, ecclésiastiques et militaires, avec des bureaux de poste et des télégraphes, une église et des écoles, était comme arriver à un centre de la civilisation, riche en ressources, bien que l'on soit encore en pleine région de plateaux et de cordillères (...) Les bois naturels de caroubiers et de chañares alternent avec quelques poiriers et figuiers, des champs de luzerne et de blé, qui réjouissent la vue et apaisent l'esprit du voyageur, qui se voit enfin comme sur une terre promise où au moins ni l'eau ni les choses indispensables à sa subsistance ne lui manqueront"*⁶⁹¹. D'après San Roman, San Pedro de Atacama comptait alors environ 350 habitants, les *ayllos* alentours totalisant près de mille habitants de plus. L'ingénieur indique que dans l'ensemble des oasis de l'Atacama *"la principale*

⁶⁹⁰ *Ibidem*

⁶⁹¹ *Ibidem*

industrie est la culture de luzerne, qui est merveilleusement utile sur ces hauteurs pour le bétail argentin qui a effectué la longue traversée à travers la montagne"⁶⁹².

A propos de l'oasis de Calama, il note que l'"*on passait de huttes insignifiantes dispersées sur une mer de plaines salées et de marais insalubres à un village d'où émanent les fumées de cheminées d'usines, où roulent des charrettes et où des bâtiments sont édifiés pour le commerce et les écoles*"⁶⁹³. Une description semblable avait été réalisée auparavant, aux débuts de la guerre du salpêtre, par le militaire chilien Vidal Gormaz, qui voit dans Calama le point de jonction de tous les chemins de l'intérieur convergeant vers l'extérieur du territoire, ce pourquoi son emplacement offrait "des avantages considérables"⁶⁹⁴.

Alejandro Bertrand est l'un des autres ingénieurs mandatés par le gouvernement chilien pour réunir des informations sur les mines, les caractéristiques géographiques et les populations du désert d'Atacama. Il rapporte à la fin du XIX^e siècle que dans ce lieu "*mêmes les indigènes les moins aisés possèdent leur petit troupeau d'ânes et s'emploient à transporter vers Caracoles du bois de pingo-pingo, de romerillo, etc.*"⁶⁹⁵. Dans les mots de Bertrand, les ânes sont "*la bête de somme préférée des convoyeurs d'Atacama pour porter leurs chargements de bois à Caracoles depuis Aiquina, Atacama, etc., apportant en retour leurs provisions. Il y a dans la cordillère plusieurs vallées où les ânes vont paître, et il y a quelques étalons; ces derniers sont vendus en Atacama et en d'autres endroits à un peu plus de 5 pesos, ou 10 pesos voire plus s'ils sont domestiqués*"⁶⁹⁶. De manière similaire, Bertrand signale la présence de champs de luzerne dans les différents *ayllos* d'Atacama et dans les villages indigènes de la pré-cordillère alentours, dont les villages déjà cité de Peine, Tilomonte, Socaire, Soncor, Zapar et Camar. Dans ce dernier village, le groupe accompagnant Bertrand aurait essayé sans succès d'acheter du fourrage à des femmes indigènes qui refusent

⁶⁹² *Ibidem*, p. 219.

⁶⁹³ *Ibidem*, p. 115.

⁶⁹⁴ Vidal Gormaz, F. *El desierto de Atacama*, op. cit. p. 65-84.

⁶⁹⁵ Bertrand, A. *Memoria sobre las cordilleras del desierto*, op. cit. p. 272.

⁶⁹⁶ *Ibidem*, p. 238-239.

fermement, probablement à cause de leur provenance et de leurs objectifs⁶⁹⁷. *"Il y a à Camar plusieurs petits pâturages de luzerne et des champs de maïs qui ensemble totalisent environ trois cuadras; nous n'avons trouvé là-bas que trois femmes qui pour rien au monde n'ont accepté de nous vendre le fourrage de leur propriété, nous mettant ainsi dans l'obligation de laisser nos animaux paître sur le pré d'un propriétaire absent, dont nous avons payé religieusement le fourrage consommé à notre retour à Toconao à une femme se présentant comme la propriétaire de la plantation"*⁶⁹⁸.

Bertrand s'emploie à décrire lui-même le trafic commercial d'animaux alors déjà connu, comme par exemple les envois de bétail: *"La quasi totalité de ce trafic s'effectue par les vallées de la province argentine de Salta et de celle d'Atacama, avec les envois de bétail bovin destinés à approvisionner le littoral. Ces envois ne peuvent pas être effectués sans préparatifs ni précautions; il est nécessaire d'engraisser le bétail jusqu'à ce que chaque bœuf ou taureau, comme on les appelle là-bas, ait environ 6 arrobes de graisse, dont la moitié est perdue pendant le trajet lorsque celui-ci se déroule dans de*

⁶⁹⁷ L'expédition de Bertrand se déroule dans le cadre d'une mission chilienne dans le contexte de l'après-guerre. Il ne serait pas absurde de présupposer l'existence d'une certaine aversion envers l'appareil étatique chilien, surtout si l'on considère les premières impressions pleines de mépris envers les populations indigènes d'Atacama de la part des militaires chiliens. Dans une missive de l'officier Joaquin Cortez rédigée en 1879 et dirigée au général en chef de la zone nord de l'armée chilienne, on peut notamment lire *"il est indubitable que le caractère de l'indien, inconstant et traître par excellence, surtout les boliviens, peut leur faire manifester toute la bonne volonté du monde envers nous pour le moment, et nous être très hostiles au moment où ils pourraient rendre quelque service à leurs anciens maîtres et seigneurs. C'est en vertu de cela que nous les surveillons le mieux possible, et qu'ils sont suivis dans le moindre de leur déplacement"* (*Boletín de la Guerra del Pacífico 1879-1881*, Santiago, Andrés Bello, p. 571). Des descriptions semblables sont réalisées quelques temps après par l'ingénieur chilien Santiago Muñoz, membre de la Commission exploratrice du désert d'Atacama dirigée par Alejandro Bertrand: *"je dois rendre compte d'une particularité de l'indien de cette région et en général de tous ceux qui habitent la zone de la cordillère, de l'Atacama jusqu'à la frontière argentine. Cet habitant, d'origine bolivienne, est si égoïste et désireux de conserver son bien qu'il se refuse à vendre (je ne dis pas même donner) au voyageur se trouvant dans le besoin, pas même un mouton ou un lama, même s'ils le voient mourant de faim. Il est donc nécessaire de le menacer et de prendre l'animal par la force, et seulement après que son maître le voit mort, celui-ci tend alors la main calmement pour réclamer son prix: j'espère alors que ce conseil pourra servir à ceux voulant s'aventurer à commercer dans ces régions"* (Muñoz, S. *Jeografía descriptiva*, op. cit. p. 96). D'autre part, il serait tout aussi illusoire de vouloir prêter à l'indigène *atacameño* un supposé esprit nationaliste pour la Bolivie, car il ne faut pas oublier que la Bolivie naissante a nié le droit de citoyenneté à l'indigène, dans la continuité du fardeau colonial du tribut indigène. Dans ses réflexions autour de la guerre sur ce sujet, Cajías affirme avec justesse que *"Sans droits et avec des devoirs, l'indien atacameño de l'intérieur et le chango de la côte pouvaient difficilement défendre un pays qui leur refusait la moindre participation"* (Cajías, F. *La provincia de Atacama*, op. cit., p. XV).

⁶⁹⁸ Bertrand, A. *Memoria sobre las cordilleras del desierto de Atacama*, op. cit., p. 34.

bonnes conditions. En prévision des nombreuses pierres sur le chemin il est aussi nécessaire de ferrer les bœufs, ce qui est fait avec un fer de deux pièces; opération assez pénible et coûteuse; le propriétaire du bétail doit apporter les taureaux couchés au maréchal-ferrant et payer un peso par bête. En plus de cette dépense, le marchand de bétail doit encore payer deux ou trois convoyeurs qui ne reçoivent pas moins de quarante pesos pour le trajet; il doit payer la taxe d'exportation et d'importation, au prix d'un peso chacune, le fourrage en Atacama, et supporter en outre la perte d'un ou de plusieurs animaux victimes des contingences du voyage, des tempêtes ou neiges, etc., sans compter que lorsque les convoyeurs se trouvent à court de vivres ils se tournent vers le bétail, prétextant ensuite un accident quelconque. Malgré toutes ces dépenses et aléas et malgré la concurrence causée par l'importation d'animaux par la côte, ce type de trafic demeure toujours, de sorte que la viande est plus rare à Molinos, plus chère et de qualité moindre qu'en Atacama ou à Caracoles. Du bétail lainier est également importé en Atacama à travers ce chemin, provenant des alpages de la cordillère"⁶⁹⁹.

Dans la même ligne, l'industriel mineur de Caracoles Felipe Labastie indique à son tour que le bétail consommé dans les mines et les villes du désert "provient de la République argentine via les différents chemins de la cordillère, dont la traversée dure douze jours ou plus pour parvenir en Atacama, à travers de larges steppes complètement dépourvues de pâturages. C'est en Atacama que le bétail se repose de son long voyage et récupère la graisse perdue par la fatigue et les privations. La bonne qualité et l'abondance des pâturages d'Atacama ne tardent à les restaurer"⁷⁰⁰. Quant à elle, la Société Nationale des Mines du Chili complète la description précédente en affirmant que "San Pedro de Atacama et les populations de la cordillère fournissent à Caracoles le bétail bovin et lainier, le bois, le charbon, des fruits de saison en abondance, des légumes à tout moment, du fourrage réparateur pour les animaux épuisés, et le sel. De Chiu-Chiu et de Calama parviennent aussi 50 pour cent du fourrage consommé"⁷⁰¹.

⁶⁹⁹ *Ibidem*, p. 265.

⁷⁰⁰ Labastie, F. *Estudio sobre el mineral de Caracoles*, Santiago, Imprenta Barcelona, 1896, p. 431.

⁷⁰¹ *Boletín de la Sociedad Nacional de Minería*, Santiago, Sociedad Nacional de Minería, Serie 3, núm. 18, 1898 p. 162.

La mine de Caracoles absorbe en particulier une grande partie de l'offre correspondant au transport de marchandises depuis le Pacifique à destination de l'intérieur de la Bolivie. Dans une missive signée d'août 1871 par l'un des principaux marchands anglais implantés à Sucre, G.H. Williams, et dirigée au président de la Compagnie Nationale de Navigation de Bolivie, l'auteur informait de la difficulté à trouver des services de transport directs entre Cobija et la capitale du pays, résultant précisément de l'accaparement du service par les marchands de Caracoles. Williams se plaint entre autres du délai de livraison excessif des marchandises pour arriver à la capitale bolivienne, devant parfois attendre ses produits huit à douze mois après son arrivée à Cobija. Selon le marchand, la mine de Caracoles absorbait depuis des années le service de transport de marchandises de la province, entraînant de plus l'augmentation progressive du prix de ces services. En seulement trois ans, la valeur des frets entre Cobija et Calama ont augmentés de presque 100%, puisque des 8 dollars que coûtait le transport d'un chargement de 300 livres à dos de mule, ce service passe à 15 dollars après la découverte de Caracoles⁷⁰².

Concernant la route reliant Cobija à Potosí, les services de transport augmentent d'avantage leurs prix, le transport de ces mêmes 300 livres à dos de mule atteignant 350 dollars, auxquels il fallait ajouter 80 dollars de plus pour le service à Sucre. Dans le cas où ce service était effectué à dos d'ânes, les coûts augmentaient encore du fait de la capacité de charge moins importante de ces animaux, car alors qu'une mule était capable de transporter deux fardeaux de 150 livres de part et d'autre de son dos, un âne ne pouvait supporter que deux charges de 75 livres. En conséquence, pour les chargements supérieurs à 300 livres (tels que des pianos ou des machines), le coût du service augmentait de plus de 100 dollars.

A cette époque la superficie cultivable entre San Bartolo et l'*ayllo* méridional de Tulo comprenait près de 1.400 hectares, travaillés par environ 1.200 laboureurs *atacameños* et étrangers. Concernant les herbages d'Atacama, Labastie affirme que la

⁷⁰² Church, G. *The route to Bolivia via de river Amazon. A report to the governments of Bolivia and Brasil*, London, Waterlow and Sons Limited, 1877, p. 142.

totalité d'entre eux "sont consacrés à la culture de luzerne, que les agriculteurs vendent aux marchands de bétail importé d'Argentine pour la consommation des populations du nord du Chili. Les indiennes plantent du maïs, du blé et quelques légumineuses, et le système employé est rudimentaire. La luzerne est la branche principale de l'industrie agricole"⁷⁰³.

LOCALITE/ayllo	SUPERFICIE CULTIVEE	HABITANTS
Río Grande	23 ha cultivés	"3 familles d'indiens atacameños"
San Bartolo	70 ha cultivés	-
Cuchabrache	16½ ha cultivés	8 habitants
Catarpe	38 ha cultivés	20 habitants
Condeduque	350 ha cultivés	500 habitants
Solcor	90 ha cultivés	120 habitants
Sólor	207 ha cultivés	350 habitants
Cúcuter	120 ha cultivés	120 habitants
Poconchi	45 ha cultivés	18 habitants
Béter	45 ha cultivés	40 habitants
Coyo	64 ha cultivés	40 habitants
Túlor	64 ha cultivés	30 habitants
Séquitor	97 ha cultivés	80 habitants
Yaye	97 ha cultivés	80 habitants
Chécar	52 ha cultivés	12 habitants
Vilama	18 ha cultivés	4 femmes

Tableau 9. Superficie cultivée en Atacama en 1875.
(Elaboré à partir de Bertrand, 1875).

A travers la dynamique décrite ci-dessus, la luzerne devient de manière indiscutable l'un des principaux produits mercantiles de l'Atacama⁷⁰⁴, comme l'affirme le fonctionnaire bolivien Miguel Solá en évoquant l'actif commerce entre la

⁷⁰³ Labastie, F. *Estudio sobre el mineral*, op. cit. p. 430.

⁷⁰⁴ Ainsi que dans le désert voisin de Tarapacá. Selon William Bollaert, en 1860 la province du même nom comptait une population de près de 18.000 personnes, la plupart d'entre elles occupées aux travaux de l'industrie du salpêtre. Après celle-ci, c'est l'industrie agricole qui constitue l'activité économique principale, qui en substance se limite à la culture de luzerne pour approvisionner en fourrage les animaux justement chargés de transporter le salpêtre vers les ports de Tarapacá. Cette culture unique, en particulier, produisait à cette période 100.000 dollars par an, suivie seulement par les vins de Pica qui ne dépassaient pas les 4.000 dollars. Sur ce sujet, voir Bollaert, W. *Antiquarian, ethnological and other researches*, op. cit. p. 154.

province et les terres du nord argentin, depuis lesquelles étaient importés en plus du bétail bovin et lainier d'autres biens comme la viande séchée, le suif, les cigarettes, l'herbe *mate*, le jambon et les liqueurs: *"en échange desquels elle vend à très bon prix ses luzernes aux convoyeurs et aux instructeurs des élevages argentins, qui arrivent en transit vers le Pérou, le littoral de la République et pour l'exploitation de la colonie minière de Caracoles"*⁷⁰⁵. Quelques années plus tard, à en juger par l'information recueillie en 1883 par Samuel Valdés, cette plante constitue le produit principal du secteur agricole de l'Atacama, avec pas moins des trois quarts de la superficie cultivable totale consacrés à la production de ce fourrage, dont la valeur se situait aux alentours d'1 dollar par quintal espagnol. Concernant son rendement à Calama, le fonctionnaire indique que celui-ci était évalué à soixante quintaux annuels par hectare, avec des plantes atteignant en général soixante à soixante-dix mètres de hauteur. A Chiuchiu, du fait de la meilleure qualité de ses eaux, ce rendement pouvait atteindre le double de celui de Calama (120 quintaux métriques annuels par hectare), avec des plantes aux tiges plus épaisses et qui atteignaient aisément un mètre de hauteur⁷⁰⁶.

Dans les mots de l'agent, ce type de fourrage est aussi "simple que lucratif": en effet de par sa demande importante, le faible travail qu'elle exige et la longue durée de ses semences, la luzerne s'érige rapidement en fourrage industriel privilégié sur l'ensemble du territoire; *"l'irrigation est le seul travail qu'exige sa culture; et la semence n'a besoin d'être renouvelée qu'une fois tous les trente ans"*⁷⁰⁷.

Du fait de son importance mercantile, cette plante représente un symbole de différenciation interne entre les populations du désert, puisque selon Boman les indigènes les plus pauvres de l'oasis de Calama devaient se contenter de faire pâtrer leurs animaux domestiques sur les plaines des rives du fleuve Loa, pendant que la

⁷⁰⁵ Solá, M. *Datos descriptivos del desierto de Atacama*, 1875. Dans Sanfuentes, O. "Un nuevo documento en la descripción decimonónica del distrito de Atacama. Miguel Solá a la luz de viajeros y científicos chilenos y bolivianos", 2015, *Anales de literatura chilena*, n°24, p. 157.

⁷⁰⁶ Valdes, S. *Informe sobre el estudio minero i agrícola de la región comprendida entre el paralelo 23 i la laguna de Ascotan*, Santiago, Imprenta Nacional, 1886, 196p.

⁷⁰⁷ *Ibidem*, p. 181.

culture de la *clôture* (en français dans le texte) progressait fortement parmi les parcelles et les pâturages de luzerne des particuliers et des marchands de l'oasis⁷⁰⁸.

C'est aussi dans ce contexte qu'il faut considérer le développement d'un commerce actif de terres et de pâturages de luzerne par les habitants indigènes et non indigènes de la province, s'accompagnant parfois d'une série de conflits découlant des processus d'authentification et de reconnaissance de leurs droits de propriété respectifs dans des régimes d'usufruit nouveaux.

Le 5 novembre 1857 arrive à Calama Seberina Chabez, originaire de San Pedro de Atacama, veuve de l'indigène Manuel Castro, pour déposer une plainte contre le neveu de son mari, Aniceto Castro, pour s'être approprié un champ de luzerne nommé *Alarcay* dans l'*ayllo* de Condeduque. La femme affirme que Castro porte atteinte à la "possession tranquille et pacifique" dont elle a profité de manière ininterrompue après le décès de son époux. Pour justifier la possession du champ, il est exigé à Chabez de présenter des témoins pouvant certifier ses intérêts, cette responsabilité échouant à Feliciano Figueroa, paysan originaire de la province de Chichas mais résidant à San Pedro de Atacama depuis plusieurs années. Le conflit connaît ensuite un développement peu clair étant donné la trame familiale complexe de l'époux de Chabez et sa proximité avec Aniceto Castro; néanmoins le champ de luzerne finit par être subdivisé et partagé en parts égales aux deux parties, comme cela était fréquemment décidé pour ce type de disputes. Cinq ans plus tard, la sœur d'Aniceto Castro réclame le droit sur le terrain en question en avançant qu'elle en aurait hérité, et en conséquence assume le paiement des obligations tributaires de son frère depuis plus de deux ans:

⁷⁰⁸ "Dans le village on aperçoit quelques rares arbres plantés et des haies servant à renforcer les clôtures des cultures, formées par un arbuste, la chilca, qui pousse spontanément dans l'oasis. Sur les rives du Rio Loa, il y a une plaine humide : il s'agit d'un terrain marécageux dont la végétation ne fournit qu'un maigre pâturage à quelques animaux domestiques appartenant aux Indiens trop pauvres pour pouvoir les nourrir de luzerne" (Boman, E. *Antiquités de la Région Andine*, op. cit., p. 721).

"J'ai pu avec soulagement et de bon droit obtenir la quittance correspondante pour ne plus payer la contribution de feu mon frère Aniceto Castro, qui est mort il y a deux ans et dont j'ai payé la contribution jusqu'à ce jour car il m'a laissé en héritage un petit terrain appelé Alarcai, de soixante verges de long et quarante de large, qu'il m'a laissée en héritage et en remerciement de l'assistance que je lui ai prêté pendant sa maladie jusqu'à le sépuler lui faisant ses funérailles. Je supplie Monsieur le Revisitador de considérer cette pension pour me garantir la possession de ce petit terrain étant le seul qu'a laissé mon frère, et dans le cas où il serait nécessaire de fournir une preuve de si le terrain appartenait en réalité à mon frère"⁷⁰⁹.

Il en est de même à Chiuchiu, où la villageoise Segundina Barreda porte plainte contre l'habitante d'Atacama Chinchilla Guaita dans le cadre d'un conflit à propos d'une série de biens composée de champs de luzerne, de maisons et d'habitations, de meubles, de mules, d'ânes et de bétail lainier. Barreda accuse Chinchilla de retenir par la force certains de ces biens, malgré qu'elle soit déclarée héritière légitime de sa mère. Se trouvant à San Pedro de Atacama, Chinchilla reçoit alors la notification, et proteste par le biais d'un représentant, ne sachant pas signer ni écrire, contre "l'obscurité" de la plainte du fait de l'éloignement du lien de parenté de la mère de Barreda d'avec la propriétaire originaire des biens en question, une femme appelée Manuela Mamani, morte plusieurs années auparavant. Une nouvelle fois la résolution du conflit a lieu à Cobija, où il est ordonné de partager en parts égales les biens en dispute entre Segundina Chaves et Juana Chinchilla⁷¹⁰.

Dans ce même contexte, en 1870 Higinio Berard, natif et habitant de la ville de La Paz, se rend à Cobija afin de solliciter une série de terrains "vierges" à Chiuchiu, prétextant que *"de vierges et improductifs ils peuvent devenir utiles et profitables pour l'augmentation de la population ainsi que pour le développement de l'industrie naissante de la province"*⁷¹¹.

⁷⁰⁹ Archivo Nacional de Chile. Judicial de Antofagasta, Legajo n°118, año 1857, f4.

⁷¹⁰ Archivo Nacional de Chile. Judicial de Antofagasta, Legajo n°118, 1872, f3.

⁷¹¹ Archivo Nacional de Chile. Judicial de Antofagasta, Legajo n°64, 1870, f2.

Une fois la pétition réalisée, on ordonne depuis le port de Cobija d'informer simultanément le sous-préfet d'Atacama et son responsable fiscal, tâche effectuée par les fonctionnaires José de Prada et Eugenio Patiño. Le premier communique au sous-préfet le 30 novembre 1870 que *"les terrains sollicités par le document sont réellement vierges, par conséquent il n'y a pas d'inconvénient à les lui attribuer, sauf s'il en paraît autrement à Monsieur"*⁷¹².

Une fois produit le document officiel, on informe immédiatement depuis Lamar du caractère faisable de la sollicitude de Berard; en précisant que la faisabilité de cette demande s'inscrit dans une politique publique de l'État bolivien consistant dans la répartition de terres à l'intérieur de la province dans l'objectif de développer l'industrie agricole et de redistribuer des terres indigènes, souvent considérées comme "incultes" et "vierges".

"Lamar, le 30 novembre 1870.

*Cette sollicitude étant vérifiée par les résolutions du 4 octobre de cette année, qui ont approuvé les attributions faites par Monsieur le ministre Docteur Mariano Donaso Muñoz, qu'il a réalisées avec des terrains de la province d'Atacama pour de nombreuses personnes, et reconnaissant ce principe et l'utilité pour le pays de rendre cultivables des terres vierges, le terrain sollicité est attribué au Citoyen Hijinio Berard en vertu de la Suprême détermination de ce genre qui a été mise en demande le 4 octobre de cette année"*⁷¹³.

En s'appuyant sur l'exemple de cas précédents, il n'est pas absurde de penser que les décisions d'attribuer des terrains "vierges" et de distribuer en parts égales les biens en dispute aux parties concernées sont liées à une stratégie de subdivision et de fragmentation de la propriété indigène, visant à fournir un potentiel commercial plus important à la productivité agraire et à l'élevage en Atacama, projet qui aura sa plus grande expression avec l'hyper-fragmentation des terres qui caractérise la possession

⁷¹² *Ibidem*, f4.

⁷¹³ *Ibidem*, f5.

et la distribution de la terre au cours des générations successives d'indigènes et de non indigènes de la province. Et plus encore à travers la consolidation d'une petite élite régionale composée de citoyens chiliens, boliviens et argentins qui s'associent rapidement au commerce minier régional, résultant dans la constitution d'une classe marchande multi-nationale implantée sur un ensemble d'oasis jusqu'alors marginaux et isolés du pouvoir central.

Un autre exemple clair de la transformation des régimes de propriété indigènes est donné par la *recova* (maison d'approvisionnement contrôlée depuis des siècles par les *ayllos* de San Pedro de Atacama) nommée *Lericapur*, expropriée et démolie par le Président bolivien Mariano Melgarejo en 1869 pour la construction du siège du gouvernement dans la capitale provinciale, offrant un nouvel exemple de spoliation indigène au profit de l'appareil central situé à La Paz⁷¹⁴.

En 1875 et dans le cadre d'un conflit pour la propriété d'un champ de luzerne en Atacama, le marchand bolivien Fidel Carrazana fait l'achat d'un grand pâturage à San Pedro de Atacama pour une somme de près de mille pesos:

*"A San Pedro de Atacama, République de Bolivie, à neuf heures de la journée, le premier août mille huit-cent soixante quinze, devant Juan Guarrido, notaire public, résidant dans cette capitale, ont comparu l'indigène Casimiro Cruz, majeur, veuf, paysan, originaire et habitant du village de Chiuchiu et de passage en ce lieu, et Don Fidel Carrazana, majeur, marié, marchand, habitant cette capitale, tous deux aptes pour l'octroi présent, et j'en prends l'instrument public à témoin, lesquels m'ont remis un acte de vente d'un champ de luzerne appelé Huerta Grande, pour neuf cent cinquante pesos"*⁷¹⁵.

⁷¹⁴ Barros, A. 'Identidades y propiedades. Transiciones territoriales en el siglo XIX atacameño', 2008, *Estudios Atacameños. Arqueología y Antropología Surandinas* n°35, p. 119-139.

⁷¹⁵ Archivo Nacional de Chile. Judicial de Antofagasta, Legajo n°15, 1886, f2.

La famille Carrazana en particulier est mentionnée dans plusieurs documents qui rendent compte de son pouvoir et de son influence en Atacama, et notamment dans le village de Chiuchiu⁷¹⁶. Gregorio Carrazana, le père de famille, est connu comme l'habitant le plus important et influent de ce village, s'étant essentiellement enrichi par le commerce de bétail et la concentration de larges étendues de terres consacrées à la culture de luzerne dans d'autres oasis comme Calama et San Pedro de Atacama. En considérant de nouveaux documents associés à la conservation de ces terres, il n'est pas exagéré d'affirmer que Carrazana et sa famille ont construit -du moins en partie- leur richesse à travers des actions clairement malhonnêtes et insidieuses et dont les principales victimes ont été la population indigène locale. Un exemple clair de cela est donné par l'accusation portée en 1875 par Gregorio Carrazana contre plusieurs habitants de Chiuchiu d'avoir usurpé un canal qu'il revendiquait comme propre, mais qui relevait en réalité de la propriété communautaire. Pour cela, il dépose une plainte contre les indigènes Ciriaco Ramirez, Damiana Pérez et Miguel Liquitay, exhibant les témoignages d'autres habitants "notables" évidemment compris dans les réseaux du pouvoir provincial: José Maria Salvatierra (*alcalde* de la paroisse), Lorenzo Abaroa (membre d'une famille réputée liée à l'appareil militaire et commercial) et Don Julian Carrazana (de la même famille).

Les accusés et en particulier Miguel Liquitay (n'ayant pas été cité à comparaître) sont représentés par l'avocat Eliodoro Mier, qui précise dans le rapport:

"Concernant les faits mentionnés dans la plainte je les nie tous, proposant de prouver qu'il n'y a eu ni possession ni exécution. Le canal dont Mr. Gregorio Carrazana s'estime le maître et dont il aurait été dépouillé est destiné au service de toute la communauté, et le plaignant ne peut pas en être le propriétaire exclusif. Si Don Gregorio Carrazana a effectué des travaux sur un canal, ce fait isolé ne lui octroie aucun droit de perturber ou de priver la communauté de l'usage d'un service communal depuis des temps immémoriaux. Le terrain occupé par le canal ne se trouve pas sur une terre de sa

⁷¹⁶ Barros, A. 'Identidades y propiedades', op. cit.

propriété, et il faudrait encore qu'il prouve le fait d'avoir précédemment indemnisé le ou les propriétaires de la valeur du terrain occupé par le canal et des préjudices. Le plaignant irrigue ses plantations avec le canal de la communauté de la même manière que le font tous et avec les mêmes droits. Le droit exclusif prétendu laisserait la communauté dépendant de l'arbitre d'un seul homme contre tout droit. La communauté est l'authentique propriétaire du canal et non Carrazana"⁷¹⁷.

Mier assure quant à lui dans le rapport que Carrazana mérite d'être poursuivi en retour par un nouveau procès avec dépenses, c'est-à-dire en devant assumer les dépenses de la plainte à son encontre. En conséquence, et voyant ses arguments mis à bas par le droit, Carrazana abandonne son action et retire la plainte contre Pérez, Ramirez et Liquitay, sans que cela signifie que le marchand ne cesse de s'emparer de terres et de ressources dans d'autres oasis.

Les vicissitudes de l'après-guerre traversent également les conflits et le commerce de la terre, dans un contexte où l'État chilien étend son influence sur les provinces alors boliviennes et péruviennes d'Atacama et de Tarapacá, laissant aux "indigènes boliviens" la responsabilité d'amorcer un processus de réinscription des terres auprès du *Conservador de Bienes Raíces* d'Antofagasta. Précédemment, dans le contexte de l'occupation militaire de la province, l'armée chilienne elle-même s'est chargée de procéder à l'appropriation des ressources et des biens indigènes essentiellement composés d'animaux et de champs de luzerne. A ce propos, le militaire commandant en armes de Caracoles Joaquín Cortés informe le général en chef de la zone nord:

"Concernant les propriétés laissées par quelques sujets boliviens qui ont abandonné l'endroit pour partir vers l'intérieur ou vers la République Argentine, les uns pour s'engager dans l'armée, les autres comme mercenaires, j'ai déterminé que le sous-délégué prenne note de chacune d'elles, pour les conserver dans le pouvoir de l'autorité,

⁷¹⁷ Archivo Nacional de Chile, Fondo Judicial de Antofagasta, legajo 126 nro. 6. 1875, f. 13-14.

jusqu'à-ce que des héritiers légitimes ou des représentants de leurs propriétaires se présentent. Ces propriétés étant constituées pour la plupart de quelques champs de luzerne, je les ai faites occuper et j'ai utilisé leur culture pour les chevaux de la garnison de Chasseurs et pour celle des volontaires du Désert (...) L'une de ces propriétés a appartenu à feu Toribio Gomez, chef de la troupe de mercenaires battue à Rio Grande, où il est mort. Elle se compose d'un champ de luzerne d'environ trois cuadras"⁷¹⁸. Il en est de même avec l'enlèvement d'animaux; suite à l'escarmouche survenue dans le village voisin d'Atacama: "lorsque la garnison du régiment de Chasseurs à Cheval a battu la troupe de mercenaires à Rio Grande, elle a trouvé dans ses alentours les animaux suivants: deux cent agneaux, cent soixante chèvres, vingt ânes, trois mules, deux vaches et trois lamas"⁷¹⁹.

Ou encore dans le village désertique d'altitude de Socaire, où dans le cadre d'une reconnaissance militaire de la province, l'ingénieur de la Commission chilienne exploratrice d'Atacama, Santiago Muñoz, affirme qu'il est nécessaire de prendre les biens indigènes "par la force":

"Le village de Socaire est habité par trente ou quarante indiens, qui cultivent quelques champs de luzerne et potagers dont ils vendent les produits aux voyageurs de passage. En ce lieu on trouve des ressources pour le voyageur, comme de la viande de chèvre et de lamas, des pommes de terre, des oignons, des poules et de la luzerne, obtenues de leurs propriétaires par le système déjà recommandé de prendre les biens par la force"⁷²⁰.

Après la fin de la guerre et dans le contexte chilien, en octobre 1897 l'habitante native de San Pedro de Atacama Eduvijes Liquitay se présente à Antofagasta, dans le but d'inscrire certaines propriétés de ce village appartenant à son père décédé.

⁷¹⁸ Cortés, J. 'El pueblo de Atacama. Informe que el comandante de armas de Caracoles pasa al señor Jeneral en Jefe acerca de la importancia de ese pueblo (1879)'. *Boletín de la Guerra del Pacífico 1879-1881*, Santiago, Andrés Bello, p. 570.

⁷¹⁹ *Ibidem*

⁷²⁰ Muñoz, S. *Jeografía descriptiva de las provincias de Atacama i Antofagasta*, Santiago, Imprenta Gutenberg, 1894, p. 105.

Liquitay, par le biais d'un représentant, envoie la demande suivante: *"Et comme il est nécessaire d'effectuer son inscription auprès du Conservador de Bienes Raices de ce département, et comme ce même document a été octroyé lorsque San Pedro de Atacama faisait partie de la République de Bolivie et comme l'article 63 du règlement du Conservatorio de Bienes Raices exige qu'un décret judiciaire précédent qualifie la légalité et l'authenticité des instruments octroyés à l'étranger conformément aux articles 16, 17 et 18 du Code Civil, je supplie Mr. de bien vouloir expédier le décret correspondant"*⁷²¹.

Liquitay se voit refuser sa demande de régularisation des terrains étant donné que, selon le fonctionnaire d'Antofagasta, le document en question ne réunissait pas les conditions pour "justifier son authenticité". Cela malgré que le document présenté par la femme montre bel et bien que son père s'était présenté en l'an 1870 devant le greffier spécial de la province, Mariano Ignacio Navarro, afin que lui soient remis les titres de propriété de trois terrains cultivés de luzerne, de maïs, d'arbres fruitiers, de caroubiers et de chañares dans l'*ayllo* de Sequitor.

Autrement dit, le fonctionnaire chilien retire par son refus la validité d'un artefact juridique préexistant, émanant légalement de l'administration en charge à l'époque. En effet le document présenté par Liquitay statuait clairement en faveur de son père, *"en vertu duquel ce document public stipule que l'attention et la foi absolue avec pleine possession des terrains mentionnés s'étend à l'indigène consultant, et qu'il reste en possession et propriété de toutes ses entrées, sorties et autres choses annexes que possèdent ces dits terrains. En son mérite, le bénéfice du terrain mentionné revient à son fils indigène Romualdo Liquitay, pour être à son entière satisfaction. En témoignage de cela: ainsi l'a dit et exprimant ne pas savoir signer il l'a fait faire par l'un des témoins instrumentaux qui furent les citoyens Felipe Garcia et Mariano Eduardo Ardaya"*.

Il apparaît pour le moins curieux que seulement quelques mois plus tôt, en août 1897, Edujives Liquitay ait fait l'objet d'une série de menaces et d'abus de la part du

⁷²¹ Archivo Nacional de Chile, Juzgado de Letras de Antofagasta, Legajo 177 n6, f8.

juge de la sous-délégation devenue chilienne de San Pedro de Atacama, contre lequel elle dépose une plainte pour intimidations et insultes devant le Juge de Lettres d'Antofagasta. La plainte de la femme indigène indique que:

"Me trouvant dans la maison de don Jacinto Ortuzar, Doña Damiana Colque de Moro s'est présentée devant moi pour m'intimer l'ordre du juge de la sous-délégation de San Pedro de Atacama de me présenter immédiatement devant lui. Comme il y avait la menace d'agir contre moi avec la police j'ai obéi à la convocation. Une fois en présence de monsieur le juge Don Felix Hoyos il m'a introduit dans l'une des pièces intérieures où se trouvait Mariano Moro, servant de monsieur le juge. Monsieur Hoyos m'a indiqué que mon frère était un tricheur, un voleur, un brigand et un assassin et que la seule manière de le sauver était que je signe un papier qu'il avait préparé à cet effet. J'ai résisté à cette pétition comme il est naturel de le supposer, et monsieur le juge m'a apostrophé avec les qualificatifs d'indienne menteuse, de canaille, de bandit, m'assurant que si je ne signais pas le papier qu'il m'indiquait et qui n'était pas moins qu'un document en faveur de son assistant Mariano Moro et dont je ne peux pas préciser si c'était pour deux cent ou deux mille pesos, telle était le trouble et la crainte qui me dominaient en ce moment. Il m'a immédiatement renvoyé brusquement et avec des mots décousus; me disant que je ne revienne jamais m'occuper de cette affaire car s'il l'apprenait il me donnerait une punition exemplaire"⁷²².

Le conflit en question compte également comme personnage principal le frère d'Edujives Liquitay, qui aurait contracté une dette avec l'assistant du juge Mariano Moro. Après avoir corroboré par des témoins que le frère de Liquitay s'était rendu dans la ville d'Uyuni, après avoir demeuré un temps à Calama, la femme est forcée par le sous-délégué d'assumer la dette, devant remettre rien de moins qu'un pâturage plein de luzerne de sa propriété appelée *Picachurca*, située dans l'*ayllo* de Sequitor.

⁷²² Archivo Nacional de Chile, Judicial de Antofagasta, legajo 177, n7 f13.

Les abus commis par les sous-délégués et par d'autres représentants de l'autorité de l'État chilien continuent d'être fréquents jusqu'au XX^e siècle, et en particulier les vexations liées aux dépouillements de terres des habitants les plus pauvres. Outre l'exemple précédent qui s'achève par la perte d'un champ de luzerne pour Liquitay, un autre cas significatif est une plainte déposée à l'Intendance d'Antofagasta contre le juge de district de Toconao, qui suivant les ordres d'une maison commerciale de Calama n'hésite pas à dépouiller une famille indigène locale de ses biens, apparemment pour régler une dette en cours:

"J'ai l'honneur de me diriger à Mr. pour mettre à sa connaissance la conduite des plus irrégulières qu'a observée le juge de District de Toconao dans l'exercice de ses fonctions, de cette sous-délégation Porfirio Cruz. Ce sujet, dépourvu de la moindre instruction, à moitié analphabète, n'a pas la moindre idée des fonctions de sa charge et a estimé que le mandat conféré par Mr. est d'une telle magnitude qu'il lui permet toute sorte d'action judiciaire. Ainsi, en accord avec ce concept erroné, cet homme commet chaque jour toute sorte d'abus jusqu'au point d'expulser des pauvres gens de leur misère, sous le seul prétexte de servir les intérêts de personnes qui le chargent d'une ou autre affaire, dont la résolution ne lui correspond pas. Il a dernièrement dépouillé de ses propriétés un vieil homme et sa fille, seulement parce qu'il dit avoir reçu de Calama une lettre d'un monsieur dans laquelle on le charge d'exiger un paiement que les habitants de la propriété en question devaient comme dette (...) Il apparaît que ses services, loin de produire des effets salutaires, sont une menace constante pour la tranquillité des malheureux indiens de Toconao"⁷²³.

Une autre tentative de spoliation a lieu en 1902, lorsque l'indigène de Calama Juana Cabur dépose une plainte contre le marchand Victoriano Herrera pour s'être approprié un terrain destiné au pâturage des animaux. Cabur prétend que le marchand chilien avait cessé de payer une taxe locative correspondant à 120 pesos annuels pour un pâturage "rempli de luzerne" de deux cent quatre-vingt huit mètres

⁷²³ Archivo Nacional de Chile, Intendencia de Antofagasta, vol. 18, f1.

de long et de cent quatre-vingt huit de large dans le secteur de Chunchuri, à l'est de la ville. Le modèle de la location de terrains avait été maintenu sans aucune modification depuis 1888, année correspondant à l'accord initial et depuis laquelle Cabur recevait la taxe locative correspondante. Cependant en 1899 Victoriano Herrera se serait refusé à payer la taxe à la femme indigène sans aucun motif, raison pour laquelle l'indigène et son mari entreprennent une action en justice pour que le juge décrète le paiement des 640 pesos correspondant au à la dette accumulée. Cabur demande en outre la résiliation de l'accord et la récupération définitive du pâturage en sa possession. Le juriste Emilio Jesus se présente pour représenter Victoriano Herrera, et affirme à son tour que l'indigène n'aurait pas présenté à sa demande le titre de propriété en vigueur, argumentant en outre que le citoyen Herrera "a possédé tranquillement cette propriété pendant de nombreuses années et la possède encore aujourd'hui". Ramirez va même jusqu'à assurer que Herrera a inscrit la propriété en question comme lui appartenant et a publié le titre correspondant sans que la plaignante ne l'ait contesté, ce qui prouverait que la plainte était "en tout point fausse". Le juge Rafael Muñoz finit par trancher en faveur de Cabur, Herrera ayant commis "l'erreur" d'avouer qu'il avait lui-même souscrit un contrat locatif depuis 1888 pour la somme annuelle mentionnée, et lui intime de restituer l'argent de la dette et de rendre définitivement à Cabur le champ objet du litige, déconsidérant totalement la défense et la tentative d'appropriation de la part de Herrera.

5.5. Chemins du capitalisme animal: mines et bourgeoisie fourragère dans les oasis d'Atacama

Au moment de l'occupation militaire chilienne, selon Vidal Gormaz les principales maisons commerciales d'Atacama créées parallèlement au développement du commerce de bétail appartenaient à Manuel Alvarez, Juan Rios, Fidel Carrazana, José Cerruti, Agapito Nunez ainsi qu'aux familles Cereceda et Almonte. D'après le militaire, San Pedro de Atacama était alors connu pour être la "clé du désert"; un

village d'importance centrale et particulièrement rempli d'animaux et de marchandises en provenance d'Argentine et de la côte d'Atacama. En plus de signaler la disponibilité d'une grande variété d'objets de commerce à un prix "relativement bas" pour la population bolivienne, argentine, chilienne et indigène habitant la province, Vidal Gormaz relate que parmi les habitants les plus aisés d'Atacama figurent les noms de:

"Manuel Hoyos, bolivien, possesseur d'environ 600 mules desquelles 100 sont sélectionnées, et pour cette raison sont appelées pionnières, car ce sont les seules pouvant transporter des pianos vers l'intérieur, au prix de 600 à 1000 pesos chacun selon la destination. Le prix de chacun de ces animaux admirables ne se situe jamais en dessous des 400 ou 500 pesos. Mr. possède en outre des maisons, des terrains, de l'argent sonnante et la plupart des champs de luzerne qui entourent l'Atacama, sa fortune atteignant 200.000 pesos; D. Manuel Alvarez, argentin, dont la fortune dépasse les 100.000 pesos; Mr. Manuel Coranti, bolivien, agriculteur qui réside à une lieue au nord de l'Atacama sur le fleuve du même nom, possesseur d'environ 150 mules et d'autres propriétés qui lui constituent une fortune de plus de 100.000 pesos; sa maison de campagne est la meilleure de celles construites dans la région; Mr. Juan Rios, bolivien, marchand, résidant dans le même village, possède non moins de 40.000 pesos; Fidel Carrazana, marchand bolivien, dispose d'une fortune similaire à la précédente; Agapito Nunez et Zuleta, tous deux boliviens, dont la fortune ne dépasse pas les 10.000 pesos, un monsieur Almonte, marchand bolivien, possède pas moins de 40.000 pesos; un indien qui réside à deux lieues et demi au sud de l'Atacama dans un lieu nommé Molino, possède en mules, propriétés rurales et argent sonnante plus de 100.000 pesos; Mr. Ignacio Abaroa et Mr. Onofre Aramayo, tous deux boliviens et qui ont été sous-préfets à des périodes distinctes, disposent à eux deux d'environ 25.000 pesos. Les champs de luzerne voisins de la population, qui sont d'une excellente qualité, occupent une superficie de 1.300 cuerdas carrées (...) Le village d'Atacama est un port sec où convergent tous les chemins en provenance de la République Argentine, par lesquels transitent de grands convois d'animaux vers le Pérou, la Bolivie et le littoral, étant le seul endroit où les animaux

peuvent récupérer confortablement. C'est pour cela qu'Atacama est un village de la plus haute importance, c'est la clé du désert"⁷²⁴.

En plus de celles déjà mentionnées, on peut citer parmi les autres maisons commerciales d'influence reconnue celles des marchands Yutronic, Polanco et Santelices. Ces derniers, tous deux acheteurs, selon Bertrand, deviennent rapidement de "riches propriétaires" associés aux circuits de transport de marchandises, statut par lequel ils ont pu arborer les charges de capitaine et de sergent du régiment militaire installé par l'appareil national chilien. Polanco et Santelices sont également connus pour compter parmi les principaux importateurs de bétail argentin distribué à la mine de Caracoles et aux salpêtrières du désert, encourageant dans le même mouvement marchand la récolte et la vente de fourrage sur les propriétés agricoles accaparées. *Yutronic y Cía*, quant à elle, est une société créée plus tard par Nicolas Yutronic, Juan Yutronic, Pedro Yutronic et Antonio Ivanovic, qui selon des bilans réalisés en 1920 possédaient un capital accumulé de 901.903 dollars grâce à leurs pâturages et leurs succursales commerciales implantées à Calama et à San Pedro de Atacama⁷²⁵.

Le même Bertrand réaffirme au sujet du commerce de fourrages que *"l'un des principaux articles de commerce de l'Atacama est le fourrage compressé ou simplement sec (...) En période de pâturages verts, son utilisation vaut 20 centimes par jour par animal et 5 pesos par mois; en hiver le fourrage sec vaut 2 pesos par arroba le quintal, et le pâturage d'animaux ne peut pas coûter plus de 10 ou 15 pesos par mois"*⁷²⁶.

En prenant en compte les éléments exposés plus haut, on peut affirmer qu'une grande partie de l'infrastructure associée au stockage de fourrages, à l'envoi de marchandises, à l'entretien des animaux etc. s'est construite sur l'usurpation de territoires appartenant historiquement à des familles *atacameñas*, car comme l'a bien

⁷²⁴ Vidal Gormaz, F. 'El desierto de Atacama', op. cit. p. 77-78.

⁷²⁵ Valenzuela, J. *Álbum zona norte de Chile. Informaciones salitreras (Adquiridas de fuente oficial al visitar todas las oficinas de la Pampa)*, Santiago, Universitaria, 1920.

⁷²⁶ Bertrand, A. *Memoria sobre las cordilleras*, op. cit., p. 273.

documenté Vilches (et al., 2014), les principales familles de marchands installées à San Pedro de Atacama pendant la période appelée "*tiempo de los toros*" (le temps des taureaux) ont agrandi leurs possessions de terres par le biais d'un système consistant dans le prêt d'outils, d'aliments, de vêtements de travail, de montures de cuir, etc., pour ensuite exiger le paiement de la dette en terres aux *atacameños* ne pouvant pas payer. La mémoire orale contemporaine rend compte de ce processus, car certaines lignées entrepreneuriales, notamment celles descendant des croates, sont toujours appelées les "voleurs de l'Atacama" pour cette raison⁷²⁷.

Au cours du XX^e siècle, le trafic d'animaux en provenance du nord-ouest argentin se concentre fortement vers les usines de salpêtre d'Antofagasta et de Tarapacá, qui en 1910 totalisaient au moins 160 établissements actifs dispersés entre Tarapacá, Tocopilla, Antofagasta, Aguas Blancas et Taltal, selon ce qui ressort de la *Carta de la Rejión Salitrera* élaborée par la Délégation Fiscale de Salitreras la même année⁷²⁸. Depuis ses débuts à travers le système technique de *paradas*, l'industrie du salpêtre, largement développée dans la frange basse du désert, a constitué un pôle d'attraction indéniable pour le bétail ramené des terres trans-andines⁷²⁹, ainsi que pour les animaux exportés de la zone centre-sud du Chili, bien que dans une moindre mesure. Etant donné les intérêts internationaux placés dans cette industrie, ses niveaux de production et de rentabilité extrêmement élevés, ainsi que par le fait d'avoir couvert pratiquement toute la demande mondiale de nitrate pendant sa période d'apogée (1880-1930), l'industrie du salpêtre a placé le désert d'Atacama sur la cartographie capitaliste mondiale entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, et en conséquence a étendu son vaste espace d'influence aux oasis et vallées indigènes du désert⁷³⁰.

⁷²⁷ Vilches et al. 'Arquitectura de remeseros en San Pedro de Atacama', op. cit.

⁷²⁸ Voir *Carta de la Rejión Salitrera comprendida entre los paralelos 19° y 27° 30' Lat. Sur*. Delegación Fiscal de Salitreras de Antofagasta, Imprenta y Litografía Universo, 1910. Biblioteca Nacional Digital de Chile, sección Mapoteca.

⁷²⁹ González, S. El arrieraje en Tarapacá durante el ciclo salitrero, 1989, *Revista Camanchaca* n°8, p. 13-33.

⁷³⁰ Bermúdez, O. *Historia del salitre. Desde sus orígenes hasta la Guerra del Pacífico*, Santiago, Ediciones de la Universidad de Chile, 1963; Bermúdez, O. *Breve historia del Salitre: Síntesis histórica desde sus*

Comme l'a documenté le géographe Pierre Denis, les industriels du salpêtre établissaient au préalable des contrats annuels avec des intermédiaires et marchands fournisseurs de bétail bovin et muletier de villes comme Salta, Rosario et Catamarca, fixant à l'avance le nombre et le prix de chaque animal envoyé des plantations argentines à Calama. Les routes de convergence et de confluence, selon le même auteur, provenaient des vallées de Lerma et de Calchaquíes en direction des vallées de Toro, Cachi ou Luracatao. Là, les convois se réunissaient à Santa Rosa de Pastos Grandes ou à San Antonio de los Cobres, d'où ils se préparaient à traverser la cordillère en direction de San Pedro de Atacama, ville également décrite par Denis comme "le port sec de ce désert désolé", faisant référence en particulier à la cordillère ou massif d'Atacama.

Les contrats comprenaient d'autre part les coûts de transports associés aux salaires des convoyeurs, (entre quatre-vingt et cent piastres par voyage), le ferrage des animaux, la location de fourrage à San Pedro et le remplacement des animaux égarés ou morts pendant la traversée. A la seconde moitié du XX^e siècle, les têtes de bétail bovin ramenées d'Argentine à destination des mines d'Atacama dépassaient largement par année les quarante ou cinquante mille bêtes. Il faut préciser que ce chiffre n'englobe pas les convois de mules destinés au chargement de salpêtre, car seuls les animaux de corpulence plus importante et qui dépassaient les cinq pieds de haut étaient chargés de ces tâches, alors que le commerce d'ânes et d'équidés mineurs était principalement destiné à la Bolivie⁷³¹.

Bétail	Destination	1910	1911	1912	1913	1914
Bovin	Bolivie	3,600	6,600	6,200	6,300	4,800
	Chili	61,200	87,500	68,400	58,800	28,300

orígenes hasta mediados del siglo XX, Santiago, Ediciones Pampa Desnuda, 1987; González, S. *La sociedad del salitre. Protagonistas, migraciones, cultura urbana y espacios públicos*, Santiago, RIL, 2013.

⁷³¹ Denis, P. *The Argentine Republic. Its development and progress*, London, T. Fisher Unwin LTD., 1922, p. 55.

Mules	Bolivie	2,700	4,600	7,900	8,300	2,500
	Chili	2,300	3,200	5,000	2,600	3,500
Ânes	Bolivie	9,000	10,500	15,000	15,600	14,400

Tableau 10. Bétail ramené d'Argentine vers le Chili et la Bolivie, 1910-1914.
(Denis, 1922).

Les documents du géographe canadien Isaiah Bowman, auteur de la célèbre description de San Pedro de Atacama comme une "*City of arrieros*" particulière pendant l'apogée du salpêtre (1913), sont encore plus riches en termes qualitatifs. Bowman, en parcourant à dos de mule une grande partie de la route des convoyeurs à travers la cordillère d'Atacama accompagné de convoyeurs indigènes et du guide Tabian Cruz, récolte des informations de première main et se concentre particulièrement sur la traversée réalisée par les animaux en provenance du *chaco* argentin et en direction des mines d'Atacama. Il s'intéresse notamment aux variations climatiques drastiques et à l'alimentation à laquelle étaient soumis hommes et animaux, inscrits dans un circuit de mobilité *par le sang* traversant le capricorne andin. Le géographe réalise une sorte de biographie du bétail du *chaco*, qui finit par être sacrifié dans les abattoirs du désert, témoignant de comment ces animaux "forts et solides" des basses terres, nourris depuis la naissance par les épais pâturages et la vaste végétation du Gran Chaco, finissent leurs jours en traversant des déserts, des cordillères et des passages escarpés à plus de 4.500 mètres d'altitude et sans eau ni herbe.

La traversée du bétail bovin commençait par la formation du convoi dans les plantations du *chaco* par les indigènes locaux, métis ou *cuarterones*, qui recevaient un salaire mensuel de 40 pesos pour ce travail. La première étape pour le bétail était la ville d'Embarcación, dans la province de Salta, où le prix de chaque animal variait entre 76 et 80 pesos. Les envoyer vers la ville de Salta coûtait environ 4 pesos de plus. Une fois à Salta, l'augmentation du prix par tête de bétail était assez conséquente, car les marchands et fermiers payaient là-bas 115 pesos en moyenne par animal. Après

s'être engraisés dans la ceinture de luzerne ou *lucerne belt* de Salta⁷³², le bétail était regroupé en troupeaux de 50 à 100 têtes et était amené jusqu'aux basses montagnes de la pré-cordillère, laissés au soin des éleveurs des terres situées entre Salta et le massif d'Atacama. Là, les animaux initiaient un processus d'acclimatation, s'habituant à l'altitude et au froid qui caractérisent les montagnes d'Atacama, différents du climat sous-tropical de leurs terres d'origine⁷³³.

Une fois acclimatés commence une nouvelle étape consistant dans l'ascension du versant oriental des Andes en direction du massif d'Atacama, convoyés par des indigènes de la province de Salta et des vallées intérieures alentours. Avançant sur des sentiers aussi pentus que rocaillieux, les convois de bétail se trouvent au bout de trois jours sur la montagne d'Atacama, zone où ils trouvent quelques alpages et des abreuvoirs naturels séparés de dizaines de kilomètres. Les animaux passent trois ou quatre jours sans aucun aliment, avançant en moyenne 24 kilomètres par jour de voyage. Le bétail, dans ces conditions, traverse une cordillère dont les sentiers sont aussi délimités par les cadavres de bovins ayant péri au cours de précédents voyages, et avance avec léthargie, *"mugissant de temps à autre, s'égarant à chaque fois que cela était possible, mais inexorablement poussés vers l'avant pas les gauchos montés. Si par hasard l'un tombe malade, il est abandonné quand il ne peut plus être forcé à avancer. Une fois abandonné, il meurt. Chaque mille du sentier est marqué par des squelettes dévorés par les condors"*⁷³⁴.

⁷³² Denis, P. *The Argentine Republic*, op. cit.

⁷³³ Bowman, I. *Los senderos del desierto de Atacama (versión castellana de Emilia Romero)*, Santiago, Imprenta Universitaria, 1942.

⁷³⁴ Bowman, I. *Los senderos del desierto*, op. cit., p. 272.



Image 29. Bétail du Chaco traversant la montagne ou cordillère d'Atacama, à environ 4.300 mètre d'altitude.
(Bowman, 1913. American Geographical Society Library-University of Wisconsin Milwaukee Digital Collections).

C'est dans la haute cordillère que les hommes et animaux se voient bien souvent laissés à leur propre sort, car pas même le plus expérimenté des convoyeurs, ni le plus fort des animaux n'est capable de surmonter entièrement le froid et les neigées du *vent blanc* déjà mentionné. A la différence des vents du Chaco (en général orientés sud-est) et des lieux de pâturage du bétail dans leurs lieux d'origine (plus que des plaines, des portions éparses de prés entre bois et jungle), la montagne d'Atacama se caractérise par le fait d'être une immense plaine d'altitude abritant communément des vents d'orientation nord-ouest, qui en général montent en intensité au fur et à mesure que le jour avance.

Cette montée en puissance finit par se transformer en "gros vent peu avant midi, et au milieu de l'après-midi il souffle avec une grande violence, soulevant de grandes quantités de sable et de poussière et affaiblissant les hommes et les bêtes par sa grande force et sa basse température, proche du gel. Lorsqu'il vient chargé de neige ou de poussière il est nommé vent blanc, il recouvre les troupeaux de bétail et les cavaliers

et rend le trajet excessivement difficile. Quand il souffle avec une trop grande violence, le bétail tend à partir à la débandade et à courir à la recherche d'un abri, un par un ou en groupe, derrière les grands rochers ou collines ou dans les vallées tributaires, en dehors du sentier principal"⁷³⁵.

Dans ces conditions, contrôler un convoi de 50 ou 100 animaux apparaît comme une tâche évidemment difficile. Comme le montre le récit de Bowman, les animaux les plus affaiblis sont désorientés, partent vers les vallées alentours ou tombent directement morts, poussant leurs derniers brâmes, à la merci des charognards andins.

Le seul fait de parvenir au versant occidental des Andes, et de débiter la longue descente vers la pré-cordillère de l'Atacama, est le signe que la traversée approche d'une longue étape de récupération et d'engraissement dans les champs de luzerne des oasis de San Pedro.

⁷³⁵ *Ibidem*, p. 277.



Image 30. Bétail du Chaco suivant la route au bord du désert de sel Salar de Atacama, près de Tambillo, proche des pâturages de luzerne de San Pedro de Atacama.

Archive photographique Expedition to Central Andes.

(Bowman, 1913. American Geographical Society Library-University of Wisconsin Milwaukee Digital Collections).

Le temps de récupération et de pacage dans les herbages de San Pedro de Atacama était relatif et dépendait des délais prévus dans les contrats initiaux, de l'urgence du besoin de viande dans les usines de salpêtre et de l'état des animaux. Pendant les jours de récupération et d'engraissement, aussi appelés "*tabladas*", le bétail était nourri abondamment et soigné par des vétérinaires spécialistes dans le cas où ils présentent des blessures ou lésions de leurs pattes. Si nécessaire, ce qui arrivait fréquemment, ils étaient également de nouveau ferrés.

Une fois les animaux repus, ils prennent la route en direction des usines de salpêtre en passant par les champs de luzerne de Calama, Quillagua et d'autres en suivant la route vers le nord. Cinq jours plus tard, les convoyeurs étaient de retour à San Pedro de Atacama, recevant 45 pesos de salaire pour le travail effectué. Ils y

restaient trois jours ou plus, selon les conditions de la cordillère, exécutant parfois quelques travaux liés aux pâturages d'ovins ou à la réparation de canaux d'irrigation, où ils étaient payés un ou deux pesos de plus pour ces travaux journaliers. Puis, après avoir chargé le dos de leurs mules avec un paquet de luzerne de chaque côté, ils prenaient le chemin du retour vers leurs villages d'origine, non sans avoir auparavant profité d'une dernière journée de pacage dans les champs de luzerne de la vallée de Soncor, à quelques kilomètres au sud de Toconao⁷³⁶. Là, ils empruntaient la descente dites "des taureaux", pénétraient de nouveau sur les hautes terres de la cordillère des Andes, mais cette fois seuls, probablement témoins sur le chemin du retour du corps des bêtes n'ayant pas réussi à goûter la luzerne vigoureuse des pâturages d'Atacama, ainsi, sûrement, que celui d'un convoyeur momifié ayant tenté sans succès de traverser les sentiers de la montagne.

Selon Arturo Alvarez, informateur de Bowman et marchand de bétail et de fourrage reconnu de San Pedro de Atacama, les routes des convoyeurs et des taureaux entre le nord-ouest argentin et l'Atacama se comptent au moins au nombre de cinq:

1) De Salta par la Vallée El Toro, en poursuivant par Gólgota et Cebada, Tastil, Cuevas, Chorrillos, Cauchari, Catua, Guaitiquina, Puntas Negras, Aguas Calientes, Lejías, Pajonal, Soncor, Aguas Blancas, Tambillo et San Pedro de Atacama.

2) De Catua à Losló, en passant par Chamaca, Hécar, Toconao ou Aguas Blancas et San Pedro de Atacama.

3) Par Incahuasi (de Rincón) à Socaire (où l'on trouve des pâturages naturels et "un peu de luzerne à la vente"), Quetena et Carvajal et San Pedro de Atacama.

4) De Jujuy à San Pedro, par un trajet quasiment identique à celui de la route numéro 1.

⁷³⁶ Bowman, I. *Los senderos del desierto*, op. cit., p. 273.

5) De Jujuy par la Quiaca à Uyuni (puis à Antofagasta en train). Route qui n'est empruntée que lorsque la cordillère est rendue impraticable par la neige.

Circonscrire les "sentiers du désert d'Atacama" à cinq routes serait un exercice rationnel, mais, pour le moins, illusoire. Bowman lui-même le reconnaît et admet qu'en plus des routes commerciales pour le bétail mentionnées ci-dessus, les populations indigènes d'Atacama connaissaient une infinité d'autres sentiers et de chemins alternatifs, reliés aux points de jonction principaux ainsi qu'aux endroits plus isolés à l'intérieur de la pré-cordillère et de la montagne d'Atacama. En effet, il faut signaler qu'outre l'importance du village de San Pedro de Atacama pour l'articulation des dynamiques commerciales de mobilité et d'échange mines-bétail, la permanence des circuits indigènes traditionnels d'échange inter-communautaire à travers la cordillère des Andes représente une dimension parallèle au capitalisme fourrager animal local.



Image 31. Arturo Álvarez, marchand de bétail de San Pedro de Atacama.

Posant avec de la luzerne à l'intérieur du "corralon" entouré de murs de style *atacameño* dans la zone de Quito. Archive photographique Expedition to Central Andes. (Bowman, 1913. American Geographical Society Library-University of Wisconsin Milwaukee Digital Collections).

L'expédition de Bowman visite San Pedro de Atacama en 1913, période pendant laquelle avait lieu l'évaluation de la construction d'une voie ferrée à travers la cordillère par le passage de Huaytiquina. L'initiative rencontrait cependant une série de résistances dans le village, pour des raisons évidentes:

"Comme la vie de San Pedro dépend du trafic de bétail, le projet de voie ferrée à travers la cordillère par le passage de Guaitiquina rencontre ici plusieurs résistances, car si elle arrive jusqu'à la côte par le sud du désert de sel, elle va dévier vers une autre route le trafic de bétail, qui est aujourd'hui l'activité principale du village et sur laquelle repose l'industrie de la luzerne"⁷³⁷.

Néanmoins la concurrence entre voie ferrée, sentiers d'animaux et même postérieurement les automobiles n'est pas totale. Le *Ferrocarril* entre Antofagasta et Oruro est achevé en 1892, suscitant de sérieuses inquiétudes auprès des principaux fermiers et éleveurs de Calama. Cependant, leurs espoirs peuvent compter sur le développement vertigineux du salpêtre qui stimule une production fourragère sans précédent destinée à approvisionner en énergie les milliers de mules utilisées dans les usines pour transporter le nitrate. Dans ce contexte, Calama devient rapidement *"le principal centre producteur de fourrage dans l'extrême septentrional du Chili"*⁷³⁸.

D'autre part, entre octobre 1921 et juin 1922 a lieu à San Pedro de Atacama la mise en œuvre d'un projet d'ingénierie conçu pour raccourcir, dans la mesure du possible, la route reliant Salta et Calama par Huaytiquina, et en particulier le tronçon unissant San Pedro de Atacama avec l'oasis de Calama. Les difficultés principales de ce segment désertique (d'environ 100 à 120 kilomètres) étaient liées aux fortes pentes du côté de San Pedro, ainsi qu'à une série de passages sablonneux et difficiles qui du fait de la haute salinité du terrain étaient extrêmement dangereux pour les convoyeurs et leurs animaux à cause des bords et cavités tranchants. Afin de raccourcir le trajet de 26 kilomètres, ainsi que pour rendre les points d'eau plus

⁷³⁷ Bowman, I. *Los senderos del desierto*, op. cit., p. 284.

⁷³⁸ *Ibidem*, p. 345.

accessibles aux industriels miniers et aux convoyeurs, l'ingénieur Juan Carabantes propose de forer un tunnel de 260 kilomètres de long et 3.50 mètres de large dans la zone de Catarpe, où se trouvaient de plus de nombreux pâturages de luzerne et des "corralones" pour garder le bétail en transit.

Bien que le tunnel de Catarpe symbolise l'arrivée des véhicules motorisés dans le désert et la montagne d'Atacama⁷³⁹, il constitue aussi en réalité un évènement représentatif d'une certaine intégration et continuité entre le mécanique et l'animal, caractéristique de l'histoire viale de l'Atacama, dans le sens où ces travaux s'inscrivent dans le contexte temporel de l'apogée de l'industrie du salpêtre et de la demande en bétail bovin, ovin et muletier qui l'accompagne dans les mines du désert. Sur ce point, il faut signaler que l'œuvre a été conçue dans ses dimensions pour que les marchands et leurs convoyeurs bénéficient d'un chemin moins hostile dans leurs trajets en direction des salpêtrières du désert, empruntant ensuite la route générale passant par les hauteurs de Huaytiquina.

C'est ce que montrent clairement les affirmations de l'ingénieur en charge du projet:

"Pendant que le tunnel était perforé les habitants curieux s'inquiétaient que leurs animaux ne puissent pas traverser un chemin construit de cette façon, par manque de lumière dans le tunnel; mais son orientation d'est en ouest lui a donné cette bonne condition, et il est maintenant emprunté par les grands convois de bœufs qui viennent d'Argentine (...) Il serait utile de le doter de canalisations pour le confort des voyageurs, et principalement des animaux qui effectuent ce trajet en plus de deux jours sans boire d'eau"⁷⁴⁰.

⁷³⁹ Siarez, E. *Crónicas y relatos históricos de San Pedro de Atacama, 1830-1940*, Antofagasta, Sergraf, 1998; Richard, N., D. Galaz, J. Carmona et C. Hernández. 'El camino, el camión y el arriero. La reorganización mecánica de la puna de Atacama (1930-1980)', 2018, *Historia 396* Vol. 8, núm.1, p. 163-192.

⁷⁴⁰ Carabantes, J. 'Un túnel en el camino de Calama a San Pedro de Atacama', 1930, *Revista de Caminos* Vol. 4., p. 62.

Le tunnel était également emprunté par les personnes qui pendant les années 1940 et 1950 se consacraient au convoyage de bétail ovin entre San Pedro de Atacama et Calama, comme l'affirme un convoyeur de l'époque:

"On allait à cette époque par le tunnel de San Pedro, en le suivant on arrivait en haut. Là on arrivait à la vallée des Tambours, qui était alors le seul chemin pour les véhicules de San Pedro. Le tunnel partait de là et traversait quelques vallées qui sont par ici, c'est la vallée des Tambours, et de là on arrivait en haut et on arrivait au chemin, au croisement vers le Rio Grande. Et on arrivait jusque-là, jusqu'à la vallée des Tambours juste avec les moutons, et de là on prenait une autre vallée, et on arrivait plus bas... On ne passait plus par Barros Arana, mais plus bas. C'était ce qu'on appelait le chemin des bêtes"⁷⁴¹.

Parmi les principales entreprises fournisseuses de bétail bovin, lainier et muletier pour les mines et les villes du désert, celle de *Patrón Costas Hnos. & Durand*, dont le siège se trouvait à Salta, mérite d'être mentionnée. Cette firme comptait sur la présence permanente d'en moyenne 4.000 à 5.000 animaux, dont 600 à 800 étaient exportés chaque année à Calama en passant par San Pedro de Atacama. *Patrón Costas Hnos. & Durand* approvisionait en animaux les usines de salpêtre Anglo Chilean, Santa Fé, Iberia ainsi que d'autres firmes chargées de revendre du bétail à l'intérieur de la province. La société *Muñoz & Valloton*, créée à Antofagasta en 1910, fournissait quant à elle du bétail aux usines de salpêtre Hijinio, Astoreca, Ercilla, Lina, Dominador, Lord Cohrane, Eugenia, Bonasort et Castilla, avec une consommation moyenne mensuelle équivalant à 400 bovins de plus de trois ans. La société était approvisionnée en bétail trans-andin grâce à son agent Guillermo Pellegrin, résidant à Salta. Une autre firme importante était celle de *Mac Donald & Gómez*, créée également à Antofagasta en 1908. Elle importait également du bétail argentin par voie terrestre depuis le sud du Chili, déjà *carneado*. Zoilo Olivares était quant à lui propriétaire d'une autre entreprise consacrée à l'importation d'en moyenne 120 bovins et 150 moutons par mois. Il était

⁷⁴¹ Federico Morales, 83 ans. Interrogé en Calama, juillet 2019.

connu dans la province pour être le seul fabricant certifié des marques de graisse "San Miguel", "Selecta" et "Caupolican", dont la production en conserves de 40, 25, 10 et 5 livres pour la vente et l'importation à Antofagasta se situait aux alentours des 300 conserves mensuelles, allant jusqu'aux 3000 boîtes pour la ville de Santiago. La firme *Mariano Farandalo* était aussi connue pour fournir du bétail bovin et lainier à la province d'Antofagasta, et en particulier au port du même nom et à Mejillones. Sa consommation moyenne mensuelle était d'environ 200 bovins⁷⁴².

Le podium du capitalisme de transport de bétail revient cependant à la firme *Pascual Baburizza y Cía*, dirigée par l'entrepreneur croate du même nom. *Baburizza y Cía* était connue pour être l'une des plus anciennes maisons agissant dans le secteur de l'approvisionnement de bétail bovin, muletier et équin aux usines de salpêtre du désert. C'était l'entreprise chargée de fournir en bétail l'ensemble des usines de salpêtre appartenant à *The Lautaro Nitrate Company* (24 établissements), ainsi qu'à d'autres enclaves appartenant à la *Compañía Chilena de Salitres*. L'approvisionnement mensuel de *Barburizza* approchait les 600 bovins convoyés depuis le nord de l'Argentine, qui étaient ensuite sacrifiés dans les différents abattoirs que l'entrepreneur avait construit le long de la frange salpêtrière. D'autre part, *Barburizza* se consacrait à l'exportation de plus de 1.000 cuirs de bovin mensuels pour les marchés de Liverpool, Le Havre et Hambourg, grâce à ses correspondants implantés à Londres. Pour l'entretien des animaux amenés d'Argentine, l'homme d'affaires croate comptait à San Pedro de Atacama sur "28 hectares de terres remplies de luzerne, divisés en herbages"⁷⁴³. Il achetait d'autre part "du bétail bovin et lainier en grande partie pour la consommation de la province d'Antofagasta et vend des bêtes aux principaux ports de la côte, en négociant les prix les plus favorables du marché de bétail"⁷⁴⁴.

⁷⁴² Valenzuela, J. *Álbum zona norte de Chile*, op. cit.

⁷⁴³ *Ibidem*, p. 123.

⁷⁴⁴ *Ibidem*

Pour ces raisons, ainsi que selon Valenzuela pour le "sérieux et le prestige de ses agissements commerciaux", *Barburizza* devient l'entreprise considérée comme "la plus importante de la province et du pays".

Outre celle de *Barburizza*, la société créée par *Abaroa Hermanos* acquiert également une grande importance notamment pour l'approvisionnement en bétail des usines contrôlées par la *Compañía Salitrera Tocopilla*, ainsi que pour la mine de cuivre de Chuquicamata. Elle est créée en 1910 avec le label "importation et vente de bétail" devant un notaire d'Antofagasta, avec un capital initial de deux cent mille pesos, dont cent soixante-dix mille sont apportés par Andrónico Abaroa, et les trente mille restants par son frère Eduardo⁷⁴⁵. L'ensemble du bétail commercialisé par cette société provient des provinces du nord argentin, et elle constitue également comme on le verra l'une des principales entreprises consacrées à la production massive de luzerne dans l'oasis de Calama. L'entreprise des frères Abaroa s'occupe en outre de la fabrication d'explosifs à partir du salpêtre, qui a eu beaucoup de succès au début du XX^e siècle (bénéficiant de la demande issue de la Première guerre mondiale) et plus tard par la demande provenant de la mine de Chuquicamata, dont les frères Abaroa sont un important fournisseur de dynamite, de viandes et de fourrage⁷⁴⁶.

En somme, la production agricole de San Pedro de Atacama et de ses *ayllos* en 1914 est estimée à environ mille hectares de cultures permanentes, supportant une production fourragère d'au moins 200.000 quintaux annuels de luzerne, 2.000 de blé et 1.000 de maïs, ainsi que quelques fruits tels que les coings et les poires⁷⁴⁷.

Pour comprendre le contexte général du capitalisme du transport de bétail des fournisseurs et agriculteurs de San Pedro de Atacama, il faut prendre en compte l'échelon supérieur de propriétaires et fermiers de différents domaines construits

⁷⁴⁵ "Acta de constitución de la sociedad *Abaroa Hermanos* firmada ante notario Carlos Lautaro", Antofagasta, once de marzo de 1910. Dans Mac Lean, R. (ed.). *Cartas de Abaroa*, La Paz, Gráfica, Annexe 1.

⁷⁴⁶ *Ibidem*

⁷⁴⁷ Echeverría y Reyes, A. La agricultura en Antofagasta, 1914, *Revista chilena de Historia y Geografía*. Núm. 14., Tomo X, p. 96-101.

dans l'oasis de Calama, qui selon la même dynamique sont essentiellement des établissements fourragers consacrés à l'approvisionnement en luzerne pour l'engraissement et l'apport en énergie pour le bétail importé dans la province⁷⁴⁸.

Parmi les plus importants de ces domaines, on peut mentionner "Abaroa la Oriental", propriété de l'homme d'affaire déjà cité Andrónico Abaroa, fils du célèbre marchand et militaire bolivien Eduardo Abaroa Hidalgo. Le domaine La Oriental concentrait une superficie de 100 hectares entièrement irrigués par un canal exclusif issu d'une importante captation du fleuve Loa. Sa production principale était le "fourrage sec" ou luzerne emballée dans des silos de 70 kg, avec une production mensuelle moyenne de 5.000 à 6.000 ballots. Abaroa était également propriétaire d'une centrale électrique dernière génération construite par la célèbre firme mécanique *Morrison y Cía* de Valparaiso. Grâce à elle, il construit un véritable "établissement fourrager" composé de presses, de hachoirs de fourrage et de cloueuses capables de produire plus de 200 ballots de luzerne par jour. Cette même centrale électrique, selon Juvenal Valenzuela, fournit en électricité l'ensemble de foyers de Calama. L'acquisition par Abaroa des dernières technologies pour son entreprise de fourrages ne s'arrête pas là, puisqu'il est également l'un des premiers entrepreneurs agricoles à disposer pour le transport des ballots de luzerne vers ses greniers de stockage d'un jeu des célèbres voies portables *Decauville*, conçues par l'ingénieur industriel français Paul Decauville (1846-1922) et très demandées dans le secteur de l'agriculture industrielle de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Les domaines "Bellavista" et "Córdoba" appartiennent également à la famille Abaroa, mais à la personne de Juan Eduardo, frère d'Andrónico. Les deux propriétés totalisent 54 hectares irrigués par des canaux issus de la même captation du fleuve Loa. Outre de vastes plantations de maïs, la production centrale des domaines Bellavista et Córdoba consiste essentiellement en "fourrage de luzerne" piqué et

⁷⁴⁸ La información presentada a continuación es fruto de la sistematización de los datos registrados por Valenzuela, J. *Álbum zona norte*, op. cit.

emballé dans des silos de 65 kg, avec une production moyenne de 5.400 ballots par mois.

Le "Domaine Santa Rosa" appartient lui aussi à Juan Eduardo Abaroa. Il s'étend sur une superficie d'environ 16 hectares entièrement irrigués par les eaux du fleuve Loa. Ses produits principaux sont le maïs et la luzerne, pressée comme fourrage et piquée en ballots de 65 kg. Sa production moyenne se situe aux alentours des 1.600 ballots par mois. Ce domaine est également l'un des principaux établissements éleveurs de brebis de "*cara negra*" (tête noire), avec une production permanente de 1.000 têtes. Juan Eduardo Abaroa, en plus de fournir du bétail ovin aux mines du désert, se consacre également au commerce et à l'exportation de laine aux principaux marchés européens.

Le "Domaine Levante" est loué par Juan Eduardo Abaroa à sa propriétaire, doña Gumercinda Hoyos. Joutant les domaines Bellavista et Santa Rosa, l'établissement est une propriété de 85 hectares entièrement irrigués par les eaux du fleuve Loa. Le fourrage piqué y est aussi emballé dans des silos de 65 kg, avec une production mensuelle d'environ 4.000 ballots de fourrage. Tout comme les autres établissements, il possède des "*maisons pour les résidents, de grandes caves pour conserver le fourrage, comptant avec toutes les machines nécessaires pour l'exploitation du fourrage, des ranchs et des abris pour les bêtes*"⁷⁴⁹.

Le domaine appelé "Carvajal" appartient à Alberto Cerruti. Sa superficie est de 250 hectares, dont 200 sont destinés exclusivement à la culture de luzerne, la superficie restante correspondant à des pâturages naturels humides. Comme tous les établissements précédents, le domaine Carvajal est irrigué intégralement par des canaux issus du fleuve Loa. De même que pour les établissements de la famille Abaroa, Cerruti dispose de technologies de pointe pour la production industrielle de fourrages, possédant "*une presse hydraulique moderne pour l'emballage du fourrage. La*

⁷⁴⁹ *Ibidem*, p. 125.

*production annuelle est de douze mille ballots environ et de 65 kg*⁷⁵⁰. Le domaine Carvajal importe également du bétail d'Argentine, maintenant en permanence une masse de bétail ovin supérieure à mille têtes.

La firme *Baburizza, Luckinovic et Cía.* possède également un domaine appelé San Juan, loué par le marchand Juan Siglic. Sa superficie est de 60 hectares cultivés en permanence. Le principal produit est la récolte de luzerne, avec une production approchant les 3.000 quintaux espagnols par an (300.000 kg). Une portion du terrain étant inapte à la culture de luzerne, elle était réservée à la location pour y laisser paître les bêtes.

Le domaine Chiuchiu se situe dans le village du même nom, à 36 kilomètres à l'est de Calama, et appartient aux frères Jorge, Francisco et Mateo Hrepich. Il concentre une immense superficie de 987.25 hectares, dont 60 sont cultivés en permanence avec de la luzerne. 926 ha correspondent à des pâturages humides et les 15 restants sont utilisés pour des cultures de potager irriguées avec de l'eau moins saline, captée au milieu du fleuve Loa, telles que les oignons, ails, asperges, artichauts, tomates et courges. Le domaine dispose en outre d'une turbine, de presses pour le fourrage, de logements pour les résidents, etc. Il contient également une masse de bétail permanente de 600 moutons. La production de luzerne atteignait les 2.000 à 3.000 quintaux annuels emballés.

Enfin, le domaine San Isidro, situé à Calama, appartient à *Nicolas Yutronic y Cía.* Il s'étend sur une superficie de 314 hectares, dont 20 sont entièrement cultivées avec de la luzerne et irriguées par les eaux du fleuve Loa. Sa production annuelle est de 4.000 quintaux espagnols (400.000 kg), également pressés et emballés. *Yutronic y Cía.* fait aussi de l'élevage de lamas, avec un capital de près de 60 animaux destinés à la production de laine et l'élaboration de tissus. Il dispose en outre de 500 têtes de bétail lainier et de huit vaches laitières. D'autre part la société *Yutronic y Cía.* possède 32

⁷⁵⁰ *Ibidem*

pâturages actifs dans les environs de San Pedro de Atacama, essentiellement réservés aux cultures de blé et de luzerne pour l'engraissement des animaux en provenance de la République d'Argentine.

Domaine	Propriétaire	Localisation	Superficie	Produits principaux	Rendement
Abaroa La Oriental	Andrónico Abaroa	Calama	100 hectares	Luzerne et maïs.	6.000 ballots de luzerne par mois.
Bellavista-Córdoba	Juan Eduardo Abaroa	Calama	54 hectares	Luzerne et maïs.	5.400 ballots de luzerne par mois.
Santa Rosa	Juan Eduardo Abaroa	Calama	16 hectares	Luzerne, maïs et bétail lainier.	1.600 ballots de fourrage par mois.
Levante	Gumercinda Hoyos (loué par Juan Abaroa)	Calama	85 hectares	Luzerne et maïs.	4.000 ballots de luzerne par mois.
Carvajal	Alberto Cerruti	Calama	250 hectares	Luzerne, fourrage de marais et bétail ovin.	12.000 ballots de luzerne par an.
San Juan	Baburizza, Luckinovic y Cía. (loué par Juan Siglic)	Calama	60 hectares	Luzerne.	3.000 quintaux espagnols de luzerne par an.
Chiuchiu	Hermanos Hrepich	Chiuchiu	987 hectares	Luzerne et cultures de potager.	3.000 quintaux annuels de luzerne emballée.
San Isidro	Nicolas Yutronic y Cía.	Calama	314 hectares	Luzerne, bétail auquénidé et ovin.	4.000 quintaux espagnols.

Tableau 11. Synoptique des principales plantations de la ville de Calama en 1920. (Elaboré à partir de Valenzuela, 1923.).

En réunissant les informations ci-dessus prenant en compte les propriétaires et la production de luzerne annuelle (en considérant qu'un ballot de luzerne pesait en moyenne 65 kg), la quantité de fourrage produite par les six entreprises principales d'agriculteurs atteint un total de 34.620 tonnes de fourrage par an, c'est-à-dire un

chiffre de près de 34.620.000 kg de luzerne emballée par an. A leur tête se trouve la plantation Carvajal, appartenant à Jorge Cerruti, suivie par la famille Abaroa puis par Nicolas Yutronic. Le détail du rapport propriétaires/tonnage de fourrage est représenté dans le graphique suivant:

Production de luzerne (tonnes) des principaux agriculteurs de Calama, 1920

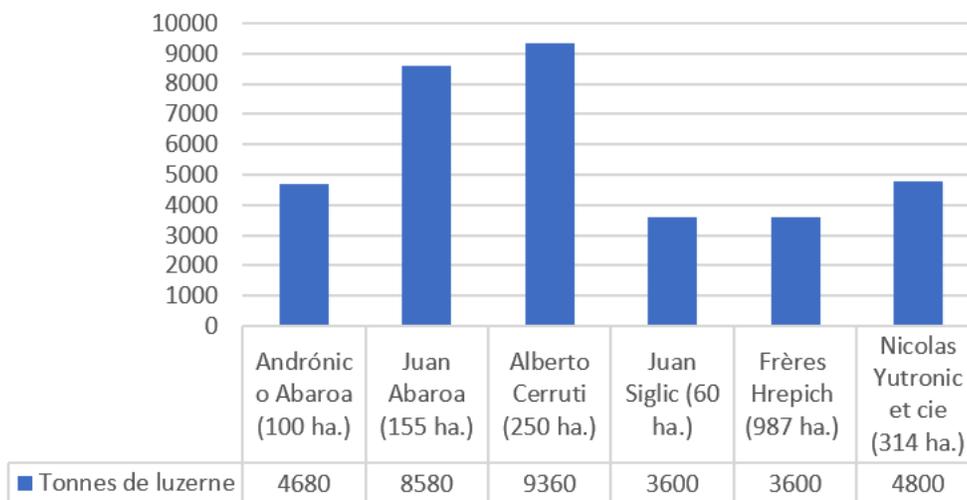
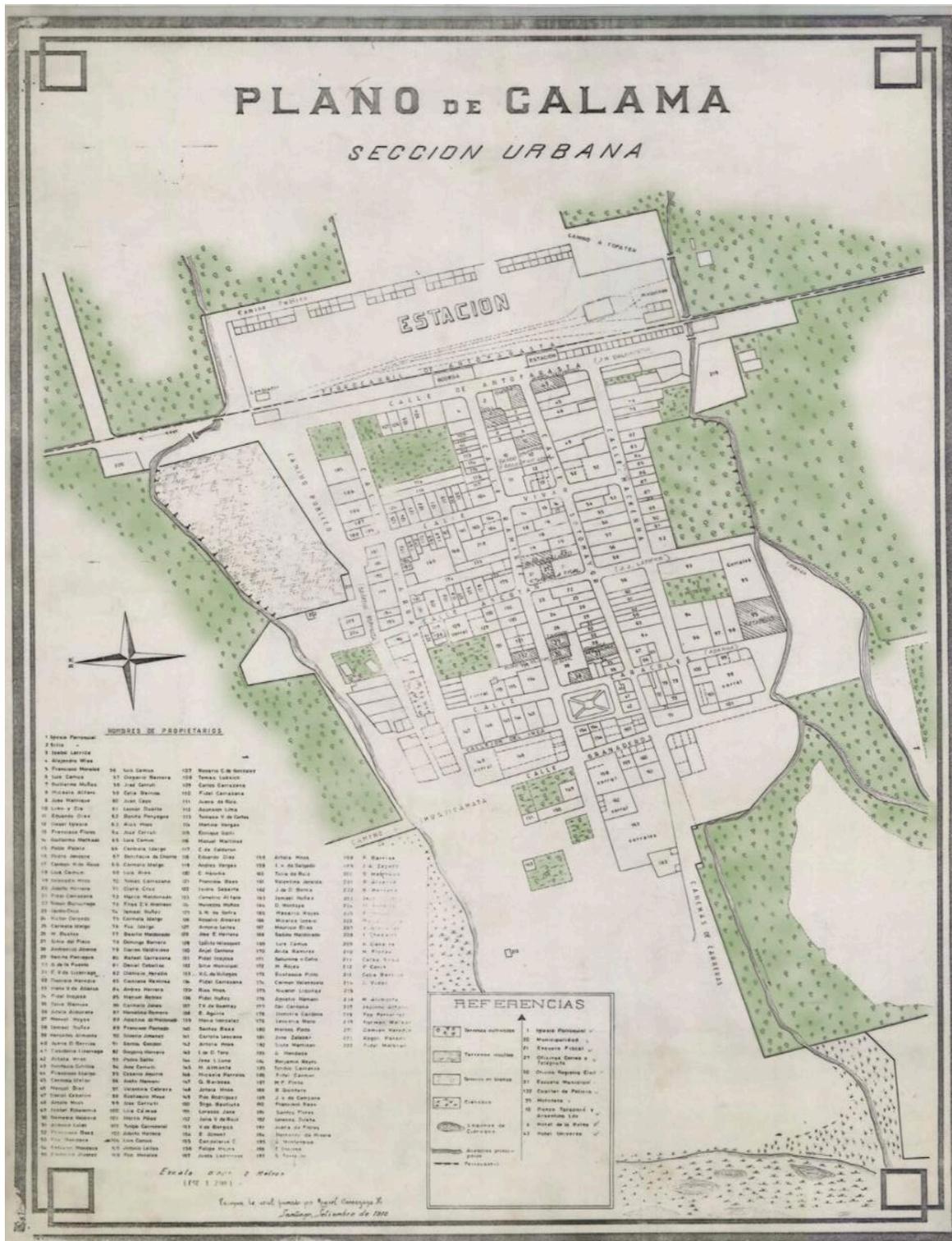


Image 32. Distribution et production annuelle de luzerne (t.) à Calama en 1920, par propriétaire. (Elaboré à partir de Valenzuela, 1923).



Image 33. Fermiers producteurs de fourrage posant sur de la luzerne récoltée à Calama, 1901. (Photographie mise à disposition gracieusement par la Bibliothèque Tomás Paniri, Calama, 2020).



La quantité d'animaux mis à disposition de l'industrie du nitrate, totalise en 1901 7.192 mules et 242 chevaux, provenant presque tous des élevages argentins, selon la *Delegación Fiscal de Salitreras*. Le prix des mules dans les usines variait entre cent et trois cent pesos, selon la taille et l'âge de l'animal. Cette information est complétée par les ingénieurs Dr. Semper et Dr. Michels (1908), délégués allemands chargés de récolter des informations pour les syndicats d'agriculteurs allemands sur les bienfaits du nitrate de sodium et sur l'industrie extractiviste développée dans le désert d'Atacama. Ils ajoutent que les mules représentent la source principale d'énergie pour le transport du salpêtre depuis son lieu d'extraction jusqu'aux machines et usines de lixiviation, alors que les chevaux étaient surtout utilisés comme moyen de transport pour les employés supérieurs et les cadres des usines. Les charrettes "*calicheras*" ou *cachuchos* pouvaient porter en moyenne 45 quintaux (environ 4.500 kg), et avaient donc besoin d'au moins trois animaux et d'un conducteur (ou charretier) pour les conduire. Pendant le trajet, le charretier devait être accompagné par un *cuarteador*, sorte de guide monté sur une autre mule chargé de trouver les meilleurs chemins pour les charrettes chargées de salpêtre brut.

Les usines de dimensions plus importantes comptaient évidemment sur un plus grand nombre d'animaux, dépassant parfois le millier de bêtes. Les mules de transport utilisées dans l'exploitation du salpêtre accomplissaient d'ordinaire des demi-journées de travail, devant être remplacées par d'autres animaux qui étaient conservés dans des ranchs à proximité et où se trouvaient des mangeoires. Selon Semper et Michels, les conditions de conservation des animaux par les *corraleros* laissait à désirer, car "*presque tous les animaux sont blessés au dos par les harnais qui les font souffrir, car ils ne leur vont pas, et bien souvent ces blessures ne guérissent pas jusqu'à ce que l'animal soit hors service*"⁷⁵¹.

La vitalité d'un animal exposé à de telles conditions de vie ne dépassait d'ordinaire pas cinq années de service, car il ne faut pas oublier le facteur structurel

⁷⁵¹ Semper y Michels, E. *La industria del salitre en Chile*, Santiago, Imprenta Barcelona, 1908, Pág. 91.

constitué par les variations climatiques du désert, ainsi que les caractéristiques géographiques du territoire. Après cinq ans, les animaux étaient censés être remplacés par de nouvelles bêtes, s'ils ne mourraient pas avant.

A la fin du XIX^e siècle, la quantité de mules, chevaux et charrettes en activité dans les usines de salpêtre de Tarapacá est recensée par le photographe Louis Boudat⁷⁵². Les chiffres témoignent du rôle primordial de l'énergie animale, rapportant un total de 5.036 mules de charge, 865 charrettes de trait et 132 chevaux, réservés exclusivement pour le déplacement des "*capataces*" ou chefs administratifs des usines. Il faut ajouter à ces chiffres le transit annuel de milliers de bovins à travers le désert, qui comme nous l'avons vu précédemment atteignait les 60.000 voire 80.000 têtes chaque année.

Usine de salpêtre	Chevaux	Mules	Charrettes
Arjentina	-	15	3
Amelia	4	80	11
Aurora	4	52	12
Aguada	4	70	8
Agua Santa	10	1000	200
Anjela	5	200	18
Bearnes	3	60	10
Buen Retiro	3	200	25
Cala Cala	2	100	20
Constancia	-	54	9
Carolina	5	156	24
Compañía	3	58	8
Cruz de Zapiga	2	50	10
Democracia	4	10	50
Esmeralda	-	115	20

⁷⁵² Boudat, L. *Álbum salitreras de Tarapacá*, Iquique, L. Boudat y C^o, 1899.

Jaspampa	2	82	16
Mercedes	3	142	21
Normandia	-	60	10
La Palma	9	135	23
La Patria	-	-	-
La Serena	-	70	15
Primitiva	10	350	37
Peña Chica	2	96	20
Puntunchara	4	200	30
Paposo	3	65	12
Progreso	3	30	8
Paccha	2	100	18
Rosario de Negreiros	3	100	12
Ramirez	-	140	22
Reducto	-	-	-
Rosario de Huara	-	200	30
Sacramento de Zapiga	5	64	12
San Donato	-	-	-
San Jorge	5	123	17
San Juan	-	26	3
San Patricio	5	100	15
San Pablo	-	94	14
San Fernando	-	35	6
San Francisco	-	48	6
Solferino	-	-	-
Santa Elena	5	40	6
Santa Rita	3	95	12
Santa Rosa de Huara	-	100	10
San Jose	-	-	-
Sebastopol	5	65	16

Tegethof	-	-	-
Tres Marias		80	11
Union	6	60	12
Virginia	5	100	20
Yungay Bajo	3	16	3
TOTAL	132	5.036	865

Tableau 12. Chevaux, mules et charrettes en activité dans les usines de salpêtre de Tarapacá, 1899.
(Elaboré à partir de Boudat, 1899).

Les coûts d'entretien de chaque animal revenaient à un peso par jour, en prenant en compte l'importation et l'achat d'orge et de foin sec emballé. Selon Semper et Michels, les fourrages constituaient l'un des éléments essentiels des usines de salpêtre, dépassés seulement par le charbon. En 1901, le train de Tarapacá transporte près de 182.810 quintaux de foin emballé provenant du sud, c'est-à-dire environ 18.281 tonnes de foin.



Image 35. Conducteur de charrette calichera transportant du salpêtre dans le désert, 1906.
(Biblioteca Nacional Digital, Colección Medina).

L'importance et le maintien de l'utilisation des charrettes tirées par des mules dans les usines de salpêtre interroge pour des raisons évidentes, surtout si l'on considère le niveau de technologie atteint par une industrie dont le développement a été largement influencé par le processus de mécanisation et de massification des machines qui survient avec la révolution industrielle. L'une des explication repose sur les avantages économiques représentés par la continuité du transport *par le sang* de manière complémentaire au transport ferroviaire⁷⁵³, et une autre, qui ne s'y oppose pas nécessairement, est liée au fait que les processus de mécanisation et d'innovation technologique ne sont pas immédiats, qui plus est dans un désert immense structuré depuis des siècles sur la base du tryptique animal-fourrage-transport⁷⁵⁴, et dont l'appareil industrialo-minier a également largement profité au cours de son histoire.

Une nouvelle question se pose cependant avec force: que vont devenir les champs de luzerne de l'Atacama face à des phénomènes tels que l'effondrement de l'industrie du salpêtre, le développement des forces productives associées à la réfrigération de l'industrie de l'élevage, la massification de nouvelles formes de mobilité et de transport motorisé, ainsi qu'avec la construction en 1948, finalement, de la voie ferrée unissant le désert de l'Atacama avec l'ancienne réserve de bétail de Salta ?

⁷⁵³ González, S. 'Carretas y ferrocarriles. Competencia y complementariedad económica en el desarrollo del transporte salitrero en Tarapacá durante el siglo XIX', 2020, *Revista de la Academia* Vol. 30, p. 11-42.

⁷⁵⁴ Richard et al., 'El camino, el camión y el arriero', op cit.

CHAPITRE 6. DEVENIR D'UNE PLANTE FOURRAGERE A L'EPOQUE MECANIQUE: LA LUZERNE CHEZ LES AMÉRINDIENS D'ATACAMA (1930-2000)

6.1. Crise mondiale, repli local; fourrage domestique, fourrage industriel

Au niveau régional, la succession de processus et d'évènements se déroulant pendant la première moitié du XX^e siècle ont de profondes répercussions dans le désert d'Atacama. Le premier, et celui qui a probablement le plus de conséquences, est lié à la crise de l'exploitation du salpêtre; industrie qui comme nous l'avons vu, a rempli une large bande de plus de 650 kilomètres de long entre les bas déserts de Tarapacá (au niveau du port de Pisagua) et Taltal (à l'extrême sud de la région à présent chilienne d'Antofagasta) de campements, d'usines, de chemins de fer et d'animaux de trait pendant plus d'un demi siècle. La substitution synthétique du nitrate de sodium en Allemagne a fait éclater une période -supposément- glorieuse de l'économie chilienne, grossièrement décrite comme la *belle époque* nationale par la presse de l'époque, bien qu'elle ait été essentiellement érigée sur les intérêts de capitaux étrangers qui n'ont rien fait pour surmonter la crise provoquée par la Grande Dépression de 1929. A partir de ce moment, la plupart des usines de salpêtre du désert ont suspendu leurs opérations, entraînant un dépeuplement inédit de l'ancienne "pampa" et poussant une population de milliers d'ouvriers et leurs familles à grossir les rangs des strates les plus pauvres et marginales des villes chiliennes.

Quelques années plus tard, en 1948, est inauguré le chemin de fer unissant Antofagasta avec l'ancienne réserve de bétail de Salta (Argentine), ce qui, ajouté à l'arrivée de nouvelles formes de transport et de mobilité motorisées, retire au transport animal qui a historiquement articulé le désert d'Atacama et ses routes d'altitude entre la côte et les hautes terres des Andes du sud sa place de premier plan.

Ces marqueurs historiques sont en général cités comme étant les évènements ayant brutalement porté aux économies agraires de l'Atacama et à leurs circuits respectifs de transport de marchandises une sorte d'estocade mortelle. En effet, selon plusieurs études d'anthropologie et d'histoire régionale, suite à la dispersion de la population ouvrière de la pampa, la modernisation des systèmes de transport et le décrochage provoqué par le tronçon ferroviaire en question, les populations indigènes des vallées et oasis auraient vécu un processus automatique et irréversible de déstructuration, modernisation, urbanisation et de conversion au salariat⁷⁵⁵.

Avec un regard strictement fonctionnel, en faisant référence à la "paysannerie atacameña" à propos des évènements précédents, Sanhueza et Gundermann affirment:

"A partir des premières décennies du XX^e siècle, l'expansion de l'industrie minière et ses nouvelles demandes en technologie, infrastructure, communications et approvisionnement rendent caduque toute offre issue de la paysannerie locale. Le déclin des fonctions que cette paysannerie satisfaisait auparavant dans l'économie régionale (convoyage, travaux des champs, main-d'œuvre saisonnière, etc.), et l'augmentation de la demande de travail minier salarié, conduiraient à la perte définitive de la base agraire sur laquelle reposait l'intégration du XIX^e siècle, et poseraient les bases d'une

⁷⁵⁵ Voir, entre autres: Aranda, X. R. Baraona et R. Saá. *Elementos diagnósticos para un plan de desarrollo local en San Pedro de Atacama*, Santiago, Universidad de Chile-Corporación de Fomento, 1968, 200p.; Rivera, F. *Los atacameños del norte de Chile. Un caso de surgimiento y consolidación étnica desde el Estado y la Sociedad Nacional*, Tesis de Doctorado, Ciudad de México, Universidad Autónoma Metropolitana, 2001, 311p.; Gundermann, H. 'Inicios de siglo en San Pedro de Atacama: procesos, actores e imaginarios en una localidad andina', 2004, *Estudios Atacameños* n°36, p. 221-239; Conti, V. 'La ruta de los arrieros y el salitre', 2006. En *Las rutas del capricornio andino*, Santiago, Consejo de Monumentos Nacionales, p. 96-104. Conti, V. 'El norte argentino y Atacama'. *Flujos mercantiles, producción y mercados en el siglo XIX*, 2003. En Benedetti, A. (ed.) *Puna de Atacama. Sociedad, economía y frontera*, Córdoba, Alción, p. 21-52; Benedetti, A. 'El ferrocarril Huaytiquina, entre el progreso y el fracaso. Aproximaciones desde la geografía histórica del Territorio de los Andes', 2005, *Revista Escuela de Historia*, Vol.4, n°1, p.; Sanhueza, C. 'La tradición arriera de Atacama (siglo XIX)', 2012, *Atacama*, Santiago, Museo Chileno de Arte Precolombino, p. 237-258; González, J., 'Recursos hídricos, modernización y comunidad atacameña. La coyuntura de los años 30', 2000, *Revista de Derecho Administrativo Económico* n°1, p. 145-154.

intensification de la dépendance indigène envers le marché de la force de travail minier"⁷⁵⁶.

Si nous acceptons des interprétations comme celle-ci, notre recherche n'aurait pas lieu d'être pour les décennies suivantes. Elle s'arrêterait brusquement en 1930, au moment de la crise mondiale et du déclin de l'industrie du nitrate et des convois de transport de marchandises, activité dont la raison d'être serait étroitement liée au développement de cette industrie⁷⁵⁷, bien que comme nous l'avons vu ce phénomène prend ses racines dans des temps et des processus bien plus anciens et profonds.

D'autre part, nous pouvons penser que des perspectives comme celles-ci comportent une vision fataliste par rapport à la supposée déstructuration de l'espace sud-andin en conséquence des processus économiques régionaux "macro", ainsi que, de manière inverse -mais complémentaire-, une vision triomphaliste concernant l'influence supposément exercée par l'État-nation chilien sur le projet d'homogénéisation civilisatrice (ou "chiliennisation"), entrepris à la suite de l'appropriation du territoire lors de la Guerre du Pacifique ou du Salpêtre (1879-1884). Une vision qui, d'ailleurs, peut être largement remise en question pour les territoires plus isolés du désert et de la cordillère d'Atacama⁷⁵⁸.

⁷⁵⁶ Sanhueza, C. y H. Gundermann. 'Estado, expansión capitalista y sujetos sociales en Atacama (1879-1928)', 2007, *Estudios Atacameños: Arqueología y Antropología Surandinas* n°34, p. 133.

⁷⁵⁷ González, S. *Hombres y mujeres de la pampa. Tarapacá en el ciclo del salitre*. Santiago, LOM, 2002, 474p.; González, S. (comp.). *La sociedad del salitre. Protagonistas, migraciones, cultura urbana y espacios públicos*. Santiago, RIL, 2013, 558p.; Vilches, F. L. Sanhueza et C. Garrido. 'Arquitectura de remeseros', op. cit. 76-85.

⁷⁵⁸ Lors d'une ronde à dos d'animaux effectuée par une patrouille de policiers en 1939, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle après l'appropriation du territoire par le Chili, il est précisé, par exemple, que le village de Toconao manquait de "service de courrier, de télégraphe et de téléphone (...) Il n'a pas d'éclairage: les maisons sont des huttes en pierre construites de façon primitive; la vie de ses habitants est aussi primitive (aucune femme ne porte de chaussures)". Ou encore dans le village de Socaire, où s'il existait bien une école publique mixte, celle-ci est décrite comme un "bâtiment en ruines composé d'une seule pièce, sans bancs, meubles ou mobilier. Il est indispensable de la doter de mobilier, de textes et de fournitures d'enseignement afin de pouvoir réaliser une mission éducative effective dans **une région qui n'est pas encore gagnée par notre nationalité. Il suffit de dire que les habitants ne s'estiment pas chiliens et conservent chez eux des livres de lecture et d'autres d'origine bolivienne**". Dans ce même village la patrouille est informée du fait qu'"il y avait près de deux ans qu'aucun Carabinier ne venait dans cette région, et qu'aucun Officiel n'avait été aperçu depuis plus de quatre ans". Ou bien à Peine, village décrit comme étant "sans éclairage, ni aucune autre sorte de services sociaux. Il n'y a ni magasins ni auberge, les habitants se fournissent en vivres les uns avec les autres, ceux qui en amènent de San Pedro de Atacama".

Dans ce dernier chapitre, nous choisissons de considérer que des perspectives comme la précédente comportent un problème d'échelle, essentiellement relatif à la non prise en compte (ou à l'invisibilisation) de ces stratégies, arrangements et/ou résiliences locales en vertu du protagonisme et de la pertinence attribués à des processus et événements qui, étant principalement interprétés depuis une perspective macro, tendent à ne faire du "local" rien d'autre qu'un reflet de processus et de dynamiques d'ordre mondial, national ou régional. C'est là où l'ethnographie, ainsi que la collecte d'archives familiales et de la mémoire et l'histoire orale locales elles-mêmes peuvent jouer un rôle central en termes analytiques et interprétatifs.

En situant cette nouvelle approche sur ce qui a été jusqu'à maintenant notre axe de recherche, la question principale devient celle de la permanence des champs de luzerne de l'Atacama; question qui à première vue peut paraître invraisemblable et même banale. En effet après les événements déjà mentionnés, la production fourragère locale pourrait être qualifiée de totalement inerte; comme si elle n'était qu'une réminiscence détachée de sa vitalité caduque.

Les questions suivantes se posent alors avec pertinence: pourquoi continuer à semer des pâturages dans le désert, alors que le modèle de l'élevage tourné vers le transport de marchandises animal se désintègre avec le chemin de fer, que les convoyeurs cessent de traverser la cordillère avec leurs mules, vaches et bœufs, et que l'industrie du nitrate ne peut que se débattre face à une crise irréversible? Pourquoi

Malgré cela, les officiers en charge assurent qu'à Peine "*la vie est moins primitive qu'à Soncor ou Camar*". De la même manière, à San Pedro de Atacama on ne trouvait pas de caserne de police nationale, le chef de douane se trouvant sans agent, à cause de quoi il lui était quasiment impossible de traiter les plaintes. Voir le *Memorandum de las observaciones anotadas en el recorrido de la patrulla volante compuesta por el teniente señor Manuel Hernández Valdés, cabo 2° Alberto Domingo Varas y Carabinero Eduardo del Carmen Santibáñez; al interior de San Pedro de Atacama y Toconao* (Archivo Nacional de Chile, Intendencia de Antofagasta, vol. 206, 2 pages). Une description similaire, mais à propos des villages du versant du fleuve Loa, et notamment Toconce, Aiquina et Caspana, peut être trouvée dans l'ouvrage de Earl Hanson sur les villages "hors du monde" de l'Atacama. Dans celui-ci, l'auteur signale qu'il est pertinent de se demander ce que signifie le mot "Chili" pour les habitants des villages mentionnés, étant donné que leurs liens sociaux, économiques, culturels et religieux sont ancrés dans les villages andins du versant bolivien. Selon Hanson, les habitants des villages mentionnés, plus que chiliens, étaient "caspaniens" ou "aiquiniens" et ignoraient complètement, par exemple, la fête d'anniversaire de l'indépendance du Chili du 18 septembre. Sur ce sujet, voir Hanson, E. "Out of the world villages of Atacama", 1926, *Geographical Review* vol 16, n°3: 365-377.

continuer à planter des fourrages dans le désert, alors que les "forces de la modernité" surviennent et -supposément- remplacent l'énergie animale à travers la pénétration massive de camions, bus, tracteurs et chemins de fer, dont les tronçons entre la côte et la cordillère des Andes font du désert intermédiaire un espace sociologiquement anodin, en ruines et abandonné?

Néanmoins, l'élément paradigmatique demeure, matérialisé par la prépondérance des champs de luzerne en Atacama. Cette question est clairement visible lorsque l'on considère que la moyenne des hectares réservés à la culture de fourrages dans la région, selon les sources du recensement, est quasiment égale (voire même supérieure) à celle des décennies précédentes, pendant au moins quarante ans après la crise du nitrate⁷⁵⁹.

CULTURES	PROVINCES	1930	1935-36	1955	1964-65	1976-76
Céréales, fermes, potagers (ha.)	El Loa	300	458,4	699,2	674,5	751,5
	Tocopilla	51	41,3	25,1	23,6	9,1
	Total	351	499,7	724,3	698,1	760,6
Fourragères (ha.)	El Loa	1.742	1.275	1.487,9	2.451	1.733
	Tocopilla	47	119	95,4	113,2	129,7
	Total	1.789	1.394	1.583,3	2.564,2	1.862,7

Tableau 13. Superficie cultivée dans la province El Loa et Tocopilla (1930-1976).
Elaboré par l'auteur à partir des Censos Agropecuarios de Chile I, II, III, IV et V.

Au début de l'année 1960, plus de trente ans après le "déclin du salpêtre" dans le désert⁷⁶⁰, la *Corporación de Fomento de Chile* (CORFO)⁷⁶¹ commande aux

⁷⁵⁹ En la comparant, par exemple, avec la moyenne donnée par Alejandro Bertrand en 1875, équivalant à près de 1.400 hectares de champs cultivés avec de la luzerne (voir le chapitre précédent).

⁷⁶⁰ Bien que la littérature historique ait coutume de présenter le "cycle du salpêtre" comme une étape délimitée par un début et une fin déterminés (1880-1930), nous choisissons de relativiser la crise étant donné que l'arrêt de l'industrie du salpêtre, bien qu'étant un phénomène généralisé, n'a pas été total. Un exemple en est reconfiguration technique et la permanence d'usines telles que Pedro de Valdivia, Vergara et Maria Elena, entre autres. Cette dernière se situe en plein milieu du désert d'Atacama, à environ 90 kilomètres au sud de l'actuelle frontière entre les régions d'Antofagasta et de Tarapacá. Ses activités se poursuivent encore aujourd'hui, et mobilisent une population de travailleurs et d'habitants d'environ 7.500 personnes. Elle est connue comme étant la "dernière salpêtrière du désert".

⁷⁶¹ La CORFO a été créée en 1939. Sa fondation est liée au besoin de diversifier l'économie chilienne après que celle-ci ait reposée pendant plus d'un demi-siècle sur l'industrie du salpêtre. Il s'agit d'un

géographes Ximena Aranda et Rafael Baraona d'inspecter les oasis de San Pedro de Atacama. Les deux spécialistes, accompagnés de leur assistant René Saá, ont réalisé un travail de terrain englobant les différents *ayllos* d'Atacama, à partir duquel ils ont produit une série d'observations qui ont débouché sur l'interprétation diagnostiquant un peuple en crise, dont les problèmes principaux étaient l'hyper-fragmentation foncière (des unités de production agricoles dispersées dans de nombreux biens fonciers et différents secteurs)⁷⁶², un système inefficace d'utilisation et de distribution des eaux d'irrigation⁷⁶³, un système de commercialisation des produits agricoles

organisme d'État chargé d'impulser l'activité de production nationale à travers l'organisation de plusieurs entreprises publiques. Parmi elles, la ENDESA (Entreprise Nationale de l'Électricité), l'ENAP (Entreprise Nationale du Pétrole), la CAP (Compagnie de l'Acier du Pacifique) ainsi que l'Industrie Sucrière Nationale (IANSa). Elle agit au niveau régional et local par des plans spéciaux de développement, instaurant une politique active de crédits et d'interventions directes de l'État. Lors de l'irruption de la dictature civile-militaire chilienne menée par Augusto Pinochet (1973), la CORFO contrôlait plus de 500 unités productives à travers le pays. Cependant, l'organisme est suspendu parallèlement au virage radical pris par l'économie chilienne en direction de la privatisation absolue de l'industrie et de la fourniture des services essentiels. De nombreuses entreprises publiques sont rendues à leurs propriétaires originels et un ensemble important d'entreprises publiques passent au secteur privé. Sur ce sujet, voir: <https://www.corfo.cl/sites/cpp/movil/historiacorfo>.

⁷⁶² Il faut noter que l'hyperfragmentation foncière à San Pedro de Atacama avait déjà été signalée par les ingénieurs Fernando Davila, Ambrosio Huidoro et Emilio Donoso dans un rapport de la CORFO rendu en octobre 1959. Selon les auteurs, on trouvait alors dans le Registre de Propriétés provincial des titres tous les 1.750 hectares cultivables. Cette même propriété était particulièrement divisée, puisque parmi les 400 propriétaires en vigueur, 325 d'entre eux possédaient des terrains de moins de 5 hectares. Dans les mots des auteurs, "*ces terrains étaient distribués dans les Ayllos ou oasis, séparés les uns des autres de parfois 2 à 3 km, et reliés par des canaux totalement inadaptés*". Sur ce sujet, voir Dávila, F., A. Huidobro y E. Donoso. Informe Preliminar Mejoramiento del regadío de San Pedro de Atacama, CORFO, Santiago, octobre 1959, p. 4.

⁷⁶³ Les *ayllos* d'Atacama étaient traditionnellement irrigués par le système de l'inondation. Celui-ci consiste à baigner d'eau successivement chaque espace de culture ou "*melga*" à mesure que les espaces précédents sont inondés, par l'élaboration d'un système artisanal d'inclinaison et de vannes ou "*pongos*" en pierre que les agriculteurs ouvrent au fur et à mesure pour que l'eau circule entre les "*melgas*". Ainsi, le système d'irrigation par inondation est une technologie assez lente visant à fournir une quantité d'eau suffisamment abondante pour que les sous-sols des terres cultivées restent humides, sans aucune action concrète pour empêcher l'évaporation autre que celui de tenter d'irriguer pendant les premières heures de la matinée, les après-midi ou les nuits. Dans tous les cas, ce système est toujours soumis à un régime de rotation des irrigations organisé par un juge des eaux ou gardien. Pour la mentalité de l'époque, qui se reflète fidèlement dans le diagnostic de la CORFO, il s'agissait d'un système d'irrigation irrationnel et choisi par la tradition. Cependant, les mêmes géographes chargés de cette étude reconnaissent la logique interne de la technique en milieu désertique, avec des eaux à haute teneur en sel et surtout avec des tours d'irrigation séparés par de longues périodes de temps: "*le long intervalle de temps entre un tour et un autre semble être l'une des raisons fondamentales expliquant la permanence jusqu'à aujourd'hui du système d'irrigation pré-hispanique par inondation. Les agriculteurs de San Pedro divisent leurs terres en 'melgas', compartiments d'extension variable et de hauteurs différentes, séparés entre eux par des murets en terre d'environ 50 cm de hauteur et de 50 cm de largeur. Lorsqu'arrive son tour, l'irrigateur envoie l'eau qui inonde totalement la melga supérieure, jusqu'à déborder le muret, passant à la melga suivante. Lorsque la dernière melga -la plus inférieure du terrain-*

"primitif", et la permanence et la prégnance -apparemment- inexplicable d'une anti-marchandise, telle que la luzerne sur les terres de culture.

A cette époque, l'État chilien s'attache à diversifier l'économie nationale à la suite de la crise déclenchée par l'entrée en décadence de l'industrie du nitrate et la chute vertigineuse de ses niveaux d'extractions, de commercialisation et d'exportation. A l'échelle régionale, parallèlement à l'impulsion donnée par les nouvelles mines et leur consolidation (telles que Chuquicamata et l'industrie de soufre qu'elle alimente, les réduits de l'industrie du salpêtre (dans des villes telles que Pedro de Valdivia et Maria Elena) et la poussée des industries minière, aurifère et argentifère dans la cordillère voisine de Tarapacá (Doña Inés de Collahuasi, Challacollo et d'autres mines mineures), on vise à reconvertir les oasis indigènes du désert en espaces de production diversifiés capables de fournir à la population urbaine et minière des aliments non périssables, de l'agriculture et de la fructiculture. Par ce biais, l'objectif était également de stopper l'exode rural qui commençait à sévir en conséquence de l'émigration de la population jeune vers les centres miniers de la région, que ce soit pour chercher du travail ou par manque d'éducation formelle.

Seulement à San Pedro de Atacama, sur un total de 1.754 ha de terrains recensés par Aranda et Baraona, près de 69% d'entre eux (1.207 ha) étaient en état de culture permanente, le reste correspondant à des terrains "en blanc", ou repos prolongé. Sur le total d'hectares cultivés, 70% étaient dévolus à la culture de luzerne. Celle-ci est suivie d'autres cultures comme le blé ou le maïs, représentant moins de 30% de la superficie totale considérée. D'autre part, la portion de terre réservée à la culture de fruits, de légumineuses et d'espèces forestières telles que les caroubiers et chañares n'atteignait pas les 7%.

*est totalement inondée, l'eau du canal d'irrigation est coupée est c'est le tour du terrain et propriétaire suivants. **L'irrigation par inondation est une adaptation du système de tours existant, qui permet de conserver l'humidité du terrain entre chaque tour et d'accumuler une grande quantité d'eau sur les melgas, dissolvant ainsi les sels accumulés sur le terrain par l'évaporation de l'irrigation précédente et les faisant descendre, par infiltration, au-delà du niveau des racines. Grâce à la découverte et au maintien de ce système empirique d'irrigation il a été possible, pendant des millénaires, de faire en sorte que cette région marginale demeure apte pour l'agriculture**" (Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op. cit., p.134-135 [mis en gras par l'auteur]).*

La distribution de l'utilisation des sols à San Pedro de Atacama pendant la décennie en question est illustrée par le graphique suivant:

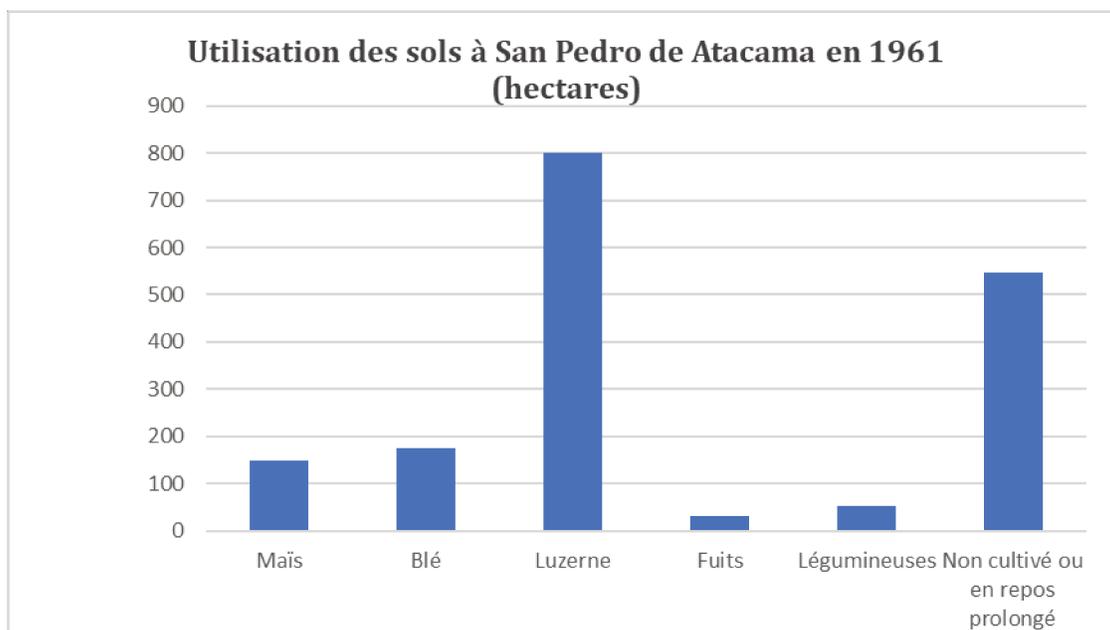


Image 36. Utilisation des sols à San Pedro de Atacama en 1961.
Elaboré à partir de Aranda, Baraona et Saá (1968).

Il apparaît clairement que la luzerne représentait la culture la plus importante dans les oasis du désert. Sur la superficie totale des biens fonciers, elle représentait une part équivalant à 45,60% des terres, et à 66,3% de la superficie totale cultivée. Son rendement était évalué à près de 40 quintaux (q.m.) par hectare de luzerne, ce qui en valeurs globales, d'après les données collectées par l'équipe de géographes, donnait une production totale de près de 32.000 quintaux métriques, c'est-à-dire un rendement d'environ 3.200.000 kilos de luzerne annuels, répartis entre une masse productrice de 400 agriculteurs et agricultrices, pour la plupart indigènes.

Pour les villages qui constituaient à l'époque la province d'"Atacama la Basse" (Calama, Chiuchiu, Lasana, etc.), la situation était similaire. Ainsi, sur une superficie arable totale de 2.502 hectares, 1.473 étaient réservés à la culture de luzerne (58,8%), le reste étant divisé entre des cultures de blé (226 ha), d'orge (3,5 ha), de maïs (291,1

ha), de fèves (2,5 ha), de pommes de terre (3,8 ha), différentes espèces potagères (21,6 ha) et d'autres cultures de même type (24,9 ha)⁷⁶⁴.

Selon ce diagnostic⁷⁶⁵, sur le total d'hectares cultivés en Atacama, seuls 25% de la luzerne était fanée ou emballée, représentant une superficie de près de 200 hectares. Sur ce pourcentage, seul 2% du foin de luzerne était destiné au commerce, pour une valeur d'environ 3,5 *escudos* par quintal métrique⁷⁶⁶. Le reste de la luzerne fanée était essentiellement destinée à la consommation domestique. Le gros des hectares en production permanente, c'est-à-dire les plus de 600 hectares restant, n'étaient pas fanés, mais étaient consommés localement à travers le pacage direct des animaux, ou bien par la consommation de fourrage en "*gavillas*" (petites gerbes) ou le stockage en petits tas appelés "*parguas*" ou "*parvas*". Cette utilisation du fourrage bénéficiait de l'existence d'un petit marché intérieur alimenté par la location d'herbages consacrés à l'engraissement d'animaux. Le prix de l'hectare loué était d'environ 9,94 *escudos*.

Bien qu'étant le type de culture à laquelle on réservait le plus grand nombre d'hectares (800,96) et celui qui pouvait potentiellement atteindre les prix les plus élevés (jusqu'à 92,494 *escudos* selon les calculs d'Aranda, Baraona et Saá), en valeur réelle les revenus issus de la vente de luzerne ne représentaient que 2,24% de la valeur de la production, ce qui dans la monnaie de l'époque donnait approximativement 2.060 *escudos*. A l'inverse de la production fruiticole (principalement des poires et des figes), qui bien qu'elle ne recouvre que 1,9% de la superficie cultivable (près de 30,80 ha), représentait en termes économiques une source de revenus huit fois supérieure à celle de la luzerne (33.737 contre 2.060 *escudos*).

⁷⁶⁴ Ministerio de Agricultura – Ministerio de Obras públicas (Chile). *Estudio agrológico de la hoyo hidrográfica del Loa*, Santiago, Departamento de Conservación de Suelos y Aguas, 1965, 70p.

⁷⁶⁵ Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op. cit.

⁷⁶⁶ L'*escudo* a été la monnaie en vigueur au Chili de 1959 à 1975. Elle a remplacé le *peso* pendant cette période à cause de la dévaluation subie par ce dernier pendant une période d'inflation. Par la suite, lorsque le *peso* a été rétabli en 1975 par le Decreto Ley 1.123, on a décrété l'équivalence 1 *Escudo* = 1.000 *pesos*. Source: Banco Central de Chile. 2009. *Iconografía de monedas y billetes chilenos: colección de monedas y billetes del Banco Central de Chile*. Santiago.

Selon les agents de la CORFO, ce simple fait constituait la principale "distorsion" de l'orientation productive à San Pedro de Atacama: le fait de donner la priorité, pour la superficie des terres arables, à une culture qui en termes commerciaux représentait une marchandise huit fois moins lucrative qu'un fruit auquel on n'offrait que 1,9% de la superficie cultivable. Autrement dit, une absurdité totale selon des critères économiques bien que strictement formels.

Ainsi dans les années 1960 la luzerne en Atacama constituait une culture destinée en majorité à la propre consommation familiale. Les données produites par les géographes de la CORFO sont présentées dans le graphique suivant:

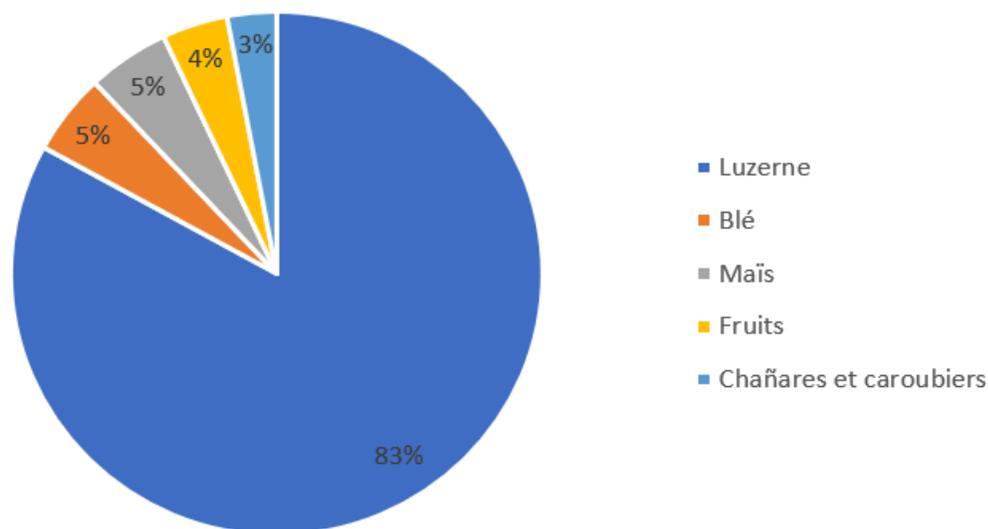


Image 37. Part de la production réservée à la consommation propre à San Pedro de Atacama.
Source: Aranda, Baraona et Saá, 1968.

Face à un tel constat, les géographes n'hésitent pas à se dire abasourdis par la prépondérance fourragère à San Pedro de Atacama, voyant une culture nettement commerciale pendant les siècles et les décennies précédentes devenir un élément clé de l'intégration entre agriculture et élevage à l'échelle domestique et familiale. Ils affirment à ce propos:

"Il est intéressant de signaler que la culture la plus importante à San Pedro, parmi une agriculture que l'on considère très primitive, soit la luzerne, c'est-à-dire une culture non alimentaire destinée à ses débuts au commerce, qui permet de plus un certain degré d'intégration entre agriculture et élevage (...) Depuis ses débuts et son introduction par les espagnols, la luzerne a été tournée vers le commerce pour l'élevage de mules et jusqu'à peu pour la location de pacage pour le bétail apporté d'Argentine; aujourd'hui elle est seulement destinée au bétail local"⁷⁶⁷.

En ce qui concerne la fragmentation des terres mentionnée plus haut, il faut signaler que, à en juger par la superficie des terres, celle de la plupart des agriculteurs *atacameños* est de faible envergure, répartie dans un petit nombre de propriétés agricoles dans un ou plusieurs *ayllos* du désert. En prenant en compte la subdivision de la propriété *atacameña* par nombre d'hectare et par catégorie, on obtient les résultats suivants:

Taille de la propriété	Nombre de biens fonciers	Pourcentage	Superficie (ha)	Pourcentage
0,5 ha ou moins	361	34,88%	125,61	7,16%
0,51 à 1 ha	251	24,25%	231,08	12,17%
1,01 ha à 5 ha	376	36,33	885,51	50,46
5 ha ou plus	47	4,54	512,47	29,21
Total	1.035	100%	1.754,67	100%

Tableau 14. Subdivision des propriétés agricoles à San Pedro de Atacama en 1961, par hectares et nombre de biens.
Source: Aranda, Baraona et Saá, op. cit., p. 34.

De façon générale, il ressort du tableau précédent une importante concentration de la petite propriété dans la plupart des terrains agricoles de San Pedro de Atacama. La superficie agricole moyenne des agriculteurs locaux pendant les années 1960 ne représente que 1,69 hectares. En moyenne, un peu plus de 59% des propriétés agricoles correspondent à des terrains dont l'étendue ne dépasse pas 1 hectare, donc avec une production agricole très réduite. 612 terrains agricoles (59% du total) concentrent une propriété de 356,69 hectares, représentant 19,33% du total

⁷⁶⁷ Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op. cit., pág. 7.

de la superficie considérée. A l'inverse, un petit nombre de 47 terrains (4,54% du total) occupent une superficie un peu inférieure à celle des 612 terrains précédents, correspondant à 512,47 hectares, soit 29,21% du total. Plus globalement, 18,74% des propriétaires de terrains de plus de 5 ha possèdent 59,31% de la superficie totale, alors que 16,70% des propriétaires de terrains de 0,5 ha ou moins n'en possèdent que 1,38%. Ces données témoignent non seulement du morcellement de la propriété, mais aussi d'une non moins importante accumulation des terres en un petit nombre de terrains agricoles, c'est-à-dire aux mains d'un petit nombre de propriétaires possédant une grande influence sur la scène agricole locale.

A l'intérieur de la partie du village correspondant aux plus grandes propriétés, Aranda, Baraona et Saá mentionnent deux sociétés anonymes concentrant un grand nombre de terres supérieures à 50 et à 100 hectares. L'une d'elle appartient à l'entreprise *Yutronic y Cía.*, dont les origines liées au commerce d'élevage ont été présentées au chapitre précédent. L'autre société, créée plus tardivement, est initialement tournée vers l'exploitation fruiticole, mais est inactive au moment de l'enquête des géographes.

Avec le déclin de l'industrie du nitrate, les Yutronic continuent de stimuler le commerce à San Pedro de Atacama et à Calama. Dans cette dernière, quelques années avant la crise, en 1925, ils ont érigé une grande maison commerciale vendant des produits tels que des épices, des tissus, et des liqueurs de première qualité, et sont même connus pour avoir construit l'une des premières stations d'essence de la ville. Parallèlement à cela, la société établie à San Pedro de Atacama s'occupait également d'acheter de la luzerne et de la "*chala*" de maïs aux agriculteurs locaux⁷⁶⁸, dans le but de compléter leur approvisionnement en fourrage et d'entretenir leur masse de bétail qui finissait par être sacrifié dans les abattoirs de Chuquicamata ou du domaine de la

⁷⁶⁸ La "*chala*" désigne la couche de feuilles qui recouvre l'épi de maïs. Elle est utilisée encore aujourd'hui comme complément au fourrage par les agriculteurs de San Pedro de Atacama et d'autres secteurs où cette culture est abondante.

famille Abaroa à Calama, l'un des principaux fournisseurs de bétail de plusieurs villes et campements miniers du désert (Antofagasta, Tocopilla, Maria Elena, etc.).

Aranda, Baraona et Saá ont également identifié l'une des principales causes des abus envers les agriculteurs et éleveurs indigènes de San Pedro de Atacama, à travers la présence d'intermédiaires marchands qui établissaient leur propre système de prix et de distribution. La plupart d'entre eux se consacrait à la vente des surplus de bétail et de fourrages à l'une des principales entreprises agricoles de Calama (la 'firme' Abaroa déjà citée et les sociétés annexes), ainsi qu'aux marchés et abattoirs d'autres villes du désert comme Antofagasta, Tocopilla, etc.

Il faut retenir de tout cela que le fourrage sec de luzerne représentait l'un des principaux produits achetés par *Yutronic y Cía.* aux agriculteurs locaux. On peut voir dans les registres d'achat de cette société datant de 1959 que la firme établissait des accords commerciaux essentiellement avec des agricultrices indigènes de San Pedro de Atacama. Les valeurs des transactions étaient véritablement dérisoires, surtout si l'on considère que, d'après Aranda, Baraona et Saá (qui effectuent leur terrain de recherche à San Pedro de Atacama en août 1961, seulement deux ans plus tard), le prix officiel du quintal de fourrage était de 3,5 *escudos*, valeur qui une fois convertie en *peso* représentait environ 3.500\$ par quintal. Or dans le cas qui nous concerne, le registre de *Yutronic y Cía.* indique que cette valeur correspondait à moins d'un tiers de ce chiffre, car la firme établissait un accord avec les agriculteurs locaux fixant le quintal de luzerne ou de fourrage sec à 1.000\$, payant donc un prix 3,5 fois inférieur à celui calculé par Aranda, Baraona et Saá.

DETAIL VENTE	VALEUR (PESOS)
Pour un Chalar à Juana Chinchilla	7.000.-
Pour un Chalar à Presentación Reales	5.000.-
Pour un Chalar à Rufina Siarez	6.000.-
59,65 q. de fourrage à Josefa Cruz à \$1.000	59.650.-
65,75 q. de fourrage à Cupertina Cruz	65.750.-

149,75 q. à Felisa de Siales	149.750.-
78,55 q. à E Rodríguez	78.550.-
89,50 q. à Inés Cárdenas	89.500.-
18,60 q. à Ilaria Cruz	18.600.-
47,66 q. à Narcisa de Aguilar	47.669.-
138,75 q. à Ánjela Cruz	138.750.-

Tableau 15. Dépenses en fourrage sec de luzerne au cours de l'année 1959. Nicolás Yutronic y Cía. San Pedro de Atacama.

Source : Fondo Histórico du Museo de Historia Natural y Cultural del desierto de Atacama (Calama). Recueilli par l'auteur en octobre 2019. Courtoisie d'Osvaldo Rojas.

Le décalage entre les prix est flagrant, plus encore si l'on considère que l'accord était établi dans la plupart des cas avec des agricultrices indigènes, probablement âgées et avec un faible accès à une éducation formelle. Cela peut être deviné dans le reçu d'une vente de luzerne suivant, appartenant à une femme appelée Hilaria Cruz, qui ne sachant pas écrire s'est vue contrainte de certifier la vente de 18.60 quintaux de fourrage (1.860 kg) par ses empreintes digitales.

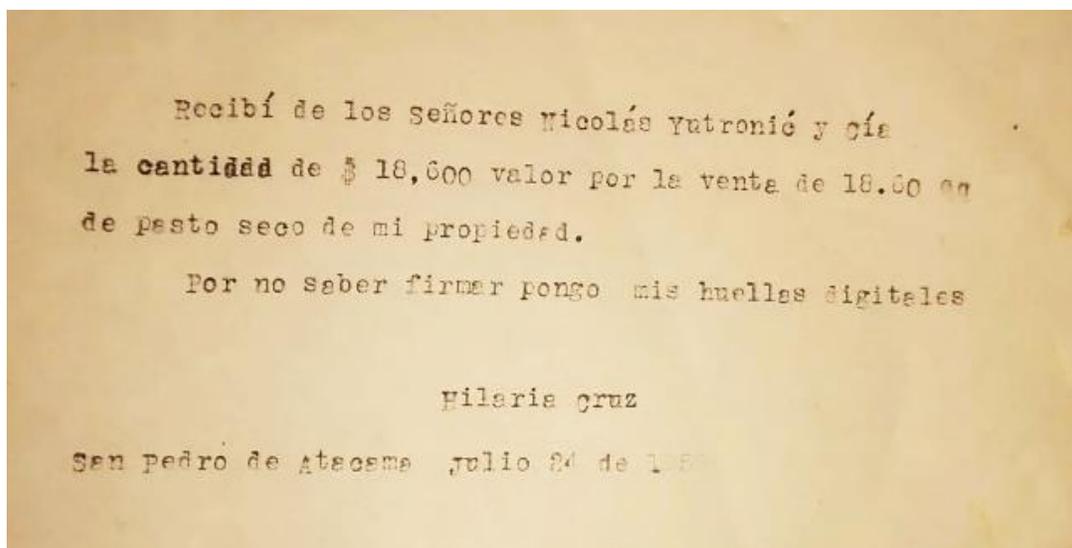


Image 38. Reçu pour une vente de luzerne.

« J'ai reçu des messieurs Nicolas Yutronic y Cía. la quantité de 18,600\$ valeur pour la vente de 18,60 q. de fourrage sec de ma propriété. Ne sachant pas signer je mets mes empreintes digitales. Hilaria Cruz, San Pedro de Atacama 24 juillet 1959".

Source : Fondo Histórico du Museo de Historia Natural y Cultural del desierto de Atacama (Calama). Recueilli par l'auteur en octobre 2019.

En 1960, la société *Nicolas Yutronic y Cía.* était présente tant à San Pedro de Atacama qu'à Calama. Dans ces deux villes, l'entreprise comptait plusieurs propriétés, dont des résidences, des herbages pour l'engraissement des animaux, des mines de soufre et de cuivre. Le détail de ces propriétés est montré dans le tableau suivant:

LISTE DES PROPRIETES (RESIDENCES, MINES, HERBAGES) DE LA FIRME NICOLÁS YUTRONIC Y CÍA., 1960	
A Calama	A San Pedro de Atacama
1 maison rue Sotomayor (Magasin et deux garages)	Maison avec potager
1 maison rue Ramírez (à côté de la maison d'Ismael Núñez)	1 herbage San Roque
1 maison rue Granaderos (en face de la maison du Griego)	Silo Aguilar, potager et figuier
1 propriété rue Sotomayor en face de la Firme	Herbage Palalo et un autre
1 Firme San Isidro	Herbage Checar
1 Herbage Paniagua	Herbage Peral et Yayer
1 Mine de soufre de Linzon	Herbage Álvares et d'autres (Sólor)
1 Mine de soufre de León	Herbage San Carlos
1 Mine de soufre de Pailas	Herbage Cucúter
1 Mine de soufre de Yugoslavia	Herbage Tilomonte (Peine)
1 Mine de cuivre à Chuquicamata	-
1 Mine de Sel à San Pedro de Atacama	-

Tableau 16. Liste des propriétés à Calama et à San Pedro de Atacama, firme Nicolás Yutronic y Cía.
Source: Archivo Histórico, Museo de Historia Natural y Cultural del desierto de Atacama (Calama). Recueilli par l'auteur en octobre 2019.

Dans le chapitre précédent, nous avons signalé que des sociétés telles que *Yutronic y Cía.* sont présentes dans la mémoire des agriculteurs et agricultrices de San Pedro de Atacama comme les "voleurs" du village, du fait qu'une grande partie de leurs biens et propriétés ont été obtenus à travers l'endettement d'une partie de la population locale, à qui ils vendaient à crédit du matériel de travail qui, lorsque les crédits n'étaient pas remboursés, étaient généralement payés en terres, animaux ou instruments de labour.

A ce propos, une agricultrice âgée de San Pedro de Atacama m'a affirmé la chose suivante au cours d'une conversation: *"ici à San Pedro la seule grande affaire qu'il y avait était celle des Yutronic. Et cette entreprise avait de tout, et donc par exemple ici à San Pedro une personne mourait et la famille n'avait pas de quoi acheter le bois pour le cercueil. Et là les Yutronic avaient le bois, le vin, le deuil pour les gens. Et bien sûr, parfois les gens avaient l'argent et pouvaient l'acheter, mais parfois la plupart n'avaient pas d'argent et ne pouvaient pas l'acheter. Donc ils le vendaient à crédit, mais si tu ne remboursais pas cette dette, ils te disaient 'par ici le terrain', et de cette façon les Yutronic se sont emparés des terres"*⁷⁶⁹.

Nous avons pu obtenir une liste des débiteurs de la maison *Yutronic y Cía.* de San Pedro de Atacama pour cette période. On peut y voir que 66 personnes entretenaient des dettes importantes avec la maison commerciale au cours de l'année 1959. Parmi les débiteurs on trouve tant la population *atacameña* locale (avec des noms indigènes comme Ocayo, Selti, Mamani, Apasa, Gavia, Condori, Mamani, Chayle, Anza, entre autres), qu'une population étrangère résidant dans la localité. A ce propos, et comme nous l'avons vu, il ne faut pas oublier que San Pedro de Atacama et d'autres villes du désert ont été l'objet de vagues de colonisation dans le but de développer l'industrie agraire au siècle précédent. On peut aussi voir dans la liste que des organisations locales (comme le "Club de los Chululos") maintenaient des dettes avec la maison commerciale. Au total, sans compter cinq débiteurs (à cause du mauvais état du document), l'ensemble de la dette en faveur de *Yutronic y Cía.* s'élevait à une somme de près de 250.000 *escudos*. Le détail est exposé ci-dessous:

<i>Elena de Lucas</i>	156.60.-	<i>Rosa Zepeda</i>	2.015.-
<i>Nicasia Burgos</i>	875.-	<i>Anjela Barboza</i>	265.-
<i>Esteban Sanzano</i>	576.-	<i>Juana Mamani</i>	1.850.-
<i>Guillermo Cortés</i>	2.651,50.-	<i>Félix Rodríguez</i>	10.800.-
<i>Samuel Romero</i>	3.861,20.-	<i>Ricardo Cruz</i>	10.073.-
<i>Rodolfo Olmos</i>	3.057.-	<i>Porfirio Pastrana</i>	2.400.-
<i>Estanislao Espinoza</i>	1.497.-	<i>Guillermo Fernández</i>	487.60.-
<i>Nilo Núñez</i>	594.-	<i>David Godoy</i>	761.6.-

⁷⁶⁹ M.M., agricultrice interrogée à San Pedro de Atacama, juillet 2019.

Miguel Zepeda.....	1.460.-	Simón Ramos.....	1.696.-
Ruperto Romero.....	1.254,60.-	Nicolás Plaza.....	689.-
Marta de Espinoza.....	513.-	José Plaza.....	1.392.-
Ernestina de Cerda.....	6.605.-	Víctor Romero.....	688.-
Mercedes de León.....	990.-	Aladino Ruiz.....	867,69.-
Manuel Bozzo.....	8.680.-	Abraham Muñoz.....	301,86.-
Manuel Cancino.....	1.820.-	Alfonso Reyes.....	438,10.-
Hilaria Cruz.....	873.-	Correa.....	39,80.-
Luis Orchard.....	10.695.-	Callo.....	60.-
Olga de Carrizo.....	4.700.-	Rosendo Pastrana.....	90.-
Club Chululos.....	5.350.-	Catalino Casimiro.....	508,30.-
Osvaldo Ocayo.....	12.952.-	Claro Anza.....	106,40.-
Victor Robles.....	28.147,60.-	Juan Castillo.....	1.071,60.-
Alfonso Regodeceves.....	9.058.-	Luis Bautista.....	90,26.-
Narcisa veuve de		Eleuterio Muñoz.....	16,60.-
Aguilar.....	2.800.-	Cecilia Quiñonez.....	60,5.-
Marcelino Cervantes.....	29.887.-	Valentín Condori.....	260.-
Isabel Apasa.....	18.634,50.-	Cabo Hidalgo.....	142,3.-
Luis Calarce.....	2.345.-	Esteban Chayle.....	272.-
Avelina Gavia.....	1.300.-	Desiderio Santana.....	275.-
Victoria Selti.....	1.060.-	Casimiro Olmos.....	(doc. roto)-
Francisco Ramos.....	4.200.-	Alfonso Ryr.....	(doc. roto)-
Feliza Pastrana.....	840.-	Cornelio Plaza.....	(doc. roto)-
Segundo Valdivia.....	1.410.-	Osvaldo Condori.....	(doc. roto)-
Raúl Hidalgo.....	3.345.-	Cecilio Anza.....	(doc. roto)-
Rosendo Cervantes.....	4.910.-		

Tableau 17. Liste des débiteurs de la maison Nicolas Yutronic y Cía., San Pedro de Atacama, année 1959.
Source: Fondo Histórico Museo de Historia Natural y Cultural del desierto de Atacama (Calama). Recueilli par l'auteur en octobre 2019.

La somme du total de la dette n'est pas anodine, et au cours de la même année la maison *Yutronic y Cía.* produit une liste détaillée de l'ensemble de ses biens et matériaux à San Pedro de Atacama. Réunissant des objets tels que des enclumes, des balances romaines, des charrettes, haches, presses, meules, divers instruments agricoles, des étagères, des machines à écrire, des tables de poker et même un camion Ford "A", les biens de *Yutronic y Cía.* totalisent la valeur de 497.000 *escudos*. Autrement dit, l'ensemble de la dette de la population locale correspondait à environ la moitié du total estimé des biens de la maison commerciale à San Pedro de Atacama. Quelques équivalences permettent de mieux comprendre la dimension de cette dette: Camion Ford "A": 150.000\$; Voiture à quatre roues: 5.000\$; Voiture à deux roues:

6.000\$; 1 balance romaine plateforme: 15.000\$; 12 chaises importées de Vienne: 7.200\$.

A Calama, Abaroa était le principal grossiste avec la concession lui permettant de commercialiser de la viande à Chuquicamata ainsi qu'avec d'autres compagnies à Antofagasta, dont les firmes Durand et Farandato. A la société d'Abaroa, dont l'origine a également été présentée dans le chapitre précédent, les petits agriculteurs et éleveurs de Calama et de San Pedro de Atacama vendaient en général des moutons et du bétail à pied, d'origine locale ou en provenance d'Argentine, ainsi qu'un petit excédent de luzerne qui pouvait aussi être vendu à des intermédiaires chargés de négocier en leur nom avec la firme. Parmi ces intermédiaires on trouvait notamment la société *Yutronic y Cía.*, qui achetait des animaux aux éleveurs de San Pedro pour les revendre à Calama.

A la fin de l'année 1959, à en juger par une liquidation de vente de bovins réalisée à Calama, Nicolas Yutronic a effectué auprès de Juan Abaroa la vente de cinq veaux, cinq vachettes, une vache, trois agneaux et cinq taureaux pour la somme de 1.088.910 pesos. Une partie de ces animaux avait été achetée à deux éleveurs locaux nommés Espíndola et Cruz, ayant également été engraisés par l'achat de luzerne sèche à un ensemble d'agriculteurs de Toconao, Calama et San Pedro de Atacama, dont 299.150 quintaux (q.) à Anjel Cruz; 102.480 q. à Hermógenes Sanzano; 35.55 q. à Cupertina de Gavia; 75.05 q. à Felix Selti; 5.75 q. à Hilaria Cruz; 35.400 q. à Josefa Cruz; 154,15 q. à Luis Edia; 120,45 q. à Nestor Cruz; 57,35 q. à Narcisa de Aguilar; 95,35 q. à la Sra. Ramos; 84.80 q. à E. Rodriguez et 25.80 q. à A. Romero⁷⁷⁰.

A l'aide des livres de comptes pour l'année 1942, nous pouvons renforcer la base documentaire soutenant l'idée que le commerce de bétail bovin et lainier et les

⁷⁷⁰ Liquidation de vente de bovins vendus à Juan Abaroa et de consommation de fourrage sec. Nicolas Yutronic y Cía., San Pedro de Atacama octobre-novembre 1959. Archivo Histórico Museo de Historia Natural y Cultural del Desierto de Atacama (Calama), recueilli par l'auteur en octobre 2019. Je remercie particulièrement Osvaldo Rojas, directeur du Museo, pour m'avoir permis l'accès à une série de sources inédites de la période concernée.

activités qui y étaient associées (telles que le transport de marchandises à travers la cordillère et le déplacement à pied d'animaux vivants, la prévision de fonds spécialement réservés à l'achat de fourrages, le commerce avec les usines de salpêtre restantes et d'autres mines du désert, entre autres), n'ont pas nécessairement été brusquement stoppés par la crise du nitrate, contrairement à ce qu'ont affirmé une grande partie des anthropologues et des historiens régionaux⁷⁷¹. D'après ces registres, on peut au contraire voir par exemple que le transport de bétail vivant (et par extension l'existence de convoyeurs spécialisés) constitue une activité qui continue à se développer malgré l'arrivée d'autres moyens de transport comme le camion et le chemin de fer. Ce qui est mis en lumière, c'est plutôt l'articulation et la complémentarité de plusieurs types de transport pour approvisionner en bétail vivant les villes et les mines du désert, en bovins comme en moutons. On peut également remarquer la continuité de la participation indigène à cette activité, ainsi que les opérations commerciales pour l'achat de fourrages par des entreprises et intermédiaires auprès des agriculteurs locaux, un commerce de cuir et d'abats d'animaux, entre autres. Concernant le transport d'animaux, d'après les chiffres obtenus, on compte au moins soixante convois de bétail bovin en provenance d'Argentine à destination de la firme Abaroa de Calama. Cela sans compter la redirection postérieure de ces animaux vers les villes et les mines du désert, que ce soit à pied, en camion ou par transport ferroviaire.

<u>Janvier 1942</u>	<u>Fevrier 1942</u>
BETAIL BOVIN	BETAIL BOVIN
<i>Transport C.F. bétail à M. Farandato</i> 892.50.-	<i>Pedro Hip abats Chile Exp.</i> 1276.80.-
<i>Idem</i> 516.60.-	<i>José Hip pour 22 cuirs</i> 3080.-
<i>Idem</i> 250.-	<i>Juan Quirante transport 554 cuirs, reçu 1968</i> 1662.-
<i>Idem</i> 817.-	<i>C.F. transport bétail pour Farandato</i> 1050.-
<i>Convoi livraison #425</i> 285.-	<i>Idem</i> 600.90.-
<i>Idem livraison #426</i> 235.-	<i>Idem</i> 901.30.-
<i>Idem livraison #427</i> 285.-	<i>Idem</i> 300.6.-
<i>Idem livraison #428</i> 245.-	<i>Solde convoi livraison #430</i> 315.-
<i>Idem livraison #429</i> 285.-	<i>Idem convoi livraison #431</i> 250.-
<i>Idem livraison extraordinaire #10</i> 160.-	<i>Idem convoi livraison #432</i> 255.-
<i>Convoi bovins</i> 120.-	<i>Idem convoi livraison #433</i> 355.-
<i>Convoi bétail Farandato</i> 195.-	<i>Idem convoi livraison #434</i> 345.-

⁷⁷¹ Voir les références bibliographiques au début de ce chapitre.

<p>PACAGE</p> <p>José Radich fourrage sec, reçu #1936_____ 5000.-</p> <p>Ramón Romero facture_____ 1068.-</p> <p>Idem factures #1895-1902-1911- 1912-1919-1928-1929_____ 1478.-</p> <p>BETAIL LAINIER</p> <p>Pour la tonte de moutons reçu #1901_____ _52.-</p>	<p>Idem convoi animaux existence_____ 80.-</p> <p>Idem convoi livraison extra #12_____ 155.-</p> <p>Idem convoi livraison Farandato_____ 245.-</p> <p>Paiement à Pedro Hip abats 2 pour Chile Exp. _____ 1324.80.-</p> <p>Idem 47 foies incinérés_____ 235.-</p> <p>Solde convoi livraison #435_____ 335.-</p> <p>Idem convoi livraison #436_____ 325.-</p> <p>Idem convoi livraison #437_____ 345.-</p> <p>Idem convoi livraison extra #13_____ 275.-</p> <p>Paiement à Juan Quirante transport cuirs_____ 789.-</p> <p>Paiement à P. Yañez transport 1 taureau Atacama_____ 60.-</p> <p>PACAGE</p> <p>Paiement fac. #33 Manuel Álvarez_____ 1426.40.-</p> <p>[Plus haut]</p> <p>Idem fac. #34 Manuel Álvarez_____ 184.80.-</p> <p>Idem fac. #214 José Radich_____ 800.-</p> <p>Paiement pressage de 598 ballots de fourrage reçu #1947_____ 478.40.-</p> <p>Paiement pressage de 326 ballots de fourrage reçu #1959_____ 260.80.-</p> <p>Paiement pressage de 510 ballots de fourrage reçu #1972_____ 408.-</p> <p>Paiement Communauté Juan Edo. Abaroa fact #194_____ 757.70.-</p> <p>Paiement pressage de 154 ballots reçu #1992_____ 123.20.-</p>
<p style="text-align: center;"><u>Mars 1942</u></p> <p>BETAIL BOVIN</p> <p>Payé à Pedro Hip, abats 1 Chilex_____ 1324.80.-</p> <p>Idem marchandises 2 Chilex_____ _1530.-</p> <p>Idem 85 foies incinérés_____ 425.-</p> <p>Solde convoi livraison #438_____ 345.-</p> <p>Idem convoi livraison #439_____ 295.-</p> <p>Idem convoi livraison #440_____ 345.-</p> <p>Idem convoi livraison #441_____ 325.-</p> <p>Payé à José Hip 23 cuirs bovins_____ 3220.-</p> <p>Solde convoi livraison extra #14_____ 305.-</p> <p>Idem livraison extra #15_____ 385.-</p> <p>Livraison 20 bovins achetés à Farandato_____ 60.-</p> <p>Transport C.F. pour le compte de Farandato _____ 951.-</p> <p>Idem_____ 317.30.-</p> <p>Paiement Art. Callejas pour la livraison de bovins _____ 100.-</p> <p>Paiement Martín Muñoz pour la livraison de bovins _____ 40.-</p> <p>Paiement Juan Quirante pour le transport de cuirs _____ 735.-</p> <p>Paiement G. Osvau pour le transport de cuirs _____ 66.-</p> <p>Paiement E. Gusporevic pour le transport de cuirs_____ 90.-</p> <p>Paiement pour les guides des convois de bétail_____ 50.-</p>	<p style="text-align: center;"><u>Avril 1942</u></p> <p>BETAIL BOVIN</p> <p>E. Guspovetic transport de bovins d'Atacama_____ 1800.-</p> <p>B. Díaz transport de bovins d'Atacama_____ 500.-</p> <p>P. Ibáñez transport de bovins d'Atacama_____ 1300.-</p> <p>H. Gabaio transport de bovins d'Atacama_____ 200.-</p> <p>Idem._____ 130.-</p> <p>E. Guspovetic transport de bovins d'Atacama_____ 805.-</p> <p>José Hip 24 cuirs de mars_____ 3360.-</p> <p>Idem d'avril_____ 1540.</p> <p>Solde convoi de livraison #442_____ 325.-</p> <p>Idem convoi livraison #443_____ 345.-</p> <p>Idem convoi livraison #444_____ 285.-</p> <p>Idem convoi livraison #445_____ 325.-</p> <p>Idem convoi livraison #446_____ 315.-</p> <p>Idem convoi livraison #447_____ 325.-</p> <p>Idem livraison Farandato #4_____ 325.-</p> <p>Idem livraison Farandato #5_____ 245.-</p> <p>Idem convoi livraison extra #16_____ 295.-</p> <p>Idem livraison veaux achetés à Atacama_____ 141.-</p> <p>Idem livraison veaux existence Atacama_____ 100.-</p> <p>Paiement à P. López transport 35 cuirs Antof._____ 105.-</p> <p>Paiement à P. López transport 22 cuirs Antof._____ 66.-</p> <p>Paiement à J. Quirante 651 cuirs à Antof._____ 1953.-</p> <p>Paiement à Pedro Hip abats 1 quinzaine pour Ch Exp.____ 1324.-</p> <p>Idem_____ 1324.-</p> <p>Déchargement bovins_____ 47.-</p> <p>C.F.A.B. transport bétail à Farandato_____ 600.90.-</p>

<i>Païement pour sécher la viande de bovins</i> _____ 15.-	<i>Idem</i> _____ 202.60.-
<i>Païement L. Schuister, bovins et bétail</i> _____ 136.-	<i>Idem</i> _____ 499.80.-
<i>Païement pharmacie, acide acétique</i> _____ 36.60	<i>Idem</i> _____ 351.10.-
PACAGES	<i>Idem</i> _____ 250.-
<i>Cristina Ramos</i> _____ 3018.60.-	PACAGES
<i>Constantino Carosi</i> _____ 2531.20.-	<i>Païement anticipé à José Radic fourrage sec</i> _____ 6000.-
<i>Païement divers (4 reçus) pressage de fourrage</i> _____ 670.40.-	<i>Idem à José Zárate</i> _____ 5000.-
	<i>Idem à Constantina Carrizo</i> _____ 2124.80.-
	<i>Idem à Pedro Huidobro</i> _____ 2438.40.-
	<i>Idem à C. Álvarez</i> _____ 997.60.-
	<i>Idem presser du fourrage sec</i> _____ 559.20.-
<u>Mai 1942</u>	<u>Juin 1942</u>
BETAIL BOVIN	BETAIL BOVIN
<i>Solde convoi livraison #448</i> _____ 375.-	<i>Transport C.F. bétail Bolivie pour Chile Exp C.</i> _____ 10157.80.-
<i>Idem livraison #449</i> _____ 335.-	<i>Transport 10 bovins reçu 2190 Pablo López</i> _____ 1100.-
<i>Idem livraison #450</i> _____ 365.-	<i>Transport 70 bovins reçu 2155 Pablo López</i> _____ 210.-
<i>Idem livraison #451</i> _____ 335.-	<i>Transport 74 bovins reçu 2165 Pablo López</i> _____ 222.-
<i>Idem livraison #452</i> _____ 355.-	<i>Transport cuirs et autres 2175 Pablo López</i> _____ 189.50.-
<i>Idem livraison #453</i> _____ 245.-	<i>Transport 2 bovins reçu recibo 2167 H. Galciro</i> _____ 170.-
<i>Idem livraison #454</i> _____ 374.90.-	<i>Transport 2 bovins reçu 2172 H. Galciro</i> _____ 170.-
<i>Idem livraison #456</i> _____ 384.90.-	<i>Transport 1 bovin reçu 2179 S. Herrera</i> _____ 60.-
<i>Pedro Hip, abats 1 pour Ch Exp</i> _____ 1324.80.-	<i>Transport 1 bovin reçu 2176 P. Yáñez</i> _____ 60.-
<i>Idem 2 quinzaines</i> _____ 1324.80.-	<i>Solde convoi livraison R1455</i> _____ 335.-
<i>Pablo López transport 9 bovins d'Atacama</i> _____ 990.-	<i>Solde convoi livraison R1460</i> _____ 337.-
<i>Idem transport 160 cuirs à Antofagasta</i> _____ 480.-	<i>Tomás Troncoso solde</i> _____ 100.-
<i>Idem transport 80 cuirs à Antofagasta</i> _____ 240.-	<i>José Fabian solde pour bétail par chemin de fer</i> _____ 300.-
<i>Idem transport 80 cuirs à Antofagasta</i> _____ 240.-	<i>Pedro Hip. Abats 1° quinzaine chilexp.</i> _____ 1506.80.-
<i>Idem transport 160 cuirs à Antofagasta</i> _____ 480.-	<i>Pedro Hip. Abats 2° quinzaine chilexp.</i> _____ 1104.-
<i>G. Guspovetic transport 6 bovins d'Atacama</i> _____ 770.-	<i>Pedro Hip. 52 foies incinérés</i> _____ 260.-
<i>P. Ibáñez transport 6 bovins d'Atacama</i> _____ 615.-	<i>P. López transport 70 cuirs</i> _____ 210.-
<i>Idem 1 bovin d'Atacama</i> _____ 60.-	<i>P. López transport 15 cuirs</i> _____ 1600.-
<i>H. Galecio transport 1 bovin d'Atacama</i> _____ 80.-	<i>P. López abattage 2 bovins</i> _____ 30.-
<i>Idem</i> _____ 50.-	<i>P. Núñez transport 4 bovins et passage 2 convoyeurs</i> _____ 350.-
<i>José Hip 3 cuirs agneau Chil Exp</i> _____ 420.-	<i>H. Glaciro transport 1 bovin</i> _____ 85.-
<i>Julio González aide au déchargement de bovins</i> _____ 20.-	<i>Solde convoi livraison 457</i> _____ 335.-
<i>Sotelo convoi livraison 6 de Farandato</i> _____ 235.-	<i>Solde convoi livraison 458</i> _____ 355.-
<i>Transport C.F. 2 grilles pour bétail Farandato</i> _____ 499.80.-	<i>Solde convoi livraison 461-462</i> _____ 295.-
<i>Idem</i> _____ 516.80.-	<i>Dépenses voyage en Bolivie, préparer envoi bétail Chile Exp.</i> _____ 2500.-
<i>Idem 1 grille bétail Farandato</i> _____ 250.-	<i>Dépenses bétail fact Gómez y Cía, Bolivie</i> _____ 1011.55.-
<i>Guides de convoi bovin</i> _____ 50.-	<i>Dépenses bétail fact Fco. Aréa Bolivie</i> _____ 602.04.-
<i>Fact. #1755 E. Tomic gros sel</i> _____ 130.-	<i>Dépenses bétail fact Dgo. Uzquenda Bolivie</i> _____ 260.70.-
<i>Payé à Pedro Hip 74 foies incinérés</i> _____ 370.-	<i>Dépenses bétail fact. F. Vergara Bolivie</i> _____ 17664.-
BETAIL LANIER	PACAGES
<i>Transport C.F. 2 agneaux à Ollague</i> _____ 13.-	<i>Berger Zarate, solde fact #1</i> _____ 3978.-
PACAGES	<i>Jose Vela Herbage Topater</i> _____ 800.-
<i>Fact 283 José Abaroa</i> _____ 10.000.-	<i>Isabel veuve de Berna second reçu</i> _____ 600.-
<i>Fact 35 Manuel Álvarez</i> _____ 1140.-	<i>S. López transport fil de fer pour fourrage</i> _____ 2154.-
<i>Fact 197 Communauté J. et Edo. Abaroa</i> _____ 1847.20.-	<i>Pressage de 140 b. de fourrage</i> _____ 2186.-
<i>Oscar Benavente fourrage sec</i> _____ 500.-	<i>Fernando Polanco, herbage à Atacama</i> _____ 2210.-
<i>S. Villarroel</i> _____ 250.-	<i>Máximo Guija, herbage à Atacama</i> _____ 2214.-
<i>Fca. Ramos</i> _____ 250.-	<i>Manuel Cordole, herbage à Atacama</i> _____ 2206.-
	<i>Pressage de 210 b. de fourrage</i> _____ 2213.-

Pour le pressage de fourrage _____ 1008.80.- Juan Briceño, fil de fer pour fourrage _____ 157.-	BETAIL LAINIER Pour la livraison d'agneaux d'Atacama _____ 50.- Manuel Saez fact. 874 _____ 5916.60.-
<u>Juillet 1942</u>	<u>Août 1942</u>
BETAIL BOVIN C.F. Transport 159 bovins _____ 11943.20.- C.F. Transport 298 bovins _____ 23365.15.- P. López Transport 5 bovins d'Atacama R. 2232 _____ 550.- Idem 5 bovins d'Atacama R. 2302 _____ 505.- J. Briceño transport 80 cuirs R. 2233 _____ 240.- Juan Morron commission vente cuirs _____ 595.7.- Pedro Hip abats 1 quinzaine Chile exp. _____ 1578.- José Fabian surveillance bétail C.F. _____ 200.- Solde livraison R. 463 _____ 235.- C.F. Transport magasin cuirs _____ 2849.20.- Patente saloir 2 semestre _____ 112.- C.F. transport bétail 4 ^{ème} lot _____ 14781.30.- Fact. dépenses Gomez y Cía. Uyuni _____ 1160.- Fact. dépenses Zone Atocha _____ 549.70.- Fact. dépenses Uzqueda Uyuno _____ 319.20.- Fact dépenses Zone Atocha _____ 985.30.- Fact dépenses Uzqueda Uyuni _____ 700.- Pedro Hip abats 2 ^{ème} quinzaine Chi Exp. _____ 1545.60.- Pedro Hip. 78 foies incinérés _____ 390.- E. Galeano transport bovin abattu R. 2327 _____ 85.- Juan Salvia dépenses voyage accidenté livraison _____ 200.- PACAGES José Abaroa fact. 292 _____ 15701.40.- José Radich solde fact _____ 3993.90.- Manuel Álvarez _____ 1349.60.- Isabel veuve De Berna _____ 350.- O. Bracamonte fourrage sec _____ 30000.- O. Bracamonte solde fact _____ 367.87.-	BETAIL BOVIN Paiement fact #62 Edo. Abaroa _____ 6300.- Transport C.F. Atocha – Calama R. 5. _____ 7550.90.- Idem R. 6 _____ 14499.90.- Idem R. 7 _____ 15060.- Idem R. 8 _____ 14340.- Convoi livraison extraordinaire _____ 235.- Transport C.F. Magasin cuirs _____ 2724.40.- Transport C.F. 150 cuirs _____ 632.70.- Pedro Hip pour abats 1 ^{ère} quinzaine Chil Exp. _____ 1324.80.- Pedro Hip pour abats 2 ^{ème} quinzaine Chil Exp. _____ 1545.60.- Pedro Hip. 45 foies incinérés _____ 225.- Schmidt Hnos, pour bovins _____ 155.30.- Jose Fabian surveillance bétail (dépenses voyages) _____ 100.- Idem _____ 100.- Jose Abaroa transport pour taureaux (fact 296) _____ 1500.- Mécanicien F.C. pour amener surveillant bétail _____ 50.- Entreprise transports livraison bétail de Chuqui _____ 20.- D. Glosinovic, certificat santé soins _____ 20.- H. Villalobos, courtage 150 cuirs seg. Reçu _____ 100.20.- Guides transport du F.C. _____ 50.- G. Uzqueda Bolivie dépenses bétail R#4 _____ 616.90.- PACAGES Fact 57 Ed. Abaroa _____ 750.10.- Rosalia veuve de Abaroa _____ 2500.- Isabel veuve de Berna _____ 250.- Narciso Wong semence luzerne _____ 1170.- Idem _____ 925.- Idem _____ 790.- Communauté Juan et Edo Abaroa fac 202 _____ 1059.20.- Idem fac 203 _____ 186.50.- BETAIL LAINIER Pour la livraison d'agneaux d'Atacama _____ 75.-
<u>Septembre 1942</u>	<u>Octobre 1942</u>
BETAIL BOVIN Fact 175 Gregorio Yap – cueros _____ 74150.- Transport C.F. lot 9-T _____ 15101.65.- Transport 1 magasin cuirs _____ 2930.7.- Différence transport _____ 297.50.- Pedro Hip abats 1 ^{ère} quinzaine Chilexp. _____ 1334.- Solde convoi livraison _____ 435.- Idem _____ 545.- Idem _____ 165.- Idem _____ 335.- E. Gasporetic transport cuirs _____ 675.- H. Galecio _____ 120.- Ramón Yapura dépenses voyage à Salta _____ 120.-	BETAIL BOVIN Paiement solde convoi livraison #465 _____ 295.- Paiement solde convoi livraison #466 _____ 355.- Paiement solde convoi livraison #468 _____ 315.- Paiement solde convoi livraison #469 _____ 335.- Paiement solde convoi livraison #470 _____ 205.- Paiement solde convoi livraison extraordinaire _____ 265.- Idem _____ 325.- Idem _____ 305.- Idem _____ 305.- Idem _____ 365.- Paiement C.F. Transport magasin cuirs _____ 3232.90.- Pedro Hip abats Chilex 1 ^{ère} quinzaine _____ 1104.-

Alberto Miranda, livraison 20 bovins à Coya Sur__250.- Froilan Chinchilla livraison 60 bovins à Coya S. _____500.- H. Gabria, transport bétail abattu_____80.- Pedro Hip abats 2 ^{ème} quinzaine Chilex._____1363.20.- Pedro Hip 63 foies incinérés_____315.- Pablo López, transport 4 bovins d'Atacama_____400.- Réparation étables_____149.50.- Livraison bétail Farandato_____335.- PACAGES Fact #4 Benito Formosa_____23477.68.- Fact #11 Benigno de los Ríos_____2367.-	Pedro Hip abats Chilex 2 ^{ème} quinzaine_____1519.- Pedro Hip 74 foies incinérés_____370.- E. Guspovetic, transport 5 bovins d'Atacama_____675.- H. Galeno transport 1 bovin d'Atacama_____100.- H. Galeno transport 20 cuirs d'Atacama_____80.- L. Schmidt pour bovin pour bétail_____206.30.- Corito Garcia fact #9 pour bovins_____11000.- PACAGES Fact #89 Daniel Carrazana_____4470.94.- Idem La Malla_____170614.54.-
<u>Novembre 1942</u>	<u>Décembre 1942</u>
BETAIL BOVIN Transport C.F. 1 magasin cuirs, seg. Reçu_____3372.90.- Transport C.F. 2 magasins cuirs, seg. Reçu_____513.20.- Pedro Hip abats 1 ^{ère} quinzaine_____1324.80.- Pedro Hip abats 2 ^{ème} quinzaine_____1545.- Solde convoi livraison #471_____255.- Solde convoi livraison #472_____315.- Solde convoi livraison #473_____365.- Solde convoi livraison extraordinaire_____265.- Idem_____305.- Idem_____305.- Idem_____295.- Solde convoi livraison Farandato_____155.- E. Guspovetic transport bovins d'Atacama_____800.- Idem_____800.- Idem_____800.- Idem_____800.- P. Yañez transport bovins d'Atacama_____80.- L. Schmidt remboursement bovins_____868.- G. Yap viande [illisible] consommation_____483.- Abattage 5 bovins_____105.- Marchés municipaux abattage_____35.20.- Guides de convois_____50.- Pedro Hip, pour 96 foies incinérés_____480.- Fact. 840 Muñoz et Vallatora transport par camion_____958.30.- Fact 1822 Idem chargement cuirs_____312.25.- PACAGES A cta. Contrat pâturage Jose Abaroa_____25000.- Fact. 304 José Abaroa_____800.- Fact. 37 Manuel Álvarez_____1445.60.- Fact. 213 Communauté J. et Edo. Abaroa_____1695.20.- Reçu 2526 Sara Villarroel_____1000.- Reçu 2502 Rosalia veuve Abaroa_____500.- Muñoz et Villalobos fact. Fil de fer_____6965.30.-	BETAIL BOVIN Solde convoi livraison #475_____245.- Solde convoi livraison #476_____315.- Solde convoi livraison #477_____265.- Solde convoi livraison #478_____315.- Solde convoi livraison animaux d'existence_____265.- Solde livraison Salta à Julio de los Ríos_____338590.25.- Transport C.F., magasin cuirs_____2332.50.- E. Guspovetic transport 5 bovins_____800.- E. Guspovetic transport 5 bovins_____800.- E. Guspovetic transport 5 bovins_____800.- E. Guspovetic transport 1 bovin_____20.- A. Carrazana transport 1 bovin_____20.- E. Achiardo 11 fact._____250.- L. Schmidt fact 5053 bovins_____252.20.- Alejandro Cruz, voyage à Pocitos acheminer bétail Salta_____360.- Pedro Hip abats 1 ^{ère} quinzaine Chilexp_____1335.60.- Paiement à Soto, transport cuirs Antofagasta_____90.- Solde convoi livraison 479/480_____335.- Solde convoi livraison 481_____325.- Paiement Soto, transport cuirs_____157.50.- Paiement Pedro Hip, abats 2 ^{ème} quinzaine Chilexp_____1379.40.- Paiement Pedro Hip foies incinérés_____335.- T. Vergara, 1 bovin en viande_____1855.80.- PACAGES Fact. 67 Edo. Abaroa_____16172.45.- Fact. 70 Edo. Abaroa_____2484.- Firme Santa Rosa 1Pan American Chinchilla_____900.- Rosalia veuve De Abaroa_____1000.- Fact. 218 Com. J. et Edo. Abaroa_____1164.80.-

Tableau 18. Dépenses relatives aux activités d'élevage et de pacage de la firme Abaroa de Calama.
Source: Livres de comptabilité de la société Cía. Abaroa pour l'année 1942. Fondo Histórico, Museo de Historia Natural y Cultural del desierto de Atacama (Calama).

Nous avons transcrit intégralement les activités relatives à l'élevage et au pacage de la firme Abaroa de Calama pour l'année 1942, car c'est la seule période où nous disposons du registre complet. Cependant, nous pouvons noter que les années suivantes (au moins jusqu'en 1947) enregistrent des activités semblables, telles que le commerce de bétail vivant avec les salpêtrières de Maria Elena, Coya Sur et Pedro de Valdivia. L'approvisionnement de Chuquimata en viandes, cuirs et abats est également régulier, de même que le commerce de bétail avec des firmes comme Frandante et Durand, lesquelles apparaissent aussi dans des registres plus tardifs, correspondant aux années 1950.

Il est important de signaler que les livres de comptes de la compagnie d'Abaroa distinguent clairement les cas où le bétail est déplacé à pied, en chemin de fer ou en camion. Lorsqu'il est déplacé à pied, les concept "*arreo*" (convoi) ou "*arreo de remesa*" (convoi de livraison) figurent toujours, généralement associés aux oasis de San Pedro de Atacama (ou Allende de los Andes, comme les passages de Sompa, Tolar Grande ou le désert de sel de Pocitos déjà cités), ou encore aux convois de bétail depuis Calama vers les usines de salpêtres du désert encore en activité (Maria Elena, Coya Sur, Pedro de Valdivia). Lorsqu'il est fait mention du transport en véhicule motorisé ou en camion, le terme figurant sera toujours celui de transport, qui doit être distingué du transport en chemin de fer, lequel apparaît avec la sigle C.F. (en général Chemin de Fer d'Antofagasta à la Bolivie, puisque le bétail argentin commence également à être importé par ce moyen de transport suite à la construction de la ligne Antofagasta-Salta).

" Ganado Vacuno		
15	Pedro Hin, mercedencias 1 ^a quincena	1.445 20
2	Saldo arco de Remesa N° 685, seg carta	790 -
7	" " " " " 687 " "	929 -
18	" " " " " 688 " "	847 -
13	" " " " " 47 J.A.	409 -
11	" " " " " mal de piso	505 -
22	" " " " " " " "	455 -
12	" " " " " M. Farondato	305 -
15	" " " " " " " "	365 -
19	" " " " " " " "	355 -
12	F.C flete ganado M. " Antof.	1.891 80
19	" " " " " " " "	757 -
20	" " " " " " " "	1.135 40
12	" " " " B. Montoya - Iquique	4.139 -
19	" " " " " " " "	6.188 50
9	Angel Guanis, flete 2 vacunos Soncor	1.000 -
8	B. Mora, cancelacion saldo arrendamiento vacunos, en locaire.	1.600 -
3	H. Galias, transporte 4 vacunos, seg Rec	560 -
6	" " " " 4 " " "	560 -
16	" " " " 4 " " "	560 -
23	" " " " 2 " " "	280 -
4	Luciano Cordoni, anticipo arco vacunos	100 -
18	Ferfin Henriquez " " "	200 -
	E la multa	2.537 60

Image 39. Détail des dépenses pour le bétail bovin, livres de comptabilité de la firme Abaroa.

Juin 1945. On peut noter la distinction faite entre les soldes "arros de remesa" (convois de livraison), "F.C. flete ganado" (C.F. transport bétail) et "flete bovinos" (transport bovins) directement (par camion). Au cours de ce mois, on peut trouver des convois de livraison, des transports en chemin de fer vers Antofagasta et Iquique, ainsi que le transport et l'entretien du bétail bovin depuis Soncor et Socaire. Source: Livres de Comptabilité Firme Abaroa.

Fondo Histórico, Museo de Historia Natural y Cultural del desierto de Atacama.

Pour cette période, les convois de bétail en provenance d'Argentine et l'emploi de guides connaissant la route à travers Pocitos, un désert de sel situé à environ cent kilomètres de la frontière chilienne, sur les hautes cimes andines de la province de

Salta, continuent de perdurer. On peut relever d'autres opérations non moins importantes, telles que l'achat en 1943 d'herbages à San Pedro de Atacama pour la somme de 3.974 pesos, transférés à une parente nommée Rosalia de Abaroa. Cette dernière est également mentionnée vendant de la luzerne au bétail arrivant à San Pedro de Atacama depuis l'Argentine.

Bien qu'il soit évident que l'entreprise d'Abaroa concentrait de grandes étendues et achetait pour elle-même de la luzerne depuis des domaines liés à sa firme (comme Santa Rosa), on se souvient également de cette entreprise dans la mémoire orale et locale pour être l'une des principales entités achetant de la luzerne aux agriculteurs locaux. Un ancien agriculteur de la ville de Calama raconte à ce sujet: *"Abaroa en plus de posséder de grandes quantités de luzerne en achetait beaucoup aux petits agriculteurs. De plus à cette époque il était le seul à emballer [le fourrage sec], le seul à pouvoir emballer était Abaroa, ça c'était en bois. C'était une presse, comme une boîte avec des rubans de fer"*⁷⁷².

Un autre aspect important par rapport à la continuité des convois de marchandises est l'emploi de convoyeurs et de guides chargés de conduire le bétail à travers des passages reconnus comme difficiles, comme celui de Pocitos déjà cité, mais aussi Socompa et Tolar Grande. Pour cela trois personnes figurent parmi les plus communément employées, nommées Cruz, Rodriguez et Gunares. Ce dernier convoyeur, avec Anastacio Gunares (père, fils ou frère, nous ne savons pas), apparaît également comme conduisant du bétail à pied depuis les villages de Socaire et Soncor en février 1945. A la même période, Anastacio Gunares est mentionné vendant à Abaroa sept cent kilos de luzerne sèche récoltée à Soncor. On mentionne également pour le même mois l'achat par Abaroa de vingt jeux de fers pour taureaux, ce qui est un clair indicateur que le transit des animaux continuait de se faire à pied.

⁷⁷² S.C., agriculteur interrogé à Calama, novembre 2019.

Un an plus tard, en mars 1946, on trouve aussi dans les registres de la firme Abaroa un habitant d'Atacama appelé Luis Ramos recevant un salaire de 1.447\$ pour un voyage spécial réalisé dans la zone de Huaitiquina-Monturaqui, dans l'objectif d'effectuer une reconnaissance des sentiers pour les troupeaux. A la même période, un autre villageois nommé Francisco Hoyos réalise un autre voyage à Monturaqui, cette fois pour recevoir des troupeaux de bétail vivant arrivant par Salar de Imilac (à environ 110 km au sud du *salar* d'Atacama).

Des troupeaux de bétail ovin sont également convoyés à pied à partir de San Pedro de Atacama. Un exemple en est le paiement de 250\$ pour la livraison de 150 agneaux provenant des *ayllos* de San Pedro en avril 1945. Au cours du même mois, Abaroa règle une facture de 2.735\$ au nom de l'éleveur Arturo Chau Ly pour la même livraison, l'augmentation entre les deux sommes correspondant probablement à la disparité structurelle des prix entre les fournisseurs primaires de bétail (agriculteurs indigènes de San Pedro) et les principaux entrepreneurs éleveurs de la région, passant par l'intermédiaire d'Abaroa.

Don Federico Morales, un agriculteur ayant travaillé à la firme Abaroa pendant cette période, affirme à ce propos: *"nous vendions aussi du bétail aux indiens, du bétail que nous avons apporté, que nous avons engraisé, alimenté avec du fourrage, engraisé pendant des mois"*⁷⁷³.

En avril 1946 on trouve également une série de convoyeurs d'Atacama déplaçant et s'occupant de bétail pour le compte de la même firme. Parmi eux, les déjà cités Anastacio Gunares, Ángel Gunares, Nicolas Bustos, Joaquín Plaza, Grisolfo Cruz et Alejandro Plaza, chargés de conduire et d'entretenir du bétail ovin en provenance de San Pedro de Atacama jusqu'à la firme Abaroa. Le paiement pour le service total correspondait à 1.740\$, réparti entre tous les convoyeurs et gardiens du bétail.

⁷⁷³ F.M., agriculteur interrogé à Calama, juillet 2019.

Une grande partie du bétail ovin convoyé depuis San Pedro de Atacama provenait du versant argentin du massif d'Atacama; point qui est spécifié par ce même agriculteur. En mentionnant les "convoyeurs argentins" de cette période, un autre enquêté rappelle que les animaux étaient déplacés en suivant les mêmes routes de la cordillère vers San Pedro de Atacama, d'où ils étaient ensuite conduits à Calama par un trajet de trois ou quatre jours, puis amenés à Chuquicamate et aux usines de salpêtre de Maria Elena, Pedro de Valdivia, Francisco Vergara, Coya Sur, etc.

"Les convoyeurs allaient par exemple aux salpêtrières qui restaient comme Pedro de Valdivia, à Victoria, à tous ces endroits ils venaient laisser des animaux qu'ils apportaient d'Argentine. Ça c'était dans les années soixante, dans les années soixante et avant. A cette époque il y avait encore des convoyeurs qui allaient chercher le bétail en Argentine; je m'en souviens parce qu'en 1960 j'avais dans les douze ans et je voyais passer les taureaux, les mules, les agneaux conduits par ici vers San Pedro"⁷⁷⁴.

D'après le même enquêté, la famille Gunares d'Atacama restait en contact avec les fournisseurs de bétail argentin. Les convoyeurs arrivaient et livraient les animaux dans des secteurs proches de Toconao, pour qu'à partir de là ceux qui opéraient à Atacama se chargent de les conduire aux usines de salpêtre déjà citées, ou aux firmes des entrepreneurs éleveurs de Calama.

Une partie de ce système est montrée dans le témoignage suivant d'un autre ancien convoyeur de Socaire, interrogé dans la vallée de Yalquincha, quelques kilomètres au nord de Calama:

"Nous amenions du bétail d'Argentine. De Catua, de par là-bas depuis d'autres vallées. Mais il fallait les ferrer, il fallait ferrer les bovins. Jusqu'à San Pedro de Atacama. Là une autre personne venait, ils convoyaient aussi du bétail vers San Pedro à cette époque, parce qu'à cette époque il n'y avait pas de véhicule il n'y avait rien. Tout était

⁷⁷⁴ C.S., ouvrier mineur et agriculteur interrogé à San Pedro de Atacama, août 2019.

convoyé, tout avec des animaux, avec des mules. On n'utilisait pas beaucoup le cheval dans ces endroits parce que le cheval est trop fragile pour la montagne, il est trop fragile. La mule est plus résistante; la mule, ou l'âne (...) Donc moi je récupérais le bétail qu'apportaient les argentins, parce que comme ils étaient connus, pour le dire comme ça, un éleveur qui en avait vingt, quinze, un jour il les rassemblait, et là on se donnait rendez-vous à Catua, là on arrivait et on convoyait le bétail. On arrivait à Catua de Socaire; là des argentins venaient aussi. Ils arrivaient jusqu'à San Pedro et là ils le livraient à d'autres gens. Et eux l'amenaient jusqu'ici, jusqu'à Calama pour le livrer à Chuquicamata, la pampa du salpêtre... Comme il n'y avait pas de camions, il n'y avait rien, donc c'était juste à pied rien d'autre. L'histoire c'est qu'à Calama et à Chuquicamata il y avait un abattoir. Vers la pampa du salpêtre il y avait aussi un abattoir, donc le bétail était amené jusque là-bas à pied"⁷⁷⁵.

Un autre enquêté ajoute à propos des convoyeurs argentins: *"ils les convoyaient et les amenaient vers ici à Calama ou vers les salpêtrières. Parce qu'ils livraient aussi à Abaroa, parce que lui il avait des ranchs pour accumuler beaucoup de bétail. Donc ensuite lui il le livrait en viande plus tard à Chuqui, avec le temps... Et comme il y avait le camal [abattoir], et ensuite à Chuqui il y avait aussi un camal, ils conduisaient le bétail à pied à Chqui et là ensuite ils l'abattaient... Là de Calama ils l'amenaient à Chuqui, mais seulement les Abaroa, les plus importants, les agriculteurs plus petits, non. Seulement les Abaroa. Nous les agriculteurs plus petits on livrait à Abaroa, à Siglic et à Núñez"⁷⁷⁶.*

Le même enquêté témoigne également du fait que dans les années 1950, le mouvement inverse pouvait être fréquent, de convoyeurs *atacameños* allant chercher du bétail dans des villages argentins, pour ensuite les vendre aux mines et aux villes du désert. Ces voyages étaient réalisés à dos d'ânes et de mules, et duraient sept ou huit jours, dans le but de retourner à San Pedro de Atacama et à Calama avec soixante ou soixante-dix animaux par voyage.

⁷⁷⁵ B.P., convoyeur interrogé à Yalquincha (Calama), avril 2019.

⁷⁷⁶ F.M., agriculteur interrogé à Calama, juillet 2019.

"Moi dès quinze ans j'allais sur la cordillère avec mon père. Je partais d'ici à Calama et j'allais jusqu'à San Pedro, et de San Pedro on partait vers un autre endroit au nord de l'Argentine, qui s'appelle Abra Pampa. Une fois là-bas l'idée était de rapporter du bétail, des agneaux, comme ça, à pied. Et donc à partir de là avec les animaux on mettait huit jours. On prenait l'ancien sentier de Calama à San Pedro à dos d'animal... Là on arrivait à San Pedro, pendant la journée, bien sûr, parce qu'il fallait se dépêcher. On dormait à San Pedro et le lendemain on partait dans l'intention d'arriver à cet endroit qui s'appelle Abra Pampa. Parce que là on passait par l'Hito Cajon, qui est là où se trouve la route aujourd'hui, et de là on allait à d'autres endroits qui sont vers là-bas; Aguas Calientes ça s'appelait, et de là on arrivait à Zapaleri, qui est là où se trouve la frontière entre l'Argentine, la Bolivie et le Chili. C'est un fleuve, qui naît là-bas en Bolivie. Et donc de là jusqu'à l'endroit où on allait chercher du bétail, comme ça, et parfois on en rapportait jusque soixante-dix, quatre-vingt, jusqu'ici à Calama, par convoi. Mais de là-bas jusqu'ici ça prenait un mois. Là-bas il n'y a presque que des élevages de bétail, c'est presque comme ici, sauf que là-bas il y a plus de montagnes (...) Mon père faisait l'achat et on rentrait. Bien sûr on n'achetait pas seulement à une personne, mais à l'un on en achetait dix, à un autre vingt, et comme ça... C'est-à-dire que les éleveurs n'avaient pas tant de bêtes, pour avoir une idée ils pouvaient avoir deux cent ou trois cent agneaux. Il y avait un endroit qui s'appelait Casabindo, et là on nous envoyait pour acheter les agneaux là-bas, parce que celui-là en avait dans les douze mille. C'est plus au sud. A partir d'Abra Pampa, plus au sud"⁷⁷⁷.

D'après ce que montrent ses registres, la firme Abaroa s'est même occupée de fournir du bétail à la ville d'Iquique, en envoyant par exemple par chemin de fer 20 bovins vivants en mai 1944 et en avril 1945. Elle fournissait également du bétail à des contracteurs locaux installés dans la ville de Tocopilla, dont l'entrepreneur éleveur déjà cité Arturo Chau Ly, qui vendait à son tour des animaux aux salpêtrières de Maria Elena, Pedro de Valdivia et Coya Sur.

⁷⁷⁷ F.M., agriculteur interrogé à Calama, juillet 2019.

Au début de la même décennie, Chau Ly et d'autres éleveurs de Tocopilla sollicitaient du gouvernement central qu'il entérine une hausse des prix du bétail due à l'augmentation de la valeur des animaux dans leurs lieux d'origine, ce que fera l'autorité publique en publiant un décret fixant de nouveaux tarifs aussi bien à l'abattoir municipal que dans les boucheries, où la viande était vendue à tous les publics.

Le *Norte*, journal local imprimé de Tocopilla, annonce la nouvelle avec fureur le samedi 27 juillet 1940:

"La valeur du bétail à pied, ajoutée aux tarifs actuels de cabotage, expliquent le prix élevé de la viande à Tocopilla. Le commissaire doit contrôler les prix de vente. La viande de bovin a subi une nouvelle hausse de sept centimes le kilo vivant. Ce produit nécessaire à l'alimentation doit son prix actuel à trois facteurs qui ont contribué à l'augmenter pendant l'année en cours: la hausse du kilo vivant de la viande de bovin, l'augmentation des tarifs de cabotage pour le bétail et le manque total de contrôle des prix de vente dans les boucheries (...) On ignore toute raison qui puisse justifier cette hausse qui a de nouveau touché le bétail bovin embarqué pour la consommation des habitants du Nord. Nous choisissons de croire que cette nouvelle augmentation du prix au kilo vivant a été décidée par les fournisseurs, et a été décrétée à l'insu de l'autorité chargée de fixer et de contrôler ce prix (...) Il existe un décret du Commissaire Départemental de Tocopilla émis en 1939, qui détermine que les prix fixés doivent être affichés sur des tableaux à la vue du public. Il n'y a aucun de ces tableaux dans nombre de ces boucheries. Qui est en charge d'exiger qu'ils soient affichés?"⁷⁷⁸

Cette situation semble s'être généralisée pendant au moins une dizaine d'années, car l'hebdomadaire provincial "*La Batalla*", dans une note intitulée *Los abasteros hacen su Agosto* (les chevillards font leur mois d'Août), parlait encore de cette affaire au début de l'année 1952:

⁷⁷⁸ Journal *Norte*, n°2, Tocopilla, samedi 27 juillet 1940, an 1. Archive possédée par l'auteur, offerte gracieusement par Damir Galaz-Mandakovic, qui m'a généreusement fourni le document.

"Nous observons depuis longtemps déjà que les bouchers spéculent sur la viande selon leur bon vouloir. Cela n'arrive pas seulement au Marché Municipal, enceinte où existe, semble-t-il, un contrôle strict, mais aussi dans les différents quartiers de la ville. Les bouchers, les chinois spécialement, trompent le public sur le poids et font payer un prix plus grand sur la viande. Pour eux les tableaux sur lesquels sont fixés les prix n'ont aucune valeur. Lorsque quelqu'un vient se plaindre ils répondent que la viande qu'ils vendent est de meilleure qualité. Si le client insiste ils choisissent de ne pas lui en vendre. En somme, le public est forcé d'accepter la viande qu'on lui propose et de payer le prix qu'on lui demande"⁷⁷⁹.

Les entrepreneurs éleveurs asiatiques, avec d'autres entités telles que l'entreprise Abaroa et les marchés communaux, ont également représenté une demande importante en luzerne pour les producteurs indigènes. A ce propos, un agriculteur de l'oasis de Quillagua affirme:

"Il y avait à Tocopilla le chinois Un; entreprise bouchère qui rapportait tout le bétail vivant. Ils le tuaient à Tocopilla et pour l'alimenter pendant les jours où ils l'avaient au repos ils achetaient du fourrage. Le chinois achetait des camions entiers de fourrage. Il y avait aussi à Calama la boucherie appelée Eduardo Abaroa. Les Abaroa avaient une boucherie très grande là-bas, ils avaient de grands élevages de bovins. Donc ils achetaient eux aussi du fourrage et on vendait tout. Aux éleveurs de Calama aussi"⁷⁸⁰.

Bien qu'elle ait continué à unir les agriculteurs et éleveurs indigènes et non indigènes de l'intérieur, les capitaux privés, l'industrie extractiviste et le pouvoir local, l'importance des dynamiques de circulation de bétail vivant à travers les sentiers de convoyeurs, chemins, chemins de fer, villages, villes et mines du désert a constitué un

⁷⁷⁹ Journal *La Batalla*, n°14, An I, 29 février 1952, p. 8.

<http://www.bibliotecanacionaldigital.gob.cl/colecciones/BND/00/PE/PE0000067.pdf>. Site consulté le 22 avril 2021.

⁷⁸⁰ Enedino Azola (q.e.p.d), agriculteur de l'oasis de Quillagua, juin 2013. Dans Carmona, J. *Genealogía de un ocaseo agrícola. Estructura agraria y reetnificación en el oasis de Quillagua, II región de Antofagasta, Chile*. Thèse pour l'obtention du diplôme et du titre d'Anthropologie Sociale, Escuela de Antropología, Universidad Academia de Humanismo Cristiano, p. 223-224.

phénomène peu traité par l'anthropologie et l'histoire régionale. Parallèlement à ce manque d'intérêt, on a privilégié des interprétations qui font du déclin du salpêtre un processus aussi structurant que funeste, à la suite duquel le désert d'Atacama ne serait plus jamais le même pour ce qui touche au transit d'animaux, au rôle central des indigènes dans cette activité et à l'existence et importance de ces espaces minimes *sui generis*, les luzernières au milieu du désert, destinées à fournir de l'énergie à une troupe d'animaux exténués et à leurs conducteurs descendants des hauts sommets de l'Atacama. Ce n'est vrai qu'en partie. En effet, à partir des éléments exposés plus haut, nous pouvons affirmer que des animaux vivants ont continué à circuler dans le désert au moins jusqu'aux années 1950, et même au-delà, ce qui comme l'a justement fait remarquer Rudolph, s'explique en grande partie par le renouveau industriel impulsé par la mine de cuivre de Chuquicamata.

"Avec la diminution du transport de bétail et dans l'impossibilité de trouver un emplacement au futur chemin de fer, l'ancienne route du bétail semblait condamnée à l'oubli. Mais par la suite la mine de cuivre de Chuquicamata, qui avait été exploitée à une échelle relativement petite jusqu'au lendemain de la Première guerre mondiale, s'est révélée contenir les réserves prouvées comme étant les plus grandes au monde de métal rouge. Les infrastructures de traitement des minerais et des métaux ont été agrandies, et les travailleurs additionnels et leurs familles ont créé une grande demande en viande argentine. Le chemin du bétail est de nouveau devenu une scène active"⁷⁸¹.

Cependant, et comme nous l'avons déjà signalé plusieurs fois, outre Chuquicamata, les usines de salpêtre restantes ont constitué une source importante de demande de bétail vivant argentin, allant jusqu'à accaparer le commerce transandin au détriment de l'approvisionnement en viande d'autres villes importantes, dont Antofagasta. On peut clairement le voir dans le signal d'alarme donné par l'hebdomadaire provincial *La Batalla*, où dans un numéro de février 1952, il reproche

⁷⁸¹ Rudolph, W. 'Vanishing trails of Atacama', 1963, *American Geographical Society*, p. 31. Broadway: New York.

à la firme argentine *Aberto Durand y Cía.* de préférer vendre du bétail aux salpêtrières du nord plutôt qu'à la ville où siège le journal:

*"La firme fournisseuse de bétail à Antofagasta, Alberto Durand y Compania Limitada, dont les capitaux sont argentins, a informé il y a quelques jours le Commissaire Olid qu'elle ne livrerait désormais du bétail que deux fois par semaine. Cela signifie qu'Antofagasta disposera de deux abattages de viande hebdomadaires, ce qui aggravera encore plus le problème alimentaire de la ville, puisque nous savons tous que la viande est la base principale de notre alimentation quotidienne. Nous ignorons jusqu'à ce jour les véritables motifs de cette mesure; la seule chose que nous sachions et qu'a exprimé la firme en question est qu'elle doit donner la priorité aux salpêtrières de la province de Tarapacá plutôt qu'aux habitants de notre ville"*⁷⁸².

Ce même média avait déjà signalé deux mois plus tôt que la province d'Antofagasta se retrouverait "sans viande de bovin" à partir de janvier 1951, car selon les informations données par le ministère de l'Economie argentin, les permis de déplacement de bétail cesseraient en décembre de cette année. Il était ainsi indiqué qu'il restait à *Durand y Cía.* "5 livraisons de 180 bovins chacune", alors que la firme Farandato venait de recevoir "la dernière livraison" au milieu de la même semaine⁷⁸³.

Quoi qu'il en soit, le bétail est continué à arriver vivant aux principales villes et abattoirs du désert, que ce soit en camion, en chemin de fer ou à pied, nécessitant d'être engraisé avant son sacrifice et sa vente au marché régional. Entre 1940 et 1955, d'après les registres argentins officiels, les éleveurs de Salta ont continué à exporter des centaines de milliers d'animaux vivants vers le nord du Chili, mouvement qui pendant cette période de 15 ans a concerné plus de 277.000 animaux en transit en provenance des terres andines.

⁷⁸² Hebdomadaire Indépendant *La Batalla*, Antofagasta, 8 février 1952, An 1, n°11. Source: <http://www.bibliotecanacionaldigital.gob.cl/coleccion/BND/00/PE/PE0000067.pdf>. Site consulté le 20 avril 2021.

⁷⁸³ Hebdomadaire Indépendant *La Batalla*, Antofagasta, 15 décembre 1951, An I, n°3, p. 1. Source: <http://www.bibliotecanacionaldigital.gob.cl/coleccion/BND/00/PE/PE0000067.pdf>. Site consulté le 20 avril 2021.

Année	Têtes de bétail
1940	9.800
1942	8.110
1944	30.961
1947	60.730
1948	60.412
1949	35.149
1951	42.728
1953	23.233
1955	6.709
TOTAL	277.202

Tableau 19. Exportations de bétail de Salta vers le Chili (1940-1955).
Source: Correa et al. 2003.

Analysés en détail, ces chiffres sont évocateurs, et montrent clairement l'augmentation pendant les premières dix ou douze années considérées par le tableau. En suivant l'interprétation de Rudolph, cette augmentation est directement liée à la demande en viande bovine depuis Chuquicamata, ville-camp de mineurs comptant plus de 25.000 travailleurs et leurs familles et qui de plus disposait de son propre abattoir ou *camal*. D'autre part, Chuquicamata traitait directement avec les principaux éleveurs de Calama, et en premier lieu l'entreprise Abaroa, comme on peut le voir dans le registre transcrit présenté plus haut (voir tableau 18). La chute drastique de 1955, quant à elle, est probablement liée à la véritable révolution du marché de l'approvisionnement en viande: l'arrivée de la chambre frigorifique mobile et le déplacement d'animaux déjà sacrifiés dans leurs lieux d'origine.

Un signal clair de ce changement peut être identifié lorsque, dans le but de supporter le manque de viande à Antofagasta (comme nous l'avons vu, étant donné la priorité donnée par les firmes Durand et Farandato aux salpêtrières du nord), l'administration locale de la ville commence à importer de la viande congelée depuis l'extrême sud du Chili. En 1951, 110 tonnes de viande congelée d'agneau de

Magellan" sont importées, et stockées dans l'unique frigorifique de la ville avec de sérieux risques de perte, étant donné qu'"il y a des fois où il n'est pas possible de maintenir en permanence la température de réfrigération requise pour la conservation du produit"⁷⁸⁴.

Concernant les mouvements de bétail vivant, les chiffres donnés par le *Censo Agrícola y Ganadero de Chile* de l'année 1955 sont également éloquentes, montrant clairement que les mouvements de bétail vivant se déplaçant à travers la province d'Antofagasta à la date du recensement (15 avril) étaient tout aussi importants, la plupart d'entre eux étant concentrés dans les établissements de douane.

Animaux en transit				
Prov. Antofagasta, 15 avril 1955				
GROS ET PETIT BETAAIL	C.F.	DOUANES	ABATTOIRS	TOTAL
Bovins	18	98	46	162
Muletiers	3	748	0	751
Equins	14	69	4	87
Ovins	0	399	195	594
Porcins	0	337	17	354
Caprins	2	1758	0	1760
Total Animaux en transit	37	3409	262	3708

Tableau 20. Animaux en transit province d'Antofagasta, 1955.

Source: Elaboré par l'auteur à partir du III Censo Nacional Agrícola y Ganadero de Chile.

⁷⁸⁴ Hebdomadaire Indépendant *La Batalla*, Antofagasta, 8 décembre 1951, An I, n°2, p. 3. Source: <http://www.bibliotecanacionaldigital.gob.cl/colecciones/BND/00/PE/PE0000067.pdf>. Site consulté le 20 avril 2021.

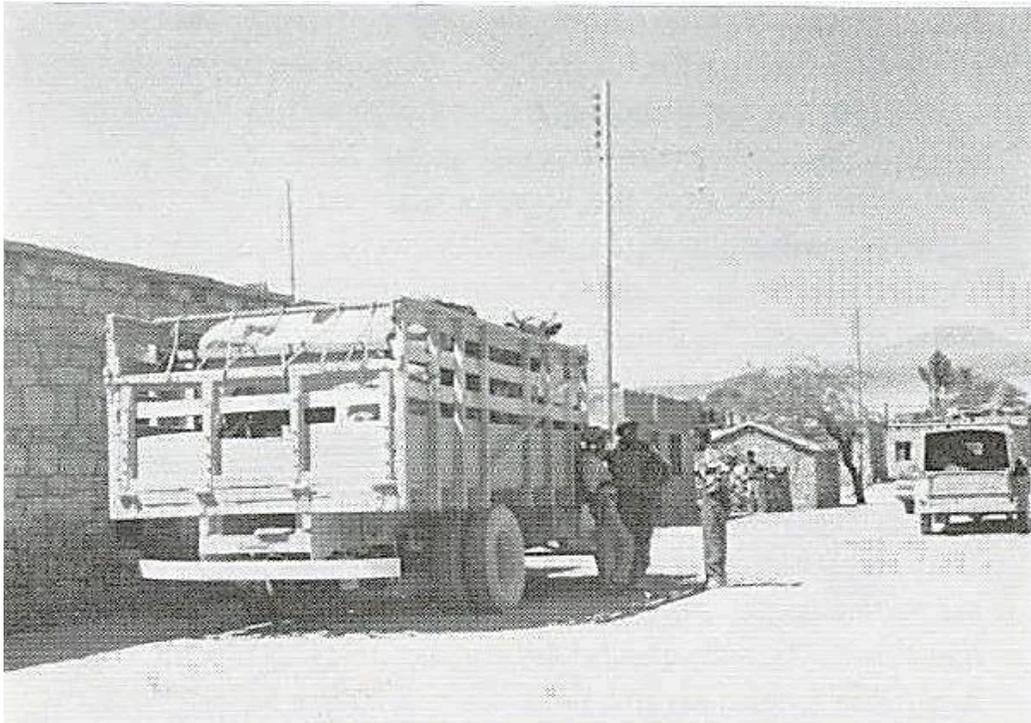


Image 40. Bétail du nord-ouest argentin conduit par camion à Calama, en passant par le village de Toconao. (Rudolph, 1964)

Le déplacement de bétail en camion était une activité particulièrement échelonnée et hiérarchisée. Dans le village de Toconao, par exemple, on se souvient de la manière par laquelle deux frères nommés Gonzalez opéraient comme intermédiaires entre les fournisseurs de bétail trans-andins et les firmes acheteuses à Calama. Ces frères avaient pour habitude d'employer principalement des bergers et des convoyeurs, qui en général connaissaient le mieux les routes, pour déplacer les animaux en camions pouvant transporter en général neuf animaux par voyage. Une fois à Toconao, les bovins étaient placés dans un "grand ranch", où ils attendaient un à trois jours que le reste de la *caravane de camions* descende de la cordillère pour ensuite, à partir du même village, entreprendre le voyage vers Calama.

Par rapport à cette même période, une agricultrice de San Pedro se souvient: *"il y a eu un temps ici, dans les années cinquante et soixante, où on emballait le foin, moi j'étais petite, dans les huit ans plus ou moins, et mon oncle venait ici avec le camion,*

les mêmes camions qui transportaient les taureaux, ils venaient chercher les ballots de luzerne et ils les emportaient aux mêmes fermes d'éleveurs de la ville"⁷⁸⁵.

En somme, à partir des éléments exposés précédemment, on peut affirmer que l'activité de transport de bétail à pied qui a pendant longtemps articulé le versant oriental des Andes avec les villes, les mines, les oasis et les ports d'Atacama n'a pas subi de chute avec la crise économique du nitrate, ni même avec la mise en fonctionnement de la ligne de chemin de fer reliant Antofagasta et Salta en 1948. Comme nous l'avons vu, l'exportation de bétail vivant vers le désert d'Atacama s'est poursuivie avec vigueur au moins jusqu'aux années 1950, avec des innovations pour ce qui touche aux moyens de transports utilisés et qui ont complété les sentiers de bétail, les services ferroviaires et l'ouverture de nouvelles routes pour véhicules motorisés⁷⁸⁶, dont beaucoup ont été construites sur les anciens sentiers empruntés par les convoyeurs et leurs animaux. Concrètement, le déplacement de bétail vivant, fortement concentré par les entreprises, commence à se fermer avec une relative indépendance par rapport aux processus régionaux mentionnés plus haut, et particulièrement dépendants pour leur continuité de la demande en viande fraîche de la part de l'industrie du salpêtre survivante de la crise, l'activation industrielle de la mine de cuivre de Chuquicamata et la construction de plusieurs marchés d'éleveurs chargés d'approvisionner une population urbaine croissante.

Concernant la luzerne, bien que, comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, elle ait continué de faire l'objet d'une forte demande de la part de l'activité d'élevage entrepreneurial, et a constitué une source particulière de revenus pour les agriculteurs locaux (bien que réduite, et généralement nuancée par la figure des intermédiaires partenaires de ces mêmes entrepreneurs éleveurs), la vraie raison de sa permanence dans les oasis indigènes du désert doit être cherchée dans le déploiement et la poursuite de stratégies relatives à la reproduction sociale locale,

⁷⁸⁵ M.M., femme interrogée à San Pedro de Atacama, juin 2019.

⁷⁸⁶ En 1958, la ligne de chemin de fer Antofagasta-Salta a enregistré son tonnage maximum, lorsque 42.165 tonnes métriques, pour la plupart du bétail vivant, ont été transportées à Antofagasta (Rudolph, W. 'Vanishing trails', op. cit., p. 34).

domestique et familiale. C'est-à-dire dans le repli dynamique et mouvant de formes de vie "traditionnelles" qui, à travers l'intégration de cette plante, établissent une tension empirique particulière avec les interprétations qui voient dans l'histoire de l'Atacama un passage fatidique et irréversible du traditionnel au moderne, du travail familial à la prolétarianisation totale, de l'artisanal à l'industriel, de l'exploitation de l'énergie animale à l'arrivée -brutale- des formes de déplacement, de transport et de mobilité motorisées.

6.2. Dynamiques (animales) d'échange et de circulation aux marges de l'État-nation

Outre des circuits agricoles qui ont intensément absorbé les vallées et oasis indigènes du désert et de la montagne d'Atacama, un autre élément fondamental dans la reproduction domestique et familiale des *atacameños* au XX^e siècle est l'existence d'une activité de convoi étroitement liée au maintien des modèles de communication et d'approvisionnement trans-frontaliers traditionnels entre les villages autour de la cordillère andine, indépendamment de leur juridiction nationale. Cet "autre convoi" constitue une activité qui, bien que plus ancienne, a particulièrement contribué au recul de l'hégémonie du transport de marchandises par convoi, venant nuancer l'importance des systèmes d'animaux de charge, de transport et de communication caractéristiques du capitalisme animal lié aux cycles miniers du désert⁷⁸⁷.

Plus concrètement, ces dynamiques de mobilité montrent non seulement le passage d'un type de convoi à un autre, mais aussi la permanence d'un système traditionnel de communication et d'échange entretenu essentiellement par les familles indigènes et leurs animaux à travers le désert et les cordillères d'Atacama, où la reproduction et l'élevage de bétail ainsi que l'étendue des réseaux familiaux et de sociabilité à travers les Andes ont un rôle fondamental. Elles révèlent d'autre part

⁷⁸⁷ Molina, R. 'Los otros arrieros de los valles, la puna y el desierto de Atacama', 2011, *Chungara* n°43, p.177-187.

l'importance et la transcendance de l'intégration d'animaux comme les mules, les ânes et les moutons pour la reproduction domestique indigène, reflétant la continuité des modèles d'échange et de communication intercommunautaires qui débordent les voies et routes modernes, les frontières nationales et les registres officiels.

Ce convoi alternatif, dans ce sens, constitue une pratique communautaire réservée, domestique et familiale, fortement ancrée dans d'anciennes alliances de parenté, de compagnonnage et d'amitié, qui soutiennent la continuité d'éléments et de traditions d'ordre symbolique et rituel caractéristiques de la cosmovision andine globale, et notamment *atacameña*⁷⁸⁸. Parmi ces éléments, on peut notamment citer la vénération et le "*challado*" de routes et de montagnes tutélaires ou *mallkus*, ainsi que la réactivation culturelle de structures associées aux voyages et aux sentiers, comme c'est le cas des *apachetas* et d'autres artefacts liés à la médiation entre les risques causés par le terrain sur les sentiers des hautes cimes de l'Atacama⁷⁸⁹, et des entités surnaturelles chargées de veiller à ce que les convoyeurs, leurs animaux et leurs cargaisons arrivent à bon port.

Ce dernier point est clairement montré par le témoignage de l'entomologiste et naturaliste chilien Luis Peña, qui témoigne notamment de la survivance de cet acte rituel lorsqu'il parcourait les hautes cimes de l'Atacama accompagné de guides indigènes originaires de San Pedro de Atacama, Toconao, Peine et Socaire:

"Le voyage suivant était entre Puripicar et Mucar. Nous sommes passés par une apacheta située sur le dernier sommet que nous devons traverser avant de parvenir à la frontière avec la République Argentine. On nomme apacheta une sorte de borne formée

⁷⁸⁸ Les circuits de convoi communautaire dans le massif d'Atacama, empruntés par des populations indigènes -aujourd'hui- chiliennes, boliviennes et argentines, ont fait l'objet de nombreuses études de l'anthropologie contemporaine. A ce propos, voir: Cipoletti (1984); Göbel (2002); Haber (2006); Morales, González, Dibona, Vilches y Azócar (2018); Garcés y Maureira (2018), parmi d'autres travaux.

⁷⁸⁹ Il faut rappeler que les "*hitos* et *mojones*" (cairns) indigènes, c'est-à-dire les *apachetas*, ont été la cible d'une tentative d'éradication par le réformisme bourbon en Atacama. L'intendant Juan del Pino Manrique a tenté de les abolir par l'ensemble des mesures décrétées pour "civiliser" l'Atacama. Apparemment, la politique d'éradication n'a pas réussi. Voir le chapitre 4, partie 4.5, Mesure n°22 de l'intendant de Potosí.

par des pierres disposées en tas et qui en certains endroits atteint une hauteur de plus de cinq mètres. On dit qu'elle est formée par des pierres laissées par ceux qui empruntent ce passage, du moins c'est la coutume officielle des habitants des cordillères du nord du Chili de laisser là une pierre (...) Dans l'apacheta j'ai trouvé, en creusant à la superficie à la demande des hommes qui m'accompagnaient, plusieurs petites pierres qui avaient des formes bien déterminées par le travail de l'homme. J'ai aussi trouvé de nombreux morceaux de minerais de cuivre, qui selon le guide avaient été apportés ici par les "anciens". Ces pierres sont communes dans presque toutes les apachetas. C'était la coutume chez mes compagnons de voyage, lorsqu'ils passaient par ces endroits, de prier et de cracher des feuilles de coca machées sur les pierres qui forment les apachetas, en l'honneur de la Pachamama. De plus, ils m'obligeaient à laisser de la coca et d'autres objets, comme des allumettes, etc., car la croyance existe qu'en laissant des offrandes à la montagne on s'assure de faire un bon voyage"⁷⁹⁰.

A l'échelle domestique, familiale et intercommunautaire, le désert et la cordillère d'Atacama continuent d'être articulés par le déploiement de technologies de transport animal, malgré l'arrivée timide -et exclusive- de camions, de bus et d'autres véhicules représentant la "modernité" viale. Dans la même étude mentionnée précédemment, Aranda et Baraona font une intéressante description des activités d'échange et de "cambalache" (troc) réalisées entre les populations indigènes d'Atacama et celles des versants argentin et bolivien de la cordillère⁷⁹¹, en montrant comment les ressources et éléments traditionnels de la production agricole, d'élevage, forestière et artisanale de l'Atacama faisaient partie d'un vaste réseau d'échange en marge des registres de l'État et du calcul économique mercantile. Aranda et Baraona témoignent ainsi de la permanence d'une ancienne stratégie indigène de communication et d'approvisionnement complémentaire de diverses ressources dans des contextes écologiques hostiles tels que les déserts et cordillères de l'espace centre-sud andin montagneux.

⁷⁹⁰ Peña, L. 'Exploraciones en la cordillera de Antofagasta', 1954, *Revista Chilena de Historia Natural* n°14, p. 180.

⁷⁹¹ Aranda, X., R. Baraona y R. Saá, *Elementos diagnósticos*, op. cit.

Il est particulièrement intéressant de noter que la permanence de cette activité alimentait également les "empastadas"; instances de prêt et de location de pâturages de luzerne aux familles en transit, pour que leurs animaux puissent avoir l'énergie suffisante pour retourner à leurs villages d'origine en Argentine et en Bolivie. Dans ce contexte, la luzerne est érigée en élément central de l'approvisionnement en énergie des animaux traversant les Andes pour descendre dans le désert (ou poursuivre leur voyage après celui-ci), étant intégrée et ressignifiée dans des dynamiques domestiques de reproduction familiale et des circuits d'approvisionnement qui, dans les mots d'Aranda et Baraona, soutiennent en grande partie la survivance de l'unité culturelle de l'espace *atacameño* à travers le trafic et le mouvement animal.

"Il y a un autre type d'échange effectué en marge du marché monétaire, qui est le troc. Bien qu'il ne soit pas possible de faire un calcul économique de ce qui transite par ce marché, son importance se situe au-delà de ce chiffre. D'une part, elle confère une valeur d'échange à des biens qui n'en ont pas dans le marché monétaire, tels que les fruits du chañar et le caroubier, mais c'est surtout un signe de l'unité de l'espace atacameño, manifesté dans ce cas par une intégration économique faite au niveau d'un échange dont la base est écologique. Le berger et tisseur andin obtient les produits alimentaires qu'il ne peut produire, en échange de ses tissus de laine de lama, qui ne sont pas fabriqués dans l'espace agricole. Des troupeaux de lamas en provenance de San Cristóbal de Lípez, Quetena Grande et Quetena Chico, Colcha et d'autres villages du sud-ouest bolivien descendent vers le bassin d'Atacama à la recherche de graines. C'est un mouvement effectué au long de l'année, bien qu'il devienne plus important à l'époque des moissons. On a calculé qu'en moyenne 10 troupeaux de lamas arrivent chaque année, avec 20 ou 30 lamas chacun. Ils ramènent des cordes en laine de lama, des tissus (couvertures), de la coipa ou colpa (sel de potassium) utilisée comme savon. Les convoyeurs de Colcha apportent de plus des pommes de terre et de la quinoa (...) Ce troc alimente les empastadas, car les convoyeurs doivent louer le pacage de leurs animaux pendant qu'ils demeurent dans un lieu"⁷⁹².

⁷⁹² Aranda, Baraona et Saá, *Elementos diagnósticos*, op. cit., p. 29-30

Les mêmes auteurs décrivent également les mesures et équivalences traditionnelle d'échange, dans un contexte où primait essentiellement la valeur d'usage par-dessus l'assignation mercantile monétaire.

"Les modalités de change étaient établies très solidement et chaque produit a son équivalent en troc. Les tissus, les cordes et les pommes de terre s'échangent contre du chañar et parfois des poires, la viande de lama et la quinoa s'échangent contre du maïs. Les équivalences sont déterminées et sont les suivantes. Les tissus (couvertures) sont échangés contre la quantité de chañar qu'ils peuvent contenir en ayant leurs côtés cousus à la manière d'un sac. Les cordes de lama sont échangées contre 30 almudes de poires (équivalant à 1 quintal espagnol soit 46 kilos). Les convois en provenance de Colcha échangent leurs pommes de terre contre du chañar à raison de 1 pour 1 kilo. Lorsque les bergers sacrifient quelques-uns de leurs lamas, ils échangent la viande contre du blé ou du maïs. C'est le seul cas où ils peuvent accepter de l'argent s'ils ne peuvent obtenir de grains, le prix étant de 0,35 escudos le kilo. La valeur de troc est 1 kilo de viande de lama pour 2 kilos de maïs ou de blé. Dans certains cas les convoyeurs sont accompagnés de leurs femmes, qui fabriquent des tissus sur commande, se faisant payer en argent. La confection d'un poncho a une valeur approximative de 10 escudos⁷⁹³.

La description d'Aranda et Baraona jette la lumière sur l'importance de l'activité du troc dans la société *atacameña* du milieu du XX^e siècle, car comme ils le montrent, cette activité va "au-delà" du calcul économique formel lié à la rentabilité mercantile d'un bien échangé ou d'un autre. De sorte que la signification profonde de cette activité réside plutôt dans le maintien d'un modèle d'approvisionnement complémentaire, fait à partir de l'intégration millénaire de l'approvisionnement de différentes ressources dans un contexte où les paramètres sont indéniablement naturels concernant la production d'espèces végétales et animales.

⁷⁹³ *Ibidem*

En ce sens, il est assez remarquable que deux professionnels appartenant à une agence de "développement national" aient eu la sensibilité de constater et de décrire en détail l'importance de cette pratique, en se concentrant sur son importance au cœur de la reproduction familiale *atacameña* de la seconde moitié du XX^e siècle.

Les instances d'échange entre les habitants d'Atacama et ceux des communautés argentines voisines qui descendaient avec leur convoi d'animaux vers le désert sont aussi fortement ancrées dans la mémoire orale locale. Une habitante actuelle de Calama, avec de forts liens familiaux dans le village de Toconao du fait que ses grands-parents et parents y sont nés et y ont grandi, décrit ainsi les instances d'échange:

"A Toconao j'ai vu les convoyeurs arriver. Ils apportaient de la collpa, de la farine, du sucre et ils l'échangeaient contre du caroubier et du chañar, parfois ils changeaient, et quand ils avaient de l'argent en achetaient au convoyeur qui venait avec son bétail. Ça c'est ce que j'ai vu à Toconao, bon, la dernière fois ça remonte déjà, quand le convoyeur arrivait avec son bétail, ses agneaux, ses cabris et il venait pour échanger ses choses (...) Eux venaient d'Argentine, voyageant avec leurs chiens et leurs ânes. Les ânes étaient chargés; eux portaient leurs sacs et les animaux avançaient avec leur chargement"⁷⁹⁴.

Un autre enquêté interrogé à San Pedro se souvient également, et montre par son récit l'importance du troc dans un contexte rural dans lequel "on ne voyait presque jamais" l'argent, permettant aussi d'identifier la superposition et l'intégration de certaines formes d'équivalence et de mesure probablement enracinées depuis la période coloniale espagnole précoce:

"Je me souviens, parce qu'il arrivaient jusqu'ici à Tulo où ma grand-mère vivait aussi, ma grand-mère Pancha"⁷⁹⁵. Avant on faisait du troc, ils venaient et échangeaient

⁷⁹⁴ H.T., agricultrice interrogée à Calama, juillet 2019.

⁷⁹⁵ *Aylo* situé à l'extrême sud de San Pedro de Atacama, à la limite septentrionale du *salar* du même nom.

des couvertures, des cordes, des ponchos, des sacs, des sacoches contre des fruits secs, du chañar, du caroubier, du blé, de la luzerne. C'était seulement du troc, à l'époque il n'y avait pas d'argent. L'almudo était l'unité de mesure pour faire les échanges, c'était une caisse, comme ça toute petite. Et les gens disaient 'bon, tu me donnes combien d'almudos. Vingt almudos de chañar ou aussi deux llenadas'. Et c'était exactement ce qu'on donnait; on mesurait. Ou sinon ça pouvait aussi être dans le sac lui-même; ses bouts étaient cousus et on le remplissait de choses. Deux llenadas pour un sac. Tout ce qui rentrait dans le sac était pour eux et nous on gardait le sac. Ils prenaient des oreilles de poire⁷⁹⁶, du chañar et du caroubier. Ils apportaient des picotes aussi, qui étaient des toiles coupées finement et tissées. Avec elles on fabriquait des vêtements ici"⁷⁹⁷.

La "caisse *almudo*" mentionnée est probablement une adaptation de l'arabe hispanique "*almud*", aussi appelé "*celemín*"; ancienne unité de mesure arabe dont la capacité et la superficie pouvaient contenir en moyenne individuelle (c'est-à-dire pour une "caisse") 1,8 litres. Le fait que cette unité soit toujours utilisée pour le troc *atacameño*, et ce malgré l'entrée en vigueur du système métrique décimal en Bolivie et au Chili -du moins officiellement- respectivement en 1868 et 1848⁷⁹⁸, n'est pas anodin.

Les convoyeurs et leurs animaux descendaient essentiellement aux oasis d'Atacama en été, lorsque la cordillère était libérée de la neige hivernale et qu'il était moins dangereux de traverser les hauts sommets andins. Le même enquêté se souvient d'avoir réalisé un échange de lamas contre des ânes, en plus de viande séchée et d'œufs de flamands des déserts de sel du sud-ouest bolivien (Uyuni, Chiguana, etc.).

⁷⁹⁶ L' "oreille de poire" désigne de fines lamelles de poire généralement déshydratées sur les toits des maisons.

⁷⁹⁷ J.R., agriculteur interrogé à San Pedro de Atacama, août 2019.

⁷⁹⁸ <https://www.senado.cl/vinculacion-ciudadana/173-anos-cumple-la-ley-que-fijo-el-sistema-de-medicion-en-chile>, site consulté le 21 juin 2021.

"Les œufs de flamand étaient très grands, magnifiques. On les mangeait en salade ici, avec des oignons. Ils apportaient des caisses d'œufs de flamand... ils arrivaient avec leurs lamas, avec leurs ânes... les œufs nous parvenaient en bon état, déjà cuits. Et nous ici on les échangeait avec mon père; on faisait l'échange, on leur faisait leur chargement et ils repartaient. On les amenait jusqu'à un point du chemin du Licancabur [volcan frontalier] et ils repartaient. Quand ils arrivaient ici nous on les accueillait: 'repose-toi ici, ici il y a de l'eau, ici il y a du fourrage'"⁷⁹⁹.

Un autre ancien habitant de San Pedro de Atacama assure qu'à l'époque la plupart des familles *atacameñas* habitant les oasis du désert exerçaient une activité économique de subsistance, le troc étant l'une des manières principales pour obtenir tous les biens nécessaires qui n'étaient pas produits localement: *"San Pedro avait une vie propre. On consommait ce qu'on produisait, et ce qui manquait on l'échangeait, par le troc. On n'avait pas vraiment besoin d'argent... On était bergers, on avait des animaux. On allait beaucoup en Argentine, en Bolivie; il n'y avait pas de frontières avant. Après il y en a eu, oui... Mais avant il n'y avait pas de limites"*⁸⁰⁰.

Le dépassement de la territorialité et de la juridiction nationale est un aspect qui est également visible clairement dans un autre témoignage du naturaliste Peña, qui au cours de ses pérégrinations sur les cordillères d'Atacama dans les années 1950 rencontre une famille de bergers marchands de la vallée de Lever (frontière chilienne-argentine), entièrement consacrée à l'échange et au commerce de feuilles de coca et de peaux de vigogne de par et d'autre de la frontière. Cette famille, selon l'auteur, n'avait aucune nationalité clairement définie, se déplaçant et s'installant indistinctement avec ses animaux du côté chilien ou argentin du massif de l'Atacama.

"Plus au nord se trouve la principale vallée de cette zone (...) La vallée de Lever, où vit une curieuse famille qui se consacre à la contrebande de coca et de peaux de vigogne et qui n'a en réalité aucune patrie définie bien qu'ils soient d'après moi

⁷⁹⁹ J.R., agriculteur interrogé à San Pedro de Atacama, août 2019.

⁸⁰⁰ V.V., agriculteur interrogé à San Pedro de Atacama, juillet 2019.

argentins. Les enfants ont fait leurs service militaire en Argentine. Ils se disent chiliens car ils vivent au Chili. Ici j'ai pu observer plus de 200 cuirs de vigogne, prêts à être envoyés en Argentine. Cette famille m'a accueilli de la plus agréable des façons, quand elle a appris quel était mon travail, et ma venue a été le motif de fêtes et de beuveries"⁸⁰¹.



Image 41. Famille atacameña habitant la vallée de Leber au milieu du XXe siècle. Consacrée au commerce de peaux de vigogne et à l'échange transfrontalier. (Peña 1954).

Sans vouloir superposer deux ou trois siècles d'histoire, mais simplement afin de rendre compte de la longue tradition de liens existant entre les indigènes d'Atacama et le versant argentin des Andes, on peut rappeler que pendant la *Revisita* (inspection) de la fin du XVII^e siècle et les données produites au milieu du XVIII^e siècle, la présence d'indigènes *atacameños* à Tucumán, Susques, Olaroz et Casabindo était déjà établie de manière assez significative (voir chapitre 4, partie 4.5).

Dans une recherche sur les dynamiques de mobilité historique et récente dans le massif de l'Atacama, Garcés et Moreira ont également fait part du témoignage d'un

⁸⁰¹ Peña, L. 'Exploraciones a la cordillera', p. 183.

convoyeur de la localité *atacameña* de Camar et de l'étendue de son réseau socio-familial dans les villages argentins actuels de Susques et de Jama⁸⁰². La mère du convoyeur était originaire de ce dernier village, y entretenant une importante masse de bétail de lamas et de moutons. Le convoyeur *atacameño* y conservait également une partie de son bétail, essentiellement des ânes, qu'il allait généralement chercher pour revenir avec eux dans son village de résidence puis partir effectuer des trocs dans d'autres villages des versants chilien et argentin de la cordillère. Les principales destinations du convoyeur *atacameño* étaient les villages de Catua, El Toro et Olaroz, dans la partie argentine du massif, dans lesquels il restait d'habitude quatre à cinq jours monté sur son animal et accompagné du convoi transportant les marchandises. Les produits échangés étaient en général du chañar, du caroubier et du maïs, chargeant en retour ses animaux dans les villages voisins avec de la farine, du sucre et du riz⁸⁰³.

Cipoletti, à partir lui aussi du témoignage d'un convoyeur du massif, qualifie les circuits d'échange entre la montagne et l'Atacama d'"expéditions du sucre"⁸⁰⁴, car à une altitude dépassant les 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer il est quasiment impossible de trouver une espèce native, fruit ou produit qui contienne du sucre. C'est pourquoi, parmi les principaux produits recherchés par les convoyeurs en Atacama, outre la poire déshydratée, figuraient aussi les fruits de légumineuses d'arbres comme le chañar (*Gourlinea decorticans*) et le caroubier (*Prosopis sp.*), dont les graines fournissent une source de sucre particulière utilisée notamment dans l'élaboration de farine (*añapa*) ou de boissons alcooliques (*aloja*) avec différentes caractéristiques selon la forme, la couleur, le type, l'emplacement et la taille de l'arbre.

Les produits mentionnés ci-dessus ne sont qu'un simple échantillon d'un vaste ensemble de biens susceptibles d'être échangés par les différentes populations du

⁸⁰² Garcés, A. y M. Maureira, 'De familia a organización étnica: redes para una espacialidad transfronteriza en la puna de Atacama', 2018, *Revista Chilena de Antropología* n°37, pp. 230-248.

⁸⁰³ *Ibidem*, p. 236.

⁸⁰⁴ Cipoletti, M., 'Llamas y mulas, trueque y venta: el testimonio de un arriero puneño', 1984, *Revista Andina* n°2, p. 517.

massif de l'Atacama. Selon la description faite par Morales⁸⁰⁵, il faudrait aussi considérer d'autres types de biens provenant non seulement des communautés rurales des parties argentine et chilienne du massif, mais aussi des produits artisanaux (ponchos, cordes, instruments de musique, etc.), des animaux (notamment des moutons) et des "marchandises modernes" en général obtenues à Calama et Antofagasta. Les produits agricoles et forestiers tels que le blé, le maïs, les fruits de chañar et de caroubier, les oreilles de poires et de coings, divers fruits et quelques légumes en font également partie. Mais également des produits dérivés de l'élevage animal, comme la viande, les fromages, les ânes, les moutons, la laine, la graisse, les cuirs et les œufs. Concernant les biens provenant de l'extérieur, ou fabriqués en ville, on peut mentionner les marmites, les crèmes et cosmétiques, les machines à coudre, les radios, etc.⁸⁰⁶.

On peut trouver un exemple de ces derniers types de biens dans le témoignage d'un ancien convoyeur du village de Toconao:

"Moi j'allais chercher mes ânes et je partais faire du troc avec les argentins. J'y allais pour faire du cambalache, du troc comme ils disaient. Je partais avec un de mes fils, un petit. Il était petit et il m'accompagnait déjà. Ici je vivais seulement de mon artisanat et du troc; passer des marchandises et ramener des marchandises. D'ici on apportait des oreilles de fruit et des radios que j'achetais aussi. Les radios n'étaient pas chères, donc je les achetais là-bas à Calama et je les rapportais en Argentine. D'autres marchandises, du mentol aussi, de la crème de laitue... ça les argentins les prenaient tout de suite. Et eux le plus qu'ils avaient à offrir c'était les marchandises à échanger, comme le sucre, la farine et l'huile. Et eux aussi me donnaient des agneaux, ils me donnaient dix ou quinze agneaux et je les ramenaient à pied. Je mettais sept ou huit jours pour le retour. Pour les cambalaches on allait à Catua et même plus loin. Moi je me suis beaucoup

⁸⁰⁵ Morales, H., L. González, G. Dibona, J. Vilches y R. Azócar, 2018, 'Viajes e intercambios entre las comunidades argentinas y chilenas en la puna atacameña (segunda mitad del siglo XX)', 2018, *Revista Chilena de Antropología*, n°27, pp. 249-266.

⁸⁰⁶ *Ibidem*.

*déplacé en âne, aussi pour aller à Pastos Chicos, Susques. Je connais toute cette région. Coranzulí aussi, qui est plus loin. Porbenir, El Toro et Olaroz aussi*⁸⁰⁷.

Outre la permanence de pratiques telles que le troc intercommunautaire à travers la cordillère, il faut également prendre en compte le circuit d'échanges interne aux oasis d'Atacama. D'après Aranda et Baraona⁸⁰⁸, dans le marché intérieur d'Atacama on échangeait des biens comme la laine, les cuirs, les fromages, les œufs, de l'artisanat et des instruments de musique, entre autres. Il serait particulièrement difficile de quantifier et d'attribuer une valeur mercantile à cette pratique, car selon les auteurs, celle-ci correspond à une modalité d'échange en soi entre des personnes habitant l'*ayllo* central (Condeduque) et les autres plus éloignés, comme Séquitor, Chécar, Yave, Túlor, Poconche, Béter, Sólór, etc. Des biens comme l'huile, le sucre, le café et le thé, entre autres produits commercialisés par des vendeurs locaux, étaient acheminés à dos d'animaux jusqu'aux *ayllos* plus distants, puis échangés sur place contre des produits agricoles, animaux ou dérivés de ceux-ci (fromages, viande séchée, farine de caroubier ou *añapa*, *aloja*, entre autres). Le mouvement suivait également la direction inverse, puisque des membres des mêmes *ayllos* se rendaient aux magasins du village pour échanger des produits basiques tels que l'huile, le sucre, le thé, le café et le mate contre des produits tels que des œufs, des volailles, des chèvres et des moutons.

Une agricultrice locale, habitant aujourd'hui Calama, insiste sur l'importance des animaux pour ces échanges: *"les mules et les ânes étaient des animaux de charge. Ils portaient les marchandises au moins dans tous les villages de l'intérieur. La personne arrivait à pied et ramenait un animal chargé. San Pedro était comme ça, d'un ayllo à l'autre. Il y en a même qui avaient des juments, des chevaux, eux allaient à l'endroit, à l'autre ayllo, et la personne arrivait montée, et quand il apportait un chargement, il venait à pied. Je me rappelle d'une femme appelée Ascenciona. Elle avait des terrains là-bas et allait visiter ses terres. Elle venait pour irriguer, faucher de la luzerne ou voir les*

⁸⁰⁷ A.G., homme interrogé à Toconao, octobre 2019.

⁸⁰⁸ Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op. cit.

habitants d'autres ayillos pour échanger du fourrage si elle n'avait plus d'animaux. Ils lui vendaient. La Ascenciona allait à Cucuter, Beter, Yaye, et sur sa jument elle allait même moudre du blé pour faire son pain. Elle amenait son propre blé au moulin de Vilama, parfois elle le laissait là, ou si l'homme en charge de le moudre le faisait directement, elle rentrait avec son animal qui portait la farine"⁸⁰⁹.

Il faut ajouter qu'à l'époque, les habitants de San Pedro de Atacama continuaient de se déplacer à dos d'animaux vers quelques-unes des usines de salpêtre restantes du désert, et même jusqu'au port de Tocopilla, sur les côtes de l'Atacama, à plus de 280 kilomètres de distance. On en a un exemple dans les registres d'un agriculteur et convoyeur de l'ayllo de Tulo, Don Sebastián Abán Mamani qui, dans un petit carnet conservé jusqu'à aujourd'hui par sa famille, a pris note de certains de ces voyages et des biens qu'il obtenait au cours de ceux-ci.

"15 août 1945.

J'ai acheté une mule un Mâle noir. Nom Piyoco à la valeur de 800\$ pesos en argent comptant chez don Joaquín Sandón. Mes trajets sur le mâle:

1° voyage à Ricabentura, 250\$

2° voyage à Tocopilla, 400\$

Total: 650\$

Une couverture de Castillo et deux paires de chaussures achetées au prix de 205\$ deux-cent cinq pesos.

3° Voyage à Ricabentura: 250\$

4° voyage à Rica: 250\$

Total: 500\$

[Illisible]: 670\$

Total: 1.170.

5° voyage à Rica: 250\$"⁸¹⁰

⁸⁰⁹ H.T., femme interrogée à Calama, juillet 2019.

⁸¹⁰ Carnet de notes appartenant à Sebastián Abán, ayllo de Tulo. Archive familiale en possession de la Communauté Indigène Atacameña de Beter y Tulo, San Pedro de Atacama. Obtenu par l'auteur en octobre 2019.

Plus de trente ans plus tard, en 1978, le même convoyeur et agriculteur -de maintenant 75 ans- écrit à une habitante de Río Grande (village situé à 80 km de San Pedro de Atacama), en lui demandant de lui faire parvenir deux ânes de charge pour qu'il lui envoie des caisses et des sacs de poires et de fruits de caroubiers, chargés sur les bêtes, selon ce qu'ils avaient apparemment convenus antérieurement.

“San Pedro de Atacama, 8 janvier 1978.

Madame

Juana Cruz

Río Grande

Madame Juana je vous salue très respectueusement Vous et votre famille, pour ma part je ne vais pas très bien. Je vous écris pour dire ce qui suit: que j'ai reçu une lettre que vous m'avez envoyée, que j'ai reçue au jour du 4 janvier dans laquelle vous me demandez de vous livrer du caroubier et des poires. Je vous les apporterai avec plaisir mais je ne peux pas le faire présentement car je n'ai pas de porteur pour transporter les chargements, et si vous avez des animaux que vous pouvez envoyer avec quelqu'un je leur donne le caroubier et les poires immédiatement, envoyez les porteurs avec des sacs et des caisses, une paire, envoyez-les en toute confiance, moi je ne vais pas y aller avant d'obtenir des ânes pour le chargement, et en plus j'ai des problèmes de santé et je suis très occupé par les récoltes, dès que je serai moins occupé je pourrai y aller soit ce mois-ci soit le suivant et je vous apporterai des poires. Et sans avoir d'autres choses à vous dire je vous salue très respectueusement.

Sebastián Aban Mamani⁸¹¹.

A partir des éléments exposés précédemment, il est possible d'affirmer que l'échange commercial reposant sur le déplacement animal -que ce soit par le troc ou par l'achat de ressources de première nécessité- a continué à représenter une activité de premier plan pour les habitants des oasis du désert pendant la seconde moitié du

⁸¹¹ Lettre de Sebastián Aban à Juana Cruz. Archive familiale en possession de la Communauté Indigène Atacameña de Beter y Tulo. Obtenue par l'auteur en octobre 2019. Note complémentaire: l'écriture originale du document compte de nombreuses erreurs de rédaction, fautes d'orthographe et ratures. Afin que le texte soit suffisamment intelligible, j'ai corrigé ces fautes sans que cela ne modifie le message communiqué dans la lettre.

XX^e siècle. De plus, il faut considérer que, d'après Aranda et Baraona, même si les routes reliant San Pedro de Atacama et Calama (et Chuquicamata et Antofagasta) étaient -partiellement- pavées (entre Calama et San Pedro de Atacama, par exemple, les derniers 70 km n'étaient pas goudronnés), il n'était pas possible de parvenir aux villages plus petits (tels que les *ayllos* alentours ou les villages de la cordillère) sans se déplacer à dos d'ânes et de mules, en empruntant les anciens sentiers du bétail⁸¹².

En ce sens, s'il est vrai que dans les années 1940 les axes structurels du réseau routier étaient quasiment achevés -ou en cours de construction- tant dans le désert que dans le massif d'Atacama⁸¹³, ce processus est étroitement lié -voire circonscrit- au milieu entrepreneurial articulé au pôle minier de Chuquicamata, dont l'expression la plus notoire est probablement l'industrie souffrière et ses représentants (l'entrepreneur Alberto Terrazas et les frères basques Urdangarin). Mais la vitalité domestique et familiale, celle des voyages et des échanges, du transport à pied de produits agricoles et du déroulement d'activités quotidiennes, telles que la coupe de bois, la recherche d'œufs de flamand, de plantes médicinales, de roches de sel, etc. ainsi que la communication à l'intérieur des vallées et des oasis continue de reposer essentiellement sur l'utilisation de l'énergie animale. Ainsi, alors que les frères Urdangarin ont décrit dans les mémoires de leur passage dans le désert la transformation de l'*ayllo* central de San Pedro de Atacama en une "petite Californie" pendant l'apogée du soufre des années 1950, ils montrent aussi comment, dès le déclin de cette industrie, ce même secteur "*est retourné à sa vie tranquille et pastorale et les troupeaux ont recommencé à traverser le village avec leurs bêlements de toujours*"⁸¹⁴.

Il faut signaler à ce propos que l'industrie du soufre a représenté l'une des principales demandes en *yareta* (*Azorella compacta*), arbuste dense et résineux qui pousse (ou poussait) essentiellement entre les roches des hauts plateaux ou des flancs

⁸¹² Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op. cit., p. 109.

⁸¹³ Richard et al., 'El camión en la puna', p. 98.

⁸¹⁴ Urdangarin, J. *Mi Hermano Koldo. Biografía y evocaciones*, Santiago, Arancibia Hnos. y Cía., 2007, p. 85.

andins, à une altitude dépassant en général les 3.000 ou 3.500 mètres. Bien que leur utilisation comme combustible ou en médecine chez les populations indigènes soit très ancienne, l'arrivée de l'industrie minière du salpêtre dans un premier temps, puis de celle du cuivre et du soufre par la suite ont motivé son exploitation à des niveaux qui ont précipité sa quasi-extinction. Le besoin de la transporter jusqu'aux fours de fonte a fortement stimulé la réorganisation mécanique de l'appareil industriel dans le désert et la cordillère d'Atacama, entraînant l'arrivée des premiers camions et véhicules de charge, utilisés généralement par leurs propriétaires (les industriels eux-mêmes ou les entrepreneurs intermédiaires transporteurs). De nombreux habitants d'Atacama et du versant bolivien ont été employés dans cette industrie, que ce soit comme ouvriers du soufre, coupeurs de *yareta*, constructeurs de routes, mécaniciens et/ou conducteurs de camions, stimulant le développement d'un savoir mécanique local⁸¹⁵. Cela n'a cependant pas empêché qu'une partie de cette industrie soit principalement mue par l'énergie animale, notamment dans les villages les plus reculés, dont certains étaient proches des montagnes où cette plante était extraite. Un travailleur se souvient ainsi à propos de l'extraction de *yareta*: *"les gens de Cupo, Toconce, Caspana, Ayquina et des autres villages travaillaient avec les bêtes, qui sont les ânes et les chevaux. Ils prenaient la yareta là où on ne pouvait pas faire de chemin"*⁸¹⁶.

Le rôle central de l'énergie animale dans la mobilité domestique et familiale dans le désert est une question également traitée par Mostny dans son enquête ethnographique pionnière sur le village *atacameño* de Peine, au sud du désert de sel d'Atacama. Dans ce village, l'ensemble des habitants se servent de mules, d'ânes et de chevaux pour effectuer leurs activités et déplacements quotidiens dans le désert, du moins jusqu'à la date de l'enquête menée par l'anthropologue. Mostny note ainsi:

"Il n'existe aucun véhicule dans le village, si l'on excepte quelques charrettes qui servent au transport des blocs de pierre depuis les carrières jusqu'au village (...) Les

⁸¹⁵ Richard et al., 'El camión en la puna', p. 91.

⁸¹⁶ G.B., homme interrogé à Chiuchiu, février 2013. Archive projet Fondecyt n°11110487, chercheur responsable: Dr. Nicolas Richard.

animaux de transport sont les mules et les ânes que possèdent les habitants, et qui vont avec eux à l'oasis de Tilomonte et de Tilopozo, à Toconao, San Pedro de Atacama et à Neurara, la gare d'Antofagasta à Salta (Argentine) qui se trouve à 70 km de Peine et à 3.450 m au-dessus du niveau de la mer"⁸¹⁷.

Vingt ans plus tard, au début des années 1970, Krussel signale que plusieurs chefs de famille travaillent aussi temporairement à la gare de Monturaqui, à deux jours de voyage à dos d'âne et de mule. Ce fait mérite une attention particulière, car en plus d'effectuer ces voyages pour le travail en question, ils en profitaient pour charger les sacoches de leurs animaux avec des pierres onix de couleur verte, qu'ils taillaient et vendaient à la Coopérative Artisanale de Toconao créée à la même période⁸¹⁸. Les animaux de charge et de transport, dans ce cas, permettaient d'opérer une chaîne de complémentarité entre occupations salariées et artisanales des *atacameños* au XX^e siècle tardif.

La dynamique de mobilité des habitants de Peine a également attiré l'attention de Mostny. Elle l'a en effet conduit à admettre que les techniques de collecte de donnée ethnographiques appliquées n'étaient pas suffisantes pour calculer le total des habitants du village. Outre les voyages fréquents et les séjours dans différentes localités de la République Argentine, la population locale avait l'habitude de se déplacer avec leurs animaux vers la cordillère ou vers les pâturages de l'oasis voisin de Tilomonte, espace agraire traditionnellement occupé par les membres de cette communauté. Par rapport aux voyages en Argentine, l'autrice ajoute que, plus que des trajets à destination des seules villes de Calama, d'Antofagasta ou d'autres espaces urbains du désert, le trafic était "orienté" vers la République Argentine, puisque c'est là que les habitants de ce village trouvaient le plus facilement les produits de première

⁸¹⁷ Mostny, G. *Peine. Un pueblo atacameño*, Santiago, Imprenta del Museo Nacional de Historia Natural, 1954, p. 71.

⁸¹⁸ Krussel, H., 'Artesanos y artesanías de los pueblos precordilleranos de la zona circundante al Salar de Atacama (II región, Chile), 1976, *Estudios Atacameños. Arqueología y antropología surandinas* n°4, p. 128.

nécessité, cette destination étant pour eux plus accessible et plus aisée que les enclaves urbaines mentionnées précédemment⁸¹⁹.

Dix ans plus tard, dans une enquête à l'initiative du ministère des Travaux Publics du Chili, l'absence de routes formelles reliant les villages du désert était de nouveau évoquée, avec la recommandation que *"les plans d'actions immédiate doivent consister à unir les villages par des réseaux de chemins permanents et les doter de moyens de mobilité de façon régulière"*⁸²⁰.

D'après ce qui ressort du témoignage d'un habitant d'Atacama ayant travaillé à la construction de chemins pour automobiles, cette initiative est assez tardive, l'exécution des travaux n'ayant commencé qu'en 1967 pour s'achever en 1970; travaux qui ont requis l'utilisation de scies électriques, de déssoucheuses et de tracteurs mis à disposition par des départements provinciaux du ministère de l'Agriculture. A l'aide de ces machines, les anciens sentiers de transit animal ont commencé à être adaptés pour le passage de véhicules motorisés, du moins pour ce qui concerne l'aire urbaine de San Pedro de Atacama⁸²¹.

Il faut signaler que la permanence de la mobilité reposant sur l'énergie animale n'est pas un phénomène exclusivement circonscrit aux oasis d'Atacama. Des villages situés plus au nord, tels que Tarapacá, Matilla, Quillague ou dans la vallée de Guatacondo, destinations fréquentes des convoyeurs arrivant du nord-ouest de la Bolivie et avec qui ces villages ont entretenu des réseaux d'échange traditionnels de viande, cuirs, pommes de terre, quinoa, fruits et fourrages jusqu'à la fin du XX^e siècle, ont connu une situation similaire.

⁸¹⁹ Mostny, G. *Peine. Un Pueblo*, op. cit., p. 71.

⁸²⁰ Ministerio de Obras Públicas, 'Visión Panorámica de la zona norte. Primeras observaciones sobre el estudio del Depto de El Loa', Dirección de Planeamiento, Evaluación de Proyectos y Recursos naturales, 1967, p. 12.

⁸²¹ S.C., homme interrogé à Calama, juillet 2019.

Un convoyeur originaire du village de Cana, en Bolivie, se souvient d'avoir réalisé ces voyages de façon ininterrompue depuis son enfance jusqu'à la fin du siècle dernier, en 1989, où son troupeau de bêtes a été saisi par la police chilienne et lui-même retenu pendant plus de trois semaines dans la ville d'Iquique, motivant logiquement sa décision de ne pas rentrer. Pendant qu'il vivait dans le village de Guatacondo, les agriculteurs locaux mettaient leurs cultures à disposition pour nourrir le bétail des convoyeurs, avec qui ils maintenaient le plus souvent des relations de réciprocité, de compagnonnage et d'amitié: *"on voyageait jusqu'à Guatacondo parce qu'il y avait de bons fruits, et c'est ça qu'on allait échanger contre de la viande... nous on apportait de la viande, comme on est éleveurs on apportait de la viande et on l'échangeait là-bas avec les gens de Guatacondo. Parfois ils venaient eux aussi par ici. Pendant qu'on était là-bas nos ânes mangeait la luzerne dans les chacras [fermes] comme ils disent. Certains y allaient avec dix ânes, d'autres douze, d'autres cinq... Moi au maximum j'y suis allé avec quinze ânes. Mais d'autres troupeaux venaient avec cinquante ânes ou plus"*⁸²².

L'oasis de Quillagua était aussi un espace fortement "luzernisé" pendant les années suivant la crise du salpêtre et en plein contexte de "modernisation" régionale. Cet oasis connaît une croissance constante de sa production fourragère à partir des années 1930, condensée dans un "cycle de la luzerne" jusqu'au dernier tiers du XX^e siècle. Ainsi, alors qu'en 1929 près de 42 ha de luzerne étaient cultivés, en 1975 la superficie irriguée a plus que triplé, couvrant plus de 129 ha, selon ce qui ressort des recensements, également confirmé par la mémoire orale locale⁸²³. Parmi les principales destinations pour le fourrage, outre les oasis de la pré-cordillère d'Atacama figure l'industrie d'élevage régionale, l'entretien du petit bétail et des

⁸²² I.U., convoyeur interrogé au village de Sexicha, janvier 2016. Entretien réalisé par l'auteur en Bolivie, dans le cadre du projet "Plan de catastro patrimonial y puesta en valor de la quebrada de Mani, Comunidad de Huatacondo", développé par la Fundación Desierto de Atacama (2016), auquel j'ai participé en tant qu'ethnologue.

⁸²³ Pour une analyse de la structure agraire historique de l'oasis de Quillagua, voir Carmona, J. 'Minería industrial y estructuras agrarias locales en el desierto de Atacama. Genealogía de una crisis agrícola (Quillagua, S. XIX-XXI)', 2016, *Estudios Atacameños*, n°52, p. 91-112.

animaux qui continuaient d'être des éléments clé des dynamiques de reproduction, de mobilité et d'échange de cette population.

Il y a quelques années, alors étudiant en anthropologie, j'ai récolté le témoignage d'un ancien convoyeur habitant à Quillagua, qui avec d'autres éleveurs de bétail était un fournisseur permanent de guano pour la production agricole de cet oasis, ainsi que pour celles de Chiuchiu et de Lasana. Le guano est un puissant engrais naturel accumulé pendant des milliers d'années sur les rochers des côtes de l'Atacama, utilisé depuis des temps très anciens par les premières populations agricultrices des vallées et des oasis des actuelles régions d'Antofagasta et de Tarapacá⁸²⁴. Selon le convoyeur interrogé, ses principaux destinataires étaient des agriculteurs d'oasis qui au milieu du XX^e siècle consacraient en majorité leurs plantations à la production de luzerne, de légumes et de maïs. Il assure s'être rendu au moins une fois par mois aux *covaderas* [lieux d'extraction du guano] de Guanillo, Guachán, Resfaladero et Chipana, avec des convois de vingt ânes ou plus, suivant le cours de l'embouchure du fleuve Loa dans le but d'extraire le guano des rochers pour le vendre aux agriculteurs de ces villages.

A propos de ces trajets, le convoyeur se souvient: *"il fallait préparer le voyage le matin. Avoir du fourrage pour les animaux, faucher du fourrage, le faire sécher et ensuite charger les animaux. Là on prenait les sacs, les aiguilles et la pita à cuire. Le premier jour on marchait environ quarante kilomètres jusqu'à un lieu appelé Calate, où il fallait traverser le fleuve et on continuait de l'autre côté. On passait la nuit là. Ensuite, le jour suivant, on sellait les animaux et on partait en suivant le fleuve, et là vers quatre ou cinq heures de l'après-midi on arrivait sur la côte. On sortait le poisson, pour prendre le thé, on se reposait là-bas jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, et là on partait pour extraire le guano. Avec la pioche on prenait le guano. On rentrait dans l'après-midi, et on*

⁸²⁴ D'après des recherches archéologiques récentes, le guano des *covaderas* est un élément clé pour comprendre le développement et l'intensification de l'agriculture dans le désert. Son utilisation par des populations pré-hispaniques remonte au moins à l'an 1.000. Sur ce sujet, voir Santana-Sagredo, F. R. J. Schulting et P. Méndez-Quiroz. 'White gold' guano fertilizer drove agricultural intensification in the Atacama Desert from AD 1000', *Nature Plants* n°7, p. 152-158.

partait pêcher le Tomoyo, des fois quatre-vingt, des fois quatre-vingt dix. Dans ces voyages c'était moi qui prenait le guano, qui était 'pan caliente' [très recherché]. On le vendait facilement, parce que tous les agriculteurs utilisaient le guano d'oiseau comme engrais"⁸²⁵.

La zone de Calate, mentionnée dans le témoignage précédent, a déjà été décrite par un voyageur comme "un hébergement obligé pour tous les voyageurs qui font le trajet entre le village de Quillagua et la côte, qui en général sont des habitants de ce village, et qui avec leurs convois d'ânes vont chercher du guano pour fertiliser les terres qui produisent de la luzerne, du maïs, etc."⁸²⁶.

La circulation avec des animaux sur les trajets empruntés par ce convoyeur de Quillagua ne se réduit pas à la seule extraction de guano sur la côte, mais s'inscrit plutôt dans un large réseau complémentaire englobant plusieurs vallées de la pré-cordillère, les hautes terres et la mer. On pouvait d'ailleurs trouver ces mêmes convoyeurs à la frontière avec la Bolivie, dans les lointains villages d'Ujina, Ollagüe et Pajancha, à des centaines de kilomètres de leurs lieux de résidence; "à Ujina je les ai trouvés avec leurs ballots de fourrage, avec les poires qu'ils rapportaient de Cahuisa. Je leur commandais des lapins, et ils me les ont rapportés. Ils allaient là-bas vendre et échanger leurs produits, et les gens qui vivaient après la limite du Chili venaient apporter leurs produits. Des œufs de flamand, des viscaches, du fourrage, des fruits, ils descendaient avec leurs ânes et avec les produits qu'ils échangeaient"⁸²⁷. Il en était de même pour le petit village de Taira, en amont de Quillagua sur le cours du fleuve Loa, où une habitante actuelle se souvient d'avoir accompagné son grand-père en de

⁸²⁵ L.A., convoyeur de Quillagua. Cité dans Carmona, J. *Genealogía de un oceso agrícola. Estructura agraria y reetnificación en el valle de Quillagua*, Mémoire pour l'obtention du diplôme d'Anthropologie Sociale et du titre d'Anthropologue, Universidad Academia de Humanismo Cristiano, Santiago, Chile, 2013, p. 208.

⁸²⁶ García Corroño, B. 'Descripción geográfica de la antigua provincia de Tarapacá', 1934, *Revista Chilena de Historia y Geografía* n°83, T. 76, p. 53. L'auteur décrit une rencontre avec un jeune convoyeur de Quillagua: "Dans l'après-midi du 22 avril 1907, nous revenions d'une reconnaissance vers l'embouchure du fleuve Loa et des montagnes alentours, au campement de Calate. Quelques heures plus tard, un homme d'une vingtaine d'années, d'une famille d'agriculteurs de Quillagua, d'origine indigène, est arrivé à ce même endroit avec un petit convoi d'ânes chargés de guano" (*ibidem*, p. 54).

⁸²⁷ MC, femme née à Ollagüe, résidant à Quillagua. Citée dans Carmona, J. *Genealogía de un oceso*, op. cit., p. 210.

nombreuses occasions dans les années 1960 jusqu'aux villages d'Ollagüe, de San Pedro Estación et de Lasana pour réaliser essentiellement du troc ou "*cambalache*" de viande, de bois et de fruits: *"mon grand-père avait de la famille à Miño, et je me souviens de l'avoir accompagné plein de fois avec des animaux. Moi j'étais petite, je ne pouvais pas beaucoup l'aider, mais comme il allait partir et que je me mettais à pleurer, il m'emmenait avec lui. On partait là-bas avec un troupeau d'animaux: on allait chercher de la viande, parce que c'était le travail de mon grand-père. Il apportait aussi des produits chargés sur les animaux pour les vendre à San Pedro Estación, Lasana, il les apportait de là où vivait sa famille et il les troquait toujours (...) Il avait un troupeau d'environ quarante ânes. Il en prenait vingt avec lui, les vingt autres il les laissait paître, et plus tard il revenait et il laissait les autres pour qu'ils se reposent. Il allait beaucoup à Lasana avec du bois et il échangeait et faisait du troc... parce qu'à l'époque on ne payait presque jamais. Donc lui allait là-bas et il rapportait des carottes, des légumes, du maïs à faire griller. Il faisait du troc avec le bois de pingo-pingo comme on l'appelait. Du gros bois, du bon bois"*⁸²⁸.

A partir des éléments présentés précédemment, on doit aussi comprendre la permanence de la culture de luzerne dans les oasis du désert en parallèle du repli et du maintien de certaines pratiques et éléments des sociétés indigènes d'Atacama, malgré le contexte de changement et de modernisation régionale qui, en principe, est censé avoir succédé aux événements mentionnés en début de ce chapitre. Ces pratiques et stratégies, activités propres à la vie quotidienne de ces sociétés, sont à mettre en lien avec la conservation des réseaux traditionnels d'échange et la prépondérance de l'énergie animale dans leurs modèles de déplacement et de mobilité, ainsi qu'avec le rôle de ces animaux dans le maintien de réseaux sociaux intercommunautaires et leur importance indéniable dans la reproduction domestique et familiale locale.

⁸²⁸ R.G., agricultrice et bergère interrogée à Taira, août 2019.

Outre la luzerne, les ânes, mules et -particulièrement- les moutons ont joué un rôle de premier plan dans le repli indigène en Atacama pendant la seconde moitié du XX^e siècle, s'inscrivant activement dans une intégration entre agriculture et élevage particulièrement importante dans la reproduction domestico-familiale de ceux qui ont continué à habiter leurs espaces traditionnels de résidence et de développement collectif. L'élevage chez les indigènes à la fin des années 1960 est décrit, sans surprise, comme une activité centrale et fondamentale des oasis du désert, en tant que principale source de viande, de lait, de laine et de moyens de transport pour des populations humaines qui, du point de vue étatique, ont toujours été décrites comme n'étant que "faiblement chiliens", "isolés socialement et culturellement" et avec des caractéristiques indiquant une "influence indigène récente"⁸²⁹.

L'agriculture développée dans ces villages, quant à elle, est également décrite comme une activité *"fortement influencée par les cultures traditionnelles qui découlent de cultures et de besoins primitifs, sans avoir évolué, caractérisées par la luzerne, le blé et le maïs"*⁸³⁰.

Concernant l'intégration entre ces deux activités, le même rapport indique également: *"à propos de la relation entre l'élevage et l'agriculture il faut signaler le cycle économique suivant. 'L'animal produit l'engrais dans les ranchs, celui-ci est utilisé pour améliorer le rendement de la terre et produire de la luzerne, cette dernière est à son tour utilisée pour nourrir le bétail"*⁸³¹.

Vu de cette façon, la luzerne est une plante qui, après avoir été diffusée par des mécanismes de coercition et de contrôle politico-colonial et post-colonial, constitue aussi sans aucun doute un élément approprié et intégré par les populations indigènes de l'Atacama, articulée au maintien de stratégies collectives parallèlement à

⁸²⁹ Ministerio de Obras Públicas, 'Visión Panorámica de la zona norte. Primeras observaciones sobre el estudio del Depto de El Loa', 1967, Dirección de Planeamiento, Evaluación de Proyectos y Recursos naturales, 15 p.

⁸³⁰ *Ibidem*, p. 11.

⁸³¹ *Ibidem*, p. 9.

l'adaptation à des évènements, processus et contextes de crise provoqués par l'effondrement du modèle d'intégration nationale précédent, animé essentiellement par le capitalisme du salpêtre et le transport de marchandises par convois d'animaux.

Tout cela montre une capacité de création et d'adaptation résiliente importante chez les sociétés indigènes du désert; une versatilité surtout liée à certaines formes hybrides d'intégration mécanique-animale, dont le développement représente un épisode particulièrement frontalier, intermédiaire et liminaire de l'histoire contemporaine du désert d'Atacama.

6.3 Culture et néotechnique dans un contexte *mecanimal* : à propos de quelques formes hybrides de travail, de reproduction et de cohabitation familiale

Nous avons montré dans les pages précédentes que l'élevage joue un rôle central dans le repli domestique des familles *atacameñas* de la seconde moitié du XX^e siècle. Moutons, mules et ânes en particulier, ont une importance fondamentale dans le contexte de la "modernisation régionale", étant intégrés non seulement en tant qu'objet d'échange et moyen de transport vers les villages du versant argentin du massif de l'Atacama, mais aussi en tant que base de l'élevage et de la reproduction familiale locale. C'est en ce sens qu'Aranda et Baraona décrivent l'"unité familiale" *atacameña* traditionnelle comme étant composée indistinctement des membres humains en âge de travailler, des animaux de transport et de divers outils de travail⁸³².

En lisant le registre des recensements agricoles du Chili, on constate aisément cette augmentation constante des animaux domestiques dans le désert. Les agneaux sont ceux qui connaissent la croissance la plus importante, leur nombre explosant surtout pendant la période succédant à la post-crise du salpêtre. D'autre part, Aranda et Baraona montrent clairement qu'à la date de leur enquête, toutes les familles

⁸³² Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op cit., p. 149

atacameñas disposaient d'un nombre considérable de moutons, ces animaux permettant la reproduction de l'une des principales sources de protéines du régime alimentaire *atacameño*, ainsi que d'autres produits basiques tels que le cuir et la laine, tous deux nécessaires à la fabrication d'objets quotidiens liés à l'habillement, à l'usage domestique ou à l'artisanat. En ce sens, la complémentarité et l'intégration d'activités constitue un fait indéniable, plus encore si l'on considère que, selon la maxime d'un observateur chargé de décrire l'importance de la fabrication artisanale dans les villages du désert, à l'intérieur de ceux-ci "tous sont agriculteurs, tous sont artisans, tous sont éleveurs"⁸³³.

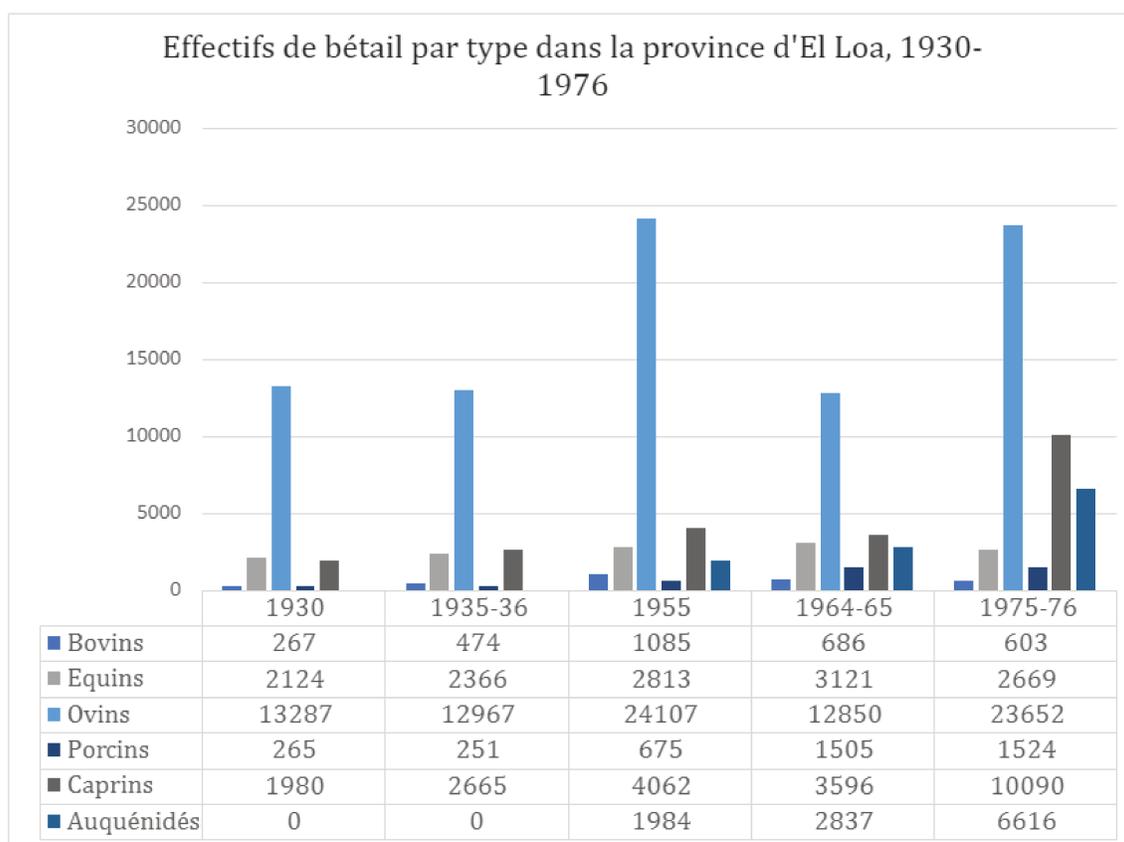


Image 42. Effectifs de bétail par type dans la province d'El Loa, 1930-1976.
Source: I, II, III, IV y V Censos Agropecuarios de Chile.

⁸³³ Krussel, H., 'Artesanos y artesanías', op. cit., p. 121.

Comme toute source statistique officielle, celle-ci doit être considérée avec une certaine précaution. A titre d'exemple, la même équipe dirigée par Aranda signale que ses propres données sur l'élevage (indépendantes de celles produites par le recensement agricole) souffrent de sérieuses déficiences dûes à la méfiance de la population *atacameña* au moment de déclarer leur nombre d'animaux. Cette méfiance s'explique principalement par la crainte de se voir obligés de payer des impôts liés à ce "potentiel de capital" familial local⁸³⁴.

Le morcellement des terres et la dispersion des pâturages et autres sources de nourriture constituent sûrement un élément en faveur des *atacameños* au moment de déclarer leur bétail, car il est peu probable qu'un fonctionnaire sans aucune connaissance de la dynamique territoriale locale soit capable d'identifier précisément le nombre d'animaux possédé par chaque habitant, généralement interrogé dans leur lieu de résidence habituel. L'hyper-fragmentation des terres et la dispersion territoriale mentionnées apparaissent clairement dans la description faite par Aranda et Baraona du bétail ovin, se déplaçant le plus souvent seul dans la journée, enveloppés par un "nuage de poussière", entre les multiples pâturages de luzerne disséminés dans les différents *ayllos* du désert. Selon les auteurs, les animaux se déplaçaient d'habitude *"d'un pâturage à l'autre au fur et à mesure qu'il consomment l'herbe. Ce transfert suppose généralement de les amener d'un aylo à un autre. A la fin de la journée, on peut voir les troupeaux de moutons arriver avec leurs bergers, enveloppés dans un nuage de poussière"*⁸³⁵.

⁸³⁴ Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op. cit., p. 15.

⁸³⁵ *Ibidem*, p. 14.



Image 43. Moutons en train de paître sur un champ de luzerne à San Pedro de Atacama, 1955-1965.
Source: Biblioteca del Congreso Nacional de Chile.

Il faut ajouter à la disponibilité en fourrages artificiels comme la luzerne l'utilisation de plaines humides et d'autres pâturages naturels situés sur le secteur sud de San Pedro de Atacama, à l'intérieur d'un ensemble de plaines composé par Tebenquiche, Baltinache, Tuino, Quiche, et Apurcaya. D'après les données recueillies par Aranda et Baraona, les agriculteurs et bergers locaux avaient l'habitude d'amener des centaines de chèvres et de moutons sur ces pâturages, ainsi que des chevaux, mules et ânes pendant les saisons spécifiques au fourrage (octobre-avril), complétant de cette façon la disponibilité en luzerne des pâturages de chaque *ayllo*. Les basses-montagnes de la pré-cordillère entre San Pedro de Atacama et d'autres villages plus petits (tels que Toconao, Socaire, Talabre et Camar) étaient également utilisées dans ce but.

Cet aspect est également signalé par Peña, qui mentionne la plaine de Tumbre lorsqu'il parcourt les différentes zones de pâturage de la cordillère d'Atacama, un vaste champ traditionnellement utilisé par des bergers et éleveurs des villages de Talabre et Camar. A propos de la végétation de cette zone, et notamment de celle que consomment les animaux de charge, il affirme: "*Elle se trouve enclavée là où naît la*

vallée de Talabre, au pied du volcan Laskar (5.640 m.), à une altitude de 3.600 m. où la végétation typique est le Tolar, c'est-à-dire de grandes plaines ou semi-plaines où la plante dominante est la tola (*Bacharis tola* Ph.): parmi les cactacées on trouve en abondance une espèce du genre *Opuntia*, ainsi qu'une graminée, la *Stipa venista* ph. qui sert d'aliment aux ânes utilisés dans ces lieux comme animaux de charge en plus du Lama et de la Mule"⁸³⁶.

L'exploitation fourragère de cette zone était complétée par de la luzerne, l'auteur signalant à propos du village de Talabre que *"cette vallée est travaillée depuis des temps immémoriaux et l'on peut y voir des terrasses typiques que l'on observe si fréquemment dans les zones des hauts plateaux du Pérou et de la Bolivie et d'autres lieux du nord du Chili, évitant ainsi par cette méthode de labour l'érosion naturelle des sols et permettant la meilleure utilisation des terres et des eaux. Le climat de ce lieu est assez tempéré et l'on y cultive des fleurs de différentes espèces et plusieurs sortes de légumes. La luzerne constitue la culture principale. Cette vallée appartient à une famille qui l'a héritée des anciens, comme ils disent, 'des aguelos' parlant le kunsu"*⁸³⁷.

Il en est de même dans le village voisin de Socaire, où les plantations de luzerne étaient généralement réservées aux brebis ayant récemment mis à bas, ainsi que pour nourrir les animaux de transport et de charge avec lesquels les habitants avaient coutume de se rendre aux villages voisins, notamment en Argentine. Un ancien berger et convoyeur né dans ce village, résidant aujourd'hui à Calama, me l'a décrit de la façon suivante:

"Il y avait une coutume... quand on séparait le bétail, la brebis quand elle met à bas elle ne part pas vers la montagne, donc on lui jetait de la luzerne jusqu'à-ce qu'elle élève le petit. Ensuite on partait vers la montagne. Et de Socaire on allait environ soixante kilomètres plus haut, pour profiter des pâturages naturels, des prairies naturelles à la frontière argentine. Il y a de grands pâturages là-bas. Donc quand la

⁸³⁶ Peña, L. 'Exploraciones a la cordillera', p. 168.

⁸³⁷ *Ibidem*

brebis avait un petit on laissait l'animal à l'étable, on laissait les petits à l'étable mais on sortait la mère à côté pour manger, jusqu'à la fin de la journée. Donc là on avait besoin de planter de la luzerne. Et la luzerne on l'utilisait aussi beaucoup pendant ces années pour les mules, parce qu'on voyageait beaucoup... Avant Socaire se nourrissait du côté argentin. On partait avec les animaux et on ramenait l'huile, le sucre, tout ce que tu veux, parce que c'était plus près que Calama... D'ici on a deux cent kilomètres pour arriver à Calama pour acheter quelque chose. Par contre là-bas au bout de soixante kilomètres on avait déjà les aliments"⁸³⁸.

On a déjà vu de quelle manière les moutons ont fait irruption dans le désert quelques centaines d'années plus tôt et ont fortement contribué à la diffusion de graines de luzerne parmi les populations indigènes des oasis. L'augmentation de l'élevage à la période que nous analysons à présent pourrait être comparée avec celle de la première moitié du XIX^e siècle, lorsque le nombre d'animaux a explosé en l'espace d'une dizaine d'années, étant multiplié par cinq selon les données du fonctionnaire bolivien Gavino Ibañez (voir chapitre 5, partie 5.2).

L'importance de l'intégration des moutons par les populations indigènes du désert peut donc être comprise autrement que par un regard strictement économique, tel que celui porté par la recherche d'Aranda et Baraona: par leur incrustation dans l'univers rituel symbolique *atacameño*, y supplantant -ou plutôt complétant- le bétail auquénidé traditionnellement présent dans les sociétés andines. Le rituel dit de "*floreamiento* [fleurissement] du bétail" représente à ce sujet une activité paradigmatique. Bien que d'une manière assez anachronique, par l'établissement d'analogies entre les traces pré-hispanique et la manifestation rituelle de la société *atacameña* dont elle est témoin, Mostny va ainsi montrer comment ce rituel originellement associé à la reproduction de lamas et d'alpagas s'ouvre largement au bétail ovin des populations indigènes de l'Atacama dans les années 1960. Ce rituel, exécuté chaque année à une date voisine du solstice d'hiver, consiste en un marquage

⁸³⁸ S.C., berger et convoyeur né à Socaire interrogé à Calama, novembre 2019.

familial de chaque animal par un petit démembrement d'une partie de ses oreilles, qui était ensuite enterrée au centre d'une étable. A la suite de quoi plusieurs franges multicolores (les "fleurs") étaient fixées sur les animaux à l'endroit marqué, pour les embellir et symboliser leur singularisation familiale et/ou individuelle. La laine utilisée pour confectionner ces franges était en général tissée à l'envers, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, car de même que les vêtements tissés pour les défunts, le tissage à l'envers constituait une pratique commune chez les indigènes *atacameños* pour influencer magiquement sur le présent et éloigner les esprits malins, assurant dans le cas des animaux une reproduction sans maladies, maux ni menaces surnaturelles.

Mostny note même que les laines de lamas et de moutons finissaient par se compléter, étant entremêlées pendant l'acte rituel, par une sorte de bénédiction magique connivente et complémentaire: *"les moutons ont été inclus dans cette cérémonie de floreamiento, venant remplacer en grande partie les lamas et alpagas; on n'observe aucun rite pour marquer d'autres animaux d'origine européenne. L'utilisation de la laine de lama pour les fleurs des moutons, et vice-versa, a également une signification magique"*⁸³⁹.

Dans son ouvrage sur le village de Peine déjà cité, Mostny signale également qu'un chant spécial en *kunza* (langue propre aux indigènes *atacameños*, dont les traces peuvent justement être trouvées dans des actes rituels de ce type) était dédié aux moutons, ce qui au niveau symbolique-rituel montre clairement l'importance acquise par cet animal après son introduction à l'époque coloniale précoce⁸⁴⁰.

L'inclusion du mouton dans l'univers symbolique-rituel *atacameño* est aussi décrite par l'archéologue suisse J.C. Spahni, qui témoigne à la même période que Mostny de la coutume de sacrifier conjointement un lama et un bœuf pendant le rituel du *floreamiento* du bétail. Après avoir extrait du bœuf son cœur encore battant, son

⁸³⁹ Mostny, G. 'Ideas mágico-religiosas de los Atacamas', 1969, *Boletín del Museo Nacional de Historia Natural* n°30, p. 141.

⁸⁴⁰ Mostny, G. 1954. *Peine, un pueblo atacameño*, op cit., p.92.

sang était jeté en direction des montagnes et des divinités de la cordillère (appelées *tata-mayllkos*) en signe de remerciement, pendant que l'organe était enterré au centre d'une étable recouvert de plumes de flamands (ou *tococos*), généralement collectées dans les lagunes du désert de sel d'Atacama⁸⁴¹, ou dans d'autres réservoirs d'eau des hauts plateaux également décrits par Pena lors de son expédition sur la cordillère des Andes⁸⁴². L'ensemble de l'acte, en plus d'être accompagné de chants et de récits en *kunza*, correspondait également au caractère mobile des bergers *atacameños*; car la cérémonie pouvait être réalisée tant dans une étable, un champ de luzerne proche ou éloigné de la résidence de la famille éleveur, que sur des lieux de pâturages distants des oasis de San Pedro de Atacama.

Ce rite est réalisé indistinctement dans les différents villages du désert: San Pedro de Atacama et ses *ayllos*, Rio Grande, Socaire, Camar, Peine, Talabre, entre autres⁸⁴³.

L'association rituelle des lamas et des moutons est un phénomène également décrit par l'ingénieur de Chuquicamata Emil de Bruyne, qui étant témoin de la fête de "tous les saints" dans le village de Caspana, relate comment les responsables de la commémoration sacrifiaient trois bœufs et trois lamas mâles pour "nourrir" les défunts pendant la cérémonie. Cet acte rituel, selon toute apparence syncrétique, décrit par De Bruyne comme un mélange de "religion et de superstition", était jusqu'alors partagé par quasiment tous les peuples indigènes de la cordillère andine, revêtant un caractère d'obligation pour toutes les familles ayant perdu un membre au cours des trois dernières années. La cérémonie était si solennelle que le village en entier se mettait en deuil pendant trois jours, du 31 octobre au 2 novembre. Pour continuer à nourrir les morts, en plus des animaux sacrifiés, les femmes devaient confectionner le "pain des âmes", petites figurines de pâte auxquelles on donnait la

⁸⁴¹ Spahni, J. C. "L'enfloramiento ou le culte du lama chez les indiens du désert d'Atacama (Chili)", 1962, *Bulletin de la Société Suisse des Américanistes* n°24, p. 29.

⁸⁴² Peña, L. 'Exploraciones en la cordillera', op. cit. p. 175.

⁸⁴³ Mostny, G., *Peine, un pueblo*, op cit.

forme de lamas, d'ânes, de mules, de moutons, de fleurs et de lettres composant les noms des défunts⁸⁴⁴.

E. Hanson témoigne lui aussi de l'importance et de la massification du bétail ovin chez les habitants de l'Atacama, en montrant quelques années plus tôt que les habitants de Caspana, de Toconce et d'Aiquina avaient coutume de compléter leur paiement en argent avec "quelques moutons" lors de chacune des messes réalisées à l'église de Chiuchiu, ce qui en période de fêtes représentait une véritable source d'accumulation d'argent et d'animaux pour la paroisse, découlant de l'organisation de messes quotidiennes dans le cadre d'épisodes festifs qui pouvaient durer plus d'une semaine⁸⁴⁵.

Nous avons déjà montré à quel point l'intégration entre agriculture et élevage représentait un aspect important de la vie des indigènes de l'Atacama. Le cycle "bio-économique" déjà évoqué reposant sur l'utilisation d'excréments d'animaux comme source principale d'engrais pour les cultures de luzerne, de maïs et de blé le reflète bien. Ainsi, à la fin des années 1960, l'excrément animal constituait la principale source d'engrais utilisé par les agriculteurs et éleveurs du désert. Sur les presque 1.268 hectares de terres productives comptabilisées dans le recensement agricole déjà cité⁸⁴⁶, 1.155 d'entre eux (soit 91.08%) étaient fertilisés par le biais de sources organiques, alors que 83.1 hectares (6.5%) l'étaient par des éléments chimiques non organiques. Environ 29.6 ha des terres (2.3%) alternaient entre les deux types d'engrais. En outre, la part des agriculteurs utilisant des engrais non organiques était composée de propriétaires concentrant à eux tous 55 ha de terres. Cela indique probablement qu'il s'agissait des propriétaires avec un meilleur accès au capital pour pouvoir fertiliser leurs cultures avec des engrais tels que le nitrogène, le phosphate ou le potassium (ou les trois en même temps). Les autres propriétaires, en revanche,

⁸⁴⁴ De Bruyne, E. 'Todos los Santos en Caspana', 1959, *Noticiero Mensual del Museo Nacional de Historia Natural* n°39, p. 4-8.

⁸⁴⁵ Hanson, E. 'Out of the world villages', op. cit.

⁸⁴⁶ República de Chile, *IV Censo Nacional Agropecuario*, Dirección de Estadísticas y Censos, 1969, p.17.

représentent en substance la prépondérance de l'intégration locale entre agriculture et élevage.

Interrogée sur l'importance de l'engrais animal pendant cette période, une agricultrice locale m'a affirmé que: *"il y avait plus d'animaux que ceux que chacun consommait; que chacun avait pour produire de l'engrais pour la terre, pour produire de l'engrais directement sur les pâturages. C'est qu'à l'époque l'engrais synthétique n'était pas très accessible, celui qu'on pourrait appeler l'engrais chimique, comme le superphosphate, l'urée, toutes ces choses qu'on n'avait pas à l'époque. Donc tout l'engrais qu'il fallait faire on le faisait par l'engrais animal. C'est aussi pour ça qu'il y avait autant de moutons, autant de lapins, d'ânes, de mules"*⁸⁴⁷.

Cette intégration entre agriculture et élevage doit d'autre part être associée à la concentration de l'énergie et au transport domestique. En tant que membres de la communauté, les animaux tels que les ânes, mules chevaux et moutons étaient intégrés activement aux tâches quotidiennes des familles *atacameñas*, lesquelles dépendaient à leur tour de ces mêmes animaux pour leurs activités quotidiennes. Pendant la période qui nous intéresse, et particulièrement à l'échelle domestique, les organisations locales de travail communautaire jouaient un rôle central, notamment la *minga* bien connue, institution traditionnelle de travail réciproque et de prêt d'animaux en vue de la répartition de tâches telles que la récolte de maïs, de blé et la moisson de luzerne.

La *minga* désigne un prêt de main-d'œuvre, qui n'est pas gratuit mais constitue la rétribution d'une activité exécutée auparavant, ou encore collective. On appelait *"torna"* la rétribution d'une activité de travail familial, soit un acte communautaire de "rétribution" d'activités pour des prêts souscrits précédemment par une famille et/ou par un groupe de travailleurs, amis, mères, etc. En échange du prêt d'animaux et de services tels que labourer, préparer les coins et les bords des terrains, entretenir les

⁸⁴⁷ H.T., agricultrice et bergère interrogée à Calama, juillet 2019.

canaux d'irrigation, récolter et moissonner la luzerne, etc., les hôtes et maîtres de maison étaient tenus d'offrir le déjeuner, nourriture et boisson aux participants. A cette occasion, la coutume était d'accompagner ces repas par de l'"aloja", boisson alcoolique élaborée à partir du fruit de caroubier (légumineuse arboricole appartenant au genre *Porospis*, dont les fruits sont également utilisés pour la confection de farine et d'autres produits alimentaires).

L'importance de la *minga* dans le contexte *atacameño* est décrite de la manière suivante:

"A l'intérieur d'une économie qui semble déprimée, où les revenus en argent sont quasiment nuls et découlent d'un très petit secteur de la production agricole, l'échange de main-d'œuvre à titre gratuit, ou minga, ressort comme un élément important. Cette institution n'est pas apparue comme une solution pour combler le manque de monnaie, car elle précède l'utilisation de l'argent, étant plutôt issue de la tradition. Il est possible que du fait du manque de monnaie la minga se soit actuellement renforcée et conserve son importance"⁸⁴⁸.

La prépondérance animale dans la production énergétique dans ce contexte constitue un aspect fondamental. Malgré l'intervention étatique par le biais d'agences telles que la CORFO et la création de coopératives paysannes avec un accès au crédit pendant les années 1960 et 1970, dont l'objectif principal était de "moderniser" l'agriculture communautaire et familiale, nous pouvons voir que cette dernière continue de reposer fortement sur l'énergie animale. Comme le montre le graphique suivant, au milieu des années 1960, sur un total de 700 exploitations agricoles, près de 540 d'entre elles dépendaient exclusivement de la force de travail animal, pour une quinzaine dépendant de l'énergie mécanique et 144 de la combinaison des deux types.

⁸⁴⁸ Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op. cit., p. 98.

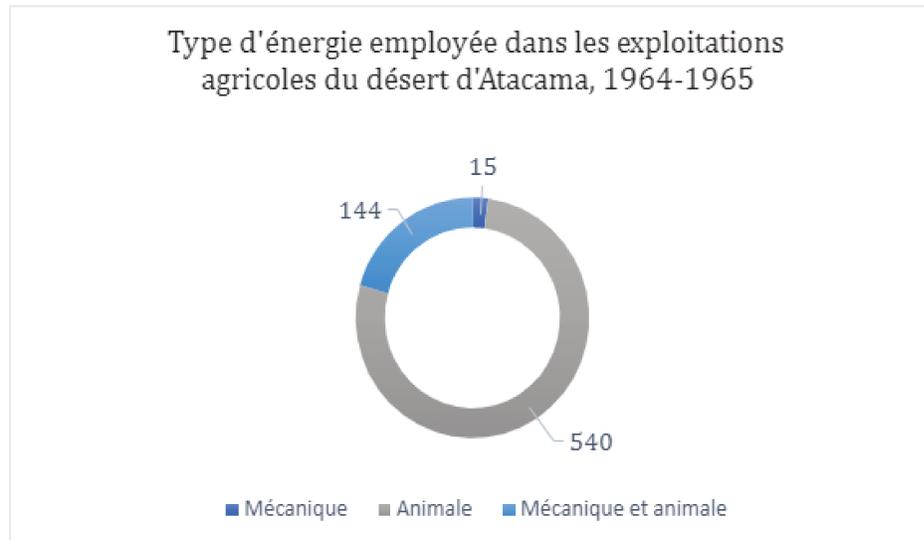


Image 44. Prépondérance d'énergie animale dans les exploitations agricoles du désert d'Atacama. (Prov. El Loa).

Source: IV Censo Agropecuario de Chile.

Vu sous cet angle, les activités agricoles familiales de la seconde moitié du XX^e siècle dans le désert d'Atacama sont techniquement décentralisées, bien qu'elles reposent essentiellement sur l'énergie *par le sang*. La prépondérance animale dans ces tâches représente un aspect mis en valeur par plusieurs descriptions de l'époque. Aranda et Baraona, par exemple, indiquent en détaillant le procédé de semage de certaines cultures en Atacama que *"les semages de maïs commencent aux mois d'Août et Septembre. La première étape est la fertilisation de la terre, réalisée à l'aide d'excrément de mouton sans autre préparation. Une fois fertilisée, celle-ci est irriguée puis retournée. Pour cette dernière tâche on emploie des 'attelages' de mules ou de chevaux. On utilise en général deux attelages sur chaque plantation, qui travaillent simultanément sur les différentes parcelles"*⁸⁴⁹. La présence d'un tracteur de la Coopérative agricole de San Pedro de Atacama a une importance indéniable, mais demeure complémentaire à l'utilisation des animaux, notamment des mules et chevaux⁸⁵⁰.

⁸⁴⁹ Aranda et al., *Elementos diagnósticos*, op. cit., p. 140.

⁸⁵⁰ *Ibidem*, p. 143.

On peut également trouver une description plus détaillée à propos de la prépondérance de l'énergie animale dans le témoignage d'une ancienne agricultrice *atacameña*:

"A Calama, à San Pedro, à Lasana, dans tous les villages de l'intérieur l'agriculture était plus animale. On les utilisait pour labourer, pour porter, même si c'est que du foin, ou pour enlever les mauvaises herbes de l'aire. Pour les bords des terres, l'animal servait aussi souvent pour le guano [l'excrément], comme il était laissé sur le terrain, l'animal mangeait et il déféquait en même temps, il mangeait et il déféquait, et voilà ça c'était l'engrais. En plus de faire un travail sur la terre, l'animal creuse et enterre le guano, il enlève les bestioles de l'aire. Pour moi ça c'est aussi un travail que fait l'animal. Je le pense comme ça, parce que sinon la terre serait dure, et grâce à l'animal à l'intérieur de l'aire la terre n'est pas dure"⁸⁵¹.

Il ressort du récit de l'enquêtée que le processus de mécanisation de l'agriculture en Atacama doit être compris comme un processus stratifié et différencié, particulièrement en ce qui concerne les entrepreneurs agricoles déjà mentionnés et le gros de la paysannerie *atacameña* locale: *"Abaroa avait son tracteur, en 1955 plus ou moins, les Radisch qui sont arrivés de Croatie aussi. Unares aussi avait un tracteur, il a commencé avec un, ensuite un autre, et Don Anastacio Unares avait aussi des travailleurs et un chauffeur; eux travaillaient la terre et plus tard ils ont commencé à labourer avec les tracteurs. Don Juan Siglisch en avait aussi. Bon c'est tous des étrangers, qui avaient disons ce qu'il faut pour s'acheter un tracteur, mais le gros des paysans non, pour le paysan indigène c'était difficile d'avoir un tracteur. Juste des animaux rien d'autre, pour aller jusqu'aux bords des aires, c'était toujours à la force des bras, toute seule, avec ma houe"⁸⁵².*

C'est également ce qui ressort du témoignage d'un agriculteur de l'*ayllo* de Tular, de San Pedro de Atacama, dont le récit comporte des éléments associés à

⁸⁵¹ H.T., agricultrice et bergère interrogée à Calama, juillet 2019.

⁸⁵² H.T., agricultrice et bergère interrogée à Calama, juillet 2019.

l'importance du travail collectif, au prêt d'animaux dans le cadre des *mingas* ainsi qu'à la coutume dans les familles de singulariser les bêtes de travail par divers appellations ou surnoms:

"Ici à Tulor des gens pouvaient arriver de toute part, des atacameños. Parfois il y en avait un qui donnait la nouvelle, et il fallait aller à une minga. Tout le monde passait le message et venait avec le groupe. On communiquait entre les ayillos pour que des gens viennent d'un autre ayillo. Par exemple si ici à Tulor on voyait qu'il y avait de la fumée à Beter, on partait tous là-bas. Les gens se motivaient, c'était comme une sorte d'engagement, une manière de se soutenir. On venait pour coopérer, avec ses outils et les gens venaient nous voir avec les boissons, la nourriture, l'aloja. Et les gars arrivaient aussi avec leurs attelages. 25 attelages d'animaux dans une minga, sur une plantation. Planter, planter, planter. Et les gars venaient avec leurs animaux en marchant, et on laboure c'est tout. Sur la terre, creusant des sillons sur les terrains. C'est comme ça que ça se passait normalement. Avant les gens communiquaient entre eux comme ça. Les chevaux, les mules et les ânes. Il y avait des attelages d'ânes! Raul Chinchilla avait ses ânes: le Camello [chameau] et le Fiscal [procureur]... des ânes avec des noms donc. Ma grand-mère et ma tante Pilar aussi; l'âne Lagarto [lézard] et le Toro [taureau]. Et les ânes labouraient et les gens bavardaient, s'amusaient, buvaient leur aloja, discutaient, travaillaient (...) Ils attellent les animaux par paire et après ils les laissent jusqu'à-ce que la terre soit lisse, comme une table de ping-pong. Et il y a un gars qui surveille, en disant à quel endroit il y avait des tas et où il fallait faire passer les animaux avec le rateau. Un rateau très lourd, en métal, mais avant il était en bois de caroubier, très lourd, tiré par quatre mules"⁸⁵³.

Il se souvient même, à propos du chapitre précédent, qu'une partie des animaux utilisés pour les travaux des champs étaient ramenés des villages voisins sur le versant argentin du massif d'Atacama:

⁸⁵³ J.R., agriculteur interrogé à San Pedro de Atacama, août 2019.

"Moi j'ai parcouru toute la cordillère. Vers là-bas vers el Toro en Argentine on allait à pied avec les gars. On allait chercher des mules, vendre des marchandises, amener des lamas. Tout ça c'était quand j'étais enfant; en quinze jours on faisait un voyage jusque là-haut. On rassemblait tous les animaux qu'on voulait ramener. Il étaient nombreux à les vendre, les ânes, les chevaux, on les marquait. Et l'année suivante pareil; on ramenait les animaux pour les utiliser sur les attelages. On ramenait beaucoup de mules. J'ai même vu des bœufs, parce qu'il y avait des attelages de bœufs aussi ici à San Pedro. Ensuite il y avait les mules, avec les mules on labourait la luzerne. Il y avait deux gars: un qui labourait et l'autre qui dirigeait les animaux; et en avant!"⁸⁵⁴.

C'est avec ces mêmes animaux "qu'on faisait avancer les charrettes. Avec les mules et les chevaux. Et les animaux étaient nourris presque uniquement avec du fourrage, avec de la luzerne... ils tiraient les charettes, ils labouraient, ils ramenaient des pierres du fleuve. Ils faisaient tout ça, ils travaillaient avec nous"⁸⁵⁵.

Il ressort également de ces récits que le transport animal continue d'être le plus utilisé, ce qui ne commencera à changer qu'à partir de la fin des années 1960, moment où les charrettes de trait sont progressivement attelées à des véhicules motorisés comme des camionnettes, camions, etc.

⁸⁵⁴ C.S., convoyeur, agriculteur et ouvrier mineur interrogé à San Pedro de Atacama, décembre 2019.

⁸⁵⁵ J.R., agriculteur interrogé à San Pedro de Atacama, août 2019.

Types de transport utilisés pour les activités agricoles dans le désert d'Atacama, 1930-1965

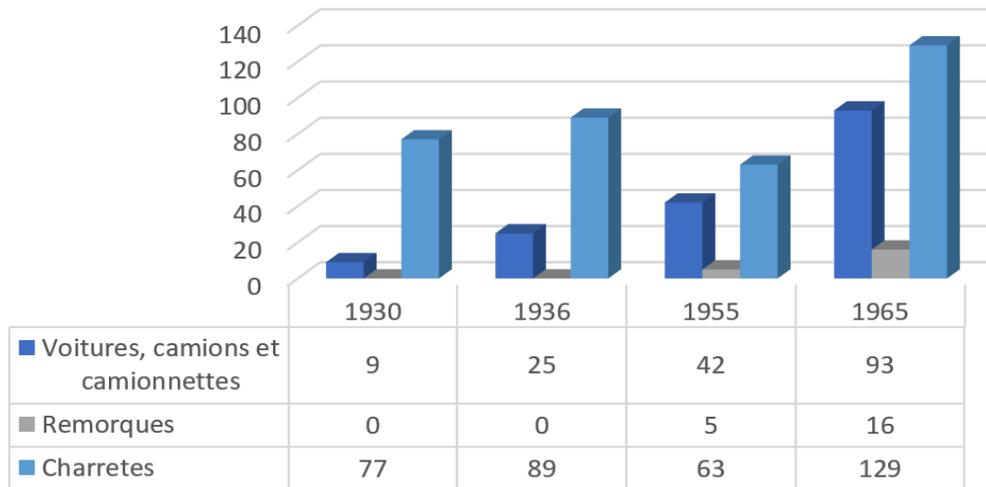


Image 45. Prépondérance de la traction animale dans l'agriculture du désert d'Atacama. (Prov. El Loa, 1930-1965).

Source: I, II, III y IV Censos Agropecuarios de Chile.

Cette marginalisation énergétique ne doit pas être vue comme un phénomène isolé, mais plutôt comme la base d'une articulation synergique, domestique et complémentaire, composée par une série d'activités qui soutiennent conjointement la reproduction familiale locale de la société *atacameña*.

Rudolph lui-même semble manifester un grand intérêt pour le rôle des charrettes auprès des habitants des oasis d'Atacama, car dans le contexte de la "disparition" des anciens sentiers du désert déjà décrits, il ébauche dans son récit un portrait d'une famille *atacameña* avec leur principal moyen de charge et de transport, en montrant clairement que cet artefact demeurerait fondamental quand il s'agissait de se déplacer d'un *ayllo* à un autre, ou d'effectuer les travaux domestiques déjà mentionnés plus haut.



Image 46. Famille atacameña dans l'ayllo de San Pedro de Atacama dans les années 1960. Dans son œuvre, Rudolph décrit: "Une famille atacameña typique et leur maison en périphérie de San Pedro de Atacama. Les charrettes demeurent le moyen de transport le plus fiable sur les chemins sablonneux qui abondent dans certaines des zones vertes au sud de cette ville du désert"⁸⁵⁶.

Le développement agricole, pastoral et commercial, ainsi que l'augmentation des activités minières à petite échelle doivent être considérés à l'intérieur d'un cadre micro, complémentaire et intégré. A titre d'exemple, et à propos de l'augmentation du nombre d'ouvriers mineurs indépendant, il faut signaler l'importance des mines de sel pour l'élevage familial local. Sur le versant oriental de la "Cordillère du Sel", jouxtant les *ayllos* de l'extrême sud de San Pedro de Atacama, on trouve d'abondant dépôts salins exploités au long des XIX^e et XX^e siècles tant à l'échelle industrielle que domestique. Les infrastructures et les filons contrôlés par des entrepreneurs comme la famille Tomic ont été étudiées par quelques recherches archéologiques historiques contemporaines⁸⁵⁷. Cependant il faut considérer en plus de ces filons une série de gisements moins importants traditionnellement exploités par la population *atacameña*, que ce soit dans un cadre domestique (pour donner du sel au bétail pour son engraissement, pour la médecine et/ou l'assaisonnement pendant la saison

⁸⁵⁶ Rudolph, W. 'Vanishing trails', op cit, p. 63

⁸⁵⁷ Vilches, F. L. Sanhueza, C. Garrido, C. Sanhueza y U. Cárdenas, 'La minería de la sal durante el siglo XX en San Pedro de Atacama, Chile (II Región): entre la explotación artesanal y la industrialización', 2014, *Estudios Atacameños* n°48: 209-228.

précédant sa consommation directe), ou commercial (pour la vente et l'échange avec des populations de Bolivie et d'Argentine, ainsi qu'à San Pedro de Atacama, Toconao, Calama, etc.).

C'est le cas par exemple d'une ancienne mine de sel surnommée "Salomé", située au sud-ouest de San Pedro de Atacama, où selon un agriculteur et ancien ouvrier mineur: *"les gars venaient ici avec leurs ânes, s'installaient ici et envoyaient les moutons dans les montagnes. Quand j'ai connu cette mine les gens venaient ici, vivaient un temps ici, travaillaient dans la mine, venaient avec leurs animaux... bergers et mineurs. Et ils prenaient le sel et ils le vendaient. il y avait aussi un de ces gars qui avait des moulins à Calama, et il venait avec une petite voiture, une Ford T de 1937. D'autres qui étaient convoyeurs venaient aussi chercher le sel. Je me rappelle de Marcos Rodriguez et Pablo Salva de l'ayllo de Beter. Ils venaient toujours ici chercher du sel. Les gens venaient aussi de Toconao parce que le sel était un produit prisé. On faisait beaucoup de troc aussi et on ramenait des figues, de la farine grillée de Solor et des gens venaient faire du cambalache ici. Ils ramenaient une caisse de poires, de figues et il les chargeaient sur les ânes"*⁸⁵⁸.

Une autre habitante de San Pedro de Atacama se souvient également des usages domestiques habituels du sel dans la région: *"Nous les bergers on venait jusqu'à ces mines de sel pour chercher du sel pour le bétail. Le sel servait aussi comme médicament pour les animaux. C'est-à-dire qu'il éliminait les vers, les animaux s'alimentaient, et on venait jusqu'ici à dos d'âne, en charrette, à cheval. Mais le sel était aussi bon pour notre alimentation à nous, parce que nous on a grandi avec le sel de la vallée, avec ces pierres de sel qu'on récoltait et qu'on rapportait chez nous"*⁸⁵⁹.

La récolte de sel par les familles *atacameñas* au milieu du XX^e siècle était une activité mélangeant les savoirs et les techniques traditionnels et industriels. On a vu dans les récits précédents que l'extraction de sel était une activité destinée tant à la

⁸⁵⁸ C.S., agriculteur et ouvrier mineur de sel interrogé à San Pedro de Atacama, décembre 2019.

⁸⁵⁹ M.C., agricultrice interrogée à San Pedro de Atacama, décembre 2019.

consommation directe et indirecte familiale qu'à la purge des animaux pour éliminer les parasites et autres maux. Il ne s'agissait cependant pas d'une tâche totalement manuelle, car elle s'appuyait en partie sur l'utilisation d'explosifs fabriqués par les ouvriers mineurs dans les usines de soufre présentes sur les cordillères entourant San Pedro de Atacama (Vilama, Purico, Saciél), où ils avaient coutume de se rendre avec des animaux pour faire "un chargement" puis rentrer pour fabriquer les pétards ou explosifs avec lesquels ils dynamitaient les filons cachés entre les montagnes. Ils pouvaient également se rendre aux salpêtrières du désert pour obtenir de petites charges de nitrate de sodium. Un ouvrier mineur se rappelle ainsi: *"on allait là-bas avec les ânes et on faisait un chargement de soufre, un sac, et on allait le moudre là-bas. Avant il y avait des konas pour moudre⁸⁶⁰, très anciennes. Sur ces konas on avait l'habitude de moudre le blé. Donc on utilisait ces konas pour moudre le salpêtre, le soufre et le maïs. On moulait là-bas avec un drap placé dessous, à genoux, juste comme ça. Avant c'était comme ça qu'on faisait le charbon (...) Il y avait aussi un gars qui avait des moulins et il arrivait avec une petite voiture, une Ford T de 1937 je crois. Il allait vendre le sel vers le tunnel de Catarpe, il partait là-bas et il roulait toute la nuit dans sa petite voiture"⁸⁶¹.*

Comme nous l'avons déjà indiqué, l'arrivée du moteur en Atacama ne doit pas être comprise comme un épisode ayant subitement mis fin aux formes antérieures de chargement et de mobilité, mais plutôt comme un épisode liminaire de l'histoire *atacameña* au cours duquel les ânes, mules, charrettes et voitures se juxtaposent et se complètent dans le contexte de l'adaptation du moteur au désert à travers la configuration et la superposition de routes traditionnellement sillonnées par les convoyeurs et leurs animaux.

Ces épisodes de juxtaposition englobent les exemples abordés dans les paragraphes précédents: des convoyeurs devenus camionneurs amenant des troupeaux

⁸⁶⁰ Instrument de mouture composé d'une pierre forée. Ses usages dans la région remontent à l'époque pré-hispanique.

⁸⁶¹ C.S., agriculteur et mineur indépendant interrogé à San Pedro de Atacama, décembre 2019.

d'animaux jusqu'aux mines et abattoirs du désert; des automobiles en panne tractées par les convoyeurs et leurs animaux au milieu des dunes de l'Atacama; ou encore des bergers, agriculteurs, mineurs et marchands dont la complémentarité reposait justement sur une articulation d'essence et de "nature" mécanique-animale.



Image 47. Automobile en panne sur le chemin San Pedro de Atacama-Calama, tirée par des mules.
Source: Museo Chileno de Arte Precolombino (2012).

En somme, l'arrivée du moteur dans les oasis du désert doit non seulement être comprise comme un processus pénible et liminaire, mais également créatif et différencié. En de nombreuses occasions les camions subissaient des accidents et des pannes sur les tronçons les plus isolés du désert, les passagers devant alors se réunir autour de grands feus improvisés à partir du peu de bois à portée de main, en attendant que les propriétaires ou les chauffeurs des camions aillent chercher à pied de l'aide ou des pièces de rechange à des kilomètres de distance. L'épisode narré par Rudolph est à ce titre représentatif, lorsqu'au début des années 1960 il croise un groupe d'une vingtaine de passagers perdus au milieu du désert, qui attendaient depuis plus de seize heures le chauffeur du camion, parti chercher de l'aide à plus de

trente kilomètres à cause d'une panne de son véhicule⁸⁶². D'après l'auteur, le fait que les chemins modernes suivent en général le tracé des sentiers empruntés historiquement par les animaux entraînait une série de difficultés, telles que traverser une multitude de gués et de passages périlleux, de rivières et de gorges qui finissaient généralement par mettre les véhicules hors d'état de marche ou leur causer de nombreuses avaries. Sur les routes les plus pentues, l'on trouvait fréquemment de grands tambours d'eau pour compenser la surchauffe des radiateurs et des moteurs. Rudolph note également avec perspicacité que l'utilisation généralisée du moteur dans le désert inaugure de nouvelles manières de mourir; les os d'animaux s'accompagnent désormais d'engrenages dispersés et de pièces mécaniques oxydées, et des "*animitas*" [petites âmes] sont érigées en mémoire des victimes d'accidents, qui viennent en partie remplacer la tombe improvisée du convoyeur mort pendant le voyage à l'endroit même de son décès⁸⁶³.

Un bon exemple de la créativité liée à l'utilisation du moteur dans le désert est donné par l'existence d'un bus-camion appelé le "mixte", qui d'après le récit oral local, représente le premier véhicule à fournir un service de déplacement collectif aux habitants de San Pedro de Atacama -et à leurs animaux- en direction de Calama. La création de ce moyen de transport est l'œuvre d'un habitant nommé Paulino Ibáñez, qui l'a mis au service de la communauté entre les années 1960 et 1980.

Ibáñez était un ouvrier mineur, né dans les pampas du salpêtre, qui à la suite du déclin de l'industrie du nitrate décide de s'installer à San Pedro de Atacama avec sa famille. Avec un "*compadre*" appelé Gumercindo Gonzalez, ils commencent à chercher des cabines et des châssis de camions usés dans les mines du désert dans le but de leur donner une seconde vie, en les imbriquant à la carrosserie d'un bus improvisé. Ibáñez s'occupe alors de fondre les pièces de fer et de les souder à la structure principale, pendant que Gonzalez se charge des travaux de charpenterie et de la conception d'une structure en bois spécialement adaptée au transport de passagers et

⁸⁶² Rudolph, W. 'Vanishing trails', op. cit., p. 23.

⁸⁶³ *Ibidem*

de chargements. L'objectif était de parvenir à concevoir un moyen de transport et de chargement collectif triplement articulé sur un châssis, avec une cabine, une carrosserie et un *pick up*, permettant de transporter -au moins- douze passagers avec leurs affaires. Au cours d'une conversation avec la fille de Paulino Ibáñez à San Pedro de Atacama, celle-ci m'a raconté: *"mon père s'est servi de tout ce qui lui est passé par la tête, en faisant comme il pouvait, et a élargi un châssis de camion très vieux qu'il avait et il l'a agrandi encore plus. Il a ajouté un autre morceau de châssis à celui qu'il avait déjà, et comme ça il a fait la carrosserie. Il travaillait avec d'autres maîtres qui l'ont aidé à faire toute la configuration de la cabine"*⁸⁶⁴.

Par cette méthode, Ibáñez et Gonzalez ont construit deux bus "mixtes" dans le but de d'alterner les services de transport. L'objectif de la paire était également que les deux véhicules se croisent en permanence pendant les trajets, afin de se prêter mutuellement assistance en cas de besoin. Cependant, l'un des véhicules a eu un accident et est devenu rapidement inutilisable peu de temps après sa mise en marche. Le second a tenu un rôle de premier plan dans la "grande histoire" racontée par les habitants de San Pedro de Atacama sur les premiers déplacements collectifs vers les abattoirs et les foires agricoles de la ville déjà importante de Calama et de la mine de Chuquicamata.

Le gendre de Paulino Ibáñez, avec qui j'ai eu l'opportunité de discuter chez lui à San Pedro de Atacama, a travaillé étroitement avec le créateur de ce prototype de transport hybride, en tant que conducteur. Il a pu me préciser le modèle et l'origine du châssis: un camion Ford de 1942, "retraité", acheté d'occasion à l'usine de soufre de Saciél, au pied du volcan Sairecabur, dans les environs de San Pedro de Atacama. Comme nous l'avons évoqué, l'histoire du bus mixte est restée célèbre dans cette ville en tant que première initiative à proposer un service de déplacement plus "confortable" et direct entre les deux villes, ce qui auparavant soit n'existait simplement pas (ou dépendait en grande mesure du hasard ou de la bonne volonté

⁸⁶⁴ E.Y., femme interrogée à San Pedro de Atacama, novembre 2019.

d'un camion descendant de la cordillère en direction de Chuquicamata), soit était soumis aux anciennes formes de déplacement à dos d'animal, par une traversée de plusieurs jours du désert et de la cordillère intermédiaire -aujourd'hui appelée Domeyko- séparant les deux oasis.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée du "mixte" a été particulièrement bien accueillie par les agriculteurs et éleveurs de San Pedro et de ses alentours, car d'après son chauffeur sa mise en service survient dans un contexte où primait le déplacement et le transport de marchandises reposant sur l'énergie animale dans les oasis du désert, comme nous l'avons vu. Et s'il est vrai que pendant les années 1950-1960 le camion avait déjà fait son entrée dans le désert, celui-ci était surtout mis au service de l'industrie minière, notamment celle du soufre, et les véhicules restaient pour la plupart aux mains des entrepreneurs -ou des intermédiaires- les plus importants de la ville. Sur ce point, le chauffeur du "mixte" affirme:

"A l'époque du mixte très peu de gens possédaient un véhicule. Très très peu. Celui qui avait une voiture était millionnaire. A cette époque à San Pedro c'était surtout les charrettes, les ânes, les animaux. Avant ils descendaient seulement avec les animaux, rien d'autre, à l'époque on mettait une semaine ou plus pour rejoindre Calama, avant le mixte, quand les gens voyageaient sur les animaux avec leurs caisses de poires, leurs animaux, et ils mettaient presque une semaine en conduisant les moutons (...) Une fois que le mixte est arrivé, les animaux étaient toujours importants, parce que les gens par exemple allaient entre les ayillos sur les animaux et pour l'agriculture aussi"⁸⁶⁵.

Le bus mixte n'a pas été imaginé par Ibañez et Gonzalez spécialement pour la mobilité des travailleurs et des ouvriers entre Calama, Chuquicamata et les oasis d'Atacama. Leur motivation n'était pas de ramener ou de subordonner cet assemblage artisanal d'un artefact mécanique complexe à sa première vie, révolue, qu'il avait cessé de servir. C'était plutôt d'après ce qui ressort des témoignages vivants une

⁸⁶⁵ T.T., chauffeur du "bus mixte" interrogé à San Pedro de Atacama, juillet 2019.

initiative destinée en particulier à proposer des services de mobilité "modernes" à la masse des agriculteurs et éleveurs locaux pour qu'ils puissent transporter plus facilement leurs produits (poires, coings, figes) et animaux vers les marchés de la ville. En ce sens, le "bus mixte" représente, comme son nom l'indique, un moyen de transport doublement hybride: d'une part il constitue un véritable assemblage mobile mis à disposition par deux bricoleurs tels que Paulino Ibañez et Gumercindo Gonzalez, responsables de la combinaison improvisée d'un châssis de camion avec une cabine construite "sur mesure", tout en étant un moyen de transport destiné tant au chargement de caisses de fruit, de sacs, d'animaux de tailles et d'espèces variées qu'aux habitants des oasis d'Atacama. Bien que, à en juger par le témoignage de son chauffeur, ce moyen de transport particulier transportait le plus souvent des animaux d'élevage.

"Dans mon mixte il y avait des passagers assis et le chargement. Douze passagers à l'intérieur et le chargement en haut. Les gens amenaient aussi leurs animaux vivants; porcs, moutons, chèvres, poules. A vrai dire il y avait plus d'animaux que de personnes, parce qu'ils amenaient toute sorte de choses. Les gens allaient faire du commerce à Calama, à Chuquicamata et vendaient de tout... et ensuite ils rentraient. Le 10 septembre par exemple c'était un jour pour le transport d'agneaux, de porcs et de tous les animaux. Ça se faisait beaucoup ici, parce qu'avant la vie était comme ça ici; l'agriculture et l'élevage d'animaux. A cette époque on plantait beaucoup de champs de luzerne et de blé ici à San Pedro"⁸⁶⁶.

⁸⁶⁶ T.T., chauffeur du "bus mixte" interrogé à San Pedro de Atacama, juillet 2019.



Image 48. Bus-camion mixte à San Pedro de Atacama, dans les années 1980.
La partie arrière en bois, pour le transport des animaux; la carrosserie intermédiaire, pouvant accueillir douze passagers.

Source: archives personnelles de la famille Titichoca Ibáñez, San Pedro de Atacama.

On peut voir un autre exemple d'assemblage représentatif de ce contexte *mecanimal* dans un type de charrette tirée par des ânes, construite en associant les restes de vieilles charrettes avec la partie avant d'une automobile, souvent récupérée dans les ferrailles des mines, ou échangée contre des animaux comme des cochons ou des moutons. Une habitante de San Pedro de Atacama se remémore ce curieux type de charrettes:

"Avant on voyageait à cheval, à dos de mule et d'âne et c'est tout. Ensuite les charrettes sont arrivées. Même moi j'ai une charrette. Mais elle est déjà vieille, dans un coin. Elle avait des roues de voiture; c'est comme ça qu'ils vendaient les charrettes. Je l'ai eue en l'échangeant à un monsieur qui venait ramener des charrettes à Calama. Les charrettes étaient déjà montées, elles étaient déjà plus modernes, avec des roues de voiture, et on les échangeait contre des animaux. Les gens venaient de Calama et les échangeaient contre des porcs"⁸⁶⁷.

⁸⁶⁷ M.M., agricultrice interrogée à San Pedro de Atacama, juillet 2019.

En ce sens, dans ce contexte de "crise" de l'Atacama issu de l'arrivée brutale de la modernité, il existe aussi une appropriation, une adaptation de la ferraille des villes et des centres miniers du désert, censée être non intégrée à la ruralité locale, au service de l'utilisation quotidienne des habitants. Cette charrette *mecanimal*, moyen de transport d'usage domestique et quotidien qui combine en un seul objet la traction et la suspension d'une automobile -à l'époque-, la souplesse et l'adhérence du caoutchouc sur les sentiers pierreux du désert, ainsi que la persévérance propre à l'énergie vive d'une ou deux mules, ou d'un ou deux âne, pourrait bien représenter un assemblage néotechnique conçu sur la base du recyclage, de la récupération et de la créativité, dont l'apparition survient dans un contexte techniquement décentralisé, frontalier et liminaire. Et si l'on considère que tout objet technique concentre et soulève des problèmes associés tant à son historicité qu'au halo de culture qui le traverse et l'enveloppe, on peut rappeler avec Simondon que, particulièrement dans le monde rural, les objets techniques possèdent souvent une seconde existence découlant d'une rencontre dans laquelle la campagne absorbe les déchets techniques de la ville et les incorpore dans un tissu culturel singulier⁸⁶⁸.

L'historicité de ces charrettes hybrides d'Atacama, du bus "mixte" et de façon générale de toute sorte de transport et de mobilité adoptée *sur la base de, avec* ou même *pour* l'utilisation de l'énergie animale, réside principalement dans sa versatilité et sa capacité d'adaptation dans un milieu naturel aussi vaste qu'hostile. Ce contexte technique, mi-mécanique, mi-animal, doit ainsi être considéré comme un espace ouvert et poreux, propice à l'apparition d'objets néotechniques, capables de se dédoubler simultanément tant dans des dynamiques de changement que de continuité.

Une définition juste et pertinente est donnée par un ancien mineur de sel de San Pedro de Atacama: *"avant on travaillait aussi avec des camions, parce que le modèle E, le Ford T, ces modèles sont très anciens... Mais au milieu de ces camions les gars*

⁸⁶⁸ Simondon, G. *Sobre la técnica*, Buenos Aires, ed. Cactus, p. 55.

*mettaient les animaux. C'était un tout, un gros mélange, on mettait tout dans le même sac: on conduisait des camions, on avait des animaux, on était bergers et on faisait de l'agriculture. Tout allait ensemble*⁸⁶⁹.

Dans cette perspective, ni le maintien des animaux ni l'arrivée du moteur dans le désert d'Atacama ne doivent être compris comme un phénomène isolé. Nous pourrions plutôt de manière assez préliminaire et globale considérer la juxtaposition de forces et d'énergies, de connaissances et d'usages comme une sorte d'archive *mécanimale* du désert, ainsi que comme un appareil de complémentarité alternatif au service de la reproduction socio-économique, culturelle et technique de la société *atacameña* de la seconde moitié du XX^e siècle. La question initiale, interrogeant les causes de la continuité des plantations de fourrage dans le désert malgré l'effondrement du modèle précédent d'intégration, trouve justement sa réponse dans ce scénario limitrophe, dans lequel cette juxtaposition mécanique-animal ouvre un chapitre particulier et peu étudié de l'histoire de l'énergie dans le désert d'Atacama.

⁸⁶⁹ C.S., agriculteur et mineur interrogé à San Pedro de Atacama, décembre 2019.



Image 49. Famille atacameña traversant le désert sur une charrette hybride. San Pedro de Atacama, années 1990.
Source: Archivo fotográfico ArteNorte (artenorte.cl)

CONCLUSIONS

Les trajectoires historiques de la luzerne et sa diffusion ont agi sur la vie de plusieurs groupes animaux humains et non humains à travers le monde. Sa propagation a atteint des territoires apparaissant comme isolés et particulièrement hostiles au développement d'activités agricoles et d'élevage, le désert d'Atacama et les cordillères des hautes Andes qui le bordent constituant à ce titre un exemple particulièrement représentatif.

A partir d'une perspective collaborative entre la recherche anthropologique et historique, l'objectif de cette thèse a été d'analyser l'arrivée, la diffusion et l'appropriation indigène de la luzerne comme processus articulatoire entre les cycles miniers mondiaux, certains groupes animaux et les populations locales des Andes méridionales, afin de comprendre, par un regard différent, le destin minier de l'Atacama à la lumière des trajectoires historiques d'une plante.

Il a pour cela été nécessaire, en premier lieu, d'esquisser un panorama biographique de la diffusion de cette plante fourragère à travers le monde à partir de ses premières traces matérielles et documentaires. Cela a permis d'ébaucher une histoire mondiale de la luzerne, nécessaire pour comprendre non seulement sa dimension globale et son ubiquité, mais aussi la diversité des temps, espaces et groupes humains et non humains impliqués, dans des contextes historiques et des périodes de transformation variés. Il n'est pas anodin, dans cette perspective, que les premières preuves de l'utilisation et de la manipulation de cette plante par des humains remontent au néolithique, puisque cela dénote un élément structurel originel de la participation de la luzerne dans une opération de contrôle irréversible exercée par l'être humain sur un environnement radicalement autre. Ainsi, il est possible d'établir le rôle médiateur de la luzerne depuis les premières traces de son apparition, "reine des fourrages" activement développée à la faveur de la complicité et de la synergie entre agriculture et élevage, et dont la conséquence principale a été la mise à

disposition de l'énergie animale au service de l'être humain. Cette question n'est à vrai dire qu'une expression concrète de son rôle dans la domestication animale. L'histoire de la luzerne recouvre ainsi, et dans un sens très global, des fragments de l'envers phytologique par lequel l'être humain s'est éloigné de l'animal par le biais de différentes méthodes de contrôle et de réclusion.

Bien que les conséquences de cet éloignement soient connues et familières - nous les vivons tous quotidiennement à un degré plus ou moins grand- et qu'elles n'aient que peu de rapport avec les objectifs de cette recherche, il est nécessaire d'évoquer quelques-uns de ses chaînons afin d'en dresser un bref récapitulatif et de mettre en lumière les principales conclusions de ce travail.

Le contrôle de l'alimentation a permis à l'être humain de neutraliser l'énergie animale et ainsi de disposer d'elle. Au fil du premier chapitre, nous avons vu de quelle manière la luzerne s'est diffusée à travers le monde principalement par l'intermédiaire de conjonctures guerrières, économiques et religieuses, dans lesquelles les animaux dévoreurs de *Medicago sativa* ont constitué de véritables machines de guerre et des médiateurs de sujétion politique. Le front colonial européen en Amérique, et avec lui l'apport d'une culture d'élevage de tradition médiévale dans laquelle les chevaux, taureaux, vaches et autres mammifères ongulés ont joué un rôle actif dans l'expansion militaire, économique, et dans l'accumulation de statuts et de pouvoir, relève d'un processus similaire. Il n'est donc pas surprenant que les spécialistes de la luzerne ayant étudié sa rentabilité à l'apogée du capitalisme d'élevage américain, peu après le tourbillon de la fièvre d'or californienne, se soient employés à décrire la luzerne comme une monnaie d'échange providentielle au sang indigène versé et à leur déclin au cours des siècles précédents. Les témoignages de F.D. Coburn et G. Stewart sont à ce titre particulièrement éloquentes, dans un contexte où une espèce de mantra *-In alfalfa we trust-* résonnait fortement parmi les grands accumulateurs de terre et producteurs de fourrage nord-américains.

L'arrivée de la luzerne sur le continent américain ne doit donc pas être comprise comme un phénomène isolé, inédit ou indépendant d'un déplacement historique unidirectionnel, mais plutôt comme un processus multiple de dissémination par lequel des collectifs humains et non humains, des plantes, graines et autres bioagents ont joué un rôle médiateur actif dans le phénomène "impérialiste écologique" qui a été traité par l'histoire environnementale depuis une perspective essentiellement macro et dépourvue d'agents spécifiques. La luzerne est une espèce qui participe de ce mouvement global, cela ne fait aucun doute. Cependant, son individualisation en tant qu'artefact médiateur a représenté un exercice fécond pour comprendre, à partir de l'élaboration d'une unité d'analyse particulière, les processus liés au déplacement de mentalités et de pratiques d'élevage externes dans des contextes socioécologiques différents, et où l'exploitation de l'énergie animale ne correspondait jusqu'alors pas nécessairement à une intégration réglementée, dans laquelle l'exclusivité de l'accès au fourrage va de pair avec l'exercice du pouvoir.

Le déplacement de plantes et d'animaux dans le contexte colonial américain est un phénomène indubitablement objectif et concret. Cependant, il amène également des éléments de type subjectif par lesquels un ensemble de traditions et de mentalités précédentes opèrent et guident le mouvement des espèces. Animaux humains, non humains et plantes se déplacent, dans les faits, avec des idées qui prennent des formes différentes dans des contextes nouveaux. C'est ce que montre par exemple Gerbi en affirmant que, pour la mentalité européenne, la diversité de la nature américaine a d'abord dû être intériorisée et appréhendée, mais avec la limite posée par leur propre horizon culturel. On en a plusieurs éléments représentatifs avec, par exemple, le déplacement de la politique des "pâturages communs" en tant que biens disposés par Dieu pour le profit des humains par le biais de leur consommation par des animaux domestiques. Mais également avec l'interprétation voyant dans les auquéniés américains une espèce de synthèse chimérique d'ânes, de moutons, de mules et de cerfs (dans les exemples cités par Acosta et Pigafetta), et qui par conséquent pouvaient répondre en tant que tel aux besoins de l'appareil extractiviste colonial. Ou encore avec l'obtention de titres et de droits de propriété transmis sur

plusieurs générations sur la base de la reconnaissance d'exploits militaires individuels, qui ont contribué avec le temps à former l'un des systèmes d'accumulation de pouvoir et de propriété les plus importants de l'histoire rurale américaine, le *latifundio* (système de grandes propriétés terriennes). L'établissement de la rationalité agraire et la création de plaines artificielles et de zones de pâturage exclusives, parallèlement à un "véritable" mode de vie "en police et en société", peut également être interprété avec ces mêmes paramètres, à travers lesquels la rationalité coloniale a reconnu dans l'altérité écologique américaine un horizon qui lui est propre.

Paradoxalement, la dissémination de la luzerne en Amérique repose sur l'établissement antérieur du système communal de pâturages; paradigme essentiel pour comprendre l'expansion précoce d'animaux étrangers sur les terres américaines. Sur ce point, il faut prendre en compte le fait que l'élevage du bétail espagnol a requis dans un premier temps l'existence de vastes espaces ouverts pour la reproduction d'animaux en masse, qui devaient se distinguer du bétail indigène, lequel a été relégué et réduit à une condition presque sauvage (non marqués, non ferrés, exclus des zones de pâturages communs, etc.).

Dans le contexte des Andes, cette mesure a eu des répercussions spécifiques, car la répartition de la diversité des pâturages naturels correspondait à un ordre indigène antérieur guidé par des critères d'utilisation qui n'étaient pas seulement économiques, mais aussi rituels-symboliques. Comme nous l'avons montré au long du deuxième chapitre, la répartition des pâturages dans le contexte andin préhispanique réservait les meilleurs champs de fourrage au bétail de divinités non terrestres, telles que *Wiraqucha*, le soleil, le tonnerre, les momies de l'Inca, etc. Ainsi les animaux indigènes, bénéficiant de ces bonnes conditions, concentraient une puissance symbolique nourrissant -par exemple- la croyance selon laquelle il était possible d'établir à travers eux un pont et une connexion avec ses ancêtres et les divinités mythologiques, comme l'a remarqué Polo de Ondegardo au milieu du XVI^e siècle.

De cette manière, l'arrivée et la présence de troupeaux de milliers d'animaux jusqu'alors étrangers, paissant non seulement sur les espaces agricoles indigènes, mais aussi sur de vastes prairies réservées aux divinités (*moyas*), a entraîné une série d'épisodes d'extrême violence dans le contexte andin post-conquête, pendant lesquels le sang versé était surtout indigène et animal. Cette violence a gagné en intensité lorsque le système communal espagnol a déclaré la guerre au pâturage indigène à travers son expulsion et la mise en place d'anneaux réservés aux animaux du pouvoir, ajoutés à la désignation de nombreux "espaces vierges" permettant l'implantation de colons et de leurs animaux, sans prendre en compte le fait que du point de vue indigène ces espaces n'étaient pas toujours vierges et/ou inutilisés, mais souvent réservés à la multitude d'agents constituant le collectif ethnique, dont l'*ayllu* et la famille, ainsi que les animaux, les ancêtres mythologiques et les différentes entités que la mentalité coloniale désignait comme des idoles ("*Ydolos*").

L'éviction de ce régime a ainsi contraint les indigènes à ouvrir l'accès à leurs champs, même si ceux-ci pouvaient contenir des pâturages réservés aux entités mentionnées plus haut. A travers son homogénéisation, le modèle communal de pâturages a ainsi banalisé un système antérieur complexe, dont les critères de répartition étaient régis par une trame hétéroclite et multidimensionnelle. Le modèle préexistant ne possédait pas de vision du "commun" circonscrite à l'ordre terrestre; puisqu'il fallait également nourrir et répondre aux besoins des animaux des divinités et des autres entités extra-humaines, dont dépendaient l'environnement, la vie et la reproduction de la société humaine et animale.

L'établissement et la différenciation des "républiques" d'indiens et d'espagnols a ainsi eu sa particularité et sa face animale, avec une lutte entre des modèles d'accès dissemblables devenus contradictoires. Les représentants et les défenseurs de l'un et de l'autre n'ont pas manqué, tels que Francisco Falcon, fonctionnaire connu comme le "pacificateur d'espagnols", qui s'est employé à relever les contradictions issues de la fin du régime communal dans un contexte culturel et écologique radicalement différent.

La première source faisant mention d'une personne ayant semé de la luzerne au Pérou, le missionnaire Baltazar Gago au milieu du XVI^e siècle, constitue une donnée utile et précieuse, malgré les doutes sur son exactitude. Bien qu'on ne possède pas de plus amples informations sur cet événement, il est probable qu'il s'agisse d'une expérience précoce d'adaptation des espèces dans le contexte péruvien post-conquête. L'intérêt ici n'est pas tant l'évènement en soi que le cadre dans lequel il se déroule, son évolution historique et l'ensemble des acteurs impliqués, qui touchent directement à l'articulation historique entre l'industrie minière, l'élevage et les pâturages dans l'espace centre et sud-andin.

Le caractère multidimensionnel et le rôle articulateur de l'industrie minière est un phénomène peu traité par l'anthropologie et l'histoire américaines. La perspective de court terme et la circonscription ethnique qui caractérisent l'ethnographie d'une part, et la profondeur temporelle au service de perspectives amples traditionnellement circonscrites au registre officiel d'autre part, peuvent et doivent être complétées. La perspective qui a guidé cette thèse considère que la problématique minière dans les Andes méridionales suppose plutôt une multitude de collectifs, de ressources et d'activités qui créent par leur interaction un contexte déterminé et les problèmes techniques, économiques, politiques et symboliques qui lui sont propres, et qui requièrent des analyses plus spécifiques ne perdant de vue ni la perspective ou le rôle d'agents concrets, ni leurs trames historiques d'articulation ou d'inter-relation. L'évolution extractiviste d'un territoire constitue ainsi une toile de fond susceptible d'être décousue puis réassemblée à travers le rôle articulateur de plusieurs collectifs et artefacts médiateurs. Nous nous sommes efforcés dans cette thèse d'approfondir la problématique minière des Andes méridionales à travers les trajectoires historiques des ongulés au service des mines et de la luzerne, plante fondamentale pour matérialiser cette disposition.

Outre le transport ultramarin, le développement de l'industrie minière coloniale républicaine dans les Andes du centre-sud a posé une triple problématique structurelle, composée par les distances, les déplacements et les sources d'énergie.

Cette disjonction ne comprend pas seulement le mouvement des minéraux entre leurs gisements et leurs destinations à des milliers de kilomètres de distance, mais aussi les lieux intermédiaires à déterminer, la mise à disposition d'une force de travail et de charge et l'établissement de conditions minimales pour que les enclaves extractivistes puissent être opérationnelles, indépendamment de leur dimension et de leur emplacement. Outre les mines et leurs gisements désertiques et/ou montagneux, nous avons voulu mettre en lumière ce qui se passe en dehors des mines, à leurs marges, ou dans ces espaces "autres" souvent relégués à une condition périphérique. Cet aspect est particulièrement intéressant dans un contexte dominé par des gisements d'altitude difficiles d'accès, de gigantesques déserts intermédiaires, des ports désolés et une population indigène réduite, en faible nombre et dispersée dans les oasis et les villages de la cordillère. Que ce soit les trajectoires coloniales du mercure et de l'argent de Huancavelica, Potosí, Porco ou Oruro, les gisements aurifères et argentifères de la cordillère de Tarapacá et/ou l'exploitation métallique et du salpêtre des pampas du désert d'Atacama, toutes ont inclu des opérations avec des paramètres communs et n'ont pu être mises en oeuvre que par le biais de leur articulation avec d'autres collectifs et espaces, proches ou lointains.

Avant la technification de l'industrie et la mécanisation du transport, l'exploitation des mines a principalement reposé sur l'adaptation et l'utilisation de l'énergie animale, directement ou indirectement. Et si le bétail auquénidé américain a été le premier à tomber, du fait de sa moindre capacité de charge, mais aussi de sa surexploitation en tant que moyen précoce de déplacement et source de protéines, cela n'a pas posé problème au développement de l'appareil extractiviste hispano-américain, car l'expansion de l'élevage et avec lui de la culture industrielle de fourrages ont largement joué en sa faveur.

Ces deux processus ne sont pas isolés l'un de l'autre. La massification des animaux pour les services de transport de marchandises est liée à une coercition effective à l'encontre des communautés indigènes à travers le contrôle qu'exercent les *corregidores*, fonctionnaires ecclésiastiques et autres agents du pouvoir. Endettement,

pauvreté, déplacement forcé, abandon des obligations tributaires et répétition vicieuse des mêmes humiliations sont des éléments inhérents à la massification d'animaux tels que les ânes, les mules, les moutons et les vaches dans les Andes méridionales. Ce processus est à son tour étroitement lié au trafic et à l'interconnexion de ce qu'Assadourian a qualifié d'espace économique colonial, avec la formation d'un marché interne fortement stimulé par l'industrie minière des hautes Andes.

La massification du bétail muletier en particulier, en tant que phénomène parallèle à la diminution du nombre d'auquéniés et d'indigènes, est à l'origine d'épisodes particulièrement violents de l'histoire américaine. La figure du *corregidor* est en ce sens centrale; sortes de "diphthongues" de marchands et de juges chargés non seulement de distribuer par la contrainte des animaux aux indigènes, mais aussi de veiller à leur domestication, leur alimentation, leur soin et leur mise à disposition pour les services de transport de marchandises.

Ces éléments doivent d'autre part être vus à l'aune de la création de grandes propriétés agricoles par l'intermédiaire du processus de composition des terres, essentiellement construit sur les bases de l'ancienne propriété indigène. Dans le contexte étudié ici, ce phénomène est particulièrement prégnant sur les terres arables du désert de Tarapacá, où la politique coloniale espagnole a fourni les conditions permettant la concentration de la propriété entre les mains de certaines familles et d'agriculteurs, ainsi que l'accumulation du pouvoir par le biais de l'intégration d'initiatives minières privées, de circuits de transport de marchandises et de grandes étendues de terre réservées à la culture de luzerne; source d'énergie élémentaire pour subvenir à la demande en force de travail animal au service de l'appareil extractiviste.

Mineurs, agriculteurs et entrepreneurs du transport sont bien souvent les mêmes personnes. Cette question a été principalement traitée dans le troisième chapitre, où l'on montre comment le pouvoir agraire dans les vallées de Tarapacá est parvenu à faire plier la volonté des autorités mises en place par le réformisme

bourbon. Le premier gouverneur, Antonio O'Brien, a tenté de transformer l'économie régionale et de civiliser les indigènes dispersés dans les vallées en les déplaçant vers des établissements désertiques voués à la culture de fourrages et d'aliments, ce qui a été mal perçu par une fraction hégémonique locale peu nombreuse mais influente. Le boycott réalisé par l'entrepreneuriat mineur agricole s'est fait sentir lorsque le projet de développement régional a fait peser une menace directe sur l'intégration monopolistique du pouvoir entre les mains d'un petit nombre de familles, pour lesquelles un projet centré sur le développement de mines telles que Huantajaya, Challacollo, Chixlla et d'autres, ainsi que sur la plantation de champs de luzerne et la mise à disposition de milliers d'animaux pour le transport de marchandises au profit du Trésor Royal, semblait peu attractif.

La conquête de la Raison et le mouvement collectif vers un "véritable" mode de vie en "police et société" ont été entrepris pendant quasiment l'ensemble de la période analysée, à travers l'intégration d'ânes, de mules, de vaches et de moutons dans les économies indigènes. Les clotures et les délimitations, une agriculture industrielle rationnelle et sa mise à disposition au service des réseaux de transport mercantile sont les multiples faces d'un même phénomène. De manière similaire, les stratégies de dispersion territoriale et d'inter-relation ethniques, à travers lesquelles les populations indigènes d'Atacama ont en partie échappé à la coercition coloniale, ont été la cible constante d'actions visant à les étouffer, afin de -tenter de- contrôler définitivement des populations indigènes qui, bien que réduites, demeuraient isolées et difficilement atteignables par le pouvoir colonial.

L'appropriation de la luzerne et des animaux du pouvoir par les indigènes remonte à cette période, étant donné que la dissémination de ces artefacts médiateurs a également contribué à diluer encore d'avantage le spectre communicationnel et territorial du désert d'Atacama. La présence d'étrangers en divers endroits du territoire pendant les inspections et les recensements du XVIII^e siècle semble montrer une articulation double de ce processus, soutenue simultanément par les réseaux de transport mercantile et par les relations intercommunautaires loin des villages

d'origine. On en a la preuve avec la présence d'indigènes devant payer leur tribut en Atacama, mais qui étaient dispersés dans les villages de la région voisine de Tarapacá, ainsi qu'à Lipez, Chichas, Salta, Catamarca et Tucumán, dans l'actuel sud-ouest de la Bolivie et dans le nord-ouest de l'Argentine.

Les réseaux de transport impulsés par le marché minier des hautes Andes, et contrôlés en partie par des agents du pouvoir, doivent être considérés comme étant un phénomène complexe dont le développement historique n'a pas exclusivement répondu aux intérêts du régime colonial, mais aussi à ceux de la reproduction indigène dans son environnement intercommunautaire, domestique et familial. De cette façon, l'appropriation indigène d'animaux et de plantes étrangères telles que la luzerne peut être comprise à l'intérieur de la triple motivation notée par Saignes à propos de la configuration ethnique de l'espace sud-andin où, comme on l'a vu, la continuité et la simultanéité stratégique de la complémentarité inter-écologique, du transport de marchandises et du déploiement de stratégies d'évasion fiscale acquièrent une importance particulière. Le bétail muletier et sa source énergétique, en tant que moyen de transport principal pour les indigènes au long de la période étudiée, doivent être considérés comme des artefacts médiateurs sujets aux vicissitudes de l'époque. Il n'est dès lors pas surprenant qu'ânes et mules aient été décrits bien plus tard comme étant les animaux "préférés de l'indien"⁸⁷⁰.

Tout comme la région voisine de Tarapacá, l'Atacama a suscité l'attention particulière des autorités de l'époque pour les raisons exposées précédemment. Les attentes du réformisme bourbon concernant le territoire se sont concentrées sur les gisements miniers, dont le contrôle s'est révélé particulièrement difficile, avec une population tributaire réduite et dispersée dans un contexte écologique et politique complexe. Les difficultés rencontrées par des autorités comme O'Brien, Del Pino Manrique et Cañete Dominguez, analysées dans le quatrième chapitre, le montrent bien. Leurs témoignages insistent sur le besoin de sauver et de "secourir" les

870 Holmberg, E. 1900. *Viaje por la Gobernación de los Andes (Puna de Atacama)*, Buenos Aires, Imprenta de la Nación, p. 66.

indigènes des abus commis jusqu'alors par les *encomenderos* et les *corregidores*; cependant tout semble indiquer que les mesures n'ont été prises que tardivement et se sont révélées inefficaces, puisque l'adoption forcée et l'intégration dynamique des animaux du pouvoir avaient déjà contribué à développer subrepticement une culture de la mobilité devenue vitale pour la reproduction historique des populations indigènes de l'Atacama.

Il ne faut donc pas s'étonner du fait que dans le contexte indépendantiste les populations indigènes d'Atacama aient été toujours considérées comme sous-développées et prisonnières de leur misère et de leur barbarie, bien qu'à cette époque le bétail muletier aient déjà été adopté comme moyen de transport principal parmi les convoyeurs du désert. Les descriptions précoces réalisées par Burdett, agent chargé d'établir le tracé de la route commerciale entre la côte et l'intérieur du pays, en rendent bien compte, tout comme le faible développement minier de la province malgré la présence d'une énorme variété de gisements et d'une série d'instructions données pour leur exploitation.

Au niveau central, on peut identifier une continuité dans l'appareil politique et discursif par rapport au régime précédent et aux sociétés indigènes de la province pendant la période bolivienne de l'Atacama. Le gouvernement a commandé un projet de route unissant les côtes de l'Atacama aux mines et aux villes du haut plateau bolivien, auquel le comité formé à cet effet a répondu par la reconnaissance de l'ancienne route entre Cobija et Potosí. Celle-ci a été construite pour être l'axe principal de la république naissante, la connectant avec le Pacifique et les marchés internationaux, et faisant face aux difficultés infinies qui se posent le long de son tracé. Du point de vue de l'Etat, celles-ci étaient principalement issues de la radicalité désertique de l'Atacama, de l'absence quasi totale d'eau et de sources de fourrage pouvant sustenter les convoyeurs et leurs animaux, et surtout du retard civilisationnel ou "barbarie" de ses habitants, qu'il s'agissait -une fois de plus- de sédentariser et de civiliser, d'une manière ou d'une autre.

Une première mesure immédiate appliquée par le gouvernement bolivien et par un groupe de partenaires privés consiste dans la figure néocoloniale du "prêt étatique", nouvelle modalité de prêt d'animaux accompagnée d'une distribution de graines de luzerne destinées à être plantées dans les fermes indigènes et dans la plupart des espaces aptes à l'agriculture du désert. Ceux qui ne remplissaient pas les conditions minimales, comme les champs humides et les marais d'altitude, devaient faire l'objet d'aménagements pour correspondre à ces objectifs. Les travaux réalisés dans des zones telles que Huacate, Chacance et les marais de Calama et Chiuchiu en sont les exemples les plus emblématiques.

Le système de prêts d'animaux mis en place par le gouvernement bolivien a évolué et opéré comme une sorte d'héritage et d'actualisation d'actions coloniales précédentes, effectuées par les *corregidores* et les gouverneurs de la province par l'intermédiaire de la répartition forcée et du "secours" d'indigènes. Comme on a pu le voir au long du chapitre cinq, la distribution de graines de luzerne aux indigènes d'Atacama est devenue une affaire d'intérêt national. L'agriculture dans le désert devait être d'une certaine manière "domestiquée" par le biais de la culture industrielle de fourrages, ce à quoi la société indigène s'est rapidement adaptée, bien que d'une manière non exclusivement liée aux objectifs de l'alliance entre l'Etat et le secteur privé, laquelle visait à articuler organiquement un réseau de routes et de communication *par le sang* entre le port de Cobija, les mines des hautes Andes, les marchés du reste du pays et le nord-ouest argentin.

Affecté par diverses conjonctures (manque de ressources, abandon de *postas*, exodes d'indigènes, événements climatiques, entre autres), le commerce ultramarin dépendant de l'axe Cobija-Potosí a traversé des périodes d'essor et de déclin. Le tout dans un contexte troublé au cours duquel la république bolivienne a connu une succession inédite de présidents et une solvabilité économique en berne découlant de la guerre d'Indépendance et de la Confédération. Au niveau central, des mesures sont alors déployées pour favoriser le commerce transrégional et international et pour que les entrepreneurs miniers et les marchands empruntent la route. Cobija est érigée en

capitale de la nouvelle province d'Atacama et les impôts et taxes douanières sont réduits dans le but d'augmenter sa compétitivité face aux ports d'Arica et de Valparaiso. Dans la partie basse de la province, la mesure néocoloniale de la contribution indigène est suspendue, afin de stimuler l'implantation définitive de la population travailleuse et l'arrivée de main d'oeuvre. Des terres, animaux, instruments de labour et des prêts flexibles sont octroyés, sous condition de développer les cultures de luzerne et de les mettre à disposition du système de *postas* articulant la route avec l'intérieur, dans le but de pourvoir au minimum nécessaire pour les hommes et les bêtes chargés de matérialiser la communication entre la Bolivie et le reste du monde.

Au niveau symbolique et matériel, la culture de la luzerne a acquis pendant cette période une place centrale. Comme les indigènes d'Atacama étaient plus enclins à "vivre dans des grottes" qu'à s'associer avec des "gens de raison", les fonctionnaires de la république bolivienne ont renforcé les mesures visant à distribuer des chargements de graines à presque tous les espaces habités du désert, la plante devenant ainsi une sorte d'emblème civilisateur, du progrès et de la Raison. Les oasis indigènes et autres lieux contigus étaient décrits comme des espaces inexploités et peu rentables, du fait qu'ils ne produisaient pas les bénéfices minimaux qu'en attendait le projet de développement commercial national. Certaines terres à Calama, Chiuchiu et San Pedro de Atacama, dont l'appartenance collective remonte à des temps immémoriaux, ont ainsi dû se soumettre à la campagne de luzernisation du désert impulsée par l'appareil étatique bolivien.

Les cultures se sont développées conformément aux attentes gouvernementales, ou du moins c'est ce qui ressort des documents officiels. Ceux-ci précisent en outre que les indigènes ont assumé le rôle de "vrais propriétaires" veillant sur la production et le commerce des cultures. Ainsi, des villes telles que Calama, Chiuchiu, Quillagua et l'ensemble des oasis jouxtant San Pedro de Atacama ont connu une expansion rapide de la culture de fourrages, parallèlement à la délimitation des propriétés et à l'érection de murets (*tapiales*). Calama a notamment

acquis un rôle de premier plan dans les réseaux d'échange, devenant une ville centrale à la fois pour le repos et l'engraissement des animaux, l'envoi de marchandises et l'organisation d'expéditions minières et commerciales vers différents lieux de la province. La quasi totalité des habitants d'Atacama se consacrait alors au transport de marchandises, ce qui était d'ailleurs tout à fait cohérent étant donné leur expertise et profonde connaissance du territoire.

Les problèmes rencontrés étaient plutôt liés à l'entretien et à la construction des *postas*, mais surtout au besoin de les habiter. Bien que plusieurs gouvernements boliviens aient pris des mesures pour encourager leur développement (exemption du tribut indigène, dotation de crédits et don de graines, d'animaux et d'outils, entre autres), la réalité du système de *postas* entre la côte de l'Atacama et les hautes terres était pour le moins problématique. Leur occupation par les indigènes a été rendue difficile par la dynamique de mobilité des convoyeurs d'Atacama et par la rentabilité agricole issue de la massification fourragère dans les *ayllos* du désert. On pourrait donc dire que les indigènes se sont engagés à leur manière dans la dynamique commerciale impulsée par la mise en activité du port bolivien de Cobija, les cultures de luzerne étant ainsi prises dans une triple dimension, tributaire, mercantile et d'autoconsommation. C'est pour cette raison que, contrairement à ce qu'ont affirmé certaines perspectives essentialistes et/ou fatalistes à propos de l'évolution des sociétés indigènes d'Atacama pendant cette période, leur développement doit plutôt être compris comme le résultat d'une articulation dynamique capable à la fois de répondre à la dynamique commerciale régionale et d'en tirer profit, et dans laquelle l'appropriation de la luzerne tient une place centrale.

Comme nous l'avons montré dans le chapitre cinq, la décadence de Cobija ne s'est pas systématiquement accompagnée d'un abandon des cultures fourragères, mais plutôt d'une situation inverse. Le déclin du port a été concomitant de la découverte de nouvelles mines et notamment de l'intensification de l'exploitation du salpêtre dans une frange considérable du bas désert d'Atacama, ce qui a fait exploser la demande en viande et en énergie animale de la part du nouveau "cycle"

extractiviste. Les sentiers du capitalisme animal représentent ainsi un point d'intersection clé de l'évolution minière des Andes méridionales, où convoyeurs et guides indigènes et non indigènes, spécialement qualifiés dans le déplacement de grands convois d'animaux à travers la cordillère de l'Atacama, ont mobilisé l'énergie nécessaire à l'exploitation du salpêtre sur le territoire, et avec elle l'approvisionnement en nitrate de sodium pour la production agricole mondiale, et en partie pour les guerres mondiales.

Bien que les sources d'approvisionnement aient été multiples, du fait des dimensions considérables de cette industrie, on peut légitimement se demander si ce chapitre central de l'histoire minière internationale, et en particulier des déserts d'Atacama et de Tarapacá, aurait été le même sans la plantation et l'existence en amont des champs de luzerne disséminés dans les différentes îles et "ports secs" du désert. Il est très probable que non, s'agissant d'une industrie largement dépendante de la force vive de travail animal, ainsi que de l'approvisionnement en viandes fraîches dans un contexte où les conditions de réfrigération étaient encore précaires et insuffisantes. Preuve en est que le bétail est encore déplacé vivant vers Antofagasta et Tocopilla jusqu'à la fin du XX^e siècle, y compris dans des périodes postérieures à la fin du cycle expansif de l'industrie du salpêtre et la fermeture généralisée des usines de la pampa.

Ce dernier phénomène nous a poussé à chercher des réponses à la question de la continuité de la culture de luzerne dans les oasis indigènes d'Atacama, au-delà de la survivance du cycle du salpêtre et du convoyage d'animaux à travers le désert. Ce questionnement est aussi lié à la généralisation opérée par des perspectives anthropologiques et historiques qui ont vu dans ce processus et dans d'autres une sorte de corrélation instinctive entre l'arrêt de l'industrie du salpêtre, l'inauguration d'un nouveau "cycle" avec l'exploitation de Chuquicamata et la "modernisation" des sociétés indigènes de l'Atacama, ainsi qu'avec l'abandon qui en découle des activités agricoles, d'élevage et de convoyage, à l'aune d'irréversibles processus de prolétarianisation, d'urbanisation et de la détérioration des formes de vie traditionnelles.

La vitalité mercantile de la luzerne a trouvé de nouveaux foyers dans le désert de l'Atacama au milieu du XX^e siècle. Parmi ceux-ci, l'expansion urbaine et l'exploitation de nouvelles mines, avec leurs demandes respectives en viande fraîche issues principalement de la population résidente et travailleuse de ces gisements, sont particulièrement importants. Les déplacements de bétail pendant cette époque étant un phénomène peu traité par l'histoire régionale, ou plutôt sous-estimé étant donné la fin apparente du convoi qui aurait produit la crise du salpêtre, nous nous sommes employés dans le sixième chapitre à documenter et à analyser les diverses formes prises par le déplacement d'animaux dans le désert, en nous concentrant sur leurs liens avec la production de luzerne dans les vallées et les oasis indigènes du territoire. L'aspect le plus intéressant par rapport aux objectifs de cette thèse est bien en ce sens l'appropriation et les usages indigènes de la luzerne dans ce contexte, ce qui nous a poussé à analyser des éléments propres à leur histoire contemporaine.

L'un des marqueurs historiques caractérisant les sociétés indigènes de l'Atacama est la reproduction d'une culture de la mobilité. Que ce soit en conséquence des conditions de vie hostiles du désert, des paramètres posés par l'accès et la production de certains aliments déterminés ou de l'établissement ancestral de liens avec des collectifs distants des communautés d'origine, les populations indigènes d'Atacama ont fait de leur mobilité un élément central de leur reproduction socio-culturelle. Cet aspect est révélé par l'intermédiaire de l'introduction d'agents extérieurs susceptibles d'être appropriés et ressignifiés dans des contextes et conjonctures spécifiques, comme nous l'avons montré en ce qui concerne l'intégration de la luzerne et d'animaux tels que les ânes et les mules dans l'assemblage d'artefacts "mécanimaux" qui ont contribué de manière innovante et créative au maintien de la mobilité contemporaine de ces populations.

Assurément, ni la luzerne ni les animaux comme les ânes, mules, moutons et vaches n'ont été les premiers agents à agir sur les dynamiques de vie des populations indigènes de l'Atacama dans des conjonctures de changements et de transformations. Il serait extrêmement naïf de le supposer, en plus d'être réducteur, surtout au moment

où des recherches archéobotaniques ont démontré que le déplacement de graines de légumineuses et d'autres espèces remonte à des milliers d'années⁸⁷¹. L'intérêt, selon nous, de porter le regard sur ces collectifs, est qu'ils constituent des artefacts ayant matérialisé le lien entre les sociétés indigènes d'Atacama et le développement de l'industrie minière sur le territoire, du moins à partir du moment où les sources historico-ethnographiques permettent de le montrer. Ce phénomène n'a été que peu abordé par la recherche académique, et encore moins depuis la focale particulière que représente son analyse par l'intermédiaire des trajectoires historiques d'une plante.

L'apport de ce travail n'est en aucune manière de prétendre épuiser les analyses sur le rôle de la luzerne et des espèces animales dans l'histoire des populations indigènes du territoire, mais plutôt de poser les bases pour des recherches futures se proposant d'analyser, par exemple, les spécificités du contexte actuel, où un "nouveau cycle" minier du désert (celui du lithium) a commencé à réveiller les cultures de luzernes dans différentes communautés indigènes de l'Atacama avec des méthodes hypertechnifiées de production et d'irrigation, sans que l'on ait pour autant un contexte de demande énergétique animale comme celui que nous avons décrit en détail dans cette thèse. Ce phénomène apparaît plus vif encore si l'on considère que le délaissement d'animaux tels que les ânes et les mules dans les dynamiques domestiques est un fait avéré dans les communautés d'Atacama.

Bien au contraire, ces animaux déambulent actuellement de manière quasi sauvage sur les plaines d'Atacama. Ils constituent une espèce d'artefact archéologique batard, hybride, intrus et à l'abandon, étant donné que la préoccupation principale à leur sujet est de les maintenir à l'écart des fermes et des lieux de résidence, pour les empêcher de ramoner les faibles pousses que quelques familles conservent avec soin dans les modestes zones de cultures des oasis.

⁸⁷¹ Santana-Sagredo et al, 2021; García et al, 2021; Ugalde et al., 2020; McRostie et al., 2019, entre autres.

Aujourd'hui, alors que nous assistons à la retraite de l'âne, l'industrie du lithium se propose de verdir l'Atacama. A quoi correspond cette nouvelle artificialisation de la prairie dans le désert? Simple réminiscence ou anachronisme agro-symbolique par facilité? Ces questions pourront faire l'objet d'une recherche future, dont nous posons les bases par ce travail.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES INÉDITES

ABNB, Archivo y Biblioteca Nacionales de Bolivia (Sucre, Bolivie)

Ministerio Interior 1827, T.17 N°48. "Lamar Oct 12 de 1827 Sr. Ministro del Int Coronel Facundo Infante", 3f.

Ministerio del Interior 1831, T.31 N°22. "Descripcion de los nueve tambos o paradas de Posta que se han construido en el territorio de Gobierno Litoral del Puerto La Mar por el Gobernador de la Provincia de Atacama Gaspar Aramayo en virtud de ornes del Exmo Sr. Presidente de la República, con una razón de las distancias y recursos que ofrece cada uno", 4f.

Ministerio Interior 1833, T.45 N°27. "Republica Boliviana. Gobierno Litoral D La Mar. Lamar á 16 de Mayo de 1833", 1f.

Ministerio Interior 1834, T.50 N°24. "A S.G. el Ministro Gral en la sección del Interior", 10f.

Ministerio Interior 1838, T.66 N°27. "Gobierno Litoral del Puerto Lamar. Á 24 de febrero de 1838. ASG el Ministro Jral de el E. el Presidente de la Republica enla Secsion del Interior", 21f.

Ministerio Interior 1841, T.82 N°34. "Nota n°19 Mayo 1841", 2f.

Ministerio Interior 1841, T.82 N°51. "A.S.G. el Mtro de Estado en el Despacho de Gobierno. Para cumplir el tenor de los tratados hay que mandar construir varias postas", 13f.

Ministerio Interior 1846, T.116 N°41. "República Boliviana Casa de Gobierno En Lamar a 18 de Abril de 1846. Prefectura y Comandancia Jeneral del Distrito Litoral", 4f.

Ministerio Interior 1849, T.131 N°29. "República Boliviana, Casa de Gobierno en La-mar á 10 de Febrero de 1849", 5f.

Ministerio Interior 1849, T.127 N°127. "En Lamar á 25 de Junio de 1848. Prefectura del Distrito Litoral No. 30", 7f.

Ministerio Interior 1850, T. 135 N°40. "República Boliviana Prefectura del Distrito Litoral Casa de Gobierno En Lamar á 2 stbre de 1850", 13f.

Ministerio Interior 1851, T.138 N°30. "Casa de Gobierno en el Puerto Lamar á 2 de Marzo de 1851 42 de la Independencia y 2 de la Libertad", 2f.

Ministerio Interior 1860, T.172 N°45. "Republica Boliviana Jeneral Política del Distrito Litoral Lamar Marzo 6 de 1860", 2f.

Ministerio Interior 1868, T.189 N°135. Prefectura del Departamento de Cobija Bolivia Lamar, Diciembre 21 de 1868”, 2f.

Ministerio Interior 1870, T.92 N°349. “Republica Boliviana. Puerto Lamar Enero 25 de 1870. Prefectura y Superintendencia de Hacienda y Minas del Departamento”, 3f.

Ministerio Interior 1873, T.198 N°18. “Presupuesto de sueldos para el servicio de Postas de esta Capital á la de Potosí”, 3f.

ANCH, Archivo Nacional de Chile (Santiago, Chili)

Judicial de Antofagasta 1857, Legajo 118 n°23. “En Calama a 5 de Octubre de 1857 Al Sor. Correidor de la capital de la Provincia. Mat: propiedad terreno”, 49f.

Judicial de Antofagasta 1870, Legajo 64 n°1. “Berard Hijinio, pedimento de los terrenos de Chiuchiu”, 3f.

Judicial de Antofagasta 1872, Legajo 118 n°19. “Mia. Mejor derecho a los bienes intestados de Chinchilla Juana Manuela”, 149f.

Judicial de Antofagasta 1875, Legajo 125 N°6. “Mat. Propiedad acequia. Dte. Carrazana Gregorio. Ddo. Perez Damiana”, 64f.

Judicial de Antofagasta 1886, Legajo 15 n°47. “Tenencia de dominio. Demandante Carrazana Fidel. Demandado Barrera Olegario i Aguirrezavala José”, 19f.

Fondo Judicial de Antofagasta 1897, Legajo 177 n°145. “Recurso de queja de Liquitai Eduvijes contra Hoyos Félix”, 13f.

Intendencia de Antofagasta 1920, Vol. 18 s/n. “Juzgado de la 9ª subdelegación San Pedro de Atacama. Sobre perjuicios juez distrito Toconao”. 2f.

Intendencia de Antofagasta 1939, Vol. 206 n°409. “Desglozar para comunicar a las diferentes reparticiones las necesidades de Socaire”. 1f.

Intendencia de Antofagasta 1939, Vol. 206 s/n. “Memorandum de las observaciones anotadas en el recorrido de la patrulla volante compuesta por el teniente señor Manuel Hernandez Valdes, cabo 2º Alberto Domingo Varas y carabinero Eduardo del Calmen Santibañez; al interior de San Pedro de Atacama y Toconao, el 18-VIII-939”. 2f.

APFTH, Archive privée famille Toroco Herrera (Calama, Chili)

Letres et documents divers non catalogués :

Arrendamiento potrero Chunchuri, julio 5 año 1909, 2f.

Guía despacho n°123. Artola Hermanos. Cobija, 29 Mayo 1869, 2f.

FHMHCDA, Fondo Histórico Museo de Historia Natural y Cultural del Desierto de Atacama (Calama, Chili)

Lettres et documents divers non catalogués :

Dépenses en luzerne Nicolás Yutronic Cía. San Pedro de Atacama, année 1959.

Vente de colonies de bétail et consommation de luzerne Juan Abaroa, année 1961.

Liste des animaux de la firme Nicolas Yutronic et compagnie, San Pedro de Atacama, année 1959.

Liste des propriétés et mines du firme Nicolas Yutronic et compagnie, Calama et San Pedro de Atacama années 1959.

Liste des meubles, outils, cires de la firme Nicolas Yutronic et Compagnie á San Pedro de Atacama, année 1959.

Liste des débiteurs maison Nicolas Yutronic et compagnie, San Pedro de Atacama année 1959.

Bulletins de versements pour la vente de luzerne á Nicolas Yutronic et compagnie, San Pedro de Atacama années 1958-60.

Registres comptables du commerce du bétail de la société Abaroa, périodes 1942-1947

APCIBT, Archives privées, Communauté indienne Atacameña de Beter y Tolor (San Pedro de Atacama, Chili)

Lettres et documents divers non catalogués :

Lettres de Pablo Aban et Sebastian Aban, années 1940 et 1950

Cahiers Pablo Aban et Sebastian Aban, années 1940 et 1950

Testaments familiaux, annés 1940 et 1950

APFTI, Archives privées, famille Titichoca Ibañez (San Pedro de Atacama, Chili)

Photographie « Bus Mixte »

ENTRETIENS ETHNOGRAPHIQUES

M.M. Agricultrice. Entretien fait par l'auteur à San Pedro de Atacama, juillet 2019. Durée : 1h 44m 59s.

S.C. Agriculteur. Entretien fait par l'auteur à Calama, novembre 2019. Durée : 1h 42m 54s.

F.M. Agriculteur. Entretien fait par l'auteur à Calama, juillet 2019. Durée : 1h 36m 44s.

C.S. Mineur et agriculteur. Entretien fait par l'auteur à San Pedro de Atacama, août 2019. Durée : 1h 54m 38s.

B.P. Muletier. Entretien fait par l'auteur à Yalquincha, avril 2019. Durée : 1h 57m 31s.

F.M. Agriculteur. Entretien fait par l'auteur à Calama, juillet 2019. Durée : 1h 31m 26s.

E.A. Agriculteur. Entretien fait par l'auteur à Quillagua, juin 2013. Durée : 47m 12s.

H.T. Agricultrice. Entretien fait par l'auteur à Calama, juillet 2019. Durée : 58m 43s.

J.R. Agriculteur. Entretien fait par l'auteur à San Pedro de Atacama, août 2019. Durée : 44m 13s.

V.V. Agriculteur. Entretien fait par l'auteur à San Pedro de Atacama, juillet 2019. Durée : 1h 10m 34s.

A.G. Agriculteur et artisan. Entretien fait par l'auteur à Toconao, octobre 2019. Durée : 58m 29s.

G.B. Agriculteur et chauffeur. Entretien fait par l'auteur à Chiuchiu, février 2013. Durée : 46m 14s.

I.U. Muletier. Entretien fait par l'auteur à Sexicha, janvier 2016. Durée : 49m 38s.

L.A. Muletier. Entretien fait par l'auteur à Quillagua, juin 2013. Durée : 1h 02m 39s.

M.C. Agricultrice. Entretien fait par l'auteur à Quillagua, juin 2013. Durée : 38m 44s.

R.G. Agricultrice et berger. Entretien fait par l'auteur à Taira, août 2019. Durée : 42m 59s.

M.C. Agricultrice. Entretien fait par l'auteur à San Pedro de Atacama, décembre 2019. Durée : 1h 17m 03s.

E.Y. Agricultrice. Entretien fait par l'auteur à San Pedro de Atacama, novembre 2019. Durée : 33m 51s.

T.T. Agriculteur et chauffeur. Entretien fait par l'auteur à San Pedro de Atacama, juillet 2019. Durée : 1h 14m 06s.

SOURCES PUBLIÉES

Academia Chilena de Historia. 1979. *Boletín de la Guerra del Pacífico 1879-1881*. Ed. Andrés Bello, Santiago.

Acosta, J. 2008 [1590]. *Historia natural y moral de las indias*. Concejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid.

Alcedo, A. 1786. *Diccionario Geográfico de las Indias Occidentales o América*. Tomo I. Imprenta de Benito Cano, Madrid.

Alfaro, F. 1612. Carta del Licenciado Don Francisco de Alfaro, oidor de la Audiencia de la Plata, a S.M. Tucumán, 23 de enero de 1612. En Levillier, R. *Correspondencia de la ciudad de Buenos Aires con los reyes de España: Documentos del Archivo de Indias. Cartas del Cabildo, memoriales presentados en la corte por los procuradores, apoderados y enviados especiales de la ciudad*. T. II. Págs. 287-338. Imprenta Municipalidad, Buenos Aires.

Altamirano, F. 1596. Probanza de méritos y servicios de Francisco Altamirano y su padre, Juan Velásquez Altamirano. AGI Charcas, Legajo 80, 133 fs. (año 1596). f. 26r-26v. Transcripción de José Luis Martínez, Cecilia Sanhueza, Carolina Odone y Andrea Ruiz-Esquide. 1992. *Estudios Atacameños* n°10, pp. 35-75. Universidad Católica del Norte. Antofagasta.

Anónimo. 1630. Descripción del valle y comarca en que está asentada la ciudad de Lima. En *Relaciones Geográficas de Indias, Perú* (1881), Tomo I. Pág. XXVII. Ministerio de Fomento, Tipografía Manuel G. Hernández. Madrid.

Arzáns de Orsúa y Vela, 1965 [ca.1705]. *Historia de la Villa Imperial de Potosí*. Primera Parte, Libro I, Capítulo 1. Edición de Lewis Hanke y Gunnar Mendoza. Brown University Press. Rhode Island.

Ayanz, A. 1596. *Capítulo segundo en que se trata lo que es el trajin y los agravios y daños que del resultan los indios* y el capítulo V *De los agravios que muchos corregidores hacen a los indios de sus repartimientos vendiendoles algunas cosas a mucho mas de lo que valen forzandolos a que las compre*, publicado por Rubén Vargas Ugarte en: *Pareceres jurídicos en asuntos de Indias*. Revista de la Facultad de Derecho de la PUCP Núm. 10-11 (1951), Lima.

Bárcena, J. 1873. Industria Lanar en Jujuy. *Boletín Oficial de la Exposición Nacional de Córdoba de 1871*. Vol.7, Buenos Aires.

Barba, A. 1817 [1640]. *Arte de los metales, en que se enseña el verdadero beneficio de los de oro y plata por Azogue. El modo de fundirlos, y como se han de refinar y apartar unos de otros*. Pág. 31. Reimpresión por el Real Tribunal de Minería de esta capital. Imprenta de los Huérfanos. Lima.

Bertrand, A. 1879. *Departamento de Tarapacá. Aspecto general del terreno, su clima i producciones*. Págs. 12-13. Imprenta de la República J. Núñez. Santiago.

Bertrand, A. 1885. *Memoria sobre las cordilleras del desierto de Atacama y rejiones limítrofes*. Pág. 270. Imprenta Nacional, Santiago

Billinghurst, G. 1893. *La irrigación en Tarapacá*. Imprenta y Librería Ercilla, Santiago.

Bollaert, W. 1851. *Observations on the Geography of Southern Peru, Including Survey of the Province of Tarapacá, and Route to Chile by the Coast of the Desert of Atacama*. Journal of the Royal Geographical Society of London. Vol.21.

Bollaert, W. 1860. *Antiquarian, ethnological and other researches in New Granada, Equador, Perú and Chile, with observations on the pre-incarial, incarial and other monuments of peruvian nations*. Trübner & co. Paternoster Row. London.

Boman, E. 1908. *Antiquités de la Région Andine de la République Argentine et du Désert d'Atacama*. Tome Second. Chapitre III. Imprimerie Nationale, Paris.

Bowman, I. 1942. *Los senderos del desierto de Atacama* (versión castellana de Emilia Romero). Sociedad Chilena de Historia y Geografía. Imprenta Universitaria, Santiago.

Burdett, O'Connor, F. 1928. Reconocimiento del litoral de Atacama en 1826. *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo LVIII, N°62. Pág. 269. Sociedad Chilena de Historia y Geografía, Santiago.

Cañete y Domínguez, V. 1952 [1791]. Guía histórica, geográfica, física, política, civil y legal del Gobierno e Intendencia de la Provincia de Potosí. Pág. 351. Ed. Potosí, Bolivia.

Cepeda, J. 1590. *Carta del Licenciado Cepeda a S.M. en contestación de las reales cédulas recibidas y trata muy por extenso de la reducción de los indios chiriguano*s. La Plata, 10 de febrero de 1590. Levillier, R. 1922. *La Audiencia de Charcas. Correspondencia de presidentes y oidores* Tomo III. Pág. 14-15. Biblioteca del Congreso Argentino. Imprenta Juan de Pueyo, Madrid.

Church, G. 1877. *The route to Bolivia via de river Amazon. A report to the governements of Bolivia and Brasil*. Waterlow and Sons Limited, London.

Cobo, B. 1964. *Obras del P. Bernabé Cobo de la Compañía de Jesús*. Estudio preliminar y edición del P. Francisco Mateos. T1. Biblioteca de Autores Españoles. Bachende, Madrid.

Cobo, B. 1882 [1639] *Historia de la fundación de Lima*. Imprenta Liberal. Lima.

Cobo, B. 1890 (1653). *Historia del nuevo mundo*. Tomo I. Imprenta de E. Rasco, Sevilla.

Concolorcorvo. 2005 [1776]. *El lazarillo de ciegos caminantes. Desde Buenos Aires hasta Lima*. Stockcero. Buenos Aires.

Cortés, J. 1879. El pueblo de Atacama. Informe que el comandante de armas de Caracoles pasa al señor Jeneral en Jefe acerca de la importancia de ese pueblo. En *Boletín de la Guerra del Pacífico 1879-1881*, Santiago.

Dalence, J. 1851. *Bosquejo estadístico de Bolivia*. Imprenta de Sucre, Chuquisaca.

F. Dávila, A. Huidobro y E. Donoso. 1959. Informe Preliminar Mejoramiento del regadío de San Pedro de Atacama. CORFO, Santiago.

Delegación Fiscal de Salitreras.1910. *Carta de la Rejión Salitrera comprendida entre los paralelos 19° y 27° 30' Lat. Sur.* de Antofagasta, Imprenta y Litografía Universo,1910. Biblioteca Nacional Digital de Chile, sección Mapoteca.

De Arias, J. 1777. Informe sobre los frutos de las haciendas que sirven para el abastecimiento de la ciudad de Lima. *Nueva Colección Documental de la Independencia del Perú*. Vol. 1. Héctor Huerto Vizcarra (ed.). Lima.

De Bibar, G. 1966 [1558]. *Crónica y relación copiosa y verdadera de los Reynos de Chile hecha por Gerónimo de Bibar, natural de Burgos*. Fondo Histórico y Bibliográfico José Toribio Medina. Santiago.

De Sancha, A. 1787. *Memorias de la sociedad económica*. Real Sociedad Económica Matritense. Madrid.

De la Bandera, D. 1557. Relación General de la disposición y calidad de la provincia de Guamanga, llamada San Joan de la Frontera, y de la vivienda y costumbres de los naturales della. En: *Relaciones Geográficas de Indias*.

De la Peña Salazar, J. 1684. Información sobre el estado de la parroquia de Cobija, por don Juan de la Peña Salazar. AG.I. Charcas, Legajo 24, año 1684. Transcripción de Jorge Hidalgo y Rebeca Correa. 1992. *Estudios Atacameños* n°10, págs. 126-127. Universidad Católica del Norte, Antofagasta.

De la Vega, G. 2002 [1601]. *Comentarios reales de los Incas*. Tomo 1. Biblioteca Ayacucho, Caracas.

De Lizárraga, R. 1916 [1605]. *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile, para el Excelentísimo Señor Conde de Lemus y Andrada, Presidente del Consejo Real de Indias*. Tomo I. Biblioteca Argentina. Librería La Facultad. Buenos Aires.

De Paredes, I. 1841[1681]. *Recopilación de Leyes de los Reinos de las Indias. Mandada imprimir y publicar por la Magestad Católica del Rey Carlos II*. Tomo segundo, libro IV, Título XVII, ley V. Página 131. Boix Editor, Madrid.

Del Pino Manrique, J. 1787. *Descripción de la villa de Potosí y de los partidos sujetos a su intendencia*. Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del río de la Plata. Pedro de Angelis, Tomo II. Imprenta del Estado, Buenos Aires.

De Valdivia, P. 1545. Carta al emperador Carlos V. Fuentes documentales y bibliográficas para el estudio de la historia de Chile. Web:

www.historia.uchile.cl/CDA/fh_article/0,1389,SCID%253D11303%2526ISID%253D405%2526PRT%253D11300%2526JNID%253D12,00.html

D'Orbigny, A. 1945 [1835]. *Viaje a la América Meridional. Brasil, Uruguay, Argentina, Chile, Bolivia, Perú*. Tomo III. Ed. Futuro, Buenos Aires.

Echeverría y Reyes, A. 1914. La agricultura en Antofagasta. *Revista chilena de Historia y Geografía*. Núm. 14., Tomo X, págs. 96-101. Sociedad Chilena de Historia y Geografía. Imprenta Universitaria, Santiago.

Encinas, D. 2008 [1596]. *Cedulario Indiano Recopilado por Diego de Encinas, Oficial Mayor de la Escribanía de Cámara del Consejo Supremo y Real de las Indias. Reproducción Facsimil de la Edición única de 1596*. Libro Primero. Real Academia de Historia. España. Imprenta Nacional de la Agencia Estatal Boletín Oficial del Estado.

Espejo, A. 1683. Padrón y Revisita de Atacama del Corregidor Alonso de Espejo, ordenada por el Virrey Duque de la Palata, 1683. Transcripción por Jorge Hidalgo, Nancy Hume, María Marsilli y Rebeca Correa. 1992. *Estudios Atacameños* n°10, págs. 81-125. San Pedro de Atacama.

Fernández de Oviedo, G. 1855 [1535]. *Historia General y Natural de las Indias, Islas y Tierra-Firme del Mar Océano*. Imprenta de la Real Academia de la Historia. Madrid.

Frézier, A. 1982. *Relación del viaje por el mar del sur a las costas de Chile i el Perú durante los años de 1712, 1713 i 1714*. Biblioteca Ayacucho. Caracas.

Gay, Claudio. 1862. *Historia Física y Política de Chile*. Agricultura, Tomo I. Fain et Thunot, Paris.

Gay, Claudio. 1862. *Historia Física y Política de Chile*. Agricultura, Tomo II. Fain et Thunot, Paris.

Gómez de Cortázar, J. s/f. *Discurso breve enviado para el conde de Lémos en razón de lo que pierden los indios que van a las minas del Cerro de Potosí, y cómo podrían cesar con medios fáciles y suaves*. En: Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España. Vol. 52. Ditado por Martín Fernández de Navarrete. Pág. 457-459.

Halter, W. 1764. *Essays on husbandry*. Cap. *Testimonies concerning Lucerne*.

Holmberg, E. 1900. *Viaje por la Gobernación de los Andes (Puna de Atacama)*, Imprenta de la Nación, Buenos Aires.

Juan, J. y A. Ulloa. 1826. *Noticias secretas de América*. Imprenta de R. Taylor. Londres.

Konetzke, R. 1958. *Colección de documentos para la historia de la formación social de Hispanoamérica 1493-1810*. Consejo de Investigaciones Científicas, Madrid.

Labastie, F. 1901. *Estudio sobre el mineral de Caracoles*. Imprenta Barcelona, Santiago.

Latrille, F. 1888. Memoria descriptiva de ciertos yacimientos minerales del desierto, particularmente del radio de Calama, presentada por el suscrito a la Comisión de la Sección de Minería en Santiago. *Boletín de la Sociedad Nacional de Minería* Vol. V, Serie 2, núm. 3. Santiago.

Levillier, R. 1922. *La Audiencia de Charcas. Correspondencia de presidentes y oidores* Tomo III. Biblioteca del Congreso Argentino. Imprenta Juan de Pueyo, Madrid.

Lizárraga, R. 1916. *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile*. Libro Primero. Biblioteca Argentina. Librería la Facultad. Buenos Aires.

Lozano Machuca, J. 1581. Carta del Factor de Potosí Juan Lozano Machuca al Virey del Perú, en donde se describe la provincia de los Lipas (1581). *Relaciones Geográficas de Indias*. 1885. Tomo II, Apéndice III. pág. XXIII. Impresor de la Real Casa. Madrid.

Mac Lean Abaroa, R. (ed.). 1987. *Cartas de Abaroa*. Gráfica, La Paz.

Matienzo, J. 1967 [1567]. *Gobierno del Perú*. Édition et Étude préliminaire par Guillermo Lohmann Villena. Institut Français d'Études Andines. Paris-Lima.

Medina, J. *Colección de documentos inéditos para la historia de Chile 1518-1818*. Tomo XII. Imprenta Elzeviriana. Santiago.

Ministerio de Agricultura – Ministerio de Obras públicas (Chile). 1965. Estudio agrológico de la hoya hidrográfica del Loa. Santiago: Departamento de Conservación de Suelos y Aguas.

Ministerio de Fomento, 1855. *Relaciones Geográficas de Indias: Perú*. Tomo II, Apéndice III, Madrid, Impresor de la Real Casa.

Molina, Abate Juan Ignacio. 1788. *Compendio de la historia geográfica, natural y civil del Reyno de Chile*. PRIMERA PARTE que abraza la historia geográfica y natural. Aduana Vieja. Madrid.

Muñoz, S. 1894. *Jeografía descriptiva de las provincias de Atacama y Antofagasta*. Imprenta Gutenberg, Santiago.

Murúa, P. 2008 [1613]. *Historia general del Piru*. Facsimile of. J. Paul Getty Museum Ms. Ludwig XIII 16. Getty Research Institute, Los Angeles.

O'Brien, A. 1765. *Explicación del proyecto que se propone para fertilizar el valle de Yluga, proveer de víveres el mineral de Guantajaya; medios para coadyubar a la ejecución de él, y utilidades que produciría su ejecución*. En: Hidalgo, 2004, *Historia Andina en Chile* (Anexo 1).

O'Higgins, A. 1798 (1930). La visita de las provincias del norte. *Revista Chilena de Historia y Geografía* Tomo LXIII, n°67. Pág. 124. Sociedad Chilena de Historia y Geografía. Imprenta Cervantes, Santiago.

Otal, F. Probanza de Méritos de Francisco de Otal. A.G.I. Charcas. En Castro, V. 1997. *Huacca Muchay. Evangelización y Religión Andina en Charcas, Atacama la Baja*. (ANEXO I).

Ovalle, A. 1646. *Histórica Relación del Reyno de Chile*. Pág. 12. Publicada en Roma por Francisco Caballo.

Parroquia de Chiuchiu. 1611-1698. *Libro de varias hojas de la Parroquia de Chiuchiu (1611-1698)*. Transcripción de José María Casassas, *La región Atacameña en el siglo XVII*. Apéndice I, pág. 109-152.

Pallière, L. 1945. *Diario de viaje por la América del Sud 1856-1866*. Ed. Peuser, Buenos Aires.

Peña, L. 1954. Exploraciones en la cordillera de Antofagasta. *Revista Chilena de Historia Natural* n°14. Págs. 163-186. Sociedad de Biología de Chile, Santiago.

Pérez Rosales, V. 1949. *Diario de un viaje a California 1848-1849*. Sociedad de Bibliófilos Chilenos. Santiago.

Philippi, R. 1860. *Viaje al desierto de Atacama hecho de orden del gobierno de Chile en el verano de 1853-54*. Halle en Sajonia: Librería de Eduardo Anton, Santiago.

Polo de Ondegardo, J. 1990 [1571]. *El mundo de los incas*. Edición Laura González y Alicia Alonso. Historia 16, Madrid.

República Argentina. 1872. Primer Censo de la República Argentina, Verificado en los días 15, 16 y 17 de Setiembre de 1869, pág. 569. Imprenta del Porvenir, Buenos Aires. Año 1872. Web <http://www.estadistica.ec.gba.gov.ar/dpe/Estadistica/censos/C1869-TU.pdf>

Sánchez, J.R. (1877). *La minería y la agricultura al punto vista del progreso*. El Comercio, Lima.

San Román, F. 1896. *Desierto y cordilleras de Atacama*. Imprenta Nacional, Santiago.

Sociedad Nacional de Minería. 1898. *Boletín de la Sociedad Nacional de Minería*. Ed. SONAMI, Santiago.

Solá, M. 1875. Datos descriptivos del desierto de Atacama. En Sanfuentes, O. 2015. Un nuevo documento en la descripción decimonónica del distrito de Atacama. Miguel Solá a la luz de viajeros y científicos chilenos y bolivianos. *Anales de literatura chilena*, n°24, pág. 157. CELICH, Pontificia Universidad Católica de Chile, Santiago.

Solano, F. 1991. *Cedulario de Tierras Compilación de legislación agraria medieval (1497-1820)*. Pág. 105. UNAM.

Solórzano Pereyra, J. 1776 [1648]. *Política Indiana*. Libro 6, cap. XII. Enrico y Cornelio Verdussen, Bélgica.

Toribio Medina, J. 1901. *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile 1518-1818*. Tomo XXVIII. "5 de marzo de 1557. Diligencias que se hicieron con los indios de Atacama, que estaban de guerra, para que viniesen, como vinieron, á la obediencia é servicio de S.M.". Imprenta Elzeviriana. Santiago.

Tornado, Recaredo. 1872. *Chile ilustrado. Guía descriptivo del territorio de Chile, de las capitales de provincia i de los puertos principales*. Librerías i Agencias del Mercurio. Valparaíso.

Ureta y Peralta, P. 1792. Descripción de la ciudad de Arica y su vasta jurisdicción correspondiente a la Intendencia de Arequipa en el Perú. *Mercurio Peruano del Día 21 de octubre de 1792*. Pág. 132-133. Imprenta Real de los Niños Huérfanos. Lima.

Vaca de Castro, C. 2018. *Ordenanzas de tambos, distancias de unos a otros, modo de cargar los indios, y obligaciones de las justicias respectivas hechas en la ciudad del Cuzco en 31 de mayo de 1543*. Ministerio de Cultura del Perú. Lima.

Valdes, S. 1886. *Informe sobre el estudio minero i agrícola de la región comprendida entre el paralelo 23 i la laguna de Ascotan*. Imprenta Nacional, Santiago.

Valenzuela, J. 1920. *Álbum zona norte de Chile. Informaciones salitreras (Adquiridas de fuente oficial al visitar todas las oficinas de la Pampa)*. Imprenta Universitaria, Santiago.

Valenzuela, J. 1923. *Álbum Zona Central de Chile. Informaciones Agrícolas*. Santiago.

Vásquez de Espinoza, A. 1948 [1636]. *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*. Smithsonian Institution, Washington.

Vidal Gormaz, F. 1879. El desierto de Atacama. *Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*. Tomo VII, N°8, págs. 65-84. Madrid.

Von Tschudi, J. 1858. *Reise durch die Andes von Süd- Amerika, von Cordova nach Cobija im Jahre 1858*. Justus Perthes, Gotha.

-Walcott, F. 1925. An expedition to the Laguna Colorada, Southern Bolivia with a note on the recent occurrence of "El Niño". *The Geographical Review* Vol. XV, n°3. Taylor & Francis, London.

Wright, M. R. 1907. *Bolivia. El camino central de Sur-América, una tierra de ricos recursos y de variado interés*. Pág. 212. Jorge Barrie E hijos Editores. Filadelfia.

BIBLIOGRAPHIE

Agamben, G. 2010. *Lo abierto. El hombre y el animal*. PRE-TEXTOS, Valencia.

Aillón, E. 2008. En torno a la desestructuración del espacio colonial andino: Bolivia 1825-1850. *Del altiplano al desierto. Construcción de espacios y gestación de un conflicto*. Eduardo Cavieres (ed.) Pontificia Universidad Católica de Valparaíso. Pp. 41-82, Valparaíso.

Aldunate, C., V. Castro y V. Varela. 2008. San Bartolo y Cobija: testimonios de un modo de vida minero en las tierras altas y la costa de Atacama. *Estudios Atacameños* n°35, págs. 97-117. Universidad Católica del Norte, San Pedro de Atacama.

Aldunate et al. 2010. Los Atacamas y el Pescado de Cobija. En Homenaje al Maestro John Víctor Murra. *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, Vol. 42 N°10. 341-347. Universidad de Tarapacá, Arica.

Ambrosoli, M. D'Europe aux Ameriques. La diffusion de la Medicago sp. (alfalfa et luzerne) aux XVIe-XIXe siècles. *Histoire et sociétés rurales*, Vol. 41, n°2, pp. 43-66. Association d'Histoire des Sociétés Rurales, France.

Anabalón y Urzúa, I. 1922. *Chile Agrícola*. Imprenta y Encuadernación Moderna. Santiago.

Appadurai, A. 1991. *La vida social de las cosas. Perspectiva cultural de las mercancías*, Ciudad de México, Grijalbo.

Aranda, X. R, Baraona y R. Saá. 1964. *Elementos diagnósticos para un plan de desarrollo local en San Pedro de Atacama*. Universidad de Chile – Corporación de Fomento. Santiago.

Arellano Hoffmann, C. 1988. Anotaciones del clima, ganado y tenencia de pastos en la puna de Tarma. Págs. 77-87. En: *Llamichos y paqocheros. Pastores de llamas y alpacas*. Jorge Flores Ochoa (ed.). CONCYTEC. Cuzco.

Arnold, D. 2000. *La naturaleza como problema histórico. El medio, la cultura y la expansión de Europa*. Fondo de Cultura Económica, México D.F.

Assadourian, C., H. Bonilla, A. Mitre y T. Platt. 1980. *Minería y espacio económico en los Andes. Siglos XVI-XX*. Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

Assadourian, C. 1982. *El sistema de la economía colonial. Mercado interno, regiones y espacio económico*. Pág. 19-20. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.

Assadourian, C. 1994. *Transiciones hacia el Sistema Colonial Andino*. El Colegio de México – Instituto de Estudios Peruanos. México, D.F.

Aristóteles. 1992. *Investigación sobre los animales*. Editorial Gredos, Madrid.

Arce, I. 1930. *Narraciones históricas de Antofagasta*. Lama Industrial, Iquique.

Artigan, J. 2017. 'How to Interview a Plant. Ethnography of Life Forms'. En *Care of the Species: Races of Corn and the Science of Plants Biodiversity*, pp. 257-281, University Of Minnesota Press, Minnesota.

Barriguete, M. 1996. La Mesta en América y la Mesta en Castilla: los intentos de traslado y las Ordenanzas de 1537 en Nueva España. *Revista Complutense de Historia de América* n°22. Universidad Complutense de Madrid, España.

Barros, A. 2008. Identidades y propiedades. Transiciones territoriales en el siglo XIX atacameño. *Estudios Atacameños. Arqueología y Antropología Surandinas* n°35, págs. 119-139. IIAM, San Pedro de Atacama, Chile.

Barros, J. M. 2011. "Charcas y el mar: ¿secuela terminal?". *Cuadernos de Historia* n°35, págs. 153-166. Departamento de Historia, Universidad de Chile, Santiago.

Bengoa, J. 1990. *Historia Social de la Agricultura Chilena. Tomo II Haciendas y Campesinos*. Pág. 25. Ediciones Sur. Santiago.

Bermúdez, O. 1963. *Historia del salitre. Desde sus orígenes hasta la Guerra del Pacífico*. Ediciones de la Universidad de Chile, Santiago.

Bermúdez, O. 1967. Las casas comerciales de Artola y Aguirrezavala. Apuntes para la historia de Cobija. *Revista de la Universidad del Norte* n°2, págs. 31-38, Antofagasta.

- Bermúdez, O. 1975. *Estudios de Antonio O'Brien sobre Tarapacá. Cartografía y labores administrativas 1763-1771*. Ediciones Universitarias, Antofagasta.
- Bermúdez, O. 1977. La "agricultura sin riego" en la zona de Canchones (Tarapacá, norte de Chile). En: Sociedad Chilena de Arqueología, *Actas del VII Congreso de arqueología de Chile, II*, pp. 409-428. Santiago: Kultrun.
- Bermúdez, O. 1987. *Breve historia del Salitre: Síntesis histórica desde sus orígenes hasta mediados del siglo XX*. Ediciones Pampa Desnuda, Santiago
- Bermúdez, O. 1987. *El oasis de Pica y sus nexos regionales*. Ed. Universidad de Tarapacá. Arica.
- Berenguer, J. 2018. *Taira, el amanecer del arte en Atacama*. Museo Chileno de Arte Precolombino, Santiago.
- Bittmann, B, 1983. Cobija: panorama etnohistórico en relación a los informes del Dr. José Agustín de Arze. *Chungara* n°10, 147-153. Universidad de Tarapacá, Arica.
- Bloch, M. 2014. *Apología para la historia, o el oficio de historiador*. Fondo de Cultura Económica, Ciudad de México.
- Borde, J. y M. Góngora. 1956. *Evolución de la propiedad rural en el valle del Puangue*. Instituto de Sociología, Universidad de Chile.
- Borie et al. 2016. Cobija y sus vías de conexión con el interior de Atacama. Desde la colonia hasta la guerra del salitre. *Diálogo Andino* n°49. 209-223. Universidad de Tarapacá. Iquique.
- Bouysse-Cassagne, T. 2005. 'Las minas del centro-sur andino, los cultos prehispánicos y los cultos cristianos'. *Bulletin de l'Institut français d'études andines* 34(3): 443-462.
- Brough, R et all. 1973. *The historical diffusion of alfalfa*. Journal of agronomic education.
- Candolle, A. 1886. *Origine des plantes cultivées*. Ancienne Librairie Germer Baillièrre et Cie. Troisième Édition, Paris.
- Cappa, R. 1890. *Estudios críticos acerca de la dominación española en América. Parte Tercera. Industria Agrícola-Pecuaria llevada a América por los españoles*. Pág 42-43. Librería Católica de Gregorio del Amo. Madrid.
- Cappa, R. 1892. *Estudios críticos acerca de la dominación hispana en América. Parte Tercera, Industrias Mecánicas*. Librería Católica de Gregorio del Amo. Madrid.
- Cappa, R. 1890. *Estudios críticos acerca de la dominación española en América. Parte Tercera, T. II, Industria agrícola-pecuaria que continúa con la materia y se coteja el estado agrícola de las Colonias con el de la Metrópoli*. Librería Católica de Gregorio del Amo. Madrid.
- Cárdenas, U. 2006. *Colapso ambiental en Atacama Colonial. El caso del Pueblo de Indios de Beter*. Manuscrito sin publicar en posesión del autor.

Carmona, J. 2013. *Genealogía de un ocaso agrícola. Estructura agraria y reetnificación en el oasis de Quillagua, segunda región de Antofagasta, Chile*. Tesis para optar al grado y título de Antropólogo Social. Universidad Academia de Humanismo Cristiano, Santiago.

Carmona, J. 2016. Minería industrial y estructuras agrarias “locales” en el desierto de Atacama. Genealogía de una crisis agrícola (Quillagua, s. XIX—XXI). *Estudios Atacameños* 52: 91-112.

Casassas, J. M. 1968. *Noticias sobre la iglesia católica en la provincia de Antofagasta*. Ed. Orbe, Santiago.

Casassas, J. M. 1974. *La región Atacameña en el siglo XVII. Datos históricos sobre una comarca de América Colonial*. Universidad del Norte, Antofagasta.

Castro, V. 2001. Atacama en el tiempo. Territorios, identidades y lenguas. Provincia El Loa, II Región. Pág. 2. *Anales de la Universidad de Chile* n°13. Santiago.

Castro et al. 2012. Paisajes culturales de Cobija, costa de Antofagasta. *Revista de Antropología* n°26. 97-128. Universidad de Chile, Santiago.

Castro, V. 1997. *Huacca Muchay. Evangelización y Religión Andina en Charcas, Atacama la Baja*. Tesis para optar al grado de Magister en Historia, mención Ethnohistoria. Universidad de Chile, Santiago.

Cajías, F. 1975. *La provincia de Atacama (1825-1842)*. Instituto Boliviano de Cultura, La Paz.

Castro, V., C. Aldunate y V. Varela. 2012. Paisajes culturales de Cobija, Costa de Antofagasta, Chile. *Revista Chilena de Antropología*, N°26. 97-128. Págs. 113-114. Universidad de Chile, Santiago.

Castro, L. 'Minería de altura y dinámicas de población boliviana e indígena en el norte de Chile (Tarapacá 1880-1930)', 2014, *Sí Somos Americanos. Revista de Estudios Transfronterizos* n°10(2): 129-145.

Chevalier, F. 1999. *La Formación de los latifundios en México. Haciendas y sociedad en los siglos XVI, XVII y XVIII*. Fondo de Cultura Económica, D.F., México.

Chocano, M. 2010. Población, producción agraria y mercado interno, 1700-1824. En: Chocano, M. C. Contreras, F. Quiroz, C. Mazzeo y R. Flores (eds.) *Compendio de historia económica del Perú. Economía del Período colonial tardío*. Tomo 3. Banco Central de Reserva del Perú-Instituto de Estudios Peruanos. Lima. Págs. 19-102.

Choque, I. y C. Muñoz. 2016. El Camino Real de la Plata. Circulación de Mercancías e Interacciones Culturales en los Valles y Altos de Arica. *Revista Historia* n°49, vol. I. 57-86.

Cipoletti, M. 1984. 'Llamas y mulas, trueque y venta: el testimonio de un arriero puneño'. *Revista Andina* n°2: pp. 513-518.

Clifford E. Trafzer & Joel R. Hyer (Eds.). 1999. *Exterminate Them! Written Accounts of the Murder, Rape, and Enslavement of Native Americans during the California Gold Rush, 1848-1868*. Michigan State University Press.

Coburn, F. D. 1912. *The book of alfalfa. History, cultivation and merits, its uses as a forage and fertilizer*. Orange Judd Company, New York.

Conti, V. y Sica, G. 2011. Arrieros andinos de la colonia a la independencia. El negocio de la arriería en Jujuy, noroeste argentino. *Nuevo Mundo Mundos Nuevos, Débats* <https://journals.openedition.org/nuevomundo/60560>

Conti, V. 2019. Comerciantes y redes desde el puerto boliviano de Cobija. *Revista del Instituto Riva-Agüero* vol. 4, n°1, págs. 241-282. Pontificia Universidad Católica del Perú, Lima.

Conti, V. 2011. La frontera argentino-boliviana durante la temprana república. Complementariedad económica e integración social. *Si Somos Americanos: Revista de Estudios Transfronterizos, Vol. XI, núm.1, págs. 13-40*. Universidad Arturo Prat, Chile.

Contreras, C. 1988. *Mineros y Campesinos en los Andes*. Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

Correa, R., M. Frutos, C. Abraham y E. Torino. 2003. Tendencias de la formación económico-social durante el primer peronismo en Salta, 1946-1955. *Revista Escuela de Historia* n°2: 1-33. Universidad Nacional de Salta, Argentina.

Cook, D. 2010. *La catástrofe demográfica andina. Perú 1520-1620*. Universidad Católica del Perú, Lima.

Correa, L. 1938. *Agricultura Chilena*. Tomo II. Pág. 105. Imprenta Nacimiento. Santiago.

Columela 1824. *Los doce libros de agricultura*. Obra traducida al castellano del latín por Juan María Álvarez de Sotomayor y Rubio. Tomo I que comprende los siete primeros libros. Miguel de Burgos, Madrid.

Cuadrado Iglesias, M. 1980. *Aprovechamiento en común de pastos y leñas*. Ministerio de Agricultura, Servicio de publicaciones Agrarias

Cunninghame, G. 2015. *Los caballos de la conquista*. Espuela de Plata, Sevilla.

Crosby, A. 2013. Gran Historia como historia ambiental. *Revista Relaciones* n°136. Pp. 21-39.

Crosby, A. 1988. *Imperialismo ecológico. La expansión biológica de Europa 900-1900*. Critica, Barcelona.

Crosby, A. 1991. *El intercambio transoceánico: consecuencias biológicas y culturales a partir de 1492*. Universidad Nacional Autónoma de México.

Dagnino, V. 1909. *El Corregimiento de Arica 1535-1784*. Imprenta La Época, Arica.

Deler, J. P. y E. Mesclier. 2004. *Los Andes y el reto del espacio mundo*. IFEA, Lima.

Denevan, W. 2004. *Cultivated Landscapes of Native Amazonía and the Andes*. Oxford: University Press

Denis, P. 1922. *The Argentine Republic. Its development and progress*. T. Fisher Unwin LTD. London.

De Azara, F. 1802. *Apuntamientos para la historia natural de los cuadrúpedos del Paraguay y río de la Plata*. Tomo II. Imprenta de la viuda de Ibarra, Madrid.

De Serres, Olivier. 1804. *Le Théâtre d'Agriculture et mesnage des champs*. Tome I. Societe d'agriculture du département de la Seine. Paris.

Derrida, J. 2008. *El animal que luego estoy si(gui)endo*. Trotta, Madrid.

Duviols, P. 1967. *Un inédit de Cristobal de Albornoz: La instrucción para descubrir todas las guacas del Pirú y sus camayos y haziendas*. Journal de la Societé des Américanistes. Tome 56 n°1. Pp. 7-39. https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1967_num_56_1_2269

Dollfus, O. 1981. *El reto del espacio andino*. Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

Dollfus, O. 1991. *El espacio andino. Reto y memoria*. IFEA, Lima.

Doyle, E. 1799. *Tratado sobre la cría y propagación de pastos y ganados*. En: Agricultura e Ilustración. Lluís Argemí d'Abadal (comp.). Clásicos Agrarios Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación. 1988.

Dyson, F. 1991. *El infinito en todas las direcciones*. Tusquets. Madrid.

Eliade, M. 1983. *Herreros y alquimistas*. Alianza, Madrid.

Farmer, V. 1913. *Roman Farm Management. The treatises of Cato and Varro*. MACMILLAN COMPANY, New York.

Feijoo de Sosa, M. 1812. Prologo respectivo a la ilustración de la relación de gobierno del excelentísimo señor virrey D. Manuel de Amat. En *Monumentos Literarios del Perú colectados por D. Guillermo del Río*. Lima, Imprenta de los huérfanos.

Fernández Canque, M. 2016. *Arica de antaño en la pluma de viajeros notables. Siglos XVI-XIX*. DIBAM-Centro de Investigaciones Barros Arana, Santiago.

Fernández Sotelo, D. 1987. *Mito y realidad en las leyes de población de Indias*. En *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias. Estudios Histórico-jurídicos*. Miguel Ángel Porrúa.

Few, M. y Z. Tortorici. 2013. *Centering animals in Latin American History*. University Press, Duke.

Gállego, J. 2003. *El mundo rural en la Grecia antigua*. AKAL, Madrid.

Garcés, A. y M. Maureira. 2018. 'De familia a organización étnica: redes para una espacialidad transfronteriza en la puna de Atacama', *Revista Chilena de Antropología* n°37: 230-248.

García Martínez, B. 1994. Los primeros pasos del ganado en México. *Relaciones. Revista de historia y sociedad* n°59, 11-44. COLMICH. México.

Gavira, Márquez. 2005. Producción de plata en el mineral de San Agustín de Huantajaya (Chile), 1750-1804. *Chungara, Revista de Antropología* n°37(1), págs. 37-57

Gavira Márquez, M. 2013. Instrucciones para los subdelegados de la Intendencia de Potosí realizadas por el Intendente Juan del Pino Manrique en 1784. *Diálogo Andino* n°42. Universidad de Tarapacá, Arica.

Gerbi, A. 1978. *La naturaleza en las Indias Nuevas. De Cristóbal Colón a Gonzalo Fernández de Oviedo*. Fondo de Cultura Económica. México D.F.

Gil Montero, R. 2004. *Caravaneros y trashumantes en los Andes Meridionales. Población y familia indígena en la puna de Jujuy 1770-1870*. Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

Glave, L. 1983. Trajines. Un capítulo en la formación del Mercado Interno Colonial. *Revista Andina* Vol°1. Págs. 9-76. Centro de Estudios Regionales Andinos Bartolomé de las Casas. Cuzco.

Glave, L. 2009. Propiedad de la tierra, agricultura y comercio, 1570-1700: el gran despojo. En *Compendio de historia económica del Perú, Tomo II*.

Godoy, M. 2013. Donde el cóndor de los Andes apenas se posa tímido. El puerto de Cobija y el litoral de Atacama en el informe del Coronel Quintín Quevedo, julio de 1867. *Estudios Atacameños* n°46. Anexo I, pág. 139. Universidad Católica del Norte, San Pedro de Atacama.

Góngora, M. 1960. *Origen de los "inquilinos" de Chile Central* (Universidad de Chile, Seminario de Historia Colonial, Santiago).

González, S. 1989. El arrieraje en Tarapacá durante el ciclo salitrero. *Revista Camanchaca* n°8: 10-35. Taller de Estudios Regionales, Iquique.

González, S. 2002. *Hombres y mujeres de la pampa. Tarapacá en el ciclo del salitre*. Santiago: LOM.

González, S. 2013. *La sociedad del salitre. Protagonistas, migraciones, cultura urbana y espacios públicos*. RIL. Santiago.

González, S. 2020. Carretas y ferrocarriles. Competencia y complementariedad económica en el desarrollo del transporte salitrero en Tarapacá durante el siglo XIX. *Revista de la Academia* Vol. 30, págs. 11-42. Universidad Academia de Humanismo Cristiano, Santiago.

González Pizarro, J., 'Recursos hídricos, modernización y comunidad atacameña. La coyuntura de los años 30', 2000, *Revista de Derecho Administrativo Económico* n°1, p. 145-154.

Haas, C. 1915. *Glenheim Farm. Alfalfa seed book*. Whitewood, S. Dak. Queen City Mail Printing House. South Dakota.

Hernández, R. 1930. *Los chilenos en San Francisco de California (recuerdos históricos de la emigración por los descubrimientos de oro, iniciada en 1848)*. Tomo I. Imprenta san Rafael. Valparaíso.

Hidalgo, R. 1988. Historia resumida de Tarapacá, *Revista Camanchaca* n°7, págs. 3-7. TER, Iquique.

Hidalgo, J. 1982. Fases de la rebelión indígena de 1781 en el Corregimiento de Atacama y esquema de la inestabilidad política que la precede, 1749-1781. Anexo: dos documentos inéditos contemporáneos. *Chungara* N°9, págs. 192-246. Universidad de Tarapacá, Arica.

Hidalgo, J. 1983. Dos documentos inéditos y un mapa de Cobija: informes del comisionado Dr. José Agustín de Arze, 1786-1787. *Chungara* N°10: 139-145. Universidad de Tarapacá, Arica.

Hidalgo, J. 1985. Proyectos coloniales inéditos de riego del desierto: Azapa (Cabildo de Arica, 1619); Pampa Iluga (O'Brien, 1765) y Tarapacá (Mendizabal, 1807). *Revista Chungara* n°14. Anexo n°2, pág. 210. Universidad de Tarapacá, Arica.

Hidalgo, J., M. Marsilli y C. Ruiz, 1990. Composición de tierras en el Corregimiento de Arica: la visita de Diego de Baños y Sotomayor en 1643. Pág. 178. *Revista de Historia*. Instituto de Historia, Pontificia Universidad Católica de Chile. Vol°25. 175-206.

Hidalgo, J. y V. Manríquez. 1992. Mercado y etnicidad. Lecturas de la revisita de Atacama de 1683. *Estudios Atacameños* n°10, pág. 153-154. Universidad Católica del Norte, San Pedro de Atacama.

Hidalgo, J. 2004. *Historia andina en Chile*. Ed. Universitaria. Santiago.

Hidalgo, J. 2009. Civilización y fomento: la descripción de Tarapacá de Antonio O'Brien, 1765. *Chungara* 41(1), 5-44.

Hidalgo, J. 2014. *Historia Andina en Chile, vol. II. Políticas imperiales, dinámicas regionales y sociedades indígenas*. Pág. 395. Ed. Universitaria, Santiago

Hidalgo, J. Y V. Díaz. 1985. "Cartas del Obispo de Arequipa sobre los indios del Corregimiento de Arica; 1620-1638. Cuatro documentos inéditos". *Revista Chungara* N°15, 77-97. Pág. 82. Universidad de Tarapacá, Arica.

Hidalgo, J. y S. González. 2019. *El testamento de Josef Basilio de la Fuente. Sociedad, Riqueza y Redes de Poder en Tarapacá, Siglo XVIII*. Quillqa Editores. Universidad Católica del Norte, San Pedro de Atacama.

Hycka, M.1966. Alfalfa. La reina de las plantas forrajeras. *La Hacienda: revista mensual ilustrada sobre agricultura, ganadería e industrias rurales*, n°61, 38-39. Ney York.

Ingold, T. 2013. 'Los materiales contra la materialidad'. *Revista Electrónica del Instituto de Altos Estudios Sociales de la Universidad Nacional General San Martín*, n°11: 19-39.

Ingold, T. 1988. *What is an animal?* Rutledge, New York.

Jara, A. 1966. *Tres ensayos sobre economía minera hispanoamericana*. Universidad de Chile. Santiago.

Kirkey, E. y S. Helmreich. 2010. 'The emergence of multispecies ethnography'. *Cultural Anthropology* 25(4): 545-576.

Klein, J. 1994. *La Mesta: estudio de Historia Económica Española, 1273-1836*. Ed. Alianza. España.

Krapovickas, P. 1978. Los Indios de la Puna en el Siglo XVI. *Relaciones de la Sociedad Argentina de Antropología*, Vol. XII, págs. 71-93. SAA, Universidad de Buenos Aires.

Krussel, H. 1976. Artesanos y artesanías de los pueblos precordilleranos de la zona circundante al Salar de Atacama (II región de Antofagasta, Chile). *Estudios Atacameños. Arqueología y antropología surandinas* n°4. Pp. 119-130. Universidad Católica del Norte, Antofagasta.

Larraín, H. 1990. Apuntes para una geografía artesanal de la II región de Chile. *Ibero-Amerikanisches Archiv* n°16.4: 611-637. Ibero-Amerikanisches Institut. Berlin.

Larraín, H. y Couyoumdjian, R. 1975. El plano de la Quebrada de Tarapacá, de don Antonio O'Brien. Su valor geográfico y socio-antropológico. *Norte Grande* 3-4(1), págs. 329-257.

Larraín, H. 2011. *Pioneros alemanes en la pampa del Tamarugal: los inicios heroicos*. Web: <http://eco-antropologia.blogspot.fr/2011/05/pioneros-alemanes-en-la-pampa-del.html>

Latour, B. 2007. *Nunca fuimos modernos. Ensayo de antropología simétrica*. Siglo XXI, Buenos Aires.

Latour, B. 2008. *Reensamblar lo social. Una introducción a la teoría del actor red*. Manantial, Buenos Aires.

León Portilla, 2003. *Obras de Miguel León Portilla. Tomo I Pueblos Indígenas de México. Autonomía y diferencia cultural*. Universidad Nacional Autónoma de México, D.F.

Letelier Cosmelli, J. 2016. Entre la costa de Cobija y las tierras altas. El tráfico arriero a inicios de la república boliviana. *Dialogo Andino* n°49, págs. 225-234. Universidad de Tarapacá, Arica.

Lofstrom, W. 1974. Cobija, Bolivia's first outlet to the sea. *The Americas*, Vol. 31, n°2, págs. 185-205. Cambridge University Press.

Mangas, J. 1981. *El régimen comunal agrario de los consejos de Castilla*. Ministerio de Agricultura, Servicio de publicaciones Agrarias.

Marie, J. M. et al. 2014. *Alfalfa domestication history, genetic diversity and genetic resources*. Legume Perspectives 4: 13-14. The International Legume Society, Córdoba-Lisboa.

Mariluz, J. 1978. *El régimen de la tierra en el derecho indiano*. Segunda edición aumentada. Cap. 2. La comunidad de montes y pastos en el Derecho Indiano. Pág. 99. Ed. Perrot, Buenos Aires.

Martínez, J. 1985. Información sobre el comercio de pescado entre Cobija y Potosí, hecha por el corregidor de Atacama don Juan de Segura (19 de julio de 1591). *Cuadernos de Historia* 5. Depto. de Ciencias Históricas. Universidad de Chile

Martínez, J. 1998. *Pueblos del chañar y el algarrobo. Los atacamas en el siglo XVII*. DIBAM, Santiago.

Marquet et al. 1998. Los ecosistemas del desierto de Atacama y área andina adyacente en el norte de Chile. *Revista Chilena de Historia Natural* 71: 593-617. Santiago; Santiago

- Matesanz, J. 1968. *Introducción de la ganadería en Nueva España (1521-1535)*. Historia Mexicana Vol. 14: 533-566, México D.F.
- Marx, K. 2010. *El capital. Crítica de la economía política*. LOM, Santiago.
- Medinacelli, X. 2010. *Sariri. Los llameros y la construcción de la sociedad colonial*. IFEA, Lima.
- Melville, E. 1999. *Plaga de Ovejas. Consecuencias ambientales de la Conquista de México*. Fondo Cultura Económica. México D.F.
- Mellado, F. 1851. *Enciclopedia Moderna. Diccionario Universal de Literatura, Ciencias y Artes. Agricultura, industria y Comercio. Tomo Primero*. Establecimiento Tipográfico de Mellado. Madrid.
- Mikaili, P y Shayegh, J., 2011. "Medicago sativa: a historical ethnopharmacology and etymological study of the alfalfa". *Research opinions in animal and veterinary sciences*, 1(9), pp. 614-618.
- Miranda, J. 1944. Notas sobre la Introducción de la Mesta en la Nueva España. *Revista de Historia de América*, Pág. 1-26. Instituto Panamericano de Geografía e Historia. OEA.
- Morales, H., L. González, G. Dibona, J. Vilches y R. Azócar. 2018. "Viajes e intercambios entre las comunidades argentinas y chilenas en la puna atacameña (segunda mitad del siglo XX)". *Revista Chilena de Antropología*, n°27, pp. 249-266. Universidad de Chile, Santiago.
- Moreno Cebrian, A. 1977. *El Corregidor de indios y la economía peruana en el siglo XVIII*. Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo. Madrid.
- Mostny, G. 1954. *Peine, un pueblo atacameño*. Instituto de Geografía, Universidad de Chile. Santiago.
- Mostny, G. 1969. Ideas mágico-religiosas de los 'Atacamas'. *Boletín del Museo Nacional de Historia Natural* n°30: 129-145. Museo Nacional de Historia Natural, Santiago.
- Mukerjee, A. 2008. La negociación de un compromiso: la mita de las minas de plata de San Agustín de Huantajaya, Tarapacá, Perú (1756-1766). *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 37(1), págs. 217-225.
- Mullin, M. 1999, 'Mirror and Windows: Sociocultural Studies of Human-Animal Relationships'. *Annual Review of Anthropology* n°28: 201-224.
- Murra, J. 1975. *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Murra, J. 2014. "Nos hacen mucha ventaja": la percepción europea temprana de los logros andinos. En: *El mundo andino. Población, medio ambiente y economía*. Instituto de Estudios Peruanos, Lima.
- Núñez, L. 1978. L'évolution millénaire d'une vallée: peuplement et ressources à Tarapacá. *Annales* 33(5), 906-920. Paris.

- Núñez, L. 2007. *Vida y cultura en los oasis de San Pedro de Atacama*. Universitaria, Santiago.
- Núñez, L. y T. Dillehay. 1995. *Movilidad giratoria, armonía social y desarrollo en los Andes Meridionales: Patrones de Tráfico i interacción económica*. Universidad Católica del Norte. Antofagasta.
- Núñez, L. 2011. *Chacance. Los primeros pampinos*. Museo de María Elena, Chile.
- Patiño, V. 1963. *Plantas cultivadas y animales domésticos en América Equinoccial*. Tomo IV: Plantas Introducidas.
- Paz Soldán, M. 1878. *Verdaderos Límites entre el Perú y Bolivia*. Anexo de Documentos Inéditos, número 12. Pág. 63 Imprenta Liberal, Lima
- Pearson, S. y M. Weismantel. 2010. 'Does 'The Animal' Exist? Toward a theory of Social Life with Animals'. En: D. Brantz (ed.). *Beastly Natures. Animals, Humans, and the Study of History*, Charlottesville, University of Virginia Press, pp. 17-37.
- Pease, F. 2010. *Las crónicas y los Andes*. Fondo de Cultura Económica, Lima.
- Pereira, J. L. 1999. Extremeños y trashumantes: historia de un desencuentro. *Chronica Nova: Revista de Historia moderna de la Universidad de Granada* n°26:261-300. Granada.
- Pernoud, R. 1990. América del Sur en el siglo XVIII. Misceláneas anecdóticas y bibliográficas. Cap. 2, págs. 31-62. Fondo de Cultura Económica, Buenos Aires.
- Piel, J. 1995. *El capitalismo agrario en el Perú*. Institut français d'études andines. Lima.
- Pimentel, G. y A. Barros. 2020. La memoria de los senderos andinos. Entre huacas, diablos, ángeles y demonios. *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino*, Vol. 25, N°1, pp. 201-225. Museo Chileno de Arte Precolombino, Santiago.
- Platt, T., Th. Bouysse-Cassagne y O. Harris. 2006. *Qaraqara-Charka. Mallku, Inka y Rey en la Provincia de Charcas (Siglos XV-XVII)*. IFEA-Plural. Bolivia.
- Platt, T. 1975. 'Experiencia y experimentación: los asentamientos andinos en las cabeceras del valle de Azapa', *Chungara* 5: 33-60
- Platt, T. 1987. Calendarios tributarios e intervención mercantil. Racionalidades estacionales entre los indios de Lípez (Bolivia) en el siglo XIX. *Chungara* n°19: 215-241. Arica.
- Platt, T. 2016. Tiempo, movimiento, precios. Los caminos del azogue español de N.M. Rothschild entre Almadén, Londres y Potosí, 1835-1848. *Diálogo Andino* n°49, págs. 143-165. Universidad de Tarapacá, Arica.
- Putnam, D. 1996. *History, importance and production dynamics of alfalfa in California*. University of California, Davis.
- Quiroga, P. 2009. *Coloquios de la Verdad (1569)*. Edición crítica de Vian Herrero. Iberoamericana, Madrid.

- Revel, J. 1995. 'Micro-análisis y construcción de lo social'. *Anuario del IEHS* n°10: 125-143.
- Revel, J. 2011. 'Micro versus marco: escalas de observación y discontinuidad en la historia', *Tiempo Histórico* n°2: 15-26.
- Richard, N., J. Moraga y A. Saavedra. 2016. El camión en la puna de Atacama (1930-1980). Mecánica, espacio y saberes en torno a un objeto técnico liminal. *Estudios Atacameños* n°52: 177-199. Instituto de Arqueología y Antropología, Universidad Católica del Norte, San Pedro de Atacama.
- Richard, N., D. Galaz, J. Carmona y C. Hernández. 2018. El camino, el camión y el arriero. La reorganización mecánica de la puna de Atacama (1930-1980). *Historia* 396 Vol. 8, núm.1. Instituto de Historia, Pontificia Universidad Católica de Valparaíso. Chile.
- Rivera, M. 1996. Arica en las rutas de tráfico desde Potosí: algunas consideraciones sobre la sociedad andina del siglo XVIII. *Revista Chilena de Antropología* n°13, Págs. 99-136. Universidad de Chile, Santiago.
- Robbins, W. y James C. Foster. 2000. *Land in the American West. Private claims and the Common Good*. Cap. *From Open Range to Closed Range on the Public Lands* (pp. 96-121). University of Washington Press.
- Romero, M. 2015. *Hildegard von Bingen. De fungis y la reescritura de los textos de la antigüedad*. Palibrio. México D.F.
- Rostworowski, M. 2005. Redes económicas del Estado Inca: el ruego y la dádiva. En: *El estado está de vuelta: desigualdad, diversidad y democracia*, Víctor Vich (ed.). Pág. 15-47. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Russelle, M. 2001. *Alfalfa. After an 8,000-year journey, the Queen of forages stands poised to enjoy renewed popularity*. *American Scientist*, Volume 89, pp. 252-261.
- Salazar, G. 1985. *Labradores, peones y proletarios. Formación y crisis de la sociedad popular chilena del siglo XIX* (Sur Ediciones, Colección de Estudios Históricos, 1985).
- Salazar-Soler, C. 2002. *Anthropologie des mineurs des Andes. Dans les entrailles de la terre*, Paris, L'Harmattan.
- Salazar-Soler, C. 2009. *Minería y moneda en la época colonial temprana*. Compendio de Historia Económica del Perú. Tomo II, Economía del Período Colonial. Noejovich, H., C. Salazar-Soler, M. Suarez, L. M. Glave y M. Salas eds. Instituto de Estudios Peruanos, Lima.
- Salazar-Soler, C. 2017. La escritura de la historia por un experto de la minería en el Perú del siglo XVII. *E-Spania Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*. En línea: <https://journals.openedition.org/e-spania/26396?lang=pt>
- Sánchez, A. 2005. El régimen jurídico del aprovechamiento de pastos, hierbas y rastrojeras. *Redur. Revista Electrónica del Departamento de Derecho de la Universidad de la Rioja*. n°3 93-147. España.

- Sanhueza, C. 1991. *Orígenes y desarrollo de la arriería indígena colonial en Atacama. Siglos XVI-XVIII*. Tesis para optar al grado de Licenciado en Historia, Pontificia Universidad Católica de Chile. Santiago.
- Sanhueza, C. 1992. Estrategias readaptativas en Atacama: la arriería mulera colonial. *Etnicidad, economía y simbolismo en los Andes*. Pp. 363-385. *II Congreso Internacional de Etnohistoria. Coroico*. Institut Français d'Études Andines.
- Sanhueza, C. y H. Gundermann. 2007. Estado, expansión capitalista y sujetos sociales en Atacama (1879-1928). *Estudios Atacameños, Arqueología y Antropología Surandinas* n°34. Págs. 113-136. San Pedro de Atacama, Chile.
- Santana-Sagredo, F. R. J. Schulting et P. Méndez-Quiroz. 2021. 'White gold' guano fertilizer drove agricultural intensification in the Atacama Desert from AD 1000', *Nature Plants* n°7, p. 152-158.
- Santoro, C., L. Núñez, V. Standen, H. González, P. Marquet, A. Torres. 1999. Proyectos de irrigación y la fertilización del desierto. *Estudios Atacameños* 16, págs. 321-336. San Pedro de Atacama.
- Saignes, T. 1986. *En busca del poblamiento étnico de los andes bolivianos (siglo XV-XVI)*. Museo Nacional de Etnografía y Folklore. Avances de Investigación n°3. La Paz, Bolivia.
- Saignes, T. 1991. Lobos y ovejas. Formación y desarrollo de los pueblos y comunidades en el surandino (siglos XVI-XX). *Reproducción y transformación de las sociedades andinas. Siglos XVI-XX*. Tomo I. Segundo Moreno y Frank Salomon (eds.). Abya-Yala, Quito.
- Sauer, J. 1993. *Historical geography of crops plants. A selecter roster*. CRC PRESS. Florida.
- Schneider, T. 1904. *La agricultura en Chile en los últimos cincuenta años*. Imprenta Barcelona, Santiago.
- Segura Munguía, S. y J. Torres Ripa. 2009. *Historia de las plantas en el mundo antiguo*. Universidad de Deusto. Bilbao.
- Semper y Michels, 1908. *La industria del salitre en Chile*. Imprenta Barcelona. Santiago, Chile.
- Serrano, C. 2008. Sobre las rutas comerciales y el patrimonio minero intangible. *De Re Metallica. Revista de la Sociedad Española para la Defensa del Patrimonio Geológico y Minero*, 10-11, pp. 69-80. Madrid.
- Simondon, G. 2017. *Sobre la técnica*, Ed. Cactus, Buenos Aires.
- Simons, F. 1991. *Food in China. A Cultural and Historical Inquiry*. CRC Press. Florida.
- Small, E. 2011. *Alfalfa and relatives. Evolution and classification of Medicago*. NRC Press, Ottawa.
- Stewart, G. 1921. *Alfalfa production under irrigation*. Circular N°45. Utah Agricultural College Experiment Station.

Sotomayor, R. 1874. *Estudio histórico de Bolivia bajo la administración del Jeneral D. José María de Acha*. Imprenta Andrés Bello, Santiago.

Spahni, J. C. 1962. L'“enfloramiento” ou le culte du lama chez les indiens du desert d'Atacama (Chili). *Bulletin de la Société Suisse des Américanistes* n°24: 26-36. Geneve.

Spalding, K. 1974. *De indio a campesino. Cambios en la estructura social del Perú colonial*. Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

Suyter, A. 2004. The ecological origins and consequences of cattle ranching in sixteenth-century New Spain. *Geographical Review* 86: 161-177. Louisiana State University.

Téllez, E. 1986. Producción marítima, servidumbre indígena y señores hispanos en el partido de Atacama: Un documento sobre la distorsión colonial del tráfico entre el Litoral Atacameño y Potosí. *Chungará. Revista de Antropología Chilena* n°16-17, p. 159-165. Universidad de Tarapacá, Arica.

Téllez, E. 1984. La Guerra Atacameña del siglo XVI. Implicancias y trascendencia de un siglo de insurrecciones indígenas en el despoblado de Atacama. *Estudios atacameños* n°7, págs. 295-310. Universidad del Norte.

Téllez, E. 1986. “Información sobre pescado que los indios del puerto de la Magdalena de Cobija llevaban a Potosí por orden de su corregidor”. Audiencia de Charcas, 1591 (Archivo Nacional de Bolivia). Citado en Téllez, E. 1986. Producción marítima, servidumbre indígena y señores hispanos en el partido de Atacama: Un documento sobre la distorsión colonial del tráfico entre el Litoral Atacameño y Potosí. *Revista Chungara* n°16-17.

Téllez, E. 1989. *Historia General de la frontera de Chile con Perú y Bolivia 1825-1929*. Universidad de Santiago de Chile, Santiago.

Téllez, E. y O. Silva. 1989. Atacama en el siglo XVI. La conquista hispana en la periferia de los Andes Meridionales. *Cuadernos de Historia* n°9, págs. 45-69. Departamento de Ciencias Históricas. Universidad de Chile.

Téllez, E. y O. Silva. 2013. Descripción de la provincia de Atacama (Bolivia) en 1832. *Cuadernos de Historia* 39, pág. 117. Departamento de Ciencias Históricas. Universidad de Chile. Santiago, Chile.

Teofrasto. 1988. *Historia de las plantas*. Editorial Gredos, Madrid

Thompson, E.P. 2014. La formación de la clase obrera en Inglaterra. Capitán Swing. Madrid.

Vegas de Cáceres, I. 1996. *Economía Rural y Estructura Social de las Haciendas de Lima durante el siglo XVIII*. Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.

Vilches, F. y C. Sanhueza. 2005. El “Pueblo de Indios de Beter”. *Actas del 6° Congreso Chileno de Antropología* Tomo II, págs. 2008-2021.

Vilches, F., L. Sanhueza C. Garrido. 2014. Arquitectura de remeseros en San Pedro de Atacama, *ARQ (Santiago)* N°88. Santiago.

Vilches, F. L. Sanhueza, C. Garrido, C. Sanhueza y U. Cárdenas. 2014. 'La minería de la sal durante el siglo XX en San Pedro de Atacama, Chile (II Región): entre la explotación artesanal y la industrialización'. *Estudios Atacameños* n°48: 209-228.

Villagrán, C. y V Castro. 2003. *Ciencia indígena de los Andes del norte de Chile*. Universitaria, Santiago.

Villalobos, S. 1979. *La economía de un desierto. Tarapacá durante la colonia*. Ed. Nueva Universidad. Santiago.

Villalobos, S. 2010. En torno al mar de Bolivia (*Cuadernos de Historia* n°32, departamento de Ciencias Históricas de la Universidad de Chile, 2010, págs. 123-135).

Wallerstein, I. 2007. *El moderno sistema mundial (II). El mercantilismo y la consolidación de la economía-mundo europea, 1600-1750*. Siglo XXI.

Weber, Max. 2011. *La ética protestante y el espíritu del capitalismo*. Fondo de Cultura Económica, México D.F.

Weber, M. 2004. *Historia agraria romana*. Ed. AKAL. España.

Young, J. A. y Sparks, B. Abbot. 1985. *Cattle in the Cold Dessert*. Logan, Utah State University Press.

Zolezzi, M. 1988. Historia de Mejillones del Norte. *Camanchaca* (6), 3-6. TER, Iquique.

Images, photographies et cartes

Image 1. Les routes globales de la luzerne.	69
Image 2. Peones vendeurs de luzerne au Chili vers 1840.	79
Image 3. Neil Hansen (portant un chapeau et une veste blanche), explorateur de plantes nord-américain sur un tarantass tiré par une mule et chargé de luzerne.	98
Image 4. Les frères Swartz exhibent des peaux de cuirs et des produits manufacturés de moutons perses.	102
Image 5. Balles de luzerne et les frères Swartz aux Cornfalfa fields (Wisconsin, 1922).	103
Image 6. Luzerne empilée pour le transport aux Cornfalfa Fields (Wisconsin, 1912).	104
Image 7. Luzerne, reine des fourrages et son incarnation en monarque pendant la fête de la luzerne de 1926 dans le Wisconsin, aux Etats-Unis.	107
Image 8. Biote humaine et animale originaire d'Europe débarquant en Nouvelle Espagne. ...	120
Image 9. La ville impériale de Potosí.	196
Image 10. Carte des corregimientos d'Arica, Tarapacá, Atacama et leurs espaces de connexion.	204
Image 11. Des lamas indiens qui apportent le métal des montagnes selon de Bry.	210
Image 12. Lamas du Pérou dans le panorama extractiviste multi-espèce colonial selon Jean Baptiste Scotin (1732).	211
Image 13. Indiens fauchant la luzerne.	226
Image 14. Indienne transportant de la luzerne. El Batán, Quito.	227
Image 15. Plan qui manifeste la Vallée ou Pampa de Yluga dans le domaine de Tarapacá juridiction du corregimiento de la ville de San Marcos de Arica avec les vallées principales qui y conduisent.	263
Image 16. Vue de la Célèbre Mine de Huantajaya.	266
Image 17. Village indien de Beter photographié par Le Paige (1974).	285
Image 18. Le village indien de Beter aujourd'hui (2020).	285
Image 19. Délimitation du Port de Cobixa.	306
Image 20. Extrait de la Carte géographique contenant les six Régions que comprend la province de selon Malavez, 1787.	351
Image 21. Côtes de l'Atacama entre l'embouchure du fleuve Loa et Hueso Parado.	363
Image 22. Le port de Cobija en 1830, d'après Alcide D'Orbigny.	369
Image 23. Ruines actuelles d'un ancien port de Cobija.	377
Image 24. La route Cobija-Potosí et ses postas.	388
Image 25. Augmentation du bétail en Atacama 1832-1846.	391
Image 26. Caravane dans le désert d'Atacama.	393
Image 27. Illustration de la posta de Miscante dans le désert d'Atacama.	412
Image 28. Postillón des Andes.	420
Image 29. Bétail du Chaco traversant la montagne ou cordillère d'Atacama, à environ 4.300 mètre d'altitude.	453
Image 30. Bétail du Chaco suivant la route au bord du désert de sel Salar de Atacama, près de Tambillo, proche des pâturages de luzerne de San Pedro de Atacama.	455
Image 31. Arturo Álvarez, marchand de bétail de San Pedro de Atacama.	457

Image 32. Distribution et production annuelle de luzerne (t.) á Calama en 1920, par propriétaire.	467
Image 33. Fermiers producteurs de fourrage posant sur de la luzerne récoltée à Calama, 1901.	467
Image 34. Plan de la ville de Calama et de ses secteurs cultivés en 1910.	468
Image 35. Conducteur de charrette calichera transportant du salpêtre dans le désert, 1906.	472
Image 36. Utilisation des sols à San Pedro de Atacama en 1961.	482
Image 37. Part de la production réservée à la consommation propre à San Pedro de Atacama.	484
Image 38. Reçu pour une vente de luzerne, 1959.	488
Image 39. Détail des dépenses pour le bétail bovin, livres de comptabilité de la firme Abaroa, 1945.	499
Image 40. Bétail du nord-ouest argentin conduit par camion à Calama, en passant par le village de Toconao.	511
Image 41. Famille atacameña habitant la vallée de Lever au milieu du XXe siècle.	521
Image 42. Effectifs de bétail par type dans la province d'El Loa, 1930-1976.	537
Image 43. Moutons en train de paître sur un champ de luzerne à San Pedro de Atacama, 1955-1965.	539
Image 44. Prépondérance d'énergie animale dans les exploitations agricoles du désert d'Atacama.	547
Image 45. Prépondérance de la traction animale dans l'agriculture du désert d'Atacama.	551
Image 46. Famille atacameña dans l'ayllo de San Pedro de Atacama dans les années 1960.	552
Image 47. Automobile en panne sur le chemin San Pedro de Atacama-Calama, tirée par des mules.	555
Image 48. Bus-camion mixte à San Pedro de Atacama, dans les années 1980.	560
Image 49. Famille atacameña traversant le désert sur une charrette hybride. San Pedro de Atacama, années 1990.	563

Tableaux

Tableau 1. Production de luzerne aux Etats-Unis en 1920.....	106
Tableau 2. Production des vallées de Lima au XVIIIe siècle (1770).....	230
Tableau 3. Prix des marchandises à distribuer en Atacama, 1753.	320
Tableau 4. Tributaires par catégories dans l'Inspection d'Atacama de 1683.	327
Tableau 5. Indigènes originaires d'Atacama qui payent leur tribut au cacique d'Atacama bien qu'ils soient dispersés dans les montagnes alentour lors de l'inspection de 1683.	329
Tableau 6. Itinéraires de Cobija à Potosí proposés par Francisco Burdett O'Connor avec les distances et particularités de chaque posta et destination.	367
Tableau 7. Postas entre Cobija, Potosí et Calama en 1843.....	390
Tableau 8. Herbages de la province d'Atacama destinés à l'alimentation du bétail argentin en transit vers les villes et les mines d'Atacama, de Tarapacá et de Copiapó.	425
Tableau 9. Superficie cultivée en Atacama en 1875.	434
Tableau 10. Bétail ramené d'Argentine vers le Chili et la Bolivie, 1910-1914.	451
Tableau 11. Synoptique des principales plantations de la ville de Calama en 1920.	466
Tableau 12. Chevaux, mules et charrettes en activité dans les usines de salpêtre de Tarapacá, 1899.....	472
Tableau 13. Superficie cultivée dans la province El Loa et Tocopilla (1930-1976).....	479
Tableau 14. Subdivision des propriétés agricoles à San Pedro de Atacama en 1961, par hectares et nombre de biens.....	485
Tableau 15. Dépenses en fourrage sec de luzerne au cours de l'année 1959. Nicolás Yutronic y Cía. San Pedro de Atacama.....	488
Tableau 16. Liste des propriétés à Calama et à San Pedro de Atacama, firme Nicolás Yutronic y Cía.	489
Tableau 17. Liste des débiteurs de la maison Nicolas Yutronic y Cía., San Pedro de Atacama, année 1959.....	491
Tableau 18. Dépenses relatives aux activités d'élevage et de pacage de la firme Abaroa de Calama.	497
Tableau 19. Exportations de bétail de Salta vers le Chili (1940-1955).....	509
Tableau 20. Animaux en transit province d'Antofagasta, 1955.....	510

Table des matières

REMERCIEMENTS	5
INTRODUCTION GENERALE	11
Les trajectoires de la luzerne en tant qu'articulation entre cycles miniers mondiaux, populations locales et especes animales	11
Entre impérialisme écologique et microhistoire environnementale: la luzerne comme artefact médiateur.....	21
La luzerne à la frontière de contextes multi-especes. Pour une anthropologie historique au-delà de l'humain.	25
Questions de recherche et objectifs	30
Objectif général.....	30
Objectifs spécifiques.....	31
Sources et méthodologie.....	31
Structure de la thèse	37
CHAPITRE 1. TRAJECTOIRES GLOBALES DE LA LUZERNE (<i>Medicago sativa</i>): BIOGRAPHIES, ECONOMIES ET IDEOLOGIES D'UN PÂTURAGE.....	43
1.1. Luzerne: une brève description.....	43
1.2. Les routes eurasiatiques.	46
1.3. Les routes européennes	52
1.4. "In alfalfa we Trust": routes du capitalisme fourrager américain.	69
CHAPITRE 2. COLONIALISME, MINES ET FOURRAGE: ECONOMIE POLITIQUE DES PÂTURAGES DANS L'AMERIQUE COLONIALE (XVI ^e -XVIII ^e SIECLE).....	109
2.1. L'avenir animal colonial	109
2.2. L'irruption des ongulés et les pâturages communautaires.....	112
2.3. La communauté espagnole de pâturages: déplacements, contradictions et conflits.	117
2.4. Origine et développement de la mise en commun des pâturages dans le régime juridique espagnol.....	123
2.5. L'utilisation commune des pâturages dans la législation hispano-américaine.....	138
2.6. La tragédie des pâturages communs dans le contexte andin	155
CHAPITRE 3. MINES, BÊTES ET PÂTURAGES: HISTOIRES CONNECTEES ET CIRCULATIONS DANS LES ANDES MERIDIONALES (XVI ^e -XVIII ^e SIECLE).	189
3.1. L'industrie minière et les transformations du marché colonial interne: des convois de lamas aux convois de mules	189

3.2. L'assaut de la luzerne en terres amérindiennes: compositions des terres et plantations fourragères.....	220
3.3. Des champs de luzerne pour des "champs d'argent": fourrage et développement des Bourbon dans les mines de Tarapacá.....	247
CHAPITRE 4. GOUVERNER UN DESERT AVEC DES MULES: LES ANIMAUX DU POUVOIR DANS L'ATACAMA COLONIAL (XVII ^e -XVIII ^e SIECLE).....	273
4.1. "Par les chemins les plus mauvais et les plus rudes...": scènes de la conquête viale du désert d'Atacama.....	273
4.2. Réduire et peupler un désert hostile et marginal.....	281
4.3. Planter, fouiller, pêcher et transporter. D'un désert marginal à un hinterland rural.....	297
4.4. Les mules d'Atacama: répartitions forcées d'un artefact du pouvoir colonial.....	305
4.5. Dispersion et mixité ethnique en contexte de domination bourbonne: colonisation phytologique, interventions agricoles et nouveaux "gens de raison".....	325
CHAPITRE 5. INDUSTRIE MINIERE ET CAPITALISME ANIMAL: PRIVATISATION DES PÂTURAGES ET "LUZERNISATION" DES OASIS AMÉRINDIENNES DU DESERT D'ATACAMA (1825-1930).....	359
5.1. Transport de marchandises, fourrage et nation. Routes, mules et marchands pendant la reconstruction du port bolivien de Cobija.....	359
5.2. S'associer avec des "gens de raison": les postas et la distribution de graines de luzerne aux amérindiens d'Atacama.....	380
5.3. Postas, postillones et frustrations dans la cordillère et dans le désert.....	395
5.4. Commerce dans la cordillère, cycles extractivistes et capitalisme fourrager: la formation des paysages agro-miniers du désert.....	421
5.5. Chemins du capitalisme animal: mines et bourgeoisie fourragère dans les oasis d'Atacama.....	446
CHAPITRE 6. DEVENIR D'UNE PLANTE FOURRAGERE A L'EPOQUE MECANIQUE: LA LUZERNE CHEZ LES AMÉRINDIENS D'ATACAMA (1930-2000).....	475
6.1. Crise mondiale, repli local; fourrage domestique, fourrage industriel.....	475
6.2. Dynamiques (animales) d'échange et de circulation aux marges de l'État-nation.....	513
6.3 Culture et néotechnique dans un contexte mecanimal: à propos de quelques formes hybrides de travail, de reproduction et de cohabitation familiale.....	536
CONCLUSIONS.....	565
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	583
SOURCES INÉDITES.....	583
ABNB, Archivo y Biblioteca Nacionales de Bolivia (Sucre, Bolivie).....	583
ANCH, Archivo Nacional de Chile (Santiago, Chili).....	584

APFTH, Archive privée famille Toroco Herrera (Calama, Chili).....	584
FHMHNCDA, Fondo Histórico Museo de Historia Natural y Cultural del Desierto de Atacama (Calama, Chili).....	585
APCIBT, Archives privées, Communauté indienne Atacameña de Beter y Tolor (San Pedro de Atacama, Chili).....	585
APFTI, Archives privées, famille Titichoca Ibañez (San Pedro de Atacama, Chili).....	586
ENTRETIENS ETHNOGRAPHIQUES.....	586
SOURCES PUBLIÉES.....	587
BIBLIOGRAPHIE.....	593

Titre : Histoire politique d'un pâturage dans le désert. Luzerne, mines et sociétés amérindiennes dans les Andes méridionales, XVI^e-XX^e siècle.

Mots clés : désert d'Atacama, anthropologie historique, extractions minières, luzerne, bétail.

Résumé : La thèse aborde la problématique minière dans les Andes méridionales à travers les trajectoires et l'histoire politique d'un pâturage. La luzerne (*Medicago sativa*) est interprétée comme une archive et un artefact médiateur qui s'inscrit simultanément dans les dimensions locales, globales, sociales et naturelles d'un territoire historiquement axé sur les activités extractives et traditionnellement considéré comme dépeuplé, hostile et marginal. A partir des jeux d'échelles, de la perspective multi-agents et des apports méthodologiques de l'anthropologie historique, l'histoire environnementale et l'ethnographie multi-spèces, cette thèse analyse les trajectoires de la luzerne en tant que processus articulants cycles miniers mondiaux, populations locales et collectifs animaux dans les Andes méridionales.

Dans une perspective dynamique et de longue durée, ces trajectoires sont étudiées partant de l'irruption et l'expansion coloniale de la luzerne dans les Andes, accompagnées par les différents modes de coercition qui font partie du développement de l'industrie extractive en Amérique du sud, en passant par son adoption par les nouvelles républiques qui l'ont transformée en emblème du progrès et de la civilisation, jusqu'à son appropriation amérindienne, dans le cadre d'un scénario mécanique moderne hybride et distinctif dans le désert d'Atacama.

Title : Political history of a pasture in the desert. Alfalfa, mining and indigenous societies in the southern Andes (16th-20th centuries)

Keywords : Atacama Desert, historical anthropology, mining extractions, alfalfa, cattle.

Abstract : The thesis approaches the mining issue in the Southern Andes through the trajectories and political history of a pasture. Alfalfa (*Medicago sativa*) is interpreted as an archive and mediating artifact that is simultaneously inscribed in the local, global, social and natural dimensions of a territory historically focused on extractive activities and traditionally considered depopulated, hostile and marginal. From the set of scales, the multi-agent perspective and the methodological contributions of historical anthropology, environmental history and multi-species ethnography, this thesis analyses the trajectories of alfalfa as a process that articulates global mining cycles, local population and animal collectives in the southern Andes.

In a dynamic and long-term perspective, these trajectories are studied starting from the irruption and colonial expansion of alfalfa in the Andes, accompanied by the different modes of coercion that are part of the development of the extractive industry in South America, passing through its adoption by the new republics that transformed it into an emblem of progress and civilization, up to its indigenous appropriation, in the framework of a hybrid and distinctive modern mechanical scenario in the Atacama Desert.